L. l. fil.
270 bd

Steuerwald

Französisches Lesebuch

für

höhere Lehranstalten.

Von

Dr. Wilhelm Steuerwald.

MÜNCHEN.
C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung (Oskar Beck).
1892.

399 F

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Druck von Dr. Franz Paul Datterer, Freising.

Vorwort.

Bei Ausarbeitung dieses Lesebuches bin ich im allgemeinen nach denselben Grundsätzen verfahren, nach denen mein „Englisches Lesebuch für höhere Unterrichtsanstalten“*) bearbeitet ist.

Ich war vor allem bemüht, einen würdigen und anziehenden Lesestoff zu bieten, bei dessen Auswahl ich besonders aus der neueren französischen Literatur zu schöpfen suchte.

Hinsichtlich des Inhaltes der Lesestücke erstrebte ich eine möglichste Mannigfaltigkeit, um die Sprache in verschiedenen Anschauungs- und Wissenskreisen zu Wort kommen zu lassen. Dies durfte jedoch nicht hindern, solchen Stücken, welche Frankreich und die Franzosen zum Gegenstand haben, einen möglichst breiten Platz einzuräumen.

Für die Gliederung und Anordnung des Materials bildete, abgesehen von der nach der Form vollzogenen Scheidung in Prosa und Poesie, die Natur des Inhaltes das leitende Prinzip. Wenn, in Abweichung hievon, einige oratorische Stücke und eine Sammlung von Briefen in eigenen Abschnitten untergebracht wurden, so wird dies kaum der Rechtfertigung bedürfen.

Ein Fortschreiten vom Leichteren zum Schwierigeren ist nicht beobachtet worden. Ohne unnatürliches Zerreifsen des Stoffes wäre dies kaum möglich gewesen. Eine klare, übersichtliche Anordnung der Materie ist aber für ein Lesebuch von

*) Dr. Wilh. Steuerwald, Englisches Lesebuch für höhere Unterrichtsanstalten. 2. Auflage. Ernst Stahl sen., München, 1890.

gröfserem Umfang nicht ohne Bedeutung. Sache des lebendigen Unterrichtes ist es, den übersichtlich geordneten und darum die Auswahl erleichternden Stoff didaktisch zurechtzulegen und methodisch zu verarbeiten.

Dafs besonders auch kürzere und leichtere Lesestücke in reichem Mafse Aufnahme gefunden haben, wird sicherlich willkommen sein.

Befreundete Kollegen haben mir bei Bearbeitung dieses Buches mit Rat und That zur Seite gestanden. Ich spreche ihnen meinen herzlichen Dank aus. Besondern Dank sage ich Herrn *Abbé Dr. Bouvier* dafür, dafs er mich bei der Drucklegung in so freundlicher Weise unterstützt hat.

MÜNCHEN, im Januar 1892.

W. Steuerwald.

TABLE DES MATIÈRES.

PROSE.

I. VIE HUMAINE, NATURE, DIEU.

Fables.

	Pages
1. Mercure et le paysan . . .	1
2. La fourmi (*Guyau*) . . .	1
3. Jupiter et la brebis . . .	2
4. La grenouille et la souris	2
5. L'âne et le chien (*Fénelon*)	2
6. L'oie et le serpent . . .	3
7. Le Lion malade et le renard	3
8. Le loup et la grue . . .	3
9. Le renard et les raisins . .	4
10. Le lièvre et la tortue . .	4
11. Le cerf	4
12. Qui attachera le grelot . .	4
13. Le renard et le bouc . .	5
14. Le lion, l'âne et le renard .	5
15. Le hérisson (*Bruno*) . . .	5
16. Le torrent et la rivière . .	6
17. Le bûcheron et la mort .	6
18. Le creuset (*Chapuis*). . .	6
19. La cour de la mort (*Dodsley*)	7
20. Le colimaçon etc. (*Sébillot*)	7

Anecdotes, Récits, Contes.

21. Pépin le Bref	8
22. Charlemagne (*Guizot*) . .	8
23. Leçon donnée à un ambitieux	9
24. Louis XI et l'astrologue .	9
25. Générosité de Louis XII .	10
26. Le charbonnier est maître chez lui	10
27. Bayard et Henri VIII . .	10
28. Courte harangue	11
29. Henri IV et le paysan . .	11
30. Henri IV et l'ambassadeur .	11
31. Le champ d'orge	11
32. Louis XIV condamné etc. .	12
33. Louis XIV et Boileau . .	12
34. Louis XIV et La Fontaine .	12
35. Les fables de La Fontaine .	12
36. Probité de Turenne . . .	13
37. Le Nôtre (*Saint-Simon*) . .	13
38. La jument de l'Arabe . .	13
39. Le poison lent	14
40. Trait de bienfaisance (*Barrau*)	14
41. Voltaire et Haller	15
42. Critique malicieuse . . .	15
43. L'épreuve (*J. J. Rousseau*)	15
44. Le cocher de Frédéric le Gr.	17
45. Frédéric le Grand et le page	17
46. Un roi doit dédaigner la satire	17
47. L'enseigne du chapelier . .	18
48. Une pomme de trop . . .	18
49. Amour de la vérité (*Allou*)	19
50. Sur l'efficacité des voyages	19
51. Histoire d'une pièce d'or	19
52. Sang-froid	22
53. Junot et Bonaparte . . .	22
54. Napoléon Ier et Séguier .	22
55. Napoléon après la bataille d'Arcole (*Lacretelle*) . . .	23
56. La maison de Jeanne d'Arc	23
57. Les souliers et les deux écus	25
58. Lucas, le petit Savoyard .	26
59. Le marchand de marrons	29
60. Vouloir c'est pouvoir (*Beleze*)	29
61. Le premier triomphe (*Viaud*)	31
62. Une leçon d'égalité (*F. Quinet*)	32
63. L'alliance amicale de la richesse et de la pauvreté	32
64. Les trois grands médecins .	36
65. La rime	36

	Pages
66. Un post-scriptum	36
67. Et avec ça	37
68. Un domestique intelligent	37
69. Le bouffon et son maître	37
70. Le dîner dans la cour . .	37
71. La prévention (*Lesage*) .	38
72. Le sac d'écus	38
73. L'emprunteur	39
74. L'argent bien employé .	39
75. Le clou	40
76. Le sansonnet	40
77. L'enfant gâté (*Bérenger*) .	40
78. Les clous dans le poteau	41
79. Le villageois et son fils	42
80. Le meunier, son fils et l'âne	42
81. La vigne	43
82. La providence (*Lamennais*)	43
83. Le rouge-gorge	44
84. Les épis	45
85. La petite plante (*La Gerbe*)	45
86. Le sage et l'enfant . . .	45
87. La nuit du jour de l'an .	46
88. Leçon donnée à l'orgueil .	47
89. Les vases du Japon . .	48
90. Le bonheur (*Jules Verne*)	48
91. La fée qui court (*G. Sand*)	49
92. Les crimes et le châtiment	49
93. Légende du bonhomme Misère (*Arzelier*)	50
94. Un conte de Fées . . .	51
95. La cassette merveilleuse .	51
96. La fille du géant de Nideck	52
97. Le sapin ambitieux . . .	53
98. Le petit Chaperon rouge	54
99. Vadoyer, conte breton . .	55
100. Dame Holle	57
101. Les trois souhaits . . .	60
102. La chèvre de Mr. Seguin	61

Nouvelles et Extraits de romans célèbres.

103. Le lac de Gers (*Töpffer*) .	65
104. La jeune Sibérienne . . .	76
105. Extraits de Don Quichotte	82
106. Extraits de Gil Blas (*Le Sage*)	85
107. Extraits de Paul et Virginie	89
108. Extrait de Notre-Dame .	97

Pièces dramatiques.

109. Honneur et indigence . .	101
110. Nicolas ou le petit marchand	106
111. Le petit commissionnaire (*Mme de Bawr*)	115

Dialogues.

112. a) A l'hôtel	124
b) En voyage	125
c) Dans une ville étrangère	126
d) Louer une chambre . .	127
e) Le service de table . .	128
f) Le dîner	128
g) La visite	129
h) La lettre	130
i) Chez le tailleur . . .	131
k) Chez le cordonnier . .	132
l) Chez le chapelier . .	132
m) Un jeu	133

Scènes de la nature. Notions de physique et d'histoire naturelle.

113. Les quatre saisons . . .	134
114. Les mois	134
115. Le printemps (*X. Thiriat*)	135
116. Le matin	135
117. Lever du soleil (*Rousseau*) .	136
118. Le soir	136
119. La campagne (*Fénelon*) .	137
120. La fête du village (*Caumont*)	137
121. La ferme (*Voltaire*) . . .	138
122. Un rêve de bonheur . . .	139
123. Soir d'été (*Filon*) . . .	139
124. Contemplation du ciel étoilé	139

		Pages
125.	L'automne (*Gustave Droz*)	110
126.	Le ruisseau (*Alphonse Karr*)	111
127.	L'hiver (*G. Lutz*) . . .	142
128.	Changement dans la nature	113
129.	Les voyages à pied . . .	114
130.	Ce qui nous plaît dans la nature (*Saint-Marc-Girardin*)	145
131.	Les trois règnes de la nature (*Th. Lebrun*) . . .	145
132.	L'atmosphère (*Caumont*) .	148
133.	Le thermomètre	150
134.	Météores aqueux	151
135.	Le paratonnerre (*Mignet*) .	152
136.	Les bateaux à vapeur etc.	154
137.	Problèmes de physique .	158
138.	La mer (*Mme de Staël*) .	159
139.	La boussole	159
140.	Les métaux	160
141.	La houille (*Paul Leguidre*)	161
142.	Les plantes (*Fénelon*) . .	162
143.	Les fleurs (*Cousin Despréaux*)	163
144	La rose mousseuse	163
145.	Les céréales (*Tschudi*) . .	163
146.	La pomme de terre . .	165
147.	La garance	167
148.	La vigne (*Théodore Lebrun*)	168
149.	Les arbres	168
150.	Le chêne (*B. Dussaud*) .	170
151.	Le hêtre	171
152.	Les forêts agitées par le vent	171
153.	La petite forêt dans la grande	171
154.	Le noyer (*B. Dussaud*) .	172
155.	Les palmiers (*A. Vulliet*) .	173
156.	Le jardin paternel . . .	174
157.	Les animaux (*Fénelon*) . .	174
158.	Les vers	175
159.	Les insectes (*Ch. Farcy*) .	176
160.	La rose et le papillon . .	178
161	Métamorphose de la chrysalide en papillon . . .	179
162.	La danse des moucherons	179
163.	Les fourmis	180
164.	Les abeilles (*Milne-Edwards*)	181
165.	Les poissons	183
166.	La morue (*Maurice Girard*)	184
167.	Le requin	186
168.	Les reptiles ou amphibies	186
169.	Les serpents	187
170.	Le charmeur de serpents	188
171.	L'alouette (*Michelet*) . .	188
172.	Un nid de bouvreuil . .	189
173.	Les hirondelles (*Figuier*) .	189
174.	L'éducation de l'hirondelle .	191
175.	La basse-cour	192
176.	Le cygne (*Buffon*) . . .	192
177.	L'aigle (*Boutet de Monvel*)	194
178.	La chasse de l'aigle . .	194
179.	Chant des oiseaux . . .	195
180.	Intelligence et instinct des oiseaux (*Bert et Blanchard*)	196
181.	L'amour maternel chez les oiseaux (*Caumont*) . . .	198
182	L'écureuil (*Buffon*) . . .	199
183.	La marmotte	200
184.	Madame Théophile . . .	202
185.	Le chien et son maître . .	204
186.	Le loup (*Boitard*) . . .	204
187.	Mon petit agneau (*Lemartine*)	206
188.	La chèvre (*Buffon*) . . .	207
189.	Le chevreuil	208
190.	Le lion	208
191.	Le tigre	209
192.	Le cheval	210
193.	Le chameau	211
194.	La baleine	211
195.	L'éléphant	212
196.	Origine de nos animaux utiles (*M. T. Maigne*) . .	213
197.	L'homme (*Buffon*) . . .	215
198.	Du corps de l'homme . .	216
199.	Les cinq sens (*F. A. Noel*)	217
200.	Immensité de l'univers . .	218

Morale. Religion.

201.	Conseils aux enfants . .	220
202.	L'art de la vertu	220
203.	Le travail (*F. A. Noel*) .	221
204.	La loi du travail (*Thiers*)	221
205.	A un paresseux (*P. J. Stahl*)	223
206.	A demain (*P. Blanchard*)	223
207.	Voyage dans l'île des plaisirs	224
208.	Le secret de faire de l'argent	225

	Pages
209. La lecture (*Bourgeault*)	225
210. Les premières lectures	226
211. Souvenirs de jeunesse	227
212. Le collège (*Paul Janet*)	227
213. L'intelligence	228
214. Une méthode pour bien apprendre (*Legouvé*)	228
215. La recherche de la science	229
216. La manière de montrer à un autre qu'il se trompe	229
217. La violence impuissante contre la vérité (*Pascal*)	229
218. Conseils à des jeunes gens	230
219. Les petits défauts (*Stahl*)	230
220. Les faux proverbes	231
221. Avantages de la propreté	232
222. Savoir être heureuse	232
223. De la conversation	233
224. Le parleur à prétention	234
225. Le bavard (*La Bruyère*)	235
226. Le fat (*Desmahis*)	235
227. Maximes (*La Rochefoucauld*)	236
228. La famille (*Lamennais*)	236
229. Devoirs des enfants	237
230. Mon grand-père (*Cantu*)	238
231. La patrie	239
232. La gloire (*Victor Cousin*)	240
233. Les cloches natales	240
234. L'exilé (*Lamennais*)	241
235. L'amitié (*Florian*)	242
236. Regrets sur ma vieille robe de chambre (*Diderot*)	242
237. La vraie charité (*Rousseau*)	243
238. La bonne conscience et le remords (*Cousin*)	243
239. L'espérance (*Chauteaubriand*)	244
240. Le temps (*Mad. de Sévigné*)	244
241. Le bonheur (*Frayssinous*)	244
242. L'homme est comme une fleur (*Fénelon*)	244
243. Immortalité de l'âme	245
244. L'infini (*Lamartine*)	245
245. Dieu prouvé par l'ordre de l'univers	246
246. Parabole du semeur	247
247. L'enfant prodigue	248
248. Le pharisien et le publicain	249
249. Le bon samaritain	249
250. Le suprême commandement	249
251. Décalogue	249
252. La prière (*Lamennais*)	250
253. Louanges de Dieu	250
254. Invocation à Dieu (*Buffon*)	250
255. Proverbes	251

II. HISTOIRE, MYTHOLOGIE, TRADITION.

Histoire universelle et surtout de France.

1. La création du monde	255
2. Le déluge	256
3. La civilisation égyptienne	256
4. Les Phéniciens (*A. Humboldt*)	257
5. La mythologie grecque	257
6. Les muses (*Beleze*)	259
7. La guerre de Troie	260
8. Aventures d'Ulysse	266
9. Léonidas aux Thermopyles	269
10. Le siècle de Périclès	270
11. Socrate, Platon, Aristote	271
12. Eschyle, Sophocle et Euripide (*George Duruy*)	273
13. Alexandre le Grand (*Ségur*)	275
14. Le nœud gordien (*Barrau*)	276
15. Les Horaces et les Curiaces	276
16. Cornélie la mère des Gracques	277
17. Jules César (*George Duruy*)	277
18. Clovis (*Ducoudray*)	282
19. Le baptême de Clovis	282
20. Mahomet (*George Duruy*)	283
21. Charlemagne (*George Duruy*)	285
22. Traité de Verdun (*Louis Cons*)	289
23. Le Duché de Normandie	289
24. Les croisades (*Michaud*)	290
25. Pierre l'Ermite (*Michaud*)	292
26. Concile de Clermont (*Michaud*)	294
27. Saint Louis (*A. Magin*)	297
28. Rodolphe de Habsbourg	298
29. Dante (*L. Cons*)	299

	Pages
30. Jeanne d'Arc (*George Duruy*)	300
31. La vie au manoir féodal (*Edgar Quinet*)	303
32. Décadence de la chevalerie	304
33. Christophe Colomb . . .	304
34. L'œuf de Colomb	305
35. François Ier. La Renaissance	306
36. Michel-Ange (*G. Duruy*) .	309
37. Henri IV (*Augustin Thierry*)	312
38. Le cardinal de Richelieu .	314
39. Louis XIV (*O. Laguerre*) .	317
40. L'homme au masque de fer	319
41. Pierre le Grand (*L. Cons*) .	321
42. Enfance de Charles XII .	324
43. Frédéric-Guillaume . . .	325
44. Frédéric le Grand (*Ségur*) .	325
45. Louis XVI. Révolution . .	330

	Pages
46. Ouverture des Etats-généraux	334
47. Mirabeau (*V. Hugo*) . . .	336
48. Convention (*H. Barrau*) .	336
49. Derniers moments de Louis XVI (*Thiers*)	339
50. Exécution de Marie-Antoinette (*Lamartine*)	341
51. Le petit roi captif (*Foa*) .	344
52. Directoire (*H. Barrau*) . .	346
53. Consulat (*H. Barrau*) . .	349
54. Sacre de Napoléon (*Thiers*)	353
55. Napoléon devant Moscou	355
56. Bataille de Leipzig (*V. Duruy*)	356
57. Les Adieux de Fontainebleau	357
58. Jugement de Napoléon (*Thiers*)	358
59. Bataille de Sedan (*Farcy*)	361
60. Dynasties de France . . .	366

Histoire de la littérature française.

1. Origine de la langue française (*Petit de Julleville*) .	367
2. Les Troubadours et les Trouvères	370
3. La chanson de Roland . .	370
4. Le Roman du Renard. Le Roman de la Rose . . .	372
5. Les Grandes Chroniques .	373
6. Le XIVe et le XVe siècle .	375
7. Le théâtre français au moyen âge	376
8. La Renaissance	378
9. Le théâtre au temps de la Renaissance	380
10. Malherbe	381
11. L'hôtel de Rambouillet . .	382
12. Fondation de l'Académie .	383
13. Corneille	384
14. Le Cid	386
15. Horace	387
16. Polyeucte	387
17. Descartes. Pascal	388
18. Le siècle de Louis XIV . .	389
19. Racine	389
20. Esther	391
21. Athalie	392
22. Corneille et Racine . . .	392
23. Molière	392
24. Le Misanthrope	394
25. L'Avare	394
26. Le Bourgeois gentilhomme	395
27. Les Femmes savantes . .	395
28. Boileau	396
29. La Fontaine	397
30. Madame de Sévigné . . .	399
31. Bossuet, Bourdaloue, Fléchier, Fénelon, Massillon . . .	400
32. Le XVIIIe siècle	403
33. Voltaire	404
34. Bossuet et Voltaire, parallèle	408
35. Jean-Jacques Rousseau . .	408
36. Montesquieu	410
37. Buffon	411
38 Florian	415
39. Coup d'œil sur le XIXe siècle	415
40. Chateaubriand	418
41. Lamartine	419
42. Madame de Staël	421
43. Pierre Jean de Béranger .	422
44. Victor Hugo	424

III. GÉOGRAPHIE. LA FRANCE, LES FRANÇAIS.

	Pages
1. La planète que nous habitons	427
2. Parties du monde. Océans .	427
3. Europe (*Courtambert*) . .	428
4. La France (*Barrau*) . . .	431
5. Les Alpes (*Vulliet*) . . .	434
6. Les Pyrénées (*Michelet*) . .	435
7. Les cours d'eau de la France	436
8. Les vins de France . . .	436
9. Industrie et Commerce de la France (*Barrau*)	438
10. Monnaies françaises (*Dussieux*)	440
11. Gouvernement de la France	440
12. Les Français	442
13. La Française	443
14. Le Français et l'Anglais .	443
15. L'esprit français (*P. Albert*)	444
16. Inclination des Français pour la conversation (*Mme de Staël*)	444
17. Caractère de la langue française (*Rivarol*)	445
18. Les caprices de la mode	445
19. Ile-de-France. La Seine	446
20. Paris, capitale de la France	447
21. L'Institut de France (*Rendu*)	456
22. Les Parisiens (*Montesquieu*)	458
23. Groupe de Parisiens . . .	458
24. Le charlatan	459
25. Paris et Londres	460
26. Les environs de Paris . .	461
27. La Touraine (*A. de Vigny*)	466
28. La Fête de la Gerbe . .	467
29. La cathédrale de Reims .	468
30. a) La Normandie (*Barrau*)	468
30. b) La Bretagne	470
31. L'enlizement (*V. Hugo*) . .	473
32. L'Auvergne (*Barrau*) . .	474
33. La Franche-Comté . . .	475
34. La Savoie (*Guiraud*) . . .	476
35. La Provence (*Lacordaire*) .	478
36. Le Mistral (*Élisée Reclus*) .	478
37. La Danse des Provençaux	479
38. Les Abdérites de la Provence	480
39. Lyon	481
40. Marseille (*Barrau*) . . .	482
41. Le Marseillais (*Edmond About*)	483
42. Les Landes (*Taine*) . . .	484
43. La fête de Noël en France	484
44. Les colonies françaises . .	486
45. a) Une chasse au lion .	486
45. b) La Suisse (*Bridel*) . .	489
46. Le lac de Genève	490
47. Les religieux du Grand-Saint-Bernard (*Saussure*) . . .	491
48. L'Allemagne (*Mme de Staël*)	493
49. Les ruines de Pompéi . .	494
50. Athènes (*Lamartine*) . . .	495
51. Jérusalem (*Chateaubriand*) .	495
52. Les pyramides d'Égypte .	496

IV. MORCEAUX ORATOIRES.

1. Égalité des hommes dans la mort (*Bossuet*)	497
2. Rapidité de la vie (*Bossuet*)	497
3. Oraison funèbre de la reine d'Angleterre (*Bossuet*) . .	498
4. L'oubli des pauvres (*Bourdaloue*)	499
5. Fragment de l'Oraison funèbre de Turenne (*Fléchier*) . .	500
6. Contre la mollesse (*Fénelon*)	500
7. Sur le petit nombre des élus	501
8. Discours prononcé à l'Académie française (*Racine*) .	502
9. Discours contre la banqueroute (*Mirabeau*)	503
10. Sur la traite des nègres (*Mirabeau*)	506
11. Discours pour le roi Louis XVI (*Desèze*)	506
12. Proclamation à l'armée d'Italie (*Napoléon Ier*)	507
13. Proclamation à la Grande armée (*Napoléon*)	508
14. Proclamation à l'armée avant la bataille de Waterloo (*Napoléon*)	508

V. LETTRES.

Pages

1. Racine à son fils 509
2. Mme de Sévigné à M. de Pompone 510
3. Mme de Sévigné au comte de Bussy 510
4. Mme de Sévigné à Mme de Grignan, sa fille 511
5. Fénelon à Louis XIV . . 511
6. Voltaire à Frédéric le Grand 512
7. Marie-Antoinette à sa mère 513
8. Franklin à M. Benjamin Web 513
9. Malesherbes au président de la Convention 514
10. Mme Roland à sa fille . . 514
11. Mme de Staël à Napoléon . 515
12. Napoléon au prince régent d'Angleterre 515
13. Mme N. à une ancienne élève 516
14. Lettre de nouvel an . . . 516
15. Lettre de félicitation . . . 516
16. Pour réclamer un livre prêté 517
17. Renvoi d'un livre 517
18. Demande d'un service . . 517
19. Invitation. — Réponse . . 517
20. Lettre de recommandation . 518
21. Billets 518
22. Annonce de l'établissement d'une maison de commerce 519
23. Pour demander des renseignements 519
24. Lettre de change 520
25. Promesse simple 520
26. Reçus 521
27. Certificat 521
28. Forme extérieure et envoi des lettres 521

POÉSIE.

1. Le domaine de la poésie 523
2. Le poète (*V. Hugo*) . . . 523
3. L'arrivée du printemps . . 524
4. O printemps (*Henri Cuchet*) 524
5. L'aurore 524
6. Le matin (*Lamartine*) . . 524
7. Chant du dimanche du Berger 525
8. Le soir (*Lamartine*) . . . 525
9. Tout est lumière etc.(*V.Hugo*) 526
10. Les fleurs que j'aime . . 527
11. La chanson de l'alouette . 527
12. La bergeronnette (*Dovalle*) . 527
13. L'enfant aux perles (*Barrillot*) 528
14. Aux champs les rossignols 529
15. Le clocher du village . . 529
16. Mon souhait (*Jaquemard*) . 530
17. C'est à moi (*Rességuier*) . 530
18. L'automne 530
19. La mort d' un bouvreuil 531
20. La feuille (*Arnault*) . . . 532
21. La fleur (*Millevoye*) . . . 533
22. L'hiver (*François Coppée*) . 533
23. Les oiseaux (*Béranger*) . . 534
24. Image de la vie (*Tastu*) . 534
25. Le convoi d'une pauvre fille 535
26. Quand je serai grand . . 535
27. Géographie 536
28. Conseils à un enfant . . . 536
29. La voix d'une mère . . . 536
30. Sois pareil à la violette . . 537
31. Le souhait de la violette 537
32. Cendrillon 537
33. Les deux routes de la vie 538
34. Autrefois et aujourd'hui . . 538
35. Le fuseau de la grand'mère 539
36. Le jeune homme et le tournesol (*Gaudy*) 540
37. L'œil de Dieu (*Lamartine*) . 540
38. La foi (*Lamartine*) . . . 541
39. Extase (*Victor Hugo*). . . 541
40. La confiance (*Victor Hugo*) 541
41. Espoir en Dieu (*V. Hugo*) . 541
42. Écrit au bas d'un crucifix 542
43. Prière pour tous (*Lamartine*) 542
44. Sur la vengeance (*Panard*) 542
45. Exhortation à la charité . . 542
46. L'orphelin (*Mme Tastu*) . . 543
47. L'amitié (*Ducis*) 543

	Pages
48. Le bon camarade . . .	544
49. S'il est un charmant gazon	544
50. Vérité (*Voltaire*)	545
51. Épigrammes (*La Monnoye*)	545
52. Écho	545
53. Le papillon et l'abeille. . .	545
54. Le lierre et le roseau . .	546
55. Le pinson et la pie . . .	546
56. La diligence (*Gaudy*) . .	546
57. La source et l'arbrisseau . .	546
58. Le prince et le rossignol .	547
59. L'avare aux enfers . . .	547
60. Le Rhône et le lac de Genève	548
61. La locomotive et le cheval	548
62. Le léopard et l'écureuil . .	549
63. Le singe qui montre la lanterne magique	550
64. Le corbeau et le renard	551
65. Le lion devenu vieux . .	551
66. La cigale et la fourmi . .	552
67. La cigale, la fourmi et la colombe (*Lachambeaudie*) .	552
68. Le gland et la citrouille .	553
69. Le savetier et le financier	553
70. Le savetier et le financier(*suite*)	554
71. Le chêne et le roseau . .	555
72. Les animaux malades de la peste (*La Fontaine*) . . .	556
73. Le poète et la foule . . .	557
74. L'ange et l'enfant . . .	557
75. Les enfants du pêcheur . .	558
76. Homère (*J. Chénier*) . . .	559
77. La légende du chevrier . .	560
78. Le lézard (*Lamartine*) . .	561
79. La mort de Roland (*Chanson de Roland, tr. par Lehugeur*)	562
80. Le cor (*Alfred de Vigny*).	563
81. Dandolo (*Legouvé*) . . .	566
82. Mort de Jeanne d'Arc . .	566
83. Trois jours de Chr. Colomb	567
84. Les adieux de Marie Stuart	568
85. Henri IV et le curé . .	569
86. Pélisson dans les fers (*Delille*)	570
87. Épitaphe de Molière . . .	571
88. Adieux á la vie	571
89. L'un ou l'autre (*F. Coppée*)	571
90. L'expiation (*V. Hugo*) . .	573
91. L'idole (*Auguste Barbier*).	574
92. La bataille (*Lamartine*) .	575
93. Le mal du pays (*Gaudy*) .	577
94. Le retour dans la patrie .	577
95. Éloge de la France . . .	578
96. Souvenir (*Chateaubriand*) .	579
97. Normandie (*Frédéric Bérat*)	580
98. Le château de Boncourt .	581
99. Carcassonne (*G. Nadaud*).	582
100. L'enfant de la montagne .	583
101. La Garonne (*G. Naudad*)	583
102. Chant des matelots . . .	584
103. Aux bains de mer . . .	585
104. Le petit Pierre	586
105. A l'Allemagne (*N. Martin*)	586
106. A l'Allemagne (*V. Hugo*)	587
107. Extrait de l'Art poétique .	587
108. Extraits du Cid (*P. Corneille*)	589
109. Extraits d'Horace . . .	593
110. Extraits d'Esther (*J. Racine*)	596
111. Extraits d'Athalie . . .	598
112. Extrait du Misanthrope .	601
113. Extrait des Femmes savantes	604
114. Extrait de Zaïre (*Voltaire*)	605
115. Énigmes (1. Orange; 2. beaucoup; 3. son semblable; 4. vertu; 5. le temps; 6. précieux, 7. silence; 8. honneur(s); 9. soie; 10. étoile) . . .	607

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MUENCHEN

PROSE.

I. VIE HUMAINE, NATURE, DIEU.

FABLES.

1. MERCURE ET LE PAYSAN.

Un paysan coupait un arbre au bord d'une rivière. Par malheur sa cognée tomba dans l'eau, et il ne put la retrouver. Mercure lui apparut.

«Est-ce là ta cognée, brave homme?» dit-il en lui en montrant une d'or. — «Non, cette cognée n'est pas la mienne.»

«C'est peut-être celle-ci?» dit Mercure en lui en présentant une d'argent. — «Non, ce n'est point encore celle qui m'appartient.»

«C'est donc celle-ci?» dit le dieu, en lui en montrant une de fer, qui était réellement celle qu'il avait perdue. — «Voici vraiment la cognée dont la perte m'afflige.»

«Prends-la, et encore les deux premières que je t'ai montrées: reçois-les pour prix de ta bonne foi.»

Marie Pape-Carpantier.

2. LA FOURMI.

J'ai vu une petite fourmi qui allait çà et là, cherchant fortune.

Elle a rencontré sur son chemin un brin de paille qu'elle voudrait bien emporter; mais comment faire? Il est si gros, et elle si faible!

Alors elle est montée sur un caillou, du haut duquel elle regarde la campagne, comme du haut d'une tour.

Elle regarde, elle regarde; enfin elle a aperçu deux de ses compagnes qui passent par là, et elle court à elles.

Elle se frotte le nez contre leur nez pour leur dire: «Venez vite avec moi; il y a par là quelque chose de bon!»

Les trois fourmis se précipitent vers le brin de paille et le saisissent.

Ce que l'une ne pouvait faire, les trois le font aisément, et elles emportent en triomphe le brin devenu léger pour elles.

Guyau.

3. JUPITER ET LA BREBIS.

La brebis avait beaucoup à souffrir de la part des autres animaux.

Elle se présenta devant Jupiter pour s'en plaindre et le prier de la protéger contre ses ennemis.

Il approuva sa demande et dit: «Je reconnais que je t'ai laissée sans défense; mais si tu le désires, je placerai deux cornes sur le sommet de ta tête». — «Oh non! répondit la brebis; car je serais tentée d'en frapper comme le bouc.»

«Eh bien! je mettrai du venin dans ta salive.» — «Oh! les serpents venimeux sont si détestés».

«Je t'armerai de dents et de griffes». — «Je ne veux rien avoir de commun avec les bêtes féroces.»

«Que veux-tu donc que je fasse? Il faut que tu puisses nuire aux autres, si tu veux te défendre contre eux.»

«Alors, ô bon père! laisse-moi, comme je suis; car il vaut mieux souffrir le mal que de le faire.»

D'après Lessing.

4. LA GRENOUILLE ET LA SOURIS.

Une souris, voulant traverser une rivière, demanda aide et protection à une grenouille.

La grenouille était de mauvaise foi. Elle dit à la souris: „Lie ta jambe à la mienne; je me jetterai à l'eau, et je te conduirai ainsi à l'autre bord.“

Lorsqu'elles furent au milieu de la rivière, la grenouille plongea et chercha à noyer la pauvre petite bête.

Pendant que la souris se débattait, un milan fondit sur elle, la saisit et l'emporta dans ses serres. Comme la grenouille était attachée à sa patte, elle subit le même sort et reçut ainsi le châtiment de sa trahison et de sa fourberie. *Alphonse Mougeol.*

5. L'ANE ET LE CHIEN.

Un homme caressait un petit chien en présence de son âne; celui-ci enviait le bonheur du premier.

«Que fait ce chien, disait-il en lui-même, pour mériter les

caresses de notre maître? Quelquefois il lui donne la patte. Eh bien, s'il ne tient qu'à cela pour s'en faire aimer, je serai bientôt aussi heureux que ce petit animal.»

Cela dit, il se lève sur ses pieds de derrière, et présente lourdement ceux de devant à son maître, mais celui-ci, fort surpris, rebuta des caresses aussi grossières, et appela ses valets qui accoururent et payèrent à grands coups de bâton la civilité du baudet.

Fénelon.

6. L'OIE ET LE SERPENT.

«Est-il un animal qui ait reçu du ciel autant de faveurs que moi? disait une oie, sur le bord d'un étang. Je vis dans l'eau, sur la terre, et dans l'air. Suis-je lasse de marcher, je vole ou je nage à ma fantaisie.»

Un serpent qui l'écoutait, lui répondit: «Ne faites pas tant la fanfaronne, belle dame. Vous ne courez pas comme le cerf, vous ne nagez pas comme le barbeau, et vous n'avez pas le vol rapide de l'épervier. Ce qui est rare et difficile, apprenez-le, n'est pas de savoir un peu de tout, mais d'exceller en quelque chose.»

7. LE LION MALADE ET LE RENARD.

Le lion devenu vieux, et ne pouvant plus suffire à sa propre nourriture, imagina une ruse. Il se retira dans un antre, s'y coucha et fit le malade. Puis, lorsque les animaux venaient pour le voir, il les saisissait, et en faisait sa proie.

Un grand nombre avaient déjà péri, quand le renard, qui avait pénétré cette ruse, se présenta. Se tenant hors de l'antre, il s'informa comment il se portait. Le lion répondit: «Fort mal,» et demanda, pour quel motif il n'entrait pas. «C'est que, répondit le renard, je vois beaucoup de traces de ceux qui entrent, et fort peu de ceux qui sortent.»

8. LE LOUP ET LA GRUE.

Un os qu' un loup avait dévoré gloutonnement, lui était resté dans le gosier. Vaincue par l'excès de la douleur, la bête fauve demandait du secours. Elle promit une récompense à celui qui la délivrerait de son mal.

La grue se laisse enfin persuader par ses serments. Elle confie son cou à la gueule du loup et fait cette dangereuse opération.

Comme elle réclamait ensuite son salaire: «Tu es une ingrate, lui dit le loup; quoi! tu as retiré ta tête saine et sauve de mon gosier, et tu me demandes une récompense.»

Phèdre, tr. par Panckoucke.

9. LE RENARD ET LES RAISINS.

Un renard vit au haut d'une treille des raisins mûrs et fort appétissants.

Il s'en serait volontiers régalé, mais ne pouvant y atteindre: «Bah! dit-il, je n'en veux pas, ils sont trop verts.»

10. LE LIÈVRE ET LA TORTUE.

Un lièvre raillait une tortue sur sa lenteur. «Vous oubliez, dit-elle, que je porte partout ma lourde maison sur mon dos. Eh bien! tenez, malgré cela, et tout bon coureur que vous êtes, je parie que j'atteindrai avant vous ce poteau que vous voyez là-bas. — Avant moi! Ah! par exemple, ce serait du nouveau. — Je ne plaisante pas, tenez-vous le pari? — Soit! j'y consens pour vous faire plaisir.» Ils conviennent de partir tout de suite. La tortue sans attendre un instant, se met en route tout doucement, de son pas régulier et ordinaire. Notre lièvre au contraire, dédaignant une victoire si aisée, croit qu'il y va de son honneur de partir tard. Il se met à brouter, s'amuse, se repose, et cependant la tortue avance toujours. A la fin, quand il vit qu'elle touchait presque au but, il partit comme un trait mais il n'était plus temps: dame tortue arriva la première.

Ce n'est pas tout de courir, il faut partir de bonne heure et ne pas s'arrêter en chemin. Il arrive bien souvent que les esprits brillants, mais légers, sont devancés dans la vie par des esprits pesants, mais réguliers et infatigables.

11. LE CERF.

Un cerf arrêté sur le bord d'une fontaine, prenait plaisir à contempler dans l'eau la beauté de son bois, tandis qu'il méprisait ses jambes longues et menues.

Dans ce moment même, il entendit le cor des chasseurs, et s'élançant à travers les champs, il aurait échappé aux chiens, si son bois ne se fût embarrassé à l'entrée d'une forêt.

Atteint et déchiré par la meute altérée de son sang, il dit en mourant: «Je méprisais ce qui pouvait seul me sauver, et admirais ce qui a causé ma perte.»

12. QUI ATTACHERA LE GRELOT AU COU DU CHAT?

Les souris, cruellement inquiétées par les persécutions du chat, tinrent conseil un jour et délibérèrent sur les moyens de se soustraire à une tyrannie aussi intolérable. Plusieurs plans furent discutés et rejetés.

Enfin une jeune souris proposa qu'on attachât un grelot au cou de Grippe-Minaud. «Par là, dit-elle, averties désormais de son approche, nous aurons le temps de nous sauver.» Cette proposition fut accueillie par une salve d'applaudissements, et adoptée sur le champ à l'unanimité.

Là-dessus, une des plus âgées, qui jusqu' alors avait gardé le silence, se leva et dit: «L'expédient qui vient d'obtenir le consentement unanime est certes des plus ingénieux, et je ne doute point qu' il ne réussisse pleinement, mais l'honorable assemblée me permettra de faire une simple question: Qui de nous se chargera d'attacher le grelot?» —

Autre chose est de proposer, et autre chose d'exécuter.

13. LE RENARD ET LE BOUC.

Un renard était tombé par mégarde dans un puits, et ne pouvait en sortir, parce que le bord en était trop haut.

Un bouc qui avait soif vint au même endroit, et demanda au renard si l'eau était bonne, et s'il y en avait encore.

Celui-ci, pour le faire tomber dans le piège, lui dit: «Descends, cher ami, l'eau est si bonne, et j'ai tant de plaisir à en boire que je ne puis la quitter.

Le bouc descendit, le renard monta sur ses grandes cornes, se tira hors du puits, et laissa au fond le bouc fort embarrassé.

Les méchants se tirent du péril en y jetant les autres.

14. LE LION, L'ANE ET LE RENARD.

Le lion, l'âne et le renard s'étaient associés pour chasser.

Après avoir pris beaucoup de gibier, le lion ordonna à l'âne de faire les parts. Celui-ci fit trois parts égales et dit à ses associés de choisir. Sur quoi le lion irrité tua l'âne.

Ensuite il dit au renard de faire le partage. Celui-ci fit une grosse part de tout le gibier et ne se réserva que très peu de chose. «Mon cher ami, dit le lion, qui t'a appris à si bien faire les partages? — L'aventure de l'âne,» répondit le renard.

Ésope, trad. par Saint-Marc Girardin.

15. LE HÉRISSON.

Un hérisson était solitaire dans le bois, enveloppé de ses piquants comme d' une boule d'épines, et il s'ennuyait de sa solitude.

«Pourquoi ne voulez-vous pas jouer avec moi, mes amis? dit-il à des animaux de la forêt qui vinrent à passer.»

Mais tous, lièvres, lapins, lui répondirent: «Tu es un trop mauvais compagnon; si on avance un peu le nez de ton côté,

on se pique; si on veut te toucher la patte, on se pique encore. Reste seul sous tes épines.»

Il en est des caractères épineux comme du hérisson: on les fuit.

Bruno.

16. LE TORRENT ET LA RIVIÈRE.

Un torrent, formé par les pluies d'automne, descendait avec fracas du sommet de la montagne. Il aperçut une petite rivière qui coulait lentement au fond de la vallée.

«Place, lui cria-t-il, je suis le maître de céans; retire-toi.» La rivière répondit, sans s'émouvoir: «J'étais là avant toi, et j'y resterai après toi.»

Il feignit de ne pas l'entendre, et envahit toute la vallée.

Savez-vous ce qui arriva? Quelques heures après, le soleil dessécha le torrent, mais la petite rivière ne cessa de couler.

Alphonse Aulard.

17. LE BUCHERON ET LA MORT.

Un vieillard ayant coupé du bois et l'ayant chargé sur son dos, allait le porter chez lui; mais trouvant le fardeau trop pesant, il le jeta à terre et appela la Mort.

Elle parut aussitôt, et se tenant debout devant lui: «Me voici, lui dit-elle, pourquoi m'as-tu appelée?» — L'homme lui répondit: «Je t'ai appelée seulement pour que tu recharges ce fardeau sur mon dos.»

18. LE CREUSET.

Le métal précieux était là, mais brut encore, dans l'atelier de l'orfèvre. Et tout près de lui brillaient d'un vif éclat des vases d'or finement ciselés.

«Que ne suis-je comme vous! leur dit le lingot. Je suis de l'or, mais je n'ai ni éclat, ni beauté.»

«Attends! répondent les beaux vases, ton tour va venir. Mais, si tu veux briller comme nous, et atteindre le rang qui t'est destiné, arme-toi de courage, et ne recule pas devant l'épreuve que tu dois subir.»

Le métal est bientôt saisi par l'ouvrier et jeté dans le creuset. Là il s'agite, il gémit, il se tord et se fond sous l'ardeur du feu.

«Tu t'affligeais de ton obscurité et de tes scories, lui disent les vases étincelants, et maintenant tu t'affliges, parce que le feu t'oblige à t'en séparer! Mais, quand tu sortiras du creuset, pur et sans tache, pour devenir peut-être la couronne d'un roi, tu oublieras cette épreuve, et tu béniras celui qui t'aime trop, pour te laisser dans la fournaise un moment de moins qu'il ne faut.»

Mrs. Prosser, trad. par Chapuis.

19. LA COUR DE LA MORT.

La mort voulut un jour se choisir un premier ministre. Elle rassembla ses pâles courtisans, les maladies, admettant chacune d'elles à faire valoir ses droits à l'honneur d'une si haute dignité.

La fièvre commença par énumérer les nombreuses victimes qu'elle avait envoyées dans le ténébreux empire. La paralysie fonda ses prétentions sur l'anéantissement total qu'elle répand dans les membres, et l'hydropisie sur la décomposition du sang et le gonflement monstrueux qu'elle cause. La goutte démontra sa puissance infinie par les tourments inouïs qu'elle fait éprouver. L'asthme, quinteux et pouvant à peine respirer, produisit des arguments forts, mais silencieux, à l'appui de ses droits. La pierre et la colique firent valoir leur violence extrême, et la paralysie, bien que lente, insista sur son infaillibilité.

La reine des terreurs paraissait indécise sur son choix, lorsque tout à coup se présenta dans le conseil une femme avec un air hardi et lascif, une contenance joviale et la face rubiconde. Elle était escortée, d'une part, par une troupe de cuisiniers, de musiciens, de baladins et d'ivrognes, et de l'autre, par de jeunes débauchés et des femmes légères qui dansaient et gambadaient au son des plus mélodieux instruments. C'était *l'intempérance* qui, d'un ton plein de hauteur, s'adressa aux diverses maladies en ces termes:

«Disparaissez, troupe languissante de prétendants, et cessez de comparer vos services à ceux que je rends chaque jour à notre grande souveraine! Ingrats! Osez-vous disputer à votre mère la prééminence qui lui est due à tant de titres? Si vous avez le pouvoir d'abréger l'existence des hommes, n'est-ce pas de moi seule que vous le tenez? Qui donc, plus que moi, est digne du poste éminent que l'on propose?»

Elle dit, et la hideuse reine, grimaçant un sourire d'approbation, plaça l'intempérance à sa droite, la proclama son premier ministre, et en fit dès ce jour son unique favorite. *Dodsley.*

20. LE COLIMAÇON ET LE RENARD.

Le renard rencontre un jour le colimaçon:

«Retire-toi de mon chemin, lui dit-il; je fais plus de route en un quart d'heure que toi en une année.

— Peut-être, répondit le colimaçon; prenons un rendez-vous, et nous verrons qui de nous deux arrivera le plus vite au but.»

Ils convinrent de se retrouver le lendemain à la même place à la tête d'un sillon, et de voir lequel serait le plus vite rendu au bout.

«Pauvre petite bête, disait le renard, tu seras bientôt lassée!»

Mais le colimaçon alla chercher un de ses compères et lui dit: «Va te mettre à l'un des bouts du sillon, et moi à l'autre;

quand tu verras le renard près d'atteindre le but, tu crieras: «Au bout, renard!» et nous le ferons crever.

Voilà le renard arrivé: «Y sommes-nous? demanda-t-il. — Oui,» répondit le colimaçon.

Et le renard de courir. L'autre colimaçon, qui était au bout du sillon, lui cria quand il fut près d'arriver: «Au bout, renard! — Recommençons,» dit le renard, qui se mit à courir si vite que la queue lui traînait sur le sillon; à l'autre bout, il rencontra encore l'autre colimaçon, qui lui cria: «Au bout, renard!» et tous deux s'y prirent si bien qu'ils le firent crever.

Sébillot.

ANECDOTES, RÉCITS, CONTES.

21. PÉPIN LE BREF.

Pépin, roi des Francs, était si petit qu'on lui donna le surnom de Bref. Quelques seigneurs de la cour avaient coutume de se moquer de sa taille.

Un jour, ce prince donna le spectacle d'un combat entre un taureau et un lion. Au moment où ce dernier terrassait son adversaire, Pépin s'écria, en s'adressant aux seigneurs: «Qui de vous osera les séparer, ou les tuer?» Tout le monde garda le silence.

Le roi, alors, saute dans l'arène, va droit au lion, lui coupe la gorge, et d'un autre coup de sabre, abat la tête du taureau. «David était petit, dit ensuite Pépin avec fierté, et cependant, il vainquit le géant Goliath qui osa le mépriser.»

22. CHARLEMAGNE VISITANT LES ÉCOLES.

Après une longue absence, le victorieux Charles, de retour dans la Gaule, se fit amener les enfants remis aux soins de Clément, et voulut qu'ils lui montrassent leurs lettres et leurs vers.

Les élèves sortis des classes moyenne et inférieure présentèrent des ouvrages qui passaient toute espérance, où se faisaient sentir les plus douces saveurs de la science; les nobles au contraire n'eurent à produire que de froides et misérables pauvretés.

Le très-sage Charles, imitant alors la justice du souverain Juge, leur dit: «Je vous loue beaucoup, mes enfants, de votre zèle à remplir mes intentions et à rechercher votre propre bien de tous vos moyens. Maintenant efforcez-vous d'atteindre à la perfection; alors je vous donnerai de riches évêchés, de magnifiques abbayes, et vous tiendrai toujours pour gens considérables à mes yeux.»

Tournant ensuite un front irrité vers les élèves demeurés à sa gauche, portant la terreur dans leurs consciences par son

regard enflammé, tonnant plutôt qu'il ne parlait, il lança sur eux ces paroles pleines de la plus amère ironie: «Quant à vous, nobles, vous, fils des principaux de la nation, vous, enfants délicats, vous reposant sur votre naissance et votre fortune, vous avez négligé mes ordres et le soin de votre propre gloire dans vos études, et préféré vous abandonner à la mollesse, au jeu, à la paresse ou à de futiles occupations.» Ajoutant à ses premiers mots son serment accoutumé, et levant vers le ciel sa tête auguste et son bras invincible, il s'écria d'une voix foudroyante: «Par le roi des cieux, permis à d'autres de vous admirer. Je ne fais, moi, nul cas de votre naissance; sachez et retenez bien que, si vous ne vous hâtez de réparer par une constante application votre négligence passée, vous n'obtiendrez jamais rien de Charles.» *Guizot (traduit du Moine de Saint-Gall).*

23. LEÇON DONNÉE A UN AMBITIEUX.

Dans les premières années de son règne, Louis XI invitait quelquefois à sa table les étrangers dont il espérait tirer quelques connaissances utiles; il y recevait aussi des marchands, qui pouvaient lui donner des lumières sur le commerce, et il se servait de la liberté du repas pour les engager à parler avec confiance.

Un marchand, séduit par les bontés du roi, qui l'invitait souvent à sa table, eut la hardiesse de lui demander des lettres de noblesse.

Louis XI les lui accorda; mais lorsque ce nouveau noble parut devant lui, le roi affecta de ne pas le regarder. Puis le voyant surpris il lui dit:

«Allez, monsieur, jadis vous étiez le premier marchand de mon royaume, aujourd'hui vous êtes le dernier de mes gentilshommes.»

24. LOUIS XI ET L'ASTROLOGUE.

Un astrologue avait prédit qu'une personne que Louis XI aimait mourrait dans huit jours.

La chose étant arrivé, le prince fit venir l'astrologue et commanda à ses gens de ne pas manquer, à un signal qu'il leur donnerait, de se saisir de cet homme et de le jeter par la fenêtre. Lorsqu'il fut arrivé: «Toi qui prétends être un si habile homme, lui dit le roi, et qui connais si bien le sort des autres, dis-moi quand tu mourras? — Trois jours avant Votre Majesté,» répondit l'astrologue.

Le roi n'eut garde, après cette réponse, de donner aucun signal: et dès lors il eut, au contraire, un soin particulier de ne le laisser manquer de rien.

25. GÉNÉROSITÉ DE LOUIS XII.

Louis XII, roi de France, auparavant duc d'Orléans, fut sollicité de tirer vengeance de quelques injures personnelles qui lui avaient été faites avant qu'il montât sur le trône. Il répondit: «Ce n'est point au roi de France à venger les injures faites au duc d'Orléans.»

26. LE CHARBONNIER EST MAITRE CHEZ LUI.

François I^er^ s'égara un jour à la chasse, et après bien des courses inutiles pour retrouver son chemin arriva dans la cabane d'un charbonnier.

Celui-ci le prenant pour un chasseur de la suite du roi, parce qu'il était bien mis, l'invita à souper et le régala de son mieux. Le charbonnier prit la première place à table et pria l'inconnu de ne pas se formaliser s'il ne lui en faisait pas l'honneur, son principe étant que *le charbonnier est maître chez lui.*

Le roi, à qui cette idée plut particulièrement, tranquillisa son hôte à ce sujet, et se mit en devoir de satisfaire son appétit, qui était passablement grand. Le charbonnier, charmé de la jovialité de son convive, lui servit du sanglier, qu'il tenait très soigneusement sous clef, et le pria de n'en rien dire au Grand-nez, nom que le peuple donnait à François I^r^.

A peine le souper est-il fini que la suite du roi arrive. La rencontre ne laisse pas de doute au bon charbonnier que son convive ne soit le Grand-nez lui-même, auquel son sanglier, tué dans la forêt royale, devait surtout rester caché. Hors de lui de la hardiesse coupable qu'il s'était permise et plus encore du manque de respect qu'il avait témoigné à son maître, il se jette à genoux, lui demande mille pardons, et le supplie d'avoir pitié du père d'une nombreuse famille.

Le roi le relève avec bonté, le rassure, lui pardonne, lui fait du bien, et raconte à sa suite la devise du charbonnier, qui fut bientôt généralement admise comme proverbe.

27. BAYARD ET HENRI VIII.

Bayard, «le chevalier sans peur et sans reproche,» s'était fait, par son intrépidité, une telle réputation que le roi d'Angleterre, Henri VIII, lui envoya secrètement proposer d'entrer à son service.

Mais Bayard lui répondit: «Je n'ai qu'un maître au ciel, qui est Dieu, et un maître sur la terre, qui est le roi de France: je n'en servirai jamais d'autres.

28. COURTE HARANGUE.

Un jour, au commencement d'une bataille, Henri IV ne dit à ses soldats que ces mots: «Je suis votre roi, vous êtes Français, voilà l'ennemi.»

29. HENRI IV ET LE PAYSAN.

Henri IV, égaré dans une forêt, rencontra un paysan et le pria de lui servir de guide. Chemin faisant, le paysan dit au prince: «Monsieur, vous êtes sûrement un des premiers officiers du roi; je ne l'ai jamais vu. Ne pourrais-je pas, par votre bonne grâce, le voir aujourd'hui? — Volontiers, dit Henri; lorsque nous serons arrivés, tu n'auras qu'à te tenir à côté de moi, et parmi tous ceux qui approcheront, tu remarqueras celui qui aura le chapeau sur la tête; ce sera le roi.»

Arrivé au lieu du rendez-vous, les courtisans, que l'absence du roi avait mis dans l'inquiétude, s'empressèrent de l'aborder le chapeau à la main.

Henri, que le paysan continuait d'accompagner, le chapeau sur la tête, se retournant vers cet homme lui dit: «Eh bien, vois-tu maintenant, qui est le roi? — Ma foi, monsieur, dit le paysan, il faut que ce soit vous ou moi.»

30. HENRI IV ET L'AMBASSADEUR.

Un jour que Henri IV marchait à quatre pattes, portant sur son dos le dauphin, un ambassadeur entra tout à coup et le surprit dans cette posture. Le monarque, sans se déranger, lui dit: «Monsieur l'ambassadeur, avez-vous des enfants? — Oui, sire. — En ce cas, dit Henri, je puis achever le tour de la chambre.»

31. LE CHAMP D'ORGE.

Pendant la guerre de Trente ans, qui désola une partie de l'Europe, les troupes françaises se trouvant en Allemagne, un capitaine de cavalerie fut commandé pour aller au fourrage; il se rendit, à la tête de sa troupe, dans le quartier qui lui était assigné. C'était un vallon solitaire, où l'on ne voyait guère que des bois. Il y aperçoit une pauvre cabane, il y frappe: il en sort un vieillard à barbe blanche. «Mon père, lui dit l'officier, montrez-moi un champ où je puisse faire fourrager mes cavaliers. — Tout à l'heure,» reprit le vieillard.

Ce bon homme se met à leur tête et remonte avec eux le vallon. Après un quart d'heure de marche, ils trouvent un beau champ d'orge. «Voilà ce qu'il nous faut, dit le capitaine. —

Attendez un moment, répond le conducteur, vous serez contents.» Ils continuent à marcher, et ils arrivent à un autre champ d'orge. La troupe aussitôt met pied à terre, fauche le grain, le met en trousse et remonte à cheval.

L'officier de cavalerie dit alors à son guide: «Mon père, vous nous avez fait aller trop loin sans nécessité; le premier champ valait mieux que celui-ci. — Cela est vrai, monsieur, reprit le bon vieillard; mais il n'était pas à moi.»

Bernardin de Saint-Pierre.

32. LOUIS XIV CONDAMNÉ SANS JUGEMENT.

Louis XIV jouait un jour au tric-trac avec un seigneur de sa cour; il y eut un coup douteux; et les courtisans qui l'entouraient débattaient la question au moment où le comte de Grammont entra. «Soyez notre juge, comte, lui dit le roi. — C'est Votre Majesté qui a perdu,» dit le comte, sans hésiter.

«Comment pouvez-vous décider contre moi, avant de savoir de quoi il s'agit? — Ne voyez-vous pas, Sire, que, s'il y eût le moindre doute, tous ces messieurs vous auraient donné gain de cause?»

33. LOUIS XIV ET BOILEAU.

Louis XIV n'était pas toujours à l'abri de la franchise de Boileau. Un jour qu'il lui demandait son avis sur des vers qu'il s'était amusé à faire: «Sire, répondit ingénieusement Boileau, rien n'est impossible à votre Majesté; elle a voulu faire de mauvais vers, et elle y a parfaitement réussi.»

34. LOUIS XIV ET LA FONTAINE.

Ayant été admis devant le roi, auquel il devait lire quelques-unes de ses fables, La Fontaine retourna toutes ses poches et s'aperçut enfin qu'il les avait oubliées. «Ce sera pour une autre fois, Monsieur de La Fontaine,» lui dit Louis XIV désappointé.

Il n'obtint jamais aucune faveur du monarque qui «n'aimait pas à attendre.»

35. LES FABLES DE LA FONTAINE.

Quelqu'un demanda à Madame de Sévigné: «Madame, que pensez-vous des fables de La Fontaine?»

»C'est un panier de cerises, répondit-elle; on choisit toujours les plus belles, et on le vide sans s'en apercevoir.»

36. PROBITE CONSCIENCIEUSE DE TURENNE.

Dans le temps que Turenne commandait en Allemagne, une ville neutre croyant que l'armée allait passer sur son territoire, fit offrir cent mille écus à ce général pour l'engager à prendre une autre route.

«Je ne puis en conscience accepter cette somme, répondit Turenne, n'ayant pas eu l'intention de passer par là.»

37. LE NOTRE.

Le jardinier Le Nôtre, qui a planté les jardins de Versailles et des Tuileries, n'est pas devenu moins célèbre que les architectes qui ont élevé ce palais. Sa réputation s'était étendue non-seulement en France, mais dans l'Europe entière. De toute part, on s'adressait à lui pour en obtenir des plans et des dessins de jardins et de parcs destinés à embellir les résidences royales et les châteaux des grands seigneurs. Le Nôtre n'en conservait pas moins la simplicité de manières et la naïveté de sentiments qu'il devait à sa profession et aux exemples de son excellent père, dont il garda jusqu'à la fin le plus pieux et le plus tendre souvenir.

Trois mois avant la mort de Le Nôtre, le roi, qui aimait à le voir et à le faire causer, le mena dans ses jardins, et, à cause de son grand âge, il avait 88 ans, le fit mettre dans une chaise que des porteurs roulaient à côté de la sienne, et Le Nôtre disait là: «Ah! mon pauvre père, si tu vivais et que tu pusses voir un pauvre jardinier comme moi, ton fils, se promener en chaise à côté du plus grand roi du monde, rien ne manquerait à ma joie.» *Saint-Simon.*

38. LA JUMENT DE L'ARABE.

Un pauvre Arabe du désert avait pour tout bien une magnifique jument.

Le consul de France à Leyde lui proposa de la lui acheter dans l'intention de la donner à Louis XIV. L'Arabe, pressé par le besoin, balança longtemps; enfin, il consentit, et demanda un prix considérable. Le consul, n'osant de son chef donner une si grosse somme, écrivit à la cour pour en obtenir l'agrément. Louis XIV donna l'ordre qu'elle fût délivrée. Le consul sur le champ mande l'Arabe, qui arrive monté sur la belle coursière; et il lui compte l'or qu'il lui avait demandé.

L'Arabe couvert d'une pauvre natte, met pied à terre, regarde l'or; il jette ensuite les yeux sur sa jument, il soupire et lui dit: «A qui vais-je te livrer! A des Européens, qui t'attacheront, qui te battront, qui te rendront malheureuse;

reviens avec moi, ma belle, ma gazelle; sois la joie de mes enfants.»

En disant ces mots, il sauta dessus et reprit la route du désert. *Bernardin de Saint-Pierre.*

39. LE POISON LENT.

Un médecin disait à Fontenelle que le café était un poison lent.

«Je le crois comme vous, mon cher docteur, répondit l'académicien, car il y a près de quatre-vingts ans que j'en prends tous les jours.»

40. TRAIT DE BIENFAISANCE DE MONTESQUIEU.

Montesquieu, l'un des plus grands génies qu'ait produits la France, allait assez souvent à Marseille rendre visite à sa sœur.

Un dimanche, ayant envie de se promener sur mer, il entra dans un canot que conduisait un jeune homme de dix-huit ans: une douce brise soufflait, le ciel était pur, la mer était calme et comme illuminée par les feux du soleil couchant. Montesquieu jouissait délicieusement des charmes de cette promenade. Il communiqua ses impressions à son jeune conducteur, qui lui répondit avec esprit et avec élégance. Surpris de la distinction de son langage, Montesquieu remarqua que le jeune homme avait le teint beaucoup moins hâlé et les mains beaucoup plus blanches que ne les ont ordinairement les gens de cette profession. Il lui en témoigna son étonnement: «Je ne suis point un marin, répondit le jeune homme, je suis employé chez un négociant. J'ai fait toutes mes études au collège: le dimanche et les jours de fête je promène les étrangers dans le port, afin de gagner un peu d'argent.»

A ces mots, la surprise de Montesquieu redoubla: «Votre conduite est étrange, dit-il; il y a là-dessous quelque mystère.» — «Ah! Monsieur, ce mystère est bien facile à expliquer, et en même temps bien triste: mon père, honnête négociant de cette ville, s'était embarqué sur un navire avec des marchandises qui faisaient toute sa fortune; ce navire a été pris par les pirates de Maroc: ils l'ont emmené lui-même comme esclave à Tétouan, ils exigent 6000 francs pour sa rançon. Nous n'avons rien; ma mère, ma sœur et moi, nous tâchons, par un travail continuel, d'amasser cette somme: mais hélas! quelque économie que nous mettions dans nos dépenses, il faut vivre; le travail de deux femmes est si peu de chose! et mon patron ne m'accorde encore que des appointements bien faibles . . . Voilà, monsieur, pourquoi les jours de fête je me mets au service des étrangers qui veulent se promener dans le port.»

Montesquieu, en écoutant ce récit, était vivement ému: il admirait la belle conduite de ce jeune homme, mais il dissimula ses sentiments et continua de causer avec lui. Il apprit de lui le nom de son père et celui du pirate qui le retenait captif. En sortant du canot, Montesquieu remit au jeune homme deux pièces d'or pour prix de son passage. «Je ne sais qui j'ai conduit aujourd'hui dans mon canot, se disait Robert (c'était le nom du jeune homme), mais bien certainement ce n'est pas un homme ordinaire: je ne perdrai jamais le souvenir de cette soirée.»

Un soir, six semaines après, le jeune Robert prenait avec sa mère et sa sœur un frugal repas. Il les entretenait encore de cet inconnu, dont la belle physionomie et le noble langage étaient gravés dans sa mémoire en traits de feu. Tout à coup la porte s'ouvre et à leurs yeux se présente . . . ce père, cet époux dont ils pleuraient tous les jours l'absence, et dont la rançon avait été payée par Montesquieu. *Barrau.*

41. VOLTAIRE ET HALLER.

Un Anglais étant venu voir M. de Voltaire à Ferney, celui-ci lui demanda d'où il venait. Le voyageur lui dit qu'il avait passé quelque temps chez M. de Haller. Aussitôt le patriarche s'écrie: «C'est un grand homme, que M. de Haller, grand poète, grand naturaliste, grand philosophe, homme presque universel!»

«Ce que vous dites là, monsieur, lui répondit le voyageur, est d'autant plus beau, que M. de Haller ne vous rend pas la même justice.»

«Hélas! répliqua Voltaire, nous nous trompons peut-être tous les deux.»

42. CRITIQUE MALICIEUSE.

Un jour le poète Jean-Baptiste Rousseau vint trouver Voltaire pour lui montrer son *Ode à la postérité* et lui demander ce qu'il en pensait. Voltaire la parcourut, puis il s'écria: «Je ne pense pas, monsieur, que cette lettre parvienne à son adresse.»

43. L'ÉPREUVE.

J'étais à la campagne en pension chez un ministre appelé M. Lambercier; j'avais pour camarade un cousin plus riche que moi, et qu'on traitait en héritier, tandis qu'éloigné de mon père, je n'étais qu'un pauvre orphelin. Mon grand-cousin Bernard était singulièrement poltron, surtout la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur, que M. Lambercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'automne qu'il faisait très obscur, il me donna la clef du temple, et me dit d'aller chercher dans la chaire la Bible qu'on y avait laissée.

Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mirent dans l'impuissance de reculer.

Je partis sans lumière: si j'en avais eu, ç'aurait peut-être été pis encore. Il fallait passer par le cimetière; je le traversai gaillardement; car tant que je me sentais en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentissement que je crus ressembler à des voix, et qui commença d'ébranler ma fermeté romaine. La porte ouverte, je voulus entrer; mais à peine eus-je fait quelque pas, que je m'arrêtai. En apercevant l'obscurité profonde qui régnait dans ce vaste lieu, je fus saisi d'une terreur qui me fit dresser les cheveux. Je rétrograde, je sors, je me mets à fuir tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien, nommé *Sultan*, dont les caresses me rassurèrent. Honteux de ma frayeur, je revins sur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi Sultan, qui ne voulut pas me suivre. Je franchis brusquement la porte; j'entre dans l'église. A peine y fus-je rentré, que la frayeur me reprit, mais si fortement que je perdis la tête; et quoique la chaire fût à droite, et que je le susse très bien, ayant tourné sans m'en apercevoir, je la cherchai longtemps à gauche. Je m'embarrassai dans les bancs; je ne savais plus où j'étais; et, ne pouvant trouver ni la chaire ni la porte, je tombai dans un bouleversement inexprimable. Enfin, j'aperçois la porte, je viens à bout de sortir du temple, et je m'en éloigne comme la première fois, bien résolu de n'y jamais rentrer seul qu'en plein jour.

Je reviens jusqu'à la maison. Prêt à entrer je distingue la voix de M. Lambercier à de grands éclats de rire, je les prends pour moi d'avance; et, confus de m'y voir exposé, j'hésite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends M. Lambercier s'inquiéter de moi, dire à la servante de prendre la lanterne, et M. Lambercier se disposer à me venir chercher, escorté de mon intrépide cousin, auquel ensuite on n'aurait pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'instant toutes mes frayeurs cessent, et ne me laissent que celle d'être surpris dans ma fuite: je cours, je vole au temple; sans m'égarer, sans tâtonner, j'arrive à la chaire; j'y monte, je prends la Bible, je m'élance en bas; dans trois sauts je suis hors du temple, dont j'oubliai même de fermer la porte; j'entre dans la chambre hors d'haleine; je jette la Bible sur la table, effaré mais palpitant d'aise d'avoir prévenu le secours qui m'était destiné.

Ne raisonnez donc pas avec celui que vous voulez guérir de l'horreur des ténèbres: menez-l'y souvent. La tête ne tourne point aux couvreurs sur les toits, et l'on ne voit plus avoir peur dans l'obscurité quiconque est accoutumé d'y être.

J. J. Rousseau.

44. LE COCHER DE FRÉDÉRIC LE GRAND.

Dans un voyage que fit Frédéric le Grand, son cocher eut le malheur de le verser.

Le roi n'éprouva aucun mal, mais il fut si furieux contre ce pauvre homme qu'il s'élança vers lui la canne levée, dans l'intention de lui administrer une bonne volée. Celui-ci ne perdit pas son sang-froid: «Mon Dieu! Sire, dit-il au roi, vous êtes le meilleur général de votre siècle, et cependant vous avez déjà perdu mainte bataille. Je viens d'en perdre une, mais depuis trente ans que je vous sers, c'est la première. Je prie Votre Majesté de croire que j'en suis aussi fâché qu'elle.»

Le roi se mit à rire de cette singulière comparaison, remonta dans son carrosse, qu'on avait réparé dans l'intervalle, et continua sa route.

45. FRÉDÉRIC LE GRAND ET LE PAGE.

Un jour, Frédéric sonna et personne ne vint. Il ouvrit la porte et trouva son page endormi dans un fauteuil. Il s'avança vers lui, et il allait le réveiller lorsqu'il aperçut un bout de billet qui sortait de sa poche. Il fut curieux de savoir ce que c'était, le prit et le lut: c'était une lettre de la mère du jeune homme qui le remerciait de ce qu'il lui envoyait une partie de ses gages pour la soulager dans sa misère. Elle finissait par lui dire que Dieu le bénirait à cause de l'amour filial qu'il avait pour elle.

Le roi ayant lu ce billet prit une bourse de ducats, la glissa avec la lettre dans la poche du page, et rentra doucement dans sa chambre. Un peu après, il sonna si fort que le page se réveilla et vint vers le roi. «Tu as bien dormi!» lui dit Frédéric. — Le page cherche à s'excuser, et, dans son embarras, il met la main dans sa poche. Il sent la bourse, il la tire, et il est au comble de l'étonnement et de l'affliction; il pâlit et regarde le roi, en versant un torrent de larmes, sans pouvoir articuler un seul mot. «Qu'est-ce? dit le roi, qu'as-tu donc? — Ah! Sire, dit le jeune homme en se précipitant à ses genoux, on veut me perdre; je ne sais pas ce que c'est que cet argent que je trouve dans ma poche. — Mon ami, dit Frédéric, Dieu nous envoie souvent le bien en dormant; envoie cela à ta mère, et assure-la que j'aurai soin d'elle et de toi.»

A.-V. Arnault.

46. UN ROI DOIT DÉDAIGNER LA SATIRE.

Un jour Frédéric le Grand vit de sa fenêtre une foule de monde qui lisait une affiche. «Va voir ce que c'est,» dit-il à

un de ses pages. Celui-ci revient lui dire que c'est un écrit satirique contre sa personne. «Il est trop haut, dit-il, va le mettre plus bas, afin qu'on puisse mieux le lire.»

47. L'ENSEIGNE DU CHAPELIER.

Quand j'étais jeune, il arriva qu'un de mes amis, voulant s'établir chapelier, consulta plusieurs de ses connaissances et de ses amis sur l'important chapitre de l'Enseigne. Celle qu'il se proposait d'adopter était ainsi conçue: *John Thomson, chapelier, fait et vend des chapeaux au comptant;* suivait le signe commun à tous ceux de sa profession.

Le premier ami dont il réclama les conseils lui fit observer que le mot *chapelier* était tout à fait superflu. Il en convint sur le champ et le mot fut rayé.

Le second remarqua qu'il était à peu près inutile de mentionner que John vendait *au comptant*. «Peu de gens, dit-il, achètent à crédit un article d'aussi peu d'importance qu'un chapeau, et, au cas où l'on demanderait crédit, il se peut que le marchand lui-même trouve à propos de l'accorder.» Les mots furent en conséquence effacés, et l'Enseigne se borna à cette courte phrase: *John Thomson fait et vend des chapeaux.*

Un troisième ami l'abrégea encore en affirmant que ceux qui avaient besoin de se pourvoir d'un chapeau s'inquiétaient peu de savoir par qui il était fait.

Mais quand un quatrième conseiller lut les mots restants: *John Thomson vend des chapeaux,* il s'écria: «Eh! que diable! croyez-vous donc qu'on s'imaginera que vous les voulez donner?»

En conséquence, deux mots de plus ayant été supprimés, il ne resta que le nom du marchand et l'effigie du chapeau.

Benjamin Franklin.

48. UNE POMME DE TROP.

Un jeune homme demandait au docteur Franklin pourquoi la possession de grandes richesses était presque toujours accompagnée d'anxiété et de sollicitude. Franklin, voyant près de lui un panier de beaux fruits, y prit une pomme. Puis il la présenta à un petit enfant qui jouait dans la chambre. L'enfant pouvait à peine la tenir dans sa petite main.

Franklin lui en offrit une deuxième, et tout joyeux, le petit la prit de l'autre main. Le docteur en choisit alors une troisième, remarquable par sa beauté, et la lui présenta encore. L'enfant serra ses deux mains pleines contre son corps, et essaya de recevoir la troisième pomme appuyée sur les deux autres. Mais après beaucoup d'efforts pour garder les trois pommes, il laissa tomber la dernière sur le tapis et fondit en larmes.

«Voici, dit le philosophe, un petit homme qui a trop de richesses pour pouvoir en jouir. Avec deux pommes, il était heureux, et il ne l'est plus avec trois.»

49. AMOUR DE LA VÉRITÉ.

Georges Washington, qui devint président des États-Unis d'Amérique, fut renommé toute sa vie pour sa sincérité. Il était encore petit enfant, lorsqu'un ami de sa famille lui fit don d'une hachette.

Dans sa joie, il n'eut rien de plus pressé que de l'essayer sur tous les arbres du jardin. Entre autres dégâts, il fit une énorme entaille à un oranger, arbre favori de son père. Celui-ci voulut savoir quel était l'auteur du méfait. Après avoir interrogé vainement tous les gens de la maison, il s'adressa à son fils: «Georges, lui dit-il, connais-tu le coupable? Je veux le punir, et le punir de telle sorte qu'il ne soit pas tenté de recommencer.»

L'enfant eut une grande frayeur; mais il n'hésita pas à répondre: «Mon père, je ne puis faire un mensonge, c'est moi qui suis le coupable: punissez-moi.

Viens dans mes bras, s'écria son père. Tu as eu grand tort de mutiler un arbre que j'avais planté et que j'aimais; mais tu m'as dit la vérité, et je te pardonne. Ta franchise vaut mieux pour moi que mille arbres, eussent-ils des fleurs d'argent et des fruits d'or. Va, et que l'aventure de l'oranger te rappelle toujours qu'il faut être, quoi qu'il en coûte, véridique et sincère.»

Allou.

50. SUR L'EFFICACITÉ DES VOYAGES.

Un Anglais hypocondriaque s'adressa au docteur Mead, homme d'esprit et célèbre médecin de son pays. Le docteur lui dit: «Je ne puis rien pour vous, et le seul homme capable de vous soulager est bien loin. — Où est-il? — A Moscou.»

Le malade part pour Moscou; mais il était précédé d'une lettre du docteur Mead. Arrivé à Moscou, on lui apprend que l'homme qu'il cherchait s'en était allé à Rome. Le malade part pour Rome, d'où on l'envoie à Paris, d'où on l'envoie à Vienne, d'où on l'envoie je ne sais où, d'où on l'envoie à Londres, où il arrive guéri. *Diderot.*

51. HISTOIRE D'UNE PIÈCE D'OR.

Quelques années avant la révolution de 1789, par une triste et froide soirée d'hiver, un pauvre petit garçon, qui vendait des aiguilles, avait étalé sur les boulevards de Paris sa boutique

portative. A cette époque, ce brillant quartier n'était pas éclairé, comme il l'est aujourd'hui, dès que le soleil se couche; aussi quelques rares promeneurs se montraient çà et là, et le bout de chandelle fumeuse qu'avait allumé le jeune marchand, n'attirait que bien peu de curieux autour de lui, et encore moins de chalands. L'enfant, impatienté de cet isolement, ne trouva rien de mieux, pour fixer l'attention des passants, que de chanter une chanson bien gaie qu'il trouva dans sa mémoire; mais le petit spéculateur ne perdait pas de vue son objet, et, dans l'intervalle des couplets, il savait glisser l'éloge pompeux de sa marchandise. Cette ruse lui avait déjà fait vendre quelques cents d'aiguilles; mais les profits étaient si minces qu'ils payaient à peine la lumière, et c'était vraiment le cas de dire que le jeu ne valait pas la chandelle. Cependant il ne se décourageait pas, et continuait ses chants, qu'il entremêlait agréablement du panégyrique de ses aiguilles. Un jeune homme, enveloppé dans un riche manteau, vint à passer près de lui. Il s'arrêta en riant, et dit à l'enfant: «Tu chantes faux, petit drôle.»

«Ce n'est pourtant pas votre maître de musique, qui m'a donné des leçons,» répondit le chanteur en s'interrompant.

Cette réponse fit rire l'inconnu encore plus fort.

«Comment t'appelles-tu?» reprit-il.

«Auguste.»

«Auguste? et après?»

«Pas d'autre nom.»

«Quoi! tu n'as donc ni père ni mère?»

«Je ne connais qu'une vieille femme, qui prend soin de moi, et qui me roue de coups, lorsque je n'ai pas assez vendu de ses aiguilles.»

«Et seras-tu battu ce soir?» demanda l'étranger avec un commencement d'intérêt.

«Hem! dit l'enfant avec une jolie grimace, cela pourrait bien m'arriver, si vous continuez à me faire jaser, au lieu de me laisser annoncer ma marchandise.»

Et il continua son cri habituel pour attirer les chalands; mais les chalands semblaient mettre de l'obstination à ne pas venir. L'inconnu observait son désappointement d'un regard malin. Auguste impatienté lui dit avec un peu d'humeur:

«Monsieur, c'est vous qui me portez malheur! — Eh bien! dit l'inconnu, pourquoi ne m'offres-tu pas aussi ta marchandise?»

«C'est que, reprit Auguste avec finesse, en regardant les magnifiques fourrures de son interlocuteur, vous ne m'avez pas l'air de raccommoder vous-même votre haut-de-chausses.»

«Qu'importe? Tiens, donne-moi des aiguilles pour cela.»

Auguste tendit la main, et, regardant à la lueur douteuse de sa chandelle, il vit un louis d'or.

«Prenez toute ma boutique, dit-il gaiement, et je vous en redevrai trois fois autant.»

«Garde tout, répondit l'étranger, en ramenant son manteau autour de lui; et seulement tâche de ne plus chanter faux et d'éviter les coups.»

«Monsieur, lui dit-il, vous venez de commencer ma fortune. Voudriez-vous bien me dire votre nom, afin que je trouve plus tard mon bienfaiteur?»

«Cela n'est pas nécessaire,» répliqua l'inconnu en cherchant à se dégager. Mais Auguste insista et le supplia les mains jointes.

«Le marquis de Saint-Germain,» dit le jeune homme en s'éloignant avec vitesse.

L'enfant resta un moment immobile et silencieux, comme s'il eût fait des efforts pour graver ce nom dans sa mémoire. Puis il reprit son éventaire et s'éloigna du boulevard en murmurant tout pensif: «Je m'en souviendrai.»

Vingt ans après, le marquis de St-Germain, que nous avons vu si généreux et si rieur, revenait de l'émigration. Ces vingt années, qui pour lui avaient été dures, l'avaient bien changé, bien vieilli. En rentrant en France, lui qui possédait autrefois de magnifiques domaines, il se voyait dépouillé de tous ses biens, vendus pendant la révolution. Il lui restait pourtant encore quelques propriétés qu'il pouvait revendiquer en justice; mais il fallait soutenir un procès coûteux, et le marquis avait si peu de ressources qu'il s'adressa à ses amis, à ceux qu'il avait lui-même secourus autrefois; on lui promettait beaucoup, mais on ne lui accordait rien.

Un jour il était bien triste dans le misérable appartement qu'il occupait, lorsqu'une élégante voiture s'arrêta à la porte, et qu'un homme, jeune encore, et dont tout l'extérieur annonçait l'opulence, vint frapper chez lui. Il alla ouvrir lui-même, car depuis longtemps il avait congédié son dernier domestique. L'inconnu entra, après s'être informé si c'était bien à M. de Saint-Germain qu'il parlait. Sur une réponse affirmative, il regarda le marquis avec attention.

«Monsieur, lui dit-il, après quelques instants de conversation, je sais que vous avez besoin de fonds assez considérables pour poursuivre un procès dont dépend votre bien-être à venir. Je suis un des plus riches négociants de Paris; je viens mettre toute ma fortune à votre disposition.»

«Monsieur, répondit le marquis au comble de l'étonnement, je ne sais ce qui me vaut l'intérêt chaleureux . . .»

«Je m'appelle Auguste, dit le visiteur; vous souvenez-vous de moi?»

Saint-Germain chercha dans sa mémoire. Le souvenir de l'anecdote du boulevard était complètement effacé. Alors le négociant lui rappela le louis d'or qu'il avait donné en aumône au pauvre petit marchand ambulant.

«Cette aumône a été bien placée, monsieur, continua-t-il. Avec ce que je devais à votre générosité, je commençai un nouveau commerce plus lucratif que le premier. Puis, avec le profit que j'en retirai, j'augmentai de plus en plus le cercle de mes spéculations. A force de travail et de persévérance, j'en suis venu à la plus brillante fortune. Acceptez mes services, monsieur; car je dois tout à l'homme généreux qui m'a donné les moyens de sortir de la misère.»

Le marquis accepta, et bientôt rentra dans ceux de ses biens qui n'avaient pas été vendus. Aujourd'hui sa famille est aussi riche et aussi brillante qu'elle le fut jamais.

Mad. Guizot (Comtesse de Lucy), 1773—1827.

52. SANG-FROID.

Du temps de la première révolution française, un député sortant de l'Assemblée législative, où il avait eu le courage de voter contre les vœux du peuple, fut poursuivi par la multitude en fureur, qui voulait le pendre.

«A la lanterne! à la lanterne!» criait-on de toutes parts.

«Citoyens, dit le député avec le plus grand sang-froid, vous n'en serez pas plus éclairés, je vous le jure!»

Ce bon mot fit rire tous ceux qui l'entendaient, et, quand le Français rit, il est désarmé.

Aussi le député put-il continuer son chemin sans être inquiété davantage.

53. JUNOT ET BONAPARTE.

Un jour pendant le siège de Toulon, Bonaparte demanda quelqu'un qui eût une belle écriture; Junot sortit des rangs et se présenta. Bonaparte le reconnut pour le sergent qui avait déjà fixé son attention. Il lui dit de se placer pour lui écrire sa lettre sous sa dictée. Junot se mit sur l'épaulement même de la batterie.

A peine avait-il terminé sa lettre, qu'une bombe lancée par les Anglais éclate à dix pas et le couvre de terre ainsi que la lettre. «Bien, dit en riant Junot, nous n'avions pas de sable pour sécher l'encre.»

Bonaparte arrêta son regard sur le jeune sergent; il était calme et n'avait pas même tressailli. Cette circonstane décida de sa fortune.

54. NAPOLÉON Ier ET SÉGUIER.

Lorsque Séguier fut nommé président de la cour d'appel de Paris, on le présenta à l'empereur Napoléon Ier, qui ne le connaissait pas encore.

Celui-ci, qui le croyait plus âgé, ne put s'empêcher de témoigner de la surprise.

«Monsieur Séguier, lui dit-il, vous êtes bien jeune . . . — Sire, lui répliqua le spirituel magistrat, j'ai l'âge qu'avait votre Majesté quand elle gagna la bataille de Marengo.»

55. NAPOLÉON APRÈS LA BATAILLE D'ARCOLE.

Après la victoire d'Arcole (1796), l'infatigable Bonaparte parcourait le camp dans la nuit. Il aperçoit une sentinelle endormie. Il lui enlève doucement, et sans l'éveiller, son fusil, fait la faction à sa place et attend qu'on vienne le relever.

Le soldat s'éveille enfin. Quel est son trouble quand il aperçoit son général dans cette attitude! Il fait un cri: «Bonaparte! je suis perdu! — Rassure-toi, mon ami, lui répond le général; après tant de fatigues, il est bien permis à un brave, comme toi, de s'endormir; mais, une autre fois choisis mieux ton temps.» *Charles Joseph de Lacretelle.*

56. LA MAISON DE JEANNE D'ARC ET L'ANGLAIS.

Il existe à Domremy, près de Vaucouleurs, en Lorraine, une maison de modeste apparence, qui n'attire les regards par aucun ornement extérieur, et qui ne se distingue des habitations voisines que par la couleur plus sombre qu'elle doit à son ancienneté. Cependant les jeunes filles du village la saluent en passant; quand les jeunes garçons la contemplent, leurs yeux brillent d'enthousiasme; les vieillards la montrent à leurs enfants en versant des larmes d'attendrissement, et les voyageurs s'inclinent avec respect devant cet humble toit: c'est la maison de Jeanne d'Arc. Elle appartenait, il y a quelques dizaines d'années, à un paysan nommé Girardin, qui la regardait avec raison comme son plus précieux héritage, et qui en était aussi fier que du plus riche domaine de la couronne.

En 1817, un Anglais fort riche, voyageant en France, se détourna de plusieurs lieues pour visiter cette maison. Girardin, qui était toujours prêt à en faire les honneurs aux étrangers, se fit un plaisir de la lui montrer dans le plus grand détail: «Voilà, disait-il d'après des traditions qu'il regardait comme certaines, voilà la chambre où couchait Jeanne d'Arc, voici celle de son père, celle de ses sœurs. C'est par cette porte qu'elle sortait avec son troupeau.» Puis, faisant quelques pas dans la cour, «Voyez-vous, disait-il, là-bas, cette colline? C'est là que saint Michel lui apparut, et lui révéla sa destinée. Nous avons encore dans le village des poltrons qui croient qu'il y revient des esprits; mais ces esprits-là ne me font pas peur, à moi: ils ne peuvent que nous porter bonheur.»

L'Anglais, après avoir tout vu, conçut le désir de posséder ce petit domaine, non pour l'habiter et pour y rendre une espèce de culte à l'héroïne française, mais par un simple motif de vanité, et afin de pouvoir dire à ses amis en Angleterre: «Je suis propriétaire de la maison de Jeanne d'Arc.»

Il ne doutait pas que le paysan ne saisît avec plaisir l'occasion de la vendre un bon prix, et, plein de cette confiance, il lui dit sans préambule: «Mon brave homme, combien voulez-vous de votre maison?»

Girardin était si loin de s'attendre à cette question qu'il crut d'abord avoir mal entendu; mais l'Anglais ayant répété sa phrase dans les mêmes termes, il lui répondit qu'il n'avait point l'intention de la vendre.

«Pourquoi donc?» dit l'Anglais. — «Pourquoi? C'est que je me trouve bien ici, et que l'air de cette maison est nécessaire à ma santé. Croyez-vous que, pour être un pauvre paysan, on ait moins d'honneur et de patriotisme qu'un autre? Tout ignorant que je suis, je sais ce que valait Jeanne d'Arc, ce qu'elle a fait pour son pays; et dans ce village où nous l'aimons tous comme si nous l'avions connue, où les enfants savent son histoire avant d'apprendre à lire, je passerais pour un lâche et un traître, si je vendais la maison d'où elle est partie pour sauver la France.»

Malgré la chaleur avec laquelle Girardin prononça ces dernières paroles, l'Anglais crut que ce zèle n'était qu'une ruse adroite, destinée à faire payer la propriété un peu plus cher; il ne pouvait croire qu'un villageois, qui avait à peine de quoi vivre, préférât des souvenirs historiques à une forte somme d'argent comptant.

«Mais, reprit-il, si je vous offrais trois cents guinées?» — «D'abord, je ne comprends rien à vos guinées.»

«Cela ferait trois cents louis et plus.» — «Eh bien! je vous dirais: Gardez vos trois cents louis, et laissez-moi ma maison.»

«Quatre cents louis?» — «Non.»

«Cinq cents louis?» dit l'Anglais, enchérissant à chaque instant avec cette obstination particulière à ses compatriotes, qui sacrifient souvent une partie de leur fortune à une bizarre fantaisie. «Six cents louis? Sept cents louis?» — «Non, non, mille fois non. Je ne la vendrais pas à un Français, à mon intime ami, qui m'en supplierait à genoux; ce n'est pas pour la donner à un étranger et surtout à un Anglais.»

«Ah! je vois, vous nous tenez toujours rancune.» — «Ce n'est pas de la rancune, c'est de l'indignation. L'avoir fait brûler vive, après l'avoir condamnée comme sorcière! Quand j'y pense, je suis d'une colère! c'est comme si cela s'était passé hier; et je ne sais ce qui m'empêche de la venger sur tous les Anglais que je rencontre.»

A ces mots l'intrépide acheteur ne put s'empêcher de reculer de deux pas; mais, reprenant bientôt courage: «Pardonnez-moi, brave homme, dit-il à Girardin, on voit bien que vous n'avez pas lu l'histoire, car vous sauriez que si Jeanne d'Arc a été prise par les Anglais à Compiègne, le tribunal qui l'a condamnée à Rouen était presque entièrement composé de Français; et si vous aviez consulté les chroniques . . .» — «Laissez-moi avec vos chroniques; je m'en soucie autant que de vos guinées, et quant à l'histoire, je ne me pique point de la savoir; ce que je sais, c'est que je veux mourir ici malgré votre or, entendez-vous? Vous êtes venu pour voir ma maison, vous l'avez vue; vous voulez me l'acheter, je ne veux pas vous la vendre; il ne me reste plus qu'à vous prier de sortir.»

L'Anglais vit alors qu'il fallait lever le siège de la place, et partit en déguisant sous un sourire insignifiant la mauvaise humeur qu'il éprouvait.

Quelque temps après cette conversation, Girardin était un soir sur un banc, devant sa maison, et, en causant avec quelques vieux amis, il goûtait les charmes d'une belle soirée d'été. Le soleil, qu'on ne voyait plus, colorait encore quelques nuages qui voltigeaient sur le sommet de la colline; les teintes de pourpre et d'or ne s'affaiblissaient que par degrés insensibles, et la lumière se retirait lentement, comme un ami qui craint de vous affliger par un brusque départ. Le silence commençait à régner avec la nuit, et l'on n'entendait plus dans la campagne que le bruit lointain de quelques chariots, lorsque l'attention du vieillard fut attirée par le pas d'un cheval qui s'avançait au galop.

Bientôt un cavalier se présente: «Au nom du roi, dit-il, je voudrais parler au sieur Girardin.» Aussitôt un grand nombre de paysans, autant par curiosité que par politesse, conduisent l'étranger vers le respectable vieillard.

«Girardin, dit le cavalier après avoir mis pied à terre, le roi a su que vous aviez refusé de vendre votre maison à un Anglais; il a voulu vous récompenser; mais ce n'est point de l'argent qu'il vous envoie; il sait que vous ne tenez pas plus à celui de France qu'à celui d'Angleterre: il m'a chargé de vous apporter la croix d'honneur. Recevez-la, Girardin; qu'elle brille à la boutonnière du vieillard de Domremy. Les guerriers qui l'ont gagnée sur le champ de bataille ne l'ont pas mieux méritée; car il faut autant de courage pour mépriser la fortune que pour braver la mort.» *Filon (Narrations).*

57. LES SOULIERS ET LES DEUX ÉCUS.

Un jeune Anglais de dix-huit à vingt ans se promenait un jour dans les environs de Lausanne avec le professeur Durand, surnommé *l'ami des étudiants.*

Ils aperçurent, sur le bord du chemin, une paire de souliers tout terreux, qu'ils jugèrent appartenir à un pauvre paysan. Celui-ci travaillait dans le champ voisin, et se disposait à quitter son ouvrage pour aller prendre son repos.

A cette vue, le jeune Anglais dit au professeur: Il faut jouer un tour à cet homme: cachons-lui ses souliers; plaçons-nous derrière la haie, et voyons quel sera son embarras!»

«Mon ami, lui répondit le respectable professeur, il ne faut jamais se divertir aux dépens du pauvre. Faites une action plus digne de vous. Mettez un écu de six francs dans chacun de ses souliers et ne nous montrons point.»

L'Anglais obéit et vint ensuite se placer avec le professeur derrière un gros buisson, à travers lequel on pouvait aisément remarquer quelle serait la surprise du paysan.

Celui-ci approche, et, tout en passant ses bras dans les manches de sa veste, il met le pied dans l'un des souliers; il sent un corps étranger, il se baisse et trouve l'écu. Le plus grand étonnement se peint sur son visage. Il tourne, retourne, examine la pièce d'argent; il regarde autour de lui et n'aperçoit personne. Alors il met les six francs dans sa poche, en s'approchant de l'autre soulier; mais quelles ne sont pas sa surprise et son émotion, lorsqu'il voit le second écu! Le pauvre paysan tombe à genou, lève les yeux et les mains vers le ciel, et s'écrie: «O Seigneur, mon Dieu! il est bien vrai que tu n'abandonnes jamais ceux qui se confient en toi! Tu savais que mes enfants n'avaient plus de pain, que ma femme était malade, et que je n'avais plus aucune ressource; voilà pourquoi tu m'as envoyé cet argent.»

L'émotion du jeune homme était visible; des larmes humectaient ses paupières.

«Eh bien, lui dit M. Durand, n'êtes-vous pas plus content de ce que vous avez fait que de ce que vous aviez envie de faire?»

«Ah! digne et respectable professeur! vous m'avez donné une leçon que je n'oublierai jamais. Oui, nous ne devons nous approcher du pauvre que pour lui faire du bien.»

J. Sandoz.

58. LUCAS, LE PETIT SAVOYARD.

Il y a près de 50 ans, par une nuit froide et pluvieuse de décembre, un pauvre enfant de la Savoie, nommé Lucas, s'était blotti avec sa marmotte au pied d'un des gros arbres qui bordent le boulevard des Capucines à Paris. La rigueur du froid l'avait empêché de s'endormir, lorsque tout à coup il aperçoit devant lui une faible lumière et une femme couverte d'une toi-

lette éblouissante. Le petit Savoyard crut rêver; il se frotta les yeux et aperçut à côté de la dame un individu revêtu d'habits tout galonnés d'or et d'argent, portant à la main une lanterne. Le pauvre enfant crut avoir devant les yeux une des fées toutes-puissantes.

Mais avant qu'il eût le temps de revenir de sa surprise, la dame dit d'une voix douce: «Pauvre enfant, seul, abandonné, sans abri contre le froid, il doit bien souffrir!» Puis, après l'avoir considéré encore quelques moments avec une douce pitié, elle lui jeta une bourse ornée de perles d'or et d'argent et contenant quelques pièces d'or. Puis s'adressant à celui qui l'accompagnait: «Accompagnez cet enfant quelque part où il puisse trouver un gîte, car si on le rencontrait seul, à cette heure indue, dans les rues, on pourrait l'arrêter, et ce qu'on trouverait sur lui le ferait passer pour un voleur.» Et elle disparut.

Saisi d'un respect mêlé de terreur, le petit Lucas ne put proférer un mot, et il serait peut-être encore resté longtemps à la même place si l'étranger ne l'avait pris par la main en lui disant de le suivre.

Lucas ne put fermer l'œil de toute la nuit; il pensait continuellement à cette apparition, à l'or qu'il avait reçu, à la joie qu'auront ses parents en recevant cet argent.

Persuadé qu'il était protégé désormais, Lucas se leva le lendemain de bonne heure, plein de confiance en l'avenir. Le soir, comme il jouait quelques airs devant le perron du café Tortoni, un monsieur décoré, qui l'écoutait depuis un instant, lui fit signe d'approcher. «Viens me voir demain matin,» lui dit-il, et il lui glissa sa carte dans la main; Lucas y lut: «Kreutzer, violon de la chapelle du roi.»

Quelle fut la surprise de l'enfant en entendant le grand artiste lui offrir de le prendre pour élève et de lui donner des leçons gratuites. En présence de ce bonheur inconcevable, il fut persuadé plus que jamais qu'une fée le protégeait. Le voilà donc allant prendre tous les jours une leçon chez Kreutzer. Une seule chose le préoccupait, c'est qu'il ne pourrait plus allier ses nouveaux travaux avec l'industrie qui, jusqu'à ce jour, lui avait procuré le pain, et qu'il serait réduit à entamer son trésor pour vivre.

Comme il était sous le poids de cette pensée pénible, il vit entrer un matin dans sa chambre le mystérieux personnage qui l'avait accompagné pour la première fois dans le logement qu'il occupait. Il déposa sur la table une bourse en disant à l'enfant: «Votre protectrice, qui désire que vous profitiez du bonheur qui vous arrive, veut vous en fournir les moyens. Voici une première somme; dans trois mois, vous recevrez le même secours.»

Cela dit, il disparut sans vouloir aucun remerciement ni répondre à aucune question. Lucas ne put s'empêcher de ra-

conter à son professeur ses deux singulières aventures; et le célèbre violoniste, n'hésita pas à tout croire, jusqu'à l'intervention d'une fée dans l'existence de son élève. Sous un aussi bon maître que le sien, le petit Savoyard fit des progrès assez rapides pour être reçu au Conservatoire. Enfin, après deux années d'étude il fut promu à une place lucrative au sein de l'orchestre de l'Opéra.

A cette époque, il reçut de sa bienfaitrice un petit billet ainsi conçu: «Vous êtes arrivé maintenant; vous ne trouverez pas mauvais que je reporte sur d'autres enfants du malheur une sollicitude dont vous n'avez plus besoin.» Depuis il n'entendit plus parler d'elle.

Cependant la prospérité de l'enfant de la Savoie s'était accrue avec le talent et l'âge. Mais il savait faire un digne usage de cet or, qu'une puissance mystérieuse l'avait mis à même d'acquérir largement. Aussi les faibles, les malheureux, ses compatriotes jetés pauvres et chétifs, comme il le fut jadis, dans la grande ville, trouvaient en lui bienveillance et appui. Un seul désir lui était resté, celui de découvrir la main mortelle ou surhumaine, à qui il devait son bonheur.

Après des recherches de bien des années, une circonstance particulière vint tout lui révéler. Il se rendit un jour à l'église de Notre-Dame où il y avait une sorte de solennité. Vers la fin de la cérémonie une dame parcourait les rangs de cette brillante assemblée en tendant à chacun une coupe de vermeil. Arrivée devant notre artiste, il ne sait si c'est une illusion de ses yeux, mais il lui semble que, bien que vingt ans se soient écoulés depuis leur première entrevue, il croit reconnaître la généreuse protectrice. Pour s'en assurer, il saisit avec empressement la précieuse bourse de sa fée qu'il avait toujours sur lui, et la jette dans la soucoupe. A cette vue, la dame elle-même a tressailli; elle lève involontairement les yeux sur Lucas.

A peine la mystérieuse quêteuse s'est-elle éloignée, que Lucas, se retournant avec précipitation vers son voisin, lui dit d'un ton suppliant:

«De grâce, monsieur, savez-vous le nom de cette dame?»

«Eh bien! monsieur, n'avez-vous donc pas lu dans les journaux que la quête serait faite aujourd'hui par la vicomtesse de Châteaubriand?»

A ces paroles, un voile tombe de dessus les yeux de notre héros. Il comprit alors que, s'il y a des fées bienfaisantes sur la terre, ce sont les âmes charitables qui se dévouent à soulager en secret les misères des malheureux.

59. LE MARCHAND DE MARRONS.

Un paysan traversait souvent notre faubourg avec un âne chargé de fruits, et s'arrêtait vis-à-vis de notre maison. Groupés devant l'âne, nous regardions son fardeau avec des yeux d'envie. Un jour, la tentation fut trop forte. L'âne portait un sac dont les déchirures laissaient voir de beaux marrons lustrés, qui avaient l'air de se mettre à la fenêtre pour provoquer notre gourmandise. Les plus hardis se les montraient de l'œil, et l'un d'eux proposa d'élargir l'ouverture. On mit la chose en délibération; je fus le seul à m'y opposer. Comme la majorité faisait la loi, on allait passer à l'exécution, lorsque je me jetai devant le sac en criant que personne n'y toucherait. Je voulais donner des raisons à l'appui, mais un coup de poing me ferma la bouche. Je ripostai, et il en résulta une mêlée générale, qui fut mon Waterloo. Accablé par le nombre, j'entraînai dans ma chute le sac que je défendais, et le paysan, que le bruit du débat avait attiré, me trouva sous les pieds de l'âne, au milieu des marrons éparpillés. Voyant mes adversaires s'enfuir, il devina ce qu'ils avaient voulu faire, me prit pour leur complice, et, sans plus d'éclaircissements, se mit à me punir à coups de fouet du vol que j'avais empêché.

Mes compagnons ne manquèrent pas de railler mes scrupules si mal récompensés; mais j'avais la volonté têtue: au lieu de me décourager, je m'acharnai. Après tout, si mes meurtrissures me faisaient mal, elles ne me faisaient pas honte; et, tout en se moquant de ma conduite, on en faisait cas. Comme on dit dans le monde, cela me posait! J'ai souvent pensé depuis qu'en me battant, l'homme aux marrons m'avait rendu, sans le savoir, un service d'ami. Non seulemeut il m'avait appris qu'il fallait faire le bien pour le bien, non pour la récompense; mais il m'avait fourni l'occasion de montrer un caractère. Je m'étais créé, grâce à lui, une réputation que plus tard je voulus soutenir; car, si la bonne renommée est une récompense, c'est aussi un stimulant; le bien qu'on pense sur notre compte nous oblige le plus souvent à le mériter.

E. Souvestre.

60. VOULOIR C'EST POUVOIR.

Philippe Oberkampf est un exemple remarquable de ce que peut une volonté ferme unie à une patiente persévérance. Il fit l'apprentissage de l'art de fabriquer des toiles peintes auprès de son père, homme inventif et laborieux, qui avait établi une manufacture en Suisse. Sous un maître aussi habile, le jeune homme acquit les connaissances précieuses qui devaient plus tard assurer sa renommée et sa fortune.

A cette époque, on ne connaissait en France que les indiennes et les toiles de coton de Perse, qui étaient d'un prix fort élevé. La prohibition la plus sévère repoussait les toiles imitées provenant d'autres pays. Oberkampf, par sa persévérance et son génie, surmonta tous ces obstacles.

Il n'avait que dix-neuf ans, lorsqu'il forma le projet de fonder une fabrique; il partit pour Paris avec la modique somme de six cents francs, fruit de ses économies. Après bien des démarches et des sollicitations, il obtint, en 1759, la permission de former un établissement, et tout aussitôt il se mit à l'œuvre. Il avait remarqué, dans les environs de Versailles, la vallée de Jouy, arrosée par la Bièvre, vallée alors marécageuse et presque déserte: c'est là qu'il jeta les fondements de sa manufacture de toiles peintes. Réduit d'abord aux seules ressources qu'il trouvait en lui-même, Oberkampf vécut retiré dans une petite maison de paysan, étant tout à la fois dessinateur, fabricant des formes, imprimeur et peintre. Mais bientôt il forma d'habiles élèves, qui le secondèrent dans ses travaux; son exploitation s'agrandit et prospéra, et, en peu d'années, une contrée marécageuse et malsaine, entièrement desséchée et assainie, se peupla de quinze cents ouvriers. Les toiles peintes de Jouy, recherchées partout, acquirent un immense renom, et le fondateur de cette industrie nouvelle eut la gloire d'affranchir la France du tribut considérable qu'elle payait à l'étranger.

Le roi Louis XVI voulut récompenser Oberkampf en lui conférant des titres de noblesse; le modeste fabricant refusa cet honneur. Plus tard, lorsque Napoléon visita la manufacture de Jouy, il détacha de sa boutonnière la croix de la Légion d'honneur et la remit à Oberkampf en lui disant: «Personne n'en est plus digne que vous.» Dans une seconde visite, l'empereur adressa au manufacturier de Jouy ces paroles remarquablement flatteuses: «Vous et moi, nous faisons une bonne guerre aux Anglais, vous par votre industrie, et moi par mes armes; je crois que c'est encore vous qui faites la meilleure.» C'était le temps où Oberkampf, pour enlever aux Anglais le privilège de filer et de tisser le coton, fondait à Essonnes, près de Corbeil, une grande et belle filature de coton, et dotait ainsi la France d'une nouvelle industrie qui devait accroître la prospérité publique.

Oberkampf avait trouvé dans ses travaux une renommée justement méritée et une fortune honorablement acquise. Il resta toujours simple et modeste, et fit de sa fortune le plus noble usage, en répandant autour de lui de nombreux bienfaits. Tous ses ouvriers étaient ses enfants; tous le chérissaient et le vénéraient comme un père. *Beleze.*

61. LE PREMIER TRIOMPHE.

En 1793, pendant l'été, le célèbre Laplace examinait à Metz, au nom du gouvernement, les jeunes gens qui se présentaient pour le grade d'élèves sous-lieutenants, lorsqu'on vit entrer dans la salle un jeune homme petit, chétif, très modestement vêtu, de gros souliers aux pieds, un bâton à la main et couvert de poussière.

On n'y prit pas garde d'abord, mais un rire universel éclata, lorsqu'il fit connaître qu'il demandait à subir les épreuves d'admission. L'examinateur lui-même crut devoir lui faire répéter sa demande en lui faisant observer qu'il s'agissait d'un examen pour l'école d'artillerie; mais cette fois, le jeune homme, d'une voix plus assurée, répondit qu'il ne se méprenait pas du tout, et qu'il venait pour subir cet examen. Il alla ensuite s'asseoir sur un banc où l'accompagnèrent, comme on le pense bien, tous les regards; mais il n'en parut pas trop intimidé, et ne s'occupa qu'à écouter les questions posées par l'examinateur et les réponses qui étaient faites.

Enfin arriva le tour de notre petit paysan que nous devrions appeler ainsi, car il en avait tout l'air. Aux premières questions posées un grand silence régna dans la salle; mais les réponses ne se firent point attendre, et notre jeune candidat n'en laissa passer une qui ne fût nette, claire et précise.

L'examinateur ne pouvait se tromper sur la valeur de l'élève qu'il avait devant lui et, après avoir épuisé le programme obligatoire, reconnaissant dans ce jeune homme un sujet distingué et une intelligence des plus rares, il le poussa jusqu'à l'entrée du calcul infinitésimal, laissant loin derrière lui les limites fixées par le programme. Le jeune homme répondit de nouveau avec la même sûreté de langage et la même précision que pour les questions relativement faciles par lesquelles il avait débuté. Son examen dura deux heures. Tout l'auditoire était dans l'admiration.

Enfin l'examinateur se leva, puis, s'approchant du jeune homme, il l'embrassa et lui dit: »Vous êtes de l'artillerie, et je vous félicite de votre savoir: vous avez le premier rang dans la promotion.»

Tous les jeunes gens, témoins de cette scène, s'avancèrent pour complimenter le jeune homme qui venait de passer un si brillant examen, et voulurent le porter au triomphe dans les rues de Metz.

C'était au fils d'un boulanger de Nancy, au futur général Drouot que s'adressait cette ovation.

Drouot naquit à Nancy le 11 janvier 1774; son père était boulanger et il devait, lui-même, un jour embrasser ce métier; mais son vif désir de s'instruire, son travail, son application et ses petits succès scolaires engagèrent son père à lui laisser suivre les cours du collège sans l'affranchir toutefois des peines et des

fatigues inhérentes à sa profession ; il continua donc d'être garçon boulanger, portant le pain aux pratiques, dès qu'il était rentré du collège et jusqu' au jour où il fut admis à l'école d'artillerie.

Le général Drouot voulut terminer sa carrière à Nancy, dans la ville qui l'avait vu naître. Là, il se fit l'ami et le soutien des pauvres. Pendant les trentes dernières années de sa vie, il ne se passa pas un jour qui ne fût marqué par un acte de charité. Il mourut en 1847. *Viaud.*

62. UNE LEÇON D'ÉGALITÉ.

J'avais quatre ans à peine, et je jouissais de toute la liberté des champs. Cependant ma mère ne perdait pas une occasion de m'inculquer le respect de la nature humaine. Mais quelquefois le résultat dépassait de beaucoup son intention. En voici un exemple.

J'avais pour compagnon inséparable un petit paysan, nommé Justin, plus âgé que moi de trois ou quatre ans, et beaucoup plus fort. Malgré cette différence d'âge et de force, Justin se soumettait à toutes mes volontés, comme s'il eût été né pour m'obéir. Cette habitude de commander sans raison me dénaturait. J'ordonnais pour le seul plaisir d'être obéi. Ma mère résolut de mettre fin à ce despotisme en herbe. Elle nous fit comparaître tous les deux devant elle, pour donner à Justin une leçon de fierté, et à moi d'équité. Après m'avoir réprimandé sur ma manie de faire perpétuellement le maître, elle nous dit gravement que Justin n'était pas né pour obéir à mes fantaisies : il était mon égal, mon ami, non mon serviteur ; elle entendait bien que nous changions complètement de conduite à l'avenir.

Le barbare ne le comprit que trop ; le lendemain, comme nous étions au bois et qu'il se sentait fatigué, il ôta ses sabots et m'ordonna de m'en charger. J'obéis. Nous arrivâmes ainsi devant ma mère, moi portant humblement les deux sabots de Justin (et ils n'étaient pas légers), Justin, tout fier de me voir essoufflé et rendu sous le faix ; et pourtant c'était le plus honnête, le plus doux garçon du village.

Ainsi cette première leçon d'égalité n'avait fait que de déplacer le tyran. Combien de fois de grands événements m'ont forcé de me la rappeler ! *E. Quinet.*

63. L'ALLIANCE AMICALE DE LA RICHESSE ET DE LA PAUVRETÉ.

Un jour, dans une de mes promenades à travers les différents quartiers de Paris, j'étais arrivé à une de ces rues écartées où l'aisance sans faste et la méditation laborieuse aiment à s'abriter. Aucune boutique ne bordait les trottoirs faiblement

éclairés, on n'entendait que le bruit éloigné des voitures et les pas de quelques habitants qui regagnaient leurs demeures.

Je connus aussitôt la rue, bien que je n'y fusse venu qu'une fois.

Il y avait de cela deux années: à la même époque, je longeais la Seine, à laquelle l'illumination des quais et des ponts donnait l'aspect d'un lac enguirlandé d'étoiles. J'avais atteint le Louvre, lorsqu'un rassemblement formé près du parapet m'arrêta: on entourait un enfant d'environ six ans, qui pleurait. Je demandai la cause de ses larmes.

«Il paraît qu'on l'a envoyé promener aux Tuileries, me dit un maçon, qui revenait du travail, sa truelle à la main; le domestique qui le conduisait a trouvé là des amis, et a dit à l'enfant de l'attendre, tandis qu'il allait prendre un verre de vin; mais il faut croire que la soif lui sera venue en buvant, car il n'a pas reparu, et le petit ne retrouve plus son logement.» — «Ne peut-on pas lui demander son nom et son adresse?» — «C'est ce qu'ils font depuis une heure; mais tout ce qu'il peut dire, c'est qu'il s'appelle Charles et que son père est Mr. Duval. Il y en a douze cents dans Paris des Duval.» — «Ainsi il ne sait pas le nom du qartier où il demeure?» — «Ah, bien oui! Ça n'est jamais sorti qu'en voiture, ou avec un laquais; ça ne sait pas se conduire tout seul.»

— Ici le maçon fut interrompu par quelques voix, qui s'élevaient au-dessus des autres.

— «On ne peut pas le laisser sur le pavé,» disaient les uns. — «Les enleveurs d'enfants l'emporteraient,» continuaient les autres. — «Il faut l'emmener chez le commissaire.» — «Ou à la préfecture de police.» — «C'est cela, viens, petit!»

— Mais l'enfant, que ces avertissements de danger et ces noms de police et de commissaire avaient effrayé, criait plus fort, en reculant vers le parapet. On s'efforçait en vain de le persuader, sa résistance grandissait avec son inquiétude, et les plus empressés commençaient à se décourager, lorsque la voix d'un petit garçon s'éleva au milieu du débat.

«Je le connais bien, moi, dit-il, en regardant l'enfant perdu, il est de notre quartier.» — «Quel quartier?» — «Là-bas, de l'autre côté des boulevards, rue des Magazins.» — «Et tu l'as déjà vu?» — «Oui, oui, c'est le fils de la grande maison au bout de la rue, où il y a une porte à grille avec des pointes dorées.»

L'enfant redressa vivement la tête, et les larmes s'arrêtèrent dans ses yeux.

Le petit garçon répondit à toutes les questions qui lui furent adressées, et donna des renseignements qui ne pouvaient laisser aucun doute. L'enfant égaré le comprit, car il s'approcha de lui, comme s'il eût voulu se mettre sous sa protection.

— «Ainsi tu peux le conduire à ses parents?» demanda le

maçon, qui avait écouté l'explication avec un véritable intérêt. — «Ça ne sera pas malin, répliqua le petit garçon, c'est ma route.» — «Alors tu t'en charges?» — «Il n'a qu'à venir.»

— Et reprenant le panier qu'il avait déposé sur le trottoir, il se dirigea vers la poterne du Louvre. L'enfant perdu le suivit.

«Pourvu qu'il le conduise bien!» dis-je en les voyant s'éloigner. — «Soyez donc calme, reprit le maçon; le petit en blouse a le même âge que l'autre; mais, comme on dit, ça connaît les couleurs; la misère, voyez-vous, c'est une fameuse maîtresse d'école!»

Le rassemblement s'était dispersé; je me dirigeai à mon tour vers le Louvre; l'idée m'était venue de suivre les deux enfants, afin de prévenir toute erreur.

Je ne tardai pas à les rejoindre, ils marchaient l'un près de l'autre, déjà familiarisés et causant.

Le contraste de leurs costumes frappa alors mes regards. Le petit Duval portait un de ces habillements de fantaisie qui joignent le bon goût à l'opulence: sa veste serrée à la taille était artistement soutachée, un pantalon plissé depuis la ceinture descendait sur des brodequins vernis à boutons de nacre, et une casquette de velours cachait à demi ses cheveux bouclés. La mise de son conducteur, au contraire, indiquait les dernières limites de la pauvreté, mais de celle qui résiste et ne s'abandonne pas. Sa vieille blouse, diaprée de morceaux de teintes différentes, indiquait la persistance d'une mère laborieuse, luttant contre les usures du temps; les jambes de son pantalon, devenues trop courtes, laissaient voir des bas reprisés à plusieurs fois, et il était évident que ses souliers n'avaient point été primitivement destinés à son usage.

Les physionomies des deux enfants ne différaient pas moins que leur costume. Celle du premier était délicate et distinguée; l'œil d'un bleu limpide, la peau fine, les lèvres souriantes, lui donnaient un charme d'innocence et de bonheur; les traits du second, au contraire, avaient une certaine rudesse; le regard était vif et mobile, le teint bruni, la bouche moins riante que narquoise, tout indiquait l'intelligence aiguisée par une précoce expérience; il marchait avec confiance au milieu des rues que les voitures sillonnaient, et suivait sans hésitation leurs mille détours.

J'appris de lui qu'il apportait tous les jours le dîner de son père, alors occupé sur la rive gauche de la Seine; la responsabilité dont il était chargé l'avait rendu attentif et prudent. Il avait reçu ces dures, mais puissantes leçons de la nécessité que rien n'égale ni ne remplace. Malheureusement les besoins du pauvre ménage l'avaient forcé à négliger l'école, et il paraissait le regretter, car souvent il s'arrêtait devant les gravures, et demandait à son compagnon de lui en lire les inscriptions.

Nous atteignîmes ainsi le boulevard Bonne-Nouvelle, où l'enfant égaré commença à se reconnaître; malgré sa fatigue il pressa le pas; un trouble mêlé d'attendrissement l'agitait; à la vue de sa maison il poussa un cri et courut vers la grille aux pointes dorées; une femme qui attendait sur le seuil le reçut dans ses bras, et, aux acclamations de joie, au bruit des baisers, j'eus bientôt reconnu sa mère.

Ne voyant revenir ni le domestique, ni l'enfant, elle avait envoyé de tous côtés à leur recherche, et attendait dans une anxiété palpitante.

Je lui expliquai, en peu de mots, ce qui était arrivé: elle me remercia avec effusion, et chercha le petit garçon qui avait reconnu et reconduit son fils; mais pendant notre explication il avait disparu.

C'était la première fois que je revenais depuis dans ce quartier. La reconnaissance de la mère avait-elle persisté? Les deux enfants s'étaient-ils retrouvés, et l'heureux hasard de leur rencontre avait-il abaissé devant eux cette barrière qui peut distinguer les classes, mais qui ne devrait point les diviser?

Je m'adressais ces questions en ralentissant le pas, et les yeux fixés sur la grande grille que je venais d'apercevoir. Tout à coup je la vis s'ouvrir, et deux enfants parurent sur le seuil. Bien que grandis, je les reconnus au premier coup d'œil: c'étaient l'enfant trouvé près du Louvre et son jeune conducteur. Le costume de ce dernier avait seulement subi d'importantes modifications: sa blouse de toile grise, dont la propreté touchait presque à l'élégance, était serrée à la taille par une ceinture de cuir verni: il était chaussé de forts souliers, mais faits à son pied, et coiffé d'une casquette de coutil toute neuve.

Au moment où je l'aperçus, il tenait des deux mains un énorme bouquet de lilas, auquel son compagnon s'efforçait d'ajouter des narcisses et des primevères; les deux enfants riaient et se dirent amicalement adieu. Le fils de Mr. Duval ne rentra qu'après avoir vu son compagnon tourner le coin de la rue.

J'accostai alors ce dernier et lui rappelai notre rencontre; il me regarda un instant, puis parut me reconnaître.

— «Pardon, excusez, si je ne vous salue pas, dit-il gaîment, mais il faut mes deux mains pour le bouquet que m'a donné Mr. Charles.» — «Vous êtes donc devenus bons amis?» demandai-je. — «Oh! je crois bien, dit l'enfant, maintenant mon père est riche aussi!» — «Comment cela?» — »Mr. Duval lui a prêté un peu d'argent; il s'est mis en chambre, où il fabrique pour son compte, et moi je vais à l'école.» — «Au fait, repris-je en remarquant pour la première fois la croix qui décorait la blouse de l'enfant, je vois que vous êtes e m p e r e u r.» — «Mr. Charles m'aide à étudier, et comme ça je suis devenu le plus fort de toute la classe.» — «Vous venez alors de pren-

dre votre leçon?» — «Oui, et il m'a donné du lilas, car il y a un jardin, où nous jouons ensemble, et qui fournit ma mère de fleurs?» — «Alors c'est comme si vous en aviez une part.» — «Juste. Ah! ce sont de bons voisins, allez. Mais me voilà rendu; au revoir, monsieur.» —

L'enfant me fit de la tête un salut souriant, et disparut.

Je continuai ma route, pensif, mais le cœur soulagé. Si j'avais vu ailleurs le contraste douloureux de l'opulence et de la misère, ici je trouvais l'alliance amicale de la richesse et de la pauvreté. *Souvestre.*

64. LES TROIS GRANDS MÉDECINS.

Un célèbre médecin, à l'agonie, était environné de plusieurs de ses collègues qui déploraient sa perte: «Messieurs, leur dit-il, je laisse après moi trois grands médecins.»

Chacun crut être un des trois: on le pressa de les nommer. «Ce sont, répondit-il, l'eau, l'exercice et la diète.»

65. LA RIME.

Un bon bourgeois de Paris eut le chagrin de voir mourir le suisse de l'église Saint-Eustache, avec lequel il était très lié. Il voulut rendre ses regrets publics, en composant pour son ami une belle épitaphe en vers. Mais comme il ignorait les règles de la poésie, il s'en fit instruire par un savant de sa connaissance. Celui-ci lui dit que, pour la rime, il était nécessaire que les trois dernières lettres du second vers fussent les mêmes que les trois dernières du précédent. Le bonhomme retint bien cette leçon, et, après beaucoup de travail, il mit au monde les vers suivants:

Ci-gît mon ami Mardoche,
Qui fut suisse à Saint-Eustache,
Il a porté trente-deux ans la hallebarde:
Dieu lui fasse miséricorde.

Il fit inscrire cette belle épitaphe sur la pierre sépulcrale, et c'est de là, dit-on, qu'est venue la locution proverbiale:

Cela rime comme hallebarde et miséricorde.

66. UN POST-SCRIPTUM.

Un benêt écrivit la lettre suivante à un de ses amis: «Mon cher Charles, j'ai oublié ma tabatière en or chez toi; fais-moi le plaisir de me la renvoyer par le porteur de ce billet.» Au moment de cacheter, il retrouve sa tabatière et ajoute en post-scriptum: «Je viens de la retrouver, ne prends pas la peine de la chercher.» Puis il ferme sa lettre et l'envoie.

67. ET AVEC ÇA?

Dans la plupart des magasins, les commis, après avoir vendu un article, s'empressent de demander à l'acheteur s'il n'a pas besoin d'autre chose. La formule qu'on emploie à Paris à cet effet est: *Et avec ça,* monsieur (madame)?

Un jour, un peintre renommé, qui était connu par sa brusquerie, entra dans un grand magasin pour faire quelques emplettes. La répétition continuelle de cette phrase finit par l'impatienter. En dernier lieu il venait acheter un mouchoir.

«*Et avec ça,* monsieur?» lui demande le commis avec un sourire des plus aimables.

«*Avec ça,* je me moucherai, imbécile.»

68. UN DOMESTIQUE INTELLIGENT.

Un homme fort gros, étant sur le point de faire un voyage, envoya son domestique lui retenir deux places à la diligence: «De cette façon, lui dit-il, je pourrai respirer plus à mon aise.»

Le domestique revint avec les deux billets, il avait pris une place à l'impériale et l'autre dans le coupé.

69. LE BOUFFON ET SON MAITRE.

Un bouffon avait grièvement offensé son souverain.

Le monarque le fit amener devant lui, et, prenant le ton de la colère, lui reprocha son crime en ces termes: «Malheureux! tu vas être puni, prépare-toi à la mort.»

Le coupable, effrayé, se prosterna par terre et demanda grâce en pleurant. «Je t'accorde une seule grâce, dit le prince, je te laisse la liberté de choisir le genre de mort qui sera de ton goût. Décide promptement; je veux être obéi.»

Le bouffon répondit: «Puisque vous me laissez le choix, je demande à mourir de vieillesse.»

Cette réponse spirituelle fit rire le monarque, qui lui accorda sa grâce.

70. LE DINER DANS LA COUR.

Un domestique avait beaucoup à souffrir du caractére de son maître.

Un jour celui-ci revint chez lui, de fort mauvaise humeur, et se mit à table pour dîner. Il trouva la soupe trop froide, et, cédant à sa colère, il saisit le potage et le jeta par la fenêtre. Le domestique s'avise alors de jeter après la soupe, la viande qu'il allait mettre sur la table, puis le pain, puis le vin, puis enfin la nappe elle-même. «Téméraire, que fais-tu?» s'écria le maître irrité, en se levant furieux de sa chaise. «Pardonnez-moi, monsieur, répliqua avec calme le domestique, si je n'ai pas

compris votre intention. Je croyais que vous vouliez aujourd'hui dîner dans la cour. L'air est si serein, le ciel si beau, les arbres sont en fleurs.»

Le maître reconnut sa faute, se corrigea et remercia intérieurement son domestique de la leçon qu'il venait de lui donner.

71. LA PRÉVENTION.

Tout le peuple d'une ville s'était assemblé dans une grande place pour voir jouer des pantomimes. Parmi ces acteurs, il y en avait un qu'on applaudissait à chaque moment. Ce bouffon, sur la fin du jeu, voulut fermer le théâtre par un spectacle nouveau. Il parut seul sur la scène, se baissa, se couvrit la tête de son manteau et se mit à contrefaire le cri d'un cochon de lait. Il s'en acquitta de manière qu'on s'imagina qu'il en avait un véritable sous ses habits. On lui cria de secouer son manteau et sa robe, ce qu'il fit; et, comme il ne se trouva rien dessous, les applaudissements se renouvelèrent avec plus de fureur dans l'assemblée.

Un paysan, qui était du nombre des spectateurs, fut choqué de ces témoignages d'admiration: «Messieurs, s'écria-t-il, vous avez tort d'être charmés de ce bouffon; il n'est pas si bon acteur que vous le croyez. Je sais mieux que lui faire le cochon de lait, et, si vous en doutez, vous n'avez qu'à revenir ici demain à la même heure.»

Le peuple, prévenu en faveur du pantomime, se rassembla le jour suivant en plus grand nombre, et plutôt pour siffler le paysan que pour voir ce qu'il savait faire. Les deux rivaux parurent sur le théâtre.

Le bouffon commença et fut encore plus applaudi que le jour précédent. Alors le villageois, s'étant baissé à son tour et enveloppé la tête de son manteau, tira l'oreille à un véritable cochon qu'il tenait sous son bras, et lui fit pousser des cris perçants. Cependant l'assistance ne laissa pas de donner le prix au pantomime, et chargea de huées le paysan, qui, montrant tout à coup le cochon de lait aux spectateurs: «Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas moi que vous sifflez, c'est le cochon lui-même. Voyez quels juges vous êtes!»

Lesage.

72. LE SAC D'ÉCUS.

Un pauvre homme réclamait une petite maison qu'avait usurpée un homme riche et puissant. Il produisait quelques titres à l'appui de ses droits; mais le riche avait en sa faveur un grand nombre de témoins qui déposaient pour lui.

Afin d'appuyer encore la déposition de ses témoins, le riche fit remettre un sac de cinq cents ducats au juge, qui les accepta.

A l'audience, quand les parties eurent été entendues, le juge tira de dessous son siège le sac qui lui avait été remis, et s'adressant au riche: «Vous vous êtes conduit, lui dit-il, bien maladroitement dans cette affaire; ce pauvre homme n'avait que des titres contestables, vous aviez de nombreux témoins, et vous l'emportiez sur lui, si vous ne lui eussiez fourni vous-même ces cinq cents témoins qui parlent contre vous.»

Puis, lui ayant jeté son sac avec indignation, il adjugea la maison au pauvre demandeur.

73. L'EMPRUNTEUR.

Un monsieur, qui dépensait plus d'argent qu'il n'en avait, vint trouver un de ses amis pour lui emprunter cinquante ducats. Celui-ci alla chercher une bourse qui contenait cette somme et la lui donna.

L'emprunteur la prit et la mit dans sa poche sans compter.

Le prêteur le rappela, lui redemanda la bourse, comme pour voir s'il lui avait bien donné son compte; puis, la remettant dans son secrétaire: «Un homme, lui dit-il, qui emprunte sans compter n'a pas envie de rendre: en conséquence, trouvez bon, cher ami, que je garde une somme que je n'ai pas envie de perdre.»

74. L'ARGENT BIEN EMPLOYÉ.

Deux marchands forains, Jérôme et Jean-Pierre, s'étaient associés, et, après des commencements difficiles, ils étaient arrivés à faire prospérer leur commerce: chaque année, ils réalisaient d'assez beaux bénéfices. Un jour Jean-Pierre, qui s'était déjà rendu acquéreur de deux maisons, annonça à Jérôme qu'il allait en acheter une troisième. «Et vous, mon ami, que faites-vous, dites-moi, de l'argent que vous gagnez? — J'en fais deux parts, dit Jérôme: la première me sert à payer mes dettes . . . — Vos dettes? interrompit Jean-Pierre; mais personne ne vous connaît de créanciers. — J'en ai pourtant. Mes parents sont âgés et pauvres, comme les vôtres; je leur viens en aide. N'est-ce pas là payer ses dettes? — C'est vrai, reprit Jean-Pierre assez embarrassé. — Quant à la seconde part, continua Jérôme, je la place à gros intérêts. — A gros intérêts? dit l'autre; je serais enchanté de savoir . . . — Oui, à gros intérêts; car je l'emploie à faire donner à mes enfants une bonne et solide éducation.» Jean-Pierre, qui s'était toujours plus occupé de ses affaires que de sa famille, se retira un peu confus de la confidence qu'il avait provoquée. Mais, quelques instants après, il revint, et, saisissant la main de son associé: «Maître Jérôme, lui dit-il, vous avez trouvé le meilleur moyen de faire honneur à votre

fortune; je veux vous imiter. Désormais, au lieu d'acheter des maisons, je paierai mes dettes, comme vous, et, comme vous encore, je placerai à gros intérêts l'argent qui me restera.

75. LE CLOU.

Un villageois sella un jour son cheval pour aller à la ville voisine. Avant de monter, il aperçut bien qu'un clou manquait à l'un des pieds de sa bête: «Mais, dit-il, un clou de plus ou de moins, cela n'y fait rien.»

Lorsqu'il fut en route, le fer à cheval vint à manquer. «S'il y avait une forge dans le voisinage, dit le paysan, je ferais ferrer mon cheval; mais il ne s'en tirera pas moins avec les trois fers qui lui restent.»

Cependant l'animal se blessa, et commença bientôt à boiter. Un peu plus loin, deux brigands s'élancèrent hors d'une forêt pour dépouiller notre homme. Il lui fut impossible de prendre la fuite. Les brigands lui enlevèrent son cheval avec la bride, la selle et la valise.

Obligé de revenir à pied chez lui, il dit tristement: «Non, jamais je ne me serais imaginé que pour un clou je perdrais mon cheval.»

76. LE SANSONNET.

Le vieux chasseur Maurice avait dans sa chambre un sansonnet qu'il avait dressé, et qui savait articuler quelques paroles. Quand il disait, par exemple: «Sansonnet, où es-tu?» l'oiseau ne manquait jamais de crier: «Me voilà.»

Le petit Charles, fils du voisin, prenait grand plaisir à l'entendre et lui faisait souvent des visites. Un jour qu'il y vint, il arriva justement que le chasseur n'était pas dans la chambre. Charles s'empara vite de l'oiseau, le mit dans sa poche, et voulait s'esquiver avec son larcin.

Mais dans ce moment même entra le chasseur. Il crut faire plaisir à l'enfant, en demandant comme de coutume: «Sansonnet, où es-tu? — Me voilà,» cria, de toute sa force, l'oiseau dans la poche du petit garçon.

77. L'ENFANT GATÉ.

Une dame d'esprit avait un fils, et craignait si fort de le rendre malade en le contredisant, qu'il était devenu un petit tyran, et entrait en fureur à la moindre résistance qu'on osait faire à ses volontés les plus bizarres. Le mari de cette dame, ses parents, ses amis, lui représentaient qu'elle perdait ce fils chéri: tout était inutile.

Un jour qu'elle était dans sa chambre, elle entendit son fils qui pleurait dans la cour: il s'égratignait le visage de rage,

parce qu'un domestique lui refusait une chose qu'il voulait. «Vous êtes bien impertinent, dit-elle à ce valet, de ne pas donner à cet enfant ce qu'il vous demande; obéissez-lui sur l'heure. — Par ma foi, madame, lui répondit le valet, il pourrait crier jusqu'à demain, qu'il ne l'aurait pas.»

A ces mots, la mère devient furieuse et prête à tomber en convulsions; elle court, et passant dans une salle où était son mari avec quelques-uns de ses amis, elle le prie de la suivre, et de mettre dehors l'impudent qui lui résiste.

Le mari, qui était aussi faible pour sa femme qu'elle l'était pour son fils, la suit en levant les épaules, et la compagnie se met à la fenêtre pour voir de quoi il était question. «Insolent, dit-il au valet, comment avez-vous la hardiesse de désobéir à madame, en refusant à l'enfant ce qu'il vous demande? — En vérité, monsieur, dit le valet, madame n'a qu'à le lui donner elle-même; il y a un quart d'heure qu'il a vue la lune dans un seau d'eau, et il veut que je la lui donne.»

A ces paroles, la compagnie et le mari poussèrent de grands éclats de rire; la dame elle-même, malgré sa colère ne put s'empêcher de rire comme les autres, et fut si honteuse de cette scène, qu'elle se corrigea et parvint à faire un aimable enfant de ce petit être maussade et volontaire. *Bérenger.*

78. LES CLOUS DANS LE POTEAU.

Un fermier avait un fils appelé Jean, garçon insouciant et léger. — «Ecoute! lui dit-il un jour, chaque fois que tu feras mal, j'enfoncerai un clou dans ce poteau; et chaque fois que tu feras bien, j'en retirerai un. Ce sera comme un livre où tu pourras lire ta conduite.»

Ainsi dit, ainsi fait. Et chaque jour le père avait un clou et quelquefois un grand nombre de clous à planter. Rarement, bien rarement en avait-il un à retirer.

A la fin, Jean s'aperçut que le poteau était tout couvert de clous et il commença à être honteux de tant de fautes. Il résolut alors de se mieux conduire, et, dès le jour suivant, il fut si obéissant et si appliqué, que plusieurs clous furent enlevés; le lendemain et les jours suivants, il en fut de même. Et Jean persévérant dans ses efforts, le moment vint où il ne resta plus qu'un clou à ôter.

«Regarde, Jean! lui dit alors son père; voici le dernier clou, je vais l'arracher! N'es-tu pas content?»

Jean regarda le poteau; mais, au lieu d'exprimer sa joie comme s'y attendait son père, il fondit en larmes.

«Comment, dit le père, je croyais que tu serais ravi que tous les clous fussent ôtés. — Oui, dit Jean en sanglotant, les clous n'y sont plus, mais les trous restent.»

Hélas! il en est ainsi de nos mauvaises habitudes et de nos fautes. Nous pouvons vaincre nos défauts et nos mauvais penchants; mais la trace demeure.

Quand donc vous sentirez que vous allez faire ce qui est mal ou que vous prenez une habitude fâcheuse, arrêtez-vous à l'instant; car, à chaque faute, vous enfoncez un nouveau clou, et il laisse sa trace dans votre âme, quand bien même il viendrait à être arraché dans la suite.

La Gerbe (*Musée des familles*).

79. LE VILLAGEOIS ET SON FILS.

Un villageois se rendait à la ville avec son fils, le petit Nicolas. Il vit briller sur la route un fer à cheval cassé, et dit à son fils de le ramasser. «Bah! répondit celui-ci, ce n'est pas la peine de se baisser pour si peu de chose.»

Le père ramassa lui-même le fer à cheval, et le mit dans sa poche. Il le vendit cinq centimes au maréchal ferrant du village voisin, et avec ces cinq centimes, il acheta des cerises. Cela fait, ils se remirent en marche.

Le chemin traversait une plaine entièrement privée d'ombrage. Le soleil brillait, la chaleur était accablante. Nicolas, mourant de soif, se traînait avec peine. Le père, qui marchait en avant laissa tomber une cerise, comme par mégarde. Nicolas, qui le suivait, se baissa, pour la ramasser, avec autant d'empressement que si c'eût été une pièce d'or. La cerise humecta agréablement sa bouche. Un peu plus loin, une seconde cerise tomba, et Nicolas s'en empara avec la même avidité.

Le père continua pendant quelque temps à lui faire ainsi courber le dos. Puis il lui dit avec bonté: «Si tu t'étais baissé à propos pour le fer à cheval, tu n'aurais pas été obligé de le faire cent fois pour les cerises. Apprends par là que celui qui néglige les petites choses, court le risque de se donner ensuite beaucoup de peine pour des choses encore moins importantes.»

Mme Pape-Carpantier.

80. LE MEUNIER, SON FILS ET SON ANE.

Un meunier et son fils chassaient devant eux un âne, qu'ils voulaient vendre à la ville voisine.

«Y pensez-vous? dit un cavalier qu'ils rencontrèrent, y pensez-vous? Laisser aller l'âne à vide, tandis que l'un et l'autre vous allez à pied!» — Aussitôt le fils monta sur l'animal.

Un voiturier, près duquel ils passèrent, y trouva fort à redire. — «N'avez-vous point de honte, grand lourdaud, cria-t-il, d'être monté sur l'âne, tandis que votre vieux père doit vous suivre à pied?» — Le fils sensible à la réprimande, se hâta de descendre, et fit mettre son père à sa place.

Vint à passer une paysanne qui portait sur sa tête une corbeille de fruits. «Voyez, dit-elle, le bon père qui se fait traîner à son aise sur l'âne, en laissant son pauvre fils trotter dans la boue après lui!» Le jeune paysan se plaça tout de suite derrière son père.

«Ah! la pauvre bête! cria un berger, qui gardait ses moutons au bord du chemin; elle va périr. En vérité, vous traitez les animaux avec peu de pitié.»

Tous deux quittèrent alors leur monture, et le fils, plein de dépit, dit à son père: «Que ferons-nous maintenant pour satisfaire tout le monde? Attacherons-nous l'âne à une perche pour le transporter au marché, ou irons-nous le noyer là-bas dans la rivière?»

«Je vois bien à présent, dit le père, qu'on ne peut satisfaire tout le monde, et que rien n'est plus sage que ce conseil:

Fais bien, selon ton cœur. N'importe qu'on te gronde.
Bien fou celui qui croit contenter tout le monde!»

81. LA VIGNE.

Près de mourir, un père dit à ses trois fils: «Mes chers enfants, je ne puis rien vous laisser que cette chaumière et la vigne qui y est attenante. Mais dans cette dernière est enfoui un trésor. Mettez-vous à piocher sans relâche, et vous ne manquerez pas de le trouver.»

Après la mort du bon homme, ses fils n'eurent rien de plus pressé à faire que de retourner toute la vigne avec diligence; mais ils ne trouvèrent ni or ni argent. Mais comme ils n'avaient jamais travaillé le terrain avec tant de soin, la vigne produisit, cette année, une telle quantité de raisins qu'ils en restèrent tout surpris.

Ce n'est qu'alors qu'ils devinèrent ce que leur père entendait par le trésor. Ils écrivirent sur la porte de la vigne en gros caractères:

Le trésor le plus sûr, c'est un travail constant.

82. LA PROVIDENCE.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant: Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants? Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté; car, disait-il, Dieu qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur

moi, et sur ma femme, et sur mes enfants. Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir et puis bientôt y revenir encore. Et s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes. Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux et regardait ces oiseaux qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits. Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant: car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus; que deviendront-ils, si je leur manque? Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point. Le lendemain, de retour aux champs, il se dit: «Je veux voir les petits de cette pauvre mère; plusieurs sans doute ont déjà péri.» Et il s'achemina vers le buisson. Et regardant, il vit les petits bien portants; pas un ne semblait avoir pâti. Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait. Et après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu. Et celui-ci lui dit: «Pourquoi s'inquiéter! Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons et poursuivons notre route en paix. Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres. Et si l'un et l'autre nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père, le Père qui est dans les cieux.»

Félicité Robert Lamennais.

83. LE ROUGE-GORGE.

Dans le fort de l'hiver, un rouge-gorge se présenta à la fenêtre d'un bon laboureur, comme pour lui demander l'hospitalité. Le laboureur, répondant à la confiance du petit animal, ouvrit sa fenêtre et le reçut avec bonté. Le rouge-gorge passa tout l'hiver dans la maison, ramassant les miettes de pain, becquetant les débris qui tombaient de la table; les enfants l'aimaient beaucoup. Mais, au printemps, lorsque les haies se

couvraient de feuilles, le laboureur ouvrit sa fenêtre, et son petit hôte s'envola dans le bois voisin, où il construisit son nid et chanta sa joyeuse chanson.

L'hiver revint, et le rouge-gorge revint aussi, mais cette fois amenant sa compagne. Les deux petits oiseaux entrèrent avec confiance, et regardèrent tout autour d'eux, sans s'effaroucher. Le laboureur et ses enfants se réjouirent beaucoup de les voir, et les enfants disaient: «Ces petits oiseaux nous regardent comme s'ils avaient quelque chose à nous dire. — S'ils pouvaient parler, répondit le père, ils nous diraient: La confiance fait naître la confiance, et la bienveillance appelle l'amitié.»

84. LES ÉPIS.

Un villageois alla un jour visiter son champ pour voir si le grain serait bientôt parvenu à sa maturité. Il était accompagné de son fils, le petit Tobie.

Regardez, papa, lui dit l'enfant sans expérience, comme quelques-unes des tiges du blé tiennent leur tête droite et haute: ce sont apparemment les meilleures; et ces autres, qui se baissent presque jusqu'à terre, sont assurément bien loin de les valoir.

Le père cueillit quelques épis et dit: «Regarde un peu, mon enfant: cet épi qui dressait si fièrement la tête est tout à fait vide; au contraire, celui qui s'inclinait avec tant de modestie est rempli des plus beaux grains.

Celui qui se redresse avec trop de hauteur,
Manque souvent et d'esprit et de coeur.

85. LA PETITE PLANTE.

Deux jeunes filles, Marguerite et Catherine, allaient ensemble à la ville, et chacune portait sur sa tête une lourde corbeille de fruits.

Marguerite ne cessait de murmurer et de se plaindre; Catherine plaisantait gaiement.

«Comment peux-tu donc rire? lui dit Marguerite: ta corbeille est aussi lourde que la mienne, et tu n'es pas plus forte que moi!» Catherine lui répondit: «J'ai mis dans mon fardeau une petite plante qui fait que je le sens à peine; je te conseille d'en faire autant.» — «Ce doit être une plante bien précieuse, s'écria Marguerite; je voudrais bien m'en servir pour alléger ma corbeille. Dis-moi, comment la nomme-t-on?» Catherine lui répondit: «La petite plante qui rend tous les fardeaux plus légers se nomme la patience.» *La Gerbe.*

86. LE SAGE ET L'ENFANT.

Un sage se promenait sur les bords de l'Océan, absorbé dans les méditations sur l'infini de la nature et de la divinité.

Déjà il croyait embrasser dans tous leurs rapports ces vastes idées, lorsqu'il en fut distrait par un enfant qu'il vit puiser avec sa petite main de l'eau dans la mer, et la porter dans un trou qu'il avait creusé dans le sable.

«Que fais-tu là?» lui demanda le philosophe.

«Je veux épuiser l'Océan pour en verser les eaux dans ce trou,» répondit l'enfant avec l'air naïf de son âge.

«Comment? s'écria le sage, tu prétends épuiser l'Océan avec ta petite main, et verser l'immensité de ses eaux dans ce petit trou?»

«Et toi, reprit l'enfant, en se changeant soudain en un être supérieur, tu prétends embrasser l'immensité de l'univers et la nature de l'être éternel avec ton intelligence bornée?»

87. LA NUIT DU JOUR DE L'AN.

Pendant la nuit du premier jour de l'année 1797, un homme de soixante ans, debout à sa fenêtre, élevait ses regards désolés vers la voûte du ciel où nageaient et brillaient les étoiles, comme les blanches fleurs du nénuphar sur une nappe d'eau tranquille; il les rabaissait ensuite sur la terre où personne n'était aussi dépourvu que lui de joie et de repos, car il n'emportait du beau temps de sa jeunesse que des fautes et des remords, une âme vide et abattue, un cœur navré de repentir, une vieillesse triste et chagrine. «O jeunesse, s'écria-t-il, reviens à moi! ô mon père, place-moi de nouveau à l'entrée de la vie, afin que je choisisse autrement!»

Mais sa jeunesse et son père n'étaient plus. Il vit des feux follets s'élever au-dessus des marécages et disparaître, et il se dit: «Voilà ce que sont mes jours de folie!» Il vit une étoile tombante parcourir le ciel, vaciller et s'évanouir. «C'est là ce que je suis!» s'écria-t-il, et les pointes aiguës du repentir s'enfoncèrent encore plus avant dans son cœur.

Alors il se retraça dans sa pensée tous les hommes de son âge qui avaient été jeunes avec lui; qui, maintenant répandus sur la terre, s'y conduisaient en bons pères de famille, en amis de la vérité, de la vertu, et qui passaient doucement et sans verser de larmes cette première nuit de l'année. Le son de la cloche qui célèbre le nouveau pas du temps, vint, du haut de la tour de l'église, retentir à son oreille comme un chant pieux; ce son lui rappela ses parents, les vœux qu'ils formaient pour lui dans ce jour solennel, les leçons qu'ils lui répétaient; vœux que leur malheureux fils n'avait jamais accomplis, leçons dont il n'avait jamais profité. Accablé de douleur et de honte, il ne put regarder plus longtemps ce ciel où demeurait son père: il rabaissa vers la terre ses yeux abattus; des larmes amères coulèrent de ses yeux et tombèrent sur la neige qui couvrait le

sol: il soupira, et ne voyant rien qui le pût consoler, «Ah! reviens, jeunesse, s'écria-t-il encore, reviens!»

Et sa jeunesse revint, car tout cela n'était qu'un rêve qui avait agité pour lui la première nuit de l'année; il était jeune encore, ses fautes seules étaient réelles; il remercia Dieu de ce que sa jeunesse n'était point passée et de ce qu'il pouvait quitter la route du vice pour reprendre celle de la vertu, pour rentrer dans le pays, tranquille, couvert d'abondantes moissons.

P. Guizot.

88. LEÇON DONNÉE A L'ORGUEIL ET A LA MOLLESSE.

Un souverain d'Orient, célèbre par sa sagesse, recevait tous les jours des plaintes contre un de ses parents, gouverneur d'une province importante de son empire. C'était un homme de haute naissance, dont le fond n'était pas mauvais, mais qui était corrompu par la vanité et par la mollesse. Il souffrait rarement qu'on lui parlât, et jamais qu'on osât le contredire. Les paons ne sont pas plus vains; les tortues ont moins de paresse. Il ne respirait que la gloire et les faux plaisirs. Le monarque entreprit de le corriger.

Il lui envoya un chef de musique avec douze chanteurs et vingt-quatre instrumentistes, un maître d'hôtel avec six cuisiniers et quatre chambellans, qui ne devaient pas le quitter. L'ordre du roi portait que l'étiquette suivante serait inviolablement observée. Et voici comment les choses se passèrent.

Le premier jour, dès qu'Iran fut éveillé, le maître de musique entra, suivi des chanteurs et des instrumentistes. On chanta une cantate, qui dura deux heures, et de trois minutes en trois minutes, le refrain était:

Que son mérite est extrême!
Que de grâces! que de grandeur!
Ah! combien Monseigneur
Doit être content de lui-même!

Après l'exécution de la cantate, le premier chambellan lui fit une harangue de trois quarts d'heure, dans laquelle on le louait expressément de toutes les qualités qui lui manquaient. La harangue finie, on le conduisit à table au son des instruments. Le dîner dura trois heures.

Dès qu'il ouvrait la bouche pour parler, le premier chambellan disait: «Il aura raison.» A peine avait-il prononcé quatre paroles, que le second chambellan s'écriait: «Il a raison.» Les deux autres chambellans faisaient de grands éclats de rire des bons mots qu'Iran avait dits, ou qu'il avait dû dire. Après dîner, on lui répéta la cantate.

Cette première journée lui parut délicieuse: il trouva que le roi l'honorait selon ses mérites. La seconde lui parut moins agréable; la troisième fut gênante; la quatrième fut insupportable; la cinquième fut un supplice.

Enfin, outré d'entendre toujours chanter: «Ah! combien Monseigneur doit être content de lui-même!» d'entendre toujours dire qu'il avait raison, et d'être harangué tous les jours à la même heure, il écrivit à la cour pour supplier le roi qu'il daignât rappeler ses chambellans, ses musiciens, son maître d'hôtel. Il promit d'être désormais moins vain et plus appliqué: Il se fit moins encenser, eut moins de fêtes et fut plus heureux, car comme dit un auteur oriental: «Toujours du plaisir n'est pas du plaisir.»

Voltaire.

89. LES VASES DU JAPON.

Un empereur du Japon avait rassemblé dans son palais vingt vases de porcelaine, les plus beaux qui fussent alors dans son empire.

Or il arriva qu'un de ses officiers en brisa un par mégarde. Le prince entra dans une violente colère et ordonna que le coupable fût mis à mort.

Le lendemain, au moment où la sentence allait être exécutée, un vieux brahmane, qui marchait péniblement à l'aide d'un bâton, se présenta dans le palais. «Seigneur, dit-il, je possède un secret pour réparer le vase brisé. Faites-moi conduire dans la salle où se trouve votre riche collection.»

Sa demande est exaucée. Mais à peine est-il en présence des dix-neuf vases qui restaient, que d'un coup violent de son bâton il les renverse tous sur le sol où ils se brisent en mille pièces.

«Misérable, qu'as-tu fait?» s'écrie l'empereur, saisi d'indignation. — «J'ai fait mon devoir, répond tranquillement le brahmane. Chacun de ces vases aurait pu coûter la vie à un de vos sujets. Qu'il vous suffise de prendre la mienne.»

Le prince fut frappé de la sagesse de ces paroles et de la fermeté avec laquelle elles avaient été prononcées: «Vieillard, dit-il, tu as raison; tous les vases dorés sont moins précieux que la vie d'une créature humaine.» Et il fit grâce tout à la fois au maladroit officier et au courageux brahmane.

Voltaire.

90. LE BONHEUR.

Il y avait une fois un fils du grand Haroun-al-Rashid, qui n'était pas heureux. Il alla consulter un vieux derviche. Le sage vieillard lui répondit que le bonheur était chose difficile à trouver en ce monde. «Cependant, ajouta-t-il, je connais un moyen infaillible de vous procurer le bonheur.» — «Quel est-il?» demanda le prince. — «C'est, répondit le derviche, de mettre sur vos épaules la chemise d'un homme heureux!» Là-dessus le prince embrassa le vieillard et s'en fut à la recherche de son talisman.

Le voilà parti. Il visite toutes les capitales de la terre. Il essaye des chemises de rois, des chemises d'empereurs, des

chemises de princes, des chemises de seigneurs. Peine inutile. Il n'en est pas plus heureux. Il endosse alors des chemises d'artistes, des chemises de guerriers, des chemises de marchands. Pas davantage. Il fit ainsi bien du chemin sans trouver le bonheur.

Enfin, désespéré d'avoir essayé tant de chemises, il revint fort triste, un beau jour, au palais de son père. Il aperçut alors dans la campagne un brave laboureur, qui, tout joyeux, poussait sa charrue. «Voilà pourtant un homme qui possède le bonheur, se dit-il, ou le bonheur n'existe pas sur la terre.» Il va à lui. «Bonhomme, dit-il, es-tu heureux?» — «Oui!» fait l'autre. — «Tu ne désires rien?» — «Non.» — «Tu ne changerais pas ton sort pour celui d'un roi?» — «Jamais!» — «Eh bien, vends-moi ta chemise!» — «Ma chemise! je n'en ai point!»

Jules Verne.

91. LA FÉE QUI COURT.

Je rencontrai l'autre jour une bonne fée qui courait comme une folle malgré son grand âge.

Êtes-vous si pressée de nous quitter, madame la fée?

Ah! ne m'en parlez pas, répondit-elle; il y a quelques centaines d'années que je n'avais revu votre petit monde, et je n'y comprends plus rien. J'offre la beauté aux jeunes filles, le courage aux garçons, la sagesse aux vieux et la santé aux malades, enfin tout ce qu'une honnête fée peut offrir de bon aux humains, et tous refusent mes dons. — Avez-vous de l'or et de l'argent? me disent-ils. — Non. — Passez votre chemin: nous ne voulons que la richesse. Or je me sauve, car j'ai peur que les petites roses des buissons ne me demandent des diamants, et que les papillons n'aient la prétention d'aller en carrosse dans la prairie.

Non, non, crièrent les roses qui l'avaient entendu grogner, nous avons des gouttes de rosée sur nos feuilles.

Et nous, dirent en folâtrant les papillons, nous avons de l'or et de l'argent sur nos ailes.

Voilà, dit la fée, les seuls êtres raisonnables que j'aie rencontrés dans mon voyage.

G. Sand.

92. LES CRIMES ET LE CHATIMENT.

Un jour, les crimes sortirent du gouffre de l'ancien Tartare, et, dans une heure funeste, ils prirent la route de notre globe.

Alors on vit sous leurs pas l'herbe des prairies se flétrir, le feuillage des bois se dessécher, les campagnes fertiles devenir agrestes. Des couleuvres fourmillaient sur leur passage et des hiboux remplissaient les airs de leurs cris lugubres.

Cependant la troupe infernale, tournant la tête par hasard, vit qu'elle était poursuivie. Et par qui? Par le châtiment qui,

appuyé sur des béquilles, suivait les crimes à pas lents. «Ah! s'écrièrent ceux-ci, pour cette fois, nous ne craignons pas que tu nous attrapes.» — «Continuez de courir, reprit le châtiment; je suis quelquefois longtemps avant de vous atteindre, mais vous ne pouvez jamais m'échapper.»

Louis François Jauffret.

93. LÉGENDE DU BONHOMME MISÈRE.

Misère habitait au dehors d'un village une hutte délabrée. Il partageait le produit de son petit jardin et de ses quêtes avec son fidèle ami, un chien maigre.

Par une nuit d'orage, il reçut dans sa cabane un voyageur qui avait vainement demandé l'hospitalité à toutes les maisons du village. Assez hargneux d'ordinaire, le chien n'avait pas aboyé contre cet étranger: il était même venu le flatter, ce qui avait surpris Misère. Quand le vieillard eut placé devant son hôte le dernier reste de ses provisions, un morceau de pain et un oignon, l'inconnu se fit connaître. C'était le Seigneur Jésus.

Misère eut la permission de formuler un désir. Chose singulière! Misère, satisfait de sa condition, fut quelque temps à réfléchir sur ce qu'il pourrait demander. Puis il ne demanda ni la richesse, ni l'aisance, ni même la garantie du nécessaire. Il pria simplement le Seigneur de lui accorder le droit de retenir sur son pommier, tant qu'il lui plairait, ceux qui venaient lui dérober ses fruits. Le Seigneur, touché de sa modération, lui promit en outre que la besace qu'il emportait dans ses quêtes ne resterait jamais vide.

Ainsi vécut Misère. Son chien mourut avant lui. Puis son heure arriva: la Mort vint le chercher. Misère tenait à la vie. Résigné en apparence, il pria la Mort de lui cueillir une pomme de son arbre favori. La Mort monte avec complaisance sur l'arbre, et y demeure par la volonté de Misère. «Reste là, lui dit le vieillard, te voilà désormais inoffensive, toi qui causes à l'humanité les plus grands maux!» A ce reproche la Mort proteste: «Y penses-tu, Misère? ne sais-tu pas que plus d'un homme, lassé de la vie, me bénit? A toute heure on me réclame. Combien n'y en a-t-il pas qui, m'accusant de lenteur, courent se jeter dans mes bras!» Misère, qui ne se doutait pas de ce qui se passe dans la société des heureux du siècle, consent, après cette révélation, à délivrer sa prisonnière. Mais il n'a pas les mêmes raisons que les grands et les riches pour détester l'existence. Il fait donc promettre à la Mort qu'elle ne viendra pas le chercher, tant qu'il y aura avec lui un autre homme vivant sur la terre.

Voilà pourquoi Misère vit encore, et pourquoi le dernier homme vivant en ce monde sera Misère. *Martin Arzelier.*

94. UN CONTE DE FÉES.

Sylvain et Rémi habitaient le même village; mais ils se fréquentaient sans s'aimer. Sylvain était avare, Rémi était envieux: entre un avare et un envieux il n'est pas d'amitié possible.

Un soir, ils revenaient du marché de la ville voisine, et s'entretenaient de l'emploi de leur journée. L'un était désolé de n'avoir retiré qu'un mince profit de ses denrées; l'autre se plaignait amèrement d'avoir été coudoyé par des gens plus beaux, plus riches, plus brillants que lui. Tous deux accusaient la rigueur du sort à leur égard.

Une pauvre vieille, qui marchait derrière eux depuis quelque temps, les accosta soudain. «J'ai entendu vos plaintes, leur dit-elle, et je veux y mettre fin. Regardez et écoutez.» La route s'illumina d'une lueur subite; et, au lieu d'une vieille femme en haillons, ils virent devant eux une belle jeune fille vêtue d'une robe blanche brochée d'or, qui leur parla ainsi: «Je suis la fée Urgèle, la protectrice de votre village: que l'un de vous me demande ce qu'il voudra, j'exaucerai son vœu; et l'autre aura le double de ce que le premier aura demandé.»

D'abord la joie de nos deux villageois fut extrême; mais en réfléchissant ils éprouvèrent un grand embarras. «Si je forme un vœu, se disait Sylvain, je n'aurai que la moitié de ce que je puis avoir; laissons Rémi parler le premier. — Si je parle le premier, pensait celui-ci, la part de Sylvain sera le double de la mienne; et, quoique je ne tienne pas à m'enrichir, je ne puis me faire à l'idée de le voir plus riche que moi.» Et tous deux gardaient un silence obstiné. Enfin Rémi, n'y tenant plus, se précipite sur son compagnon, le poing fermé et l'œil en feu: «Parle, s'écrie-t-il, ou je t'assomme. — Tu le veux? répond Sylvain, à qui la peur n'avait pas ôté tout son sang-froid; tu vas être satisfait.» Et s'adressant à la fée: «Vous voulez savoir ce que je veux? eh bien, je veux perdre un œil.« Son vœu fut exaucé aussitôt: il devint borgne. Mais, un instant après, Rémi était aveugle. Il avait le double de ce que l'autre avait demandé.

95. LA CASSETTE MERVEILLEUSE.

Une mère de famille éprouvait journellement toutes sortes de pertes dans son ménage, et son bien diminuait chaque année.

Elle prit alors le parti de consulter un solitaire qui demeurait dans une forêt, et de lui raconter le mauvais état de ses affaires. «Mon ménage ne va pas bien, lui dit-elle; ne pourriez-vous pas m'indiquer quelque moyen de remédier au mal?»

Le solitaire, qui était un vieillard d'une humeur joviale, la pria d'attendre quelques instants; puis il lui apporta une

petite cassette bien fermée. «Il faut, dit-il, que, pendant toute une année, vous portiez cette cassette à la cuisine, à la cave et dans les écuries trois fois le jour et trois fois la nuit. Faites la même chose dans tous les coins et recoins de votre maison et je vous promets que vos affaires iront mieux. Au bout de l'année n'oubliez pas de me rapporter la cassette.»

La bonne femme ne manqua pas de faire comme il lui était prescrit. Le lendemain, étant descendue à la cave, elle y surprit le valet au moment où il dérobait une cruche de vin. Lorsqu'à dix heures du soir elle alla visiter la cuisine, elle y trouva les servantes qui faisaient bonne chère. Dans les écuries, elle vit les vaches presque enterrées dans leur fumier, et les chevaux qui, au lieu d'avoine, n'avaient reçu que du foin, n'étaient pas étrillés. C'est ainsi que journellement elle eut à corriger de nouveaux abus.

Quand l'année fut écoulée, elle retourna chez le solitaire avec la cassette. «Laissez-la moi encore un an, lui dit-elle; elle renferme un remède excellent.»

Le solitaire se mit à rire et lui dit: «Quant à la cassette, je ne peux vous la laisser, mais vous aurez le remède qui s'y trouve renfermé.» Il ouvrit la cassette, qui ne contenait qu'un petit morceau de papier avec ces mots:

Si tu veux que chez toi tout réponde à tes vœux,
Il faut surveiller tout et tout voir par tes yeux.

96. LA FILLE DU GÉANT DE NIDECK.

Le château de Nideck, dont les ruines s'élèvent dans les Vosges, près de Haslach, était jadis habité par des chevaliers d'une taille gigantesque, auxquels appartenait tout le pays d'alentour.

Un jour, la fille d'un de ces géants s'avisa de quitter l'obscurité des forêts qui couvraient alors tout le vallon. A peine eut-elle fait quelques pas qu'elle se trouva aux environs de Haslach, au milieu d'un champ qu'un paysan était occupé à labourer. L'aspect de la plaine, celui du petit être qui se démenait pour faire marcher son attelage, tout cela était nouveau pour elle et la remplit de surprise. Dans son humeur enfantine, elle s'agenouille aussitôt pour examiner de plus près ces merveilles inconnues. Enfin, malgré les cris désespérés du paysan et de ses bêtes, qui se débattaient de toutes leurs forces, elle passe sa main sur le sol et, les enlevant d'un seul coup, elle les enferme dans son tablier. Il ne lui fallut que quelques pas pour regagner le château, et toute joyeuse, elle entre dans l'appartement de son père pour lui montrer le joli jouet vivant qu'elle vient de trouver.

Elle place sur la table le paysan, les chevaux et la charrue

et les pousse du doigt pour leur faire continuer leur course. Mais le géant, rapprochant ses sourcils en signe de mécontentement, dit: «Ma fille, tu as fait là une belle chose! Ceci n'est point un jouet! Va bien vite remettre à son travail cet homme avec ses chevaux et sa charrue, et sache que c'est lui qui cultive le blé dont on fait le pain que nous mangeons. Si ces petits êtres ne labouraient pas la terre, nous autres géants, au fond de nos rochers, nous n'aurions pas de quoi vivre.»

Auguste Stœber.

97. LE SAPIN AMBITIEUX.

Il y avait une fois un jeune sapin sans expérience qui gémissait de son sort. «Ah! disait-il, ces lignes uniformes de pointes vertes qui s'étendent le long de mes branches sont bien laides. J'ai le cœur un peu plus fier que mes voisins, et me sens fait pour être habillé d'une autre sorte. Je voudrais avoir un feuillage doré.»

Le génie de la montagne l'écoute, sourit, fait un signe, et, le lendemain matin, le jeune présomptueux se réveille avec des feuilles d'or. Le voilà tout radieux, qui s'admire, se pavane, et regarde orgueilleusement ceux qui, plus sages que lui, n'envient point sa rapide fortune.

Le soir, arrive un homme, qui détache chacune de ces feuilles d'or, les met dans son sac et s'en va laissant le pauvre arbuste, des pieds à la tête, entièrement nu.

«Hélas! dit-il, étourdi que je suis, je n'avais pas songé à la cupidité de l'homme. Comme celui-là m'a dépouillé! Maintenant, il n'y a pas, dans la forêt, une petite plante plus pauvre que moi. J'ai eu tort de désirer ces pièces de métal qui excitent de si ardentes convoitises, et, maintenant, je voudrais bien ne pas rester dans ma honteuse nudité. Si j'avais un vêtement de verre! Cela serait magnifique, et l'homme rapace n'aurait nulle envie de me dépouiller.»

Le lendemain matin, le sapin se réveille avec des feuilles de verre, qui se balancent légèrement au souffle de la brise et reluisent au soleil comme de petits miroirs. De nouveau, il est tout réjoui et tout fier, et, dans son étincelante parure, de nouveau regarde dédaigneusement ses voisins.

Mais le ciel se couvre de nuages. Le vent se lève, mugit, éclate, et d'un coup de son aile noire, brise les feuilles de verre.

«Je me suis encore trompé, dit l'innocent jouvenceau des bois, en contemplant les débris de son luxe perdu. Ni l'or ni le verre ne sont faits pour décorer les forêts. Je serais moins brillant, mais plus tranquille, si j'avais un bon feuillage, doux et velouté comme celui du noisetier.»

Le troisième vœu est accompli, et en renonçant à ses

vanités premières, l'ambitieux sapin avait encore le plaisir de se croire mieux vêtu que les arbres de son espèce.

Cependant, des chèvres, passant par là, aperçoivent ses feuilles nouvellement écloses si tendres et si fraîches, les prennent à belles dents, et n'en épargnent pas une.

Le malheureux sapin humilié, désolé de ses erreurs, n'aspirait, qu'à reprendre sa forme primitive. Il obtint encore cette grâce, et jamais depuis ne s'avisa de souhaiter une autre condition.

98. LE PETIT CHAPERON ROUGE.

Il y avait une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût pu voir; sa mère en était folle et sa grand' mère plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge, qui lui allait si bien que partout on l'appelait le petit Chaperon rouge.

Un jour, sa mère ayant fait des galettes, lui dit: «Va voir comment se porte ta grand' mère, car on m'a dit qu'elle était malade; porte-lui une galette et ce petit pot de beurre.»

Le petit Chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa grand' mère, qui demeurait dans un autre village.

En passant dans un bois elle rencontra compère le loup, qui eut bien envie de la manger, mais il n'osa à cause de quelques bûcherons qui étaient dans la forêt.

Il lui demanda où elle allait. La pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il était dangereux de s'arrêter à écouter un loup, lui dit: «Je vais voir ma grand' mère, et lui porter une galette avec un petit pot de beurre que ma mère lui envoie.»

«Demeure-t-elle bien loin?» lui dit le loup.

«Oh! oui, lui dit le petit Chaperon rouge, c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas! à la première maison du village.

Eh bien! dit le loup, je veux aller voir aussi; j'y vais par ce chemin-ci, et toi par ce chemin-là; nous verrons qui y sera plus tôt.»

Le loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons, et à faire des bouquets avec les petites fleurs qu'elle rencontrait.

Le loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la grand' mère; il heurte: toc, toc.

«Qui est là?»

«C'est votre fille, le petit Chaperon rouge, dit le loup en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie.»

La bonne grand' mère, qui était dans son lit, parce qu'elle

se trouvait un peu mal, lui cria: «Tire le verrou, la porte s'ouvrira.»

Le loup tira le verrou, et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, et la dévora en moins de rien; car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé; ensuite il ferma la porte, et alla se coucher dans le lit de la grand' mère, en attendant le petit Chaperon rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte: Toc, toc.

«Qui est là?»

Le petit Chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du loup eut peur d'abord; mais, croyant que sa grand' mère était enrhumée, elle répondit: «C'est votre fille, le petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie.»

Le loup lui cria en adoucissant un peu sa voix: «Tire le verrou, la porte s'ouvrira.»

Le petit Chaperon rouge tira le verrou et la porte s'ouvrit.

Le loup la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit sous la couverture: «Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche et viens tout près de moi.»

Le petit Chaperon rouge fut bien étonné de voir comment sa grand' mère était faite en son déshabillé. Elle lui dit: «Ma grand' mère, que vous avez de grands bras!

— «C'est pour mieux t'embrasser, mon enfant.»

— «Ma grand'mère, que vous avez de grandes jambes!»

— «C'est pour mieux courir, mon enfant.»

— «Ma grand'mère, que vous avez de grandes oreilles!»

— «C'est pour mieux écouter, mon enfant.»

— «Ma grand'mère, que vous avez de grands yeux!»

— «C'est pour mieux voir, mon enfant.»

— «Ma grand'mère, que vous avez de grandes dents!»

— «C'est pour mieux te manger!»

Et, en disant ces mots, le méchant loup se jeta sur le petit Chaperon rouge et le mangea. *Perrault.*

99. VADOYER.

Conte breton.

Il était une fois un homme qui avait un grain de blé, et il se nommait Vadoyer.

Il alla chez une bonne femme et lui dit:

«Bonjour, bonne femme.»

«Bonjour, Vadoyer.»

«Voulez-vous garder mon grain de blé?»

«Volontiers; déposez-le là, et on le mettra dans le grenier avec ceux que nous avons.»

Le lendemain à midi, il revint au logis de la vieille fermière:

«Bonjour, bonne femme.»

«Bonjour, Vadoyer.»

«Avez-vous bien gardé mon grain de blé?»

«Ah! mon pauvre Vadoyer! il nous est arrivé un grand malheur: notre poule l'a mangé à son déjeuner.»

«Je vais vous faire un procès, bonne femme, je vais vous faire un procès.»

«Nenni, dit-elle, ne parlez point de cela, et prenez plutôt la poule. Vous n'y perdrez rien, car c'est une bonne pondeuse.»

Il emporte l'oiseau de basse-cour et alla chez une autre personne:

«Bonjour, bonne femme.»

«Bonjour, Vadoyer.»

«Voulez-vous bien garder ma poule?»

«Oui, laissez-la-moi, je vais la mettre à l'étable avec les miennes, et elle sera aussi bien soignée qu'elles.»

Mais la vache donna un coup de pied à la poule qui fut tuée.

Quelque temps après, le maître de la poule revint:

«Bonjour, bonne femme!»

«Bonjour, Vadoyer.»

«Avez-vous bien eu soin de ma poule?»

«Hélas! mon pauvre ami, ce matin notre vache l'a tuée d'un coup de pied.»

«Je vous ferai un procès, je vous ferai un procès.»

«Laissez-moi tranquille, Vadoyer, et au lieu d'aller en justice, prenez plutôt la vache.»

Il emmena la bête, qui était une jolie laitière blanche et noire, au poil fin et lustré, et la traînant avec une corde, arriva à la maison d'une autre femme:

«Bonjour, bonne femme.»

«Bonjour, Vadoyer.»

«Voulez-vous garder ma vache?»

«Oui, attachez-la près d'ici, et on la mettra à l'écurie parmi les nôtres.»

Vers le soir, la fille de la maison prit son escabeau et son pot à lait, et entra dans l'étable pour traire les vaches, mais celle de Vadoyer ne voulut pas se laisser faire, elle se débattait, et elle donna à la fille un coup de pied qui lui fit mal et renversa son pot au lait; alors la vachère se mit en colère et frappa la bête d'un coup d'escabeau si bien appliqué qu'elle tomba morte.

Le jour suivant, Vadoyer revient:

«Bonjour, bonne femme.»

«Bonjour, Vadoyer.»

«Avez-vous eu bien soin de ma vache?»

«Ah! mon pauvre Vadoyer, hier en la tirant, notre fille

s'est mise en colère, et l'a tuée en la frappant avec son escabeau.

«Je vais vous faire un procès, bonne femme; sûrement je vais vous faire un procès.»

«Gardez-vous-en bien, mon voisin, et prenez plutôt la fille.»

Vadoyer mit la fille dans un sac, et le portant sur son dos, alla chez une autre femme qui était justement la marraine de la fille, mais c'était une circonstance qu'il ignorait.

«Bonjour, bonne femme.»

«Bonjour, Vadoyer.»

«Voulez-vous garder mon sac?»

«Volontiers, mettez-le derrière la porte, et personne n'y touchera.»

Quelque temps après qu'il fut parti, la vieille dit à sa servante qu'elle croyait près d'elle:

«Jeannette, veux-tu une écuellée de soupe?»

La servante ne répondit pas, mais la jeune fille qui était dans le sac disait:

«J'en mangerais bien une, moi.»

Par deux fois, la vieille fit sa demande, et à chaque fois une voix sortit du sac et lui répondit. Elle regarda dans le sac et ayant reconnu sa filleule, elle l'en fit sortir et la cacha, et à sa place, elle mit un gros chien.

Quand Vadoyer revient, il dit:

«Bonjour, bonne femme.»

«Bonjour, Vadoyer.»

«Avez-vous bien gardé mon sac?»

«Oui, le voilà; vous n'avez qu'à le prendre.»

Il mit sur son dos le sac qui, à ce qu'il croyait, contenait la jeune fille. Quand il fut un peu loin, il desserra les cordons du sac, et dit:

«Jeannette, embrasse-moi.»

«Ouaou! ouaou!» répondit le chien.

Vadoyer fut si épouvanté qu'il laissa tomber la pochée par terre et s'enfuit au plus vite. *Paul Sébillot.*

100. DAME HOLLE.

Il y avait une fois une veuve qui avait deux filles, l'une belle comme le jour, l'autre laide comme la nuit, si bien que jamais on n'eût cru qu'elles étaient sœurs. La belle de plus était laborieuse et avenante, la laide au contraire paresseuse et morose.

La mère préférait la laide à la belle, qui n'était pas sa fille à elle, mais bien sa belle-fille. La laide pouvait tout se permettre, tandis que la pauvre belle était sans cesse grondée et obligée de faire la besogne la plus dure et la moins engageante. Et quand elle l'avait achevée, il ne lui était pas permis de

se reposer. Oh non, il lui fallait filer, dehors, près du puits, sur la route. Et la méchante belle-mère voulait qu'elle filât si vite que les dents du rouet en devinssent ardentes et que le sang jaillît des doigts de la pauvre belle. Un jour elle était sur la margelle à filer si vite qu'on entendait son rouet à une demi-lieue de là. Ses doigts saignaient et elle remarqua que quelques gouttes étaient tombées sur la bobine. Aussitôt elle la prit pour la laver, mais la bobine s'échappa de sa main et tomba au fond du puits.

Elle rentra en pleurant et conta son malheur à sa belle-mère. Celle-ci se fâcha et lui dit: «Si tu as laissé choir la bobine dans le puits, tu n'as qu'à l'y aller chercher. Ne reviens pas sans elle, ou gare!» Et la pauvrette sauta au fond du puits. Quel bruit ne fit-elle pas en tombant! En route déjà elle avait perdu connaissance. Mais l'onde se sépara et se referma sur la belle. Quand elle revint à elle, elle se vit étendue sur un pré vert; des fleurs merveilleuses étaient écloses autour d'elle et la saluaient en s'inclinant. Elle se leva et descendit le pré. Soudain elle vit un nuage de fumée qui sortait d'un four. Il était rempli de pains qui lui criaient: «Retire-nous, sans quoi nous serons consumés; il y a beau temps que nous sommes cuits!» Elle les retira un à un, puis partit. A mille pas de là, elle trouva un pommier si surchargé de fruits que ses branches descendaient jusqu'à terre. Les pommes brillaient comme si elles étaient en or et lui criaient: «Secoue-nous, nous sommes mûres!» Elle secoua les branches, mit les pommes en un tas et s'en alla.

Le pré devenait de plus en plus beau. Soudain elle vit devant elle une cabane. Une vieille bien laide et bien maigre gardait la porte.

La belle prit peur et voulut se sauver. Mais la vieille femme lui dit: «Pourquoi me crains-tu, chère enfant? Je suis dame Holle. Entre chez moi; si tu travailles bien, tu seras heureuse ici. Il faudra faire mon lit bien soigneusement, secouer les oreillers et le plumon chaque jour. Et quand les plumes voleront, les gens sur la terre diront entre eux: Voilà qu'il neige!»

Voyant combien la vieille était bonne, malgré sa laideur, la belle lui dit: «Eh bien, je vais entrer à votre service!» et elle s'occupa du ménage et secoua la literie avec tant d'énergie que la vieille en la voyant s'écria: «C'est très bien, ma fille, c'est très bien!»

Et elle lui donna à boire et à manger, tous les jours de nouveaux plats. Jamais la belle n'avait été à pareille fête. Jamais la vieille ne la grondait; elle la traitait comme sa propre fille. Elle était depuis fort longtemps auprès de dame Holle, quand un jour elle regretta la maison et le puits, le rouet, la mère et la sœur. A partir de ce moment elle devint toute triste.

La vieille vit bien ce changement, mais elle ne dit rien.

Un jour la belle prenant son courage à deux mains lui conta son chagrin: «Je suis bien chez vous, lui dit-elle, mais je voudrais retourner auprès de ma mère.»

«Cela est très bien de ta part, répondit dame Holle, et puisque tu m'as si bien servie, je me chargerai moi-même de te ramener chez vous.»

Elle la prit par la main et la mena vers une grande porte qui s'ouvrit. Au moment où la belle la franchit une pluie d'or tomba et tout l'or s'accrocha à la belle, si bien qu'elle en était toute resplendissante.

«C'est là ton salaire, dit dame Holle, je te donne cet or parce que tu m'as si fidèlement servie.» Et elle ouvrit une petite boîte d'où elle tira la bobine qu'elle lui remit. La belle voulut la remercier, mais dame Holle avait disparu.

La porte se referma et la jeune fille se retrouva sur terre, sur la route près du puits. Sur un des montants était perché le coq qui tout joyeux chanta: «Kikeriki, notre belle dorée est ici.» Et elle entra dans la maison. A peine la mère et la sœur aperçurent-elles la belle toute couverte d'or qu'elles se montrèrent tout autres et firent le meilleur accueil à leur souffre-douleur.

«D'où viens-tu, fille chérie, fille cousue d'or?» dit la mère.

«Où as-tu été si longtemps, sœur dorée?» dit la laide.

«Au fond de la terre, à des centaines de toises», dit la belle.

«Au fond de la terre?» reprit l'hypocrite de mère.

«Et comment as-tu trouvé tout cet or?» dit la laide.

Et la belle raconta son aventure. Et la mère se dit: «Ah si je pouvais procurer pareille richesse à ma fille bien aimée!» Aussitôt elle prescrivit à celle-ci d'aller s'asseoir sur la margelle, de filer, de se piquer à la bobine, de la laisser choir dans le puits et de s'y précipiter.

Le lendemain la laide fit comme il lui était prescrit. Mais comme elle tournait trop lentement, il n'y eut point de piqûre, il ne partit point de sang. Et il en fallait du sang! Aussi se piqua-t-elle à une épine du chemin, tacha la bobine, la lança dans le puits et l'y suivit.

En revenant à elle, elle se trouva sur le pré vert. Les pains du four l'appelèrent, mais elle ne les retira pas. «Je me salirais», dit-elle. Les pommes la hélèrent; elle ne secoua pas les branches. «L'une de vous pourrait me tomber sur la tête», s'écria-t-elle.

Puis elle arriva à la cabane et y entrant elle dit à la vieille: «Dame Holle, j'entre à votre service!»

«Fort bien, dit celle-ci. Ton salaire sera en tout conforme à tes services. L'essentiel est de bien secouer mes traversins.»

Le premier jour, tout alla bien, mais dès le second, la laide fit la paresseuse; le troisième, le lit était si mal fait que la vieille ne voulut pas s'y coucher. Le quatrième, jour la servante

refusa de se lever. Quand dame Holle l'appela pour la dixième fois elle lui déclara qu'elle n'avait pas encore assez dormi. Et la vieille dit: «C'est bien, tu n'es plus à mon service.» «Ah, pensa la laide, voici la pluie d'or qui va commencer!» La vieille l'emmena; la porte s'ouvrit, et quand la laide fut dessous, il lui tomba sur la tête le contenu d'une marmite de poix en fusion qui la couvrit des pieds à la tête. «Voici ton salaire, dit dame Holle; voilà ce que tu as gagné à mon service.» Et elle se retrouva sur la route près du puits. Et le coq chanta: «Kikeriki, notre laide est ici!» La poix ne s'en alla pas de son corps, et la belle dut nourrir la mère et la laide de son or, qui ne s'épuisa jamais.

101. LES TROIS SOUHAITS.

Il y avait une fois un homme qui n'était pas fort riche; il se maria, et épousa une jolie femme. Un soir, en hiver, qu'ils étaient auprès de leur feu, ils s'entretenaient du bonheur de leurs voisins, qui étaient plus riches qu'eux. «Oh! si j'étais la maîtresse d'avoir tout ce que je souhaiterais, dit la femme, je serais bientôt plus heureuse que tous ces gens-là.» — «Et moi aussi, dit le mari, je voudrais être au temps des fées, et qu'il s'en trouvât une assez bonne pour m'accorder tout ce que je voudrais.»

Dans le même instant, ils virent dans leur chambre une très belle dame, qui leur dit: «Je suis une fée; je vous promets de vous accorder les trois premières choses que vous souhaiterez; mais prenez-y garde: après avoir souhaité trois choses, je ne vous accorderai plus rien.»

La fée ayant disparu, cet homme et cette femme furent très embarrassés. «Pour moi, dit la femme, si je suis la maîtresse, je sais bien ce que je souhaiterai. Je ne souhaite pas encore, mais il me semble qu'il n'y a rien de si bon que d'être belle, riche et de qualité. — «Mais, répondit le mari, avec ces choses on peut être malade, on peut mourir jeune; il serait plus sage de souhaiter de la santé, de la joie et une longue vie.» — «Et à quoi servirait une longue vie si l'on était pauvre? dit la femme; cela ne servirait qu'à être malheureux plus longtemps. En vérité, la fée aurait dû nous promettre de nous accorder une douzaine de dons; car il y a au moins une douzaine de choses dont j'aurais besoin.» — «Cela est vrai, dit le mari, mais prenons du temps; examinons d'ici à demain matin les trois choses qui nous sont les plus nécessaires, et nous les demanderons ensuite. — J'y veux penser toute la nuit, dit la femme; en attendant, chauffons-nous, car il fait froid.»

En même temps, la femme prit les pincettes, et raccommoda le feu; comme elle vit qu'il y avait beaucoup de charbons bien

allumés, elle dit sans y penser: «Voilà un bon feu: je voudrais avoir une aune de boudin pour notre souper; nous pourrions la faire cuire aisément.» A peine eut-elle achevé ces paroles qu'il tomba une aune de boudin par la cheminée.

«Peste soit de la gourmande avec son boudin! dit le mari. Nous n'avons plus que deux souhaits à faire. Pour moi, je suis si en colère, que je voudrais que tu eusses le boudin au bout du nez.» Dans le moment, l'homme s'aperçut qu'il était encore plus fou que la femme; car, par ce second souhait le boudin sauta au bout du nez de cette pauvre femme qui ne put l'arracher.

«Que je suis malheureuse! s'écria-t-elle; tu es un méchant d'avoir souhaité ce boudin au bout de mon nez. — Je te jure, ma chère femme, que je n'y pensais pas, répondit le mari, mais que ferons nous? Je vais souhaiter de grandes richesses, et je te ferai faire un étui d'or pour cacher ce boudin. — Gardez-vous en bien, reprit la femme, car je me tuerais, s'il fallait vivre avec ce boudin qui est à mon nez. Croyez-moi, il nous reste un souhait à faire, laissez-le moi, ou je vais me jeter par la fenêtre». En disant ces paroles, elle courut ouvrir la fenêtre, et son mari, qui l'aimait, lui cria: «Arrête, ma chère femme! je te donne la permission de souhaiter tout ce que tu voudras. — Eh bien! dit la femme, je souhaite que ce boudin tombe à terre.» Dans ce moment, le boudin tombe à terre.

Et la femme, qui avait de l'esprit, dit à son mari: «La fée s'est moquée de nous, et elle a eu raison. Peut-être aurions-nous été plus malheureux étant riches que nous ne le sommes à présent. Crois-moi, mon mari, ne souhaitons rien, et prenons les choses comme il plaira à Dieu de nous les envoyer; en attendant, soupons avec notre boudin, puisqu'il ne nous reste que cela de nos souhaits.»

Le mari pensa que sa femme avait raison, et ils soupèrent gaiement sans plus s'embarrasser des choses qu'ils avaient eu dessein de souhaiter.

102. LA CHÈVRE DE M. SEGUIN.

(Conte provençal.)

M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres.

Il les perdait toutes de la même façon: un beau matin, elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, et là-haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'était, paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté.

Le brave M. Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait:

C'est fini; les chèvres s'ennuient chez moi, je n'en garderai pas une.

Cependant il ne se découragea pas, et après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième; seulement, cette fois, il eut soin de la prendre toute jeune, pour qu'elle s'habituât mieux à demeurer chez lui.

Ah! Gringoire, qu'elle était jolie la petite chèvre de M. Seguin! qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houppelande! C'était presque aussi charmant que le cabri d'Esméralda, tu te rappelles, Gringoire? — et puis, docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuelle. Un amour de petite chèvre.

M. Seguin avait derrière sa maison un clos entouré d'aubépines. C'est là qu'il mit sa nouvelle pensionnaire. Il l'attacha à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant soin de lui laisser beaucoup de corde, et de temps en temps il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse et broutait l'herbe de si bon cœur que M. Seguin était ravi.

— Enfin, pensait le pauvre homme, en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi!

M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya.

Un jour, elle se dit regardant la montagne:

— Comme on doit être bien là-haut! Quel plaisir de gambader dans la bruyère sans cette maudite longe qui vous écorche le cou! C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos! Les chèvres, il leur faut du large.

A partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit, son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, en faisant Mê! . . . tristement.

M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était. Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois:

— Écoutez, monsieur Seguin, je me languis chez vous, laissez-moi aller dans la montagne.

— Ah! mon Dieu! Elle aussi! cria M. Seguin stupéfait, et du coup il laissa tomber son écuelle; puis, s'asseyant dans l'herbe à côté de sa chèvre:

— Comment, Blanquette, tu veux me quitter? Et Blanquette répondit:

— Oui, monsieur Seguin.

— Est-ce que l'herbe te manque ici?

— Oh! non! monsieur Seguin.

— Tu es peut-être attachée de trop court; veux-tu que j'allonge la corde?

— Ce n'est pas la peine, monsieur Seguin.

— Alors, qu'est-ce qu'il te faut? qu'est-ce que tu veux?

— Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin.

— Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup dans la montagne. Que feras-tu quand il viendra?

— Je lui donnerai des coups de corne, monsieur Seguin.

— Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement encornées que toi. Tu sais bien, la pauvre vieille Renaude qui était ici l'an dernier? une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s'est battue avec le loup toute la nuit, puis, le matin, le loup l'a mangée.

Pécaïre! Pauvre Renaude! Ça ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.

— Bonté divine! dit M. Seguin; mais qu'est-ce qu'on leur fait donc à mes chèvres? Encore une que le loup va me manger. Eh bien, non . . . je te sauverai malgré toi, coquine! et de peur que tu ne rompes ta corde, je vais t'enfermer dans l'étable, et tu y resteras toujours.

Là-dessus, M. Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour. Malheureusement, il avait oublié la fenêtre, et à peine eut-il le dos tourné, que la petite s'en alla.

Tu ris, Gringoire? Parbleu! je crois bien; tu es du parti des chèvres, toi, contre ce bon M. Seguin. Nous allons voir si tu riras tout à l'heure.

Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu' à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

Tu penses, Gringoire, si notre chèvre était heureuse! Plus de corde, plus de pieu, rien qui l'empêchât de gambader, de brouter à sa guise. C'est là qu'il y en avait de l'herbe! jusque par-dessus les cornes, mon cher! Et quelle herbe! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes. C'était bien autre chose que le gazon du clos. Et les fleurs donc! De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de sucs capiteux!

La chèvre blanche, à moitié soûle, se vautrait là dedans les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes. Puis, tout à coup, elle

se redressait d'un bond sur ses pattes. Hop! la voilà partie, la tête en avant, à travers les maquis et les buissières, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout. On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien la Blanquette.

Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil. Une fois s'avançant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

— Que c'est petit! dit-elle; comment ai-je pu tenir là dedans?

Pauvrette! de se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde.

En somme, ce fut une bonne journée pour la chèvre de M. Seguin. Vers le milieu du jour, en courant de droite et de gauche, elle tomba dans une troupe de chamois en train de croquer une lambrusque à belles dents. Notre petite coureuse en robe blanche fit sensation. On lui donna la meilleure place à la lambrusque, et tous ces messieurs furent très galants.

Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette; c'était le soir.

— Déjà! dit la petite chèvre; et elle s'arrêta fort étonnée.

En bas, les champs étaient noyés de brume. Le clos de M. Seguin disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait plus que le toit avec un peu de fumée. Elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste. Un gerfaut, qui rentrait, la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit, puis ce fut un hurlement dans la montagne:

— Hou! hou!

Elle pensa au loup; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé. Au même moment une trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

— Hou! hou! . . . faisait le loup.

— Reviens! reviens! . . . criait la trompe. Blanquette eut envie de revenir; mais en se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pouvait plus se faire à cette vie, et qu'il valait mieux rester.

La trompe ne sonnait plus.

La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes, toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient. C'était le loup.

Énorme, immobile, assis sur son train de derrière, il était

là, regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas; seulement, quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment.

— Ha! ha! la petite chèvre de M. Seguin! et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.

Blanquette se sentit perdue. Un moment, en se rappelant l'histoire de la vieille Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite; puis s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant, comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était. Non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le loup, (les chèvres ne tuent pas le loup), mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude.

Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse.

Ah! la brave chevrette, comme elle y allait de bon cœur! Plus de dix fois, je ne mens pas, Gringoire, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe; puis elle retournait au combat, la bouche pleine. Cela dura toute la nuit. De temps en temps la chèvre de M. Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair et elle se disait: — Oh! pourvu que je tienne jusqu' à l'aube . . .

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Blanquette redoubla de coups de cornes, le loup de coups de dents. Une lueur pâle parut dans l'horizon. Le chant d'un coq enroué monta d'une métairie.

— Enfin! dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir; et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang. Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea. *Daudet, Lettres de mon moulin.*

NOUVELLES ET EXTRAITS DE ROMANS CÉLÈBRES.

103. LE LAC DE GERS.

J'ai eu moins souvent affaire aux contrebandiers qu'aux douaniers; cependant j'eus quelques rapports avec eux, le jour où je m'avisai de vouloir passer seul de Sixt à Sallenche par les montagnes.

Je m'étais fait indiquer la route; une heure avant d'arriver au sommet, on côtoie un petit lac, nommé le *lac de Gers*; au delà on suit une arête de rocs que traverse une plaine de neiges glacées; après quoi l'on redescend vers les forêts qui couronnent, du côté de Sallenche, la cascade de l'Arpenas. Au bout de trois heures d'une montée rapide, je découvris le petit lac. C'est un

étang encaissé entre des pentes verdoyantes qui s'y reflètent en teintes sombres, tandis que la transparence de l'onde laisse plonger le regard jusqu'aux mousses éclatantes qui, au fond, tapissent le sol.

Je m'assis au bord de cette flaque, et, à l'instar de Narcisse, je m'y regardai . . . je m'y regardai manger une aile de poulet, sans que le plaisir de contempler mon image me fît perdre un seul coup de dent.

Outre ma personne, je voyais aussi dans la flaque l'image renversée des cimes voisines, des forêts, de toute la belle nature enfin, y compris deux corbeaux qui, volant au plus haut des airs, me paraissaient dans ce miroir voler au plus profond des antipodes. Pendant que je m'amusais à considérer ce spectacle, une tête d'homme, ou de femme, ou de bête, tout au moins quelque chose ayant vie, me parut avoir bougé sur le penchant d'un mont. C'était celui que j'allais gravir; je levai subitement les yeux pour y reconnaître l'objet lui-même, mais je ne vis plus rien, en sorte qu'attribuant ce phénomène à quelque ondulation de la surface de l'eau je me remis en route, bien persuadé que je me trouvais seul dans la contrée. Toutefois, persuadé également que j'avais vu quelque chose, je m'arrêtais de temps en temps pour regarder de côté et d'autre, et, quand je fus voisin de l'endroit ou j'avais cru apercevoir la tête, je fis avec précaution le tour de quelques rocs, et je redoublai de circonspection.

On m'avait fait, en bas, une histoire au sujet du couloir de rochers que je gravissais en cet instant. C'est, je crois, l'heure de la dire.

Dix-huit contrebandiers chargés chacun d'un sac de poudre de Berne passaient par là. Le dernier en rang s'aperçut que son sac s'allégeait sensiblement, et il était déjà tout disposé à s'en féliciter, lorsqu'il vint à se douter ingénieusement que l'allègement avait peut-être lieu aux dépens de la charge. Ce n'était que trop vrai; une longue traînée de poudre se voyait sur la trace qu'il avait suivie. C'était une perte, mais c'était surtout un indice qui pouvait trahir la marche de la troupe et compromettre ses destinées. Il cria halte, et à ce cri les dix-sept autres s'assirent en même temps sur leurs sacs, pour boire un coup d'eau-de-vie et s'essuyer le front.

Pendant ce temps, l'autre, l'ingénieux, rebroussait jusqu'à l'origine de la traînée de poudre. Il y atteignit au bout de deux heures de marche, et, il y mit le feu avec sa pipe: c'était pour détruire l'indice. Deux minutes après, il entendit une détonation superbe, qui, se répercutant contre les parois des montagnes, roulant par les vallées et remontant par les gorges, lui causa une surprise merveilleuse; c'étaient les dix-sept sacs qui, rejoints par la traînée, sautaient en l'air, y compris les

dix-sept pères de famille assis dessus. Sur quoi, je remarque deux choses:

La première, c'est que cette histoire est une vraie histoire, agréable et récréative, suffisamment vraisemblable, prouvée par la tradition, et par le couloir qui subsiste toujours, comme chacun peut aller s'en assurer. Je la tiens pour aussi certaine que le passage d'Annibal par le mont du petit Saint-Bernard. Comment prouve-t-on le passage d'Annibal par le petit Saint-Bernard? On commence par vous montrer une roche blanche au pied du mont, après quoi l'on vous démontre que c'est celle que ce Carthaginois, arrivé au sommet, fit fondre dans du vinaigre.

La seconde chose que je remarque, c'est que, dans cette histoire, dix-sept hommes périssent; mais, remarquez bien, il en reste un pour porter la nouvelle. C'est là, si je ne m'abuse, le signe, le critérium d'une histoire modèle; car, dans une bataille, un désastre, une catastrophe, que peu périssent, c'est mesquin; que tous périssent, c'est nuit close; mais que, du beau milieu d'une immense déconfiture, un, un seul en réchappe, et tout justement pour porter la nouvelle, c'est l'exquis du genre et la joie de l'amateur. Et c'est pourquoi l'histoire, tant la grecque que la romaine et la moderne, est riche en traits tout pareils.

Il faisait fort chaud dans mon couloir; toutefois, à cette élévation, la chaleur est tempérée par la vivacité de l'air; d'ailleurs la beauté du spectacle que l'on a sous les yeux captive l'âme et fait oublier les petites incommodités qui, dans une plaine ingrate, paraissent quelquefois si intolérables. En me retournant, je voyais de fort près le dôme de glace du mont Buet. . . . je crus voir aussi, pas bien loin, quelque chose qui bougeait derrière les derniers sapins que j'avais dépassés; j'allais m'imaginer que ce pouvait être les pieds dont j'avais vu la tête, en sorte que je continuai de marcher avec une croissante circonspection.

Malheureusement, je suis né très peureux; je déteste le danger où les héros se plaisent, dit-on; je n'aime rien tant qu'une sécurité parfaite en tête, en queue et sur les ailes. L'idée seule que, dans un duel, on est exposé à voir une pointe d'épée en face de son œil droit, a toujours suffi pour me rendre d'une prudence grande, malgré mon naturel qui est vif; d'une susceptibilité obtuse, malgré ma fierté, qui est chatouilleuse. Et ce pouvait être ici pis qu'un duel, ce pouvait être un attentat sur ma bourse, ou sur ma personne, ou sur toutes les deux à la fois; ce pouvait être une catastrophe épouvantable, et personne pour en porter la nouvelle. Quand cette idée me fut venue, je n'en eus plus d'autre, et elle me domina si bien, que je finis par me cacher parmi les rochers, pour observer de là ce qui se passait sur mes derrières.

J'observais depuis une demi-heure environ (c'est très fatigant d'observer), quand un homme de mauvaise mine se hasarda à

sortir doucement de derrière les sapins. Il regarda longtemps dans la direction des rochers, parmi lesquels j'étais caché, puis il frappa deux fois des mains. A ce signal, deux autres hommes parurent, et tous les trois, chargeant un gros sac sur leurs épaules, se mirent à monter tranquillement, en fumant leurs pipes qu'ils rallumèrent. Ils arrivèrent bientôt ainsi à l'endroit même où j'observais, tapi contre terre, et ils s'assirent sur leurs sacs, précisément comme les dix-sept. Par malheur, ils me tournaient le dos.

J'eus tout le loisir de faire mes remarques. Ces messieurs me parurent bien armés. Ils avaient entre eux trois une carabine et deux pistolets, sans compter le gros sac, que mon imagination, fidèle aux leçons de l'histoire, ne manqua pas de remplir de poudre de Berne. Et je frémissais déjà à l'idée de quelque traînée, lorsque l'un d'eux, s'étant levé pour s'éloigner de quelques pas, déposa sur son sac sa pipe tout allumée. A cette vue, je recommandai mon âme à Dieu, et j'attendis l'explosion, tout en me serrant étroitement contre un roc, sur l'abri duquel je comptais tout juste assez pour ne pas hurler de frayeur.

L'homme qui venait de s'éloigner, avait gravi une hauteur, d'où il jeta un regard d'observation sur la route qu'ils allaient parcourir; puis, revenant vers ses compagnons:

«On ne le voit plus, dit-il.

— Tout de même, dit l'autre, ce gueux-là suffit pour nous vendre!

— Et je parie, interrompit le troisième, que c'est pour cela qu'il galope en avant; un douanier déguisé, je vous le dis. Il s'arrêtait comme pour flairer, il regardait de ci, de là, et autre part. . . .

— Ah! que nous ne l'ayons pas dépêché, ni vu ni connu, dans ce petit coin propice et solitaire! Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

— Aussi Jean-Jean n'est-il pas revenu, reprit celui qui avait parlé le second. Voici tout justement, au bas de cette rampe, le trou où a péri sa carcasse. Le matin, quand nous le prîmes, pour se donner l'air d'un particulier, il venait de jeter loin sa carabine, — c'est celle-ci; — son procès fut vite fait. A peine on le tint que Lamèche l'attacha à un arbre, et Pierre l'abattit d'une balle dans la tempe, et le farceur ne lui dit qu'après; «Jean-Jean, fais ta prière!»

Un affreux rire suivit ces horribles paroles, jusqu'à ce que le même homme s'étant levé pour donner le signal du départ:

«Parbleu! s'écria-t-il en m'apercevant, nous trouvons la pie au nid. Voici notre amateur!»

Les deux autres, à ces mots, se levèrent en sursaut, et je crus voir une multitude innombrable de pistolets braqués sur ma tempe.

«Messieurs, leur dis-je, messieurs, je . . . vous vous

trompez . . . permettez . . . baissez d'abord vos armes . . . Messieurs, je suis le plus honnête homme du monde (ils froncèrent les sourcils) . . . Baissez, je vous prie, vos armes, qui pourraient partir sans votre volonté je suis homme de lettres . . . tout particulièrement étranger aux douanes . . . marié, père de famille . . . Baissez, je vous en conjure, vos armes, qui m'empêchent de recueillir mes idées. Daignez continuer votre chemin sans vous inquiéter de moi . . . je me moque des douanes. Je m'intéresse même à votre métier pénible. Vous êtes d'honnêtes gens qui portez l'abondance chez les victimes d'une odieuse fiscalité. J'ai l'honneur, messieurs, de vous saluer avec respect.

— Tu es ici pour nous observer! reprit d'un ton de Cartouche le plus mauvais des trois.

— Du tout! du tout! . . . je suis ici pour . . .

— Pour nous observer et nous vendre. On te connaît. On t'a vu là-bas, épier, regarder . . .

— . . . La belle nature, mes bons messieurs, rien d'autre.

— La belle nature! . . . Et ce coin où tu t'es tapi, était-ce, dis-moi, pour cueillir des simples? Mauvais métier que tu fais. Ces montagnes sont à nous. Malheur à qui vient nous y flairer! Fais ta prière.»

Il leva son pistolet. Je tombai par terre. Les deux autres s'approchèrent plutôt qu'ils n'intervinrent, et tous les trois échangèrent à voix basse quelques paroles, à la suite desquelles l'un d'eux, plaçant sans façon sa charge sur mes épaules: „Hu!“ cria-t-il. C'est ainsi que je me trouvais faire partie d'une expédition de contrebande. C'était pour la première fois de ma vie; je me suis depuis toujours arrangé pour que ce fût la dernière.

Il paraît que mon sort venait d'être décidé dans ce conseil secret, car ces hommes ne s'occupaient plus de moi. Ils marchaient en silence, portant tour à tour les deux charges restantes. J'essayai toutefois de revenir sur la démonstration de mon innocence, mais leur œil exercé plaidait plus en faveur de mon dire que ne pouvaient le faire toutes mes assurances; ils en étaient seulement à ne pas s'expliquer pourquoi j'avais marché avec circonspection et regardé autour de moi, alors que je devais encore me croire seul. Je leur donnai la clef de ce mystère, en leur avouant l'apparition qui m'avait frappé quand je considérais la flaque d'eau. «C'est égal, dit le mauvais, innocent ou non, tu peux nous vendre; marche! Voici tout à l'heure la forêt; on t'y fera ton affaire.»

Que l'on juge du sinistre sens que je dus attacher à ces paroles. Aussi, durant la demi-heure de promenade que nous fîmes jusqu'à la forêt prochaine, j'eus le temps de me faire une juste idée des angoisses d'un patient que l'on conduit à l'échafaud. Elles sont, je puis l'assurer, fort dignes de pitié. Encore avais-je,

en ma faveur, mon innocence d'abord, et puis la chance de rencontrer quelqu'un, sans compter celle qui m'était offerte de me précipiter, moi et ma charge, dans un abîme fort convenable qui s'ouvrait à notre droite. La première de ces chances ne se présenta pas, je ne voulus pas de l'autre, en sorte que nous arrivâmes sans encombre à la forêt. Là ces messieurs m'ôtèrent ma charge; ils me lièrent fortement à un gros mélèze, et . . . au lieu de *m'abattre*, comme ils avaient fait de Jean-Jean: «Il nous faut, me dirent-ils, vingt-quatre heures de sécurité. Tenez-vous en joie! Demain, en repassant, nous vous délierons, et la reconnaissance vous rendra discret.» Après quoi, ils reprirent leur charge et me quittèrent.

Je crois que jamais la nature ne me parut belle et radieuse comme dans ce moment-là. Chose singulière! mon mélèze ne me gênait nullement. Vingt-quatre heures me semblaient une minute, ces hommes, de bien honnêtes gens, un peu brusques par nécessité, mais d'ailleurs estimables et connaissant les usages. C'est que la vie m'était rendue! Aussi, au bout de quelques minutes, une joie puissante succédant au trouble le plus effroyable, j'éprouvai une sorte d'anéantissement, et, quand jer evins à moi, les larmes inondaient mon visage. Je n'ai pas voulu mêler, au récit d'angoisses devenues risibles par le dénouement auquel elles aboutirent, celui des mouvements qui agitèrent mon cœur dans cette occasion; mais pourquoi tairais-je qu'à peine délivré je rendis grâce à Dieu de toutes les forces de mon âme, et que ces larmes que je versais avec tant de douceur étaient celles de cet amour et de cette gratitude profonde qui ne peuvent être sentis que pour Celui-là seulement qui tient nos jours en sa main? Je le bénis mille fois, et le premier sentiment qui succéda à ces actions de grâces fut celui du bonheur que j'éprouverais, après de si vives angoisses, à me retrouver au milieu de ma famille. J'étais tellement impatient d'aller me jeter dans ses bras, que c'est par là que je commençai à ressentir l'inconvénient d'avoir un mélèze attaché à sa personne.

Il était deux heures de l'après-midi. Je n'en avais plus que vingt-trois à attendre. Cet endroit était sauvage, tout voisin des neiges, nullement fréquenté des voyageurs. Au surplus, une personne eût paru dans ces premiers moments que, tout pénétré encore d'un profond respect pour mes persécuteurs, qui ne pouvaient être fort éloignés, je l'eusse priée, je crois, de ne me délivrer point, de n'approcher pas. Toutefois, vers quatre heures, mon respect avait diminué en raison directe du carré des distances, et en même temps mon mélèze, toute figure à part, commençait à me scier le dos d'une façon étrange; mais je n'en étais guère plus avancé, et je ne voyais plus que le rat de la fable qui pût me tirer de là, lorsque parut un naturel.

Ce naturel était lui-même très fabuleux. Il avait un cha-

peau percé, des culottes, point de bas, et, sous le nez, une sorte de forêt noire provenant de l'usage immodéré d'un tabac de contrebande apparemment.

«Holà! hé! au secours! brave homme!» lui criai-je.

Au lieu d'accourir, il s'arrêta court, et huma une énorme prise.

Le paysan savoyard n'est pas cauteleux, mais prudent, il ne précipite rien, il n'allonge le bras que là où il y voit clair; il ne se mêle d'une affaire que lorsqu'il n'aperçoit au travers ni noise avec l'autorité, ni brouillerie avec ses voisins, ni frottement quelconque avec les carabiniers royaux; d'ailleurs, le meilleur homme du monde, ce que je dis sérieusement, et pour l'avoir éprouvé en mainte occasion.

Mon naturel était donc le meilleur homme du monde; mais cet homme attaché à un mélèze, ça ne lui sembla pas clair. Ce pouvait être de par l'autorité, ou de par quelqu'un, ou de par autre chose. C'est pour cela qu'avant de s'avancer il voulut me voir venir.

A la fin: «Fait un bien joli temps! me cria-t-il en souriant matoisement, et comme si j'eusse été là pour l'agrément de la promenade; bien joli!

— Venez donc me délier, au lieu de me parler du beau temps; plaisant que vous êtes.

— On vous déliera assez. Y a-t-il longtemps que vous êtes là?

— Il y a trois heures. Allons, à l'ouvrage!»

Il fit deux pas:

«C'est-il bien des méchants qui vous ont ainsi arrangé?

— Je vous conterai tout cela. Déliez toujours.»

Il fit encore trois pas, et je crus que j'étais enfin arrivé au terme de mes tribulations, lorsqu'il se prit à dire à voix basse et d'un air mystérieux:

«Dites voir? C'est-il bien des gens de la contrebande?

— Tout juste. Vous y êtes; ces scélérats m'ont attaché dans ce bois, pour que je meure d'ici à demain qu'ils repasseront.»

Ces mots firent un effet prodigieux sur le naturel.

Il recula de frayeur et fit mine de me planter là. Alors, ne pouvant plus contenir ma colère, je l'insultai comme le dernier des misérables qui ont, ou qui n'ont pas une face humaine.

Pour lui, sans s'émouvoir de mes injures: «On verra voir, murmurait-il en se retirant tout doucement. On vous déliera assez . . .» Puis, doublant le pas, il disparut au tournant du sentier. Je l'accompagnai de mes malédictions.

Je ne savais que penser ni que faire. Ma situation me semblait aggravée par ce que j'avais dit à cet homme, qui pouvait me compromettre auprès des contrebandiers, si encore il n'était pas lui-même un affilié de la bande. Aussi mon imagination commençait-elle à s'assombrir singulièrement, et, sans les ébats de deux écureuils qui m'offrirent quelque sujet de distraction, j'aurais été fort malheureux. Ces jolis, mais timides animaux, se

croyant seuls dans les bois, y jouaient avec cette libre aisance et cette grâce de mouvements que tue la crainte et, se poursuivant d'arbre en arbre, ils me surprenaient par l'agilité de leurs sauts et par l'élégante gentillesse de leurs manœuvres. Comme je faisais corps avec le mélèze, l'un d'eux descendit étourdiment le long de ma personne pour escalader un arbre voisin, sur lequel l'autre le poursuivit de branche en branche jusqu'à la cime. Tout à coup ils demeurèrent immobiles, comme d'un commun accord, ce qui me fit conjecturer que, de là-haut, ils voyaient quelqu'un s'approcher.

Je ne me trompais point; un gros homme parut, suivi du naturel à la forêt noire. Ce gros homme avait trois mentons, une face de pleine lune, œil petit et malheureusement très prudent, un chapeau à cornes et un habit à queue. Quand il m'eut aperçu, il se constitua en état d'observation.

«Qui êtes-vous ? lui criai-je.

— Le syndic de la commune, répondit-il, sans avancer d'un pas.

— Eh bien ! syndic de la commune, je vous somme de me délier, ou de me faire délier par ce subalterne qui se bourre de tabac à vos côtés !

— On vous déliera assez ! dirent-ils tous les deux en même temps . . . Dites voir un peu votre affaire !» ajouta le syndic.

Instruit par l'expérience, je m'étais promis de ne plus souffler mot des contrebandiers.

«Mon histoire, elle est fort simple. J'ai été attaqué et dépouillé par des brigands qui m'ont attaché à cet arbre, et je demande à être délivré promptement.

— Ah ! voilà l'affaire ! dit le syndic. Des brigands? que vous dites . . .

— Oui, des brigands. Je passais la montagne avec un mulet qui portait ma valise. Ils m'ont volé et le mulet et la valise . . .

— Ah ! voilà l'affaire !

— Bien certainement que voilà l'affaire ! Et maintenant que vous êtes au fait, avancez et délivrez-moi promptement. Allons!

— Voilà l'affaire ! répéta-t-il, au lieu d'avancer. Dites voir ! c'est que ça va coûter beaucoup en écritures . . .

— Déliez-moi toujours, misérable ! Que voulez-vous que je fasse de vos écritures ?

— C'est que, voyez-vous, il faudra verbaliser, comme de juste.

— Vous verbaliserez après. Déliez-moi toujours.

— Pas possible, mon bon monsieur, je serais en faute. Verbaliser d'abord, et puis vous délier après. Je vais vous quérir des témoins. Il faut que j'en aie deux à même de signer leur nom. C'est du temps qu'il faut pour les avoir, vous concevez ; et puis leur journée à payer, mais monsieur a les moyens.»

Puis se tournant vers le naturel :

«Descends voir chez la Pernette, à Maglan. Elle t'indiquera où est son homme, le notaire ; tu iras le quérir pour qu'il monte, après quoi, tu tires sur Saint-Martin, où tu trouves Benoîton, le marguillier, qui y est, bien sûr, puisqu'il sonne aujourd'hui la noce pour les Chozet ; tu lui diras qu'il monte de même. Et que le notaire apporte l'écritoire, — la nôtre s'est répandue mardi à la veillée, — et aussi le papier timbré. Va, mon garçon, fais diligence ; avec les honnêtes gens, on compte après et on n'y perd rien. Va, et en passant à Véluz, dis à Jean-Marc que sa cavale a la morve, et qu'on lui a mis les feux, mais que l'automne la refera. Va !

— Qu'il aille au diable ! et Jean-Marc et sa cavale, et vous avec ! . . . magistrat stupide ! misérables sans humanité ! Ou bien, tenez, déliez-moi, et je vous donne un louis d'or à chacun.»

A cette proposition, le naturel, qui s'était déjà mis en chemin, s'arrêta court, en ouvrant de grands yeux de concupiscence. Mais le syndic :

«Vous payerez les écritures et les frais, et vous baillerez, par après, un pourboire à volonté : s'il est fort, quiconque ne veut s'en plaindre ; mais pour ce qui est d'acheter le monde par avance, vous mettriez louis d'or sur louis d'or, que ça n'y ferait rien. Savez-vous qu'on est syndic de la commune de père en fils, depuis Antoine-Baptiste, mon ancêtre, et qu'avant qu'on se donne une tare, l'Arve n'aura plus d'eau ? Vas-tu, toi ? cria-t-il au naturel. Prenez patience, ajouta-t-il en me quittant, je vais vous quérir une chopine de rouge, qui va vous réconforter des mieux.»

C'est ainsi que la désolante, mais méritoire honnêteté de ce bonhomme me fut aussi contraire que son respect pour les formes. Je demeurai de nouveau seul, et cette fois, bien certain que je ne serais délivré que le lendemain matin, je tâchai de m'accoutumer à cette idée. Heureusement la soirée était chaude, et l'air d'une sérénité délicieuse. Le soleil, déjà sur son déclin, pénétrait horizontalement dans la forêt, fermée durant le jour à ses rayons, et les troncs des mélèzes se projetaient en longues ombres sur un sol mousseux, tout resplendissant de teintes jaunes et éclatantes. Quelques buses que j'avais vues planer au-dessus de ma tête avaient disparu ; les corbeaux traversaient en croassant la vallée de l'Arve pour gagner leur gîte nocturne, et les cimes elles-mêmes, en se décolorant peu à peu, semblaient passer de l'activité de la vie au silence du sommeil. Cette paix du soir, ce spectacle de la nature qui s'enveloppe d'ombres et s'endort dans la nuit, exercent sur l'âme une secrète puissance, qui y éteint le trouble et les préoccupations dans le charme d'une douce mélancolie. Malgré le désagrément de ma situation, je n'échappai pas à ces impressions. Mon cœur, mollement

remué, se reportait sur les heures de cette orageuse journée, et, en y retrouvant la trace des angoisses du matin, il savourait avec plus de vivacité la tranquille douceur de la soirée et le rassérénant espoir d'une délivrance, sinon immédiate, du moins assurée et prochaine.

Cependant, aux derniers rayons du couchant, je vis paraître sur mon horizon quelques hommes, des femmes, des enfants, tout un village. Ces figures, placées entre le soleil et moi, se détachaient en mouvantes silhouettes sur le transparent feuillage des mélèzes inférieurs, en sorte que je ne reconnus pas d'abord parmi elles mon syndic et sa chopine. Il s'y trouvait pourtant, et à ses côtés le curé, qu'amenait aussi la renommée de mon aventure. La visite de cet ecclésiastique ranima mes espérances, et je m'apprêtai à faire tourner au profit de ma délivrance tout ce que je pourrais trouver en lui de vertus chrétiennes.

Ce curé était fort âgé, infirme; il montait lentement.

«Ohé! dit-il en m'apercevant; ces scélérats vous ont vilainement emmaillotté, monsieur! Je vous salue.»

Le ton franc et l'air ouvert de ce bon vieillard me ravirent de joie.

«Vilainement en vérité, répondis-je; excusez-moi si par leur faute je ne puis m'incliner ni vous tirer mon chapeau, monsieur le curé. Puis-je vous entretenir quelques minutes en particulier?

— Le plus pressé, ce me semble, c'est de vous délier, reprit-il; vous m'entretiendrez après plus commodément. Allons, Antoine, dit-il au syndic, à l'œuvre! et coupe-moi ces cordes, ce sera plus tôt fait.»

Je me confondis en expressions de reconnaissance, et certes elles partaient du cœur. Antoine, ayant tiré son couteau, se disposait à couper mes liens, lorsque le naturel, qui convoitait la corde, et qui était jaloux de la posséder dans son intégrité, écarta le couteau et alla droit au nœud, qu'il parvint à défaire au bout de quelques instants. A peine libre, je serrai la main du curé, et, dans les premiers mouvements de ma joie, je le baisai sur les deux joues. Mais aussitôt une vive douleur se fit sentir dans tous mes membres, et, incapable de mouvoir mes jambes engourdies, je fus contraint de m'asseoir sur la place même. Alors Antoine s'approcha avec la chopine, pendant que le curé envoyait un de ses paroissiens chercher sa mule pour la mettre à mon service. Ces ordres donnés: «Je suis prêt à vous écouter, me dit-il,» et tout le village, femmes, marmots, pâtres, syndic et marguillier, firent cercle autour de nous. Le soleil venait de se coucher.

Je racontai mon histoire dans toute sa vérité. Les circonstances atroces qui avaient accompagné la mort de Jean-Jean pénétrèrent d'effroi ces bonnes gens; et, lorsque j'eus répété le blasphème qui avait provoqué le rire des contrebandiers: *Jean-*

Jean, fais ta prière! tous, curé et paroissiens, se signèrent d'un commun mouvement, au milieu d'un respectueux silence. Ému à cette vue, et vivement pressé de m'associer à ce naïf essor d'un sentiment si naturel, je portai instinctivement la main à mon chapeau, et je me découvris Les paroissiens parurent surpris, le curé demeura grave et immobile, et moi je me trouvai déconcerté. «Continuez, continuez,» me dit le bon vieillard. J'achevai l'histoire, sans oublier la prudence excessive du naturel ni le louable désintéressement du syndic.

Quand j'eus achevé ce récit: «C'est bien,» dit le vieux curé. Puis, s'adressant à ses paroissiens: «Vous autres, écoutez-moi. Vous tremblez devant ces scélérats, et voilà pourquoi ils osent tout; car ce sont les poltrons qui font les braves. Et ce qui est bien pis, c'est que quelques-uns profitent de leur abominable négoce. Vois-tu bien, à présent, André, où t'a conduit ton désordre de tabac, et cette brutale façon d'en consommer par-dessus tes moyens? Ton nez est gorgé, et tu n'as pas de bas; passe encore de n'avoir pas de bas: mais ce tabac, tu l'achètes des fraudeurs, et puis voilà que, pour ne pas te brouiller avec eux, tu n'oses délivrer un homme en peine, comme doit faire un chrétien! Mais sais-tu, André, que ces brigands-là seront grillés en enfer, et tirés à quatre diables et que je ne réponds de rien pour ceux qui les ménagent? Crois-moi, mon garçon, prends moins de tabac, et achète-le au bureau. Pour Antoine, il a cru bien faire, et, ce qui vaut mieux, il a bien fait. C'est la règle qui l'enchaîne, lui, et non pas ses appétits.» Le bon curé, en achevant ces mots, frappa familièrement sur l'épaule d'Antoine, qui, glorieux de cette approbation donnée par-devant tout le village à sa conduite prudente et désintéressée, se rengorgea naïvement, tenant sa chopine d'une main et son chapeau à cornes de l'autre.

Pendant ces discours, la mule était arrivée. On m'aida à me hisser dessus, et je pus enfin prendre congé de mon mélèze. Nous descendîmes. Le syndic tenait la bride, le bon curé causait à mes côtés, puis venaient les paroissiens; et cette pittoresque procession marchait à la lueur d'un clair crépuscule, tantôt éparse sur les mousses de la forêt, tantôt agglomérée dans le fond d'un ravin, ou descendant à la file les contours sinueux d'un étroit sentier. Au bout d'une demi-heure, nous atteignîmes des pâturages ouverts, d'où l'on découvrait l'autre revers de la vallée de l'Arve, déjà enseveli dans une nuit profonde, et, à peu de distance de nous, quelque culture, des hêtres et la flèche penchée d'un clocher délabré. C'était le village. Quand nous y entrâmes: «Bonsoir à tous! dit le curé à son monde. Pour vous, monsieur, je vous offre un lit et à souper. C'est jour maigre, mais j'ai vu là-haut que vous n'êtes pas catholique; ainsi nous vous restaurerons de notre mieux. Marthe! cria-t-il

en approchant de la cure, apprête au plus vite un poulet, et donne-moi la clef de la cave.»

Je soupai en tête-à-tête avec cet excellent homme, qui fit maigre pendant que je dévorais le poulet. Après que nous eûmes bu la fin d'une bouteille de vin vieux qu'il avait débouchée en mon honneur, je pris congé de mon hôte pour aller goûter un repos dont j'avais grand besoin.

Le lendemain, je descendis à Maglan. Mon but avait été de visiter Chamounix; mais, après des émotions si vives et une si rude aventure, je ne me sentais plus la moindre velléité de courir le pays, en sorte que je tournai le dos aux montagnes, et je me hâtai de regagner mes foyers par le plus court chemin.

Tœpffer.

104. LA JEUNE SIBÉRIENNE.

Un officier russe, nommé Lopouloff, avait été, quoique innocent, relégué en Sibérie avec sa famille et condamné à y passer le reste de ses jours. Sa fille Prascovie conçut le généreux projet de partir pour Saint-Pétersbourg afin de demander à l'empereur la grâce de son père. Elle avait plus de mille lieues à parcourir; mais elle mit sa confiance en Dieu, et, bien que dénuée de toute ressource, elle entreprit ce long et périlleux voyage.

Ce fut dans la quinzième année de son âge que la première idée d'aller à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père lui vint à l'esprit. Elle avait choisi, dans la lisière d'un bois de bouleaux qui se trouvait près de la maison, une place favorite où elle se retirait souvent pour faire ses prières. Là, tout entière à son projet, elle venait prier Dieu, avec toute la ferveur de sa jeune âme, de favoriser son voyage et de lui donner la force et les moyens de l'exécuter. Elle fut longtemps avant d'oser s'ouvrir à ses parents au sujet de l'entreprise qu'elle méditait.

Plusieurs années encore s'écoulèrent avant qu'elle pût obtenir leur consentement. Enfin le départ de la jeune fille fut décidé.

Cependant Prascovie pressait son départ. Toute la fortune de la famille consistait dans un rouble en argent. Après avoir vainement tenté d'augmenter cette modique somme, on fixa le jour de la cruelle séparation. Aussitôt que la nouvelle s'en répandit dans le village, toutes les connaissances de Prascovie vinrent la voir, poussées par la curiosité plutôt que par un véritable intérêt. Au lieu de l'aider ou de l'encourager dans son entreprise, on désapprouva généralement son père de lui avoir accordé la permission de partir. Ceux qui auraient pu lui donner quelques secours parlèrent des circonstances malheureuses qui empêchent souvent les meilleurs amis de se rendre service au besoin; et, au lieu de l'assistance et des consolations que la famille en attendait, ils ne lui laissèrent en la quittant que de sinistres présages. Cependant deux des plus pauvres et

des plus obscurs prisonniers prirent la défense de Prascovie, et l'encouragèrent par leurs conseils. «On a vu, disaient-ils, des choses plus difficiles réussir contre toute espérance. Sans parvenir elle-même jusqu'au souverain, elle trouvera des protecteurs qui parleront pour elle, lorsqu'on la connaîtra et qu'on l'aimera comme nous.» Le 8 septembre, à l'aube du jour, ces deux hommes revinrent pour prendre congé d'elle et pour assister à son départ. Ils la trouvèrent déjà toute disposée pour le grand voyage, et chargée d'un sac qu'elle avait préparé depuis longtemps. Son père lui remit le rouble qu'il lui destinait, mais qu'elle ne voulut point accepter; elle représentait que cette petite somme ne pouvait pas la conduire jusqu'à Saint-Pétersbourg, tandis qu'elle pouvait leur devenir nécessaire. Un ordre absolu de son père put seul la lui faire accepter. Les deux pauvres exilés voulurent aussi contribuer au petit fonds qu'elle emportait pour le voyage; l'un offrit trente kopeks en cuivre, et l'autre une pièce de vingt kopeks en argent: c'était leur subsistance de plusieurs jours. Prascovie refusa leur offre généreuse, mais elle en fut vivement touchée. «Si la Providence, leur dit-elle, accorde jamais quelque faveur à mes parents, j'espère que vous en aurez une part.»

Dans ce moment, les premiers rayons du soleil levant parurent dans la chambre. «L'heure est venue, dit-elle: il faut nous séparer.» Elle s'assit, ainsi que ses parents et les deux amis, comme il est d'usage en Russie en pareille circonstance. Lorsqu'un ami part pour un voyage de long cours, au moment de faire les derniers adieux, le voyageur s'assied; toutes les personnes présentes doivent l'imiter: après une minute de repos, pendant laquelle on parle du temps et de choses indifférentes, on se lève, et les pleurs et les embrassements commencent.

Prascovie reçut à genoux la bénédiction de ses parents, et, s'arrachant courageusement de leurs bras, quitta pour toujours la chaumière qui lui avait servi de prison depuis son enfance. Les deux exilés l'accompagnèrent pendant le premier verste. Le père et la mère, immobiles sur le seuil de la porte, la suivirent longtemps des yeux, voulant lui donner de loin un dernier adieu; mais la jeune fille ne regarda plus en arrière, et disparut bientôt dans l'éloignement.

Les premières journées se passèrent sans accident; mais bientôt des difficultés et des dangers de plus d'un genre se présentèrent sur le chemin de notre voyageuse.

Un violent orage la surprit un soir, comme elle achevait avec peine une des plus longues journées qu'elle eût encore faites. Elle redoubla de vitesse pour atteindre les premières habitations, qu'elle ne croyait pas être fort éloignées; mais un tourbillon de vent ayant renversé un arbre devant elle, la fray-

eur lui fit chercher un refuge dans un bois voisin. Elle se plaça sous un sapin entouré de hauts buissons, pour se préserver de la violence du vent. La tempête dura toute la nuit; la jeune fille la passa sans abri dans ce lieu désert, exposée aux torrents de la pluie, qui ne cessa que vers le matin. Lorsque l'aube parut, elle se traîna jusqu'au chemin, exténuée de froid et de faim, pour continuer sa route. Heureusement, un paysan qui passait eut pitié d'elle et lui offrit une place sur son chariot. Vers les huit heures du matin, elle arriva dans un grand village. Le paysan, qui ne devait pas s'y arrêter, la déposa au milieu de la rue et continua sa route. Prascovie pressentait qu'elle serait mal reçue: les maisons avaient une bonne apparence. Cependant, pressée par la fatigue et la faim, elle s'approcha de la fenêtre basse auprès de laquelle une femme de quarante à cinquante ans triait des pois, et la pria de la recevoir chez elle. La villageoise, après l'avoir examinée quelques instants d'un air de mépris, la renvoya durement.

En descendant du chariot qui l'avait amenée, Prascovie était tombée dans la boue et ses habits en étaient couverts. La cruelle nuit qu'elle venait de passer dans la forêt, ainsi que le manque de nourriture, avaient sans doute aussi altéré ses traits, et lui donnaient un aspect défavorable. La malheureuse fut rejetée de toutes les maisons où elle se présenta. Une méchante femme, à la porte de laquelle, vaincue par la fatigue, elle s'était assise, et qu'elle conjurait de la recevoir, la força par des menaces de s'éloigner. La jeune fille voyant une église devant elle s'y achemina tristement. «Du moins, disait-elle, on ne m'en chassera pas.» La porte s'en trouva fermée; elle s'assit sur les marches qui y conduisaient. Des petits garçons qui l'avaient suivie, et qui s'étaient attroupés autour d'elle lorsque la femme la maltraitait, continuèrent à l'insulter et à la traiter de voleuse. Elle demeura près de deux heures dans cette situation pénible, se mourant de froid, d'inanition, priant Dieu de l'assister et de lui donner la force de supporter cette épreuve.

Cependant une femme s'approcha pour l'interroger. Prascovie raconta l'affreuse nuit qu'elle avait passée dans le bois; d'autres paysans s'arrêtèrent pour l'entendre: Le starost du village examina son passeport, et déclara qu'il était en règle; alors la bonne femme attendrie lui offrit sa maison; mais lorsque la voyageuse voulut se soulever, ses membres étaient tellement engourdis qu'on fut obligé de la soutenir. Elle avait perdu un de ses souliers, elle montra son pied nu et ses jambes enflées. Une pitié générale succéda bientôt aux indignes soupçons qui l'avaient fait maltraiter. On la plaça sur un chariot, et les mêmes enfants qui l'avaient insultée quelques moments auparavant s'empressèrent de la traîner, et la conduisirent ainsi chez la villageoise, qui la reçut avec beaucoup d'amitié, et chez la-

quelle elle passa plusieurs jours. Pendant ce temps de repos, un paysan charitable lui fit une paire de bottines; enfin, lorsqu'elle eut recouvré sa santé et ses forces, elle prit congé de la bonne femme, et continua son voyage, qu'elle poursuivit jusqu'à l'hiver, s'arrêtant plus ou moins dans différents villages, selon que la fatigue l'y obligeait et d'après l'accueil qu'elle recevait des habitants. Elle tâchait, pendant le séjour qu'elle y faisait, de se rendre utile, en balayant la maison, en lavant le linge ou en cousant pour ses hôtes.

Un soir, comme elle marchait le long des maisons d'un village, pour chercher un logement, un paysan, qui venait de lui refuser très durement l'hospitalité, la suivit et la rappela. C'était un homme âgé, de très mauvaise mine. Prascovie hésita si elle accepterait son offre, et se laissa cependant conduire chez lui, craignant de ne pas obtenir un autre gîte. Elle ne trouva dans la chaumière qu'une femme âgée, et dont l'aspect était encore plus sinistre que celui de son conducteur. Ce dernier ferma soigneusement la porte et poussa les guichets des fenêtres. On la fit asseoir. La chambre n'était éclairée que par des esquilles de sapin enflammées, plantées dans un trou de la muraille, et qu'on remplaçait souvent lorsqu'elles étaient consumées. A la clarté lugubre de cette flamme, lorsqu'elle se hasardait à lever les yeux, elle voyait ceux de ses hôtes fixés sur elle. Enfin, après quelques minutes de silence: — D'où venez-vous? lui demanda la vieille. — Je viens d'Ischim et je vais à Pétersbourg. — Oh! oh! vous avez donc beaucoup d'argent pour entreprendre un si long voyage? — Il ne me reste que quatre-vingts kopeks en cuivre, répondit la voyageuse intimidée. — Tu mens, s'écria la vieille; oui, tu mens! On ne se met pas en route pour aller si loin avec si peu d'argent.

La jeune fille avait beau protester que c'était là tout son avoir, on ne la croyait pas. La femme ricanait avec son mari. La malheureuse fille retenait ses larmes et priait Dieu tout bas de la secourir. On lui donna cependant quelques pommes de terre, et, dès qu'elle les eut mangées, son hôtesse lui conseilla de s'aller coucher sur le poêle.

Dès qu'ils la crurent endormie, ils commencèrent leurs recherches. — Elle a encore de l'argent sur elle, disaient-ils. J'ai vu, ajouta la vieille, un cordon passé à son cou, auquel pend un petit sac; c'est là où est l'argent. C'était un petit sac de toile cirée contenant son passeport, qu'elle ne quittait jamais. Ils se mirent à parler plus bas, et les mots qu'elle entendait de temps en temps n'étaient pas faits pour la rassurer. Après quelques instants de silence, et lorsque son imagination lui peignait les plus grands malheurs, la jeune fille vit tout à coup paraître auprès d'elle la tête de l'horrible vieille qui grimpait sur le poêle. Tout son sang se glaça dans ses veines. Elle la

conjura de lui laisser la vie, l'assurant de nouveau qu'elle n'avait point d'argent, mais l'inexorable visiteuse, sans lui répondre, se mit à chercher dans ses habits, dans ses bottines, qu'elle lui fit ôter. L'homme apporta de la lumière: on examina le sac du passeport, on lui fit ouvrir les mains; enfin, le vieux couple voyant ses recherches inutiles, descendit, et laissa notre voyageuse plus morte que vive.

Cette scène effrayante la tint longtemps éveillée. Cependant, lorsqu'elle reconnut, à leur respiration bruyante, que ses hôtes s'étaient endormis, elle se tranquillisa peu à peu, et, la fatigue l'emportant sur la frayeur, elle s'endormit elle-même profondément. Il était grand jour lorsque la vieille la réveilla. Elle descendit du poêle, et fut tout étonnée de lui trouver, ainsi qu'à son mari, un air plus naturel et plus affable. Elle voulait partir; ils la retinrent pour lui donner à manger. La vieille en fit aussitôt les préparatifs avec beaucoup plus d'empressement que la veille. Elle prit la fourche et retira du poêle la soupe, dont elle lui servit une bonne portion: pendant ce temps le mari soulevait une trappe du plancher sous lequel était le seau du kvas, et lui en servit une pleine cruche. Un peu rassurée par ce bon traitement, elle répondit avec sincérité à leurs questions, et raconta une partie de son histoire. Ils eurent l'air d'y prendre intérêt, et l'assurèrent qu'ils n'avaient voulu savoir si elle avait de l'argent que parce qu'ils l'avaient mal à propos soupçonnée d'être une voleuse, mais qu'elle pourrait voir, en comptant sa petite somme, qu'ils étaient bien loin eux-mêmes d'être des voleurs.

Lorsqu'elle eut fait quelques verstes hors du village, elle eut la curiosité de compter son argent. Au lieu de quatre-vingts kopeks qu'elle croyait avoir, elle en trouva cent vingt. Ses hôtes en avaient ajouté quarante.

La saison avançait; Prascovie fut retenue près de huit jours dans un village par la neige, qui était tombée en si grande abondance, que les chemins étaient impraticables aux piétons. Lorsqu'ils furent suffisamment battus par les traîneaux, elle se disposait courageusement à continuer sa route à pied; mais les paysans chez lesquels elle avait logé l'en dissuadèrent et lui en firent voir le danger. Cette manière de voyager devient alors impossible aux hommes même les plus robustes, qui périraient infailliblement égarés dans ces déserts glacés, lorsque le vent chasse la neige et fait disparaître les chemins.

Son bonheur amena dans ce village un convoi de traîneaux qui conduisaient des provisions à Ekatherinembourg pour les fêtes de Noël. Les conducteurs lui donnèrent une place sur un de leurs traîneaux. Cependant, malgré les soins que ces braves gens prenaient d'elle, ses habits n'étaient pas assortis à la saison, elle avait bien de la peine à supporter la rigueur de l'hiver,

enveloppée dans une des nattes destinées à couvrir les marchandises. Le froid devint si violent pendant la quatrième journée que, lorsque le convoi s'arrêta, la voyageuse, transie, n'eut pas la force de descendre du traîneau. On la transporta dans l'auberge. Les paysans s'aperçurent qu'elle avait une joue gelée, et la lui frottèrent avec de la neige, en prenant le plus grand soin d'elle; mais ils refusèrent absolument de la conduire plus loin. La jeune fille se mit à pleurer amèrement, prévoyant qu'elle ne trouverait plus une occasion aussi favorable et d'aussi bonnes gens pour la conduire. D'autre part, les maîtres de l'auberge ne paraissaient pas du tout disposés à la garder, et voulurent à toute force qu'elle partît avec ceux qui l'avaient amenée.

Ses conducteurs furent touchés de sa situation; ils se cotisèrent pour lui acheter une pelisse de mouton, qui dans le pays ne coûte que cinq roubles: malheureusemeut il ne s'en trouva point à vendre: aucun des habitants de cette ville isolée ne voulut faire le sacrifice de la sienne, parce qu'il était difficile de la remplacer. Dans cette perplexité, un des plus jeunes conducteurs proposa tout à coup un expédient des plus singuliers, et qui permit à Prascovie de profiter de leur bonne volonté. «Nous lui prêterons, dit-il, tour à tour nos pelisses, ou bien elle prendra la mienne une fois pour toutes, et nous changerons entre nous à chaque verste.» Ils y consentirent tous avec plaisir. On fit aussitôt le calcul de la distance et du nombre de fois que les pelisses devaient être échangées. La voyageuse fut placée sur un traîneau, bien enveloppée dans sa pelisse. Le jeune homme qui la lui avait cédée, se couvrit avec la natte dont elle s'était servie jusqu'alors, se mit à chanter à tue-tête et ouvrit la marche.

Pendant toute la route, Prascovie ne cessa de prier Dieu pour que la santé de ses conducteurs ne souffrît pas de leur bonne action.

La piété filiale de l'héroïque jeune fille surmonta tous les obstacles. Arrivée à St.-Pétersbourg dix-huit mois après son départ d'Ischim, elle trouva bientôt des cœurs amis qui s'intéressèrent chaudement à son entreprise. Sa plus chère espérance devint enfin une joyeuse réalité. Elle obtint une audience de l'empereur Alexandre I^{er}; on revisa le procès de son père, dont l'innocence fut reconnue.

Lorsque l'ukase définitif de la délivrance de Lopouloff fut expédié en Sibérie, en faisant annoncer à Prascovie cette heureuse nouvelle, Sa Majesté chargea un de ses ministres de lui demander si elle n'avait rien à désirer personnellement pour elle-même. Elle répondit aussitôt que, si l'empereur voulait encore lui accorder une grâce après l'avoir comblée de bonheur par la délivrance de son père, elle le suppliait d'accorder la

même faveur aux deux infortunés compagnons de ses parents. Le ministre rendit compte à l'empereur de la noble reconnaissance qui portait la jeune fille à sacrifier les faveurs de Sa Majesté pour rendre service à deux hommes qui lui avaient offert quelques kopeks à son départ de la Sibérie. Son désir fut exaucé, et l'ordre de leur rappel partit quelques jours après celui qui concernait son père. Ainsi le mouvement de générosité qui avait porté ces deux hommes à secourir de leurs faibles moyens la voyageuse à son départ, leur valut la liberté.

Qui ne voudrait, après avoir suivi jusqu'ici la noble jeune fille, apprendre qu'un bonheur durable fut désormais son partage? Il en devait être autrement. Elle eut l'inexprimable joie de revoir ses parents bien-aimés, mais, bientôt après, les germes d'une redoutable maladie, suite des fatigues et des privations qu'elle avait endurées pendant son long voyage, se développèrent rapidement. Elle succomba au bout de quelques années (1809), sans que la pensée l'abordât un instant qu'elle eût trop aimé les siens en se sacrifiant pour eux. Généreux et touchant exemple d'une des plus naturelles et des plus rares vertus!

X. de Maistre.

105. EXTRAITS DE DON QUICHOTTE.

Du caractère et des occupations de Don Quichotte.

Dans un village de la Manche vivait, il n'y a pas longtemps, un de ces gentilshommes qui ont une vieille lance, une rondache rouillée, un cheval maigre et un lévrier. Un bouilli, plus souvent de vache que de mouton, une vinaigrette le soir, des œufs frits le samedi, le vendredi des lentilles, et quelques pigeonneaux de surplus le dimanche, emportaient les trois quarts de son revenu. Le reste payait sa casaque de drap fin, ses chausses de velours avec les mules pareilles pour les jours de fête, et l'habit de gros drap pour les jours ouvriers. L'âge de notre gentilhomme approchait de cinquante ans. Il était vigoureux, robuste, d'un corps sec, d'un visage maigre, très matinal et grand chasseur. L'on prétend qu'il avait le surnom de Quixada ou Quésada.

Lorsque notre gentilhomme était oisif, c'est-à-dire, les trois quarts de la journée, il s'appliquait à la lecture des livres de chevalerie avec tant de plaisir, qu'il en oublia la chasse et l'administration de son bien. Cette passion devint si forte qu'il vendit plusieurs morceaux de terre pour se former une bibliothèque de ces livres.

Bientôt il lui vint dans l'esprit l'idée la plus étrange que jamais on ait conçue. Il s'imagina que rien ne serait plus beau, plus honorable pour lui, plus utile à sa patrie, que de ressusciter la chevalerie errante, en allant lui-même à cheval, armé comme les paladins, cherchant les aventures, redressant les torts, réparant les injustices. Il résolut aussitôt de mettre la main à

l'œuvre. La première chose qu'il fit, fut d'aller chercher de vieilles armes couvertes de rouille, qui depuis son bisaïeul étaient restées dans un coin. Il les nettoya, les rajusta le mieux qu'il put; mais il vit avec chagrin qu'il lui manquait la moitié du casque. Son adresse y suppléa; il fit cette moitié de carton, et parvint à se fabriquer quelque chose qui ressemblait à un casque. A la vérité, voulant éprouver s'il était de bonne trempe, il tira son épée, et, le frappant de toute sa force, il brisa du premier coup tout son ouvrage de la semaine. Cette promptitude à se rompre ne laissa pas de lui déplaire dans un casque. Il recommença son travail, et, cette fois, ajouta par-dessus de petites bandes de fer qui le rendirent un peu plus solide. Satisfait de son invention, il se tint pour très bien armé. Alors il alla voir son cheval, et quoique la pauvre bête ne fût qu'un squelette vivant, il lui parut plus vigoureux que le Bucéphale d'Alexandre ou le Babiéça du Cid. Il rêva pendant quatre jours au nom qu'il lui donnerait, ce qui l'embarrassait beaucoup. Après en avoir adopté, rejeté, changé plusieurs, il se détermina pour Rossinante, nom sonore selon lui, beau, grand, significatif. Il fut si content d'avoir trouvé ce nom superbe pour son cheval qu'il résolut d'en chercher un pour lui-même; et cela lui coûta huit autres jours. Enfin il se nomma Don Quichotte. Mais, se rappelant qu'Amadis ne s'était pas contenté de s'appeler seulement Amadis, et qu'il y avait joint le nom de la Gaule, sa patrie, il voulut aussi s'appeler Don Quichotte de la Manche, pour faire participer son pays à la gloire qu'il acquerrait.

Départ de Don Quichotte et de Sancho.

Tous leurs arrangements faits, une belle nuit, Don Quichotte et son écuyer, sans prendre congé de personne, partirent et marchèrent si bien, qu'au point du jour ils ne craignaient plus de pouvoir être rattrapés. Le bon Sancho, sur son âne, entre son bissac et sa grosse gourde, allait comme un patriarche, impatient déjà de voir arriver cette île dont il devait être gouverneur. Don Quichotte, rempli d'espoir, l'air fier et la tête haute, s'avançait sur la maigre Rossinante, dans cette même plaine où les rayons du soleil, l'atteignant seulement de côté, ne l'incommodaient pas autant qu'à sa première sortie. Sancho, pressé de parler, commença la conversation.

— Monsieur mon maître, dit-il, je supplie Votre Chevalerie errante de ne pas perdre de vue cette île qu'elle m'a promise. Je puis vous répondre que celle-là, quelque grande qu'elle soit, ne sera point mal gouvernée. — Ami Sancho, répondit Don Quichotte, de tout temps les chevaliers ont eu pour coutume de donner à leurs écuyers les îles ou les royaumes dont leur valeur les rend maîtres; tu sens bien que je ne voudrais pas déroger à ce noble usage. Je ferai mieux; la plupart des chevaliers

dont je te parle, attendaient que leurs écuyers fussent vieux pour récompenser leurs services, en leur donnant soit un comté, soit un marquisat, qui n'était souvent qu'une méchante province; mais moi, si Dieu nous laisse vivre, je pourrais bien, avant six jours, conquérir un si grand empire qu'un des royaumes qui en dépendront, sera justement ton affaire. Ne regarde pas cet événement comme difficile ou extraordinaire; dans le métier que nous faisons, rien n'est plus simple et plus commun. — Cela étant, reprit Sancho, une fois que je serais roi, Jeanne, ma femme, serait donc reine, et mes petits drôles infants? — Qui en doute? — Moi, j'en doute, parce que je connais ma femme, et je vous assure qu'il pleuvrait des couronnes, qu'aucune ne pourrait bien aller à sa tête. Je vous en préviens d'avance, elle ne vaut pas deux maravédis pour être reine; comtesse, je ne dis pas non, encore, nous y aurions du mal. — Ne t'en inquiète pas, mon ami; Dieu saura lui donner ce qu'il lui faut. Quant à toi, ne va pas être si modeste que de te contenter à moins d'un bon gouvernement. — Oh! que Votre Seigneurie soit tranquille; je m'en rapporterai là-dessus à vous seul. Un maître aussi puissant et aussi bon saura bien ce qui me convient.

Combat de Don Quichotte avec les moulins à vent.

Dans ce moment Don Quichotte aperçut trente ou quarante moulins à vent, et, regardant son écuyer: — Ami, dit-il, la fortune vient au-devant de nos souhaits. Vois-tu là-bas ces géants terribles? Ils sont plus de trente: n'importe, je vais attaquer ces fiers ennemis de Dieu et des hommes. Leurs dépouilles commenceront à nous enrichir. — Quels géants? répondit Sancho. — Ceux que tu vois avec ces grands bras qui ont peut-être deux lieues de long. — Mais monsieur, prenez-y garde, ce sont des moulins à vent, et ce qui vous semble des bras, n'est autre chose que leurs ailes. — Ah, mon pauvre ami, l'on voit bien que tu n'es pas encore expert en aventures. Ce sont des géants, je m'y connais. Si tu as peur, éloigne-toi, va quelque part te mettre en prière, tandis que j'entreprendrai cet inégal et dangereux combat.

En disant ces paroles, il pique des deux, sans écouter le pauvre Sancho, qui se tuait de lui crier que ce n'étaient point des géants, mais des moulins; sans se désabuser davantage à mesure qu'il en approchait. — Attendez-moi, disait-il, attendez-moi, lâches brigands: un seul chevalier vous attaque. — A l'instant même un peu de vent s'élève, et les ailes se mirent à tourner. — Oh! vous avez beau faire, ajouta Don Quichotte; quand vous remueriez plus de bras que le géant Briarée, vous n'en seriez pas moins punis. — Il dit, embrasse son écu, et, se recommandant à Dulcinée, tombe, la lance en arrêt, sur l'aile du premier moulin, qui l'enlève, lui et son cheval, et les jette à vingt pas l'un

de l'autre. Sancho se pressait d'accourir au plus grand trot de son âne. Il eut de la peine à relever son maître, tant la chute avait été lourde. — Eh! Dieu me soit en aide, dit-il, je vous crie depuis une heure que ce sont des moulins à vent. Il faut en avoir d'autres dans la tête pour ne pas le voir tout de suite. — Paix, paix! répondit le héros; c'est dans le métier de la guerre que l'on se voit le plus dépendant des caprices de la fortune, surtout lorsqu'on a pour ennemi ce redoutable enchanteur Freston, déjà voleur de ma bibliothèque. Je vois bien ce qu'il vient de faire: il a changé les géants en moulins pour me dérober la gloire de les vaincre. Patience! il faudra bien à la fin que mon épée triomphe de sa malice. — Dieu le veuille! répondit Sancho en le remettant debout et courant en faire autant à Rossinante, dont l'épaule était à demi déboîtée.

Cervantes, tr. par Florian.

106. EXTRAITS DE GIL BLAS.

Gil Blas au lecteur.

Avant que d'entendre l'histoire de ma vie, écoute, ami lecteur, un conte que je vais te faire.

Deux étudiants espagnols allaient ensemble de Penafiel à Salamanque. Se sentant las et altérés, ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassaient après s'être désaltérés, ils aperçurent, par hasard, auprès d'eux, sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacés par le temps et par les pieds des troupeaux qu'on venait abreuver à cette fontaine. Ils jetèrent de l'eau sur la pierre pour la laver, et ils lurent ces paroles: «Ici est enfermée l'âme du licencié Pierre Garcias.»

Le plus jeune de ces deux étudiants, qui était vif et étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit en riant de toute sa force: «Rien n'est plus plaisant! Ici est enfermée l'âme . . . Une âme enfermée . . . Je voudrais savoir quel original a pu faire une si ridicule épitaphe.» En achevant ces mots il se leva pour s'en aller.

Son compagnon, plus judicieux, dit en lui-même: «Il y a là-dessous quelque mystère; je veux demeurer ici pour l'éclaircir.» Celui-ci laissa donc partir l'autre, et, sans perdre de temps, se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il fit si bien qu'il l'enleva. Il trouva dessous une bourse de cuir, qu'il ouvrit. Il y avait dedans cent ducats, avec une carte sur laquelle étaient écrites ces paroles en latin: «Sois mon héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens de l'inscription, et fais un meilleur usage que moi de mon argent.»

L'étudiant, ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle était auparavant, et reprit le chemin de Salamanque avec l'âme du licencié.

Qui que tu sois, ami lecteur, tu vas ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux étudiants. Si tu lis mes aventures sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage; mais si tu le lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable.

De la naissance de Gil Blas et de son éducation.

Blas de Santillane, mon père, après avoir longtemps porté les armes pour le service de la monarchie espagnole, se retira dans la ville où il avait pris naissance. Il y épousa une petite bourgeoise qui n'était plus dans sa première jeunesse, et je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allèrent ensuite demeurer à Oviédo, où ils furent obligés de se mettre en conditions; ma mère devint femme de chambre, et mon père écuyer. Comme ils n'avaient pour tout bien que leurs gages, j'aurais couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse pas eu dans la ville un oncle chanoine.

Il me prit chez lui dès mon enfance, et se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé qu'il résolut de cultiver mon esprit. Je profitai si bien des instructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq ou six années j'entendis un peu les auteurs grecs et assez bien les poètes latins. Je m'appliquai aussi à la logique, qui m'apprit à raisonner beaucoup. J'aimais tant la dispute que j'arrêtais les passants, connus ou inconnus, pour leur proposer des arguments.

Je m'acquis par là, dans la ville, la réputation de savant. Mon oncle en fut ravi, parce qu'il fit réflexion que je cesserais bientôt de lui être à charge. Or ça, Gil Blas, me dit-il un jour, le temps de ton enfance est passé. Tu as déjà dix-sept ans, et te voilà devenu habile garçon: il faut songer à te pousser. Je suis d'avis de t'envoyer à l'université de Salamanque: avec l'esprit que je te vois tu ne manqueras pas de trouver un bon poste. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule, qui vaut bien dix à douze pistoles; tu la vendras à Salamanque, et tu en emploieras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu sois placé.

Il ne pouvait rien me proposer qui me fût plus agréable, car je mourais d'envie de voir le pays. Cependant j'eus assez de force sur moi pour cacher ma joie; et lorsqu'il fallut partir, je ne parus sensible qu'à la douleur de quitter un oncle à qui j'avais tant d'obligations.

Avant mon départ j'allai embrasser mon père et ma mère, qui ne m'épargnèrent pas les remontrances. Ils m'exhortèrent à prier Dieu pour mon oncle, à vivre en honnête homme, à ne me point engager dans de mauvaises affaires, et sur toutes choses, à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'ils m'eurent très

longtemps harangué, ils me firent présent de leur bénédiction, qui était le seul bien que j'attendais d'eux.

Aussitôt je montai sur ma mule, et sortis de la ville.

Comment Gil Blas apprend qu'il n'est pas la huitième merveille du monde.

J'arrivai heureusement à Pegnaflor, et j'entrai dans une hôtellerie d'assez bonne apparence, où je demandai à souper. C'était un jour maigre: on m'accommoda des œufs. Lorsque l'omelette qu'on me faisait fut en état d'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avais pas encore mangé le premier morceau que l'hôte entra, suivi d'un homme qui l'avait arrêté dans la rue. Ce cavalier portait une longue rapière, et pouvait bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé. «Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le Seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo, et le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel esprit dont la réputation est si grande en ce pays-ci? Vous ne savez pas, continua-t-il, en s'adressant à l'hôte et à l'hôtesse, vous ne savez pas ce que vous possédez: vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille du monde.» Puis se tournant de mon côté, et me jetant les bras au cou: «Excusez mes transports, ajouta-t-il; je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause.»

Je ne pus lui répondre sur le champ, parce qu'il me tenait si serré que je n'avais pas la respiration libre; et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade que je lui dis: «Seigneur cavalier, je ne croyais pas mon nom connu à Pegnaflor. — Comment, connu! reprit-il sur le même ton; nous tenons registre de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez pour un prodige, et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit que la Grèce d'avoir vu naître ses sages.»

Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade qu'il me fallut essuyer, au hasard d'avoir le sort d'Anthée. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurais pas été la dupe de ses démonstrations ni de ses hyperboles; j'aurais bien connu à ses flatteries outrées que c'était un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes, et qui, dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à souper avec moi. «Ah! très-volontiers, s'écria-t-il; je sais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus longtemps que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il, je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux par complaisance.»

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il semblait n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenait, je vis bien qu'elle serait bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement, qu'on la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevait de manger la première. Il y procédait pourtant d'une vitesse toujours égale, et trouvait moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges, ce qui me rendait fort content de ma petite personne. Il buvait aussi fort souvent: tantôt c'était à ma santé, et tantôt à celle de mon père et de ma mère, dont il ne pouvait assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même temps il versait du vin dans mon verre, et m'excitait à lui faire raison. Je ne répondais point mal aux santés qu'il me portait; ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur, que, voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandais à l'hôte s'il n'avait point de poisson à nous donner.

Le Seigneur Corcuélo (c'était le nom de l'hôte), qui, selon toutes les apparences, s'entendait avec le parasite, me répondit: «J'ai une truite excellente, mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront; c'est un morceaux trop friand pour vous. — Qu'appelez-vous trop friand? dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevé; vous n'y pensez pas, mon ami. Apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le Seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince.»

Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentais offensé, et je dis fièrement à Corcuélo: «Apportez-nous votre truite, et ne vous embarrassez pas du reste.» L'hôte, qui ne demandait pas mieux, se mit à l'apprêter, et ne tarda guère à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paraître une nouvelle complaisance; c'est-à-dire qu'il donna sur le poisson comme il avait donné sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre de peur d'accident, car il en avait jusqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu et mangé tout son soûl, il voulut finir la comédie. «Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite, pour vous quitter sans vous donner un avis important, dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges, défiez-vous des gens que vous ne connaîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront, comme moi, se divertir de votre crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus loin: n'en soyez point la dupe, et ne vous croyez point sur leur parole la huitième merveille du monde.» En achevant ces mots, il me rit au nez et s'en alla.

Je fus aussi sensible à cette baie que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgrâces qui me sont arrivées. Je ne pouvais me consoler de m'être laissé tromper si grossièrement, ou, pour mieux dire, de sentir mon orgueil humilié. «Hé quoi! dis-je, le traître s'est donc joué de moi! Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez; ou plutôt ils étaient d'intelligence tous deux. Ah! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un juste sujet de te tourner en ridicule. Ils vont composer de tout ceci une belle histoire, qui pourra bien aller jusqu'à Oviédo, et qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parents se repentiront sans doute d'avoir tant harangué un sot. Loin de m'exhorter à ne tromper personne, ils devaient me recommander de ne me pas laisser duper.» Agité de ces pensées mortifiantes, et enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre et me mis au lit; mais je ne pus dormir; et je n'avais pas encore fermé l'œil, lorsque le muletier me vint avertir qu'il n'attendait plus que moi pour partir. Je me levai aussitôt; et, pendant que je m'habillais, Corcuélo arriva avec un mémoire de la dépense, dans lequel la truite n'était pas oubliée; et non-seulement il m'en fallut passer par où il voulut, mais j'eus encore le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'apercevoir que le bourreau se ressouvenait de mon aventure. Après avoir bien payé un souper dont j'avais fait si désagréablement la digestion, je me rendis chez le muletier avec ma valise, en donnant à tous les diables le parasite, l'hôte et l'hôtellerie. *Le Sage.*

107. EXTRAITS DE PAUL ET VIRGINIE.

Paul et Virginie reconduisent une esclave marronne chez son maître pour demander sa grâce, et s'égarent au retour.

Le bon naturel de ces enfants (Paul et Virginie) se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe, à l'église des Pamplemousses, une négresse marronne se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit: «Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive: il y a un mois que j'erre dans ces montagnes, demi-morte de faim, souvent poursuivie par des chasseurs et par leurs chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche habitant de la Rivière-Noire: il m'a traitée comme vous le voyez.»

En même temps elle lui montra son corps, sillonné de cicatrices profondes par des coups de fouet qu'elle en avait reçus. Elle ajouta: «Je voulais aller me noyer; mais sachant que vous demeuriez ici, j'ai dit: Puisqu'il y a encore de bons blancs

dans ce pays, il ne faut pas mourir.» Virginie, tout émue, lui répondit: «Rassurez-vous, infortunée créature. Mangez, mangez!» Et elle lui donna le déjeuner de la maison qu'elle avait apprêté. L'esclave, en peu de moments, le dévora tout entier.

Virginie, la voyant rassasiée lui dit: «Pauvre misérable! J'ai envie d'aller demander votre grâce à votre maître: en vous voyant il sera touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui?» — «Ange de Dieu, repartit la négresse, je vous suivrai partout où vous voudrez.»

Virginie appela son frère et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit par des sentiers au milieu des bois, à travers de hautes montagnes qu'ils grimpèrent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne, sur les bords de la Rivière-Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'était un grand homme sec et olivâtre, aux yeux enfoncés et aux sourcils noirs et joints.

Virginie tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus, mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix, qui tremblait, ainsi que tout son corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et, levant son rotin vers le ciel, il jura, par un affreux serment, qu'il pardonnait à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étaient descendus; et, parvenus au sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avaient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie: «Ma sœur, il est plus de midi; tu as faim et soif, nous ne trouverons point ici à dîner; redescendons le morne, et allons demander à manger au maître de l'esclave.» — «Oh! non, mon ami, reprit Virginie, il m'a fait trop peur. Souviens-toi de ce que dit quelquefois maman: Le pain du méchant remplit la bouche de gravier.» — «Comment ferons-nous donc? dit Paul; ces arbres ne produisent que de mauvais fruits; il n'y a pas seulement ici un tamarin ou un citron pour te rafraîchir.» — «Dieu aura pitié de nous, reprit Virginie; il exauce la voix des petits oiseaux qui lui demandent de la nourriture.»

A peine avait-elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une source, qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent et après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson qui croissait sur ses bords. Comme ils regardaient de côté et d'autre s'ils ne trouveraient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut, parmi les arbres de la forêt un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger, mais, quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avait plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filaments; mais son aubier est si dur qu'il fait rebrousser les meilleures haches et Paul n'avait pas même un couteau.

L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste. Autre embarras: il n'avait point de briquet et d'ailleurs, dans cette île si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs. Avec l'angle d'une pierre, il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche, qu'il assujettit sous ses pieds; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différente; il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui était sous ses pieds, et le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de moments il vit sortir, du point de contact, de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres et mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre; et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal, remplis de joie par le souvenir de la bonne action qu'ils avaient faite le matin; mais cette joie était troublée par l'inquiétude où ils se doutaient bien que leur longue absence de la maison jetterait leurs mères. Virginie revenait souvent sur cet objet. Cependant Paul qui sentait ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderaient pas à tranquilliser leurs parents.

Après dîner, ils se trouvèrent bien embarrassés; car ils n'avaient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnait de rien, dit à Virginie: «Notre case est vers le soleil du milieu du jour; il faut que nous passions, comme ce matin, par-dessus cette montagne que tu vois là-bas avec ses trois pitons. Allons, marchons, mon amie.»

Ils descendirent donc le morne de la Rivière-Noire du côté

du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étaient, coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux.

«N'aie pas peur, lui disait-il; je me sens bien fort avec toi. Si l'habitant de la Rivière-Noire t'avait refusé la grâce de son esclave je me serais battu avec lui.» — «Comment, dit Virginie, avec cet homme si grand et si méchant? A quoi t'ai-je exposé? Mon Dieu, qu'il est difficile de faire le bien! Il n'y a que le mal de facile à faire.» Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route, chargé de sa sœur, et il se flattait de monter ainsi la montagne, qu'il voyait devant lui à une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre, et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors: «Mon frère, le jour baisse; tu as encore des forces, et les miennes me manquent, laisse-moi ici, et retourne seul à notre case, pour tranquilliser nos mères.» — «Oh non, dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ces bois, j'allumerai du feu, j'abattrai un palmiste; tu en mangeras le chou, et je ferai avec ses feuilles un ajoupa pour te mettre à l'abri.»

Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre penché sur le bord de la rivière, de longues feuilles de scolopendre, qui pendaient de son tronc. Elle en fit des espèces de brodequins, dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avaient mis en sang; car, dans l'empressement d'être utile, elle avait oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur le roseau et de l'autre sur son frère.

Ils cheminaient ainsi doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent bientôt perdre de vue la montagne sur laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil, qui était déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps ils quittèrent, sans s'en apercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avaient marché jusqu'alors, et ils se trouvaient dans un labyrinthe d'arbres, de lianes, de roches qui n'avait plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne;

mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant.

Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallées; le vent se calmait, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnait dans ces solitudes, et on n'y entendait d'autre bruit que le bramement des cerfs, qui venaient chercher leurs gîtes dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force: «Venez, venez, au secours de Virginie!» Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix et répétèrent à plusieurs reprises: «Virginie! . . . Virginie!»

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin: il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu; mais il n'y avait ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propres à allumer du feu. Il sentit alors, par son expérience, toute la faiblesse de ces ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit: «Ne pleure point, mon ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui suis la cause de toutes tes peines et de celles qu'éprouvent maintenant nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parents. Oh! j'ai été bien imprudente!» Et elle se prit à verser des larmes.

Cependant elle dit à Paul: «Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié de nous.» A peine avaient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. C'est, dit Paul, le chien de quelque chasseur, qui vient le soir tuer des cerfs à l'affût.» Peu après, les aboiements du chien redoublèrent. «Il me semble, dit Virginie, que c'est Fidèle, le chien de notre case. Oui, je reconnais sa voix: serions-nous si près d'arriver, et au pied de notre montagne?»

En effet, un moment après, Fidèle était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant, et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvaient revenir de leur surprise, ils aperçurent Domingue qui accourait à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleurait de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot.

Quand Domingue eut repris ses sens: «O mes jeunes maîtres, leur dit-il, que vos mères ont d'inquiétude! comme elles ont été étonnées, quand elles ne vous ont plus retrouvés au retour de la messe, où je les accompagnais! Marie, qui travaillait dans un coin de l'habitation, n'a su nous dire où vous étiez allés. J'allais, je venais autour de l'habitation, ne sachant moi-même de quel côté vous chercher. Enfin, j'ai pris vos vieux habits à l'un et à l'autre, je les ai fait flairer à Fidèle et, sur-le-champ, comme si ce pauvre animal m'eût entendu, il s'est mis à quêter sur vos pas. Il m'a conduit, toujours en remuant la queue, jusqu'à la Rivière-Noire. C'est là où j'ai appris d'un

habitant que vous lui aviez ramené une négresse marronne, et qu'il vous avait accordé sa grâce. Mais quelle grâce! il me l'a montrée attachée, avec une chaîne au pied, à un billot de bois, et avec un collier de fer à trois crochets autour du cou. De là, Fidèle, toujours quêtant, m'a mené sur le morne de la Rivière-Noire, où il s'est arrêté encore en aboyant de toute sa force: c'était sur le bord d'une source, auprès d'un palmiste abattu, et près d'un feu qui fumait encore. Enfin il m'a conduit ici, et il y a encore quatre bonnes lieues jusque chez nous. Allons, mangez, et prenez des forces.»

Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits, et une grande calebasse remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre et de muscade, que leurs mères avaient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois: «Oh! qu'il est difficile de faire le bien!» Pendant que Paul et elle se rafraîchissaient, Domingue alluma du feu; et, ayant cherché dans les rochers un bois tortu qu'on appelle bois de ronde, et qui brûle tout vert en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau qu'il alluma; car il était déjà nuit.

Mais il éprouva un embarras bien plus grand, quand il fallut se mettre en route: Paul et Virginie ne pouvaient plus marcher; leurs pieds étaient enflés et tout rouges. Domingue ne savait s'il devait aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. «Où est le temps, leur disait-il, où je vous portais tous deux à la fois dans mes bras? Mais maintenant vous êtes grands, et je suis vieux!»

Comme il était dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe, s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit: «Bons petits blancs, n'ayez pas peur; nous vous avons vus passer ce matin avec une négresse de la Rivière-Noire; vous alliez demander sa grâce à son mauvais maître. En reconnaissance, nous vous reporterons chez vous sur nos épaules.» Alors il fit un signe, et quatre noirs marrons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules; et, Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mîrent en route, aux cris de joie de toute la troupe, qui les comblait de bénédictions. Virginie, attendrie, disait à Paul: «O mon ami! jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense.»

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étaient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montaient, qu'ils entendirent des voix qui criaient: «Est-ce vous, mes enfants?» Ils répondirent, avec les noirs: «Oui, c'est nous.» Et bientôt ils aperçurent leurs mères et Marie, qui venaient au-devant d'eux avec des flambeaux.

«Malheureux enfants, dit madame de la Tour, d'où venez-vous? dans quelles angoisses vous nous avez jetées! — Nous venons, dit Virginie, de la Rivière-Noire demander la grâce d'une pauvre esclave marronne, à qui j'ai donné, ce matin, le déjeuner de la maison, parce qu'elle mourait de faim: et voilà que les noirs marrons nous ont ramenés.»

Madame de la Tour embrassa sa fille sans pouvoir parler; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit: «Vous me payez de tout le mal que j'ai souffert!» Marguerite, ravie de joie, serrait Paul dans ses bras, et lui disait: «Et toi aussi, mon fils, tu as fait une bonne action.» Quand elles furent arrivées dans leurs cases avec leurs enfants, elles donnèrent bien à manger aux noirs marrons, qui s'en retournèrent dans leurs bois, en leur souhaitant toutes sortes de prospérités.

b) Manière de vivre des familles de Paul et de Virginie.

Chaque jour était pour ces familles un jour de bonheur et de paix. Ni l'envie, ni l'ambition ne les tourmentaient. Elles ne désiraient point au dehors une vaine réputation que donne l'intrigue, et qu'ôte la calomnie. Il leur suffisait d'être à elles-mêmes leurs témoins et leurs juges.

Elles avaient banni de leurs conversations la médisance. Sans juger les hommes en particulier, elles ne s'entretenaient que des moyens de faire du bien à tous en général; et, quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avaient une volonté perpétuelle, qui les remplissait d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étaient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissait point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissait de ravissement et de joie. Elles admiraient avec transport le pouvoir d'une Providence qui, par leurs mains, avait répandu au milieu de ces arides rochers l'abondance, les grâces, les plaisirs purs, simples et toujours renaissants.

Elles étendaient leurs âmes sensibles à tout ce qui les environnait. Elles avaient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférents. Un cercle d'orangers, de bananiers et de jamroses plantés autour d'une pelouse au milieu de laquelle Virginie et Paul allaient quelquefois danser, se nommait *La Concorde*. Un vieil arbre, à l'ombre duquel madame de la Tour et Marguerite s'étaient raconté leurs malheurs, s'appelait *Les pleurs essuyés*. Elles faisaient porter les noms de *Bretagne* et de *Normandie* à de petites portions de terre où elles avaient semé du blé, des fraises et des pois. Domingue et Marie, désirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appelaient *Angola*

et *Foul Lepointe* deux endroits où croissait l'herbe dont ils faisaient des paniers, et où ils avaient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leur climat, ces familles expatriées entretenaient les douces illusions de leur pays et en calmaient les regrets dans une terre étrangère.

Mais de tout ce que renfermait cette enceinte, rien n'était plus agréable que ce qu'on appelait *Le Repos de Virginie.* Au pied du rocher *La Découverte de l'Amitié* est un enfoncement d'où sort une fontaine, qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine.

Après la naissance de Paul, je fis présent à Marguerite d'un coco des Indes, qu'on m'avait donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produirait servît un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de la Tour, à son exemple, y en planta un autre dans une semblable intention, après la naissance de Virginie. Il naquit de ces deux fruits deux cocotiers, qui formaient toutes les archives de ces deux familles : l'un se nommait *l'arbre de Paul,* et l'autre *l'arbre de Virginie.* Ils crûrent tous deux, dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassait, au bout de douze ans, celle de leurs cabanes. Déjà ils entrelaçaient leurs palmes, et laissaient pendre leurs jeunes grappes de cocos au-dessus du bassin de la fontaine.

Excepté cette plantation, on avait laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avait orné. Sur ses flancs bruns et humides rayonnaient en étoiles vertes et noires de larges capillaires, et flottaient au gré des vents des touffes de scolopendre suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là croissaient des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des piments, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhalaient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne pendaient des lianes semblables à des draperies flottantes, qui formaient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure.

Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venaient passer la nuit. Au coucher du soleil, on y voyait voler, le long des rivages de la mer, le corbigeau et l'alouette marine ; et au haut des airs la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique qui abandonnaient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'océan Indien.

Virginie aimait à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorée d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Souvent elle y venait laver le linge de la famille, à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menait paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparait des fromages avec leur lait, elle se plaisait à

leur voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se sentir en l'air sur une de ses corniches comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu était aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine des nids de toute sorte d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux suivirent leurs petits et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuait de temps en temps des grains de riz, de maïs et de millet. Dès qu'elle paraissait, les merles siffleurs, les bengalis dont le ramage est si doux, les cardinaux dont le plumage est couleur de feu, quittaient leurs buissons; des perruches vertes comme des émeraudes, descendaient des lataniers voisins; des perdrix accouraient sous l'herbe: tous s'avançaient pêle-mêle jusqu'à ses pieds, comme des poules. Paul et elle s'amusaient avec transport de leurs jeux, de leurs appétits et de leurs amours.

Paul et Virginie n'avaient ni horloge, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se réglaient sur celles de la nature.

Ils connaissaient les heures du jour par l'ombre des arbres; les saisons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits; et les années par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandaient les plus grands charmes dans leurs conversations. «Il est temps de dîner, disait Virginie à la famille, les ombres des bananiers sont à leurs pieds,» ou bien: «La nuit s'approche, les tamarins ferment leurs feuilles.» — «Quand viendrez-vous nous voir?» lui disaient quelques amies du voisinage. — «Aux cannes de sucre,» répondait Virginie. — «Votre visite nous sera encore plus douce et plus agréable,» reprenaient ces jeunes filles. Quand on l'interrogeait sur son âge et sur celui de Paul: «Mon frère, disait-elle, est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, et moi de celui du petit. Les manguiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangers vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis que je suis au monde.»

Leur vie semblait attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades. Ils ne connaissaient d'autres époques historiques que celle de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Bernardin de Saint-Pierre.

108. EXTRAIT DE NOTRE-DAME DE PARIS.

Le carillonneur de Notre-Dame.

Quasimodo était donc carillonneur de Notre-Dame.

Avec le temps, il s'était formé je ne sais quel lien intime qui unissait le sonneur à l'église. Séparé à jamais du monde par la double fatalité de sa naissance inconnue et de sa nature difforme, emprisonné dès l'enfance dans ce double cercle in-

BAYERISCHE STAATS-BIBLIOTHEK MUENCHEN

franchissable, le pauvre malheureux s'était accoutumé à ne rien voir dans ce monde au-delà des religieuses murailles qui l'avaient recueilli à leur ombre. Notre-Dame avait été successivement pour lui, selon qu'il grandissait et se développait, l'œuf, le nid, la maison, la patrie, l'univers.

Et il est sûr qu'il y avait une sorte d'harmonie mystérieuse et préexistante entre cette créature et cet édifice. Lorsque, tout petit encore, il se traînait tortueusement et par soubresauts sous les ténèbres de ses voûtes, il semblait, avec sa face humaine et sa membrure bestiale, le reptile naturel de cette dalle humide et sombre sur laquelle l'ombre des chapiteaux romans projetait tant de formes bizarres.

Plus tard, la première fois qu'il s'accrocha machinalement à la corde des tours, et qu'il s'y pendit, et qu'il mit la cloche en branle, cela fit à Claude, son père adoptif, l'effet d'un enfant dont la langue se délie et qui commence à parler.

C'est ainsi que peu à peu, se développant toujours dans le sens de la cathédrale, y vivant, y dormant, n'en sortant presque jamais, en subissant à toute heure la pression mystérieuse, il arriva à lui ressembler, à s'y incruster, pour ainsi dire, à en faire partie intégrante. Ses angles saillants s'emboîtaient (qu'on nous passe cette figure) aux angles rentrants de l'édifice, et il en semblait non seulement l'habitant, mais encore le contenu naturel. On pourrait presque dire qu'il en avait pris la forme, comme le colimaçon prend la forme de sa coquille. C'était sa demeure, son trou, son enveloppe. Il y avait entre la vieille église et lui une sympathie instinctive si profonde, tant d'affinités magnétiques, tant d'affinités matérielles, qu'il y adhérait en quelque sorte comme la tortue à son écaille. La rugueuse cathédrale était sa carapace.

Ce qu'il aimait avant tout dans l'édifice maternel, ce qui réveillait son âme, ce qui le rendait parfois heureux, c'était les cloches. Il les aimait, les caressait, leur parlait, les comprenait. Depuis le carillon de l'aiguille de la croisée jusqu'à la grosse cloche du portail, il les avait toutes en tendresse. Le clocher de la croisée, les deux tours étaient pour lui comme trois grandes cages, dont les oiseaux, élevés par lui, ne chantaient que pour lui. C'était pourtant ces mêmes cloches qui l'avaient rendu sourd; mais les mères aiment souvent le mieux l'enfant qui les a fait le plus souffrir.

Il est vrai que leur voix était la seule qu'il pût entendre encore. A ce titre la grosse cloche était sa bien-aimée. C'est elle qu'il préférait dans cette famille de filles bruyantes qui se trémoussaient autour de lui les jours de fête. Cette grande cloche s'appelait Marie. Elle était seule dans la tour méridionale avec sa sœur Jacqueline, cloche de moindre taille, enfermée dans une cage moins grande à côté de la sienne. Cette Jacqueline

était ainsi nommée du nom de la femme de Jean Montagu, lequel l'avait donnée à l'église; ce qui ne l'avait pas empêché d'aller figurer sans tête à Montfaucon. Dans la deuxième tour, il y avait six autres cloches, et enfin, les six plus petites habitaient le clocher sur la croisée, avec la cloche de bois, qu'on ne sonnait que depuis l'après-dînée du jeudi saint jusqu'au matin de la veille de Pâques. Quasimodo avait donc quinze cloches dans son sérail; mais la grosse Marie était la favorite.

On ne saurait se faire une idée de sa joie les jours de grande volée. Au moment où l'archidiacre l'avait lâché et lui avait dit: «Allez!» il montait la vis du clocher plus vite qu'un autre ne l'eût descendue. Il entrait tout essoufflé dans la chambre aérienne de la grosse cloche; il la considérait un moment avec recueillement et amour, puis il lui adressait doucement la parole; il la flattait de la main, comme un bon cheval qui va faire une longue course. Il la plaignait de la peine qu'elle allait avoir. Après ces premières caresses, il criait à ses aides, placés à l'étage inférieur de la tour, de commencer. Ceux-ci se pendaient aux câbles, le cabestan criait, et Quasimodo, palpitant, la suivait du regard. Le premier choc du battant et de la paroi d'airain faisait frissonner la charpente sur laquelle il était monté. Quasimodo vibrait avec la cloche. Va! criait-il avec un éclat de rire insensé. Cependant, le mouvement du bourdon s'accélérait, et, à mesure qu'il parcourait un angle plus ouvert, l'œil de Quasimodo s'ouvrait aussi de plus en plus phosphorique et flamboyant. Enfin, la grande volée commençait; toute la tour tremblait; charpentes, plombs, pierres de taille, tout grondait à la fois, depuis les pilotis de la fondation jusqu'aux trèfles du couronnement. Quasimodo, alors, bouillait à grosse écume; il allait, venait; il tremblait avec la tour de la tête aux pieds. La cloche, déchaînée et furieuse, présentait alternativement aux deux parois de la tour sa gueule de bronze, d'où s'échappait ce souffle de tempête qu'on entend à quatre lieues. Quasimodo se plaçait devant cette gueule ouverte; il s'accroupissait, se relevait avec les retours de la cloche, aspirait ce souffle renversant, regardait tour à tour la place profonde qui fourmillait à deux cents pieds au-dessous de lui et l'énorme langue de cuivre qui venait de seconde en seconde lui hurler dans l'oreille. C'était la seule parole qu'il entendît, le seul son qui troublât pour lui le silence universel. Il s'y dilatait comme un oiseau au soleil. Tout à coup, la frénésie de la cloche le gagnait; son regard devenait extraordinaire; il attendait le bourdon au passage comme l'araignée attend la mouche et se jetait brusquement sur lui à corps perdu. Alors, suspendu sur l'abîme, lancé dans le balancement formidable de la cloche, il saisissait le monstre d'airain aux oreillettes, l'étreignait de ses deux genoux, l'éperonnait de ses deux talons et redoublait de tout le choc, et de tout le poids de son corps la

furie de la volée. Cependant, la tour vacillait ; lui, criait et grinçait des dents, ses cheveux roux se hérissaient, sa poitrine faisait le bruit d'un soufflet de forge, son œil jetait des flammes, la cloche monstrueuse hennissait toute haletante sous lui ; et alors, ce n'était plus ni le bourdon de Notre-Dame ni Quasimodo : c'était un rêve, un tourbillon, une tempête ; le vertige à cheval sur le bruit ; un esprit cramponné à une croupe volante ; un étrange centaure moitié homme, moitié cloche ; une espèce d'Astophe horrible, emporté sur un prodigieux hippogriffe de bronze vivant.

La présence de cet être extraordinaire faisait circuler dans toute la cathédrale je ne sais quel souffle de vie. On eût dit qu'il faisait respirer l'immense édifice. Il y était partout en effet ; il se multipliait sur tous les points du monument. Tantôt on apercevait avec effroi au plus haut point d'une des tours un nain bizarre qui grimpait, serpentait, rampait à quatre pattes, descendait en dehors sur l'abîme, sautelait de saillie en saillie, et allait fouiller dans le ventre de quelque gorgone sculptée : c'était Quasimodo dénichant des corbeaux. Tantôt on se heurtait dans un coin obscur de l'église à une sorte de chimère vivante, accroupie et renfrognée : c'était Quasimodo pensant. Tantôt on avisait sous un clocher une tête énorme et un paquet de membres désordonnés, se balançant avec fureur au bout d'une corde : c'était Quasimodo sonnant les vêpres ou l'Angelus. Souvent, la nuit, on voyait errer une forme hideuse sur la frêle balustrade découpée en dentelle qui couronne les tours et borde le pourtour de l'abside : c'était encore le bossu de Notre-Dame. Alors, disaient les voisines, toute l'église prenait quelque chose de fantastique, de surnaturel, d'horrible ; des yeux et des bouches s'ouvraient çà et là ; on entendait aboyer les chiens, les guivres, les tarasques de pierre qui veillent jour et nuit, le cou tendu et la gueule ouverte, autour de la monstrueuse cathédrale. Et si c'était une nuit de Noël, tandis que la grosse cloche, qui semblait râler, appelait les fidèles à la messe ardente de nuit, il y avait un tel air répandu sur la sombre façade qu'on eût dit que le grand portail dévorait la foule et que la rosace la regardait. Et tout cela venait de Quasimodo. L'Égypte l'eût pris pour le dieu de ce temple ; le moyen âge l'en croyait le démon : il en était l'âme.

A tel point que, pour ceux qui savent que Quasimodo a existé, Notre-Dame est aujourd'hui déserte, inanimée, morte. On sent qu'il y a quelque chose de disparu. Ce corps immense est vide ; c'est un squelette ; l'esprit l'a quitté ; on en voit la place, et voilà tout. C'est comme un crâne où il y a encore des trous pour les yeux, mais plus de regard. *V. Hugo.*

PIÈCES DRAMATIQUES.

109. HONNEUR ET INDIGENCE.

SCÈNES MORALES EN UN ACTE.

Personnages.

M. de Neuville, riche propriétaire.
Oscar, son fils, âgé de 14 ans.
Le père Thomas.
Jacques, son petit-fils, âgé de 12 ans.
Un Mendiant.

La scène se passe dans une belle et riche campagne; à droite, une forêt; à gauche, des champs fertiles; dans le fond, quelques chaumières.

Scène I.

M. de Neuville, Oscar.

Oscar. Mon Dieu, papa, quelle belle journée! Regardez donc ces jolies fleurs, comme leurs couleurs sont brillantes!... et ce papillon, on dirait que ses ailes sont d'or qui pourrait croire qu'hier encore peut-être ce n'était qu'une vilaine chenille?

M. de Neuville. Mon ami, cet insecte est l'image de l'écolier qui, d'ignorant qu'il était, devient instruit et savant: c'est le papillon qui remplace la chenille.

Oscar. Oh! papa, je vous en supplie, ne me faites pas songer au collège.

M. de Neuville. En effet, ce serait cruel, il n'y a que trois jours que tu es en vacances.

Oscar. Et c'est si amusant, les vacances! Aussi je compte bien en profiter: la promenade, la chasse, la pêche, les joyeuses soirées, rien n'y manquera.

M. de Neuville. Mais il semble que, dans ce beau plan de conduite, tu n'as pas réservé le moindre petit quart d'heure pour le travail.

Oscar. A quoi bon?

M. de Neuville. Comment, à quoi bon?

Oscar. Écoutez, papa, il y a longtemps que j'ai envie de vous dire une chose; mais jusqu'à présent je n'ai pas osé.

M. de Neuville. Tu as donc bien peur de moi?

Oscar. Oh! non, papa, vous êtes si bon! mais c'est que, voyez-vous, je ne sais pas trop si ce que je veux vous confier vous fera plaisir.

M. de Neuville. N'importe, dis toujours et ne crains rien.

Oscar. Alors, je puis parler. Nous sommes riches, papa, très riches même; Catherine, la vieille jardinière, me le disait encore ce matin.

M. de Neuville. (à part). La bavarde! (Haut). Eh bien?

Oscar. Eh bien, si nous sommes riches, il me semble que je n'ai pas besoin de travailler.

M. de Neuville. Voilà un beau raisonnement!

Oscar. Quand on peut se procurer toutes les commodités de la vie, à quoi sert-il de se donner de la peine? Cela n'est fait que pour des hommes de rien, des rustres, des paysans!

M. de Neuville. Tu te crois donc bien supérieur à ces rustres, à ces hommes de rien qui, par leur travail, font vivre leurs familles.

Oscar. Oh, papa! comment pouvez-vous seulement comparer?

M. de Neuville. Nous sommes riches, dis-tu; si nous le sommes aujourd'hui, qui peut répondre que nous le soyons demain? Il suffit, pour nous ruiner, d'un de ces coups du sort si fréquents à l'époque où nous vivons . . . Une révolution, une banqueroute Dans une telle circonstance, que ferais-tu, toi ignorant, toi paresseux, pour échapper à la misère?

Oscar. Ma foi, alors alors je travaillerais.

M. de Neuville. Eh bien! moi, je te dis que tu ne le pourrais point; le travail, doux et léger fardeau pour celui qui s'y est habitué dès l'enfance, devient trop pénible pour l'homme amolli par la paresse; non, tu ne pourrais pas le supporter, et ton malheureux père, affaibli par l'âge et les chagrins, ne trouverait dans son fils aucun soulagement, aucun appui.

Oscar (en pleurant). Ça me fait pleurer rien que d'y penser, et je commence à comprendre que j'ai eu tort.

M. de Neuville. Tant mieux, mais il ne faut pas t'affliger; voyons, essuie tes larmes, et continuons notre promenade. (En ce moment, on aperçoit le petit Jacques, qui sort de la forêt, traînant avec peine une charrette remplie de bois mort.)

Oscar. Voyez donc, papa, ce pauvre enfant; comme il a chaud! peut-être pourrions-nous lui offrir quelque secours.

M. de Neuville (embrassant son fils.) Bien, très bien, mon Oscar, je commence à te reconnaître; abordons cet enfant, et surtout, prenons garde de l'intimider.

Scène II.

M. de Neuville, Oscar, Jacques.

M. de Neuville (avec bonté). Où conduis-tu donc cette charrette, mon ami?

Jacques (timidement). Monsieur, chez grand-papa, qui est malade.

M. de Neuville. Et comment s'appelle-t-il, ton grand-papa?

Jacques. Le père Thomas, pour vous servir; c'est lui qui demeure dans cette maison que vous voyez là-bas, au bord du petit chemin.

M. de Neuville. Ah! tu es le petit-fils du vieux Thomas, le meilleur sabotier de l'endroit; je connais beaucoup ton grand-père; a-t-il de l'ouvrage en ce moment?

Jacques. Hélas! mon bon monsieur, il est malade depuis plus de six mois; le médecin dit que c'est le chagrin qui est cause de ça, et ça ne m'étonnerait pas, car il en a eu beaucoup!

M. de Neuville. Il me semble pourtant que Thomas jouissait autrefois d'une certaine aisance?

Jacques. Comme vous dites, autrefois; mais à présent c'est bien changé: il avait confié ses épargnes à un monsieur de la ville, qui lui a tout emporté, et qui s'est sauvé bien loin, bien loin, avec beaucoup d'argent, que de pauvres gens comme nous lui avaient confié.

Oscar (essuyant une larme.) Le misérable!

Jacques. Ensuite, papa et maman sont morts; oh! j'ai bien pleuré ce jour-là, et grand-papa aussi; depuis ce temps il n'a plus travaillé, car il est toujours malade.

M. de Neuville. Et vous n'avez rien pu tirer de celui qui vous a si indignement dépouillés? n'a-t-il pas laissé de parents, une famille?

Jacques. Si, monsieur, il avait une femme et deux petits enfants; mais il paraît qu'ils sont encore plus à plaindre que nous: il les a abandonnés sans leur rien laisser, et l'on dit qu'il a péri dans un naufrage. Monsieur le curé a raison: Bien mal acquis ne profite jamais.

M. de Neuville. Mais enfin, comment ton grand-père peut-il se procurer les premières nécessités de la vie?

Jacques. Grâce au ciel, il n'a jamais manqué de rien! Quand j'ai su que nous étions ruinés, et que mes parents étaient morts, je me suis dit: Allons, Jacques, jusqu'à présent tu n'as pas été bien utile dans ce monde, tu n'as fait que jouer et aller à l'école; maintenant il s'agit de travailler pour ton vieux grand-père, qui t'aime tant, et qui t'a si souvent tenu dans ses bras, quand tu ne pouvais encore marcher; et alors j'ai été me présenter au nouveau sabotier du village, qui est un bien brave homme, allez! je travaille chez lui toute la semaine.

M. de Neuville (bas à Oscar). Tu entends, mon ami!

Jacques. Il me paie plus que je ne vaux, par égard pour le père Thomas, dont il a été l'ouvrier; oh! monsieur, si vous saviez comme je suis heureux, quand je rapporte chaque soir à la maison le prix de ma journée! et puis, le dimanche, je vais dans la forêt ramasser le bois qui nous est nécessaire, et je reviens le plus vite que je peux auprès du lit de mon grand-père, qui m'embrasse en pleurant de joie: et alors, je saute de plaisir, car je sais qu'il est bien content; ce que je regrette seulement, c'est de ne pas pouvoir continuer d'aller à l'école, où j'avais déjà commencé à apprendre à écrire.

M. de Neuville (avec émotion). Jacques, tu es un digne garçon, et le ciel te bénira; tiens, voilà déjà ce qu'il t'envoie pour ta récompense. (Il lui offre un louis.)

Jacques. Je ne peux pas prendre cela, monsieur: grand-papa m'a bien recommandé de ne rien accepter de personne.

M. de Neuville. Sois tranquille; quand tu lui diras que ce petit cadeau vient de moi, il n'aura pas seulement l'idée de t'en vouloir; mais je ferai encore autre chose pour toi, car tu mérites mieux que cela.

Scène III.

Le père Thomas, M. de Neuville, Oscar, Jacques.

Le père Thomas. (Il approche en se traînant péniblement, comme un homme affaibli par une longue maladie, et dès qu'il aperçoit Jacques, il s'écrie): Dieu soit loué, le voilà!

Jacques (avec vivacité). Comment, grand-papa, vous vous êtes levé! vous savez que le médecin vous l'a défendu.

Le père Thomas. C'est que j'étais bien inquiet de toi, mon petit Jacques; ne te voyant pas revenir à l'heure ordinaire, je me suis mis à penser tout à coup qu'il t'était peut-être arrivé malheur; oh! alors je n'y ai pas tenu, je me suis habillé le plus vite que j'ai pu, et je t'ai cherché bien longtemps dans les environs. (Il s'assied sur un tertre). Je suis un peu fatigué, mais enfin te voilà! cela me délasse.

M. de Neuville (qui s'est jusque-là tenu à l'écart avec son fils). Vous aimez donc bien votre petit-fils, mon brave homme? (Le père Thomas veut se lever.) Non, non, restez assis, je le veux.

Le père Thomas. Vous me demandez si j'aime Jacques; mais vous ne savez donc pas que c'est mon soutien, ma providence? il travaille toute la journée pour moi, et quand je lui dis: Mon enfant, repose-toi, tu te feras mal, oh! alors, il se met tout à fait en colère, et me répond qu'il n'en fait pas encore assez.

Oscar (allant embrasser Jacques). Le brave garçon!

Le père Thomas. Aussi tout le village l'aime, il faut voir: les mères le citent pour exemple à leurs enfants, et monsieur le curé ne passe jamais devant la porte de son maître, sans entrer pour dire bonjour à Jacques, en lui donnant un petit coup sur la joue.

M. de Neuville. Il m'a dit qu'il ne regrettait qu'une chose, c'était de ne plus pouvoir aller à l'école.

Le père Thomas. Oui, monsieur, c'est la vérité; mais que voulez-vous; maintenant nous n'avons pas ce moyen-là; c'est pourtant bien dommage, car le petit gaillard apprenait tout ce qu'il voulait.

M. de Neuville. Écoutez, père Thomas, vous savez la petite maison blanche que j'ai fait bâtir dernièrement au bout de l'avenue du château; eh bien! je vous la donne, ainsi que le champ qui l'entoure, à une seule condition cependant, c'est que

vous voudrez bien me confier Jacques, que je ferai élever comme mon propre fils; tu n'en seras pas jaloux, n'est-ce pas, Oscar?

Oscar. Moi, en être jaloux! oh! non, non! j'en serai heureux.

Le père Thomas. Que le bon Dieu vous comble de ses bénédictions, mon bon monsieur . . . Eh bien, Jacques, tu ne remercies pas . . .?

Jacques (sanglotant et parlant en sons mal articulés). Comment voulez-vous que je remercie? je ne peux pas parler.

M. de Neuville. Je comprends ce silence-là . . . Mais quel est cet homme? il paraît exténué de misère et de lassitude.

Scène IV.

M. de Neuville, Oscar, le père Thomas, un Mendiant.

Le mendiant. (Il est couvert de haillons, il a une barbe longue et épaisse, il regarde autour de lui avec inquiétude, et se décide enfin à s'avancer vers les personnages qui sont en scène.) (A part.) La fatigue et la chaleur m'accablent, et puis j'ai si faim! Oh! si les riches savaient ce que c'est que d'avoir faim! (Haut.) Messieurs, un morceau de pain, un verre d'eau, par pitié! (Apercevant le père Thomas.) Ciel!

Le père Thomas. Ces traits ne me sont pas inconnus. (Il s'approche du mendiant.) Comment, c'est toi, malheureux! Messieurs, voici l'homme qui m'a dépouillé, qui m'a enlevé en un seul jour le fruit de cinquante années de privations et de travail; il est plus pauvre que moi maintenant: la Providence est juste.

Le mendiant. Eh bien, oui, c'est moi-même qui suis cet homme; et pourquoi me déroberais-je plus longtemps aux poursuites de ceux qui me doivent leur infortune, leur ruine! il a été dit que je boirais le calice jusqu'à la lie; me voilà prêt, je me résigne, et pourtant Dieu sait que j'ai déjà été assez puni par les remords qui m'ont déchiré, par la misère qui est venue fondre sur moi, à la suite d'un naufrage; Dieu sait que je ne me suis hasardé dans les lieux qui ont été témoins de mon crime, que pour revoir encore une fois mes enfants, ces êtres innocents et purs, à qui je dois laisser un nom flétri! Thomas, vous êtes vengé, je suis bien malheureux.

Le père Thomas (avec émotion). Vengé! C'est à Dieu seul qu'appartient la vengeance! vous m'avez fait beaucoup de mal, mais celui qui a tant souffert pour les hommes m'ordonne même de vous secourir; venez avec moi; grâce au ciel, j'ai toujours un morceau de pain en réserve pour les voyageurs et les affligés.

Le mendiant (se jetant à genoux et levant les mains au ciel). Seigneur, si tu récompenses comme tu châties, quelles grâces ne répandras-tu pas sur ce vieillard!

Le père Thomas. Allons, suivez-moi, vous devez avoir be-

soin de repos. (Se tournant du côté de M. de Neuville.) Adieu, mon généreux bienfaiteur, demain je vous enverrai Jacques; j'aurai bien de la peine à m'en séparer; mais il le faut, je le sens, et d'ailleurs je suis sûr qu'il viendra quelquefois rendre visite à son vieux grand-père.

Jacques (se précipitant dans ses bras). Tous les jours.

M. de Neuville. Ne vous inquiétez de rien, Oscar et moi nous serons toujours là pour veiller sur vous. (Le père Thomas, Jacques et le mendiant sortent.)

Scène V.

M. De Neuville, Oscar.

M. de Neuville. Eh bien, que dis-tu, Oscar, de ces gens de rien que tu paraissais tant mépriser?

Oscar. Papa, je vous en conjure, ne m'accablez pas! . . .

M. de Neuville. Cela te prouve, mon enfant, que les vertus les plus sublimes peuvent se rencontrer dans toutes les classes, et que l'homme bon et laborieux, quelque obscur que soit son rang, mérite le respect et les hommages de tous les gens de bien. Au reste, la Providence t'a donné une leçon plus forte que je n'aurais pu te la donner moi-même; car au moment où tu rêvais opulence et paresse, elle t'a montré Honneur et Indigence.

Charles Laurent.

110. NICOLAS, OU LE PETIT MARCHAND DE LAINE.

DRAME EN UN ACTE.

Personnages.

Le père *Nicolas,* fermier.
La mère *Nicolas.*
Nicolas fils, marchand de laine.
Lord *Baltimore.*
Thomas, domestique de Nicolas fils.
André, aubergiste.
Lisette, femme d'André.
George, Édouard, Pierre, frères de Nicolas.
Manon, Rosette, sœurs de Nicolas.

La scène se passe au village de Fermery, dans le Canton de Corke, en Irlande.

Scène I.

Thomas

(entrant dans l'auberge de Fermery, en bottes, une valise sous le bras, et un fouet à la main).

Holà! holà! . . . quoi! personne! Il paraît que les voyageurs n'affluent pas dans cette auberge, et que celui qui la tient, ne s'enrichit guère. Comme elle est déserte en comparaison de

celles de Corke, de Dublin, ou de Galloway! Dans ces dernières, grand tumulte, concours immense, embarras de toute espèce, abondance de provisions! . . . Ici, vaste solitude, profond silence, cuisine sans feu! . . . Mais que faire? Il n'y a pas à choisir. C'est la seule auberge du village. Il faut s'en contenter. Frappons sur la table pour nous faire entendre. Holà!

(Il frappe sur la table avec le manche de son fouet. On entend une voix qui crie: *On y va.*)

Scène II.

Thomas. André.

Thomas. Arrivez donc! Je commençais à m'impatienter.

André. Pardonnez: j'étais occupé à saler du bœuf pour ma provision. Comme il arrive rarement que des voyageurs s'arrêtent ici, surtout le matin. . . .

Thomas. Je m'en doute bien; mais enfin, je vous annonce pour aujourd'hui une bonne fortune. Mon maître, accompagné du lord Baltimore, arrivera dans moins d'une heure. C'est par ses ordres que j'ai pris les devants, et que je viens vous commander un repas pour dix personnes.

André. Dix personnes! que le ciel soit béni! Et sans doute un repas brillant?

Thomas. Le plus brillant qu'il vous sera possible. Ne ménagez rien, et surtout ne perdez pas une minute! Allez, mettez tout le village à contribution: ramassez, s'il le faut, au son de la caisse, tout le gibier qui peut s'y trouver; faites allumer un feu pétillant; mettez tous vos fourneaux en activité; secouez la poussière de vos marmites, de vos casseroles! Pour moi, je vous seconderai, s'il est nécessaire, ou du moins je présiderai à tout de la tête et de l'œil! car je m'y entends un peu. Entre nous, (à l'oreille d'André) je suis fils d'un cuisinier de Dublin.

André. Je vous quitte, et je vais sur-le-champ. . . . (Revenant sur ses pas.) mais de grâce. . . .

Thomas. Que voulez-vous dire?

André. Si par hasard vous aviez voulu plaisanter?

Thomas. Plaisanter!

André. Oui. . . . Tenez. . . . parlez-moi sérieusement. . . . N'abusez pas de ma bonne foi! Il va donc arriver dix voyageurs?

Thomas. Que vous importe? Vous serez payé.

André. Vous m'avez parlé de votre maître et du lord Baltimore. . . .

Thomas. De quoi vous mêlez-vous?

André. Ils ne sont que deux: avouez-le-moi!

Thomas. Eh bien! cela est vrai; mais apparemment ils veulent manger chacun pour quatre, et me faire manger pour deux; et vous allez toujours nous faire un repas pour dix personnes.

André. Mais vous aurez entendu dix pour deux.

Thomas. Non, je me le suis fait répéter. A quoi bon d'ailleurs tous ces scrupules?

André. Me répondez-vous du payement?

Thomas. Je vous en réponds.

André. En ce cas, je ne balance plus. Lisette! ma femme! (Il sort.)

Scène III.

Thomas (seul). Mais ai-je moi-même bien entendu? Dix personnes! Il faut que mon maître ait des amis ou des parents dans ce village; ou plutôt, je vois ce que c'est: il connaît l'auberge. Il sait qu'un dîner de la façon de ceux qu'on y donne, fût-il commandé pour douze convives, doit valoir à peine un dîner commandé pour deux à Dublin. Je reconnais là sa pénétration. Maintenant plaçons en lieu sûr la valise dont il m'a chargé. Elle n'est pas lourde. Que vois-je! elle n'est pas même très bien fermée. J'aperçois.... à ce qu'il me semble.... une veste de bure.... Oui, une véritable souquenille.... Ah ciel! aurais-je fait en chemin quelque étourderie? Cette valise n'est sûrement pas à mon maître. Je ne lui ai jamais vu porter de vêtement aussi grossier. Que dois-je faire? dois-je repartir tout de suite?

Scène IV.

Thomas. Lisette.

Lisette (qui a entendu les derniers mots de la scène précédente). Repartir tout de suite? Ah? ne vous fâchez donc pas! Songez plutôt à vous rafraîchir!

Thomas (sans voir Lisette). Étourdi que je suis! que dira mon maître en arrivant?

Lisette. Il sera content du dîner, j'en suis sûre.

Thomas (sans voir Lisette). Je suis désespéré: il faut absolument que je parte....

Lisette (effrayée). Et le dîner? vous en répondez du moins!

Thomas (se croyant toujours seul). Pourquoi faut-il que cette fatale valise?.... Assurons-nous-en encore une fois.... Bon, l'adresse, tiens, lisons-la.... „*Au petit marchand de laine, à Galloway.*“ Ah! pour cette fois, Dieu merci! j'en suis quitte pour la peur! (Voyant Lisette). Bonjour, l'hôtesse! Je viens d'avoir, je l'avoue, un petit moment d'inquiétude; mais me voilà tout à fait calme.

Lisette. Ah! tant mieux! J'en suis fort aise! Asseyez-vous autour de cette table, et causons un peu ensemble, si cela vous fait plaisir. Est-ce le nom de votre maître qui est écrit sur cette valise?

Thomas. C'est celui du moins sous lequel il est le plus connu?

Lisette. J'ai entendu parler de ce nom-là.

Thomas. Et dans quel endroit de l'Irlande n'a-t-on pas parlé mille fois de ce petit marchand de laine qui, doué d'un génie précoce et d'une intelligence extraordinaire, commença, dès l'âge de douze ans, à faire pour son compte les spéculations les mieux combinées, et qui, dans l'espace de quelques années, s'est fait la fortune la plus brillante et la plus solide? Moi qui le sers depuis peu, j'en parle à tout le monde, et je ne puis jamais le considérer sans admiration. A le voir, c'est encore un enfant. Il arrive à peine à son adolescence, et il jouit d'une fortune immense, et son crédit est sans bornes.

Lisette. Quelle satisfaction pour ses parents!

Thomas. Je ne lui en connais point. Plusieurs fois j'ai voulu l'interroger là-dessus; mais la crainte de lui faire de la peine m'a retenu. Tout ce que je sais par ouï-dire, c'est que. . . . N'entendez-vous pas rouler une voiture?

Lisette. C'est lui peut-être.

Thomas. Oui, vraiment. Il n'a pas ménagé ses chevaux, et cela m'étonne.

Lisette. Vous vouliez me dire. . . .

Thomas. Je n'ai pas le temps d'achever. Voilà mon maître avec Lord Baltimore!

Scène V.

Les précédents. Nicolas. Lord Baltimore.

Nicolas. Nous voilà, Thomas! Avez-vous rempli mes intentions?

Thomas. Entièrement.

Nicolas. Où est la valise dont je vous ai chargé?

Thomas. La voilà!

Nicolas. Allez sur-le-champ débarrasser la voiture de tous nos paquets. Déchargez les malles, n'oubliez pas la petite caisse, et revenez le plus tôt possible. (Thomas sort, Lisette le suit.)

Scène VI.

Nicolas. Lord Baltimore.

Nicolas. Que je les revois avec plaisir, ô mon cher protecteur, ces lieux où j'ai eu le bonheur de voir le jour! Depuis l'instant où nous avons mis le pied sur le territoire de Fermery, mon cœur est dans une agitation extraordinaire. Je pense à la joie que je vais causer à mes pauvres parents, et mes yeux en pleurent d'avance. Elle n'est pas éloignée d'ici, la ferme de mon père. Il ne me faut plus qu'un pas pour revoir, pour embrasser mille fois ce que j'ai de plus cher au monde.

Baltimore. Ces transports font votre éloge, mon ami; vous savez la part que j'y prends Vous savez combien je vous chéris.

Nicolas. Eh! pourrais-je, milord, en perdre jamais la mémoire? Lorsqu'à l'âge de douze ans, touché de la misère de mon père, le voyant chargé d'une famille nombreuse, et me sentant le courage de me créer une fortune sans son secours, je pris le parti généreux, mais téméraire, de quitter, à son insu, et les yeux en pleurs, la maison paternelle et mon pays natal, que serais-je devenu sans votre appui? En voyant un enfant, couvert d'une grosse veste de bure, chaussé d'une grosse paire de sabots, se présenter à vous, désirant acheter un peu de laine, mais n'ayant pas le premier sou pour entreprendre ce commerce, vous daignâtes d'abord me prendre en affection et m'encourager. Vous osâtes m'avancer cent trente écus!

Baltimore. Quelques personnes m'en blâmèrent alors; mais elles ne tardèrent pas à convenir que je vous avais mieux jugé qu'elles. Votre air spirituel m'avait plu. J'avais remarqué en vous de l'intelligence, du bon sens, et une ferme résolution. Votre extérieur honnête, et la justesse de vos réponses, me persuadèrent que vous n'étiez pas un vagabond. Je vous jugeai tout de suite favorablement; et depuis, vos succès ont passé mes espérances.

Nicolas. Vos conseils ont beaucoup servi à me diriger. C'est à eux, j'ose le dire, que je dois mon expérience précoce, et le chemin rapide que j'ai fait. Lorsqu'après avoir vendu mes premières laines à Kildare et à Balaclai, avec un profit de soixante-dix pour cent, je revins vers vous pour vous remercier et vous restituer vos avances, vous me dîtes (je ne l'oublierai de ma vie!): «Bon, bon, Nicolas! tu prospéreras, mon enfant. Tu feras même une brillante fortune, si tu doubles tes profits par des retours.» Ces paroles furent pour moi un trait de lumière. Vous savez comme j'en ai fait mon profit.

Baltimore. Oui, mon ami, et c'est par là que j'ai connu toute votre sagacité

Nicolas. Ah! milord, que je vous sais bon gré de m'avoir accompagné à Fermery! Je vous montrerai avec attendrissement à mon père, et je lui dirai tout ce que vous fîtes pour moi.

Baltimore. Votre conduite a justifié mes bienfaits.

Nicolas. Je l'avoue: j'ai eu du zèle, j'en ai encore; mais, milord, vous m'estimez, je crois, assez pour ne pas vous être mépris sur les motifs qui m'ont fait courir après la fortune. Mon cœur n'a pas eu pour guide la cupidité, mais le seul désir d'améliorer le sort de mon père.

Baltimore. Je le sais, mon ami, et je vous rends justice. Qu'il me tarde . . . Mais voilà Thomas. Nous pouvons partir.

Scène VII.

Les précédents. Thomas.

Nicolas. Écoutez, milord! Je suis, je dois être plus impatient que vous d'embrasser mon père, ma mère, mes frères,

mes sœurs. Permettez-moi toutefois de me présenter devant eux couvert de la même veste, chaussé des mêmes sabots que j'avais en les quittant! J'ai conservé avec soin ce costume rustique, et vous savez que je l'ai longtemps porté. Le voici dans cette valise. La veste me sera un peu courte; mais j'ai peu grandi, et je pourrai la mettre encore. Daignez m'attendre un moment!

Baltimore. Oui, mon ami, volontiers.

Nicolas. Thomas, prends cette valise, et monte avec moi!

Scène VIII.

Lord Baltimore (seul).

Que de vertus dans cet enfant! plus on le connaît, plus on l'estime.

Scène IX.

Lord Baltimore. Lisette.

Lisette. Milord, il y a quelqu'un à la porte qui a grande envie de vous parler. Puis-je l'introduire?

Baltimore. Le connaissez-vous?

Lisette. C'est un malheureux fermier du pays, chef d'une famille nombreuse. Un de ses fils le quitta, il y a six ans, et n'a pas reparu depuis. Ce père inconsolable a tout fait pour le retrouver; mais, n'ayant pu y parvenir, il ne manque jamais de venir questionner tous les voyageurs qui s'arrêtent ici, espérant toujours que quelqu'un d'eux pourra lui donner des nouvelles de son enfant.

Baltimore (à part). C'est lui-même. (Haut). Son histoire m'intéresse: il peut entrer.

Scène X.

Lord Baltimore (seul).

Que lui dirai-je? . . . rien encore . . . N'enlevons pas à son fils le plaisir de le surprendre . . . Il faut tâcher . . . Le voici.

Scène XI.

Lord Baltimore. Le père Nicolas.

Baltimore. Asseyez-vous, homme respectable! on m'a dit vos malheurs

Le père Nicolas. Ah! milord, vous êtes père, sans doute, puisque vous en êtes touché!

Baltimore. Ce fils qui vous quitta, il y a six ans, paraissait-il avoir de mauvaises dispositions?

Le père Nicolas. Hélas! Il paraissait au contraire en avoir d'excellentes.

Baltimore. Est-ce par indifférence qu'il vous a abandonné?

Le père Nicolas. Je ne puis le croire. Il nous aimait autant que nous l'aimions. La veille de son départ, je remarquai

même qu'il nous embrassait avec plus de tendresse que de coutume; et je me souviens de lui avoir vu ce jour-là essuyer plusieurs fois ses larmes.

Baltimore. Vous a-t-il donné quelquefois de ses nouvelles?

Le père Nicolas. Oui, milord; il nous a écrit qu'il apporterait un jour la consolation dans notre famille, et se justifierait de sa longue absence. Mais il n'a jamais fixé l'époque de ce retour si désirée.

Baltimore. Il se peut qu'elle soit plus prochaine que vous ne pensez.

Le père Nicolas. Hélas! il se peut aussi qu'elle soit bien plus éloigné.

Baltimore. Quel est le nom de ce fils que vous regrettez?

Le père Nicolas. Nous l'appelions Nicolas.

Baltimore (feignant de la surprise). Nicolas! dites-vous! j'ai entendu parler de lui, et je puis vous donner de ses nouvelles. Mais, pour cela, il faut que vous alliez bien vite chercher et votre femme et tous vos enfants. Allez: ces nouvelles vous intéressent tous, et je ne dois vous les donner qu'en famille.

Le père Nicolas. Quoi! vous savez... vous l'avez vu?

Baltimore. Allez, ne perdez pas de temps!

Scène XII.

Lord Baltimore (seul).

Il me semble aux transports que j'éprouve, que je suis moi-même de la famille. Nicolas ne tardera pas à descendre. Il vient... Je l'entends.

Scène XIII.

Lord Baltimore. Nicolas. Thomas.

Nicolas. Eh bien! milord, que dites-vous de ma tournure? Cette veste, ces sabots font-ils un bon effet?

Baltimore. Ils me rappellent une époque bien chère.

Thomas. Pour moi, je tombe des nues en voyant mon maître ainsi travesti.

Nicolas. Vous souvenez-vous, milord, de ce jour où, dans le même costume, je fus vous faire visite à Belfast? Je trafiquais déjà depuis deux ans, et avec assez de succès: vous ne l'ignoriez pas. En entrant chez vous, vos domestiques me dirent en riant: «O pauvre Nicolas! il paraît que tu ne fais guère fortune.» Je suis content, je suis content, leur répondis-je. Introduit dans votre salon, vous me fîtes la même remarque: «Mais, mon ami, me dîtes-vous, pourquoi ne t'habilles-tu donc pas mieux que cela?» Milord, vous répondis-je, ne suis-je pas couvert? voilà le principal. Voulez-vous que par de beaux habits, je tente l'avidité des voleurs qui fourmillent dans les bois et le long des grands chemins? Si j'étais bien mis, j'inviterais encore par là les

aubergistes à me rançonner. Un voyageur bien couvert doit manger, doit boire et dormir en conséquence; alors, adieu le profit du marchand; au lieu que . . . Mais nous parlerons de cela une autre fois. Courons chez mon père.

Baltimore. Vous êtes prévenu, mon cher ami J'entends du bruit C'est lui, si je ne me trompe!

Nicolas. Lui! se peut-il?

Scène XIV.

Les précédents. Le père et la mère Nicolas. George. Édouard. Pierre. Manon. Rosette.

Nicolas. Ah! oui, c'est lui-même.

Le père Nicolas. C'est Nicolas! c'est mon fils!

La mère Nicolas. C'est mon pauvre enfant! Je tremble de joie.

Nicolas. Mon père! ma mère! que je vous serre dans mes bras!

George. Édouard. Pierre. Mon frère!

Manon. Rosette. Mon cher Nicolas!

Le père Nicolas (d'un ton sévère). Comme te voilà fait!

La mère Nicolas. Ah ça, mon ami, il y a trop longtemps que nous ne l'avons vu pour le gronder (d'un ton pénétré). Le pauvre enfant! Il a encore la même veste!

Le père Nicolas. Je vois bien que milord a eu pitié de toi, et qu'il t'a pris à son service

Nicolas. Mon père, daignez m'entendre, je vous en supplie; mais, auparavant, permettez que je fasse quelques petits présents à mes frères et à mes sœurs.

Le père Nicolas. Des présents?

Nicolas. Thomas, apportez-moi ma cassette!

La mère Nicolas. Sa cassette!

Nicolas. Venez, George, Édouard, Pierre; venez, Manon et Rosette; recevez ces gages de ma tendre amitié pour vous! Acceptez chacun une bourse de vingt-cinq louis d'or! Vous, ma mère, daignez accepter celle-ci: elle en contient cinquante; et vous, mon père, ne refusez pas cette dernière! elle en contient cent. Le moment où je vous fais ces dons, est le plus beau de ma vie.

Le père Nicolas (tournant vers son fils un regard sévère). Mon fils! regardez-moi! Comment cet or se trouve-t-il dans vos mains?

Nicolas. O mon père, loin de vous des idées affreuses, et si contraires à ma façon de penser! Croyez que j'ai été, et que je suis toujours digne de vous appartenir. Lorsque vous saurez mon histoire, vous jugerez si vous, et si ma mère et mes sœurs avez à rougir de ma conduite.

Lord Baltimore. Heureux et respectables parents! félicitez-vous d'avoir un fils tel que lui!

Nicolas. Félicitez-moi plutôt d'avoir trouvé dans milord un protecteur aussi généreux. Quand je vous quittai, ce fut à lui que je me présentai d'abord. Il eut la bonté de fermer les yeux sur la faiblesse de mon âge et de m'avancer cent trente écus pour faire le commerce de laines. J'ai prospéré au-delà de mes vœux. Aidé de ses conseils, j'ai fait des profits si considérables et si rapides que les plus fameux trafiquants envient aujourd'hui mon sort. Je suis connu, quoique bien jeune encore, dans toute l'Irlande, et partout mon crédit est solidement établi.

Le père Nicolas. Quoi! tu serais ce petit marchand de laine dont nous avons si souvent entendu parler?

Nicolas. Oui, mon père; et je puis vous en donner pour preuves mon bagage de marchand, et ma correspondance avec les plus riches particuliers des cantons que j'ai parcourus.

La mère Nicolas. Je suis muette d'étonnement, d'admiration, de tendresse et de joie.

Nicolas. Milord, j'ai fait divers présents à toute ma famille. Daignez accepter à votre tour celui que j'ose vous offrir!

Lord Baltimore. C'est votre portrait!

Nicolas. Oui, milord: il est entouré d'un cadre de bois de senteur sans nulle dorure. On m'y voit peint avec ma grosse veste, un bâton ferré à la main, des sabots aux pieds, tel enfin que je parus autrefois devant vous, lorsque je vous fis mon premier emprunt. En voyant chez vous le portrait d'un pauvre petit paysan, on vous demandera peut-être ce que cela signifie. Dites, je vous prie, que c'est Nicolas, vous empruntant ses premiers fonds, qu'il a tellement fait valoir, qu'il roule carrosse aujourd'hui. Nicolas et sa fortune sont votre ouvrage. Nicolas doit son bonheur à vos bienfaits.

Lord Baltimore. J'accepte avec plaisir ce simple hommage, mon cher ami. Je placerai votre portrait dans mon cabinet; il en fera l'ornement le plus beau, et il sera le plus précieux héritage de mes neveux. Ah! puissent-ils un jour vous ressembler!

Scène XV.

Les précédents. André.

André. Milord et messieurs, je prends la liberté de venir vous avertir que le dîner est servi, et que vous pouvez passer à table.

Nicolas. Venez donc, ô mes dignes parents! venez, ô mon cher bienfaiteur! allons, en dînant tous ensemble, célébrer le beau jour, le jour heureux qui nous réunit!

111. LE PETIT COMMISSIONNAIRE.

COMÉDIE EN UN ACTE.

Personnages.

Madame *Démare.*
Monsieur *Morin.*
Monsieur *St-Aubin.*
Robert, petit-fils de Madame Démare.

La scène se passe à Paris, au cinquième étage, dans une chambre meublée d'une table, de deux chaises, d'un secrétaire et d'un paravent déchiré, qui cache un lit.

Scène I.

Robert, qui est vêtu d'une veste et d'un pantalon usés, ferme un livre qu'il lisait.

Je donnerais bien des choses pour avoir la suite de cette histoire-là; elle m'amuse tant! C'est ennuyeux qu'il ne reste ici que des volumes dépareillés; on est arrêté tout court aux endroits les plus intéressants. C'est égal, je n'en connais pas moins l'histoire d'Angleterre jusqu'à Charles II. Charles II! Comme il a été malheureux longtemps, tout roi qu'il était! Quand on pense à cela, on prend du courage; mais il est remonté sur son trône, lui, et nous ne retrouverons pas notre fortune Qui sait? Si toutes mes journées ressemblaient à ma journée d'hier, nous serions bientôt riches. Il me tarde de donner à ma grand'mère tout cet argent-là. Va-t-elle être étonnée! va-t-elle être contente! Tout est rangé ici à sa place Elle aime tant la propreté qu'il faut bien au moins lui donner cette joie-là.

Scène II.

Robert, Mme Démare.

Mme Démare. Bonjour, mon cher enfant! J'ai dormi aujourd'hui plus tard que de coutume; car je viens d'entendre sonner six heures.

Robert (l'embrassant). Tant mieux, bonne mère, tant mieux, cela t'aura fait du bien. Voyons, avant de sortir, il faut que je te donne ma recette d'hier soir. Devine combien il y a dans ma main.

Mme Démare. Vingt sous?

Robert. Plus que cela.

Mme Démare. Quarante?

Robert. Encore.

Mme Démare. Trois francs?

Robert. Davantage.

Mme Démare (gaiement). Comment, davantage?

Robert (lui donnant l'argent). Cinq francs quatorze sous.

Mme Démare. Cinq francs quatorze sous! Est-il possible que tu aies gagné autant que cela?

Robert. C'est qu'il m'est arrivé un grand bonheur, vois-tu. Comme les commissionnaires étaient en course, et que je me trouvais seul auprès d'une grande maison où je vois venir toujours de beaux messieurs en voiture, il s'est arrêté à la porte un jeune homme, qui m'a dit de tenir le cheval de son cabriolet, pendant qu'il envoyait son domestique quelque part. C'était un cheval vif, qui m'a donné bien de la peine, je t'en réponds; mais enfin je le remis sain et sauf au domestique, et quand le maître est sorti en chantant d'un air de bonne humeur, il m'a donné une pièce de cent sous, disant: «Tiens, petit, je n'ai pas d'autre monnaie.» Pour les sous de plus, c'est que voyant qu'il n'était pas tard, j'ai été me placer à la porte de l'Opéra-Comique; un monsieur, qui sortait, m'a donné sa contre-marque, que j'ai vendue dix sous, et puis j'ai été chercher un fiacre à deux dames, qui m'en ont donné quatre: total cinq francs quatorze. Avec cela, grand'mère, je serais bien content si tu achetais une livre de café pour tes déjeuners. Ce qui me chagrine le plus, vois-tu, c'est de te voir manger du pain sec tous les matins, toi qui n'en avais pas l'habitude.

Mme Démare. Mon bon Robert! Cela m'est tout à fait égal, nous avons bien des dépenses plus pressées à faire; par exemple, l te faudra bientôt des souliers.

Robert (riant). Tu pourrais même dire qu'il m'en faut, car ceux-ci sont tout troués.

Mme Démare. Pauvre enfant, cela te fait souffrir, quand tu marches.

Robert. Oh! pas beaucoup; d'ailleurs, tu m'as dit souvent qu'il ne faut pas qu'un homme se plaigne, et je suis un homme, à présent, puisque je gagne ma vie.

Mme Démare (soupirant). De quelle manière, hélas!

Robert. Ne te chagrine donc pas de cela, grand'mère; il est vrai que, si j'avais pu aller encore à l'école pendant deux ou trois ans, j'aurais été assez instruit pour gagner bien davantage; mais puisque nous n'avions plus rien, il ne faut penser qu'à remercier Dieu du peu qu'il nous envoie.

Mme Démare (l'embrassant). Je le remercie surtout, mon bon Robert, de m'avoir donné un enfant comme toi.

Robert. Et moi donc, crois-tu que je ne le remercie pas de m'avoir donné une si bonne mère? Je t'aime tant que, quand tu n'es pas triste, je suis toujours content.

Mme Démare (s'efforçant de sourire). Eh bien! je serai gaie, mon enfant.

Robert. Oh! bon cela A présent, il faut que je te quitte; il va faire grand jour tout à l'heure.

Mme Démare. Va, va, mon enfant.

Robert (souriant après l'avoir embrassée). Adieu, grand'mère.

Mme Démare (souriant aussi). Adieu, Robert.

Robert (de la porte). Adieu, grand'mère.

Mme Démare. Adieu, mon fils.

(Robert sort).

Scène III.

Mme Démare (joignant les mains). Que le ciel te bénisse, pauvre enfant! Quelle peine il se donne! Toute la journée, dans la rue, exposé au froid, à la pluie, et pour avoir tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Il faut que je tâche, par mon travail, d'ajouter quelque chose à ce qu'il gagne; mettons-nous à l'ouvrage. (Elle s'assied près de la table et se met à coudre.) Ma vue s'affaiblit tous les jours. J'ai bien remarqué que la lingère n'était pas contente des dernières chemises que je lui ai rapportées O ciel! si je ne pouvais plus travailler si je restais à la charge de ce pauvre enfant! ... J'espère bien alors que je mourrai. (Elle reste accablée, la tête dans ses deux mains qu'elle a posées sur la table.) Eh! mon Dieu! je crois l'entendre revenir! lui seul monte les escaliers aussi vite que cela

Scène IV.

Mme Démare, Robert.

Robert. Grand'mère, grand'mère! (il tombe sur une chaise). J'ai tant couru que je ne puis plus respirer.

Mme Demare. Qu'as-tu? que t'est-il arrivé? Rien de malheureux, j'espère.

Robert. Bien au contraire imagine-toi que je viens de trouver un portefeuille.

Mme Démare. Un portefeuille!

Robert. Et qu'il y a dedans un gros paquet de papiers qui ressemblent à celui que tu as changé il y a plus d'un an, tu sais bien.

Mme Démare. Des billets de banque ?

Robert. Oui, tiens, regarde. (Il tire le portefeuille de son gilet et le lui donne.)

Mme Démare. Des billets de mille francs, bonté divine! Un, quatre, huit, en voilà dix.

Robert (sautant de joie). Dix mille francs! C'est une fortune que le ciel nous envoie!

Mme Démare (gravement). Pour la rendre à son maître, Robert.

Robert (déconcerté). Ah! tu as raison; cela ne nous appartient pas; quelqu'un l'a perdu, sans doute.

Mme Démare. Et une perte semblable peut ruiner une famille.

Robert. Quel chagrin pour ces pauvres gens!

Mme Démare. S'ils ont des enfants surtout!

Robert. Perdre dix mille francs d'un coup! Mais nous ne savons pas à qui ils sont; comment faire pour les rendre?

Mme Démare. On pourrait le faire afficher; c'est que les affiches coûtent peut-être bien cher.

Robert. Ah! le portefeuille paiera, par exemple.

Mm Démare. Sans doute, et puis, voyons d'abord s'il ne renfermerait point quelque renseignement Justement; une lettre et des cartes de visite. (Elle lit l'adresse de la lettre). A monsieur, monsieur St-Aubin, boulevard Montmartre.

Robert. C'est à deux pas d'ici, je vais y courir tout de suite.

Mme Démare. Il est plus prudent de ne point te charger du portefeuille. Tu demanderas simplement M. St-Aubin, tu lui donneras mon adresse, en lui disant qu'il peut apprendre ici des nouvelles d'un objet dont il doit être en peine.

Robert. Il viendra bien vite, sois-en sûre.

Mme Démare. Oui, mais je veux avoir la certitude que nous rendons une aussi grosse somme à celui qui l'a perdue.

Robert. Je le crois bien! Il faut d'abord que l'on nous dise que le portefeuille renferme une lettre et des cartes de visite. A l'école quand nous trouvions un canif, un couteau ou n'importe quoi, on n'était pas assez bête pour demander: A qui le canif? à qui le couteau? on criait seulement: Qui est-ce qui a perdu quelque chose?

Mme Démare. Justement. Ne perds pas une minute, cher enfant.

Robert. Je serai revenu dans un quart d'heure.

(Robert sort.)

Scène V.

Mme Démare. Quelle joie il va porter dans cette maison-là! On s'y désespère peut-être! Peut-être aussi le propriétaire de ce portefeuille est-il fort riche, et cette somme, qui ferait mon bonheur, est peu de chose pour lui! Voilà le monde. Il me semble entendre monter quelqu'un cachons vite le trésor. (Elle met le portefeuille dans le secrétaire.)

Scène VI.

Mme Démare, M. Morin.

M. Morin (frappant à la porte). Madame Démare!

Mme Démare. O ciel! c'est monsieur Morin. (Mme Démare ouvre la porte).

M. Morin. Je vous demande pardon de me présenter chez vous si matin; mais j'ai aujourd'hui beaucoup de paiements à faire, et je viens vous prier de finir notre petit compte.

Mme Démare. Notre petit compte, M. Morin Je crois que maintenant je vous suis redevable

M. Morin. De deux termes. Vous m'avez déjà demandé du temps pour le premier, j'espère que celui-ci

Mme Démare. Celui-ci, je me trouve encore hors d'état de m'acquitter.

M. Morin. Et moi, madame Démare, je me trouve hors d'état d'attendre plus longtemps. Je suis principal locataire de cette maison, je réponds de tout le loyer au propriétaire, qui ne connaît que moi : comment voulez-vous que je le satisfasse, si mes sous-locataires ne me paient pas ?

Mme Démare. J'espère, M. Morin, qu'une somme aussi légère ne vous mettra pas dans l'embarras.

M. Morin. Il n'y a point de somme légère, quand il s'agit d'en composer une lourde ; tous les philosophes ont dit que les petits ruisseaux font les grandes rivières, personne n'ignore cela.

Mme Démare. Aussi suis-je désespérée.

M. Morin. Votre désespoir ne me paiera pas les soixante-dix francs que vous me devez. Quand on n'a point de revenus, on se loge moins chèrement, madame.

Mme Démare. C'est ce que j'ai cherché en vain. Vous voyez que je n'ai point hésité à monter au cinquième étage, lorsque j'ai vu mes dernières ressources s'épuiser.

M. Morin. Comment épuise-t-on ses dernières ressources? Voilà ce que je ne conçois pas, car vous m'avez dit que vous aviez vécu dans l'aisance.

Mme Démare. Il est vrai que j'ai vécu dans l'aisance, parce que le mari de ma fille était riche ; mais son cœur trop généreux et des malheurs inouïs l'ont complètement ruiné. — Mon gendre n'a sauvé que l'honneur, il est resté dans la misère, et le chagrin l'a conduit au tombeau, ainsi que sa pauvre femme. Ils laissaient un enfant ; pouvais-je l'envoyer à l'hôpital ? J'ai vendu, pour le nourrir, une petite inscription de rentes, qui composait toute ma fortune ; puis j'ai vendu mes meubles l'un après l'autre, à l'exception de ce secrétaire, auquel je tiens beaucoup, parce que ma fille me l'a donné.

M. Morin. Le secrétaire est assez joli.

Mme Démare. Grâce à ces sacrifices, mon cher enfant n'est pas mort de faim. Il m'en a bien récompensée ! Savez-vous ce qu'il a fait, monsieur ?

M. Morin. Non.

Mme Démare. Quand il a connu l'horreur de notre situation, un matin, avec une énergie bien au-dessus de son âge, au lieu de se rendre à l'école, où je l'envoyais tous les jours, il a été se placer au coin d'une rue pour chercher à gagner sa vie dans l'état de commissionnaire. Le ciel a béni ses efforts, et depuis ce moment, le pain que je mange est le fruit de ses sueurs.

M. Morin. C'est fort bien, c'est fort bien au petit bonhomme. Mais il résulte de tout cela que vous n'avez aucune

fortune, aucunes ressources; et comme je ne suis pas assez riche pour vous loger gratis, voici le seul accommodement que je puisse vous offrir: dans huit jours vous me paierez mes soixante-dix francs, ou bien je prendrai le secrétaire, et vous irez vous loger ailleurs. C'est mon dernier mot. (M. Morin sort).

Scène VII.

Madame Démare.

Me loger ailleurs! et dans quel endroit, mon Dieu? Ah! ce dernier coup m'accable. (Elle tombe sur une chaise.) Il prendra mon secrétaire, tout ce qui me reste de ma pauvre enfant! . . . Ce secrétaire qui renferme maintenant bien plus d'argent qu'il n'en faudrait pour nous tirer d'embarras. . . . (Elle se lève.) Ah! quel espoir! Si ce M. St-Aubin est bon, généreux, il est possible qu'il n'offre pas une petite somme à l'enfant qui lui rend son bien! Quand même il ne donnerait qu'un louis, cet à-compte engagerait peut-être M. Morin à nous accorder du temps. Ah! s'il pouvait venir bientôt! Mais Robert lui-même ne revient pas. Il l'aura trouvé, et sans doute ils causent ensemble. Mon Dieu! faites que ce cher petit l'intéresse! qu'il. . . .

Scène VIII.

Mme Démare, Robert.

Mme Démare. Eh bien?

Robert. M. St-Aubin n'était pas chez lui, mais le portefeuille lui appartient, et je suis sûr qu'il va venir. Quand je suis arrivé, j'ai trouvé un domestique dans l'antichambre. . . . Oh! c'est superbe chez lui, des buffets magnifiques, des statues! . . .

Mme Démare. Enfin?

Robert. Oui, je conterai cela après. J'ai donc dit au domestique que j'étais très fâché que son maître fût sorti, parce que je venais lui donner une nouvelle qui devait l'intéresser beaucoup. Et là-dessus seulement, ce garçon s'est écrié: «Il s'agit peut-être de son portefeuille?» C'est bien clair, n'est-ce pas?

Mme Démare. Oui, après?

Robert. Le domestique m'a proposé de me faire parler au valet de chambre, à l'homme de confiance de M. St-Aubin. Alors, il m'a conduit à un monsieur qui peut bien avoir quarante ans, à qui j'ai donné ton adresse, et qui m'a dit que vraisemblablement son maître serait ici presque aussitôt que moi.

Mme Démare. Alors il ne doit pas tarder; tant mieux, parce qu'il est d'usage, vois-tu, que celui qui rend un portefeuille, reçoive une récompense.

Robert. Une récompense? Pourquoi donc? Pour n'avoir pas gardé l'argent d'un autre?

Mme Démare. Pour avoir pris la peine de rechercher la personne à qui il appartient.

Robert. Belle peine que d'aller d'ici au boulevard Montmartre! Oh! non, je ne veux rien pour cela.

Mme Démare (tristement). C'est que tu ne sais pas . . .

Robert. Quoi donc?

Mme Démare. Que pendant ton absence M. Morin est monté pour me demander les deux termes que je lui dois; et comme je ne puis pas le payer, il nous met à la porte de la maison.

Robert. Oh! mon Dieu! qu'est-ce que tu dis là!

Mme Démare. C'est une somme de soixante-dix francs qui nous manque, en sorte que, si M. St-Aubin t'offrait quatre ou cinq louis, il faudrait les prendre, Robert.

Robert. Je les prendrai, je les prendrai; mais c'est bien méchant à M. Morin!

Mme Démare. Nous lui devons, mon enfant; il est obligé lui-même de payer son propriétaire.

Robert. C'est juste; je ne pensais jamais à ce loyer-là, moi.

Mme Démare. A l'avenir nous tâcherons on vient . . . c'est lui sans doute.

Robert. On frappe à la porte. Sois tranquille, sois tranquille, je prendrai la récompense.

(Robert va ouvrir la porte).

Scène IX.

Mme Démare, Robert, M. St-Aubin.

M. St-Aubin. Madame Démare?

Mme Démare. C'est moi, monsieur.

M. St-Aubin. Je viens d'apprendre, madame, que pendant mon absence vous avez envoyé chez moi un petit commissionnaire qui m'a laissé votre adresse.

Mme Démare. Monsieur est M. St-Aubin.

M. St-Aubin. Précisément. D'après ce que viennent de me dire mes domestiques, j'ai l'espoir d'apprendre ici quelques nouvelles d'un portefeuille, que j'ai eu la maladresse de perdre hier soir. Il doit renfermer dix mille francs en billets de banque et une lettre que l'on m'écrit de New-York, dans laquelle

Mme Démare. Je n'ai point lu la lettre, monsieur; l'adresse nous a suffi pour nous indiquer votre demeure, et mon petit-fils s'est hâté de courir chez vous.

M. St-Aubin. Serait-ce cet enfant qui a trouvé le portefeuille?

Robert. Oui, dans le passage de la Boule-Rouge, qui conduit à la rue Richer.

M. St-Aubin. C'est en effet le chemin que j'ai suivi en quittant la maison de mon notaire, chez lequel je viens de retourner inutilement; mais il pourra vous fournir la preuve que le tout m'appartient.

Mme Démare. Il suffit, monsieur; les renseignements que vous me donnez ne me laissent aucun doute. (Elle prend le portefeuille dans le secrétaire et le lui donne). Voici votre portefeuille, vous devez y trouver tout ce que nous avons trouvé nous-mêmes.

M. St-Aubin (après avoir regardé ce que renferme le portefeuille, jette les yeux autour de lui et prend la main de Mme Démare). Madame, un pareil trait est rare.

Mme Démare. J'aime à croire que non, monsieur.

M. St-Aubin. Permettez-moi de le reconnaître en offrant à votre fils une partie de ce qu'il me rend; prenez mon jeune ami.

Mme Démare. Un billet de mille francs! Ah! c'est trop, monsieur, beaucoup trop.

M. St-Aubin. Non, non, je l'exige.

Robert (avec joie). Dis donc, grand'mère, en voilà bien plus qu'il n'en faut pour payer M. Morin.

M. St-Aubin. M. Morin?

Mme Démare. C'est mon propriétaire, monsieur; et je crois inutile de chercher à vous cacher que nous sommes pauvres.

M. St-Aubin (vivement). Mais moi, je suis riche, je suis garçon, sans famille, et même sans amis en France; je serais trop heureux de m'occuper du sort de cet enfant. Voyons, madame, parlez-moi franchement; vous n'avez pas toujours été dans la position où je vous trouve?

Mme Démare. Non, monsieur. Le père de Robert possédait de grands biens, que des événements cruels lui ont fait perdre. Il est mort totalement ruiné.

M. St-Aubin. Et son fils est resté sans aucune ressource?

Mme Démare. Au point qu'il m'a fallu renoncer à l'envoyer à l'école, quoiqu'il y fît des progrès surprenants.

M. St-Aubin. Il sait donc déjà quelque chose?

Robert. Je sais lire, écrire, compter, et j'avais commencé le latin.

M. St-Aubin. Madame Démare, il faut absolument que cet enfant termine son éducation; car vous devez comprendre que tout son avenir dépend de là.

Mme Démare. Aussi donnerais-je le plus pur de mon sang pour lui procurer un si grand avantage.

M. St-Aubin. Rien n'est si facile. Je me chargerai de lui obtenir une bourse dans un collège.

Robert (sautant de joie). Dans un collège, où l'on m'apprendra le latin, la géographie, les mathématiques?

M. St-Aubin. Oui.

Mme Démare. Ah! monsieur, quelle reconnaissance! . . .

Robert. Vous verrez, monsieur, que je profiterai de vos bontés. Quel bonheur! Quel bonheur! . . . Mais qu'est-ce que je dis donc? Je ne puis pas quitter ma grand'mère, elle a besoin du peu que je gagne.

M. St-Aubin. On y pourvoira d'une autre manière, soyez tranquille, mon garçon. (A madame Démare,) Il faut seulement que vous me remettiez son acte de naissance.

Mme Démare. Tous nos papiers de famille sont dans ce secrétaire; je vais vous le donner. (Elle prend l'acte de naissance dans le secrétaire). Tenez, monsieur, le voici.

M. St-Aubin (lisant). Est né Robert-François, fils de Charles Bérard et de Louise Démare. Que vois-je! Charles Bérard! Un Breton? Un négociant?

Mme Démare. Oui, monsieur, c'était mon gendre.

M. St-Aubin. Et c'était mon ami, mon camarade de classe, mon bienfaiteur.

Mme Démare. Se peut-il?

M. St-Aubin. Oui, madame, je lui dois tout. J'étais né sans biens; c'est Bérard, c'est cet excellent homme, qui m'a prêté quinze mille francs, que j'ai mis en marchandises pour passer aux États-Unis, où j'ai fait ma fortune. Bérard et moi, nous nous sommes écrit plusieurs fois, et quand, il y a cinq ans, je suis revenu en France, dans l'espoir de partager avec lui ce que je possédais, j'ai appris à la fois et sa ruine et sa mort. Toutes mes démarches, pour savoir où retrouver le fils qu'il avait laissé, ont été vaines. Pendant six mois j'ai fait mettre un avis dans les journaux. . . .

Mme Démare. Je n'en lis plus depuis bien longtemps.

M. St-Aubin. Je le retrouve enfin, cet enfant! L'enfant de mon cher Bérard. Madame Démare, Robert est riche, très riche; la moitié de tous mes biens lui appartient d'abord, et s'il se montre digne de son père, il sera l'héritier du reste.

Mme Démare. Comment vous exprimer notre reconnaissance!

Robert. Quel bonheur! Quel bonheur! Mon Dieu!

M. St-Aubin. Ah ça! je ne veux pas que vous restiez dans ce taudis un quart d'heure de plus. Nous allons payer le propriétaire; et comme le déménagement ne sera pas long, mes gens viendront chercher vos meubles. Ma voiture est en bas, je veux que vous veniez tout de suite habiter ma maison; là, vous perdrez le souvenir des tristes années que vous venez de passer, vous vivrez tous deux près d'un bon ami et dans l'abondance.

Mme Démare. Ah! monsieur. . . .

Robert (timidement). S'il m'était permis de dire un mot?

M. St-Aubin. Dis, mon enfant, dis.

Robert. Quand je serai plus grand, M. St-Aubin, je me trouverai bien heureux de venir près de vous. Mais à présent, voyez-vous, j'aimerais mieux entrer dans ce collège dont vous avez parlé.

M. St-Aubin. Parce que? . . .

Robert. Parce que je voudrais être assez instruit pour me tirer d'affaire tout seul, si la fortune que vous nous donnez se perdait comme l'autre.

M. St-Aubin. Il a raison, l'enfant, il a raison; et nous suivrons son avis, madame Démare; car l'homme ne doit compter ici-bas que sur deux biens solides: l'instruction et la bonne conduite. *Mme de Bawr. (1773—1861).*

DIALOGUES.

112.

a) A l'hôtel.

Garçon, je voudrais une chambre pour la nuit.

A quel étage la désirez-vous?

Quel est le prix des chambres du deuxième?

Il varie de 4 à 10 francs.

Pourrais-je les voir?

Si cela vous est agréable. Voulez-vous monter avec moi, monsieur? — Tenez, voilà une très jolie chambre, qui vous conviendra sûrement.

Quel en est le prix?

Cinq francs.

Le lit est-il bon?

Excellent, monsieur, nous n'avons que des lits neufs.

Eh bien, je retiens cette chambre.

Est-ce que monsieur restera ici un certain temps?

Non, je vais repartir demain. — Je désirerais souper dans ma chambre.

Bien, monsieur; je vais vous apporter la carte à l'instant.

Ne pourriez-vous pas me dire dès maintenant ce qu'il y a?

Vous pouvez avoir toutes sortes de rôtis, un rôti de veau, un poulet rôti, un beefsteak, des légumes, une salade de pommes de terre.

Montez-moi une volaille rôtie, soit deux pigeons soit un poulet, n'importe, avec de la salade, et en même temps une demi-bouteille de vin.

Voilà votre souper, monsieur. Bon appétit! —

Combien mon souper?

Deux pigeons rôtis: 2 francs 50, de la salade: 50 centimes, et une demi-bouteille de bordeaux: 2 francs 50, en tout: 5 fr. 50.

Les voilà, et en outre 50 centimes de pourboire. Garçon, n'oubliez pas de m'éveiller demain matin à six heures.

Je n'y manquerai pas. Bonne nuit, monsieur. —

Qui est-ce qui frappe?

C'est moi, monsieur.

Qui donc?

Le garçon, monsieur. Vous m'avez dit de vous éveiller à six heures.

Il est déjà si tard?

Six heures vont sonner.

C'est bien. M'apportez-vous de l'eau chaude?

Je vais vous en monter à l'instant; vos bottines sont à votre porte.

Dites-moi, n'est-ce pas à sept heures que part le train pour S.?

A sept heures cinq minutes; mais il faut être à la station à sept heures précises.

Commandez-moi une tasse de café et deux œufs mous à la coque.

Tout de suite, monsieur.

Avez-vous un omnibus qui fait le service de la gare?

Oui, monsieur, mais il vient de partir.

Alors faites-moi porter ces malles tout de suite à la gare. — Apportez-moi l'addition.

La voilà, monsieur.

Voilà. Gardez le surplus!

Merci, monsieur.

b) En voyage.

Jules. Depêche-toi donc, Henri; je crains que nous n'arrivions pas à temps.

Henri. Voilà un fiacre, appelle-le!

J. Hé! cocher, êtes-vous libre?

Le cocher. Oui, monsieur. Où désirez-vous que je vous conduise?

J. Conduisez-nous à la gare; mais fouettez comme il faut, autrement nous pourrions manquer le train.

Le c. Soyez tranquilles. Montez seulement. — Nous voici à la gare, messieurs.

J. Hé, commissionnaire, venez par ici! Déchargez vite nos effets et faites les enregistrer! — Cocher, voici pour votre course!

Le comm. Je ne puis les faire enregistrer, monsieur, avant d'avoir vos billets.

J. Eh bien! Portez nos effets au bureau des bagages, je vais vous y rejoindre tout à l'heure.

Le comm. C'est bien, monsieur.

J. Où est le guichet?

Le comm. Passez par cette porte-là, puis tournez à droite, et vous l'avez devant vous.

J. (au guichet). Deux billets de seconde classe pour S., s'il vous plaît.

Le receveur. Il n'y a que des premières, c'est un train express.

J. Donnez toujours! — Combien, monsieur?

Le rec. Quatre-vingts francs. — Maintenant, Henri, donnons nos billets au commissionnaire, afin qu'il puisse expédier nos bagages. Tiens, on vient de sonner, dépêchons-nous!

Le comm. Voici votre bulletin de bagages.

J. Voici pour vous.

Le comm. Merci, monsieur. —

J. Est-ce là l'express pour S.?

Le conducteur. Oui, monsieur, montez dans ce compartiment.

J. La cloche sonne. Voilà le coup de sifflet qui annonce le départ. — Est-ce que ce train va à S. sans s'arrêter à aucune station?

Voyageur. Non, monsieur, il s'arrête à deux stations, à A. et à N.

J. Je vous remercie, monsieur. —

H. Nous voilà arrivés.

J. Eh bien! descendons, la sortie est par ici à gauche, où je vois que l'on donne ses billets en passant. *(A un employé.)* Dites-moi donc, s'il vous plaît, monsieur, où l'on trouve des voitures.

L'employé. C'est là, dans la cour; vous n'avez qu'à suivre la foule.

J. Et les bagages, où les délivre-t-on?

L'employé. Veuillez attendre un instant dans cette salle! L'employé va venir à l'instant visiter vos bagages.

Un douanier. Vous n'avez rien à déclarer, messieurs?

J. Non, monsieur; nous n'avons que des effets à notre usage; voyez vous-même, si vous le jugez à propos.

Le douanier. C'est bien, vous pouvez refermer vos malles.

J. (à un facteur). Veuillez me porter ces bagages au fiacre dont voici le numéro.

Le facteur. Voilà, monsieur.

J. Voici pour votre peine. — (*Au cocher).* A l'hôtel Bellevue!

c) Dans une ville étrangère.

Pardon, monsieur, quel est le chemin qui mène à l'hôtel des Quatre-Saisons?

Allez tout droit jusqu'au bout de cette rue, puis prenez à gauche et vous n'en serez plus qu'à une vingtaine de pas.

Auriez-vous la complaisance, monsieur, de me dire dans quelle direction est la cathédrale?

Vous allez descendre la rue que vous avez là en face; quand vous serez à l'extrémité, vous tournerez à droite; là vous en serez tout proche.

Seriez-vous assez bon, monsieur, pour m'indiquer où est l'Hôtel-de-Ville?

Suivez cette rue, elle va vous y conduire.

Je vous suis bien obligé, monsieur, et le café Oriental, s'il vous plaît?

Tenez, le voilà. Vous n'avez qu'à traverser la rue.

Pouvez-vous me dire, monsieur, si cette rue conduit bien à la place de la Concorde?

Du tout, monsieur, vous suivez une direction tout à fait opposée. Retournez sur vos pas et prenez la première rue à gauche.

Pardon, monsieur, suis-je loin de la place de la Bourse?

Non, monsieur, vous n'avez qu'à traverser le passage des Panoramas, vous vous y trouverez tout de suite.

Auriez-vous l'obligeance, monsieur, de m'indiquer le chemin de l'Opéra?

Traversez le pont que vous voyez là, puis marchez encore cinq minutes, et vous l'aurez à votre droite.

Pardon, monsieur, oserais-je vous demander où est l'église Notre-Dame?

Allez tout droit jusqu'à la troisième rue à gauche et vous en verrez les tours.

Dites-moi, s'il vous plaît, monsieur, où est le bureau de poste aux lettres le plus rapproché?

Le bureau le plus proche est juste à l'entrée de la seconde rue à gauche.

Ne pouvez-vous pas me dire, monsieur, où est la pharmacie la plus voisine?

Si je ne me trompe, la pharmacie la moins éloignée est au bout de la rue à gauche.

Quel est cet édifice, monsieur, s'il vous plaît?

C'est un musée.

Pardon, monsieur, est-ce là la rue Louis?

Oui, monsieur.

Pardon, monsieur, combien y a-t-il encore d'ici à Nancy?

Nancy est environ à 5 kilomètres d'ici.

d) Louer une chambre.

Voici des chambres meublées à louer, il y a une pancarte. Entrons! — Vous êtes le concierge de cette maison?

Oui, monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service?

A quel étage sont les chambres que vous avez à louer?

Au deuxième et au troisième au-dessus de l'entresol.

De quel prix sont-elles?

Nous en avons de tous les prix, vous n'aurez que l'embarras du choix.

Voulez-vous m'en montrer une à 60 ou à 70 francs par mois?

Très volontiers, monsieur. Donnez-vous la peine de monter avec moi! —

Nous voici au deuxième. Tenez, monsieur, entrez dans cette chambre, s'il vous plaît; elle se loue 70 francs par mois.

C'est une jolie pièce, mais elle n'a qu'une fenêtre.

Elle est pourtant assez spacieuse et surtout bien claire; la croisée est grande et donne sur une rue très large. Vous voyez que l'ameublement est en acajou, et le lit est très bon.

Eh bien, je retiens cette chambre, à une condition, cependant.

Et laquelle?

Il me faut un pupitre. J'aime à me tenir debout, quand je travaille.

Eh bien, qu'à ça ne tienne. Puisque vous le désirez, on vous en donnera un.

Encore une question; le loyer de 70 francs, c'est service compris, n'est-ce pas?

Oui, monsieur; c'est-à-dire, on vous fera votre chambre, on nettoiera vos habits, et on cira vos bottines; mais si vous voulez qu'on fasse vos commissions, vous paierez le garçon à part. — A partir de quel jour monsieur occupera-t-il la chambre?

Je ne puis déménager que le premier octobre; c'est donc pour ce terme que je la retiens.

C'est entendu. A l'honneur de vous revoir, monsieur.

e) Le service de table.

Émilie, as-tu mis la nappe sur la table?

Oui, maman.

Eh bien, alors mets les couverts; dispose tout, pour qu'on puisse servir.

Où sont donc les cuillers?

Tu le sais bien, dans le petit panier du buffet.

Je crois qu'il manque deux couteaux.

Va les demander à la bonne, qui les aura oubliés à la cuisine.

Les voici, elle va aussi apporter les assiettes.

Tiens, tu as oublié la fourchette de ce couvert.

En voilà une; je mets ici la salière, et là le poivrier. A présent, je crois que tout est bien en ordre.

Comment, tu oublies l'huilier? nous avons besoin d'huile et de vinaigre pour faire la salade; il nous faut aussi la moutarde.

Ne te fâche pas, maman; voici l'huilier, et voici le moutardier.

Maintenant, arrange les pommes, les poires et les prunes pour le dessert.

f) Le dîner.

On a servi. Allons nous mettre à table!

Comme il vous plaira.

Asseyez-vous, je vous prie. — Voulez-vous me permettre, monsieur, de vous offrir ce potage?

Si j'ose vous en prier, madame. — Passez-moi la salière, s'il vous plaît. —

Désirez-vous du bœuf?

Donnez-m'en une tranche, je vous prie.

Voilà de la moutarde. Mais je vois que vous n'avez pas de pain. En voilà, nous n'avons que du pain de ménage.

Je le préfère au pain blanc.

Me permettez-vous de vous servir de ces choux-fleurs?

Je vous serai obligé, j'aime beaucoup ce légume.

Oserais-je vous offrir de ce poisson? Prenez donc un morceau d'anguille!

J'en prendrai un petit morceau.

Berthe, offre donc de la salade à monsieur! Je vais découper ce rôti. — Aimez-vous le gibier?

Voici du chevreuil; servez-vous, s'il vout plaît.

Merci bien.

Vous ne refuserez pas un peu de compote.

Je vous remercie infiniment.

Servez le dessert. Voici des gaufres, des confitures, des biscuits, du fruit. — Je m'en vais vous offrir un morceau de fromage.

Très volontiers, madame. — Merci.

g) La visite.

Monsieur Callot est-il visible?

Non, monsieur, il vient de sortir.

Pourrais-je peut-être parler à M. Callot fils?

Je regrette, monsieur, il n'est pas à la maison non plus; mais il ne tardera pas à rentrer.

En ce cas-là je reviendrai dans une heure. — Monsieur est-il rentré?

Non, monsieur, pas encore; mais il ne sera plus absent pour longtemps. Donnez-vous la peine d'entrer pour l'attendre.

Je le regrette, mais je ne puis pas; je vais vous laisser un billet, que je vous prie de vouloir bien lui remettre. —

Il me semble qu'on vient de frapper. — Entrez!

Bonjour, monsieur, comment avez-vous passé votre première nuit dans notre ville?

Très bien, je vous remercie; et vous-même, comment allez-vous?

A merveille. Je viens vous prendre pour faire notre première promenade, comme nous en sommes convenus hier à votre arrivée.

Vous êtes bien bon, monsieur, me voilà prêt. —

On sonne; Claire, va ouvrir la porte.

Bonjour, madame, comment vous portez-vous?

Très-bien, monsieur, je vous remercie, et vous-même?

Assez bien, merci.

Donnez-vous la peine de vous asseoir. Claire, donne donc une chaise à monsieur!

Merci, ma chère enfant.

Et chez vous, monsieur, comment se porte-t-on?

Tout le monde est en bonne santé, excepté ma sœur, qui est un peu indisposée depuis vendredi.

Qu'est-ce qu'elle a donc, la pauvre enfant?

Elle est enrhumée, elle a eu froid en revenant du bal.

C'est absolument comme ma petite Claire; les jeunes filles sont toutes ainsi, elles sont bien imprudentes. Mais je présume qu'elle garde la chambre, votre sœur.

Le médecin lui a défendu de sortir, quoiqu'elle en ait bien envie.

Qu'elle s'en garde bien; dites-lui de se soigner. J'espère bien la voir, ainsi que vous, monsieur, à une petite soirée que nous donnerons ici, la semaine prochaine.

Vous êtes bien bonne, madame; je crois que ma sœur sera rétablie dans quelques jours.

Bien des choses de ma part à madame votre mère, ainsi qu'à votre sœur.

Je n'y manquerai pas, madame. J'ai l'honneur de vous saluer. Adieu, ma chère Claire.

Claire, accompagne monsieur!

h) La lettre.

Quelle heure est-il donc maintenant, ma sœur?

Il est bientôt une heure.

Déjà si tard! Je croyais qu'il n'était pas encore midi.

Ah! par exemple, tu t'es joliment trompé.

J'ai encore une lettre à écrire avant le dîner.

A qui donc veux-tu écrire?

Tu sais bien que papa m'a dit de prévenir notre maître d'anglais que demain nous ne pourrions pas prendre notre leçon.

Comment! tu as oublié cela? Écris bien vite; si la lettre n'est pas à la petite poste avant deux heures, il ne l'aura pas ce soir.

Voudrais-tu me donner une feuille de papier à lettre, ma sœur?

Volontiers; en voilà une. As-tu des plumes?

Je crois que oui; mais ce ne sont que des plumes d'oie.

Voici une plume métallique toute neuve, et mon meilleur porte-plume.

Je te remercie bien; maintenant laisse-moi, sans cela je vais m'embrouiller et écrire des sottises. — Voilà qui est fini.

Lis-moi vite ce que tu as écrit.

Il n'y en a que quatre lignes:

Monsieur,
Comme nous faisons demain une partie de campagne, papa vous prie de ne pas venir nous donner notre leçon d'anglais; mais nous aurons l'honneur de vous attendre mardi prochain à l'heure ordinaire.

Je suis avec respect, monsieur,

Votre élève Charles.

Je ne sais si j'ai des pains à cacheter. Donne-moi de la cire et allume la bougie; je chercherai mon cachet pendant ce temps-là.

C'est inutile, voici une enveloppe gommée.

Que je suis étourdi! j'ai oublié de dater ma lettre. Quel quantième avons-nous?

Attends; c'était lundi le huit, mardi le neuf, mercredi le dix, c'est aujourd'hui le onze.

Bien, je te remercie. — La voilà pliée: maintenant, l'adresse. — C'est ça, fermons notre lettre.

Prends garde d'effacer l'adresse!

N'aie pas peur, j'ai mis du papier buvard dessous. Bien, à présent donne-moi ma casquette!

La voici.

Je vais courir bien vite à la poste, je crains qu'il ne soit trop tard.

Il n'est qu'une heure et demie. Ne marche pas trop vite, tu arriveras encore à temps.

i) Chez le tailleur.

En quoi puis-je vous servir, monsieur?

Je désire un habit. Voulez-vous me montrer vos échantillons?

En voici, choisissez, s'il vous plaît.

J'aime assez le brun. — Cette couleur ne passe-t-elle pas trop?

Pas du tout, monsieur, elle tient parfaitement, et en outre, c'est une couleur qui est fort à la mode. Je vous assure qu'un habit de cette étoffe vous ira fort bien.

Combien la vendez-vous le mètre?

Douze francs, monsieur.

Et combien m'en faut-il pour un habit?

Il vous faudra au moins deux mètres et quart, car vous avez la taille respectable.

Eh bien, alors prenons cette étoffe!

Quelle sorte de boutons voulez-vous, monsieur?

Je m'en rapporte à votre goût. — Prenez ma mesure, s'il vous plaît, mais je vous recommande de ne pas me faire cet habit trop long.

Ne voulez-vous pas qu'il descende plus bas que les genoux?

Non, pas même si bas. — Quand pensez-vous qu'il sera fait?

Vous l'aurez au plus tard samedi prochain.

C'est bien, il suffit que je l'aie pour dimanche.

k) Chez le cordonnier.

Qu' y a-t-il pour votre service, monsieur?

Je voudrais vous commander une paire de bottines.

Donnez-vous la peine de vous asseoir, monsieur; je m'en vais prendre votre mesure. Les voulez-vous en veau ou en cheval?

En cheval; le cuir est plus beau, et se cire mieux aussi.

Bien, monsieur. Et pour quand les désirez-vous?

Il me les faut pour samedi soir au plus tard. — Vous m'apportez mes bottines enfin? vous m'avez joliment fait attendre. C'est aujourd'hui vendredi, et vous me les aviez promis pour samedi passé.

Je vous en demande bien pardon, monsieur, mais ce n'est pas ma faute; l'ouvrier à qui je les avais données à faire ne les a rapportées que ce matin. On est si pressé d'ouvrage dans ce moment-ci, et tout le monde voudrait être servi en même temps. Ce n'est pas possible. — Voulez-vous les essayer? —

Je ne puis pas les mettre.

Tenez, prenez donc les crochets. Permettez! Allongez votre jambe! Bien, mettez le pied par terre à présent!

Elles sont trop étroites; elles me gênent du cou-de-pied.

La première fois qu'on met des bottes, comme vous savez, on a toujours le pied un peu gêné.

Oui, mais elles me serrent trop: je ne puis pas marcher avec. J'aime mieux que vous m'en fassiez une autre paire.

En ce cas-là, je vais vous prendre de nouveau mesure, si vous voulez bien.

S'il vous plaît. Mais ne me faites pas attendre trop longtemps cette fois-ci!

l) Chez le chapelier.

Vous désirez, monsieur?

Je voudrais acheter un chapeau.

Le voulez-vous en feutre ou en soie?

Je l'aime mieux en soie.

En voici un très léger, qui vous ira bien, je crois; voulez-vous l'essayer?

Il est un peu large.

En voici un autre!

Celui-ci me va mieux.

Il vous coiffe à merveille.

Les bords sont bien étroits.

C'est la mode, monsieur.

Quel en est le prix?

Seize francs. Ce n'est pas cher, comme vous voyez.

Bien, je le prends. Voilà un billet de mille francs. Pouvez-vous me rendre?

Je vais regarder. — Je vois, monsieur, que je n'ai pas tout à fait assez; mais je vais faire changer votre billet. Un instant, s'il vous plaît. Charles, va chercher de la monnaie. — Voilà, monsieur, la monnaie de votre billet.

Pouvez-vous m'envoyer mon chapeau ce soir? Je vais vous laisser mon adresse.

Charles, apporte l'encrier. — Vous l'aurez ce soir avant sept heures.

Bien, je compte là-dessus.

Oui, monsieur, vous pouvez y compter.

m) Un jeu.

Nous allons jouer un petit jeu où il faut deviner des mots convenus.

Qui est-ce qui veut deviner le premier?

C'est moi.

Eh bien, passez un moment dans l'autre chambre; nous allons bientôt vous rappeler.

Je vous propose le mot *montre.*

Accepté! Accepté!

Vous pouvez rentrer, Jules.

Demandez à chaque personne comment elle aime la chose dont nous sommes convenus.

Bien; comment l'aimez-vous?

Je l'aime en or.

Et moi en argent.

Comment la voulez-vous, Lucien?

Je la voudrais garnie de diamants.

Cela pourrait bien être une bague; mais je vais continuer mes questions.

Comment l'aimez-vous?

Je l'aime toute petite.

Et vous, ma chère cousine? dites-moi votre goût!

Je veux qu'elle aille bien.

Ah, cela ne peut pas être une bague; une bague ne peut pas aller.

De quelle façon vous la faut-il, Louis?

Je la veux à répétition.

Ah, mon petit ami, maintenant il n'y a plus de doute; c'est une *montre.*

SCÈNES DE LA NATURE. NOTIONS DE PHYSIQUE ET D'HISTOIRE NATURELLE.

113. LES QUATRE SAISONS.

Dans une année il y a quatre saisons: Le printemps, l'été, l'automne et l'hiver.

Le printemps est la saison où la verdure et les fleurs commencent à se montrer dans les jardins et dans les campagnes. Au printemps les oiseaux sont revenus et chantent dans les buissons où fleurit l'aubépine.

En été il fait très chaud; les moissons jaunissent; on fait les foins, on coupe les blés. Nous allons nous plonger dans la rivière et nous rouler dans les prés.

En automne, on a de bons fruits, on fait les vendanges. Nous pêchons dans les étangs; nous chassons dans les plaines.

En hiver, il fait froid, on fait du feu pour se chauffer. Il neige; les rivières sont gelées, on fait des glissades, on patine. Le soir, on fait des lectures en famille.

Chaque saison a ses attraits et ses inconvénients.

114. LES MOIS.

Au mois de *janvier,* il fait très froid: il neige, il gèle. L'année commence.

Au mois de *février,* il fait aussi très froid, mais les jours sont plus longs.

Au mois de *mars,* il fait moins froid, mais il fait souvent du vent. Le *printemps* commence.

Au mois *d'avril,* les feuilles et les fleurs poussent sur les arbres et sur les buissons, dans les champs et dans les jardins. Les arbres sont en fleur, et les oiseaux chantent.

Au mois de *mai*, il fait déjà chaud. Les muguets fleurissent dans les bois et les boutons d'or dans les prairies.

Au mois de *juin,* on fauche l'herbe dans les prairies pour en faire du foin. Il y a des roses et des cerises. L'*été* commence.

Au mois de *juillet*, il fait très chaud. Il y a des cerises,

des fraises, des framboises et des groseilles. On commence à couper les blés.

Au mois *d'août,* on fait encore la moisson : on çoupe l'orge et l'avoine. Il y a déjà des poires et des pommes.

Au mois de *septembre,* on fait la chasse aux perdrix et aux lièvres. Les raisins mûrissent, *l'automne* commence.

Au mois *d'octobre,* on fait les vendanges, on abat les noix. On va aux bois cueillir des noisettes.

Au mois de *novembre,* il ne fait plus chaud, il n'y a plus de feuilles sur les arbres, toutes les fleurs sont mortes.

Au mois de *décembre,* il fait froid, *l'hiver* commence. On prépare l'arbre de Noël.

115. LE PRINTEMPS.

Quel concert harmonieux s'élève des charmilles verdoyantes et des cerisiers en fleurs! Partout le chant des fauvettes, des pinsons et des alouettes se mêle au murmure de la brise. L'air est parfumé des douces exhalaisons de la végétation naissante. Mille insectes s'ébattent sur la verdure luxuriante des prairies, se posent sur la corolle des fleurs ou voltigent dans les rayons d'or d'un soleil vivifiant. Partout la vie et le bonheur dans la riante nature !

Doux mois de mai, que j'aime à le revoir, couronné de verdure et paré de fleurs ! La création entière, dans un hymne immense d'amour et de reconnaissance, bénit le bienfaiteur tout-puissant et chante ses merveilles. Et moi, témoin sensible de tant de beautés, je mêle ma voix à cet immense concert d'amour qui monte de la terre vers les cieux. *X. Thiriat.*

116. LE MATIN.

Voici l'aurore qui paraît, voici le gai matin.

L'abeille active sort de sa ruche en déployant ses petites ailes d'or. Elle bourdonne et semble dire : «Merci, chaud rayon de soleil qui fais éclore les fleurs où je vais puiser mon miel.»

Dans l'étable, les grands bœufs ont mugi : «Voici le jour ! veulent-ils dire ; laboureur, éveille-toi, partons ensemble pour creuser le sillon où germeront les blés !»

La vache beugle devant sa crèche : «Fermière laborieuse, ouvre-moi, il faut que j'aille brouter l'herbe de la prairie, afin d'emplir mes mamelles d'un lait généreux qui nourrira tes enfants !»

Ainsi, dès que le jour paraît, chacune des bonnes créatures de Dieu reprend courageusement son labeur.

Imitez-les, mes jeunes amis ; tout travaille ici-bas, travaillez, vous aussi, avec courage !

117. LEVER DU SOLEIL.

Transportons-nous sur un lieu élevé, avant que le soleil se lève. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'Orient paraît tout en flammes: à leur éclat, on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre; à chaque instant on croit le voir paraître: on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace; le voile des ténèbres s'efface et tombe; l'homme reconnaît son séjour et le trouve embelli.

La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs.

Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie: en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée: il se sent de la langueur d'un paisible réveil.

Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste: un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid. *J. J. Rousseau, Émile, liv. III.*

118. LE SOIR.

Le soleil majestueux est descendu à l'occident; la rosée de la nuit tombe; et l'air, qui était brûlant, s'est rafraîchi.

Les fleurs replient leurs feuilles colorées, elles se referment et penchent leur tête sur leur tige légère.

Les poussins sont rassemblées sous l'aile de la poule, et sont en repos; la poule elle-même se repose.

Les petits oiseaux ont cessé leur ramage; ils dorment sur les branches, et chacun d'eux a caché sa tête sous son aile.

Les abeilles ne bourdonnent plus autour de la ruche, ni parmi les fleurs parfumées du chèvre-feuille; elles ont fini leur ouvrage, et reposent renfermées dans leurs cellules de cire.

Les moutons sont couchés sur leur douce toison, et leurs longs bêlements ne retentissent plus sur les collines.

Le marteau du forgeron ne résonne plus sur l'enclume; la scie du charpentier ne crie plus entre ses mains.

L'obscurité est répandue dans les cieux, et l'obscurité couvre la terre; tous les yeux sont fermés, tous les bras sont tranquilles.

Il est un œil qui ne dort jamais; il est un œil qui voit aussi bien dans les ténèbres de la nuit qu'à la clarté du soleil.

Cet œil qui ne dort jamais est l'œil de Dieu; sa main est toujours étendue sur nous.

Laboureurs accablés de fatigue, jeunes enfants, et vous aussi, petits insectes qui bourdonnez pendant le jour, dormez tranquilles, car Dieu veille sur vous.

119. LA CAMPAGNE.

Dans les profondes vallées, on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux; auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes, revêtues de riches moissons.

Ici des coteaux s'élèvent comme en amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers; là de hautes montagnes vont porter leur front glacé presque dans les nues, et les torrents qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers, qui montrent leur cime escarpée, soutiennent la terre des montagnes, comme les os du corps humain en soutiennent les chairs.

Fénelon.

120. LA FÊTE DU VILLAGE.

Hip, hip, hourra! les cavaliers arrivent. Clic, clac! voici les voitures. On en voit de toutes les façons: vieilles carrioles, lourdes charrettes, cabriolets, chars à bancs, jardinières; de tous les noms, de toutes les formes, de tous les âges.

On vient à pied aussi. La grande route et les chemins de traverse amènent des visiteurs. Le village se remplit de monde. On se demande où l'on placera tant de chevaux et de véhicules, où l'on fera manger tant de gens.

Heureusement qu'il ne pleut pas; quand les écuries et les maisons seront pleines, on s'arrangera en plein air.

C'est la foire, c'est la fête du village. Tous les amis se sont donné rendez-vous; les oncles, les tantes, les cousins, les cousines arrivent des villages voisins. On se salue, on se donne des poignées de main. Chacun se case de son mieux. Quel bruit sur la place habituellement si paisible! A droite, le marché aux bestiaux. On y entend les chevaux hennir, les bœufs mugir, les ânes braire, les porcs pousser des grognements aigus.

Les hommes avec leur fouet vont et viennent au milieu des bêtes, les examinent, inspectant avec soin les dents, les cornes, les pieds. Les petits garçons regardent les chevaux courir sur la route où les acheteurs les essayent.

A l'autre bout de la place se tiennent les boutiques en plein vent. Les marchands de la ville sont venus y étaler leurs marchandises, toiles, flanelles, ustensiles de ménage, instruments de travail.

Le colporteur vend des images, des almanachs, des étuis, des fichus, des cravates, des épingles de verre, des boucles en cuivre qui rendront malades des oreilles vaniteuses où on les accrochera.

Les sucreries, les pains d'épices en long et en carré, en forme de chevaux ou de bonshommes, attirent un grand essaim de mouches et d'enfants. Les mouches n'hésitent pas et se jettent sur les friandises. Les enfants hésiteraient, si on leur donnait le choix entre les bonnes choses qui se mangent et les amusants joujoux qui remplissent le reste de l'étalage : sifflets, couteaux, tambours et trompettes, sabres et fusils, poupées roses et blanches.

Il y a aussi le faiseur de tours avec son pauvre chien savant, le diseur de bonne aventure, qui se moque des gens assez simples pour écouter les sottises qu'il débite.

Le soir, les étalages s'allument dehors, quelques pétards éclatent, des fusées bleues et vertes montent au ciel noir et retombent comme une pluie d'étoiles. *Caumont.*

121. LA FERME.

Rien n'est plus beau qu'une vaste maison rustique, dans laquelle entrent et sortent, par quatre grandes portes cochères, des chariots chargés de toutes les dépouilles de la campagne : les colonnes de chêne qui soutiennent toute la charpente sont placées à des distances égales sur des socles de roche; de longues écuries règnent à droite et à gauche; cinquante vaches proprement tenues occupent un côté avec leurs génisses; les chevaux et les bœufs sont de l'autre; leur pâture tombe dans leurs crèches du haut de greniers immenses. Les granges où l'on bat le blé sont au milieu. Tous les animaux, logés chacun à leur place dans ce grand édifice, sentent très bien que le fourrage, l'avoine qu'ils renferment, leur appartiennent de droit. Au midi de ces beaux monuments d'agriculture sont les basses-cours et les bergeries, avec leurs habitants bruyants; au nord sont les pressoirs, les celliers, la fruiterie; au levant, le logement du régisseur et de trente domestiques; au couchant s'étendent les grandes prairies, pâturées et engraissées par tous ces animaux, compagnons du travail de l'homme.

Les arbres du verger, chargés de fruits à noyau et à pepins, sont encore une autre richesse. Quatre ou cinq cents ruches sont établies auprès d'un petit ruisseau qui arrose le verger; les abeilles donnent au possesseur une récolte considérable de miel et de cire, sans qu'il s'embarrasse de toutes les fables qu'on a débitées sur ce peuple industrieux, sans rechercher très vainement si cette nation vit sous les lois d'une prétendue reine. Il y a des allées de mûriers à perte de vue : les feuilles nourrissent ces vers précieux qui ne sont pas moins utiles que les abeilles.

Une partie de cette grande enceinte est fermée par un rempart impénétrable d'aubépine, proprement taillée, qui réjouit l'odorat et la vue. Telle doit être une bonne métairie.

Voltaire.

122. UN RÊVE DE BONHEUR.

Si j'étais riche, je n'irais pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement.

Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts; et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse.

J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup.

J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier.

Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté. *J. J. Rousseau: Émile.*

123. SOIR D'ÉTÉ.

Après l'ardeur dévorante d'un jour d'été, il est doux de s'asseoir au bord des eaux, où le soleil n'éclaire plus de ses derniers rayons que la cime des grands arbres et le sommet des montagnes.

Les fleurs ont perdu les vives couleurs dont le matin les a vues briller; les eaux, qui paraissaient d'azur sous les feux du midi, deviennent noires à mesure que le jour baisse: tous les objets se décolorent et s'effacent. Tous les bruits s'éloignent et s'apaisent: on n'entend plus que les sonnettes suspendues au cou des troupeaux qui regagnent leur étable, le murmure de l'eau qui coule, ou la cadence régulière de quelque moulin que le flot fait tourner.

C'est alors que l'âme recueillie s'élève jusqu'à la bonté suprême, qui veille sur le sommeil de la nature, et qui, le lendemain, doit lui rendre, avec le jour, la vie, le mouvement et la beauté. *Filon.*

124. CONTEMPLATION DU CIEL ÉTOILÉ.

Le temps était serein. La voie lactée, comme un léger nuage, partageait le ciel. Un doux rayon partait de chaque étoile pour venir jusqu'à moi, et lorsque j'en examinais une attentivement, ses compagnes semblaient scintiller plus vivement pour attirer mes regards.

C'est un charme pour moi que celui de contempler le ciel étoilé, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait un seul voyage, ni même une simple promenade nocturne, sans payer le tribut d'admiration que je dois aux merveilles du firmament. Quoique je sente toute l'impuissance de ma pensée dans ces hautes méditations, je trouve un plaisir inexprimable à m'en occuper. J'aime à penser que ce n'est point le hasard qui conduit jusqu'à mes yeux cette émanation des mondes éloignés, et chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans mon cœur.

Eh quoi! ces merveilles n'auraient-elles d'autre rapport avec moi que celui de briller à mes yeux? Et ma pensée, qui s'élève jusqu'à elles, mon cœur, qui s'émeut à leur aspect, leur seraient-ils étrangers? . . . Spectateur éphémère d'un spectacle éternel, l'homme lève un instant les yeux vers le ciel, et les referme pour toujours. Mais pendant cet instant rapide qui lui est accordé, de tous les points du ciel, et depuis les bornes de l'univers, un rayon consolateur part de chaque monde, et vient frapper ses regards, pour lui annoncer qu'il existe un rapport entre l'immensité et lui, qu'il est associé à l'éternité.

Le comte de Maistre.

125. L'AUTOMNE.

Connaissez-vous l'automne, l'automne en pleins champs, avec ses bourrasques, ses longs soupirs, ses feuilles jaunies qui tourbillonnent au loin, ses sentiers détrempés, ses beaux couchers de soleil, pâles comme le sourire d'un malade, ses flaques d'eau dans les chemins . . . Connaissez-vous tout cela?

Si vous avez vu toutes ces choses, vous n'y êtes pas restés indifférents: On les déteste, ou on les aime follement.

Je suis au nombre de ceux qui les aiment, et je donnerais deux étés pour un automne. J'adore les grandes flambées; j'aime à me réfugier dans le fond de la cheminée, ayant mon chien entre mes guêtres humides. J'aime à regarder les hautes flammes qui lèchent la vieille ferraille aux dents pointues et illuminent les noires profondeurs.

On entend le vent siffler dans la grange, la grande porte craquer, le chien tirer sur sa chaîne en hurlant, et malgré le bruit de la forêt, qui tout près de là rugit en courbant le dos, on distingue les croassements lugubres d'une bande de corbeaux qui luttent contre la tempête.

La pluie bat les petites vitres; on songe à ceux qui sont dehors, en allongeant ses jambes vers le feu. On songe aux marins; au vieux docteur conduisant son petit cabriolet, dont la capote se dandine, tandis que les roues s'enfoncent dans l'ornière et que Cocotte hennit contre le vent. On pense aux deux gendarmes dont le tricorne ruisselle; on les voit morfondus, trempés,

courbés en deux et cheminant dans le sentier des vignes, assis sur leur monture que recouvre le grand manteau bleu. On songe au chasseur attardé courant dans la bruyère, poursuivi par l'ouragan, comme le criminel par le châtiment, sifflant son chien, la pauvre bête! qui barbote dans les marais . . .

Infortuné docteur, infortunés gendarmes, infortunés chasseurs!

Et tout à coup la porte s'ouvre, et bébé s'élance en s'écriant:

— «Petit père, le dîner est servi.»

Pauvre docteur! Pauvre gendarmes! . . .

— «Qu' est-ce qu'il y a pour dîner?»

La nappe était blanche, comme la neige en décembre, les couverts étincelaient sous la lampe, la fumée du potage s'engouffrait sous l'abat-jour et voilait la flamme en répandant une bonne odeur de choux.

Pauvre docteur! Pauvres gendarmes! Les portes étaient bien closes, les rideaux soigneusement tirés. Bébé se hissait sur sa grande chaise et tendait le cou pour qu'on lui nouât sa serviette, tout en criant, les mains en l'air:

— «La bonne soupe au choux!»

— «Sabre de bois! mes enfants, qu'on est bien chez nous! m'écriai-je en riant de bon cœur. Sabre de bois . . . Sabre de bois!»

— «Pistolet de paille! ajoutait Bébé, en tendant le bec au potage!»

Et tout le monde éclatait de rire.

Pauvres gendarmes! Pauvre docteur! *Gustave Droz.*

126. LE RUISSEAU.

Le ruisseau qui traverse mon jardin sort des flancs d'une colline couverte d'ajoncs: il fut longtemps un heureux ruisseau; il traversait des prairies où toutes sortes de charmantes fleurs sauvages se baignaient ou se miraient dans ses ondes; puis, il entrait dans mon jardin. Là, je l'attendais; je lui avais préparé des rives vertes; j'avais planté, sur ses bords et dans ses eaux, toutes les plantes qui fleurissent, dans le monde entier, au sein et sur la rive des eaux pures; il traversait mon jardin en chantant sa mélancolique chanson; puis, tout parfumé de mes fleurs, il sortait de mon jardin, traversait encore une prairie, et allait se précipiter dans la mer, à travers les flancs abrupts de la falaise qu'il couvre d'écume.

C'était un heureux ruisseau; il n'avait absolument rien à faire que ce que je vous ai dit: couler, rouler, être limpide, murmurer entre des fleurs et des parfums.

Mais son bonheur fut de courte durée.

Un jour, mon cher frère Eugène et l'habile ingénieur Sau-

vage causaient sur les bords de ce pauvre ruisseau, et parlaient assez mal de lui.

«Ne voilà-t-il pas, disait mon frère, un beau fainéant de ruisseau qui se promène, qui flâne sans honte, qui coule au soleil, qui se vautre dans l'herbe, au lieu de travailler et de payer le terrain qu'il occupe comme le doit tout honnête ruisseau! Ne pourrait-il pas moudre le café et le poivre?

— Et aiguiser les outils? ajouta Sauvage.

— Et scier le bois?» dit mon père.

Et je tremblais pour le ruisseau. Hélas! je ne pus le protéger que contre eux. Il ne tarda pas à venir dans le pays un brave homme que je vis plusieurs fois rôder sur ses rives vertes, du côté où il se jette dans la mer. Cet homme ne me fit point l'effet d'y rêver ou d'y chercher des rimes et des souvenirs, ou d'y endormir ses pensées au murmure de l'eau.

Mon ami, disait-il au ruisseau, tu es là que tu te promènes, que tu te prélasses, que tu chantes à faire envie; mais, moi, je travaille à outrance. Il me semble que tu pourrais bien m'aider un brin; c'est pour un ouvrage que tu ne connais pas, mais je te l'apprendrai; tu seras bien vite au courant de la besogne; tu dois t'ennuyer d'être comme cela à ne rien faire? Ça te distraira de faire des limes et de repasser des couteaux.

Bientôt, une roue, des engrenages, une meule furent apportés au ruisseau. Depuis ce temps, il travaille; il fait tourner une grande roue qui en fait tourner une petite qui fait tourner la meule; il chante encore, mais ce n'est plus cette chanson doucement monotone et heureusement mélancolique. Il y a des cris et de la colère, dans la chanson d'aujourd'hui; il bondit, il écume, il travaille, il repasse des couteaux. Il traverse toujours la prairie et mon jardin, puis l'autre prairie; mais au bout, l'homme est là qui l'attend et le fait travailler. Je n'ai pu faire qu'une chose pour lui: je lui ai creusé un nouveau lit dans mon jardin, de sorte qu'il y serpente plus longtemps et en sort plus tard.

Mais il ne faut pas moins qu'il finisse par aller repasser les couteaux.

Pauvre ruisseau! tu n'as pas assez caché ton bonheur sous l'herbe; tu auras murmuré trop haut ta douce chanson.

Alphonse Karr.

127. L'HIVER.

L'hiver est venu. Toute la nature semble plongée dans un profond sommeil. Les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, et leurs branches nues s'élèvent tristement vers le ciel. Les prairies ne sont plus émaillées de fleurs; les champs de blé ne se balancent plus sous le souffle d'un vent doux et léger.

Et ces milliers d'insectes qui bourdonnaient autour des fleurs,

ou qui trottinaient, impatients et affairés, dans le gazon, que sont-ils devenus? Les uns, hélas! ont cessé de vivre; d'autres se sont retirés dans le sein de la terre; d'autres encore, ayant subi une complète métamorphose, attendent, insensibles et immobiles, le retour du printemps, pour renaître sous une forme plus belle et plus gracieuse. Les oiseaux qui sont restés dans nos climats, ne sont plus aussi joyeux: on ne les entend plus gazouiller le matin dans le feuillage. C'est qu'ils ne trouvent plus, comme en été, le grain qui les nourrissait, le vermisseau qui leur servait de pâture, le soleil qui les réchauffait.

Tout est triste, tout est silencieux. Même le ruisseau qui murmurait si mélodieusement, se tait: il est couvert de glace. Un immense tapis de neige couvre la terre; les ruisseaux et quelquefois même les rivières sont gelés. Des cristaux de glace, aux formes les plus variées et les plus bizarres, pendent aux arbres, aux fontaines et aux toits des maisons. Un brouillard épais voile le ciel, et laisse à peine par moments percer un rayon de soleil.

Et pourtant cette saison a aussi ses charmes. Des troupes d'enfants joyeux se divertissent en faisant des courses en traîneaux ou des pelotes de neige. Ils vont aussi sur les étangs pour patiner et glisser. Comme ils sont heureux quand, de leurs petites mains agiles, ils font un homme de neige et que, dansant autour de lui, ils se moquent de sa gaucherie et de son mutisme. Ce n'est pas le froid qui troublera leur fête: ils ne le sentent pas, tant ils sont joyeux. La nuit seule, la nuit qui vient si vite, les disperse; ils s'éloignent lentement.

Et que se passe-t-il le soir, quand toute la famille est réunie autour du foyer? Le grand-père, aux cheveux blancs, à la figure vénérable, parle de sa vie passée: il parle des joies de la jeunesse, des souffrances qu'il a endurées, comme aussi du bonheur et de la paix qui, même dans les moments les plus difficiles, ne l'ont jamais complètement abandonné. Comme il est heureux, ce vieillard, de pouvoir bercer sur ses genoux son petit-fils que Dieu lui a donné de voir! Avec quelle tendresse il le serre sur son cœur! Une larme brille dans ses yeux: c'est une larme de reconnaissance.

On pense aussi à la grand'mère, dont la place est vide depuis longtemps. Elle est dans le ciel, dit-on, auprès du bon Dieu, et c'est là qu'elle nous attend pour ne plus nous quitter.

G. Lutz.

128. CHANGEMENT DANS LA NATURE.

J'ai vécu dans les climats où l'olivier et l'oranger conservent leur verdure éternelle. Sans méconnaître la beauté de ces arbres d'élite et leur distinction spéciale, je ne pouvais m'habituer à la fixité monotone de leur costume immuable, dont la ver-

dure répondait à l'immuable bleu du ciel. J'attendais toujours quelque chose, un renouvellement qui ne venait pas. Les jours passaient, mais identiques. Pas une feuille de moins sur la terre, pas un léger nuage au ciel. «Grâce, disais-je, nature éternelle! Au cœur changeant que tu m'as fait accorde au moins un changement. Pluie, boue, orage, j'accepte tout; mais que du ciel ou de la terre l'idée du mouvement me revienne, l'idée de rénovation; que, chaque année, le spectacle d'une création nouvelle me rafraîchisse le cœur, me rende l'espoir que mon âme pourra se refaire et revivre, et par les alternatives de sommeil, de mort ou d'hiver, se créer de nouveaux printemps.

Homme, oiseau, toute la nature, nous disons la même chose. Nous sommes pour le changement. La pluie ennuie aujourd'hui: le beau temps viendra demain. Les splendeurs de l'Orient, les merveilles des tropiques, ne valent pas, mises ensemble, la première violette de Pâques, la première chanson d'avril, l'aubépine en fleur, la joie de la jeune fille qui remet sa robe blanche.

Au matin, une voix puissante, d'une fraîcheur, d'une netteté singulière, d'un mordant timbre d'acier, la voix du merle retentit, et il n'est pas de cœur malade, pas de vieillesse chagrine qui puisse s'empêcher de sourre.

Un printemps, allant, à Lyon, dans les vignes mâconnaises qu'on travaillait à relever, j'entendais une pauvre femme, misérable, vieille, aveugle, qui chantait avec un accent de gaîté extraordinaire cette vieille chanson villageoise:

Nous quittons nos grands habits,
Pour en prendre de plus petits.

Michelet.

129. LES VOYAGES A PIED.

Je ne connais qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval: c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays, on se détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte; on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière, je la côtoie; un bois touffu, je vais sous son ombre; une grotte, je la visite; une carrière, j'examine les minéraux. Partout où je me plais, j'y reste; à l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes; je passe partout où un homme peut passer, je vois tout ce qu'un homme peut voir; et ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement, et s'ar-

racher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds et que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connaître les productions particulières au climat des lieux qu'il traverse, et la manière de les cultiver? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrain sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles? Vos philosophes de ruelle s'étudient l'histoire naturelle dans des cabinets; ils ont des colifichets, ils savent des noms, et n'ont aucune idée de la nature. Mais mon cabinet est plus riche que ceux des rois; ce cabinet est la terre entière. Chaque chose y est à sa place; le naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre: Daubenton ne ferait pas mieux.

Combien de plaisirs différents on rassemble par cette agréable manière de voyager! sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaie. J'ai toujours vu ceux qui voyageaient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondants, ou souffrants; et les piétons toujours gais, légers et contents de tout. Combien le cœur rit, quand on approche du gîte! Combien un repos grossier paraît savoureux! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied. *J. J. Rousseau.*

130. CE QUI NOUS PLAIT DANS LA NATURE.

Quiconque voyage n'est heureux que de ce qu'il sent, et non de ce qu'il voit; l'homme donne aux lieux plus qu'il n'en reçoit.

Non, quelque belles que vous soyez, montagnes de la Suisse ou de l'Auvergne, rives charmantes du Rhin ou du Bosphore, non, le charme ne vient pas tout entier de vous; c'est en nous, c'est en notre âme qu'est l'enchantement qui nous ravit à votre aspect; et, selon que cette âme est heureuse et gaie, ou triste et mécontente, les choses nous plaisent ou nous fatiguent. Le monde extérieur est un écho qui ne s'éveille qu'aux sons de notre voix et ne redit que ce que nous lui confions. Aussi ces confidences que l'homme fait à la nature, changent avec les âges, et nous nous étonnons parfois du peu que nous disent, à quarante ans, les lieux qui nous parlaient si doucement à vingt. L'écho n'est pas devenu plus sourd; c'est notre cœur, hélas! qui est devenu plus muet. *Saint-Marc-Girardin.*

131. LES TROIS RÈGNES DE LA NATURE.

Si nous voulons étudier l'immense variété des corps qui nous environnent, notre esprit est d'abord effrayé de cette

immensité, et notre mémoire se refuse à en retenir la longue nomenclature. Mais, heureusement, nous savons suppléer par la méthode à la faiblesse de nos facultés. Nous formons des classes, des familles, nous distribuons avec ordre tous ces êtres qui n'offrent qu'un chaos impénétrable pour l'intelligence inhabile et paresseuse, mais qui deviennent l'objet d'une science régulière pour l'esprit méthodique et laborieux.

Nous ne nous conduisons pas au hasard dans cette classification scientifique. Nous apercevons des ressemblances et des différences dans tous les corps que nous soumettons à notre observation. Ces ressemblances et ces différences les rapprochent ou les séparent, et servent à former les classes, les familles, les genres et les espèces.

La première observation, la plus ancienne a partagé tous les êtres en trois groupes, qu'on a nommés les trois règnes de la nature.

Nous sommes entourés d'une foule de corps qui sont privés de vie, qui ne naissent pas, qui ne meurent pas, qui peuvent sous certaines influences, augmenter de volume, mais qui peuvent, aussi, en l'absence de ces influences, rester éternellement dans le même état. Ces corps sont appelés des minéraux, et ils forment le règne minéral.

D'autres objets sont attachés au sol même: ils y naissent, y végètent, vieillissent et meurent. Privés de mouvement, de sensibilité, de volonté, ils ont cependant une organisation bien supérieure à celle des minéraux. Le froid les impressionne vivement, flétrit leur parure, semble suspendre leur vie; la chaleur les ranime, les développe, les embellit de feuilles et de fleurs, les enrichit de fruits savoureux. Ce sont les végétaux, qui absorbent leur nourriture dans la terre par leurs racines, et dans l'air, au moyen de leurs feuilles. Ils forment le règne végétal.

Enfin d'autres corps ont, comme les végétaux, une existence, une vie: ils naissent, dépérissent et meurent. Mais ils ont l'immense avantage de se mouvoir, d'avoir une sensibilité et une volonté dont les végétaux sont privés. Ce sont les animaux, si multipliés, si variés, qui peuplent l'air, la terre et les mers. Ils forment le règne animal.

Mais comme parmi les animaux il en est qui paraissent n'avoir aucune sensibilité et qui ne peuvent pas changer de place; comme le règne animal et le règne végétal semblent ainsi se confondre dans quelques espèces qui ont entre elles de telles ressemblances qu'il est difficile de décider auquel de ces deux règnes ils appartiennent, les naturalistes modernes ont renoncé à cette première division en trois règnes, et n'ont plus reconnu que deux grandes classes qui comprennent, l'une les corps organiques, et l'autre, les corps inorganiques.

Ces deux classes sont différentes en toutes choses: la

composition, la forme, l'origine, la manière de s'accroître et la fin. Les corps organiques sont composés de parties dissemblables nommés organes, et ayant chacune une fonction particulière et nécessaire à la vie de ces corps. Ils ont une forme déterminée, et toujours constante dans tous les individus de même espèce; ils s'accroissent au moyen de la nutrition, qui transporte, par des vaisseaux intérieurs, dans toutes les parties de leur être les nouvelles molécules qui doivent les alimenter; ils naissent d'autres corps organiques semblables à eux; enfin leur existence a un terme: après avoir reçu tout l'accroissement dont ils sont susceptibles, ils dépérissent peu à peu, vieillissent et meurent.

Les corps inorganiques, au contraire, sont des assemblages de parties semblables, homogènes. Ils varient de forme en augmentant de volume; ils s'accroissent par addition de nouvelles molécules qui se posent, se groupent à l'extérieur; ils commencent à se former toutes les fois que les molécules de même nature se trouvent en présence et obéissent à une force générale appelée attraction moléculaire. Ils n'ont donc pas de commencement déterminé, d'accroissement régulier; ils n'ont pas non plus de terme, de limite, de fin nécessaire; ils existent tant qu'une cause extérieure ne les détruit pas.

Ces deux grandes parties de la nature, l'une organique et l'autre inorganique, ont été ensuite subdivisées en autant de classes que l'ont exigé les nombreuses différences qui ont été remarquées. La première réunit les animaux et les végétaux; la deuxième, tous les autres corps, les minéraux, les liquides et les corps aériformes, qu'on nomme gaz.

Or, dans le règne animal, il est aussi un être tellement au-dessus de tous les autres, qu'à lui seul il fait une classe à part. Cet être privilégié, c'est l'homme. Il ne doit pas sa supériorité à ses avantages physiques: il n'a ni la force de l'éléphant et du lion, ni l'agilité du chamois, qui gravit les monts escarpés, ni la souplesse du serpent, qui se glisse inaperçu sous l'herbe. Comme l'oiseau, il ne peut fendre les airs; comme le poisson il ne peut pénétrer dans les eaux des mers. Plus que les autres animaux il est exposé, dans son enfance, à tous les périls; son corps faible et dépouillé est en butte à toutes les attaques d'ennemis nombreux et redoutables, ainsi qu'à toutes les intempéries des saisons. A peine né, il périrait s'il était abandonné à lui-même; et quand il a atteint sa force physique, il périrait encore, car la nature a laissé son corps désarmé.

Mais si la faiblesse matérielle le laisse à l'un des derniers rangs, sa force intellectuelle et morale le relève et le rend si supérieur, qu'il ne peut plus être comparé à aucune autre espèce. Il les domine toutes, il règne et soumet la nature entière à sa volonté: il dompte de puissants animaux pour se servir de leur force, il poursuit et détruit les espèces qui lui nuisent, il

protège et multiplie celles qui lui sont utiles; il change une terre sauvage, il l'embellit, la façonne à son gré, la rend plus féconde, lui fait produire ces fruits délicieux qui, avant la culture, n'offraient à ses besoins qu'une nourriture âpre et sans saveur; il sait profiter de la force de l'air en mouvement, il affronte les fureurs de la mer, qu'il parcourt dans tous les sens, il s'empare du feu et le rend l'un de ses principaux agents. Rien ne résiste à sa puissance, rien n'arrête ses désirs, et les richesses les plus variées naissent sous sa main laborieuse, produites par son industrie, par son génie.

Tous ces biens, il les doit aux nobles attributs qu'il a reçus de Dieu. Seul sur cette terre, il possède une intelligence qui peut s'éclairer toujours, une raison qui dirige et assure les efforts de cette intelligence, une âme enfin capable d'apprécier sa supériorité, et qui pouvant connaître et aimer le Créateur, le rend la créature la plus parfaite. *Th. Lebrun.*

132. L'ATMOSPHÈRE.

L'air forme autour de la terre une vaste enveloppe nommée atmosphère.

Nous sommes condamnés à passer notre vie au fond de cet océan d'air, où du reste nous nous trouvons fort bien. Enfermés dans cette prison invisible et mouvante, c'est bien le moins que nous l'examinions de près.

L'air atmosphérique n'est pas un gaz simple, c'est un mélange de deux gaz très différents. L'un d'eux s'appelle l'*oxygène*, l'autre l'*azote*.

Un pharmacien qui aurait le temps de vous montrer son laboratoire, pourrait en quelques instants vous remplir un verre d'oxygène pur et un autre d'azote pur. Ne croyez pas que vous y verriez quelque chose d'extraordinaire. Les deux gaz n'ont pas plus de couleur, d'odeur ni de saveur que l'air. Il n'y a donc rien qui les distingue au premier aspect. Mais voici comment le chimiste vous ferait bien vite comprendre la différence des deux gaz. Dans le vase rempli d'oxygène il placerait une chandelle qu'on vient de souffler, une allumette qu'on vient d'éteindre: aussitôt vous verriez la flamme se rallumer et briller avec un vif éclat. Un charbon presque éteint, qui n'a plus que quelques petits points rouges, se ranime dès qu'on le plonge dans l'oxygène, redevient d'un rouge vif et se consume aussi rapidement que quand on attise le feu en soufflant sur la braise.

C'est tout le contraire qui arriverait dans l'azote. Placez dans le vase qui est plein d'azote une bougie bien allumée, un tison ardent: en un instant tout s'éteint comme par enchantement. En vain essayerait-on de ranimer la flamme, rien ne peut brûler dans l'azote. Rien non plus n'y peut vivre. On

met, par exemple, un oiseau ou quelque autre animal sous une cloche de verre pleine d'azote: on le voit d'abord s'agiter, courir de tous côtés pour s'échapper, puis ses mouvements se ralentissent; au bout de quelques instants, il se traîne lourdement, il ne peut plus se tenir sur ses pattes, il tombe sur le flanc, respire avec peine et toujours moins fort, et en peu de temps, si l'on ne se hâte de lever la cloche, l'animal est mort. Tirez-le au contraire de l'azote avant qu'il n'expire et reportez-le sous une cloche pleine d'oxygène: il reprend vie, il recommence à respirer fortement, il se met à courir avec un redoublement d'énergie et de vivacité; il saute, il bondit, il est toujours en mouvement; on dirait qu'il ne se possède plus; il a la fièvre; tout à l'heure il n'avait pas de quoi respirer, à présent il respire trop.

Tels sont les deux gaz qui composent notre atmosphère. Supposez qu'il n'y eût dans l'air que de l'oxygène pur, vous comprenez bien qu'il vous brûlerait le sang; mais l'air atmosphérique contient quatre fois plus d'azote que d'oxygène, et cette faible quantité d'oxygène suffit pour que l'air entretienne parfaitement la *combustion* et la *respiration*, c'est-à-dire pour que les corps secs puissent brûler et les animaux y respirer.

«Quel rapport y a-t-il, vous dites-vous tout bas, entre un homme qui respire et un morceau de bois qui brûle?»

Il y a plus de rapport que vous ne le soupçonnez. Mais pour le bien comprendre, il faut d'abord savoir ce que c'est que brûler. Il nous sera plus facile ensuite de voir en quoi la respiration ressemble à la combustion.

Un corps qui brûle, c'est un corps qui se combine avec l'oxygène. *Se combiner* signifie que les deux corps s'unissent si profondément qu'ils n'en font plus qu'un seul. On ne peut plus les séparer. Or, de toutes les substances qui existent sur la terre, celle qui forme le plus de combinaisons avec les autres, c'est l'oxygène. Dès qu'un autre corps est mis à sa portée, l'oxygène *l'attaque,* il cherche pour ainsi dire à le pénétrer, à s'unir avec lui, et il le fait changer de forme, de couleur, d'état, de nature: en un mot, il le brûle.

Mais l'oxygène a deux manières de brûler les corps: lentement ou tout d'un coup. Voulez-vous un exemple de *combustion lente?* Regardez un morceau de fer, ou de cuivre, ou de plomb abandonné au contact de l'air: au bout de peu de temps il se ternit, il se recouvre d'une petite pellicule rugueuse qu'on appelle *rouille* sur le fer, *vert-de-gris* sur le cuivre. Ces petites peaux sales, grisâtres ou noirâtres qui se forment à la surface des métaux et qui, comme on dit, rongent le métal, ce sont des oxydes, c'est-à-dire des combinaisons de l'oxygène avec le métal.

Voulez-vous maintenant un exemple de combustion vive? Regardez le charbon brûler dans le feu. On l'a mis dans une

grille sous laquelle on fait arriver un fort courant d'air, pourquoi? Vous le comprenez bien. C'est afin que le charbon soit toujours en proie à l'oxygène. Plus il arrive d'oxyène dans la grille, plus vite le charbon sera dévoré. «Mais, me direz-vous, que fait-il de tout ce charbon qu'il dévore?» Il en fait des combinaisons gazeuses, en d'autres termes, des gazes composés en partie d'oxyène et en partie de charbon réduit en vapeur. Le plus important de ces produits est un gaz plus lourd que l'air et qu'on appelle *acide carbonique.*

Qu'il produise des oxydes ou des acides, qu'il se combine avec les corps par une fusion soudaine et violente ou par une action lente et imperceptible, vous comprenez bien maintenant que l'oxygène est le gaz qui fait tout brûler, le gaz de la combustion.

Caumont.

133. LE THERMOMÈTRE.

La température de l'air, ou son degré de chaleur, est très variable. Il est important de pouvoir la mesurer, ainsi que celle de tous les autres corps. On y parvient aisément au moyen du thermomètre, instrument qui a pour principe la propriété dont jouit la chaleur, de dilater les corps, et les liquides plus que les solides.

Le thermomètre, inventé en 1627 par un physicien hollandais, nommé Corneille Drebbel, consiste en une boule de verre, surmontée d'un tube très fin qui porte des divisions. Cette boule et une partie du tube sont pleines de mercure ou d'esprit-de-vin.

Quand le thermomètre est mis dans la neige fondante, le liquide s'abaisse dans le tube jusqu'à un certain point où l'on marque zéro; si le thermomètre est ensuite porté dans de l'eau bouillante, la colonne liquide monte jusqu'à un autre point marqué 100. On divise l'intervalle en cent parties égales, appelées degrés, et l'on prolonge la division en parties d'égale grandeur au-dessous de zéro et au-dessus de 100°. Il y a donc cent degrés de chaleur ou de température, depuis la glace qui fond jusqu'à l'eau qui bout. Ce thermomètre s'appelle thermomètre centigrade.

Le mercure est préféré à tous les autres liquides, parce qu'il est très dilatable, et qu'il se refroidit et s'échauffe très rapidement. De plus, il n'entre en ébullition qu'à une température de 350°. Mais, comme il gèle à 40° au-dessous de zéro, pour les températures très basses, on le remplace par de l'esprit-de-vin, que l'on colore avec du carmin ou de l'orseille, pour le rendre plus apparent.

On divisait autrefois l'intervalle de la glace fondante à l'eau bouillante en 80 divisions, appelées degrés Réaumur, du nom du

physicien qui adopta le premier ce système. 4 degrés Réaumur valent 5 degrés centigrades; ainsi 24 degrés Réaumur correspondent à 30 degrés centigrades. Les Anglais, les Américains et les Russes ont encore une division toute différente, la division Fahrenheit.

Si l'on observe un thermomètre placé en dehors d'une fenêtre, on le voit ordinairement monter depuis le matin jusque vers deux heures de l'après-midi, parce que l'air s'échauffe; il baisse ensuite le soir et pendant toute la nuit jusqu'au lever du soleil, parce que l'air se refroidit. Quoique le thermomètre se tienne beaucoup plus haut en été qu'en hiver, la température des caves reste toujours la même, à très peu de variations près. Aussi paraissent-elles froides en été, comparées à l'atmosphère extérieure, et chaudes, au contraire, en hiver. Leur température varie entre 10° et 15° centigrades, du nord au sud de la France. Le sang circule dans le corps d'un homme à une température constante d'à peu près 37 degrés centigrades.

Boutet de Monvel.

134. MÉTÉORES AQUEUX.

Les phénomènes qui naissent et se développent au sein de l'atmosphère ont reçu le nom de météores. On les distingue en météores ignés, météores lumineux, météores aqueux et météores aériens.

Le nom de météores aqueux, tels que les brouillards, les nuages, la pluie, la rosée etc., se donne à tous les phénomènes atmosphériques dans lesquels l'eau joue un rôle, qu'elle soit à l'état gazeux, à l'état liquide ou à l'état solide.

Les *brouillards* se forment lorsque l'air, saturé de vapeurs, vient à se refroidir par une cause quelconque et laisse se condenser une partie de la vapeur qu'il contient; cette condensation est dite vésiculaire, parce que la vapeur se transforme en vésicules très petites, et creuses comme de petites bulles de savon.

Les *nuages* ne sont autre chose que des amas de brouillards plus ou moins épais, suspendus à des hauteurs diverses, quelquefois tout à fait immobiles et le plus souvent emportés par des courants d'air.

La *pluie* provient d'un refroidissement qu'éprouvent les nuages. Si en effet un nuage vient à se refroidir, les vésicules qui le constituent se condensent en gouttelettes. Ces gouttelettes infiniment petites se rapprochent, se réunissent plusieurs ensemble, et forment des gouttes, plus grosses et plus pesantes, qui ne peuvent plus rester suspendues dans l'air, et tombent par leur propre poids sous forme de pluie.

Le *serein* est une petite pluie très fine, qui tombe quelquefois sans que l'on aperçoive au ciel aucun nuage.

La *rosée* consiste dans la condensation de la vapeur d'eau

de l'air en contact avec des corps froids. Le sol rayonne continuellement vers les espaces célestes et perd par conséquent une partie de sa chaleur. Pendant le jour, le soleil échauffe la terre au point de compenser et au delà la perte de chaleur qu'elle éprouve; mais les choses se passent tout autrement quand la nuit est arrivée. En effet, la surface du sol, cédant alors plus de chaleur qu'elle n'en reçoit, ne tarde pas à se refroidir. Or, les couches les plus basses de l'atmosphère, se trouvant en contact avec le sol, se refroidissent à leur tour et cèdent de la vapeur d'eau, qui en se condensant, se dépose sur le sol, sous forme de gouttelettes constituant la rosée. C'est au printemps, et surtout en automne, que la rosée sera plus abondante, à cause de la différence plus grande entre la température du jour et celle de la nuit.

La *gelée blanche* ou le givre n'est pas autre chose que la rosée congelée. C'est encore au printemps et à l'automne que ces gelées sont plus fréquentes. Nul n'ignore les effets désastreux que les gelées blanches produisent au printemps sur la végétation. En une seule nuit, elles détruisent quelquefois une récolte tout entière.

On désigne sous le nom de *verglas* une couche de glace unie, mince et transparente, qui couvre quelquefois tout le sol. Pour que le verglas se produise, il faut que l'air soit assez chaud pour donner naissance à de la pluie, mais que le sol à son tour soit assez froid pour la congeler à mesure qu'elle tombe.

La *neige* se forme quand la température est au-dessous de zéro, l'air pur et le temps calme. Dans ces conditions les vapeurs atmosphériques se congèlent en petits cristaux, qui, en se réunissant plusieurs ensemble, donnent naissance à ces groupes que nous appelons flocons.

On donne le nom de *grêle* à une averse de globules de glace. Chacun de ces globules est un *grêlon*, et l'on appelle *grésil* des grêlons qui sont très petits et très durs. Le grésil semble se former quand des gouttelettes de pluie très fines provenant d'un nuage, se congèlent subitement en traversant une couche de l'atmosphère dont la température est beaucoup plus basse.

La grêle précède ordinairement les pluies d'orage; elle tombe presque toujours pendant très peu de temps.

135. LE PARATONNERRE.

Depuis le commencement du dix-huitième siècle, l'électricité était étudiée avec soin, bien qu'aucun physicien ne se doutât encore qu'elle était de même nature que cette force terrible qui tombe du ciel avec fracas au milieu des orages. La science était arrivée à produire quelques curieux phénomènes dont elle ne donnait pas de satisfaisantes explications, lorsque Franklin s'en

occupa par hasard, mais avec génie. Dans un voyage qu'il fit à Boston en 1746, l'année même où Musschenbrœck découvrait la fameuse bouteille de Leyde et ses phénomènes bizarres, il assista à des expériences électriques imparfaitement exécutées par un savant écossais. De retour à Philadelphie, il renouvela les expériences auxquelles il avait assisté, y en ajouta d'autres et fabriqua lui-même avec plus de perfection les machines qui lui étaient nécessaires.

La couleur de l'étincelle électrique; son mouvement brisé lorsqu'elle s'élance vers un corps irrégulier; le bruit de sa décharge; les effets singuliers de son action, au moyen de laquelle elle fondit une lame mince de métal entre deux plaques de verre, changea les pôles de l'aiguille aimantée, enleva toute la dorure d'un morceau de bois sans en altérer la surface; la douleur de la sensation qui pour de petits animaux allait jusqu'à la mort, lui suggérèrent la pensée hardie qu'elle provenait de la matière dont l'accumulation formidable dans les nuages produisait la lumière brillante de l'éclair, la violente détonation du tonnerre, brisait tout ce qu'elle rencontrait sur son passage, lorsqu'elle descendait du ciel pour se remettre en équilibre sur la terre. Il en conclut l'identité de l'électricité et de la foudre. Mais comment l'établir? Sans démonstration, une vérité reste une hypothèse dans les sciences, et les découvertes n'appartiennent pas à ceux qui affirment, mais à ceux qui prouvent.

Franklin se proposa donc de vérifier l'exactitude de sa théorie en tirant l'éclair des nuages. Pour cela, il construisit un cerf-volant formé par deux bâtons revêtus d'un mouchoir de soie. Il arma le bâton longitudinal d'une pointe de fer à son extrémité la plus élevée. Il attacha au cerf-volant une corde de chanvre, terminée par un cordon en soie. Au point de jonction du chanvre, qui était conducteur de l'électricité, et du cordon en soie, qui ne l'était pas, il mit une clef, où l'électricité devait s'accumuler et annoncer sa présence par des étincelles. Son appareil ainsi disposé, Franklin se rend dans une prairie un jour d'orage. Le cerf-volant est lancé dans les airs par son fils, qui le retient par le cordon de soie, tandis que lui-même, placé à quelque distance, l'observe avec anxiété. Pendant quelque temps il n'aperçoit rien, et il craint de s'être trompé. Mais tout d'un coup les fils de la corde se roidissent, et la clef se charge. C'est l'électricité qui descend. Il court au cerf-volant, présente son doigt à la clef et ressent une forte commotion qui aurait pu le tuer, et qui le transporte de joie. Sa conjecture se change en certitude, et l'identité de la matière électrique et de la foudre est prouvée.

Cette vérification hardie, cette découverte immortelle, qui devait le placer au premier rang dans la science, fut faite en juin 1752. *Mignet.*

136. LES BATEAUX A VAPEUR ET LES CHEMINS DE FER.

Parmi les découvertes scientifiques dues au XVIII^e siècle, il en est deux, celle de l'électricité et celle de la vapeur, qui, par les applications merveilleuses qu'on en a tirées, ont véritablement fait une révolution dans le monde et modifié profondément les conditions de la vie humaine.

Les Grecs savaient que l'ambre, qu'ils nommaient électron (d'où le nom d'électricité), avait la propriété d'attirer les corps légers après avoir été vivement frotté. Ils ne poussèrent pas plus loin leurs investigations, et c'est vers le milieu du XVII^e siècle seulement qu'on eut l'idée d'étudier avec soin ce curieux phénomène. Alors commencèrent des recherches qui furent poursuivies jusqu'à nos jours avec persévérance, et auxquelles se rattachent les noms d'une foule de savants dont les plus illustres sont Benjamin Franklin, les Italiens Galvani et Volta, le Danois Œrsted, et le Français Ampère, qui eut la première idée de la télégraphie électrique. Aujourd'hui, les applications de l'électricité sont innombrables. Non seulement le télégraphe nous permet de faire franchir en quelques secondes à notre pensée les océans et les déserts, mais voici même qu'on applique l'électricité à la médecine pour la guérison de certaines maladies nerveuses, à l'éclairage des rues et des monuments, enfin à la traction des véhicules.

La découverte de la vapeur, les applications merveilleuses auxquelles cette découverte a donné naissance, n'ont pas une moindre importance. Nous avons le droit de constater avec fierté que la France est représentée dignement par deux de ses enfants, Denis Papin et le marquis de Jouffroy, dans cette histoire de la découverte de la vapeur et des belles inventions qui en ont été le fruit. Nous pouvons opposer ces deux noms à ceux de l'Anglais Watt et de l'Américain Fulton, qui méritent également une place d'honneur dans ce chapitre.

Denis Papin naquit à Blois en 1647. Son père était médecin et aurait voulu le voir entrer dans la carrière qu'il avait parcourue lui-même, mais le jeune homme ne montra aucun goût pour la médecine et se mit de bonne heure à étudier avec passion la mécanique, c'est-à-dire la science qui s'occupe des lois du mouvement, des forces qui communiquent ce mouvement, et de la construction des machines.

Des travaux remarquables mirent bientôt en lumière Denis Papin; il se vit recherché par les plus illustres savants de son temps et entre autres par Huyghens, fameux astronome hollandais que le roi Louis XIV nomma, un des premiers, membre de l'Académie des Sciences, et combla de ses bienfaits. La fréquentation de ce grand homme confirma Papin dans la résolution qu'il avait prise de consacrer sa vie à la science. Une première découverte, qui devait être féconde en résultats, l'encouragea plus encore.

Depuis des siècles, les hommes faisaient bouillir de l'eau pour leurs usages domestiques, et personne encore n'avait remarqué que cette eau peut être portée à une température beaucoup plus élevée, si l'on prend soin de l'enfermer dans un vase bien clos, qui ne laisse pas échapper la vapeur. Papin, qui fit cette observation, se proposait d'abord d'en tirer parti seulement pour la préparation des aliments, que l'on pourrait désormais, disait-il, cuire en fort peu de temps et à peu de frais.

Mais en comprimant la vapeur dans un vase soigneusement fermé, pour mettre à l'épreuve son procédé, il s'aperçut qu'elle soulevait le couvercle afin de s'échapper, et constata même qu'en lui refusant toute issue, on risquait de faire éclater le vase. Papin eut bien vite remédié à cet inconvénient, en disposant au sommet du couvercle une soupape qui s'ouvrait d'elle-même, quand la pression de la vapeur était trop forte à l'intérieur du vase, et se refermait de même, après avoir livré passage à l'excédent de la vapeur. Cette invention tout à la fois si simple et si ingénieuse est encore utilisée aujourd'hui dans nos grandes machines à vapeur, sous le nom de soupape de sûreté. Cette soupape rend d'immenses services en prévenant le danger des explosions.

De ce jour, Papin fut sur la voie de sa grande découverte. Il avait constaté qu'en faisant bouillir de l'eau jusqu'à l'ébullition on obtenait de la vapeur; que plus on élevait la température du liquide et plus aussi la vapeur se dégageait abondamment, enfin que cette vapeur, inoffensive quand on la laissait s'échapper, acquérait une redoutable puissance dès qu'on la comprimait. La vapeur était donc une force: il restait à trouver le moyen de s'emparer de cette force, de la contenir, de la diriger, d'en faire la servante docile de l'homme, et de la contraindre à le servir. On voit ici comment se font les grandes découvertes. Un fait qui paraît insignifiant et qui pendant des siècles n'a excité la curiosité de personne, s'accomplit un beau jour sous les yeux d'un homme doué du génie des inventions: l'attention de celui-ci s'éveille, il veut connaître la cause du phénomène, il l'étudie, fait des observations, et tout à coup, l'idée d'où sortira plus tard la découverte se présente, confuse encore, à son esprit. La vue d'une pomme qui tombe plonge Newton dans des réflexions profondes, et à force de se demander quelle est la cause de cette chute, ce puissant esprit arrive à formuler la loi qui préside aux mouvements de tous les corps errants dans l'espace, la gravitation. De même aussi Denis Papin, pour avoir observé avec plus de soin qu'on ne l'avait fait avant lui une marmite pleine d'eau bouillante, arrive à concevoir vaguement l'idée de la machine à vapeur.

Malheureusement, il y a pour l'inventeur plus d'une difficulté à vaincre, entre le moment où l'idée féconde se présente à son esprit, et celui où il peut enfin la réaliser.

En 1685, le roi Louis XIV révoqua l'Édit de Nantes par lequel Henri IV, prince plus tolérant et plus sage, avait accordé aux protestants le libre exercice de leur religion en France. Denis Papin était protestant: il fut obligé de s'exiler pour échapper aux persécutions de tout genre dont on accablait ses malheureux coreligionnaires. Tous ses travaux se trouvèrent interrompus par cette fuite précipitée. Il ne put les reprendre qu'en Allemagne, où il se réfugia. Mais alors il eut à lutter contre la misère. A force de privations et d'énergie, il put cependant poursuivre les expériences qu'il avait entreprises. En 1707, après plusieurs années d'efforts héroïques, il acheva la construction d'un bateau où les rames et les voiles étaient remplacées par la vapeur, qui mettait en mouvement deux grandes roues munies de palettes.

Il restait à faire connaître au public incrédule et moqueur la grande découverte. Papin lança son bateau sur le Weser, et ce fut pour le grand homme un moment de triomphe enivrant quand la foule accourue sur les rives vit, comme il l'avait annoncé, les roues battre l'eau avec force, et communiquer au bateau une impulsion que beaucoup de gens regardèrent sans doute comme miraculeuse. Malheureusement, cette joie devait être de courte durée. Des mariniers du Weser craignant que l'invention nouvelle ne ruinât leur industrie s'emparèrent du bateau de Papin et dans leur rage stupide le mirent en mille pièces. Le pauvre homme, qui avait épuisé ses dernières ressources dans la construction de sa machine à vapeur, se vit réduit à la misère, et, malheur plus cruel, privé de la gloire qu'il méritait si bien. Il ne survécut que peu de temps à cette grande infortune, et mourut inconnu en Angleterre vers 1710.

La ville de Blois lui a accordé de nos jours le juste et tardif hommage d'une statue. Jusqu'ici, on peut dire qu'il n'est pas un seul inventeur, même parmi les plus grands, dont la découverte ait été aussi féconde en résultats, et ait contribué d'une façon plus efficace au progrès matériel de l'humanité.

En effet, une cinquantaine d'années s'étaient à peine écoulées, que l'Anglais Watt (1736-1819) reprit l'idée de Papin, la perfectionna, et créa le premier modèle d'un de ces ingénieux appareils qu'on voit se mouvoir dans les usines, au moyen de la vapeur, avec tant de puissance et de régularité. La machine à vapeur moderne existait désormais dans ses parties essentielles. Dès lors, la puissance de production de l'industrie se trouva centuplée; on put fabriquer comme en se jouant mille objets qui exigeaient jadis beaucoup de temps et de travail; le sort de l'ouvrier accablé par un labeur trop rude fut sensiblement amélioré, car les tâches les plus rebutantes ou les plus pénibles furent accomplies par des machines au lieu de l'être par des hommes.

Vers la même époque, un Français, le marquis de Jouffroy

(1751-1832) renouvelait avec succès l'expérience tentée par le malheureux Papin. En 1776, il parvenait à faire naviguer sur le Doubs une barque mue par la vapeur seule. En 1783, il construisit à ses frais un véritable bateau à vapeur, avec lequel il remonta le violent courant du Rhône. Ce double succès ne parvint pas à convaincre ces esprits légers, superficiels ou routiniers, qui sont les ennemis naturels de toutes les grandes inventions, et dont les railleries malfaisantes ont découragé tant d'hommes de génie. Le marquis de Jouffroy mourut comme Papin, ruiné et méconnu. Il avait consacré les débris de sa fortune à une nouvelle expérience de navigation à vapeur faite en 1816. Elle réussit comme les deux premières, sans que la mauvaise volonté des détracteurs de la découverte fût pour cela désarmée.

L'Américain Fulton (1765-1815) fut plus heureux dans son pays. Comme Papin et Jouffroy, il chercha à résoudre le problème de la navigation à vapeur. Étant venu en France, il fit remonter le courant de la Seine à un bateau qui marchait avec une vitesse de six kilomètres à l'heure. A cette époque (août 1803), Bonaparte, qui allait devenir l'année suivante l'empereur Napoléon, songeait d'envahir l'Angleterre avec son invincible armée. Mais il fallait pour cela franchir le détroit du Pas de Calais, et de nombreux vaisseaux anglais barraient le passage à la flotte et aux chaloupes qui devaient transporter les troupes de débarquement. Bonaparte ayant entendu parler de l'expérience faite sur la Seine par l'ingénieur américain, institua une commission de savants Français pour examiner ses plans, et voir si le système de la navigation à vapeur ne pouvait pas être appliqué à notre flotte. Cette commission, soit ignorance, soit jalousie, déclara que l'invention de Fulton n'était pas pratique, et qu'il ne fallait pas compter sur la vapeur pour mettre en mouvement des bâtiments destinés à la mer. On sait comment l'avenir se chargea de reviser ce sot jugement: d'innombrables bateaux à vapeur sillonnent aujourd'hui les fleuves et les océans. Que serait-il arrivé, si Napoléon avait pu disposer de la vapeur pour son entreprise? Il n'est pas téméraire de penser que le passage du détroit aurait pu s'effectuer en dépit de la flotte anglaise: un tel événement aurait eu des conséquences dont la gravité ne peut échapper à personne.

Quoi qu'il en soit, Fulton mécontent de ne pas être apprécié à sa valeur, quitta la France, rentra en Amérique et trouva auprès de ses concitoyens un accueil qui le consola des déceptions qu'il avait éprouvées en Europe. A partir de 1807 il commença à construire des bateaux à vapeur destinés à naviguer sur les rivières des États-Unis et gagna rapidement une grande fortune. En 1814, il travaillait à la construction d'une frégate à vapeur, lorsque la mort vint le surprendre. Ses compatriotes lui firent de splendides funérailles, afin de donner un témoignage éclatant de leur admiration et de leur reconnaissance pour le grand homme.

Après Papin, Watt, le marquis de Jouffroy et Fulton, il semblait qu'on eût fait de la vapeur toutes les applications qu'elle comportait. Un ingénieur anglais, Stephenson (1781-1848), imagina cependant un nouvel emploi de cette force. Il fut véritablement le créateur de ces chemins de fer qui pénètrent aujourd'hui partout, facilitent les échanges, les communications, et suppriment en quelque sorte l'espace. En effet, Stephenson inventa les locomotives en 1824. La nouvelle invention ne fut pas accueillie partout avec une égale faveur. Les Anglais, qui sont gens pratiques, en virent bien vite tous les avantages, et couvrirent leur pays de chemins de fer. Mais en France, l'idée de Stephenson trouva des adversaires passionnés, parmi lesquels on s'étonne de rencontrer M. Thiers. Cet homme d'État éminent, dont l'intelligence était si vive et si pénétrante, prédisait que les chemins de fer n'avaient aucun avenir, qu'on ne trouverait pas le fer nécessaire à l'établissement du réseau. Il se trompa ce jour-là : tout le monde a si bien apprécié les immenses services rendus par les chemins de fer que la création de nouvelles lignes est sans cesse réclamée.

137. QUELQUES PROBLÈMES DE PHYSIQUE.

1. Pourquoi un verre se casse-t-il, lorsqu'on y verse de l'eau bouillante ?

2. Pourquoi le lait en ébullition déborde-t-il plus facilement que l'eau ?

3. Pourquoi le verre d'une lampe diminue-t-il la fumée ?

4. Pourquoi le souffle éteint-il la flamme d'une bougie, et ne l'augmente-t-il pas, comme il ravive le feu ?

5. Pourquoi les marrons non fendus craquent-ils avec grand bruit, lorsqu'on les fait cuire dans les cendres chaudes ?

6. Pourquoi peut-on, en cachetant une lettre, tenir sans se brûler un très petit morceau de cire dont une extrémité est enflammée ?

7. Pourquoi ressentons-nous plus de froid en touchant certaines choses qu'en touchant certaines autres choses ?

8. Pourquoi doit-on, pour avoir chaud, porter des vêtements noirs sur du linge blanc ?

Solutions.

1. Parce que la partie du verre touchée par l'eau chaude se dilate plus que les autres parties ; le diamètre de la partie inférieure du verre devenant par conséquent plus grand que celui de la partie supérieure, le verre éclate.

2. Parce qu'il se forme à la surface du lait chauffé une pellicule qui, s'opposant au libre dégagement de la vapeur aqueuse, dilate bientôt la masse, qui tend à se répandre hors du vase.

3. Parce que, d'une part, le verre augmente la provision d'oxygène en produisant un tirage, et que, d'autre part, il concentre et réfléchit la chaleur de la flamme; la combustion du carbone est donc plus parfaite, et il s'en échappe fort peu qui ne soit consumé.

4. Parce que la flamme d'une bougie est bornée à une mèche très petite, de laquelle le souffle la sépare, et, comme la flamme n'a aucun soutien, il faut qu'elle s'éteigne.

5. Parce qu'ils contiennent une grande quantité d'air qui se dilate par la chaleur, et qui, ne pouvant s'échapper, fait éclater avec explosion la coque tenace et poreuse.

6. Parce que la cire à cacheter est très peu conductrice de la chaleur, et que, par conséquent, elle ne lui offre qu'un passage difficile à travers ses molécules.

7. Parce que les bons conducteurs enlèvent très promptement la chaleur de notre main, qui les touche, ce qui produit la sensation du froid; au contraire, comme les mauvais conducteurs ne l'enlèvent que lentement, ils ne produisent pas la même sensation.

8. Parce que la couleur noire du drap absorbe la chaleur solaire plus facilement que les couleurs moins foncées, et que le linge blanc n'absorbe pas la chaleur du corps.

138. LA MER.

Le spectacle de la mer fait toujours une impression profonde; elle est l'image de cet infini qui attire sans cesse la pensée, et dans lequel sans cesse elle va se perdre.

On aime à rapprocher le plus pur des sentiments de l'âme, la religion, avec le spectacle de cette superbe mer, sur lequel l'homme jamais ne peut imprimer sa trace.

La terre est travaillée par lui, les montagnes sont coupées par ses routes, les rivières se resserrent en canaux, pour porter ses marchandises; mais si les vaisseaux sillonnent un moment les ondes, la vague vient effacer aussitôt cette légère marque de servitude, et la mer reparaît telle qu'elle fut au premier jour de la création. *Mme de Staël.*

139. LA BOUSSOLE.

Pour se diriger à travers l'immensité des mers, les navigateurs anciens n'avaient guère d'autre moyen que de consulter la position des astres; mais cet expédient n'était rien moins que sûr. Les brouillards, les nuages pouvaient pendant des jours entiers leur dérober la vue du ciel, et les mettre ainsi dans l'impossibilité de reconnaître leur route.

Ils étaient dès lors obligés de rester presque constamment

en vue des côtes; mais de là résultait pour eux un double inconvénient: d'abord, la nécessité d'une foule de circuits, et par conséquent de lenteurs et de retards continuels; ensuite, le danger de la navigation sur les côtes, où elle est beaucoup plus périlleuse qu'en pleine mer, à cause des écueils, des courants et des effets de la marée.

Aussi, ce fut un des événements les plus importants de l'histoire de l'humanité, que la découverte d'un instrument qui, en dirigeant les marins sur l'étendue des mers, par toutes les saisons, dans tous les temps et dans tous les lieux, contribua plus que tous les efforts des siècles précédents à perfectionner et à étendre la navigation.

On remarqua la propriété merveilleuse qu'a l'aiguille aimantée, lorsqu'elle est en équilibre et abandonnée à elle-même, de se diriger constamment dans le sens de l'axe de la terre, c'est-à-dire de la ligne qui va d'un pôle à l'autre.

Un bourgeois d'Amalfi, alors puissante république maritime, comprit le premier que cette propriété, indiquant d'une manière certaine et constante les points cardinaux, fournissait le moyen de connaître la direction suivie par un navire sur les mers. Il fabriqua, vers l'an 1300, un instrument en forme de boîte, où l'aiguille aimantée, posée en équilibre sur un pivot, pouvait se mouvoir à son gré et se diriger ainsi vers le nord, quelle que fût la direction où la boîte se trouvât placée.

Telle est la boussole employée aujourd'hui; seulement, on a imaginé un appareil qui permet de suspendre la boîte elle-même de façon qu'elle conserve toujours une position horizontale, malgré les agitations du navire, et que rien ne gêne les mouvements de l'aiguille aimantée.

Ce ne fut que cinquante ans environ après cette belle invention que les navigateurs commencèrent à en faire usage. Les résultats ne se firent pas attendre; ce furent dans le siècle suivant les deux plus grandes découvertes maritimes des temps modernes: celle de la route des Indes au-delà du cap de Bonne-Espérance, et celle de l'Amérique par Christophe Colomb.

140. LES MÉTAUX.

Qu'est-ce que l'or?

L'or est un métal d'un jaune foncé et très brillant. Il est plus pesant que l'argent, l'étain, le cuivre, le plomb et le fer. On appelle l'or le roi des métaux. Les hommes le tirent de la terre. On en fait des pièces de monnaie, des montres, des bagues, des chaînes, des broches et d'autres bijoux.

Qu'est-ce que l'argent?

L'argent est un métal blanc, très brillant, moins pesant que le plomb, plus dur que l'or. On le tire aussi de la terre, et il

sert à faire des pièces de monnaie, des bijoux, des cuillers et beaucoup d'autres choses.

Qu'est-ce que le platine?

Le platine est un métal d'un gris très clair, presque aussi blanc que l'argent. C'est le plus pesant de tous les corps connus.

Qu'est-ce que l'étain?

L'étain est un métal d'un blanc grisâtre, moins mou que le plomb. On en fait des plats, des assiettes, des cuillers, des vases, etc.

Qu'est-ce que le fer?

Le fer est le plus commun et le plus utile des métaux. Il se trouve dans tous les pays. Il est d'un gris bleuâtre, et il est très dur. On en fait des socs de charrue, des boulets, des épées, des clefs, des marteaux, des clous, des chaînes, les rails des chemins de fer, les locomotives, etc.

L'acier est fait de fer. Il est brillant et très dur. Il sert à faire bien des choses: les aiguilles, les ciseaux, les couteaux sont faits d'acier.

Qu'est-ce que le cuivre, et à quoi sert-il?

Le cuivre est un métal d'une belle couleur rouge. On en fait des pièces de monnaie, des chaudrons, des casseroles, etc.

Qu'est-ce que le plomb, et quel est son usage?

Le plomb est un métal d'un gris bleuâtre. Il est si mou que l'ongle peut le rayer. Il sert à faire des tuyaux, des gouttières, etc.

141. LA HOUILLE.

La houille, vulgairement appelée charbon de terre, est un des combustibles les plus précieux que nous possédions. L'industrie lui doit la plus grande partie de ses progrès. C'est en effet à son emploi que nous devons la propagation des machines à vapeur, qui suppléent aux cours d'eau dont tant de contrées sont privées.

La houille est employée comme combustible depuis au moins le commencement du quatrième siècle avant Jésus-Christ. Comme elle renferme beaucoup de matières étrangères, entre autres du soufre et du bitume, elle répand une odeur assez désagréable. Sa chaleur est plus forte que celle du bois; mais sa flamme est moins vive et moins brillante.

La houille ne se trouve que dans certaines contrées. Elle est rangée par couches parallèles aux autres couches du terrain et intercalées entre celles-ci à diverses profondeurs. Tantôt une seule de ces couches se montre, tantôt, et c'est le cas le plus fréquent, on en rencontre un assez grand nombre qui se succèdent à des intervalles réguliers. L'épaisseur des couches est très variable, elle n'est même pas toujours assez considérable pour

donner lieu à une exploitation. En moyenne, elle est de 1 mètre à 1 mètre 50 centimètres.

La profondeur à laquelle gît la houille au-dessous du sol, varie également. Ici, elle est à fleur de terre; là, il faut aller la chercher à 600 mètres et plus dans les entrailles de la terre. Quelquefois même, comme il arrive en Angleterre, les galeries d'exploitation sont au-dessous du lit de la mer.

L'Angleterre possède les plus riches mines de houille connues. Après l'Angleterre, le pays de l'Europe qui produit le plus de houille, est l'Allemagne. La Belgique vient en 3e ligne, et la France en 4ième.

La houille n'est pas seulement employée comme combustible: elle fournit encore le gaz d'éclairage et un charbon poreux et léger, appelé coke. L'éclairage au gaz a été inventé vers 1786. Il fut introduit à Londres en 1804, et à Paris en 1816. Le coke s'allume difficilement et brûle presque sans flamme, mais aucun combustible ne produit une température aussi élevée que lui. Enfin dans l'économie domestique, on lui donne la préférence sur la houille, parce qu'il ne produit ni fumée, ni odeur.

Paul Leguidre.

142. LES PLANTES.

Admirez les plantes qui naissent de la terre; elles fournissent des aliments à l'homme en santé et des remèdes aux malades.

Leurs espèces et leurs vertus sont innombrables: elles ornent la terre; elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux.

Voyez-vous ces vastes forêts qui paraissent aussi anciennes que le monde? Ces arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines, comme leurs branches s'élèvent vers le ciel: leurs racines les défendent contre les vents, et vont chercher, comme par de petits tuyaux souterrains, tous les sucs destinés à la nourriture de leur tige; la tige elle-même se revêt d'une dure écorce, qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air; les branches distribuent en divers canaux la sève que les racines avaient réunie dans le tronc. En été, ces rameaux nous protègent de leur ombre contre les rayons du soleil; en hiver, ils nourrissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu: c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît, pour les plus grands ouvrages de l'architecture et de la navigation. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme.

Les arbres et les plantes, en laissant tomber leurs fruits ou leurs graines, se préparent autour d'eux une nombreuse postérité.

Fénelon.

143. LES FLEURS.

Tout ce que Dieu fait avec tant de magnificence, il le fait non, seulement dans la vue de nous procurer ce qui nous est indispensable pour le soutien de la vie, il veut y joindre encore l'agréable, afin que tout ce qui frappe notre esprit intéresse en même temps notre cœur, et ne laisse à l'homme aucun moyen d'être ingrat.

Dites-moi d'où vient qu'à l'ouverture d'un jardin fleuri on ressent une joie subite; et pourquoi, sans avoir aucune pensée distincte, on goûte alors une satisfaction qu'on éprouve difficilement ailleurs? Ce n'est pas sans dessein que les fleurs sont si magnifiquement parées: elles sont visiblement faites pour plaire à l'homme; elles n'ont même d'agrément que pour lui; ses yeux semblent, à proprement parler, les seuls qui en jouissent. Les animaux, à leur vue, ne paraissent goûter aucun plaisir: ils ne s'y arrêtent jamais; ils les confondent avec l'herbe commune; ils foulent aux pieds les plus belles, et n'ont, pour cet ornement de la terre, que la plus entière indifférence. L'homme, au contraire, parmi cette foule d'objets qui l'environnent, démêle et recherche les fleurs avec une complaisance singulière.

Cousin Despréaux: Le livre de la nature.

144. LA ROSE MOUSSEUSE.

L'ange qui prend soin des fleurs et qui, pendant la nuit, les trempe de rosée, s'était un jour de printemps endormi à l'ombre d'un rosier. Lorsqu'il s'éveilla, il dit, en le regardant avec bonté: «Je te remercie, toi, le plus cher de mes enfants; je te remercie de ton parfum bienfaisant et de ton ombrage qui rafraîchit. Aurais-tu encore quelque chose à me demander? Je te l'accorderais volontiers.» — «Eh bien, dit le rosier, donne-moi un nouvel ornement.»

Et pour parure à la reine des fleurs, l'ange fit naître la simple mousse. Et ainsi s'éleva dans sa naïve beauté la rose mousseuse, la plus belle de son espèce. *X. Marmier.*

145. LES CÉRÉALES ET LA FAMILLE DES GRAMINÉES.

Quelle n'est pas l'importance du blé, ce végétal d'une apparence si chétive! Voyez comment, pour faire mûrir ses épis aux rayons du soleil, ce chaume mince et léger s'élance dans les airs et comment, sans se briser, souple et flexible, il résiste au souffle du vent! Si sa faible tige n'était pas soutenue à des intervalles égaux par des nœuds qui lui servent de points d'appui, elle resterait fléchie, recourbée vers la terre. Pour donner à ce chaume débile encore plus de rigidité, la nature a eu soin de faire arriver dans toutes les cellules de son organisme un peu

de silice puisée dans le sol au moyen des racines. Pressés les uns contre les autres, les épis se trouvent réunis et vivent ensemble comme les membres d'une même famille. La Providence voulait que cette plante occupât le plus petit espace possible; dans ce but, elle ne fixa sur sa tige que des feuilles étroites et flexibles. Elle voulait aussi que cette céréale servît de nourriture à la plupart des peuples du globe; voilà pourquoi tous les terrains paraissent lui convenir presque également, et ce qui fait qu'elle peut recouvrir de ses masses ondoyantes aussi bien les vastes plaines que le penchant des collines. Protégée par un manteau de neige, sa feuille résiste au froid rigoureux de l'hiver et ne se déchire pas même lorsqu'elle est foulée sous les pieds des hommes et des animaux. A-t-elle été couchée sur le sol, elle ne tarde pas à se relever.

De toutes les céréales, l'orge est celle dont la culture s'est le plus répandue sous toutes les latitudes. Elle prodigue ses bienfaits à l'habitant des régions glacées du Nord, comme au riche colon des pays méridionaux. Dans les plaines monotones de la Laponie, où règne un hiver presque continuel, on chercherait vainement ces chênes et ces arbres fruitiers qui font l'ornement de nos campagnes; mais on y trouvera l'orge, qui a suivi l'homme dans ces tristes contrées et lui procure le pain de chaque jour, sa seule nourriture avec la chair des poissons et le lait des rennes. Si nous nous dirigeons vers le sud, bientôt nous rencontrons le seigle aux épis longs et comprimés; plus tard, le froment, la plus précieuse et la plus nutritive des céréales; enfin, franchissant les Alpes, nous trouvons dans les vastes plaines de la Lombardie et du Piémont le riz, qui ne prospère que sous un ciel brûlant et dans des terrains inondés.

Les céréales appartiennent à la grande et importante famille des graminées, qui compte plus de 4,000 espèces différentes. Le gazon court et clair-semé qui recouvre les sommités alpines, le roseau à larges feuilles de la zone torride, qui égale en hauteur plusieurs des arbres de nos climats, sont des graminées aussi bien que notre froment. Il existe cependant une différence essentielle entre ces genres d'une même famille: tandis que toutes les graminées de nos Alpes et de nos plaines offrent l'apparence la plus modeste et sont dépourvues de tout éclat et de tout ornement, plusieurs graminées des tropiques se distinguent par les fleurs les plus brillantes. D'autres ont des tiges épaisses, d'où s'échappe en abondance une sève sucrée (la canne à sucre); d'autres encore ont des feuilles larges d'un vert sombre, chatoyant et velouté. Le chaume flexible des graminées de nos prairies, dont les épis légers ne s'élèvent que peu au-dessus du sol et que le moindre souffle du zéphyr vient bercer mollement, est remplacé, dans certaines contrées de l'Asie, par les fortes tiges du bambou, riches en nœuds et d'un diamètre si consi-

dérable, d'une consistance si dure et si solide, qu'elles peuvent être utilisées même pour la construction des ponts et des maisons.

Et cependant les graminées de nos prairies qui procurent à de nombreux troupeaux une nourriture saine et abondante, sont d'une utilité incomparablement plus grande que ces admirables et majestueuses graminées de l'Asie; ainsi, dans le règne végétal comme dans la vie des peuples, ce qui est le plus utile et le plus précieux revêt presque toujours les plus modestes apparences. *Fr. de Tschudi.*

146. LA POMME DE TERRE.

La morelle tubéreuse est une plante herbacée dont la tige atteint une hauteur de quarante à soixante centimètres. Les feuilles sont cotonneuses en dessous, d'un vert pâle en dessus. Les fleurs sont blanches, violettes ou roses, et peuvent passer pour jolies. Les fruits sont des baies sphériques, verdâtres, assez grosses. Le tubercule féculent qui constitue ce qu'on appelle la pomme de terre, et qui donne à la plante toute sa valeur, n'est point une racine, comme on le croit vulgairement: c'est un renflement de la tige souterraine. L'humidité et l'obscurité favorisent la formation de ces excroissances; et c'est pourquoi les cultivateurs ont soin d'entourer de terre le bas de la tige, c'est-à-dire de la butter aussi haut que possible, afin de provoquer le développement d'un plus grand nombre de tubercules.

Sur les côtes sablonneuses et dans les régions chaudes de l'Amérique méridionale, surtout dans le Chili, la pomme de terre croît spontanément au bord des lacs salés, dans les cavités des rochers et sur les collines; ses fleurs sont blanches, et les tubercules très petits, mais succulents. A une époque très reculée, les premiers habitants du Chili, et plus tard ceux du Pérou, s'appliquèrent à la culture de cette plante et obtinrent ainsi des fruits beaucoup plus gros et plus savoureux. Après la conquête du Pérou, les Espagnols introduisirent la pomme de terre en Europe, et la nouvelle plante fut cultivée en Espagne, en Italie, en Bourgogne et dans les Pays-Bas. Le célèbre amiral Francis Drake l'apporta en Angleterre en 1568 et l'envoya à un ami pour la cultiver. La plante crût fort bien; lorsque les baies à semences furent mûres, on pensa bien faire de les servir à table au lieu des tubercules; on les avait frites dans du beurre et saupoudrées de sucre et de cannelle. Vous pouvez vous imaginer le goût affreux de ce mets; la société fut d'avis qu'en Europe le fruit ne pouvait arriver à maturité. Quelques jours après, le jardinier arracha les tiges et les brûla. Le maître du logis, qui assistait à cette opération, marcha accidentellement sur l'un des tubercules rôtis dans les cendres. La pulpe était blanche, fari-

neuse, et répandait un parfum si agréable, qu'il goûta le fruit et le trouva excellent. La nouvelle plante était sauvée; toutefois, pendant plus d'un siècle, elle ne fut cultivée que dans les jardins des riches.

De l'Angletere elle passa en Hollande et en France, mais longtemps encore elle ne parut sur les tables que comme un fruit rare et précieux. Ce fut à la suite de la grande famine de 1771 que, l'académie de Besançon ayant proposé pour sujet de concours «la recherche des substances qui pourraient atténuer les calamités d'une disette,» le pharmacien Parmentier se mit à étudier attentivement la pomme de terre, et publia en 1779 un écrit sur cette plante. Il prouvait qu'elle renferme tous les principes d'un aliment salutaire et substantiel et que sa culture permettrait d'utiliser les terres les plus arides. Son argumentation ne produisit aucun effet. Il régnait sur le compte de l'honnête végétal les préjugés les plus étranges et les plus tenaces; on l'accusait d'engendrer la lèpre et des fièvres pernicieuses. Parmentier ne perdit pas courage; il demanda et obtint la concession d'un vaste terrain, vrai désert de sable, qui s'était montré jusqu'alors rebelle à toute culture. Il y planta des pommes de terre, qui y vinrent à merveille, et il s'empressa de porter au roi Louis XVI un bouquet des premières fleurs qu'elles donnèrent. Le roi se montra dans une fête, tenant à la main ce bouquet. Il n'en fallut pas davantage pour mettre ses fleurs à la mode. On se mit à cultiver dans les parcs et dans les jardins la pomme de terre comme plante d'ornement; mais on continua de n'en point manger. Parmentier fit alors distribuer gratuitement les tubercules et les graines de sa tubéreuse. Les cultivateurs en conclurent que cette denrée n'avait aucune valeur. Ils laissèrent perdre les graines, et donnèrent les pommes de terre à leurs cochons. Ce nouvel échec, loin de décourager Parmentier, fut pour lui un trait de lumière. L'année suivante, à l'époque de la récolte, il fit annoncer à son de trompe que les produits de son champ ne seraient vendus que pendant un temps très court et à des prix très élevés; qu'une surveillance très active serait exercée autour de ses cultures, et que quiconque tenterait d'y dérober un seul pied, une seule graine du précieux végétal, serait puni rigoureusement. En effet, des gardes champêtres furent placés en sentinelle dans la plaine des Sablons, mais avec l'ordre secret de s'éclipser le soir et de laisser, comme par négligence, le champ libre aux déprédateurs. Ce que Parmentier avait prévu ne manqua pas de se réaliser: en quelques nuits le champ fut entièrement dévasté. La pomme de terre avait acquis tout à coup une délicieuse saveur, celle du fruit défendu. Une fois qu'on se fut décidé à manger de ce tubercule, on ne put moins faire que de le trouver réellement fort bon, et l'on s'aperçut bien qu'il ne donnait ni la lèpre ni la fièvre. Dès

lors sa cause était gagnée, sa popularité était fondée sur des bases inébranlables, et sa culture se développa rapidement.

L'introduction de cette culture a été un bienfait incalculable pour l'Europe. Elle a mis bien des contrées à l'abri de la famine, et a concouru puissamment à l'amélioration de l'économie rurale et à la possibilité d'entretenir un bétail plus nombreux. Elle fournit les matières nécessaires à plusieurs branches de l'industrie et du commerce: on en fait du vinaigre, de la fécule, du pain, de l'amidon, du savon et de l'eau-de-vie; aujourd'hui encore, c'est l'aliment à bon marché le plus généralement répandu; en un mot, c'est toujours le pain des pauvres. Nous devons ajouter cependant qu'on exagère communément sa valeur comme substance nutritive, et que, dans plusieurs pays où elle est devenue l'aliment presque exclusif, les populations ont dégénéré physiquement d'une manière visible.

Fr. de Tschudi. A Mangin.

147. LA GARANCE.

La garance est une charmante plante vivace de la même famille que le café. Elle fournit à l'industrie la teinture rouge la plus solide qui soit connue; son principe colorant réside dans la racine. Cette racine, quand on l'a conservée entière, est désignée dans le commerce sous le nom d'alizari: Elle prend celui de garance quand elle est réduite en poudre.

La garance est employée dans la teinture depuis la plus haute antiquité. Elle était cultivée par les Aquitains comme plante territoriale et ayant imaginé de la mêler au pastel, ils en obtenaient des couleurs violettes. Au moyen âge, elle joua un grand rôle dans notre agriculture nationale, et elle était surtout cultivée dans la région qui a formé depuis nos départements du Nord. Mais les troubles du seizième siècle ayant répandu sur toute la France un voile de deuil, l'agriculture fut délaissée, et vers la fin de ce même siècle la garance avait disparu en grande partie de notre territoire.

En 1762, la garance reparut en France; elle fut importée dans le territoire d'Avignon par un Arménien catholique d'Ispahan, nommé Johann Althen, et comme il était tombé sur un sol extraordinairement favorable, la nouvelle récolte a fini par y dominer peu à peu toutes les autres. Sur trente-huit millions de kilogrammes de racines qui sont versés annuellement dans le commerce, les deux tiers sont fournis par la France seule, qui s'est ainsi placée à la tête des pays producteurs de cette précieuse plante.

148. LA VIGNE.

La vigne a été de tout temps en grande estime chez les hommes. Les anciens peuples avaient déifié les hommes auxquels ils en attribuaient la découverte. Chez les Romains, il existait même une loi qui condamnait au fouet quiconque aurait détruit un cep de vigne.

La vigne sauvage pousse des tiges qui étonnent par leur volume, et qui atteignent un grand âge. La vigne cultivée, qu'on taille tous les ans, ne grossit guère. Car la sève se porte tout entière aux extrémités pour reformer les branches enlevées par la taille.

L'homme a trouvé dans le fruit de cette plante un aliment suave et délicieux, qu'il sait conserver sous le nom de raisin de caisse ou raisin sec. Le jus du raisin, après une fermentation bien dirigée, devient une boisson agréable et saine, quand elle est prise modérément. On sépare de cette liqueur la partie spiritueuse, qu'on nomme alcool, eau-de-vie, esprit-de-vin. Enfin, le vin peut être converti en vinaigre, lorsqu'il a été soumis à une seconde fermentation.

Le raisin nous vient de l'Asie, ainsi que la cerise et la pêche. Apportée d'abord dans les îles de l'Archipel, la vigne fut cultivée en Sicile, puis à Marseille, d'où la culture s'étendit le long du Rhône et de la Saône, de la Garonne et de la Dardogne. Elle ne réussit pas en Picardie, en Normandie, en Bretagne; mais c'est en Bourgogne qu'elle produit le meilleur vin. La Champagne rivalise avec sa voisine. Les vins de Bordeaux, qui ont l'avantage de pouvoir traverser les mers sans perdre de leur qualité, portent par tout le monde la gloire des vins de France.

Les vignobles les plus renommés ne sont ni dans les climats les plus chauds, ni dans les pays froids. Le climat tempéré, entre le 40^e et le 50^e parallèle, est celui qui convient le mieux à la vigne, partout où prospèrent le figuier, l'amandier, le pêcher. On la multiplie par le moyen des boutures, des crossettes, des provins et rarement au moyen de semis. La vigne donne ses premiers produits à l'âge de trois ou quatre ans; à vingt-cinq ans, ses produits ne payent plus les frais de culture. Les vignes centenaires sont des exceptions. Les vieux plants sont ceux qui donnent le meilleur vin.

La culture de cette plante produit l'une des principales richesses de la France; aussi il est utile de la protéger, de l'améliorer le plus qu'il est possible. *Théodore Lebrun.*

149. LES ARBRES.

Les arbres sont des plantes ligneuses qui surpassent toutes les autres en hauteur et en durée.

Ils sont à l'homme de la plus grande utilité, car ils rendent plus pur l'air que nous respirons; ils nous fournissent un abri contre les rayons d'un soleil ardent ou contre la pluie; leur bois est employé à nous chauffer ou à diverses constructions; les fruits abondants que portent plusieurs d'entre eux servent à notre nourriture. Combien d'animaux trouvent sous le feuillage des arbres une habitation suffisante pour eux et leur famille! combien se nourrissent aussi de leurs fruits!

Pour peu qu'on examine un arbre, on y distingue trois parties essentielles: la racine, le tronc ou la tige, et les branches. Celles-ci se subdivisent en un nombre infini de rameaux qui portent les feuilles, les fleurs et les fruits.

Le tronc est la partie la plus grosse de l'arbre; il part de la terre et va jusqu'aux premières branches.

La racine entre dans le sol et se ramifie en une multitude de radicelles. C'est par le moyen de ces radicelles, qui sont comme autant de tuyaux, que l'arbre pompe les substances nourricières qui contribuent à son accroissement, et auxquelles la sève sert de véhicule.

Les arbrisseaux ont à peine un tronc, ou leur tronc se divise presqu'à la racine; les arbustes, plus petits que les arbrisseaux, affectent la forme du buisson, qui est encore plus rameux.

On divise ordinairement les arbres en trois grandes classes: les arbres forestiers, les arbres d'ornement et les arbres fruitiers. Parmi les différentes espèces d'arbres forestiers on distingue les arbres estivaux ou à feuilles caduques, c'est-à-dire qui tombent tous les ans à la fin de l'automne, et les arbres à feuilles persistantes, c'est-à-dire qui restent en place plus d'une année revolue; on les nomme aussi arbres verts, conifères, résineux. Les arbres d'ornement doivent leur valeur à leur feuillage ou à leurs fleurs. Les arbres fruitiers offrent une très grande variété selon la nature des contrées où ils croissent. On les distingue en arbres fruitiers à noyaux, comme les cerisiers, les pruniers, les pêchers etc., et en arbres fruitiers à pepins, comme les poiriers, les pommiers etc., on nomme arbres de verger, ceux que l'on cultive au jardin ou dans un enclos; et arbres de plein vent, ceux qui croissent dans les champs cultivés.

Les arbres s'accroissent chaque année en grosseur par la formation d'une nouvelle couche entre l'aubier et le liber, et en hauteur, par un nouveau scion ou rejet que le bourgeon terminal forme chaque année au-dessus du bourgeon de l'année précédente. De là vient que l'on peut reconnaître l'âge d'un arbre par le nombre de couches que son tronc présente près de la racine.

Les mots bois et forêts ont à peu près la même signification; ordinairement on ne donne le nom de forêt qu'à un bois d'une

grande dimension. Les forêts naturelles sont dites forêts vierges lorsque l'homme n'y a pas encore porté la cognée. On peut cultiver les arbres forestiers en taillis ou en futaie. Les taillis sont des bois que l'on coupe ordinairement assez jeunes, et qui repoussent ensuite de leurs souches. Les futaies sont des arbres que l'on ne coupe que lorsqu'ils ont pris tout leur développement. Quand on coupe un taillis, on réserve toujours quelques pieds qu'on laisse monter en futaie, et qu'on nomme baliveaux. Les bois des arbres forestiers s'exploitent comme bois de chauffage, comme bois à charbon, et comme bois d'œuvre ou de service.

Ordinairement de 40 à 50 ans, l'arbre est dans toute sa force; de 50 à 60 il se soutient encore; mais de 70 à 90 il décline et finit par périr. Cependant on a vu un grand nombre d'arbres dépasser ce terme et offrir des exemples d'une longévité extraordinaire, dont quelques-uns même ont des milliers d'années: Tels sont le cèdre du Liban, le baobab d'Afrique, et surtout ces cyprès gigantesques de la Californie.

150. LE CHÊNE.

Le chêne est l'un des plus beaux arbres de nos forêts; il porte des fleurs mâles et des fleurs femelles séparées sur le même pied. Il atteint 120 pieds de hauteur et huit à dix pieds de diamètre; il peut vivre plusieurs siècles. Son bois est excellent pour bâtir et surtout pour la construction des vaisseaux. Les tonneliers aussi l'estiment beaucoup. Son écorce séchée et pilée est employée par les tanneurs pour la préparation du cuir. La même substance amère et tonique, appelée tanin, qui par son contact prolongé (2 ans) durcit la peau et la convertit en cuir, est aussi très employée en pharmacie. Les glands servent dans quelques contrées à la nourriture des porcs. On les grille et on en prépare le café de glands. Pour cet usage on préfère ceux des pays chauds.

La piqûre d'un insecte (cynips) produit une excroissance bien connue appelée galle; celle que l'on trouve dans le commerce sous le nom de noix de galle, nous vient de l'Asie mineure et de la Perse; elle est employée par les teinturiers ainsi que pour la préparation de l'encre. En Espagne, en Italie, en Afrique, croît une espèce de chêne dont l'écorce produit le liège, substance très employée dans l'industrie et dont on fait des bouchons.

On trouve des chênes d'une grosseur énorme, par exemple le célèbre chêne d'Albonville, dans le département de la Seine inférieure; sa circonférence est de 33 pieds; son élévation ne répond pas à sa grosseur; ses branches s'étendent horizontalement, et projettent leur ombrage sur un vaste espace. L'intérieur du tronc est creux, on y a construit une petite chapelle

de 6 pieds de diamètre, lambrissée et marbrée; une porte grillée clôt cet humble sanctuaire. On pense que ce chêne peut avoir neuf cents ans. *B. Dussaud et A. Gavard.*

151. LE HÊTRE.

Le hêtre est d'un bel aspect avec sa grande couronne de feuilles brillantes. Son tronc lisse et droit atteint facilement cent pieds d'élévation.

Son bois très dur fournit un excellent bois de chauffage; il est aussi employé pour le charronnage.

Ses fleurs, comme celles du chêne et du noyer, sont séparées sur la même plante.

Son fruit appelé faîne, sert, comme le gland, à la nourriture des porcs; la faîne, dont le goût a de l'analogie avec celui de la noisette, sert aussi à faire une huile excellente.

152. LES FORÊTS AGITÉES PAR LE VENT.

Qui pourrait décrire les mouvements que l'air communique aux arbres de nos forêts! Chacun a le sien: le chêne au tronc raide ne courbe que ses branches; l'élastique sapin balance sa haute pyramide; le peuplier robuste agite son feuillage mobile, et le bouleau laisse flotter le sien dans les airs comme une longue chevelure.

Tous, ils semblent animés de passions: l'un s'incline profondément auprès de son voisin comme devant un supérieur; l'autre semble vouloir l'embrasser comme un ami; un troisième s'agite en tous sens comme vis-à-vis d'un ennemi. Le respect, l'amitié, la colère, semblent passer de l'un à l'autre comme dans le cœur des hommes, et ces passions versatiles ne sont qu'un jeu des vents.

Les bruissements des prairies, les gazouillements des bois, les grandes voix des forêts, ont pour moi des charmes que je préfère aux plus brillants accords: ils me parlent un langage mystérieux; ils me plongent dans d'ineffables rêveries; mon âme s'y abandonne; elle se berce avec les temps qui les ont vus naître et dans ceux qui les verront mourir: elle étend à l'infini mon existence circonscrite et fugitive; enfin, elle m'élève vers les cieux avec les cimes des arbres.

Bernardin de Saint-Pierre.

153. LA PETITE FORÊT DANS LA GRANDE.

Vous est-il arrivé, promeneur solitaire et contemplatif, de vous coucher à plat-ventre dans le taillis herbeux d'une forêt, parmi cette végétation particulière poussée entre les feuilles tom-

bées de l'automne, variée, multiple, et de laisser vos yeux errer au ras de terre devant vous?

Peu à peu le sentiment de la hauteur se perd, les branches croisées des chênes au-dessus de vos têtes forment un ciel inaccessible, et vous voyez une forêt nouvelle s'étendre sous l'autre, ouvrir ses avenues profondes, pénétrées d'une lumière verte et mystérieuse, formées d'arbustes frêles ou chevelus, terminés en cimes rondes avec des apparences exotiques ou sauvages, des hampes de cannes à sucre, des grâces raides de palmiers, des coupes fines retenant une goutte d'eau, des girandoles portant de petites lumières jaunes que le vent souffle en passant.

Et le miracle, c'est que, sous ces ombres légères, vivent des plantes minuscules et des milliers d'insectes dont l'existence vue de près, vous révèle tous ces mystères : Une fourmi embarrassée comme un bûcheron sous le faix traîne un brin d'écorce plus gros qu'elle ; un scarabée chemine sur une herbe jetée comme un pont d'un tronc à l'autre, pendant que, sous une haute fougère isolée dans un rond-point tout velouté de mousse, une petite bête bleue ou rouge attend, les antennes droites, qu'une autre bestiole en route là-bas par quelque allée déserte arrive au rendez-vous sous l'arbre géant.

C'est une petite forêt sous la grande, trop près du sol pour que celle-ci l'aperçoive, trop humble, trop cachée pour être atteinte par son orchestre de chants et de tempêtes.

Alphonse Daudet.

154. LE NOYER.

Le noyer, l'un des arbres les plus majestueux de nos climats, est originaire de la Perse, et il semble s'en souvenir encore, car ce n'est que longtemps après que les pommiers, les poiriers et les cerisiers sont défleuris, que le noyer se couvre de fleurs et de feuilles.

On sait qu'il porte sur le même pied des fleurs mâles et des fleurs femelles. A la défloraison, les chemins sont couverts des fleurs mâles qui ont l'apparence de chenilles verdâtres.

La noix a deux enveloppes, l'une extérieure verte et molle, appelée le brou ; l'autre intérieure très dure, qui renferme l'amande, c'est la coquille.

Le noyer peut atteindre des dimensions colossales. On en abattit un, il y a quelques années, sur la place d'armes de Stanz (en Suisse), dont les branches seules, c'est-à-dire dépouillées de leurs rameaux et sans le tronc, donnèrent 30 moules de bois.

Ce sont toujours de joyeuses veillées que celles où l'on casse les noix ; jeunes et vieux se rassemblent autour de longues tables, et tout en séparant l'amande des coquilles brisées, on jase, on rit, on chante.

L'huile de noix est fort bonne; elle est employée pour les usages domestiques et pour la fabrication de certains vernis. Le bois est très estimé pour l'ébénisterie; la partie souterraine du tronc, où sont attachées les racines, produit le bois le plus beau et le mieux veiné. Il se produit parfois dans cette partie du tronc des excroissances appelées loupes, qui peuvent acquérir une très grande valeur.

B. Dussaud et A. Gavard.

155. LES PALMIERS.

Parmi les arbres à fruit des pays chauds, la famille la plus connue est celle des palmiers. On en connaît plus de mille espèces; une seule, celle du palmier nain, est commune dans le sud de l'Europe, en Espagne surtout, où les palmiers nains couvrent parfois de grandes étendues de terrain non cultivé, comme ailleurs le genêt, la bruyère et la fougère.

La tige des palmiers que les botanistes nomment stipe, diffère essentiellement du tronc de nos arbres; c'est à l'extérieur que se trouve le bois dur, tandis que l'intérieur est garni d'une sorte de moelle comme dans le roseau.

Le stipe du palmier est droit; il s'élève à une grande hauteur sans présenter une seule branche; le sommet seul est pourvu d'un énorme bouquet de grandes et larges feuilles.

Les produits des palmiers sont très variés; il en est un dont on mange les bourgeons non développés, et auquel on donne à cause de cela le nom de chou palmiste. D'autres espèces contiennent dans le stipe une fécule très commune dans le commerce: c'est le sagou.

Le fruit du dattier est de la grosseur d'un pruneau, il est très savoureux, très gras et forme la base de la nourriture des habitants du nord de l'Afrique et d'une grande partie de l'Asie. Le dattier est le seul grand arbre des plaines arides de ces contrées; il y croît presque sans culture, on le cultive comme arbre fruitier en Sicile et dans quelques parties de l'Espagne méridionale.

Le cocotier qui appartient aussi à la famille des palmiers, est utile par son bois, sa sève, son fruit et ses feuilles propres à couvrir les maisons. Sa tige, haute de 70 à 90 pieds, sert de bois de construction; ses feuilles, longues de 10 à 15 pieds et larges de trois, servent non seulement à couvrir les maisons, mais encore à fabriquer du papier, des nattes, des voiles, et à nourrir les éléphants. On extrait de sa sève un sucre noir, du vinaigre et une espèce de vin qui plaît beaucoup aux gens du pays. Quant au fruit ou noix de coco, il est souvent aussi gros que la tête d'un homme, de forme allongée et un peu triangulaire. Avant qu'elle soit mûre cette noix est remplie d'une

espèce de lait ou de liqueur très propre à désaltérer et très agréable au goût. On peut se la procurer sans fendre ou casser la noix, mais en ouvrant trois petits trous qui ne sont recouverts que par une faible écorce à l'une des extrémités de cette coque qui est fort dure. L'amande, quand elle est mûre, a le goût de la noisette et fournit à volonté ou un aliment très nourrissant, ou de l'huile à brûler. Cette amande est enveloppée d'une bourre dont on fabrique du fil et des étoffes; enfin l'écale ou coque de la noix sert, à cause de sa dureté, à faire des vases et divers ustensiles. *A. Vulliet.*

156. LE JARDIN PATERNEL.

C'était un petit enclos de pierres brunes, d'un quart d'arpent; c'est ce jardin qui a suffi pourtant pendant de longues années à la jouissance, à la joie, à la rêverie, aux doux loisirs et au travail d'un père, d'une mère et de huit enfants!

Ce jardin paternel a encore maintenant le même aspect. Les arbres ont un peu vieilli et commencent à tapisser leurs troncs de taches de mousse; les bordures de roses et d'œillets ont empiété sur le sable rétréci des allées. Ces bordures traînent leurs filaments dans lesquels les pieds s'embarrassent. Deux rossignols chantent encore, les nuits d'été, dans les deux berceaux déserts. La demi-douzaine de sapins que ma mère a plantés ont encore dans leurs rameaux les mêmes brises mélodieuses. On y jouit toujours du même silence, que trouble seulement de temps en temps le tintement de l'angelus dans le clocher voisin ou la cadence monotone des fléaux qui battent le blé sur les aires des granges. Mais les herbes parasites, les ronces, les grandes mauves bleues s'élèvent par touffes épaisses entre les rosiers; le lierre étend ses draperies sur les murs; il empiète chaque année davantage sur les fenêtres toujours fermées de la chambre de notre mère, et quand par hasard je m'y promène et que je m'y oublie, je ne suis arraché de ma solitude que par les pas du vieux vigneron qui nous servait de jardinier dans ces jours-là, et qui revient de temps en temps visiter ses plantes, comme moi mes souvenirs, mes apparitions et mes regrets.

Lamartine.

157. LES ANIMAUX.

Mais tournons nos regards vers les animaux, encore plus dignes d'admiration que les cieux et les astres. Il y en a des espèces innombrables. Les uns n'ont que deux pieds, d'autres en ont quatre, d'autres en ont un très grand nombre. Les uns marchent, les autres rampent, d'autres volent, marchent et nagent tout ensemble. Les ailes des oiseaux et les nageoires des

poissons sont comme des rames qui fendent la vague de l'air ou de l'eau, et qui conduisent le corps flottant de l'oiseau ou du poisson, dont la structure est semblable à celle d'un navire. Mais les ailes des oiseaux ont des plumes, avec un duvet qui s'enfle à l'air et qui s'appesantirait dans les eaux: au contraire, les nageoires des poissons ont des pointes dures et sèches, qui fendent l'eau sans en être imbibées, et qui ne s'appesantissent point quand on les mouille. Les oiseaux aquatiques, tels que les canards, ont aux pattes de grandes peaux qui s'étendent, et qui font des raquettes à leurs pieds, pour les empêcher d'enfoncer dans les bords marécageux des rivières. La tortue porte sa maison, dans laquelle elle est née; l'oiseau bâtit la sienne sur les plus hautes branches des arbres, pour préserver ses petits de l'insulte des animaux qui ne sont point ailés. Il pose même son nid dans les feuillages les plus épais, pour le cacher à ses ennemis. Le castor va bâtir jusqu'au fond des eaux d'un étang l'asile qu'il se prépare, et sait élever des digues pour le rendre inaccessible à l'inondation. La taupe naît avec un museau si pointu et si aiguisé, qu'elle perce en un moment le terrain le plus dur, pour se faire une retraite souterraine. Le renard sait creuser un terrier avec deux issues, pour n'être point surpris et pour éluder les pièges du chasseur.

Qu'y a-t-il de plus beau et de plus magnifique que ce grand nombre d'animaux, dont chaque espèce est d'une construction différente des autres? Tout montre combien la façon de l'ouvrier surpasse la vile matière qu'il a mise en œuvre; tout m'étonne, jusqu'aux moindres moucherons. *Fénelon.*

158. LES VERS.

Les vers sont des animaux à tête non distincte, excepté par la bouche, et dont le corps, sans vertèbres et sans membres articulés, de forme allongée, est composé d'anneaux placés à la suite les uns des autres. Le sang de leurs vaisseaux est quelquefois coloré en rouge; ils respirent le plus ordinairement par des branchies. Ils changent pour la plupart de places par le mouvement successif de chacun des anneaux.

Le plus grand nombre de ces animaux vit dans l'eau ou dans la terre humide. Il faut distinguer les vers proprement dits des larves, qui ne sont que la première forme des insectes. Le ver le plus commun est le lombric terrestre; il est d'un rouge pâle de la grosseur d'une plume d'oie, souvent plus petit, sans os, sans oreilles, sans yeux et sans pieds. Le seul intestin qui règne d'un bout à l'autre, est toujours rempli de terre, qui avec l'humidité fait toute sa nourriture. Le lombric est ovipare.

La sangsue, si utile par les services qu'elle rend dans certaines maladies, est le plus remarquable des vers proprements

dits. Elle vit dans l'eau douce. Sa bouche est garnie de trois dents triangulaires, à l'aide desquelles elle fait à la peau une blessure de même forme. Elles sont assez fortes pour percer même la peau d'un cheval ou d'un bœuf.

159. LES INSECTES.

Les insectes sont dépourvus de vertèbres; la respiration s'exécute par des trachées; le corps et les membres sont articulés en dehors. Le corps des insectes se divise en tronc et en membres: le tronc est composé de la tête, du corselet ou poitrine, et de l'abdomen; les membres sont les pattes et les ailes; la tête porte, outre la bouche et les yeux, deux espèces de cornes articulées de forme très-variée, qu'on appelle antennes. La bouche est différemment conformée, suivant que les insectes se nourrissent d'aliments liquides ou solides.

Dans ceux qui font usage d'aliments solides, on remarque deux lèvres, une supérieure et l'autre inférieure, qui closent l'orifice de la bouche dans l'état de repos; puis deux mâchoires qui se meuvent en travers; la supérieure porte le nom de mandibule, l'inférieure est ordinairement munie d'appendices articulés (palpes), qu'on croit destinés à l'organe du toucher; il en existe également à la lèvre inférieure.

Parmi les insectes qui vivent de substances liquides, les uns ne font que pomper les sucs à la surface des corps, et sont munis d'une trompe charnue, formée d'un tube contractile, le plus souvent terminée par un disque qui fait l'office de ventouse, ou bien d'une langue composée de plusieurs lames droites ou roulées en spirale. Les autres sont forcés de piquer la peau des animaux ou l'écorce des plantes pour en tirer leur nourriture, et sont pourvus d'instruments propres à cet usage. Cet appareil porte le nom de suçoir.

Les yeux, le plus ordinairement au nombre de deux, sont placés sur les côtés de la tête ; ils sont immobiles, sans paupières, et taillés à facettes. Les araignées en ont jusqu'à huit. Le corselet est la partie du tronc située entre la tête et l'abdomen; il se compose, dans le plus grand nombre d'insectes, de trois anneaux ou segments, dont chacun porte une paire de pattes. L'abdomen vient immédiatement après; il n'est souvent attaché au corselet que par une partie étranglée, nommée pédicule. Les pattes sont toujours par paires symétriques et au nombre de six dans la plupart des insectes; quelques-uns en ont huit, et d'autres plusieurs centaines. Chez les insectes qui n'ont que six pattes, on distingue dans chaque patte, la hanche, la cuisse, la jambe, et enfin le tarse, rarement composé de plus de cinq pièces ou articles. La patte est généralement terminée par des ongles ou des crochets différemment conformés, suivant le besoin

des espèces, en pince, en griffe, en serre, en tire-bourre, etc. Les ailes sont des membranes à l'aide desquelles les insectes s'appuient sur l'air et se transportent dans l'atmosphère. Il y a des insectes sans ailes, mais la plupart jouissent de la faculté de voler. Ces ailes sont au nombre de deux ou de quatre. Selon leurs organes locomoteurs, les insectes peuvent exécuter des mouvements très variés, marcher, sauter, nager, voler: souvent la même espèce jouit de toutes ces facultés à la fois.

Le système nerveux des insectes ressemble à celui des crustacés et à celui des vers; il est composé d'un cordon nerveux qui s'étend dans toute la longueur du corps, depuis la tête jusqu'à l'extrémité opposée.

Le sens du goût et celui de l'odorat existent bien certainement dans les insectes. Le goût réside probablement dans la bouche ou à l'entrée du tube digestif, comme chez la plupart des animaux. Mais, l'air étant le véhicule des odeurs, l'odorat doit avoir son siège dans la membrane qui tapisse les trachées. On peut présumer que les insectes perçoivent les sons, puisque la plupart en produisent, quand il leur devient important de se manifester réciproquement leur existence; mais on ignore quelle est la partie spécialement destinée à leur transmettre les ébranlements de l'air.

Tous les insectes parfaits, et même les larves, qui sont obligées d'aller chercher elles-mêmes leur nourriture, ont des yeux immobiles, dont la surface est taillée en facettes ou présente l'aspect d'un réseau; chaque maille de ce réseau est une petite cornée que traverse la lumière, pour aller peindre les images sur la rétine; cette disposition était nécessaire pour suppléer à l'immobilité de l'organe de la vue. La surface du corps, quant au toucher, étant recouverte d'une peau dure et cornée, ce sens doit être peu développé chez les insectes; on suppose que les antennes sont principalement les organes de cette perception.

Certains insectes naissent avec la forme qu'ils doivent conserver toute leur vie; d'autres subissent des métamorphoses, c'est-à-dire qu'il se fait des changements très remarquables, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du corps; souvent même les habitudes et la manière de vivre changent tout à coup. L'insecte qui fournit la soie, par exemple, est renfermé et immobile dans un œuf, six mois environ; il en sort sous la forme de larve ou d'une chenille à seize pattes, qui se nourrit de feuilles de mûrier; après quatre changements de peaux ou mues successives, il construit avec la soie une demeure, appelée cocon, dans laquelle il se renferme pour quitter sa cinquième peau et prendre une forme toute différente, qu'on appelle fève, nymphe, ou chrysalide; vingt jours environ après cette transformation, on voit sortir du cocon un petit insecte blanc à quatre ailes, qu'on nomme bombyx.

Jetons les yeux sur ce que la nature a créé de plus faible,

sur ces atomes animés, pour lesquels une fleur est un monde, et une goutte, un océan. Les plus brillants tableaux vont nous frapper d'admiration. L'or, le saphir, le rubis ont été prodigués à des insectes invisibles. Les uns marchent le front orné de panaches, sonnent la trompette, et semblent armés pour la guerre; d'autres portent des turbans enrichis de pierreries, leurs robes sont étincelantes d'azur et de pourpre. Ils ont de longues lunettes, comme pour découvrir leurs ennemis, et des boucliers pour s'en défendre. Il en est qui exhalent le parfum des fleurs, et sont créés pour le plaisir. On les voit avec des ailes de gaze, des casques d'argent, des épieux noirs comme le fer, effleurer les ondes, voltiger dans les prairies, s'élancer dans les airs. Ici on exerce tous les arts, toutes les industries; c'est un petit monde qui a ses tisserands, ses maçons, ses architectes. On y reconnaît les lois de l'équilibre et les formes savantes de la géométrie. Je vois parmi eux des voyageurs qui vont à la découverte, des pilotes qui, sans voile et sans boussole, voguent sur une goutte d'eau à la conquête d'un nouveau monde. Quel est le sage qui les éclaire, le savant qui les instruit, le héros qui les guide et les asservit? Quel est le Lycurgue qui a dicté des lois si parfaites? Quel est l'Orphée qui leur enseigna les règles de l'harmonie? *Ch. Farcy.*

160. LA ROSE ET LE PAPILLON.

Le règne animal est d'un ordre bien supérieur au règne végétal. Le papillon est plus beau et mieux organisé que la rose. Voyez la reine des fleurs, parée des couleurs les plus brillantes et se balançant au souffle du zéphyr; le papillon la surpasse par la richesse de ses nuances, par la grâce de ses formes. Considérez avec quel art sont composées les quatre ailes dont il vole, la régularité des écailles qui les recouvrent comme des plumes, la variété de leur coloris; examinez les six pattes, armées de griffes, avec lesquelles il résiste aux vents dans son repos; la trompe roulée dont il pompe sa nourriture au sein des fleurs; les antennes, organes exquis du toucher, qui couronnent sa tête, et le réseau admirable d'yeux dont elle est entourée au nombre de douze mille.

Mais ce qui le rend bien supérieur à la rose, il a, outre la beauté des formes, les facultés de voir, d'ouïr, de savourer, de sentir, de se mouvoir, de vouloir; enfin, il est doué de passions et d'intelligence. La rose ne voit ni n'entend l'enfant qui accourt pour la cueillir; mais le papillon posé sur elle échappe à la main près de le saisir, s'élève dans les airs, s'abaisse, s'éloigne, se rapproche et, après s'être joué du chasseur, prend sa volée pour aller chercher sur d'autres fleurs une retraite plus tranquille.

Le appillon vit sans craindre la mort, et meurt sans re-

gretter la vie. Il voltige çà et là sans se soucier de l'embuscade perfide de l'araignée, ni du vol infatigable de l'hirondelle qui l'engloutit quelquefois tout entier. Il ne s'inquiète point si un naturaliste barbare le clouera tout vivant avec une épingle sous un cristal où il sera rongé des mites, ou si la bonne nature, attendant la fin de sa carrière, destinera son brillant squelette à l'immortalité, en versant sur lui une goutte d'ambre jaune. Quand les Hyades pluvieuses ramènent les frimas et les autans, il ne s'afflige point de la rapidité de ses jours; il confie à la nature le soin de ses enfants qu'il ne doit jamais voir; et, content de sa courte destinée, il va, au pied de la plante qu'il a aimée, s'endormir d'un doux et éternel sommeil.

Oh! que l'homme lui-même serait heureux si, comme le papillon, il pouvait vivre et mourir sans autre souci que de parcourir, en se confiant à la Providence et à la nature, la carrière que Dieu lui a tracée! *D'après Bernardin de Saint-Pierre.*

161. MÉTAMORPHOSE DE LA CHRYSALIDE EN PAPILLON

Avant-coureur d'une nouvelle perfection, le sommeil de la chenille à l'état de chrysalide ne dure pas toujours. Elle se métamorphose et paraît sous une forme gracieuse et éclatante. Elle rampait sur la terre: maintenant elle prend son essor et s'élève dans les airs. Elle était aveugle: à présent elle est pourvue d'yeux, et elle jouit de mille sensations agréables qui lui étaient inconnues. Naguère elle se bornait à une nourriture commune: aujourd'hui elle vit de miel et de rosée, et varie continuellement ses plaisirs. Image sensible du juste après sa mort: son corps, ici-bas faible et grossier, se fera voir, dès qu'il sera ressuscité, dans un état brillant, glorieux et parfait.

Cousin-Despréaux: Le livre de la nature.

162. LA DANSE DES MOUCHERONS.

Je me suis arrêté quelquefois avec plaisir à voir des moucherons, après la pluie, danser en rond des espèces de ballets. Ils se divisent en quadrilles, qui s'élèvent, s'abaissent, circulent et s'entrelacent sans se confondre. Il semble que ces enfants de l'air soient nés pour danser; ils font aussi entendre au milieu de leurs bals des espèces de chants. Leurs gosiers ne sont pas résonnants comme ceux des oiseaux; mais leurs ailes, ainsi que des archets, frappent l'air et en tirent des murmures agréables.

Mais souvent une sombre hirondelle traverse tout à coup leur troupe légère et avale à la fois des groupes entiers de danseurs. Cependant leur fête n'en est pas interrompue. Tous continuent à danser et à chanter.

Leur vie, après tout, est une image de la nôtre. Les hommes

se bercent de vaines illusions, tandis que la mort, comme un oiseau de proie, passe au milieu d'eux, les engloutit tour à tour sans interrompre la foule qui cherche le plaisir.

Bernardin de Saint-Pierre.

163. LES FOURMIS.

Les fourmis constituent un des groupes les plus intéressants, non-seulement de la classe des insectes, mais encore du règne animal tout entier. Il est peu d'animaux chez lesquels l'intelligence et les instincts d'association soient arrivés à un aussi haut degré de développement.

On a remarqué de tout temps que les fourmis vivent en société, mais c'est depuis les belles découvertes de Pierre Huber, un savant génevois du début de ce siècle, que nous connaissons bien l'histoire de ces insectes.

L'espèce la plus commune chez nous, celle du moins qui se prête le mieux aux observations, est la fourmi rousse. Elle établit ordinairement sa demeure dans les bois, au pied des chênes, là où le fourré n'est pas trop épais. Vous avez rencontré souvent de ces fourmilières : ce sont de petits monticules dont la surface est parsemée de brins de chaume, de morceaux de bois, de cailloux et de terre. Tous ces matériaux semblent d'abord disposés sans ordre, mais si, d'un coup de pioche, vous défoncez la toiture du nid, votre regard pourra pénétrer à l'intérieur. Aussitôt tout s'agite dans la fourmilière : les individus qui l'habitent arrivent en foule et, avec une activité et une agitation fébriles, se mettent en devoir de réparer la brèche. Avant que ce travail soit achevé, vous aurez eu le temps de bien étudier la disposition intérieure de la fourmilière : vous verrez les brindilles de bois disposées avec un ordre parfait, de façon à circonscrire des chambres, des avenues, des couloirs assez réguliers, et aussi assez larges pour permettre aux insectes d'y circuler librement. Ces bûchettes se soutiennent réciproquement et sont disposées avec tant d'art que, à moins de choc violent, elles ne peuvent pas s'affaisser les unes sur les autres : leurs intervalles, partout où il n'y a point de rues, sont bouchés avec de la terre, de l'herbe, des grains de blé ou d'avoine. La présence de graines employées par les fourmis comme matériaux de construction avait fait croire pendant longtemps que celles-ci amassaient des provisions. Mais on sait maintenant d'une façon certaine qu'elles ne se nourrissent que de substances liquides ou molles et qu'en tous cas il leur serait impossible d'entamer un aliment aussi dur et consistant qu'un grain de blé. D'autre part, ces animaux s'engourdissent pendant toute la mauvaise saison : à quoi leur serviraient dès lors des provisions ?

Lorsque le temps est beau, la surface de la fourmilière

présente de larges ouvertures par lesquelles on pénètre dans l'intérieur. Survient-il de la pluie, les fourmis, qui craignent avant tout l'inondation de leur demeure, ferment hermétiquement ces ouvertures. Pendant la nuit, les entrées de la colonie demeurent également fermées.

Au premier printemps, vous rencontrerez dans les demeures de la fourmi rousse deux sortes d'individus privés d'ailes. Les uns, au thorax épais, sont des femelles qui pondront bientôt : nées avec des ailes, la première période de leur vie à l'état parfait s'est passée au dehors ; puis, après la fécondation, elles sont revenues à la fourmilière pour y mener désormais une vie sédentaire : elles se sont alors arraché les ailes.

Les autres individus sont les ouvrières. Les ouvrières jouent dans la fourmilière le rôle de nourrices : ce sont elles qui sont chargées du soin des œufs et des larves ; elles veillent sur eux avec la plus grande sollicitude, elles les placent dans des chambres spéciales, les portent alternativement aux étages supérieurs et aux étages inférieurs de l'habitation, pour les exposer toujours à une chaleur convenable. Lorsque la larve est éclose, comme elle est incapable de se mouvoir et de prendre sa nourriture, l'ouvrière doit lui donner la becquée à la manière des oiseaux.

Si vous observez un arbuste sur lequel s'est établie une colonie de pucerons, vous remarquerez que de nombreuses fourmis courent sur cet arbuste et s'arrêtent auprès des pucerons pour les caresser de leurs antennes. Ce fait, qui semble sans importance, est en réalité un des traits les plus caractéristiques des mœurs des fourmis : en excitant ainsi le puceron, elles amènent en effet celui-ci à sécréter un liquide sucré qui vient perler à l'extrémité de son abdomen et dont elles se nourrissent. Les pucerons jouent donc un rôle considérable dans l'alimentation des fourmis, et il y a même certaines espèces de celles-ci qui emmènent dans leurs demeures des pucerons qu'elles domestiquent en quelque sorte et dont elles tirent une grande partie de leur nourriture.

164. LES ABEILLES.

Nos abeilles domestiques, ou mouches à miel, vivent en colonies composées chacune de dix à trente mille ouvrières, de douze cents à deux mille mâles ou faux-bourdons et d'une seule femelle, qui a reçu le nom de reine. Les ouvrières sont chargées de tous les travaux nécessaires à la conservation de la société ; mais aussi aucun instrument ne leur manque ; leurs jambes postérieures présentent un enfoncement triangulaire, en forme de corbeille, où elles amassent la poussière des fleurs ; l'extrémité de leurs pattes de derrière, couverte de poils épais, est une véritable brosse, avec laquelle les abeilles enlèvent le pollen dont

elles se sont couvertes en butinant dans les corolles des fleurs. Leurs fortes mandibules servent à façonner la cire; enfin elles ont une arme redoutable, un aiguillon partagé en deux branches garnies de chaque côté de dentelures disposées en fer de flèche. La reine est armée comme les ouvrières; les mâles n'ont ni aiguillon, ni brosses, ni palettes (ou corbeilles).

C'est avec la cire que les abeilles construisent leurs rayons. Cette cire, qu'on a crue longtemps formée par le pollen des fleurs, est extraite de la substance même qui compose le miel; elle subit une préparation particulière dans des organes spéciaux situés sous les anneaux de l'abdomen des abeilles. Les cellules qu'elles bâtissent n'offrent d'abord qu'une grossière apparence; mais bientôt nos habiles ouvrières les ont polies, affermies changées enfin en alvéoles à six faces d'une admirable régularité. Elles forment ainsi peu à peu les gâteaux ou rayons, qui sont disposés perpendiculairement dans la ruche et serviront de nids pour les petits et de magasins pour les provisions de la communauté. Ces rayons, séparés les uns des autres par des espaces vides où les abeilles peuvent circuler, sont composés chacun d'une double rangée de cellules horizontales, accolées par le fond et ouvertes par un de leurs bouts. Une bonne ruche contient au printemps environ cinquante mille alvéoles; combien une pareille tâche a dû coûter aux laborieux insectes de peines, de soins et de travaux!

Aussitôt que les cellules sont faites, la reine commence à pondre, suivie d'un cortège d'ouvrières; elle se promène sur les cellules et dépose un œuf dans chacune d'elles. Pendant ce temps, les abeilles qui l'entourent, la lèchent, la nettoient, et lui offrent du miel au bout de leur petite trompe. Trois ou quatre jours après la ponte, les œufs éclosent et il en sort de petites larves blanchâtres. Comme elles sont privées de pattes, elles ne peuvent chercher leur nourriture; mais les ouvrières pourvoient abondamment à leurs besoins. Au bout de cinq jours, les ouvrières ferment les cellules. La larve file alors autour de son corps une coque de soie, et, trois jours après, se change en nymphe; enfin, au bout de huit jours, elle subit sa dernière métamorphose, et, devenue abeille, elle soulève le couvercle de sa prison. Faible encore et humide, elle reste immobile sur les bords du gâteau, entourée d'ouvrières qui la brossent, l'essuient, la caressent, et lui présentent du miel. Bientôt elle déploie ses ailes affermies et s'envole dans la campagne.

Le nombre des abeilles devient si considérable que la ruche ne peut plus les contenir. Une partie va émigrer en essaim et fonder ailleurs une colonie. Des signes tout particuliers annoncent cette émigration: la reine entre dans une agitation extrême qui se communique bientôt à toutes les abeilles; on entend dans la ruche un bourdonnement violent; un grand nombre d'abeilles

se tiennent au dehors, prêtes à partir. Enfin la reine s'envole et un groupe nombreux s'élance avec elle. Ordinairement l'essaim va se poser sur quelque arbre voisin, où on le recueille pour l'établir dans une ruche nouvelle.

Les habitants de la ruche mère, privés de leur reine, se hâtent d'aller délivrer parmi les jeunes femelles celle qui la première est arrivée à l'état d'insecte parfait. Cette reine doit dominer seule dans la ruche; toutes les jeunes femelles encore captives sont donc condamnées à périr. C'est la reine elle-même qui se charge du massacre.

Vers la fin de l'été, les mâles, qui consomment sans travailler, sont tués impitoyablement par les ouvrières. Mais les vents froids de l'automne ont soufflé; les fleurs, devenues plus rares, refusent leur nectar aux abeilles butineuses. Pour se préserver du froid, elles se blottissent entre les gâteaux, et restent, pressées les unes contre les autres, dans un état de demi-léthargie, pour se réveiller au printemps avec le zéphyr et les fleurs.

Milne-Edwards. Ambr. Rendu.

165. LES POISSONS.

Les poissons sont des animaux vertébrés et à sang rouge, qui respirent par des branchies et par l'intermède de l'eau.

Ils sont de tous les vertébrés ceux qui donnent le moins de signes apparents de sensibilité. Ils sont tous muets ou à peu près, et tous les sentiments que la voix réveille ou entretient, ont dû leur demeurer étrangers: leurs yeux comme immobiles, leur face osseuse et fixe, leurs membres sans inflexions et se mouvant tout d'une pièce, ne laissent aucun jeu à leur physionomie, aucune expression à leurs émotions: leur oreille, enfermée de toute part dans les os du crâne, sans conque extérieure, sans limaçon à l'intérieur, composée seulement de quelques sacs et canaux membraneux, doit leur suffire à peine pour distinguer les sons les plus frappants; et aussi avaient-ils peu d'usage à faire du sens de l'ouïe, eux qui sont condamnés à vivre dans l'empire du silence, et autour desquels tout se tait. Leur vue même, dans les profondeurs où ils vivent, aurait peu d'exercice, si la plupart des espèces n'avaient, par la grandeur de leurs yeux, un moyen de suppléer à la faiblesse de la lumière; mais dans celles-là même l'œil change à peine de direction; encore moins peut-il changer ses dimensions et s'accommoder aux distances des objets: son iris ne se dilate ni ne se rétrécit, et sa pupille demeure la même à tous les degrés de lumière. Aucune larme n'arrose cet œil, aucune paupière ne l'essuie ou ne le protège: il n'est plus dans le poisson qu'une faible image de cet organe si beau, si vif, si animé dans les classes supérieures.

Ne pouvant se nourrir qu'en poursuivant à la nage une

proie qui nage elle-même plus ou moins rapidement, n'ayant de moyens de la saisir que de l'engloutir, un sentiment délicat des saveurs leur aurait été inutile, si la nature le leur avait donné; mais leur langue, presque immobile, souvent tout à fait osseuse ou cuirassée, nous montre du reste que l'organe est aussi émoussé que son peu d'usage devait nous le faire supposer.

L'odorat même ne peut être aussi continuellement en exercice dans les poissons que dans les animaux qui respirent l'air, et qui ont sans cesse les narines traversées par les vapeurs odorantes.

Enfin, leur tact, presque annulé à la surface de leur corps par les écailles, et dans leurs membres par le défaut de flexibilité de leurs rayons et par la sécheresse des membranes qui les enveloppent, a été contraint de se réfugier au bout de leurs lèvres, qui même, dans quelques-uns, sont réduites à une dureté osseuse et insensible.

Ainsi les sens extérieurs des poissons leur donnent peu d'impressions vives et nettes; la nature qui les entoure ne doit les affecter que d'une manière confuse; leurs plaisirs sont peu variés; ils n'ont de souffrances à craindre du dehors que les douleurs produites par des blessures effectives.

A quelques exceptions près, les poissons n'ont point de nid à construire, point de petits à nourrir et à défendre; en un mot, jusque dans les derniers détails, leur économie tout entière contraste avec celle des oiseaux.

166. LA MORUE.

La morue commune est si répandue par le commerce qu'on peut dire que tout le monde la connaît et souvent en a mangé; mais beaucoup de personnes ignorent quelle est sa forme à l'état vivant, parce que cette espèce, exclusivement marine, n'arrive dans l'intérieur des continents qu'après avoir subi des préparations, pour lesquelles on lui a ouvert l'abdomen et enlevé la tête. C'est un poisson allongé qui atteint une taille de 1 mètre à 1^m, 20 et le poids de 8 à 10 kilogrammes. On en prend quelquefois dont la longueur et le poids sont bien plus considérables. Le corps est aplati, atténué aux deux bouts, de couleur verdâtre mêlée de jaune sur le dos, passant par degrés au blanc argenté des parties inférieures, parsemé presque partout de points jaunâtres. La tête est grosse avec un barbillon charnu au bout de la mâchoire inférieure. Il y a trois nageoires dorsales de couleur verdâtre et deux anales de couleur blanchâtre.

Sa fécondité est prodigieuse, car une femelle de grosseur moyenne contient huit à neuf millions d'œufs. Sa chair est blanche, feuilletée, ferme, d'un excellent goût et d'une digestion très facile.

Elle habite particulièrement la portion de l'Océan septentrional comprise entre 40 et 70 degrés de latitude, et se tient dans les plus grandes profondeurs; elle est complètement absente de la Méditerranée.

Ce poisson sert depuis bien longtemps à la nourriture de l'homme: car, dans les *débris de cuisine* des populations du Danemark et de la Scandinavie appartenant à l'âge de pierre, on trouve de nombreux ossements de morue, et de même dans l'Amérique du Nord.

Les lieux principaux de pêche de la morue sont, en Europe, les côtes septentrionales de l'Islande, toutes les côtes de la Norwège, surtout les îles Loffoden, le Finmark, le cap Nord. En Islande, les indigènes pêchent la morue toute l'année, lorsque la mer est libre.

La Norwège, où le climat rend l'agriculture si ingrate, a la part la plus considérable de sa richesse dans les pêcheries de morue, de hareng, de maquereau, de saumon et de crustacés. Les ports français les plus renommés pour la pêche à la morue sont Dunkerque, Calais, Boulogne.

La pêche de la morue est encore plus considérable en Amérique qu'en Europe. Elle s'opère sur le grand banc de Terre-Neuve, aux atterrages des îles de St-Pierre et de Miquelon, et sur les côtes du continent depuis la Nouvelle-Écosse jusqu'au golfe St-Laurent, enfin au Labrador, par les pêcheurs américains. Le banc est un haut banc ou montagne sous marine de deux cents lieues de long sur soixante de large et qui présente une profondeur d'eau de 20 à 100 mètres au moins. Sur ce large plateau s'étalent des filets de Gulf-Stream amenant des eaux chaudes propices pour la ponte du poisson. Le climat est moins rude que celui des côtes d'Islande: aussi les deux tiers au moins de nos pêcheurs se rendent de préférence à Terre-Neuve.

La première saison de pêche sur le banc a lieu, pour les embarcations françaises, de la fin d'avril au 15 juin environ, et on amorce alors avec du hareng frais ou salé; la seconde saison commence dans les premiers jours de juillet pour se terminer à la fin de septembre. On emploie alors comme amorce le capelan, petit poisson de 15 à 20 centimètres de long, de la famille des saumons et dont la morue est très avide.

On pêche généralement la morue à l'hameçon. Dans les endroits où l'eau est peu profonde et le sol rocailleux, on se sert de la ligne à main, chaque pêcheur ayant deux lignes et employant alternativement l'une et l'autre. Pour de plus grandes profondeurs, on se sert de lignes de fond, armées de nombreux et forts hameçons. Une embarcation montée par quatre hommes peut prendre en une seule journée environ cinq cents morues, pourvu qu'elle soit en bonne station et suffisamment pourvue d'appâts. Les lignes sont relevées de temps à autre; on en

décroche le poisson pris, on remet de l'appât et on recommence sans interruption.

La morue porte des noms différents selon les divers pays où on la pêche, et reçoit dans le commerce diverses dénominations suivant les préparations qu'elle a subies. On sépare la tête du corps, puis on éventre et on fend en long les morues. On appelle morue verte celle qui a été salée sans être séchée; morue sèche ou klipfish celle qui a été salée et séchée; enfin stokfish celle qui a été séchée sans être salée. Ce dernier mot veut dire poisson de bâton, car les demi-morues sont pendues à l'air, au soleil, si l'on peut, au bout de longues perches.

Maurice Girard.

167. LE REQUIN.

Le requin est le plus féroce et le plus dangereux des monstres marins, et on lui donne avec raison le nom de tigre de mer.

Il se trouve dans toutes les mers des pays chauds, et porte ses ravages jusque dans la Méditerranée. Il fait l'effroi des navigateurs par son audace, sa force prodigieuse et son excessive voracité.

La forme générale de son corps est celle d'un cône allongé, terminé par une nageoire caudale fourchue; sa longueur moyenne est de 12 à 15 pieds, mais on en a pris qui avaient jusqu'à 21 ou 24 pieds.

Sa gueule formidable est armée de 6 rangées de dents disposées sur les mâchoires et sur la voûte du palais. Le requin peut à volonté les coucher en arrière ou les redresser pour empêcher sa proie de lui échapper; son museau forme une très forte saillie au-dessus et en avant de l'ouverture de sa bouche, ce qui le force à se renverser de côté pour saisir sa proie.

Les vaisseaux qui croisent sur les côtes de l'Amérique du Sud ou dans les parages du Cap, sont presque toujours entourées d'une bande de requins affamés, qui guettent la moindre proie jetée par dessus bord.

La pêche du requin est fort dangereuse; blessé et amené à bord, il se défend longtemps encore avec rage, et on a beaucoup de peine à l'achever.

Sa peau sert à peu près au même usage que le cuir, et son foie donne jusqu'à deux barriques d'huile.

168. LES REPTILES OU AMPHIBIES.

On appelle reptiles les animaux vertébrés à sang rouge et froid, respirant par des poumons, n'ayant ni plumes ni poils. Il y a des espèces qui marchent ou qui rampent; d'autres qui nagent, et quelques-unes qui volent, ou du moins qui peuvent se

soutenir dans l'air pendant un certain temps. Ils vivent pour la plupart tour à tour dans l'eau et sur la terre, ce qui leur a fait donner le nom d'amphibies. Excepté les tortues, la plupart n'ont pas de col bien distinct, et la poitrine n'est jamais séparée de l'abdomen par une cloison charnue ou un diaphragme. Parmi les reptiles qui ont une queue, il en est auxquels elle sert de main ou de nageoire. Il y a des amphibies qui ont deux pieds très courts; d'autres, qui en ont quatre, en forme de pattes ou de nageoires, comme les tortues, les lézards, les grenouilles. Les serpents n'ont pas du tout de membres.

Le cerveau des reptiles est petit et leurs nerfs sont très solides: ils ont cinq sens, mais aucun ne paraît bien parfait. Le toucher, par exemple, est en général trés peu développé, parce que leur peau est ordinairement recouverte d'écailles ou de plaques cornées; et quand elle est nue, comme chez les grenouilles, elle n'adhère pas au corps et le renferme comme dans un sac. Tantôt les yeux n'ont point de paupières; souvent ils sont immobiles et couverts d'une espèce de corne; tantôt on distingue trois paupières; quelques espèces paraissent privées de la vue. L'oreille est dépourvue de conques; les narines sont peu étendues et leur odorat paraît faible, ainsi que l'organe du goût; la plupart avalent leur proie sans la mâcher.

Les reptiles sont ovipares.

169. LES SERPENTS.

La plupart des animaux terrestres ont des pieds; les oiseaux ont des ailes et les poissons des nageoires; voici des animaux qui n'ont ni ailes, ni nageoires, ni pieds, et cependant la nature leur a donné les moyens de s'avancer avec rapidité, de monter le long des arbres, de nager dans les eaux et même de s'élancer: on les apelle serpents. Ils se glissent rapidement par des ondulations, c'est-à-dire en se repliant et en s'allongeant. Cette classe d'animaux est fort nombreuse et se trouve dans les climats chauds et les climats tempérés. Il y a des espèces malfaisantes et dont la morsure donne la mort; il y en a d'autres qui ne font aucun mal. C'est dans les climats les plus chauds, au milieu des déserts, que se trouvent les serpents les plus dangereux et les plus grands. Nous n'en avons que de petits dans nos climats tempérés, et la plupart n'ont point de venin. En France, nous ne connaissons que quatre espèces de ces reptiles: l'aspic, qui déchire avec ses dents, mais dont la morsure n'est point dangereuse: l'orvet et la couleuvre, qui ne sont point dangereux non plus, et la vipère, qui seule contient un venin pouvant donner la mort, mais à la blessure de laquelle on peut porter remède.

La plupart des serpents sont ovipares et cachent leurs œufs,

qui ont une coque molle, dans un lieu où le soleil puisse les faire éclore. Tous les serpents changent de peau au moins deux fois par an. Cette mue s'opère dans l'espace d'une nuit et d'un jour.

170. LE CHARMEUR DE SERPENTS.

Au mois de juillet 1791, nous voyagions dans le haut Canada, avec quelques familles sauvages de la nation des Onontagués. Un jour que nous étions arrêtés dans une grande plaine au bord de la rivière Génésie, un serpent à sonnettes entra dans notre camp. Il y avait parmi nous un Canadien qui jouait de la flûte; il voulut nous divertir, et s'avança contre le serpent avec son arme d'une nouvelle espèce. A l'approche de son ennemi, le reptile se forme en spirale, aplatit sa tête, enfle ses joues, contracte ses lèvres, découvre ses dents empoisonnées et sa gueule sanglante; il brandit sa double langue comme deux flammes; ses yeux sont deux charbons ardents; son corps, gonflé de rage, s'abaisse et s'élève comme les soufflets d'une forge; sa peau dilatée devient terne et écailleuse; et sa queue, dont il sort un bruit sinistre, oscille avec tant de rapidité, qu'elle ressemble à une légère vapeur.

Alors le Canadien commence à jouer sur sa flûte; le serpent fait un mouvement de surprise et retire la tête en arrière. A mesure qu'il est frappé de l'effet magique, ses yeux perdent leur âpreté, les vibrations de sa queue se ralentissent, et le bruit qu'elle fait entendre s'affaiblit et meurt peu à peu. Moins perpendiculaires sur leur ligne spirale, les orbes du serpent charmé s'élargissent, et viennent tour à tour se poser sur la terre en cercles concentriques. Les nuances d'azur, de vert, de blanc et d'or reprennent leur éclat sur sa peau frémissante; et, tournant légèrement la tête, il demeure immobile dans l'attitude de l'attention et du plaisir.

Dans ce moment, le Canadien marche quelques pas, en tirant de sa flûte des sons doux et monotones; le reptile baisse son cou nuancé, entr'ouvre avec sa tête les herbes fines et se met à ramper sur les traces du musicien qui l'entraîne, s'arrêtant lorsqu'il s'arrête, et recommençant à le suivre quand il commence à s'éloigner. Il fut ainsi conduit hors de notre camp, au milieu d'une foule de spectateurs, tant Sauvages qu'Européens, qui en croyaient à peine leurs yeux. *Chateaubriand.*

171. L'ALOUETTE.

L'oiseau des champs par excellence, l'oiseau du laboureur, c'est l'alouette, sa compagne assidue, qu'il retrouve partout dans son sillon pénible pour l'encourager, le soutenir, lui chanter

l'espérance. Espoir, c'est la vieille devise de nos Gaulois, et c'est pour cela qu'ils avaient pris comme oiseau national cet humble oiseau si pauvrement vêtu, mais si riche de cœur et de chant.

La nature semble avoir traité sévèrement l'alouette. La disposition de ses ongles la rend impropre à percher sur les arbres. Elle niche à terre, tout près du pauvre lièvre et sans abri que le sillon. Quelle vie précaire, aventurée, au moment où elle couve! Que de soucis! que d'inquiétudes! A peine une motte de gazon dérobe au chien, au milan, au faucon, le doux trésor de cette mère. Elle couve à la hâte, elle élève à la hâte la tremblante couvée. Qui ne croirait que cette infortunée participera à la mélancolie de son triste voisin, le lièvre?

Mais le contraire a lieu par un miracle inattendu de gaieté et d'oubli facile, de légèreté, si l'on veut, et d'insouciance française: l'oiseau national, à peine hors de danger, retrouve toute sa sérénité, son chant, son indomptable joie. Autre merveille: ses périls, sa vie précaire, ses épreuves cruelles n'endurcissent pas son cœur: elle reste bonne autant que gaie, sociable et confiante, offrant un modèle assez rare, parmi les oiseaux, d'amour fraternel; l'alouette, comme l'hirondelle, au besoin, nourrira ses sœurs. Le moindre rayon de lumière suffit pour lui rendre son chant. C'est la fille du jour. Dès qu'il commence, quand l'horizon s'empourpre et que le soleil va paraître, elle part du sillon comme une flèche, porte au ciel l'hymne de joie. Cette voix sonore et puissante donne le signal aux moissonneurs. «Il faut partir, dit le père, n'entendez-vous pas l'alouette?»

Michelet.

172. UN NID DE BOUVREUIL DANS UN ROSIER.

Ce nid ressemblait à une conque de nacre, contenant quatre perles bleues; une rose pendait au-dessus, tout humide; le bouvreuil se tenait immobile sur un arbuste voisin comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombrage d'un noyer, qui servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait se lever l'aurore.

Dieu nous donna, dans ce petit tableau, une idée des grâces dont il a paré la nature. *Chateaubriand.*

173. LES HIRONDELLES.

Les hirondelles sont reconnaissables à leurs ailes longues et aiguës, à leur queue fourchue, et à leurs tarses excessivement courts.

L'air est leur véritable élément: elles volent avec une facilité, une légèreté, une rapidité inconcevables. Leur existence est un vol éternel: elles mangent, boivent, se baignent même en

volant. La vitesse de leur vol est telle, que certaines espèces font jusqu'à trente lieues à l'heure.

Mais la faculté du vol, qu'elles possèdent à un si haut degré, ne se développe chez elles qu'aux dépens d'une autre faculté: celle de la marche. Avec leurs jambes courtes, il leur est presque impossible de marcher, et si, par hasard, elles se posent à terre, elles éprouvent la plus grande difficulté à reprendre leur essor. En revanche, leur vue est aussi bonne que celle de l'aigle ou du faucon.

Les hirondelles sont célèbres par leurs migrations. Dès les premiers jours du printemps, elles arrivent en Europe et s'occupent presque aussitôt, soit de réparer leurs anciens nids, soit d'en construire de nouveaux. Il pourra paraître extraordinaire que ces oiseaux, après six mois d'absence, retournent à leur domicile sans la moindre incertitude; le fait a cependant été constaté trop souvent pour qu'on puisse élever le moindre doute à cet égard.

La forme, la nature et l'emplacement du nid varient suivant les espèces. L'hirondelle de cheminée maçonne le sien contre les parois intérieures des cheminées; l'hirondelle de fenêtre, dans les angles des fenêtres et sous les rebords des toits. D'autres s'établissent dans les anfractuosités des rochers, ou sous les voûtes des cavernes. Le plus souvent, le nid est fait de terre gâchée avec de la paille et tapissé intérieurement de plumes et de duvet.

Lorsque, après un mois de travail, les hirondelles ont achevé leur nid, la femelle y dépose de quatre à six œufs. Elle fait ainsi deux ou trois pontes par an. La durée de l'incubation est de douze ou quinze jours, pendant lesquels le mâle montre la plus grande sollicitude pour sa femelle. Il lui apporte à manger dans le nid, passe la nuit près d'elle, et gazouille à tout instant du jour pour charmer son oisiveté. Dès que les petits sont éclos, les parents les entourent de tous les soins que réclame leur faiblesse. Ils les nourrissent aussi longtemps qu'ils gardent le nid. Lorsque les hirondeaux se sentent assez forts pour essayer leurs ailes, ils guident leurs premières tentatives, et leur enseignent à poursuivre l'insecte dans l'air.

Dans quelque lieu que les hirondelles s'établissent, elles se préoccupent toujours d'être à proximité, soit d'un lac, soit d'une rivière. La surface des eaux est, en effet, le rendez-vous d'une foule d'insectes, parmi lesquels elles peuvent moissonner largement. Elles paraissent unies par une profonde affection, car elles s'aident mutuellement en maintes circonstances.

C'est ordinairement au mois de septembre que les hirondelles nous quittent, pour aller à la recherche d'une température meilleure et d'une nourriture plus abondante. Quelques jours avant leur départ, elles s'agitent, poussent des cris et s'assemblent fréquemment dans les lieux élevés, comme pour délibérer et

fixer l'époque du voyage. Enfin, quand le jour choisi est arrivé, toutes les hirondelles de la contrée se réunissent en un lieu convenu. Elle commencent par s'élever en tournoyant dans les airs. Après quelques évolutions, elles s'avancent en masse vers les rivages de la Méditerranée, puis passent en Afrique. Quoiqu'elles soient de tous les oiseaux ceux dont le vol est le plus soutenu, elles ne font pas ce long parcours sans s'arrêter. Il y en a aussi qui ne quittent pas nos climats, et qui possèdent le secret d'y passer, sans inconvénient, la saison rigoureuse.

Les hirondelles ont eu, de tous temps, le privilège de captiver la bienveillance des hommes. Quelques peuples anciens regardaient ces oiseaux comme sacrés, et aujourd'hui encore, chacun se sent pris pour eux d'une tendre bienveillance. L'importance de leurs services, la douceur de leurs mœurs, la vivacité de leur affection mutuelle, l'heureux présage qu'elles nous apportent à leur retour, tout cela a contribué à nous les rendre chères et à dicter nos bons sentiments à leur égard.

Louis Figuier.

174. L'ÉDUCATION DE L'HIRONDELLE.

Voulez-vous voir deux choses étonnamment analogues? Regardez, d'une part, la femme au premier pas de l'enfant, et d'autre part, l'hirondelle au premier vol du petit.

C'est la même inquiétude, les mêmes encouragements, les exemples et les avis, la sécurité affectée, au fond la peur, le tremblement . . . «Rassure-toi, rien n'est plus facile.» En réalité, les deux mères frémissent intérieurement.

Les leçons sont curieuses. La mère se lève sur ses ailes; il regarde attentivement, et se soulève un peu aussi. Puis, vous la voyez voleter; il regarde, agite ses ailes . . . Tout cela va bien encore, cela se fait dans le nid . . . La difficulté commence pour se hasarder d'en sortir. Elle l'appelle et lui montre quelque petit gibier tentant; elle lui promet récompense, elle essaye de l'attirer par l'appât d'un moucheron.

Le petit hésite encore. Mettez-vous à sa place. Il ne s'agit point ici de faire un pas dans une chambre, entre la mère et la nourrice, pour tomber sur des coussins. Cette hirondelle d'église, qui professe au haut de sa tour sa première leçon de vol, a peine à enhardir son fils, à s'enhardir peut-être elle-même à ce moment décisif. Tous deux, j'en suis sûr, du regard plus d'une fois mesurent l'abîme et regardent le pavé. Pour moi, je le déclare, le spectacle est grand, émouvant. Il faut qu'il croie sa mère, il faut qu'elle se fie à l'aile du petit si novice encore . . . Des deux côtés, Dieu exige un acte de foi, de courage. Noble et sublime point de départ! Mais il a cru, il est lancé, et il ne retombera pas. Tremblant, il nage soutenu du paternel

souffle du ciel, des cris rassurants de sa mère : tout est fini . . . Désormais, il volera indifférent par les vents et les orages, fort de cette première épreuve où il a volé dans la foi.

Michelet (L'Oiseau).

175. LA BASSE-COUR.

La basse-cour est cette partie de la ferme où l'on élève la volaille. Elle nous présente un spectacle charmant. Nous y voyons des oiseaux de toutes formes et de toutes couleurs. C'est là que la poule gratte le fumier pour y découvrir le grain dont elle se nourrit ou qu'elle abandonne à ses poussins. Le coq s'y pavane comme un roi au milieu de sa cour. Le dindon y fait la roue, sans parvenir à l'emporter sur le paon, qui y étale les merveilleux trésors de son plumage. L'oie s'y dandine d'un air lourd et gauche, et le canard y barbote dans l'eau en faisant entendre son cri nasillard.

Mille cris nous frappent dans la basse-cour : les uns expriment la joie ; d'autres, la douleur, comme dans le monde. Tous se mêlent sans se confondre. Ici, la voix retentissante du coq célèbre une victoire remportée sur un rival ; là, les chants de délivrance de la pondeuse annoncent qu'elle a déposé un œuf dans le nid préparé par la fermière ; plus loin, des petits poulets égarés appellent leur mère par des piaulements plaintifs ; ailleurs, le paon et la pintade étourdissent les oreilles de leur voix perçante ; et, sur les toits, les pigeons jettent dans l'air leurs doux roucoulements.

176. LE CYGNE.

Dans toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fait les tyrans ; la douce autorité fait les rois : le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté ; au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix : la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de n'en pas abuser et de ne les employer que pour la défense ; il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer ; roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air ; il attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre ; il repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes, et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide, et souvent la victoire couronne ses efforts ; au reste, il n'a que ce fier ennemi ; tous les autres oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature ; il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques,

qui toutes semblent se ranger sous sa loi; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme répondent dans le cygne à la douceur du naturel; il plaît à tous les yeux, il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire: nulle espèce ne le mérite mieux; la nature en effet n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages: coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon.

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde; son large estomac en représente la carène; son corps penché en avant, pour cingler, se redresse à l'arrière et se relève en poupe; la queue est un vrai gouvernail; les pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent et doucement enflées sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir les suffrages, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que, voyageant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée, soit qu'en s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près, en étalant ses beautés, et développant ses grâces par mille mouvements doux, ondulants et suaves.

Aux avantages de la nature, le cygne réunit ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer: libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées; puis, quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans. *Buffon.*

177. L'AIGLE.

L'aigle est considéré comme le roi des oiseaux. On en distingue plusieurs espèces. La plus grande, appelée aigle doré, a environ un mètre de long et deux mètres et demi d'envergure.

L'aigle s'établit d'ordinaire sur des pointes de rocher, sur des tours isolées, sur des ruines solitaires. Son nid, appelé aire, est plat, et composé de branchages entrelacés et recouverts de joncs et de bruyères. On prétend que le même nid sert à l'aigle toute sa vie; mais c'est un fait qu'il est assez difficile de constater. La ponte est de deux ou trois œufs au plus; la femelle les couve pendant trente jours.

La vigueur de l'aigle est telle qu'il enlève très facilement dans les airs des quadrupèdes d'assez forte taille, des moutons, des chèvres même. Il se précipite sur sa proie après avoir plané en cercle au-dessus d'elle; et, si elle lui résiste, il la renverse, en la frappant de ses ailes puissantes, l'étourdit, l'aveugle à coups de bec; puis il la dépèce sur place, si elle est trop pesante pour qu'il puisse l'emporter dans ses serres. L'aigle peut supporter pendant assez longtemps la privation de nourriture; on en a vu qui sont restés privés d'aliments pendant plus de trois semaines.

Pris jeune, l'aigle peut s'élever en esclavage; mais il ne perd jamais, quoi qu'on fasse, son caractère farouche, et, à la moindre irritation, il se précipite, avec fureur, même sur son maître.

Boutet de Monvel.

178. LA CHASSE DE L'AIGLE.

En automne, au moment où des milliers d'oiseaux fuient le nord et se rapprochent du soleil, laissez votre barque effleurer l'eau du Mississipi. Quand vous verrez deux arbres dont la cime dépasse toutes les autres cimes, s'élever en face l'un de l'autre sur les deux bords du fleuve, levez les yeux. L'aigle est là, perché sur le faîte d'un de ces arbres. Son œil étincelle dans son orbite, et paraît brûler comme la flamme. Il contemple attentivement toute l'étendue des eaux; souvent son regard s'arrête sur le sol; il observe, il attend; tous les bruits qui se font entendre, il les écoute, il les recueille. De moment en moment, son cri semble exhorter le mâle à la patience. Il y répond par un battement d'ailes, par une inclination de tout son corps et par un glapissement dont la discordance et l'éclat ressemblent au rire d'un maniaque. Puis, il se redresse; à son immobilité, à son silence, vous le croiriez de marbre. Les canards de toute espèce, les poules d'eau, les outardes fuient par bataillons serrés, que le cours de l'eau emporte: proies que l'aigle dédaigne, et que ce mépris sauve de la mort. Un son, que le vent fait voler sur le courant, arrive enfin jusqu'à l'ouïe des deux aigles;

ce bruit a le retentissement et la raucité d'un instrument de cuivre: c'est le chant du cygne. La femelle avertit le mâle par un appel composé de deux notes; tout le corps de l'aigle frémit: deux ou trois coups de bec dont il frappe rapidement son plumage le préparent à son expédition. Il va partir.

Le cygne vient, comme un vaisseau flottant dans l'air; son col, d'une blancheur de neige, étendu en avant: l'œil étincelant d'inquiétude. Le mouvement précipité de ses deux ailes suffit à peine à soutenir la masse de son corps; et ses pattes, qui se replient sous la queue, disparaissent à l'œil. Il approche lentement, victime dévouée. Un cri de guerre se fait entendre. L'aigle part avec la rapidité de l'étoile qui file ou de l'éclair qui resplendit. Le cygne voit son bourreau, abaisse son col, décrit un demi-cercle et manœuvre dans l'agonie de sa crainte, pour échapper à la mort. Une seule chance de succès lui reste, c'est de plonger dans le courant: mais l'aigle prévoit la ruse; il force sa proie à rester dans l'air, en se tenant sans relâche au-dessous d'elle, et en menaçant de la frapper au ventre et sous les ailes. Cette profondeur de combinaison, que l'homme envierait à l'oiseau, ne manque jamais son but. Le cygne s'affaiblit, se lasse et perd tout espoir de salut. Mais alors son ennemi craint encore qu'il n'aille tomber dans l'eau du fleuve. Un coup de serres de l'aigle frappe la victime sous l'aile, et la précipite obliquement sur le rivage. Tant de puissance, d'adresse, d'activité, de prudence ont achevé la conquête.

Vous ne verriez pas sans effroi le triomphe de l'aigle. Il danse sur le cadavre, il enfonce profondément ses armes d'airain dans le cœur du cygne mourant; il bat des ailes, il hurle de joie: les dernières convulsions de l'oiseau l'enivrent. Il lève sa tête chauve vers le ciel, et ses yeux enflammés d'orgueil se colorent comme le sang. Sa femelle vient le rejoindre. Tous deux ils retournent le cygne, percent sa poitrine de leur bec, et se gorgent du sang encore chaud qui en jaillit.

A. Martin.

179. CHANT DES OISEAUX.

La nature a ses temps de solennité, pour lesquels elle convoque des musiciens de différentes régions du globe. On voit accourir de savants artistes avec des sonates merveilleuses, de vagabonds troubadours qui ne savent chanter que des ballades à refrain, des pèlerins qui répètent mille fois les couplets de leurs longs cantiques.

Le loriot siffle, l'hirondelle gazouille, le ramier gémit: le premier, perché sur la plus haute branche d'un ormeau, défie notre merle, qui ne le cède en rien à cet étranger; la seconde, sous un toit hospitalier, fait entendre son ramage confus

ainsi qu'au temps d'Évandre; le troisième, caché dans le feuillage d'un chêne prolonge ses roucoulements, semblables aux sons onduleux d'un cor dans les bois, enfin le rouge-gorge répète sa petite chanson sur la porte de la grange où il a placé son gros nid de mousse. Mais le rossignol dédaigne de perdre sa voix au milieu de cette symphonie: il attend l'heure du recueillement et du repos, et se charge de cette partie de la fête qui se doit célébrer dans les ombres.

Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées; lorsque les forêts se taisent par degré, que pas une feuille, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive, le premier chantre de la création entonne ses hymnes à l'Éternel. D'abord il frappe l'écho des brillants éclats du plaisir: le désordre est dans ses chants; il saute du grave à l'aigu, du doux au fort; il fait des poses; il est lent, il est vif: c'est un cœur que la joie enivre, un cœur qui palpite sous le poids de l'amour. Mais tout à coup la voix tombe, l'oiseau se tait. Il recommence! Que ses accents sont changés! quelle tendre mélodie! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variées; tantôt c'est un air un peu monotone, comme celui de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œuvre de simplicité et de mélancolie. Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie: l'oiseau qui a perdu ses petits chante encore; c'est encore l'air du temps du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un; mais, par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef, et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur.

Chateaubriand.

180. INTELLIGENCE ET INSTINCT DES OISEAUX.

Les oiseaux sont des animaux fort intelligents; on peut même dire que la capacité intellectuelle de la plupart d'entre eux dépasse de beaucoup celle d'un grand nombre de mammifères. Le haut développement des organes des sens est en relation directe avec le développement de l'intelligence elle-même. L'oiseau possède une excellente mémoire: dans la forêt impénétrable, il reconnaît entre mille l'arbre ou le buisson sur lequel il a construit son nid; il s'écarte parfois de plusieurs lieues à la poursuite de sa nourriture, mais il revient toujours sûrement et sans détours à l'endroit où il a élu domicile. En captivité, il s'apprivoise facilement, il peut porter à un haut degré de perfection ses qualités innées, et quelques espèces qui vous sont bien connues, comme le perroquet et le sansonnet, sont douées d'un remarquable talent d'imitation.

Un oiseau élevé en captivité et sans avoir jamais eu aucun

commerce avec des individus de son espèce, construira, s'il trouve les matériaux nécesssaires, un nid absolument semblable à celui qu'ont bâti ses parents. Aucun autre oiseau ne lui a enseigné l'art de construire un nid; il obéit donc à une impulsion innée, il obéit à ce qu'on appelle l'instinct.

L'instinct se révèle encore d'une façon remarquable chez les oiseaux voyageurs, c'est-à-dire chez ceux qui, à de certaines époques, entreprennent des migrations lointaines. Un peu avant l'entrée de la saison froide, quand la nourriture devient plus rare, ces oiseaux, mus par une impulsion merveilleuse, prennent leur vol vers les pays tempérés, qu'ils abandonnent ensuite pour les latitudes méridionales. Les oiseaux voyageurs d'Europe ont leur résidence d'hiver depuis le littoral de la Méditerranée jusque dans l'Afrique tropicale; ceux de l'hémisphère occidental se dirigent vers le sud-est. Les migrations commencent, lorsque l'éducation des petits est complète. On voit alors des multitudes de chaque espèce se rassembler dans les airs et s'exercer au vol, pour se réunir en grandes troupes et partir tout à coup: ainsi font les pigeons voyageurs, les hirondelles et les cigognes, les choucas, les corneilles et les étourneaux, les oies sauvages et les grues, formant parfois comme ces dernières un immense triangle. Rarement les mâles et les femelles voyagent par troupes séparées, plus souvent ils vont seuls (bécasse) ou par couples. En général, l'époque du départ est déterminée pour chaque espèce, bien que des circonstances particulières puissent l'avancer ou la retarder. Les martinets nous quittent les premiers, au commencement d'août: ils sont bientôt suivis des coucous, des loriots, des gorges-bleues, des pies-grièches, des cailles, etc.; puis, en septembre, d'un grand nombre d'oiseaux chanteurs, les rossignols, les fauvettes, etc.; les hirondelles, beaucoup de canards et d'oiseaux de proie partent un peu plus tard; enfin, en octobre, s'en vont les hoche-queues, les rouges-gorges et les alouettes, les grives et les merles, les éperviers et les buses, les bécasses, les poules d'eau et les oies. Par contre, on voit arriver à cette époque, pour hiverner, une foule d'oiseaux du nord: tels sont les archibuses, les pipis, les roitelets, les canards, les goélands, etc.; en novembre, et même en décembre, il vient encore des bandes de freux et d'oies sauvages. Les troupes qui volent contre le vent se dirigent en général vers le sud-ouest, mais le cours des fleuves et la position des vallées modifient considérablement leur marche. Beaucoup d'oiseaux, surtout ceux qui sont forts et bons voiliers, voyagent le jour et font halte à midi; d'autres, tels que les hiboux et les oiseaux diurnes, faibles et sans défense, préfèrent circuler de nuit; il en est aussi qui font route de nuit ou de jour indifféremment, suivant les circonstances; les palmipèdes (plongeons, harles huppés, cormorans) font régulièrement une partie du chemin à la nage.

Vers la fin de l'hiver et pendant tout le printemps, les émigrants abandonnent leur résidence d'hiver et reprennent le chemin de leur patrie. Ceux qui, en automne, y étaient restés les derniers sont aussi les premiers messagers de la belle saison. Par un instinct admirable, ils retrouvent tous leur canton et le lieu même où ils avaient niché, et il n'est pas rare qu'ils reprennent possession de leur nid de l'année précédente.

Bert et Blanchard

181. L'AMOUR MATERNEL CHEZ LES ANIMAUX.

Qui n'a contemplé la poule surveillant et soignant ses poussins? Elle a passé de longs jours à couver les œufs, prenant à peine le temps de manger assez pour ne pas mourir de faim; quand sa couvée est éclose, elle ne songe plus qu'à la protéger contre tous les dangers. Sans cesse occupée de ses chétifs enfants, elle ne cherche de nourriture que pour eux, et elle s'en prive en leur faveur. Elle les rappelle lorsqu'ils s'égarent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries; elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci, que sa santé en est altérée: on la voit errer inquiète autour de ses petits, les plumes hérissées et traînantes, ne les perdant pas de vue un seul instant.

Non contente de s'oublier elle-même pour ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre: paraît-il un épervier dans l'air, cette poule si faible, si timide, et qui, en toute autre circonstance, chercherait son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse; elle s'élance au-devant de la serre redoutable, et, par ses cris redoublés, par ses battements d'aile et son audace, elle parvient souvent à chasser l'oiseau carnassier.

Les petits oiseaux de nos bois et de nos champs n'ont pas moins d'amour pour leur nichée. Dans les espèces les plus timides, les femelles deviennent d'une audace étonnante quand il faut défendre leurs petits.

Le loriot, la fauvette, d'autres petits oiseaux que le moindre bruit fait fuir en temps ordinaire, restent vaillamment à leur poste et tiennent tête même à l'homme qui veut enlever leur couvée.

La pie-grièche n'attend pas que l'ennemi l'attaque, elle se précipite à sa rencontre, cherche à le blesser, à lui crever les yeux; plus d'un gamin a été obligé de battre en retraite devant ce faible oiseau. La cigogne se laisse prendre ou se fait tuer plutôt que de fuir, abandonnant sa couvée. Le cygne se jette sur les animaux ou les hommes qui viennent troubler l'eau de ses petits. Enfin, comme le bon La Fontaine l'a conté dans ces jolis vers,

«Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée et va tirant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille,
Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.»

Caumont.

182. L'ÉCUREUIL.

L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs, mériterait d'être épargné: il n'est ni carnassier ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux; sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes, de la faîne et du gland, il est propre, leste, vif, très alerte, très éveillé, très industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très dispos: sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous lequel il se met à l'ombre.

Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres, il se tient ordinairement assis presque debout, et se sert de ses pieds de devant, comme d'une main, pour porter à sa bouche; au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air; il approche des oiseaux par sa légèreté, il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait aussi son nid, cueille les graines, boit la rosée et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents.

On ne le retrouve point dans des champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine, il n'approche jamais des habitations; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies.

Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que, lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voile et pour gouvernail.

Il ne s'engourdit pas comme le loir pendant l'hiver, il est en tout temps très éveillé, et pour peu que l'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge, fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche.

Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les trous, les fentes d'un vieux arbre, et a recours en hiver à sa provision; il les cherche aussi sous la neige qu'il détourne en grattant.

Il a la voix éclatante, et plus perçante encore que celle de

la fouine, il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite.

Il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts et quelquefois par bonds; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

On entend les écureuils, pendant les belles nuits d'été, crier en courant sur les arbres les uns après les autres; ils semblent craindre l'ardeur du soleil, ils demeurent pendant le jour à l'abri de leur domicile, dont ils sortent le soir pour s'exercer, jouer et manger. Ce domicile est propre, chaud et impénétrable à la pluie; c'est ordinairement sur l'enfourchure d'un arbre qu'ils l'établissent; ils commencent par transporter des bûchettes qu'ils entrelacent avec de la mousse; ils la serrent ensuite, ils la foulent et donnent assez de capacité et de solidité à leur ouvrage, pour y être à l'aise et en sûreté avec leurs petits; il n'y a qu'une ouverture vers le haut, juste, étroite, et qui suffit à peine pour passer; au-dessus de l'ouverture est une espèce de couvert en cône qui met le tout à l'abri et fait que la pluie s'écoule par les côtés et ne pénètre pas.

Ils muent au sortir de l'hiver; le poil nouveau est plus roux que celui qui tombe.

Ils se peignent, ils se polissent avec les mains et les dents; ils sont propres, ils n'ont aucune mauvaise odeur.

Leur chair est assez bonne à manger. Le poil de la queue sert à faire des pinceaux; mais leur peau ne fait pas une bonne fourrure. *Buffon.*

183. LA MARMOTTE.

La marmotte est surtout une fille des Alpes. Lorsqu'on la prend jeune, elle s'apprivoise plus aisément qu'aucun animal sauvage. Cette éducation est un moyen de subsistance pour les petits Savoyards, qui courent les campagnes avec une vielle et un de ces animaux dans leur boîte.

Elle mange tout ce qu'on lui présente: viande, pain, fruits, herbe, racines, insectes. Son caractère inoffensif et caressant ferait d'elle une favorite de nos habitations, si son corps n'exhalait, surtout pendant les chaleurs de l'été, une odeur désagréable.

A la fin de septembre ou vers le commencement d'octobre, la marmotte prépare ses quartiers d'hiver, d'où elle ne sort pas avant les derniers jours de mai ou le milieu d'avril. La retraite de cet animal est construite avec précaution et selon toutes les règles de l'art. L'appartement est chaudement calfeutré avec de la mousse ou du foin, dont les marmottes font provision durant

l'été. Comme ce travail d'hivernage exige une grande dépense de forces, il est entrepris en commun. Les marmottes font littéralement leurs foins; elles coupent l'herbe, la retournent et la mettent sécher au soleil. Les unes abattent les meilleures herbes, les autres les ramassent, tandis que d'autres encore les traînent dans leur grange. Les marmottes vivent associées et contribuent toutes ensemble à faire leur habitation commode et convenable. C'est là qu'elles passent les deux tiers de leur vie; elles s'y retirent lorsque l'hiver fait rage; elles s'y reposent pendant la pluie; elles y restent lorsqu'il y a quelque danger à craindre.

Quand elles sortent, une d'entre elles est placée en vedette sur un roc élevé. Tandis que les autres marmottes s'amusent à jouer le long des plaines vertes, ou sont occupées à faire le foin pour leur provision d'hiver, la sentinelle veille. Si un ennemi quelconque, un homme, un chien ou un oiseau de proie s'approche, elle donne à ses compagnes le signal d'alarme par un sifflement. La sentinelle opère sa retraite avec les autres, en se plaçant à l'arrière-garde.

On pourrait croire que le foin est destiné à la nourriture des marmottes durant l'hiver, il n'en est rien. La récolte se trouve tout entière à la fin de la saison rigoureuse. Cette réserve est uniquement employée à l'appropriation de leurs logements et au bien-être de leurs petits. Quant aux provisions de bouche, la nature leur a appris que, durant l'hiver, elles n'ont besoin de rien. Dès qu'elles éprouvent les premières impressions du froid, elles travaillent activement à fermer les deux entrées de leur habitation. Telle est la solidité de cet ouvrage, qu'il est plus facile de creuser la terre partout ailleurs. Au commencement de l'hiver, elles sont très grasses; quelques-unes pèsent près de vingt livres; elles continuent à jouir de cet embonpoint pendant plus de trois mois; mais peu à peu leur chair s'appauvrit, et elles sont généralement fort maigres à la fin de la mauvaise saison. Quand on ouvre leur retraite, on découvre toute la famille: chacune d'elles est roulée en boule et recouverte par le foin. Dans cet état, elles semblent entièrement privées de vie; on peut les prendre alors, même les tuer, sans qu'elles donnent beaucoup de signes de souffrance.

Je rapporterai maintenant le résultat de quelques expériences que j'ai faites sur l'hivernage de ces animaux.

J'exposai quatre jeunes marmottes à une température de 7 à 8 degrés Réaumur au-dessus de zéro. Elles tombèrent alors dans le sommeil, à l'exception d'une qui s'échappa furtivement de la chambre dans laquelle je faisais mes observations. Je la cherchai, mais en vain, quand, une quinzaine de jours plus tard, une servante, descendant dans une cave de la maison, rencontra de la résistance pour ouvrir la porte. Elle vint me trouver, et

je me rendis sur les lieux avec des amis qui étaient chez moi ce jour-là. Quel fut notre étonnement lorsque, poussant la porte avec force, nous trouvâmes la marmotte que je croyais perdue! Elle avait trouvé une entrée dans la cave par une petite ouverture, et, désirant s'assurer une retraite impénétrable, elle avait creusé le sol et gratté le mur, afin d'élever un tas de terre et de plâtre contre la porte, à la hauteur de deux pieds. Apercevant en outre, sous la porte, un interstice de deux ou trois pouces, elle avait pris la précaution, avant d'élever son tas de terre et de plâtre, de fixer contre cet intervalle une pièce de bois qu'elle avait enlevée d'une étagère. Notre marmotte avait alors détaché un lien de paille qui enveloppait une vingtaine de bouteilles, et avec cette paille elle avait formé un lit de huit à dix pouces d'épaisseur dans un coin de la cave. Ensuite, voulant sans doute se protéger contre les attaques des rats, l'industrieuse créature avait brisé plusieurs bouteilles, et avait tracé, avec une grande régularité, un demi-cercle de tessons et d'éclats de verre devant sa couche.

Dr. J. Franklin.

184. MADAME THÉOPHILE.

Madame Théophile était une chatte rousse à poitrail blanc, à nez rose et à prunelles bleues, dormant sur le pied de notre lit, rêvant sur le bras de notre fauteuil, pendant que nous écrivions, descendant au jardin pour nous suivre dans nos promenades, assistant à nos repas et interceptant parfois le morceau que nous portions de notre assiette à notre bouche.

Cette délicieuse et charmante bête adorait les parfums. Le patchouli la jetait dans des extases. Elle avait aussi le goût de la musique. Grimpée sur une pile de partitions, elle écoutait fort attentivement et avec des signes visibles de plaisir, les cantatrices qui venaient s'essayer au piano du critique. Mais... les notes aiguës la rendaient nerveuse, et au *la* d'en haut elle ne manquait jamais de fermer avec sa patte la bouche de la chanteuse.

Un jour, un de nos amis, partant pour quelques jours, nous confia son perroquet pour en avoir soin tant que durerait son absence. L'oiseau, se sentant dépaysé, était monté, à l'aide de son bec, jusqu'au haut de son perchoir et roulait autour de lui, d'un air passablement effaré, ses yeux semblables à des clous de fauteuil, en fronçant les membranes blanches qui lui servaient de paupières. Madame Théophile n'avait jamais vu de perroquet, et cet animal, nouveau pour elle, lui causait une surprise évidente. Aussi immobile qu'un chat embaumé d'Égypte dans son lacis de bandelettes, elle regardait l'oiseau avec un air de méditation profonde, rassemblant toutes les notions d'histoire

naturelle qu'elle avait pu recueillir sur les toits, dans la cour et le jardin. L'ombre de ses pensées passait par ses prunelles changeantes, et nous pûmes y lire ce résumé de son examen: „Décidément, c'est un poulet vert.» Ce résultat acquis, la chatte sauta à bas de la table où elle avait établi son observatoire et alla se raser dans un coin de la chambre, le ventre à terre, les coudes sortis, la tête basse, le ressort de l'échine tendu, comme la panthère noire guettant les gazelles qui vont se désaltérer au lac. Le perroquet suivait les mouvements de la chatte avec une inquiétude fébrile; il hérissait ses plumes, faisait bruire sa chaîne, levait une de ses pattes, en agitant les doigts et repassait son bec sur le bord de sa mangeoire. Son instinct lui révélait un ennemi méditant quelque mauvais coup.

Quant aux yeux de la chatte, fixés sur l'oiseau avec une intensité fascinatrice, ils disaient dans un langage que le perroquet entendait fort bien et qui n'avait rien d'ambigu: «Quoique vert, ce poulet doit être bon à manger.»

Nous suivions cette scène avec intérêt, prêt à intervenir quand il serait besoin. Madame Théophile s'était insensiblement rapprochée; son nez rose frémissait, elle fermait à demi les yeux, sortait et rentrait ses griffes contractiles. De petits frissons lui couraient sur l'échine, comme à un gourmet qui va se mettre à table devant une poularde truffée; elle se délectait à l'idée du repas succulent et rare qu'elle allait faire. Ce mets exotique chatouillait sa sensualité.

Tout à coup son dos s'arrondit comme un arc qu'on tend, et un bond d'une vigueur élastique la fit tomber juste sur le perchoir. Le perroquet, voyant le péril, d'une voix de basse grave et profonde cria soudain: «As-tu déjeuné, Jacquot?» Cette phrase causa une indicible épouvante à la chatte, qui fit un saut en arrière.

Une fanfare de trompette, une pile de vaisselle se brisant à terre, un coup de pistolet tiré à ses oreilles n'eussent pas causé à l'animal félin une plus vertigineuse terreur. Toutes ses idées ornithologiques étaient renversées. «Et de quoi? — De rôti du roi,» continua le perroquet. La physionomie de la chatte exprima clairement: «Ce n'est pas un oiseau, c'est un monsieur, il parle!»

„Quand j'ai bu du vin clairet,
Tout tourne, tout tourne au cabaret"

chanta l'oiseau avec des éclats de voix assourdissants, car il avait compris que l'effroi, causé par sa parole, était son meilleur moyen de défense. La chatte nous jeta un regard plein d'interrogation, et notre réponse ne la satisfaisant pas, elle alla se blottir sous le lit, d'où il fut impossible de la faire sortir de la journée. Le lendemain, madame Théophile, un peu rassurée, essaya une nouvelle tentative repoussée de même. Elle se le tint pour dit, acceptant l'oiseau pour un homme. *Théophile Gautier.*

185. LE CHIEN ET SON MAITRE.

Un jeune homme voulait noyer son chien. Il le fait monter avec lui dans un batelet, et s'éloigne du rivage. Puis, arrivé au milieu du courant, il le saisit et le jette brusquement dans la rivière.

L'instinct de la conservation, qui est si puissant chez l'homme, n'est pas moins fort chez l'animal. Le pauvre chien disparaît sous l'eau, remonte à la surface, et fait des efforts désespérés pour regagner la barque. Mais, chaque fois qu'il allait l'atteindre, son maître le repoussait d'un coup de rame. Cette lutte cruelle entre le chien et l'homme durait depuis quelque temps. Enfin celui-ci, impatienté saisit la rame à deux mains, et en asséna un coup vigoureux sur la tête du pauvre chien. Mais en même temps, il perd l'équilibre, et tombe lui-même au fond de l'eau.

Alors la scène changea. Elle était cruelle: elle devint sublime. On vit le fidèle animal plonger dans le fleuve, saisir son maître et le ramener sur le rivage, après avoir failli vingt fois être emporté par le courant. *L'abbé Blanchard.*

186. LE LOUP.

Le loup a le pelage d'un fauve grisâtre avec une raie noire sur les jambes de devant, quand il est adulte; sa queue est droite; ses yeux sont obliques, et l'iris est d'un fauve jaune. Il habite toute l'Europe, excepté les îles Britanniques, où l'on est parvenu à le détruire; on le trouve aussi dans le nord de l'Amérique.

De tous les temps, le loup a été le fléau des bergeries et la terreur des bergers; il est d'une constitution très vigoureuse; il peut faire quarante lieues dans une seule nuit et rester plusieurs jours sans manger. Sa force est supérieure à celle de nos chiens de la plus grande race.

S'il est tourmenté par la faim, il se retire dans les bois, y passe le jour à dormir, et n'en sort que la nuit, pour aller fureter dans la campagne. Alors il marche avec circonspection, évitant toute lutte inutile, fût-ce même avec des animaux plus faibles que lui. Il fuit les lieux voisins de l'habitation des hommes; sa marche est furtive, légère, au point qu'à peine on l'entend fouler des feuilles sèches. Il visite les collets tendus par les chasseurs, pour s'emparer du gibier qui peut s'y trouver pris; il parcourt le bord des ruisseaux et des rivières pour se nourrir des immondices que les eaux rejettent sur le sable. Son odorat est d'une telle finesse, qu'il lui fait découvrir un cadavre à plus d'une lieue de distance. Aussitôt que le crépuscule du matin commence à rougir l'horizon, il regagne l'épaisseur des

bois. S'il est dérangé de sa retraite, ou si le jour le surprend avant qu'il y soit rendu, il se coule derrière les haies, dans les fossés, et, grâce à la finesse de sa vue, de son ouïe et de son odorat, il parvient souvent à gagner un buisson sans être aperçu. Si les bergers le découvrent et lui coupent le passage, il cherche à fuir à toutes jambes; s'il est cerné et atteint, il se laisse dévorer par les chiens ou assommer sous le bâton sans pousser un cri, mais non pas sans se défendre.

Quand cet animal est poussé par la faim, il oublie sa défiance naturelle et devient aussi audacieux qu'intrépide, sans renoncer à la ruse quand elle peut lui être utile. Il se détermine alors à sortir de son fort en plein jour; mais, avant de quitter les bois, il ne manque jamais de prendre le vent; il s'arrête sur la lisière, évente de tous côtés, et reçoit ainsi les émanations qui doivent le diriger dans sa dangereuse excursion. Il parcourt la campagne, s'approche des troupeaux avec précaution pour n'en être pas aperçu avant d'avoir marqué sa victime, s'élance sans hésiter au milieu des chiens et des bergers, saisit un mouton, l'enlève, l'emporte avec une légèreté telle, qu'il ne peut être atteint. On a vu très souvent un loup affamé entrer en plein jour dans un hameau, saisir un chien à la porte d'une maison, une oie au milieu de la rue ou un mouton près de la bergerie, l'entraîner dans les bois, malgré les hourras d'une population entière, et même malgré les coups de fusil qui déjà ne pouvaient plus l'atteindre.

Dans le Nord, quand les neiges abondantes couvrent la terre, les loups, ne trouvant plus de nourriture dans les bois, se réunissent en grandes troupes, descendent les montagnes, sortent de leurs forêts, et viennent dans la plaine faire des excursions jusqu'à l'entrée des villages et des villes. Le loup préfère une proie vivante à toute autre nourriture; cependant il dévore les voiries les plus infectes, et, faute de substance animale, il se contente de fruits mûrs ou pourris, de racines, et même, dit-on, de bois tombant en décomposition et d'une certaine terre glaise.

Ce qu'on a dit de l'indomptable férocité du loup est faux ou très exagéré. J'ai eu pendant quatre ans une louve parfaitement privée, aussi douce, aussi caressante et aussi attachée qu'un chien, vivant en liberté, sans que jamais elle ait cherché à se sauver. Frédéric Cuvier a donné l'histoire de deux loups qui ont montré l'exemple d'un attachement pour leur maître, aussi grand, aussi passionné qu'aucun chien eût pu l'éprouver. L'un d'eux, ayant été pris fort jeune, devint familier avec toutes les personnes de la maison, mais il ne s'attacha d'une affection très vive qu'à son maître; il lui montrait la soumission la plus entière, le caressait avec tendresse, obéissait à sa voix et le suivait en tous lieux. Celui-ci, obligé de s'absenter, en fit présent

à la ménagerie du Jardin des plantes, et l'animal souffrit de cette absence au point que l'on craignit de le voir mourir de chagrin. Pourtant, après plusieurs semaines passées dans la tristesse et presque sans aliments, il reprit son appétit ordinaire. Au bout de dix-huit mois, son maître revint au Jardin des plantes, et, perdu dans la foule des spectateurs, il s'avisa d'appeler l'animal. Le loup ne pouvait le voir, mais il le reconnut à la voix, et aussitôt ses cris et ses mouvements désordonnés annoncèrent sa joie. On ouvrit sa loge; il se jeta sur son ancien ami et le couvrit de caresses, comme aurait pu le faire le chien le plus fidèle et le plus attaché. Malheureusement il fallut encore se séparer, et il en résulta pour le pauvre animal une maladie de langueur plus longue que la première. Trois ans s'écoulèrent; le loup, redevenu gai, vivait en très bonne intelligence avec un chien, son compagnon, et caressait ses gardiens. Son maître revint encore; c'était le soir, et la ménagerie était fermée. Il l'entend, le reconnaît, lui répond par ses hurlements, et fait une tel tapage, qu'on est obligé d'ouvrir. Aussitôt l'animal redouble ses cris, se précipite vers son ami, lui pose les pattes sur les épaules, le caresse, lui lèche la figure, et menace de ses formidables dents ses propres gardiens, qui veulent s'interposer. Enfin, il fallut bien se quitter. Le loup, triste, immobile, refusa toute nourriture; une profonde mélancolie le fit tomber malade; il maigrit, ses poils se hérissèrent; au bout de huit jours il était méconnaissable, et l'on ne douta pas qu'il ne mourût. Cependant, à force de bons traitements et de soins, on parvint à lui conserver la vie; mais il n'a jamais voulu depuis souffrir les caresses de personne. Je le demande, un chien ferait-il davantage?

Boitard.

187. MON PETIT AGNEAU.

J'avais un agneau qu'un paysan m'avait donné, et que j'avais élevé à me suivre partout, comme le chien le plus tendre et le plus fidèle. Nous nous aimions de cette première passion que les enfants et les jeunes animaux ont toujours eue les uns pour les autres.

Un jour, la cuisinière dit à ma mère, en ma présence: «Madame, l'agneau est gras; voilà le boucher qui vient le demander; faut-il le lui donner?» Je me récriai, je me précipitai sur l'agneau, je demandai ce que le boucher voulait en faire et ce que c'était qu'un boucher. La cuisinière me répondit que c'était un homme qui tuait les agneaux, les moutons, les petits veaux et les belles vaches pour de l'argent; je ne pouvais pas le croire. J'obtins facilement la grâce de mon ami.

Quelques jours après, ma mère allant à la ville me mena avec elle et me fit passer, comme par hasard, dans la cour d'un

boucher. Je vis des hommes, les bras nus et sanglants, qui assommaient un bœuf, qui égorgeaient des veaux et des moutons et qui dépeçaient leurs membres encore pantelants. Des ruisseaux de sang fumaient çà et là sur le pavé. Une profonde pitié mêlée d'horreur me saisit. Je demandai à passer vite.

L'idée de ces scènes horribles et dégoûtantes, préliminaires obligés d'un de ces plats de viande que je voyais servis sur la table me fit prendre la nourriture animale en dégoût et les bouchers en horreur. Bien que la nécessité de se conformer aux conditions de la société où l'on vit m'ait fait depuis manger ce que tout le monde mange, j'ai conservé une répugnance raisonnée pour la chair cuite, et il m'a toujours été difficile de ne pas voir dans l'état de boucher quelque chose de pareil à celui de bourreau. Je ne vécus donc, jusqu'à douze ans, que de laitage, de légumes et de fruits. Ma santé n'en fut pas moins forte, mon développement moins rapide, et peut-être est-ce à ce régime que je dus cette sensibilité exquise d'impression que j'ai toujours conservée.

Lamartine.

188. LA CHÈVRE.

L'âne pourrait presque remplacer le cheval, et de même si l'espèce de la brebis venait à nous manquer, celle de la chèvre pourrait y suppléer. La chèvre fournit du lait comme la brebis et même en plus grande abondance; elle donne aussi du suif en quantité; son poil, quoique plus rude que la laine, sert à faire de très bonnes étoffes; sa peau vaut mieux que celle du mouton; la chair du chevreau approche assez de celle de l'agneau, etc. Ces espèces auxiliaires sont plus agrestes, plus robustes que les espèces principales; l'âne et la chèvre ne demandent pas autant de soins que le cheval et la brebis; partout ils trouvent à vivre et broutent également les plantes de toute espèce, les herbes grossières, les arbrisseaux chargés d'épines; ils sont moins affectés de l'intempérie du climat; ils peuvent mieux se passer du secours de l'homme.

La chèvre a de sa nature plus de sentiment et de ressource que la brebis; elle vient à l'homme volontiers, elle se familiarise aisément, elle est sensible aux caresses et capable d'attachement; elle est aussi plus forte, plus légère, plus agile et moins timide que la brebis; elle est vive, capricieuse et vagabonde. Ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit et qu'on peut la réduire en troupeau: elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer, et même à dormir sur la pointe des rochers et sur le bord des précipices; elle est robuste, aisée à nourrir; presque toutes les herbes lui sont bonnes, et il y en a peu qui l'incommodent. Elle ne craint pas, comme la brebis,

la trop grande chaleur; elle dort au soleil, et s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs, sans que cette ardeur lui cause ni étourdissements, ni vertiges; elle ne s'effraye point des orages, ne s'impatiente pas à la pluie, mais elle paraît être sensible à la rigueur du froid. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions; elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache, ou fuit, comme par caprice, et toute la souplesse des organes, tout le nerf du corps, suffisent à peine à la pétulance et à la rapidité de ses mouvements.

Buffon.

189. LE CHEVREUIL.

Le chevreuil est plus petit que le cerf, et de couleur plus foncée. Ses bois très courts sont fourchus à l'extrémité, mais non rameux.

Les chasseurs donnent au mâle le nom de broquart; la femelle, dépourvue de bois comme la biche, s'appelle chevrette.

La chair de chevreuil est très délicat et a un fumet très estimé des gourmets; celle du cerf, au contraire, est dure et coriace.

Ce joli animal, assez commun dans la plupart des pays de l'Europe, se chasse à courre comme le cerf; mais on le chasse aussi au fusil.

190. LE LION.

La force et l'intrépidité du lion lui ont fait donner le nom de roi des animaux.

Les zoologistes l'ont rangé, ainsi que le tigre, la panthère, l'once, le lynx, le léopard etc., dans le genre de chat, dont il forme la plus grande espèce; car il peut atteindre 6 à 8 pieds de long sans comprendre la queue qui égale la longueur du corps.

Nul animal n'a plus que le lion le port imposant, l'air calme et fier quand il n'est pas excité, terrible quand il est agité par la colère. Le mâle a la tête, le cou, les épaules et la poitrine ornés d'une épaisse crinière un peu plus foncée en couleur que le reste de son pelage, qui est d'un jaune fauve. La lionne, plus petite que le lion, et sans crinière, met 3 ou 4 lionceaux, qu'elle allaite pendant six mois avec les plus grands soins et avec les marques de la plus grande tendresse.

Le lion dort ordinairement le jour, et sort pendant la nuit pour chercher sa proie; c'est alors qu'il fait entendre son terrible rugissement, qui épouvante tous les animaux. Il marche d'un pas souple et léger comme le chat, ou bondit par sauts de 15 à 20 pieds de longueur. Il est rare que le lion poursuive sa proie;

le plus souvent il se met en embuscade près d'une source, et lorsqu'une gazelle, un bœuf ou un autre animal s'approche pour boire, il tombe sur lui comme la foudre et le met en pièces; ou bien il rôde autour des douars ou villages mobiles des Arabes, et s'empare d'une génisse ou d'un bœuf qu'il entraîne à de grandes distances s'il est poursuivi. La chasse du lion étant fort dangereuse, on cherche à le prendre au piège. Il y a pourtant quelques hardis chasseurs qui osent l'attendre à l'affût et l'abattent d'un coup de fusil. Jules Gérard, dit le Tueur de lions, s'est fait un nom en Afrique dans ce genre d'exploits, en tuant de cette manière 25 lions dans l'espace de onze années. Les Romains, qui aimaient à la fureur les combats des gladiateurs, les faisaient aussi combattre contre des bêtes féroces: César et Pompée firent paraître à la fois 500 lions dans le cirque de Rome. On a fait au lion une réputation de magnanimité qu'il ne mérite guère plus que le tigre, et à laquelle il ne faut pas trop se fier. Parmi les nombreux traits de générosité du lion, que l'antiquité nous raconte, nous citerons l'histoire de l'esclave Androclès, qui, après avoir fui de la maison de son maître, se retira dans une caverne du désert où se trouvait un lion blessé. Il n'eut pas plutôt aperçu Androclès qu'il vint à lui d'un air suppliant en lui présentant sa patte, que la douleur l'empêchait de poser à terre. Androclès revenu de sa frayeur, examina la plaie et en retira une grosse épine; cette opération soulagea le lion qui se coucha à terre et caressa son bienfaiteur comme l'aurait fait un chien. Peu de temps après, Androclès fut repris et condamné au combat des bêtes féroces. Il fut amené au cirque, dans lequel on avait lâché un énorme lion pris tout récemment. Les spectateurs s'attendaient à voir l'esclave mis en pièces, mais le lion, en s'approchant d'Androclès, le reconnut, et se courbant, il lui lécha les pieds. C'était le lion qu'Androclès avait soigné dans la caverne.

De nos jours les lions n'existent plus guère que dans l'Afrique septentrionale et centrale, dans les montagnes de l'Atlas et du Soudan; on en trouve aussi quelques-uns dans l'Arabie et dans l'Inde, sourtout au Bengale; mais le lion de Barbarie est le plus grand de tous.

191. LE TIGRE.

Le tigre habite principalement les forêts et les plaines de l'Asie, ainsi que les jungles ou prairies marécageuses de l'Inde, le Tonquin, le royaume de Siam, la Cochinchine, les îles de la Sonde et Sumatra.

Il est à peu près de la même taille que le lion, mais plus mince, plus bas sur jambes; il a la tête petite et arrondie, la queue très-longue. Le tigre royal ou tigre ordinaire a le pelage

jaune fauve en dessus, blanc en dessous, tigré, c'est-à-dire marqué de bandes irrégulières et transversales, qui sont noires; le poil est ras; la queue est couverte d'anneaux alternativement noirs et jaunes avec le bout noir. La femelle, appelée tigresse, ne diffère en rien du mâle ni pour la taille ni pour le pelage.

La force prodigieuse du tigre, jointe à sa férocité, en fait la terreur des pays qu'il habite, et en rend la chasse très-dangereuse. Comme le lion, il attaque sa proie par surprise.

Sa peau très-estimée fournit une des plus belles fourrures pour tapis.

Le tigre est regardé comme le symbole de la cruauté: le char de Bacchus est représenté traîné par des tigres pour marquer que l'excès du vin nous porte à la fureur.

192. LE CHEVAL.

Ce fier et fougueux animal partage avec l'homme les fatigues de la guerre et la gloire des combats; aussi intrépide que son maître, il voit le péril et l'affronte: il partage aussi ses plaisirs: à la course, à la chasse, il brille, il étincelle; mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu: il sait réprimer ses mouvements; il ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède et même meurt pour mieux obéir.

Le naturel du cheval n'est point féroce; il est seulement fier et sauvage. Il se familiarise avec l'homme et s'attache à lui; il ne quitte point nos maisons pour se retirer dans les forêts; il marque, au contraire, beaucoup d'empressement pour revenir au gîte.

Le cheval mâle est appelé étalon, la femelle porte le nom de jument. A l'âge de trois ans on doit commencer à dresser les poulains et à les rendre dociles. Le mors et l'éperon sont deux moyens qu'on a imaginés pour obliger le cheval à recevoir le commandement, le mors pour la précision et l'éperon pour la promptitude des mouvements, et pour lui faire prendre ses différentes allures, qui sont le pas, le trot et le galop.

Les dents incisives du cheval présentent un creux, qui disparaît successivement jusqu'à onze ou douze ans; on dit alors que le cheval ne marque plus. Ce quadrupède possède une vue excellente, et peut distinguer les objets de nuit; son oreille est extrêmement délicate. Son cri s'appelle hennissement, et la corne de son pied porte le nom de sabot. Les barres sont l'espace dépourvu de dents, où l'on place le mors.

Il faut que dans un cheval bien conformé, la tête soit plutôt sèche que charnue; les oreilles doivent être petites, droites; les yeux grands, vifs et transparents; une belle encolure, ni trop ramassée ni trop longue, est une des qualités que

l'on recherche le plus dans un cheval. Le poitrail doit être large, ainsi que la croupe. On demande au genou d'être maigre, souple; au jarret d'être sec, nerveux.

Un cheval fort peut traîner plus de 250 kilogrammes. Le cuir du cheval, tanné, est très coriace et sert à faire des harnais. Sa chair, quoique moins délicate que celle du bœuf, n'est pas moins saine.

193. LE CHAMEAU.

Ce que le renne est pour les pauvres habitants de la Laponie et du Groënland, le chameau l'est pour quelques peuples de l'Orient, et principalement pour les Arabes. Il y en a deux variétés: le dromadaire et le chameau proprement dit. Celui-ci a deux bosses, tandis que le premier n'en a qu'une. Le chameau est destiné à vivre dans des contrées sablonneuses, arides et brûlées du soleil. Sa hauteur est d'environ six pieds, et son corps est couvert d'un poil brun ou châtain. Ses pieds sont faits pour marcher dans les sables. Il se contente de peu de nourriture et peut rester jusqu'à huit jours sans boire. Les Arabes regardent le chameau comme un présent du Ciel. Rien, en effet, n'égale pour eux l'utilité de cet animal, tout difforme qu'il est. Ils se nourrissent de son lait et de sa chair, et son poil leur fournit des vêtements; il transporte les plus lourds fardeaux et traverse le désert avec une rapidité extraordinaire. On peut l'appeler avec raison le navire du désert.

La charge du chameau est de 1000 à 1200 livres, et avec ce fardeau il fait douze lieues par jour; sans charge il parcourt en un seul jour jusqu'à cinquante lieues. Il est doué de la faculté de découvrir une source à une demi-lieue de distance. Il a deux estomacs, dans l'un desquels il peut conserver l'eau pendant plusieurs jours. Lorsque les voyageurs éprouvent une grande disette d'eau, ils prennent le parti de tuer un chameau, pour boire l'eau qui est contenue dans son estomac, et qui est toujours douce et salubre.

194. LA BALEINE.

Il y a des baleines qui ont jusqu'à cent pieds de long et même au delà. La baleine ordinaire, qu'on trouve dans les mers du Nord et qu'on nomme baleine du Groënland, n'en a que soixante à soixante-dix. Sa tête seule fait un tiers de sa masse. La circonférence de la baleine, dans l'endroit où son corps est le plus gros, est du tiers de sa longueur totale; sa queue a quatre brasses de large. Lorsque la baleine est sur le côté, elle donne de cette queue des coups capables de renverser et de submerger la plus forte chaloupe. Elle s'en aide pour

fendre les flots avec une vitesse vraiment surprenante, eu égard à la pesanteur de son corps. Ses nageoires ne lui servent qu'à se diriger; la femelle s'en sert cependant aussi pour porter son baleineau, lorsqu'elle est mère. L'ouverture de la gueule de la baleine a quelquefois plus de vingt pieds; les mâchoires ne sont pas armées de dents, mais garnies des deux côtés de longues et larges lames qui ont la courbure d'une lame de faux, pointues comme elle, d'une substance de corne noire, flexible, élastique, et qui finit par se franger aux bords; ces lames se nomment fanons. Ces fanons, dont les plus grands ont de six jusqu'à dix et douze pieds de longueur, quatre à cinq lignes d'épaisseur, sont autant de grands râteaux ou de filets avec lesquels la baleine recueille sa pâture au fond des mers. Les ployants dont les femmes se servent, qu'elles mettent dans leurs corsets et qu'on nomme baleines, sont des lames prises de ces fanons ou des dents de la baleine.

La graisse de la baleine sert à faire une huile utile aux drapiers pour la préparation des laines, aux corroyeurs pour adoucir les cuirs, aux peintres pour délayer certaines couleurs, aux marins pour graisser le brai dont on enduit les vaisseaux. La chair des baleines est difficile à digérer, mais cependant propre aux estomacs robustes des habitants des contrées qu'elles fréquentent.

195. L'ÉLÉPHANT.

Les éléphants sont des animaux lourds, à la démarche pesante. Néanmoins ils peuvent dans certains cas marcher assez vite pour qu'un homme à cheval ait peine à les suivre: ils nagent aussi fort bien. La peau est très épaisse et présente des plis nombreux qui se croisent; elle est presque complètement nue. Les membres, massifs, ressemblent à de solides piliers cylindriques: ils se terminent par un pied large et aplati, dont les doigts sont soudés de telle sorte qu'ils ne peuvent se mouvoir. Chaque doigt est muni d'un petit sabot arrondi, qui enveloppe son extrémité.

La dentition des éléphants présente des particularités remarquables. Il n'y a de canines à aucune des deux mâchoires; la mâchoire inférieure est également dépourvue d'incisives, mais ces dernières dents sont converties à la mâchoire supérieure en énormes défenses. Celles-ci s'accroissent continuellement et peuvent atteindre une grande longueur, du moins chez le mâle: chez la femelle, en effet, elles restent toujours notablement plus courtes et parfois même dépassent à peine la racine de la trompe.

La substance qui constitue les défenses est l'ivoire. Cette matière précieuse, dont l'industrie fait un si grand usage, a été

employé à titre d'ornement dès les temps les plus anciens: Salomon avait un trône d'ivoire recouvert d'or, et Phidias avait sculpté en ivoire et incrusté d'or la statue de Jupiter Olympien.

La plus grande partie de l'ivoire actuellement dans le commerce provient de l'Afrique; en seconde ligne vient la Sibérie, qui fournit l'ivoire fossile; l'Inde en exporte la plus faible quantité. Autrefois les princes africains entouraient leurs demeures de haies de dents d'éléphant; mais depuis qu'ils ont appris quel grand prix les Européens attachent à cette substance, ils la livrent en abondance au commerce. Ce sont surtout les nègres du cours supérieur du Nil qui se sont institués les fournisseurs de l'Europe: Khartoum et Massouah sont devenus les marchés d'ivoire, et l'on tire aussi cette précieuse matière de la côte occidentale d'Afrique, notamment du Gabon.

L'œil de l'éléphant est extraordinairement petit. L'oreille pend sur les côtés de la tête sous forme d'un grand lambeau; l'ouïe est fine et délicate, et l'éléphant semble même être très agréablement impressionné par la musique: on a vu un de ces animaux qui, à l'audition d'une mélodie, battait régulièrement la mesure avec sa trompe et se balançait en cadence sur ses lourdes pattes: le concert fini, il s'agenouilla devant un musicien qui, en donnant du cor, l'avait particulièrement ému, et il chercha à lui exprimer, en le caressant avec sa trompe, tout le plaisir qu'il avait éprouvé.

Ces animaux sont doués d'une intelligence remarquable et peuvent rendre de grands services lorsqu'on veut se donner la peine de faire leur éducation: cela n'est du reste pas bien difficile, car ils sont d'une grande docilité.

Comme animal domestique, l'éléphant peut rendre les plus grands services: les Perses, les Carthaginois et, après eux, les Romains l'avaient dressé au service militaire. De nos jours encore, dans l'armée anglaise des Indes on l'emploie à la guerre pour transporter les malades, les tentes et les ustensiles, ou même pour traîner les pièces d'artillerie, mais on ne le lance plus au milieu de la bataille. Les habitants du Bengale, de Siam, etc., chassent les éléphants sauvages et, pour les capturer, ont recours aux ruses et aux stratagèmes les plus divers: car la possession d'un éléphant est pour eux une fortune. Cet animal facile à nourrir sert de monture, de bête de somme, est enfin employé aux travaux les plus pénibles. Il peut vivre cent cinquante ans.

Bert et Blanchard.

196. ORIGINE DE NOS ANIMAUX UTILES.

Aussi loin qu'on remonte le cours des âges, on voit l'homme faire les plus grands efforts pour soumettre les animaux sauvages à ses besoins ou à ses plaisirs; mais, si le succès a été souvent

complet quand il a simplement voulu les conserver en captivité ou les apprivoiser, il n'en a plus été le même lorsqu'il s'est proposé de les reduire en domesticité. Une différence capitale sépare les animaux captifs et apprivoisés des animaux rendus domestiques: c'est l'impossibilité où l'homme a toujours été, où il est encore de multiplier les premiers en raison de ses besoins.

Si maintenant nous examinons le nombre des espèces qui, au commencement de ce siècle, vivaient en Europe à l'état de domesticité, nous trouverons qu'il ne dépasse pas vingt-sept, savoir:

Douze mammifères : le bœuf, le cheval, l'âne, le renne, la chèvre, le mouton, le porc, le chien, le chat, le furet, le lapin, le cochon d'Inde;

Onze oiseaux : le pigeon, le coq, le dindon, la pintade, le faisan commun, l'oie commune, le canard commun, le paon, le serin des Canaries, la tourterelle, le cygne;

Deux poissons : la carpe vulgaire et le poisson rouge ou carpe dorée de la Chine;

Deux insectes: l'abeille et le ver à soie du mûrier.

La domestication de beaucoup de ces animaux remonte à la plus haute antiquité.

Ainsi, tous les anciens peuples civilisés ont possédé le cheval, le bœuf, l'âne, le mouton, la chèvre, le chien, le chat, le porc, le pigeon, le coq, le cygne, la tourterelle, le paon, l'abeille, peut-être aussi l'oie et le canard. Il en a été de même, de tout temps, du renne chez les Lapons.

Les Grecs passent pour avoir façonné le faisan et la pintade à la vie domestique: ils avaient tiré le premier des bords du Phase, aux environs de la mer Noire, et la seconde, du nord de l'Afrique.

Quant aux Romains, on leur attribue généralement l'asservissement du lapin, qu'ils avaient trouvé à l'état sauvage en Espagne, et celui du furet, qu'ils avaient rencontré en Afrique. Il est probable qu'on leur doit également la domestication de la carpe. Ce poisson est indigène dans les parties méridionales de l'Europe, d'où, à partir du seizième siècle, il a été peu à peu introduit dans celles du Nord.

Personne n'ignore que le ver à soie du mûrier est originaire de la Chine. Il n'a paru en Europe qu'en 555, époque à laquelle des moines de Saint-Basile, qui avaient appris l'art de l'élever à Khotan, dans la Petite-Boukharie, en apportèrent des œufs à Constantinople. L'éducation de ce petit animal se répandit rapidement dans tout l'empire grec. Dans le XII^{me} siècle, Roger II, roi de Sicile, en dota ses États. Le pape Grégoire X (1271-1276), la fit connaître au comtat d'Avignon, d'où elle ne tarda pas à pénétrer dans la Provence, le Languedoc et le Dauphiné. Enfin, dans les temps qui suivirent, le ver à soie fut introduit dans

les autres parties de l'Europe où la nature du climat permet au mûrier de se développer d'une manière convenable.

Au commencement du quinzième siècle, le serin des Canaries fut apporté par les premiers navigateurs qui fréquentèrent les îles de ce nom.

Au siècle suivant, l'Amérique nous envoya l'utile cochon d'Inde et le dindon. Ce dernier fut introduit par les Espagnols, qui l'avaient trouvé au Mexique, suivant les uns, dans le Yucatan, suivant les autres.

Depuis la fin du seizième siècle jusqu'à notre époque, aucun animal véritablement utile n'est venu s'ajouter aux espèces déjà acquises. Tout s'est borné, dans le cours de cette période, à l'acclimatation de quelques oiseaux destinés à l'ornement de nos volières et de nos bassins. Encore même, la plupart d'entre elles sont tout à fait modernes, car elles datent à peine d'une cinquantaine d'années. Mais il semble qu'aujourd'hui on ait à cœur de réparer le temps perdu. En conséquence, dans presque toutes les parties de l'Europe, on rivalise d'efforts pour augmenter le nombre des animaux utiles, soit en acclimatant certaines espèces domestiquées ailleurs, soit en soumettant à la vie domestique certaines espèces qui vivent encore à l'état sauvage.

M. P. Maigne.

197. L'HOMME.

Tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants. Il se soutient droit et élevé, son attitude est celle du commandement. Sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité ; l'image de l'âme y est peinte par la physionomie : l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage. Son port majestueux, sa démarche ferme et hardie annoncent sa noblesse et son rang : il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner. Les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers d'appui à la masse de son corps ; sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre par des frottements réitérés la finesse du toucher, dont elle est le principal organe. Le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos ; leur proportion, leur union, leur ensemble marquent encore assez la douce harmonie des pensées,

et répondent au calme de l'intérieur. Mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère, dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle et rend au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations.

C'est surtout dans les yeux qu'elles se peignent, et qu'on peut les reconnaître. L'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe: il semble y toucher et participer à tous ses mouvements. Il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats. *Buffon.*

198. DU CORPS DE L'HOMME.

On divise le corps de l'homme en trois parties principales: la tête, le tronc et les membres.

Le tronc ou le corps proprement dit est composé de la poitrine, du ventre, et du dos.

On appelle membres les jambes et les bras.

La tête est couverte de cheveux, dont l'ensemble porte le nom de chevelure. La chevelure protège le crâne, boîte osseuse qui renferme la cervelle.

La partie supérieure de la face ou du visage est le front, dont la peau mobile forme différents plis, qui, à la longue, laissent des traces persistantes, qu'on appelle rides. A droite et à gauche du front se trouvent les tempes. Au bas du front se trouvent deux arcs de poils, qui protègent les yeux, en retenant la poussière des cheveux et en détournant la sueur qui découle du front: ce sont les sourcils.

L'œil est encore protégé par les paupières, dont les bords sont garnis de cils. La cavité osseuse dans laquelle il se trouve s'appelle l'orbite. Le globe de l'œil est recouvert de trois tuniques, dont l'extérieure est la cornée; on l'appelle vulgairement le blanc de l'œil. La petite ouverture noire qui est au milieu de l'œil, et par où les rayons de la lumière pénètrent dans l'intérieur, s'appelle la prunelle ou la pupille: elle est entourée d'un cercle noir, bleu ou gris, qui est l'iris.

Le nez a deux ouvertures, qu'on appelle narines.

La bouche nous présente d'abord les lèvres, puis les dents, la langue et le palais.

Les dents sont adhérentes aux mâchoires. Celles de devant, destinées à couper, à trancher, sont les incisives. Les grosses dents, qui servent à mâcher les aliments, sont les mâchelières ou les molaires. Entre les incisives et les molaires se trouve de chaque côté de la mâchoire supérieure et de l'inférieure la dent canine, vulgairement nommée dent de l'œil.

Les mâchoires sont recouvertes par les joues, garnies en partie de poils touffus, qu'on appelle la barbe. La lèvre supérieure porte la moustache (ou les moustaches). Celle de la lèvre inférieure se nommait sous les Bourbons la royale et sous Napoléon l'impériale.

La partie extérieure de l'organe de l'ouïe est l'aile de l'oreille, dont le bout inférieur se nomme le lobe.

La tête est attachée au tronc par le cou, dont la partie antérieure est la gorge, la postérieure la nuque, et l'intérieure le gosier.

Les grandes cavités du tronc contiennent le poumon, le cœur, l'estomac, le foie, la rate et les intestins.

L'épine du dos ou épine dorsale ou colonne vertébrale est une suite d'anneaux ou vertèbres qui renferme une partie importante du système nerveux sous le nom de moelle épinière.

Le bras est attaché au corps par l'épaule; il se joint à l'avant-bras par l'articulation du coude; l'avant-bras se joint à la main par celle du poignet.

Vous connaissez les noms des doigts de la main; vous remarquerez qu'ils ont tous trois articulations, à l'exception du pouce qui n'en a que deux. L'intérieur de la main s'appelle la paume, la main fermée, le poing.

La jambe est proprement le membre qui s'étend du genou jusqu'au pied. Au-dessus du genou, il y a la cuisse; derrière, le jarret. L'articulation qui joint la jambe au pied se nomme le cou-de-pied. Aux deux côtés du pied, il y a un os proéminent qui s'appelle la cheville. Sous le pied se trouvent la plante du pied et le talon. Les doigts du pied sont les orteils; l'orteil se dit particulièrement du gros doigt.

Les chairs portent aussi le nom de muscles. On confond mal à propos les nerfs et les muscles, et la langue contribue à cette erreur en permettant de dire *des bras nerveux* pour *des bras musculeux.*

La peau proprement dite est recouverte de l'épiderme.

199. LES CINQ SENS.

Avec les yeux, je vois les objets: c'est la vue.

Avec la langue et le palais, je goûte ce qui est bon ou mauvais: c'est le goût.

Avec le nez, je sens les odeurs: c'est l'odorat.

Avec les oreilles, j'entends les sons: c'est l'ouïe.

Avec les mains, je touche les objets: c'est le toucher.

La vue, le goût, l'odorat, l'ouïe et le toucher sont les cinq sens de l'homme.

Songez à ce que doit souffrir celui qui est, comme le sourd ou l'aveugle, privé d'un sens! *F.-A. Noel.*

200. IMMENSITÉ DE L'UNIVERS.

A l'heure silencieuse de minuit, lorsque la Terre endormie a laissé s'évanouir les bruits du monde, et que la nature entière, muette et recueillie, paraît arrêtée dans son cours, comme si elle était sous le charme d'une fascination supérieure, le ciel étoilé nous environne et vient parler à notre âme un divin langage. Ici la radieuse constellation d'Orion monte dans l'espace, géant aspirant à la domination des cieux ; là, l'éblouissant Sirius darde ses rayons ensoleillés, qui flamboient à travers l'atmosphère transparente ; plus haut, scintillent les tremblantes Pléiades blotties dans leur nid d'azur ; la Voie Lactée se répand comme un fleuve céleste coulant au milieu de l'armée des étoiles ; et là-bas, dans le nord léthargique, se traîne le char du Septentrion, suivi par le Bouvier conduisant lentement le mouvement de la sphère. Ces étoiles, nos pères les ont contemplées comme nous, et comme nous aussi ils ont pensé et rêvé au sein de cette contemplation profonde. Nos aïeux nomades de l'Asie centrale, les Chaldéens de Babel il y a cinquante siècles, les Égyptiens des Pyramides il y a quatre mille ans, les Argonautes de la Toison d'Or, les Hébreux chantés par Job, les Grecs chantés par Homère, les Romains chantés par Virgile, tous ces yeux de la Terre, depuis si longtemps éteints et fermés, se sont attachés de génération en génération à ces yeux du Ciel, toujours ouverts, toujours animés, toujours vivants. Les générations terrestres, les nations et leurs gloires, les trônes et les autels, tout a disparu dans la poussière des siècles éphémères ; mais cet étincelant Sirius est toujours là, ces Pléiades veillent toujours, et toujours ces mêmes étoiles sollicitent la pensée des mortels. Elles paraissent nos voisines, nous nous imaginons pouvoir, sinon les toucher, du moins les saisir du regard et nous envoler jusqu'à elles. Ah ! qu'il y a loin de la coupe aux lèvres, de l'apparence à la réalité ! Que la nuit est profonde ! combien le Ciel est insondable ! Quelle immensité ! Chacune de ces étoiles est un soleil analogue à celui qui nous éclaire ; chacun de ces soleils est des milliers, des centaines de milliers, des millions de fois plus volumineux que notre globe terrestre entier. C'est l'effroyable distance qui nous en sépare, qui les réduit pour nous à l'aspect de petits points brillants. Si nous pouvions approcher de l'une quelconque d'entre elles, nos pauvres corps seraient carbonisés, vaporisés, avant d'atteindre l'éblouissante fournaise. Si l'étoile la plus proche de nous (*alpha* du Centaure) subissait une explosion formidable susceptible de nous être transmise à travers l'espace qui nous en sépare, le bruit d'une telle explosion n'emploierait pas moins de trois millions d'années pour arriver jusqu'à nous, à la vitesse normale de la transmission du son dans l'air (340^{m} par seconde) ! Un boulet de canon qui serait venu de Sirius,

l'astre d'Osiris et des Pyramides, avec la vitesse moyenne du son dans l'air, et qui nous arriverait aujourd'hui, aurait dû partir de là il y a près de quinze millions d'années. Pour venir de l'étoile polaire, il ne lui en faudrait pas moins de trente-huit millions! . . .

O prodigieuse, prestigieuse apothéose de la Science! Qu'est-ce que l'univers de Moïse, de Pythagore, d'Homère, de Virgile, devant les panoramas de l'astronomie moderne? Hésiode croyait donner une idée immense de la grandeur du monde en disant qu'une enclume emploierait neuf jours et neuf nuits à tomber du Ciel sur la Terre, et autant pour traverser l'espace qui sépare la Terre du fond des Enfers. Le calcul montre que cette durée de chute de neuf fois vingt-quatre heures correspondrait à 581 870 ^{km} seulement. Comme la Lune gravite à la distance moyenne de 384 400 ^{km}, on voit que l'univers d'Hésiode n'atteindrait même pas en dimension le double du diamètre de l'orbite lunaire.

Rappelons-nous que le Soleil trône au milieu de la famille dont il est le père; que cette famille se compose de huit planètes principales; que ces planètes circulent autour de lui aux distances suivantes: Mercure, à 15 millions de lieues; — Vénus, à 26 millions; — la Terre, à 37 millions; — Mars, à 56; — Jupiter, à 192; — Saturne à 355; — Uranus, à 710; et Neptune, à un milliard cent dix millions de lieues. Ainsi notre seul système planétaire mesure plus de deux milliards de lieues de diamètre. Eh bien, ce vaste système n'est qu'une île au milieu de l'océan des cieux, une île environnée de toutes parts d'un immense désert. Entre cette île et le système stellaire le plus proche, la distance est pour ainsi dire incommensurable. D'ici au soleil le plus proche, on pourrait aligner l'un au bout de l'autre, trois mille sept cents systèmes comme le nôtre, trois mille sept cents systèmes mesurant chacun deux milliards deux cents millions de lieues d'étendue.

Et ne nous imaginons pas que les autres étoiles soient toutes à cette même distance et se distribuent en quelque sorte le long d'une sphère concentrique tracée avec ce rayon autour de nous. Nullement. Cette étoile, *alpha* du Centaure, qui trône à 8 millions de lieues d'ici, est pour nous une voisine. Aucune autre n'est aussi proche. Nous n'en connaissons pas une seconde, en aucune direction de l'espace, qui soit aussi voisine. La plus proche après elle est la 61^{e} du Cygne: elle plane dans une tout autre direction, puisque la première appartient à l'hémisphère céleste austral, et que la seconde appartient à l'hémisphère boréal, et sa distance est de 15 millions de lieues.

Camille Flammarion.

MORALE, RELIGION.

201. CONSEILS AUX ENFANTS.

Enfants, connaissez votre véritable père, qui est Dieu; honorez-le dans vos parents, qui sont les images de son éternelle paternité; ayez sa crainte dans le cœur, et apprenez de bonne heure à vous laisser enseigner, corriger et conduire à sa sagesse.

Bossuet.

202. L'ART DE LA VERTU.

Je conçus le difficile et hardi projet d'arriver à une perfection morale. Je désirais vivre sans commettre aucune faute dans aucun temps, et vaincre toutes celles dans lesquelles un penchant naturel, l'habitude ou la société pouvaient m'entraîner. Comme je savais, ou croyais savoir, ce qui était bien et ce qui était mal, je ne voyais pas pourquoi je ne pourrais pas toujours faire l'un et éviter l'autre. Mais je trouvai bientôt cette tâche plus difficile que je ne l'avais imaginé. Tandis que mon attention et mes soins étaient dirigés à me mettre en garde contre une faute, j'étais souvent surpris par quelque autre; l'habitude mettait à profit cette distraction, et le penchant se trouvait quelquefois plus fort que la raison. Je conclus, à la fin, que la conviction purement spéculative de notre intérêt à être complètement vertueux, est insuffisante pour nous préserver des faux pas; et qu'il y faut rompre les habitudes contraires, en acquérir de bonnes et s'y affermir, avant de pouvoir compter sur une rectitude de conduite uniforme et inaltérable. Ce fut dans ce dessein que j'essayai la méthode suivante: je réunis, sous douze noms de vertus, tout ce qui se présenta alors à moi comme nécessaire ou désirable; j'attachai à chacune un court précepte pour exprimer l'étendue que je donnais à leur signification. Voici les noms des vertus avec leurs préceptes:

1. *Tempérance.* — Ne mangez pas jusqu'à être appesanti; ne buvez pas jusqu'à vous étourdir.

2. *Silence.* — Ne dites que ce qui peut servir aux autres ou à vous-même. Évitez les conversations oiseuses.

3. *Ordre.* — Que chaque chose chez vous ait sa place, et chaque affaire son temps.

4. *Résolution.* — Prenez la résolution de faire ce que vous devez; et faites, sans y manquer, ce que vous avez résolu.

5. *Économie.* — Ne faites de dépense que pour le bien des autres ou pour le vôtre, c'est-à-dire ne dissipez rien.

6. *Travail.* — Ne perdez pas de temps. Occupez-vous toujours à quelque chose d'utile. Abstenez-vous de toute action qui n'est pas nécessaire.

7. *Sincérité.* — N'usez d'aucun méchant détour; pensez avec innocence et justice; parlez comme vous pensez.

8. *Justice.* — Ne nuisez à personne, soit en lui faisant tort, soit en négligeant de lui faire le bien auquel votre devoir vous oblige.

9. *Modération.* — Évitez les extrêmes. Gardez-vous de ressentir les torts aussi vivement qu'ils vous semblent le mériter.

10. *Propreté.* — Ne souffrez aucune malpropreté, ni sur votre corps, ni sur vos vêtements, ni dans votre maison.

11. *Tranquillité.* — Ne vous laissez pas troubler par des bagatelles ni par des accidents ordinaires ou inévitables.

12. *Humilité.* — Imitez Jésus et Socrate.

Édouard Laboulaye. (Mémoires de B. Franklin.)

203. LE TRAVAIL.

Le travail est nécessaire à l'homme, au riche aussi bien qu'au pauvre. Car celui qui ne travaille pas s'ennuie.

Le maçon bâtit les maisons.

Le laboureur cultive les champs.

Le boulanger fait le pain.

Le médecin soigne les malades.

L'instituteur instruit les élèves.

Le chaudronnier fabrique des ustensiles de ménage.

L'épicier vend des denrées.

Les gendarmes arrêtent les vagabonds et les voleurs.

Il n'y a point de sot métier. Tout homme qui travaille, est utile à ses semblables.

Mais le paresseux, celui qui peut et ne veut pas travailler, est inutile à lui-même, et devient bientôt nuisible à la société.

Travaillez bien, mes jeunes amis, et appliquez-vous à devenir sages. Car la sagesse et l'amour du travail sont les plus sûrs garants de votre avenir. *F. A. Noel.*

204. LA LOI DU TRAVAIL.

Dieu a destiné l'homme à travailler, à travailler rudement, d'un soleil à un autre soleil, à arroser la terre de ses sueurs. *Nu sur la terre nue,* tel est l'état dans lequel il l'a jeté sur la terre, dit un ancien. C'est à force de travail que l'homme pourvoit à tout ce qui lui manque. Il faut qu'il se vêtisse, en arrachant au tigre ou au lion la peau qui les recouvre pour en

couvrir sa nudité ; puis les arts se développant, il faut qu'il file la toison de ses moutons, qu'il en rapproche les fils par le tissage, pour en faire une toile continue qui lui serve de vêtement. Cela ne lui suffit pas : il faut qu'il se dérobe aux variations de l'atmosphère, qu'il se construise une demeure où il échappe à l'inégalité des saisons, aux torrents de la pluie, aux ardeurs du soleil, aux rigueurs de la gelée.

Après avoir vaqué à ces soins, il faut qu'il se nourrisse, qu'il se nourrisse tous les jours, plusieurs fois par jour, et tandis que l'animal privé de raison, mais couvert d'un plumage ou d'une fourrure qui le protège, trouve, s'il est oiseau, des fruits mûrs suspendus aux arbres, s'il est quadrupède herbivore, une table toute servie dans la prairie, s'il est carnassier, un gibier tout préparé dans ces animaux qui pâturent ; l'homme est obligé de se procurer des aliments en les faisant naître, ou en les disputant à des animaux plus rapides ou plus forts que lui. Cet oiseau, ce chevreuil dont il pourrait se nourrir, ont des ailes ou des pieds agiles. Il faut qu'il prenne une branche d'arbre, qu'il la courbe, qu'il en fasse un arc, que sur cet arc il pose un trait, et qu'il abatte cet animal pour s'en emparer, puis enfin qu'il le présente au feu, car son estomac répugne à la vue du sang et des chairs palpitantes. Voici des fruits qui sont amers, mais il y en a de plus doux à côté : il faut qu'il les choisisse, afin de les rendre, par la culture, plus doux et plus savoureux. Parmi les grains il y en a de vides ou de légers, mais dans le nombre quelques-uns de plus nourrissants : il faut qu'il les choisisse, qu'il les sème dans une terre grasse qui les rendra plus nourrissants encore, et que par la culture il les convertisse en froment.

Au prix de ces soins l'homme finit par exister, par exister supportablement, et Dieu aidant, beaucoup de révolutions s'opérant sur la terre, les empires croulant les uns sur les autres, les générations se succédant, se mêlant entre elles du nord au midi, de l'orient à l'occident, échangeant leurs idées, se communiquant leurs inventions, de hardis navigateurs allant de cap en cap, de la Méditerranée à l'Océan, de l'Océan à la mer des Indes, de l'Europe en Amérique, rapprochant les produits de l'univers entier, l'espèce humaine arrive à ce point, que sa misère s'est changée en opulence, qu'au lieu de peaux de bêtes elle porte des vêtements de soie et de pourpre, qu'elle vit des aliments les plus succulents, les plus variés, produits souvent à quatre mille lieues du sol où ils sont consommés ; et que sa demeure, pas plus élevée d'abord que la cabane du castor, a pris les proportions du Parthénon, du Vatican, des Tuileries.

Thiers.

205. A UN PARESSEUX.

Que penserais-tu d'un oiseau, qui ayant des ailes, ne volerait pas, d'un poisson qui ne nagerait pas; d'un gland qui aimerait mieux pourrir dans la boue que de devenir un chêne, d'un œuf qui refuserait d'éclore? Tu te dirais: «Voilà des êtres et des choses qui manquent à toutes les lois de leurs destinées; ils sont indignes des dons de Dieu.» Paresseux, mon ami, tu es cet oiseau, ce poisson, ce gland, cet œuf, cet indigne.

Que penserais-tu d'un meunier qui laisserait tourner au vent les ailes de son moulin sans leur jamais donner rien à moudre? Tu te dirais: «Voilà un meunier imbécile; il ferait aussi bien de briser son moulin que de se condamner à entendre à perpétuité son tic-tac inutile.» Paresseux, mon ami, en ne donnant rien à moudre à ton âme, tu es ce meunier imbécile. Ton cœur est ce moulin qui s'use à vide; ses battements, dont tu ne comprends pas l'appel ne sont plus, grâce à ta paresse, que les battements stériles d'une machine sans direction.

Que dirais-tu enfin d'un homme en pleine mer qui cesserait de ramer? — Qu'il ne veut point arriver, qu'il veut être submergé. Eh bien, celui qui cesse de travailler cesse de ramer.

P.-J. Stahl.

206. A DEMAIN.

«Je labourerai demain mon champ, disait Jeannot; il ne faut pas perdre de temps, car la saison s'avance; et si je négligeais de cultiver mon champ, je n'aurais point de blé, et par conséquent point de pain.»

Le lendemain arriva. Jeannot était debout dès l'aurore; il songeait déjà à voir sa charrue, lorsqu'un de ses amis vint l'inviter à un festin de famille. Jeannot hésita d'abord; mais, en y réfléchissant, il se dit: «Un jour plus tôt ou plus tard, ce n'est rien pour mon affaire, et un jour de plaisir perdu l'est toujours.» Il alla au festin de son ami.

Le lendemain, il fut obligé de se livrer au repos, car il avait un peu trop bu, un peu trop mangé, et il avait mal à la tête et à l'estomac. «Demain nous réparerons cela,» dit-il en lui-même.

Demain vint; il plut: Jeannot eut la douleur de ne pouvoir sortir de la journée.

Le jour suivant, le soleil était beau, et Jeannot se sentait plein de courage: malheureusement son cheval était malade à son tour. Jeannot maudit la pauvre bête.

Le jour suivant était un jour de fête: on ne pouvait se livrer au travail.

Une nouvelle semaine commence et en une semaine on expédie bien de la besogne. Il commença par aller à une foire

des environs; il n'avait jamais manqué d'y aller: c'était la plus belle foire à dix lieues à la ronde. Il alla ensuite à la noce d'un de ces parents; il alla même à un enterrement; enfin, il s'arrangea si bien que lorsqu'il se mit à labourer son champ, la saison de semer était passée: aussi n'eut-il rien à récolter.

Quand vous avez quelque chose à faire, faites-le tout de suite; car si vous êtes maître du présent, vous ne l'êtes pas de l'avenir. Celui qui remet toujours ses affaires à demain court grand risque de n'en terminer aucune.

P. Blanchard.

207. VOYAGE DANS L'ILE DES PLAISIRS.

Nous aperçûmes de loin une île de sucre avec des montagnes de compote, des rochers de sucre candi et de caramel, et des rivières de sirop qui coulaient dans la campagne. Les habitants, qui étaient fort friands, léchaient tous les chemins, et suçaient leurs doigts après les avoir trempés dans les fleuves. Il y avait aussi des forêts de réglisse, et de grands arbres d'où tombaient des gaufres, que le vent emportait dans la bouche des voyageurs, si peu qu'elle fût ouverte.

A peine fûmes-nous arrivés dans cette île, que nous trouvâmes sur le rivage des marchands qui vendaient de l'appétit, car on en manquait souvent parmi tant de douceurs. Il y avait aussi d'autres gens qui vendaient le sommeil. Le prix en était réglé tant par heure; mais il y avait des sommeils plus chers les uns que les autres, à proportion des songes qu'on voulait avoir.

Les plus beaux songes étaient forts chers: j'en demandai de plus agréables pour mon argent; et, comme j'étais las, j'allai d'abord me coucher. Mais à peine fus-je dans mon lit, que j'entendis un grand bruit; j'eus peur et je demandai du secours. On me dit que c'était la terre qui s'entr'ouvrait. Je crus être perdu; mais on me rassura, en me disant qu'elle s'entr'ouvrait ainsi toutes les nuits à une certaine heure, pour vomir avec grand effort des ruisseaux bouillants de chocolat et de liqueurs glacées de toutes les façons. Je me levai à la hâte pour en prendre; elles étaient délicieuses. Mais le jour suivant, j'eus une indigestion, et, fatigué de tant de festins et d'amusements, je conclus que les plaisirs des sens, quelque variés, quelque faciles qu'ils soient, avilissent et ne rendent point heureux.

Je m'éloignai donc de ces contrées en apparence si délicieuses; et de retour chez moi, je trouvai, dans une vie sobre, dans un travail modéré, dans des moeurs pures, dans la pratique de la vertu, le bonheur, la santé que n'avaient pu me procurer la continuité de la bonne chère et la variété des plaisirs.

Fénelon.

208. LE SECRET DE FAIRE DE L'ARGENT.

Nombre de livres ont été écrits dans le seul but de communiquer au public le grand secret de faire de l'argent. Mais ce secret n'en est point un, comme le prouvent abondamment les proverbes de toutes les nations. — *Prenez soin des petites sommes, les grandes prendront soin d'elles-mêmes; — la vigilance est la mère du bonheur; — il n'y a pas de profit sans peine; — pas de labeur, pas de douceur; — mieux vaut se coucher sans souper que se lever endetté; — le buveur et le gourmand seront appauvris, et le long dormir fait qu'on porte les robes déchirées:* telles sont quelques-unes de ces paroles qui résument pour nous l'expérience des siècles sur les meilleurs moyens de faire fortune dans le monde. En outre, ils ont subi l'épreuve du temps, et l'expérience de chaque jour témoigne de leur exactitude, de leur force et de leur justesse.

L'honneur, et non la honte, s'attache à tout travail honnête. Heureuse la destinée de tous ceux qui travaillent, soit de l'esprit, soit du corps! *Manœuvre debout est plus grand que noble à genoux.* Un président américain, à qui l'on demandait quelles étaient ses armoiries, se souvenant qu'il avait été bûcheron dans sa jeunesse, répondit: «Une paire de manches de chemise retroussées.» *Smiles.*

209. LA LECTURE.

La lecture développe le fonds de nos connaissances, elle les agrandit; elle forme à la fois le cœur et l'esprit.

En lisant, nous devons faire comme les abeilles, qui vont picorer les fleurs, s'arrêtant aux plus parfumées, et puisant de çà de là ce miel délicieux qu'elles vont ensuite déposer dans leurs rayons.

De même que les abeilles savent faire un choix parmi les fleurs, nous devons choisir avec soin nos lectures; il y a des fleurs vénéneuses, il y a des livres où circule le poison.

Il en est des livres comme des amis; un petit nombre suffit; ce n'est pas la quantité, c'est la qualité que nous devons chercher. Attachons-nous aux bons modèles, à ces ouvrages que l'admiration universelle nous signale comme dignes de fixer notre attention. Il faut, dit Pline, lire beaucoup, mais non beaucoup de choses.

Il faut rechercher, non les ouvrages les plus amusants, mais les plus utiles. Ce conseil ne plaît pas toujours à la jeunesse, qui ne voit souvent dans la lecture qu'un amusement pour son imagination frivole; mais, en mûrissant, elle en comprendra la justesse et finira par mépriser les livres futiles qui l'ont enthousiasmée un instant. Les mauvais livres gâtent le cœur et le

goût : ils n'apprennent rien ; ils égarent l'imagination et faussent le jugement. Je plains celui qui ne sait pas mieux utiliser son temps et ses loisirs.

Les bons ouvrages ne manquent pas. Consultez un maître, un ami sage et éclairé ; ils vous indiqueront ceux qui conviennent le mieux à votre âge, à vos études, à l'état de votre âme et de votre esprit. Choisissez de préférence les ouvrages historiques ; vous y apprendez à connaître les hommes et les peuples et en même temps à vous connaître vous-même. Lisez les poètes qui ont le mieux peint l'homme et la nature, leurs riantes images vous délasseront l'esprit. Lisez avec attention, avec réflexion, et non à la hâte, pour arriver à la fin du volume : lisez plusieurs fois les livres ou les passages qui vous auront frappé ; vous en comprendrez mieux les beautés. Appliquez-vous à saisir le plan, la marche de l'auteur, le but qu'il veut atteindre, la vérité et la justesse des pensées.

D'après Bourgeault.

210. LES PREMIÈRES LECTURES.

Ah ! quel est celui de vous qui ne se rappelle avec amour les premiers ouvrages qu'il a dévorés ou savourés ! La couverture d'un bouquin poudreux, que vous retrouvez sur les rayons d'une armoire oubliée, ne vous a-t-elle jamais retracé les gracieux tableaux de vos jeunes années ?

N'avez-vous pas cru voir surgir devant vous la grande prairie baignée de rouges clartés du soir, lorsque vous les vîtes pour la première fois, le vieil ormeau et la haie qui vous abritèrent, et le fossé dont le revers vous servit de lit de repos et de table de travail, tandis que la grive chantait la retraite à ses compagnes, et que le pipeau du rocher se perdait dans l'éloignement. Oh ! que la nuit tombait vite sur ces pages divines ! que le crépuscule faisait cruellement flotter les caractères sur la feuille pâlissante ! C'en est fait ; les agneaux bêlent, les brebis sont arrivées à l'étable, le grillon prend possession des chaumes de la plaine. Les formes des arbres s'effacent devant le vague de l'air, comme tout à l'heure les caractères sur le livre. Il faut partir ; le chemin est pierreux, l'écluse est étroite et glissante ; la côte est rude ; vous êtes couvert de sueur ; mais vous aurez beau faire, vous arriverez trop tard : le souper sera commencé. C'est en vain que le vieux domestique, qui vous aime, aura retardé le coup de cloche autant que possible ; vous aurez l'humiliation d'entrer le dernier, et la grand'mère, inexorable sur l'étiquette, même au fond de ses terres, vous fera d'une voix douce et triste, un reproche bien léger, bien tendre, qui vous sera plus sensible qu'un châtiment sévère. Mais, quand elle vous demandera le soir la confession de votre journée, et

que vous aurez avoué, en rougissant, que vous vous êtes oublié à lire dans un pré, et que vous aurez été sommé de montrer le livre, après quelque hésitation et une grande crainte de le voir confisqué sans l'avoir fini, vous tirerez en tremblant de votre poche, quoi? *Estelle et Némorin* ou *Robinson Crusoe!* Oh! alors la grand'mère sourit. Rassurez-vous, votre trésor vous sera rendu; mais il ne faudra pas désormais oublier l'heure du souper. Heureux temps! ô ma Vallée Noire! ô Corinne! ô Bernardin de Saint-Pierre! ô l'Iliade! ô Millevoye! ô Atala! ô les saules de la rivière! ô ma jeunesse écoulée! ô mon vieux chien, qui n'oubliait pas l'heure du souper, et qui répondait au son lointain de la cloche par un douloureux hurlement de regret et de gourmandise!

George Sand.

211. SOUVENIRS DE JEUNESSE.

Oh! qu'à l'âge de douze ans la terre me paraissait belle! Oh! comme je suspendais mon haleine pour écouter l'air des bois et les bruits du ruisseau! Que j'aimais le pépiement des oiseaux autour des fleurs! Et j'étais là, comme une autre abeille, caressant du regard ces fleurs, car je les connaissais toutes par leur nom, soit qu'elles s'arrondissent en ombelles tremblantes, soit qu'elles s'épanouissent en coupes ou retombassent en grelots, soit qu'elles émaillassent le gazon, comme de petites étoiles tombées du firmament.

Les cheveux abandonnés au vent, je courais pour me convaincre de ma vie et de ma liberté; je perçais les buissons, je franchissais les fossés, j'escaladais les talus, je bondissais, je criais, je riais, je pleurais de joie, et puis je tombais d'une fatigue pleine de délices, je me roulais sur les pelouses élastiques et embaumées, je m'enivrais de leurs émanations, et, couché, j'embrassais l'horizon bleu d'un regard sans envie en lui disant avec une conviction qui ne se retrouve jamais: «Tu n'es pas plus pur et plus paisible que moi!»

Charles Nodier.

212. LE COLLÈGE.

La vie du collège est laborieuse, et c'est par là qu'elle est bonne : elle est par ses douleurs mêmes l'épreuve des caractères et l'école des fortes vertus.

Le collège apprend à l'enfant bien des choses utiles : la règle, car dans la famille la règle la plus stricte est encore complaisante et inégale; le travail, car le travail dans la famille est trop facilement relâché, suspendu, interrompu; la justice, car dans la famille la justice la plus étroite est encore mêlée de faveur; l'émulation, car au collège tout est émulation, et celui qui n'est point le premier en thème veut

être au moins le premier à la balle ou à la course; la sincérité et la loyauté, car il n'y a rien dont les enfants aient tant horreur que de l'hypocrisie et de la délation; la patience, car les enfants se tourmentent les uns les autres; le courage, car au collège il faut se défendre soi-même, et un point d'honneur étroit interdit d'appeler le secours du maître; l'amitié, car c'est au collège que se nouent les plus fortes amitiés; enfin il lui apprend la vie; car là, comme dans la vie, on n'obtient que la place que l'on conquiert; l'enfant, comme l'homme plus tard, est livré à lui-même en face d'une règle inflexible, sans autre protection que son mérite, sa propre volonté, ses bonnes intentions.

Paul Janet.

213. L'INTELLIGENCE.

L'attention, la mémoire, l'imagination, le jugement constituent ce qu'on appelle *l'intelligence.*

Si notre attention est éveillée et soutenue, si notre mémoire est prompte et fidèle, si notre imagination est vive, notre jugement sûr, nous sommes intelligents.

214. UNE MÉTHODE POUR BIEN APPRENDRE.

Bien apprendre, c'est apprendre vite et retenir longtemps. Comment atteindre à ce double but?

Nous voici en face d'une page de prose ou d'un morceau de poésie à apprendre. Par où commencerons-nous? Allons-nous attaquer tout de suite l'étude de ce morceau mot à mot, ligne à ligne, vers à vers, et, la première phrase bien apprise, passerons-nous à la seconde? Mauvais moyen. C'est le chemin des écoliers, c'est-à-dire le plus long.

Le plus court, je vais bien vous étonner peut-être, c'est de débuter par une lecture d'ensemble et tout intellectuelle; ne vous occupez pas d'abord des paroles, rendez-vous compte de la composition du morceau, de la marche des idées; voyez d'où l'auteur part, par où il passe, par où il arrive. Imprimez-vous dans l'esprit, si je puis parler ainsi, l'architecture de cette page, de façon à ce que les lignes générales se dessinent dans votre mémoire et s'y fixent à l'état de charpente.

Sans doute, ce travail préalable à tout apprentissage littéral du texte prend un certain temps, car il ne s'agit pas d'une lecture courante, mais d'une lecture lente, réfléchie, où l'on s'arrête, où l'on recommence, où parfois l'on retourne en arrière; cependant, loin d'être du temps perdu, ce sera du temps gagné, et votre besogne mnémonique s'en trouvera diminuée de moitié.

Comment cela? direz-vous. Parce que, quand vous commencerez l'apprentissage littéral, les phrases et les mots, au lieu de s'entasser au hasard dans votre tête, iront se loger d'eux-

mêmes à la place que leur aura assignée l'enchaînement des idées; c'est comme une sorte de cadre qui les appellera et les retiendra.

Legouvé.

215. LA RECHERCHE DE LA SCIENCE.

Heureusement pour l'humanité, il naîtra toujours des âmes avides de connaître, tourmentées du génie des découvertes, indifférentes à toute autre jouissance, ne comptant pour rien la fortune, insensibles à la misère, âpres au travail, insatiables de science, sans cesse tournées vers la vérité, comme l'aimant vers l'étoile polaire, la cherchant à travers les fatigues, les périls même, sans trêve ni repos, sans défaillance; gardant en elles-mêmes le feu sacré, malgré les découragements du dehors, pleines de cet ardent enthousiasme qu'on respire en travaillant pour les siècles, et en voyant s'ouvrir enfin devant son esprit des horizons qu'aucun œil humain n'a entrevus.

C'est pour elles, c'est pour ces âmes d'élite qu'ont été créés les trésors de la pensée; elles se répandent à travers les siècles; chacune d'elles reçoit comme un héritage tous les travaux, toutes les découvertes accumulées par les génies qui l'ont précédée; elle accroît à son tour ce dépôt sacré, elle trouve un anneau de plus de la chaîne divine qui rattache la création à la pensée créatrice.

Le même Dieu qui nous a créés pour regarder les astres a allumé dans nos cœurs cette soif ardente de la vérité, comme s'il voulait, dès ce monde, nous associer aux secrets de son œuvre et aux merveilles de son intelligence.

Jules Simon.

216. LA MANIÈRE DE MONTRER A UN AUTRE QU'IL SE TROMPE.

Quand on veut apprendre avec utilité et montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose — car elle est vraie ordinairement de ce côté-là — et lui avouer cette vérité, mais lui découvrir le côté par où elle est fausse. Il se contente de cela, car il voit qu'il ne se trompait pas, et qu'il manquait seulement à voir tous les côtés.

(Pascal : Lettres provinciales.)

217. LA VIOLENCE IMPUISSANTE CONTRE LA VÉRITÉ.

C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaye d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affaiblir la vérité, et ne servent qu'à la relever davantage. Toutes les lumières de la vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence et ne font que l'irriter encore plus.

Quand la force combat la force, la plus puissante détruit la moindre; quand on oppose les discours aux discours, ceux qui sont véritables et convaincants confondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le mensonge; mais la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre.

Qu'on ne prétende pas de là néanmoins que les choses soient égales: car il y a cette extrême différence, que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu, qui en conduit les effets à la gloire de la vérité qu'elle attaque; au lieu que la vérité subsiste éternellement et triomphe enfin de ses ennemis, parce qu'elle est éternelle et puissante comme Dieu même.

Pascal (Lettres provinciales).

218. CONSEILS A DES JEUNES GENS.

Vous allez entrer dans le monde; des mille voies qu'il ouvre à l'activité humaine, chacun de vous en prendra une.

La carrière des uns sera très brillante, celle des autres obscure et cachée. Que ceux qui auront la plus modeste part n'en murmurent point. La patrie vit du concours et du travail de tous ses enfants, et, dans la mécanique de la société, il n'y a point de ressort inutile. Entre le ministre qui gouverne l'État et l'artisan qui contribue à sa prospérité par le travail de ses mains, il n'y a qu'une différence, c'est que la fonction de l'un est plus importante que celle de l'autre; mais à les bien remplir, le mérite moral est le même.

Que chacun de vous se contente donc de la part qui lui sera échue. Quelle que soit sa carrière, elle lui donnera des devoirs, une certaine somme de bien à produire. Ce sera là sa tâche; qu'il la remplisse avec courage et énergie, honnêtement et fidèlement, et il aura fait dans sa position tout ce qu'il est donné à l'homme de faire.

Le succès n'est pas ce qui importe; ce qui importe, c'est l'effort; c'est là ce qui dépend de l'homme, ce qui l'élève, ce qui le rend content de lui-même. L'accomplissement du devoir, voilà le véritable but de la vie et le véritable bien. *Jouffroy.*

219. LES PETITS DÉFAUTS.

Il ne faut pas mépriser les petits défauts. Il n'est si petit ennemi qui ne puisse nuire à la longue. Ce ne sont pas les éléphants qui détruisent les moissons et ruinent les laboureurs dans nos campagnes, ce sont les sauterelles et les petites chenilles, quand les blés sont en herbe, les charançons et autres insectes imperceptibles, quand ils sont mûrs.

Si vous ne défendez votre treille que contre les gros voleurs, les petits, les mouches et les moineaux, auront beau jeu. Ce ne sont pas les murs qui les empêchent d'y entrer.

Il faut se garantir des plus petits rhumes, si l'on veut éviter les fluxions de poitrine.

On ne peut pas dire qu'un petit défaut qui s'invétère et devient permanent soit de petite importance; ce qui est durable n'est jamais petit.

Qui est-ce qui voudrait passer sa vie en compagnie d'un moucheron toujours bourdonnant? Un lion y deviendrait enragé. Votre petit défaut est ce moucheron; pourquoi imposez-vous sa compagnie à tout le monde et à vous-même?

D'ailleurs un petit défaut est toujours le commencement d'un grand, les vices eux-mêmes sont les enfants des petits défauts. Un petit point noir sur une dent, ce n'est rien; si vous ne le montrez pas bien vite au dentiste, c'est bientôt toute la dent gâtée, et, une fois la dent gâtée, si vous ne la faites pas arracher, ses voisines se gâteront à leur tour, et toute la bouche y passera.

Laissez une prune pourrie dans un panier de prunes fraîches, en une nuit elle pourrira tout le panier. J'aimerais mieux que les prunes saines pussent guérir les pourries. Le voisinage d'un petit défaut n'est donc jamais indifférent.

Ce n'est rien qu'une goutte d'eau; l'Océan furieux n'est qu'un rassemblement de gouttes d'eau.

Un petit défaut n'est pas passager, n'en faites donc pas fi. La plus petite épine qui se sera logée dans son pied, si elle s'y fixe, empêchera le roi des animaux de marcher; et un grain de sable dans votre soulier viendra à bout d'arrêter votre course.

Les voies d'eau n'ont pas besoin d'être bien grandes, qui font sombrer les plus fiers navires.

Ce qui fait l'extrême danger des petits défauts, c'est leur ténuité même, c'est leur air d'innocence: les gens qui ne les voient qu'en passant les classent volontiers au nombre des défauts qui ont leur grâce, au nombre des défauts aimables. S'ils avaient à faire ménage avec eux, ils changeraient bientôt d'opinion et les redouteraient à l'égal de la peste.

Soyez indulgents aux petits défauts de vos amis, si vous ne pouvez les réformer; mais aux vôtres, qui sont toujours sous votre main, croyez-moi, soyez implacables. La rouille vient à bout de l'acier le mieux trempé. Le taret, si chétif qu'il soit, a mis vingt fois la Hollande en danger en perçant ses digues, les plus fortes du monde. *P.-J. Stahl.*

220. LES FAUX PROVERBES.

Vous entendez quelquefois dire: *Une fois n'est pas coutume*, comme si une mauvaise action n'était pas mauvaise lors même qu'on ne la commet qu'une fois; comme si une première faute commise n'amenait pas fatalement la répétition de cette même faute.

Pour vous décider à faire une chose défendue, on vous dira: *La fin justifie les moyens,* ou bien: *Nécessité n'a pas de loi,* comme si nous ne devions pas être honnêtes et probes en toutes circonstances.

Pour vous entraîner au mal, on vous dira: *Il faut hurler avec les loups,* mais on n'ajoute pas que tôt ou tard les loups tombent sous le plomb du chasseur.

D'autres dictons: *Charité bien ordonnée commence par soi-même, Chacun pour soi,* sont tout aussi faux. Il ne faut pas seulement songer à soi, il faut considérer les autres hommes comme des frères; nous sommes enfants d'une même famille; il faut faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fît à nous-mêmes.

Les proverbes de ce genre ont été faits par des hommes qui voulaient faire taire la voix de leur conscience. Ceux qui les prennent pour règle de leur conduite, affaiblissent leur conscience; ils se permettront bientôt toutes sortes d'indélicatesses, promettront sans tenir, mentiront sans embarras, prendront le bien d'autrui sans grand scrupule.

221. AVANTAGES DE LA PROPRETÉ.

Parmi les soins que l'on donne au corps, il en est qui ont une influence morale, peu sensible en apparence, mais très réelle. Tels sont ceux de la propreté, par exemple.

La propreté sur la personne, dans les vêtements, est l'une des règles les plus certaines de l'hygiène; elle prévient une foule de maladies; elle entretient la fraîcheur et facilite le jeu de tous les organes; mais elle entretient aussi les idées de décence, les habitudes d'ordre; elle concourt à inspirer le respect que l'homme se doit à lui-même, elle l'accoutume à la vigilance sur soi, elle commande la modération, l'attention, la retenue en beaucoup de choses; elle dispose au travail, elle répand une certaine sérénité dans l'esprit; elle offre l'image sensible de la pureté intérieure de l'innocence; elle est aussi un égard pour les autres; elle plaît, elle attire la bienveillance; elle facilite le commerce de la vie, elle est un bien de sociabilité. La propreté peut être observée dans toutes les situations; il y a une propreté compatible avec la pauvreté elle-même. *Degérando.*

222. SAVOIR ÊTRE HEUREUSE.

Madame Necker de Saussure a dit: Le devoir d'une femme est de paraître heureuse. Nous renchérissons encore, et nous croyons qu'*être* heureuse, forme une de ses principales obligations, une de ses plus attrayantes vertus.

Savoir être heureuse! c'est-à-dire ne pas se plaire aux ennuis, ne pas se plaire aux soucis, glisser sur certaines impres-

sions fâcheuses, s'attacher aux idées douces, et ne pas examiner de trop près les roses, pour leur découvrir des plis.

Savoir être heureuse! c'est-à-dire songer beaucoup aux autres, se reporter peu sur soi; contempler longtemps les félicités que Dieu nous envoie; se laisser réjouir par l'éclat des diamants qu'il parsème sur les plus pauvres tissus; permettre aux rayons du soleil de pénétrer dans notre cœur.

Savoir être heureuse! c'est-à-dire soulever les montagnes qui barrent le chemin; souffler sur les fantômes qui l'obstruent; s'avancer d'un pas confiant dans la vie.

Savoir être heureuse! c'est-à-dire encore rechercher ce contentement d'esprit qui est un grand gain, et se maintenir toujours joyeuse, non de cette joie insensée du monde, que suit la douleur, qu'accompagne le vide; non de la joie saccadée, inégale d'une âme capricieuse qui s'éclaire ou s'assombrit sans cause; non de cette joie orgueilleuse de l'homme qui se complaît dans la contemplation de ses richesses, mais de la joie inouie, de la joie ineffable qu'on trouve à s'abondonner à sa sollicitude, à lui laisser le soin de l'avenir et la garde du présent.

Mme de Gasparin.

223. DE LA CONVERSATION.

Ce qui fait que peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il a dessein de dire qu'à ce que les autres disent, et que l'on n'écoute guère quand on a bien envie de parler.

Néanmoins il est nécessaire d'écouter ceux qui parlent. Il faut leur donner le temps de se faire entendre et souffrir même qu'ils disent des choses inutiles.

Pour plaire aux autres, il faut parler de ce qu'ils aiment et de ce qui les touche, éviter les disputes sur des choses indifférentes, leur faire rarement des questions, et ne leur laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison qu'eux.

Évitons surtout de parler souvent de nous-mêmes et de nous donner pour exemple. Rien n'est plus désagréable qu'un homme qui se cite lui-même à tout propos.

Il est dangereux de vouloir être toujours le maître de la conversation et de parler trop souvent de la même chose; on doit entrer indifféremment sur les sujets agréables qui se présentent et ne faire jamais voir qu'on veut entraîner la conversation sur ce qu'on a envie de dire. Observons le lieu, l'occasion, l'humeur où se trouvent les personnes qui nous écoutent; car s'il y a beaucoup d'art à savoir parler à propos, il n'y en a pas moins à savoir se taire. Il y a un silence éloquent qui sert à approuver et à condamner; il y a un silence de discrétion et de respect. Il y a enfin des tons, des manières, des

airs qui font tout ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation. Mais le secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes. Ceux-mêmes qui en font des règles s'y méprennent souvent, et la plus sûre qu'on en puisse donner, c'est: écouter beaucoup, parler peu et ne rien dire dont on puisse avoir sujet de se repentir.

La Rochefoucauld.

Le ton de la bonne conversation est coulant et naturel; il n'est ni pesant ni frivole: il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes; on y raisonne sans argumenter, on y plaisante sans jeux de mots, on y associe avec art l'esprit et la raison, les maximes et les saillies, l'ingénieuse raillerie et la morale austère. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire; on n'approfondit pas les questions de peur d'ennuyer; on les propose comme en passant; on les traite avec rapidité; la précision mène à l'élégance; chacun dit son avis et l'appuie en peu de mots; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui; nul ne défend opiniâtrément le sien. On dispute pour s'éclairer, on s'arrête avec la dispute, chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contents; et le sage même peut rapporter de ces instructions des sujets dignes d'être médités en silence.

J. J. Rousseau.

224. LE PARLEUR A PRÉTENTION.

Que dites-vous? Comment? Je n'y suis pas; vous plairait-il de recommencer? J'y suis encore moins. Je devine, enfin: Vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid; que ne disiez-vous: Il fait froid? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites: Il pleut, il neige. Vous me trouvez bon visage, et vous désirez de m'en féliciter; dites: Je vous trouve bon visage. Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et, d'ailleurs, qui ne pourrait pas en dire autant? Qu'importe, Acis? Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde?

Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables, les diseurs de Phébus, vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement; une chose vous manque: c'est l'esprit. Ce n'est pas tout; il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres. Voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées, et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par votre habit, et vous dis à l'oreille: Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en

ayez point, c'est votre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit: peut-être alors croira-t-on que vous en avez.

La Bruyère (Caractères).

225. LE BAVARD.

Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi; c'est un homme universel, et il se donne pour tel; il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose: on parle à la table, d'un grand, d'une cour du Nord; il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire; il discourt des mœurs de cette cour, des gens du pays, de ses lois et de ses coutumes; il récite des historiettes qui y sont arrivées, il les trouve plaisantes, et il en rit le premier jusqu'à éclater.

Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies: Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur. «Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original; je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé et qui ne m'a caché aucune circonstance.»

Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit: «C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive de son ambassade.» *La Bruyère.*

226. LE FAT.

C'est un homme dont la vanité seule forme le caractère, qui ne fait rien par goût, qui n'agit que par ostentation, et qui, voulant s'élever au-dessus des autres, est descendu au-dessous de lui-même. Familier avec ses supérieurs, important avec ses égaux, impertinent avec ses inférieurs, il tutoie, il protège, il méprise. Vous le saluez, il ne vous voit pas; vous lui parlez, il ne vous écoute pas; vous parlez à un autre, il vous interrompt. Il lorgne, il persifle, au milieu de la société la plus respectable et de la conversation la plus sérieuse. Il dit à l'homme vertueux de venir le voir, et lui indique l'heure du brodeur et du bijoutier. Il n'a aucune connaissance, et il donne des avis aux savants et aux artistes. Il en eût donné à Vauban sur les fortifications, à Le Brun sur la peinture, à Racine sur la poésie.

Il fait un long calcul de ses revenus; il n'a que soixante mille livres de rente, il ne peut vivre. Il consulte la mode pour ses travers comme pour ses habits, pour son médecin comme

pour son tailleur. Vrai personnage de théâtre, à le voir, vous croiriez qu'il a un masque; à l'entendre, vous croiriez qu'il joue un rôle: ses paroles sont vaines, ses actions sont des mensonges, son silence même est menteur. Il manque aux engagements qu'il a; il en feint quand il n'en a pas. Il ne va pas où on l'attend; il arrive tard où il n'est pas attendu. Il n'ose avouer un parent pauvre ou peu connu. Il se glorifie de l'amitié d'un Grand à qui il n'a jamais parlé, ou qui ne lui a jamais répondu. Il a du bel-esprit la suffisance et les mots satiriques; de l'homme de qualité les talons rouges, le coureur et les créanciers.

Pour peu qu'il fût fripon, il serait en tout le contraste de l'honnête homme: en un mot, c'est un homme d'esprit pour les sots qui l'admirent; c'est un sot pour les gens sensés qui l'évitent. Mais si vous connaissiez bien cet homme, ce n'est ni un homme d'esprit ni un sot; c'est un fat, c'est le modèle d'une infinité de jeunes sots mal élevés. *Desmahis.*

227. MAXIMES.

L'amour propre est le plus grand de tous les flatteurs.

Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions point de celui des autres.

Le silence est le parti le plus sûr pour celui qui se défie de soi-même.

Il est aussi facile de se tromper soi-même sans s'en apercevoir qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.

Le désir de paraître habile empêche souvent de le devenir.

Celui qui croit pouvoir se passer de tout le monde se trompe fort; mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui se trompe encore davantage.

Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée.

Nous pouvons paraître grands dans un emploi au-dessous de notre mérite, mais nous paraissons souvent petits dans un emploi plus grand que nous.

La plus véritable marque d'être né avec de grandes qualités, c'est d'être né sans envie.

Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail; et comme il est presque infini, nos connaissances sont toujours superficielles et imparfaites.

La Rochefoucauld.

228. LA FAMILLE.

Dans une famille, tous ont en vue l'avantage de tous, parce que tous s'aiment et que tous ont part au bien commun. Il n'est pas un de ses membres qui n'y contribue d'une manière diverse selon sa force, son intelligence et ses aptitudes particulières;

l'un fait ceci, l'autre fait cela; mais l'action de chacun profite à chacun.

Qu'on ait peu ou beaucoup, on partage en frères; nulle distinction autour du foyer domestique. On n'y voit pas la faim à côté de l'abondance. La coupe que Dieu remplit de ses dons passe de main en main, et le vieillard, et le petit enfant, celui qui ne peut plus ou ne peut pas encore supporter la fatigue, et celui qui revient des champs le front baigné de sueur, y trempent également leurs lèvres.

Leurs joies, leurs souffrances sont communes. Si l'un est infirme, si l'un est malade, s'il devient avec l'âge incapable de travail, les autres le nourissent et le soignent; de sorte qu'en aucun temps il est abandonné.

Père, mère, enfants, frères, sœurs, quoi de plus saint, de plus doux que ces noms! *Lamennais.*

Heureux celui que Dieu a fait naître d'une bonne et sainte famille! c'est la première des bénédictions de la destinée; et quand je dis une bonne famille, je n'entends pas une famille noble de cette noblesse que les hommes honorent et qu'ils enregistrent sur du parchemin. Il y a une noblesse dans toutes les conditions. J'ai connu des familles de laboureurs où cette pureté de sentiments, où cette chevalerie de probité, où cette fleur de délicatesse, où cette légitimité des traditions qu'on appelle la noblesse, étaient aussi visibles dans les actes, dans les traits, dans le langage, dans les manières, qu'elles le furent jamais dans les plus hautes races de la monarchie. Il y a la noblesse de la nature comme celle de la société, et c'est la meilleure. Peu importe à quel étage de la rue ou de quelle grandeur dans les champs soit le foyer domestique, pourvu qu'il soit le refuge de la piété, de l'intégrité et des tendresses de la famille qui s'y perpétue! La prédestination de l'enfant, c'est la maison où il est né; son âme se compose surtout des impressions qu'il a reçues. Le regard des yeux de notre mère est une partie de notre âme qui pénètre en nous par nos propres yeux. Quel est celui qui, en revoyant ce regard seulement en songe ou en idée, ne sent pas descendre dans sa pensée quelque chose qui en apaise le trouble et qui en éclaire la sérénité?

Lamartine.

229. DEVOIRS DES ENFANTS ENVERS LEURS PARENTS.

Enfants, apprenez quels sont vos devoirs envers vos parents, car vous ne serez heureux et bénis qu'en y restant fidèles.

Vous êtes à vos parents un grand objet de soucis. N'ont-ils pas sans cesse devant les yeux vos besoins de toutes sortes, et ne faut-il pas qu'ils se fatiguent sans cesse afin d'y subvenir?

Le jour, ils travaillent pour vous, et la nuit encore, pendant que vous dormez, souvent ils veillent pour n'avoir pas, le lendemain, à vous répondre, quand vous leur demandez du pain : «Attendez, il n'y en a pas.»

Si vous ne pouvez maintenant partager leur tâche, efforcez-vous au moins de la leur rendre moins rude par le soin que vous prendrez de leur complaire et de les aider selon votre âge, avec une tendresse toute filiale.

Vous manquez d'expérience et de raison; il est donc nécessaire que vous soyez guidés par leur raison et leur expérience, et ainsi selon l'ordre naturel et la volonté de Dieu, vous devez leur obéir, prêter à leurs conseils, à leurs enseignements, une oreille docile. Les petits mêmes des animaux n'écoutent-ils pas leurs père et mère et ne leur obéissent-ils pas à l'instant lorsqu'ils les appellent, ou les reprennent, ou les avertissent de ce qui leur nuirait? Faites par devoir ce qu'ils font par instinct.

Lamennais.

Heureux ceux qui ont fait leurs premiers pas dans ce monde sous les yeux et avec la direction d'une bonne mère, d'un bon père! Enfants qui jouissez de cette bénédiction, toute votre reconnaissance et toute votre tendresse n'acquitteront jamais votre dette filiale envers ceux qui, après vous avoir donné la vie, vous font croître en sagesse et en grâce devant les hommes et devant Dieu. *G. Buisson.*

230. MON GRAND-PÈRE.

Lorsque, chaque année, après les vacances, je me préparais à repartir de mon village pour aller à la ville reprendre mes études, mon grand-père m'emmenait dans sa chambre et garnissait mon boursicaut de quelque argent, destiné à mes petites dépenses, à l'achat d'un livre ou à quelque divertissement honnête; après quoi il me disait: «Mon enfant, tu commences la vie, et moi je l'ai à peu près achevée. Quand tu reviendras au pays, Dieu sait si tu me trouveras encore vivant. Quoi qu'il arrive, pourtant, bénissons le Seigneur, qui fait tout pour notre plus grand bien! Mais quand tu seras loin de moi, et après ma mort, fais en sorte de demeurer toujours tel que tu aurais désiré paraître à mes yeux; quand tu te prépareras à quelque action, pense à ces quatre choses: «*Dieu me voit! — Que me semblerait-il de cette action, si je la voyais faire à un autre? — Qu'arriverait-il si tout le monde la faisait? — Que dirait mon grand-père s'il la savait?*» Puis il me faisait mettre à genoux... Rien qu'à ce souvenir les larmes me viennent aux yeux. J'ai là devant moi comme si c'était hier, cet excellent vieillard, alors que, levant les yeux au ciel, sa tête chauve découverte, il posait sur la mienne ses mains étendues et me donnait sa bénédiction.

Il me semblait que cette bénédiction me rendait plus fort, et capable de tout ce qui peut se faire de bien. Par cette bouche il semblait que Dieu me parlait. Ces conseils demeuraient toujours dans mon esprit ; et l'occasion se présentait-elle de faire une bonne action, je me disais : «*Si je fais cela, grand-père me bénira.*»

Oh! la bénédiction des vieillards, combien elle est précieuse! qu'il y a de sagesse dans leurs conseils! Enfants, si dans votre famille vous avez un vieillard, vénérez-le, et priez Dieu qu'il vous le conserve longtemps : *Heureuse la maison où il y a des vieillards!*

Cantu.

231. LA PATRIE.

Tu n'as peut-être jamais pensé à ce qu'est la patrie?

C'est tout ce qui t'entoure, tout ce qui t'a élevé et nourri, tout ce que tu as aimé. Cette campagne que tu vois, ces maisons, ces arbres, ces jeunes filles qui passent là en riant, c'est la patrie!

Les lois qui te protègent, le pain qui paye ton travail, les paroles que tu échanges, la joie et la tristesse qui te viennent des hommes et des choses parmi lesquels tu vis, c'est la patrie!

La petite chambre où tu as vu autrefois ta mère, les souvenirs qu'elle t'a laissés, la terre où elle repose, c'est la patrie! tu la vois, tu la respires partout.

Figure-toi, mon fils, tes droits et tes devoirs, tes affections et tes besoins, tes souvenirs et ta reconnaissance, réunis tout cela sous un seul nom; et ce nom sera *la patrie.*

Émile Souvestre.

La Providence a, pour ainsi dire, attaché les pieds de chaque homme à son sol natal par un aimant invincible ; les glaces de l'Islande et les sables embrasés de l'Afrique ne manquent point d'habitants.

Il est même digne de remarque que plus le sol d'un pays est ingrat, plus le climat en est rude, ou, ce qui revient au même, plus on a souffert de persécutions dans ce pays, plus il a de charmes pour nous.

Un sauvage tient plus à sa hutte qu'un prince à son palais, et le montagnard trouve plus de charme à sa montagne que l'habitant de la plaine à son sillon. Demandez à un berger écossais s'il voudrait changer son sort contre le premier potentat de la terre. Loin de sa tribu chérie, il en garde partout le souvenir; partout il redemande ses troupeaux, ses torrents, ses nuages. Il n'aspire qu'à manger du pain d'orge, à boire le lait de la chèvre, à chanter dans la vallée ces ballades que chantaient aussi ses aïeux. Il dépérit, s'il ne retourne au lieu natal.

C'est une plante de la montagne, il faut que sa racine soit dans le rocher; elle ne peut prospérer si elle n'est battue des vents et des pluies; la terre, les abris et le soleil de la plaine la font mourir.

Avec quelle joie il reverra son toit de bruyère! Comme il visitera les saintes reliques de son indigence!

Doux trésors! se dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais,
Comme l'on sortirait d'un songe.

L'Arabe n'oublie point le puits du chameau, la gazelle et surtout le cheval, compagnon de ses courses; le nègre se rappelle toujours sa case, sa zagaie, son bananier et le sentier du zèbre et de l'éléphant.

Qu'y a-t-il de plus heureux que l'Esquimau dans son épouvantable patrie! Que lui font les fleurs de nos climats auprès des neiges du Labrador, nos palais auprès de son trou enfumé? Il s'embarque au printemps avec son épouse sur quelque glace flottante. Entraîné par les courants, il s'avance en pleine mer sur ce trône du dieu des tempêtes. *Chateaubriand.*

232. LA GLOIRE.

La gloire est le cri de la sympathie et de la reconnaissance; c'est la dette de l'humanité envers le génie; c'est le prix des services qu'elle reconnaît en avoir reçu, et qu'elle lui paye avec ce qu'elle a de plus précieux, son estime.

Il faut donc aimer la gloire parce que c'est aimer les grandes ehoses, les longs travaux, les services effectifs rendus à la patrie et à l'humanité en tout genre, et il faut dédaigner la réputation, les succès d'un jour et les petits moyens qui y conduisent; il faut songer à faire, à beaucoup faire, à bien faire, et non à paraître; car, règle infaillible, tout ce qui paraît sans être, bientôt disparaît; mais tout ce qui est, par la vertu de sa nature, paraît tôt ou tard.

La réputation est presque toujours contemporaine; mais il n'y a jamais un grand intervalle entre le tombeau d'un grand homme et la gloire. *Victor Cousin.*

233. LES CLOCHES NATALES.

J'aime à entendre les sons de la cloche lointaine qui appelle l'homme des champs au temple, le dimanche. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoute le pieux murmure en silence. Chaque frémissement de l'airain porte l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion et la délectable mélancolie de ma première enfance à mon âme naïve.

Oh! quel cœur si mal fait n'a tressailli de joie au bruit des cloches qui frémirent sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie, qui publièrent la sainte allégresse de son père et les joies encore plus ineffables de sa mère, dans les lieux d'alentour.

Le son de la cloche natale plonge notre âme dans des rêveries enchantées où tout se trouve: religion, famille et le berceau et la tombe et le passé et l'avenir.

Chateaubriand.

234. L'EXILÉ.

Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé!

»J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes pas reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais: «Heureux celui qui retrouve, le soir, le foyer domestique et s'y assied au milieu des siens!» L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête? elle me chasse comme eux, et qu'importe où! L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles; mais ce ne sont pas les fleurs ni les arbres de mon pays: ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance; il ne rappelle aucun souvenir à mon âme. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux; mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

On m'a demandé: «Pourquoi pleurez-vous?» et, quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenait point. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfants, comme l'olivier de ses rejetons; mais aucun de ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de ces enfants ne m'appelait son frère. L'exilé partout est seul.

Il n'y a d'amis, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.»

Pauvre exilé! cesse de gémir: tous sont bannis comme toi, tous voient passer et s'évanouir pères, frères, épouses, amis. La patrie n'est point ici-bas; l'homme vainement l'y cherche; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé!

Lamennais.

235. L'AMITIÉ.

Tendre amitié, délices des bons cœurs, c'est dans le ciel que tu pris naissance.

Tu descendis sur la terre aux premiers chagrins des mortels. Tu vins les soutenir, les consoler, leur faire supporter la vie.

Le Créateur, toujours attentif à soulager par un bienfait chacun des malheurs de la nature, t'opposa seule à toutes les peines des humains. Toi seule donnée à l'homme, rendis la mesure de ses biens plus grande que celle de ses maux.

Sans toi, jouets éternels du sort, nous passerions dans les pleurs les longs instants de cette courte vie. Sans toi, frêles vaisseaux, privés de gouvernail et de pilotes, toujours battus par des vents contraires, portés çà et là sur une mer semée d'écueils, nous péririons sans être plaints, ou nous échapperions pour souffrir encore.

Tu deviens le port tranquille où l'on se réfugie pendant l'orage, où l'on se félicite après le danger.

Par toi les malheureux oublient leurs peines, les heureux doublent leurs plaisirs.

Bienfaitrice de tous les hommes, tu leur donnes des jouissances que le remords et la crainte ne viennent point empoisonner.

Florian.

236. REGRETS SUR MA VIEILLE ROBE DE CHAMBRE.

Pourquoi ne l'avoir pas gardé? Elle était faite à moi, j'étais fait à elle. Elle moulait tous les plis de mon corps sans le gêner; j'étais pittoresque et beau. L'autre, roide, empesée, me mannequine. Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât; car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre était-il couvert de poussière, un de ses pans s'offrait à l'essuyer. L'encre épaisse refusait-elle de couler de ma plume, elle présentait le flanc. On y voyait tracés en longues raies noires les fréquents services qu'elle m'avait rendus. Ces longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille. A présent, j'ai l'air d'un riche fainéant; on ne sait qui je suis.

Sous son abri, je ne redoutais ni la maladresse d'un valet, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre; je suis devenu l'esclave de la nouvelle.

Le dragon qui surveillait la toison d'or ne fut pas plus inquiet que moi. Le souci m'enveloppe.

A chaque instant je dis: Maudit soit celui qui inventa l'art de donner du prix à l'étoffe commune, en la teignant en écarlate! Maudit soit le précieux vêtement que je révère! Où est mon ancien, mon humble, mon commode lambeau de calemande?

Mes amis, gardez vos vieux amis; mes amis, craignez l'atteinte de la richesse. Que mon exemple vous instruise. La pauvreté a ses franchises; l'opulence a sa gêne.

Diderot.

237. LA VRAIE CHARITÉ.

Il ne s'agit point d'épuiser sa bourse et de verser l'argent à pleines mains; je n'ai jamais vu que l'argent fît aimer personne. Vous aurez beau ouvrir vos coffres; si vous n'ouvrez aussi votre cœur, celui des autres vous restera toujours fermé. C'est votre temps, ce sont vos soins, vos affections, c'est vous-même qu'il faut donner; car, quoi que vous puissiez faire, on sent toujours que votre argent n'est point vous.

Il y a des témoignages d'intérêt et de bienveillance qui font plus d'effet et sont réellement plus utiles que tous les dons. Combien de malheureux, de malades, ont plus besoin de consolations que d'aumônes! combien d'opprimés à qui la protection sert plus que l'argent! Raccommodez les gens qui se brouillent, prévenez les procès, portez les enfants au devoir, les pères à l'indulgence, empêchez les vexations, employez, prodiguez votre crédit en faveur du faible à qui on refuse justice et que le puissant accable. Déclarez-vous hautement le protecteur des malheureux. Soyez juste, humain, bienfaisant. Ne faites pas seulement l'aumône, faites la charité; aimez les autres, et ils vous aimeront; servez-les, et ils vous serviront; soyez leur père, et ils seront vos enfants. *J.-J. Rousseau.*

238. LA BONNE CONSCIENCE ET LE REMORDS.

Le plaisir attaché au témoignage de la bonne conscience est pur; les autres plaisirs sont très mélangés; il est durable, quand les autres passent vite; enfin il est toujours à notre portée. Au sein même du malheur, l'homme porte en soi une source permanente d'exquises jouissances: car il a toujours la puissance de faire le bien, tandis que le succès, dépendant de mille circonstances dont nous ne sommes pas les maîtres, ne peut donner qu'un plaisir rare et précaire.

Comme la vertu a ses jouissances, le crime aussi a ses douleurs. La souffrance qui suit la faute est la juste rançon du plaisir que nous y avons trouvé, et elle naît souvent avec lui. Elle empoisonne les joies coupables et les succès qui ne sont pas légitimes. Elle blesse, elle déchire, elle mord, pour ainsi dire, et c'est de là que lui vient son nom. Cette souffrance, il suffit d'être homme pour l'avoir connue: c'est le remords.

Cousin.

239. L'ESPÉRANCE.

Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la religion et de la vertu. Elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres et aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir; quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans la main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse. Rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés; la foi et la charité l'appellent: «ma sœur!» Elle se nomme l'espérance. *Chateaubriand.*

240. LE TEMPS.

Si l'on pouvait avoir un peu de patience, on s'épargnerait bien des chagrins. Le temps en ôte autant qu'il en donne. Vous savez que nous le trouvons un vrai brouillon, mettant, remettant, rangeant, dérangeant, imprimant, effaçant, approchant, éloignant, et rendant toutes choses bonnes et mauvaises et quasi toujours méconnaissables. Il n'y a que notre amitié que le temps respecte et respectera toujours.

Mad. de Sévigné.

241. LE BONHEUR.

On n'est heureux ni par la fortune, ni par les dignités, ni par le savoir, ni par les plaisirs du monde, ni par la solitude.

On est heureux par le témoignage d'une conscience sans reproche: c'est là que se trouvent la paix, le plaisir solide de l'âme, le bonheur. Et dans cette matière, nos écrivains sacrés se sont montrés bien plus éclairés que tous les sages de l'antiquité.

Ce bonheur est au pouvoir de tous, et il n'est au pouvoir de personne de nous le ravir. Il est indépendant de tous les accidents de la vie humaine: il reste dans nous, quand tout périt autour de nous.

L'homme vertueux peut bien souffrir; mais, dans le calme de son âme pure, il ne voudrait pas changer sa destinée contre celle des méchants qui sembleraient être les plus heureux des mortels. *Frayssinous.*

242. L'HOMME EST COMME UNE FLEUR.

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les

générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide: rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile.

Toi-même, ô mon fils, mon cher fils! toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur, qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose; tu te verras changer insensiblement; les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe: il ne t'en restera qu'un triste souvenir; la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur.

Ce temps te paraît éloigné. Hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive: ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher.

Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix.

Fénelon: Télémaque.

243. IMMORTALITÉ DE L'AME.

S'il est impossible de nier que l'homme espère jusqu'au tombeau, s'il est certain que les biens de la terre, loin de combler nos souhaits, ne font que creuser l'âme, et en augmenter le vide, il faut en conclure qu'il y a quelque chose au delà du temps.

Loin de nous plaindre que le désir de félicité ait été placé dans ce monde et son but dans l'autre, admirons en cela la bonté de Dieu. Puisqu'il faut, tôt ou tard, sortir de la vie, la Providence a mis au delà du terme un charme qui nous attire, afin de diminuer nos terreurs du tombeau.

Quand une mère veut faire franchir une barrière à son enfant, elle lui tend de l'autre côté un objet agréable pour l'engager à passer.

Chateaubriand.

244. L'INFINI.

J'ai roulé des milliers de fois la pensée de l'infini dans mes yeux et dans mon esprit, en regardant du haut d'un promontoire ou du pont d'un vaisseau le soleil se coucher sur la mer, et plus encore en voyant l'armée des étoiles commencer, sous un beau firmament, sa revue et ses évolutions devant Dieu.

Quand on pense que le télescope d'Herschell a compté déjà plus de cinq millions d'étoiles, que chacune de ces étoiles est un monde plus grand et plus important que ce globe de la terre; que ces cinq millions de mondes ne sont que les bords de cette création; que si nous parvenions sur le plus éloigné, nous apercevrions de là d'autres abîmes d'espace infini comblés d'autres mondes incalculables, et que ce voyage durerait des myriades de siècles, sans que nous pussions atteindre jamais les limites entre le néant et Dieu, on ne compte plus, on ne chante plus: on reste frappé de vertige et de silence, on adore, et l'on se tait.

Lamartine, Lectures pour tous.

245. DIEU PROUVÉ PAR L'ORDRE DE L'UNIVERS.

Si j'entre dans une maison, j'y vois des fondements posés de pierre solide, pour rendre l'édifice durable: j'y vois des murs élevés, avec un toit qui empêche la pluie de pénétrer au dedans; je remarque, au milieu, une place vide, qu'on nomme une cour, et qui est le centre de toutes les parties de ce tout; je rencontre un escalier, dont les marches sont visiblement faites pour monter; des appartements dégagés les uns des autres pour la liberté des hommes qui logent dans cette maison; des chambres avec des portes pour y entrer, des serrures et des clefs pour fermer et pour ouvrir; des fenêtres par où la lumière entre, sans que le vent puisse entrer avec elle; une cheminée pour faire du feu sans être incommodé de la fumée; un lit pour se coucher; des chaises pour s'asseoir; une table pour manger; une écritoire pour écrire.

Jamais aucun homme sensé ne s'avisera de dire que cette maison, avec tous ses meubles, s'est faite et arrangée d'elle-même. L'ordre, la proportion, la symétrie, le dessein témoigne de tout l'ouvrage, ne permet point de l'attribuer à une cause aveugle, telle que le hasard.

En voilà assez pour notre conclusion: l'ouvrage du monde entier a cent fois plus d'art, d'ordre, de sagesse, de proportion et de symétrie que tous les ouvrages les plus industrieux des hommes. C'est donc s'aveugler par obstination, que de refuser de reconnaître la main toute-puissante qui a formé l'univers.

Fénelon.

Si une horloge prouve un horloger, si un palais annonce un architecte, comment l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence suprême? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel astre n'en porte pas l'empreinte? Il me semble que le corps du moindre animal démontre une profondeur et une unité de dessein qui doivent à la fois nous ravir en admiration et atterer notre esprit. Non seulement ce chétif insecte est une

machine dont tous les ressorts sont faits exactement l'un pour l'autre; non seulement il est né, mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter ni comprendre. Je ne sais s'il y a une preuve plus frappante, et qui parle plus fortement à l'homme, que cet ordre admirable qui règne dans le monde, et si jamais il y a eu un plus bel argument que ce verset: «Les cieux racontent la gloire de Dieu.» *Voltaire.*

Il est un Dieu. Les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent! L'insecte bourdonne ses louanges: l'éléphant le salue au lever du jour; l'oiseau le chante dans le feuillage; la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit: «Il n'y a point de Dieu!»

Il n'a donc jamais celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre! La nature est-elle si loin de lui qu'il ne l'ait pu contempler? ou la croit-il le simple résultat du hasard? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait? *Chateaubriand.*

246. PARABOLE DU SEMEUR.

Un homme sortit pour semer. Et pendant qu'il semait, des grains tombèrent le long du chemin, et les oiseaux du ciel vinrent et les mangèrent; d'autres grains tombèrent sur un terrain pierreux; ils levèrent bien vite, mais ils séchèrent, faute d'humidité. D'autres tombèrent dans des épines, et les épines croissant en même temps, les étouffèrent. D'autres tombèrent dans une bonne terre et produisirent des fruits: l'un trente, l'autre soixante, l'autre cent pour un. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.

La semence, c'est la parole de Dieu. Ce qui tombe le long du chemin désigne ceux qui écoutent la parole; le démon vient ensuite et enlève cette parole de leur cœur, de peur qu'en croyant ils ne soient sauvés. Ce qui tombe sur la pierre, ce sont ceux qui, ayant entendu la parole, la reçoivent avec joie; mais elle n'a point en eux de racine, ils ne croient que pour un temps et au moment de la tentation, ils se retirent. Ce qui tombe dans les épines, ce sont ceux qui écoutent la parole, mais en qui elle est étouffée par les soucis de ce siècle, les richesses et les voluptés de la vie, en sorte qu'ils ne portent point de fruit. Mais ce qui tombe dans la bonne terre, ce sont ceux qui, ayant écouté la parole avec un cœur bon et pur, la conservent et portent du fruit par la patience.

Bible illustrée.

247. L'ENFANT PRODIGUE.

Un homme avait deux fils. Et le plus jeune dit à son père: «Mon père, donnez-moi la portion de votre bien qui doit me revenir.» Et le père leur fit le partage de son bien.

Et peu de jours après, le plus jeune fils, ayant rassemblé tout ce qu'il avait, partit pour une région étrangère et lontaine; et il y dissipa son bien dans une vie d'excès et de débauche.

Après qu'il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à sentir le besoin. Il se mit donc au service d'un habitant de ce pays, qui l'envoya à sa maison des champs pour garder les pourceaux. Il désirait se rassasier des cosses que mangeaient les pourceaux, et personne ne lui en donnait. Rentrant alors en lui-même, il dit: «Combien de mercenaires, dans la maison de mon père, ont du pain en abondance! et moi, ici, je meurs de faim. Je me lèverai et j'irai vers mon père, et je lui dirai: «Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, traitez-moi comme l'un de vos mercenaires.» Et se levant, il vint vers son père.

Comme il était encore loin, son père le vit, et touché de compassion il accourut, se jeta à son cou et le baisa. Le fils lui dit: «Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils.» Et le père dit à ses serviteurs: «Apportez vite sa robe première, et l'en revêtez. Mettez-lui un anneau au doigt, et une chaussure aux pieds. Amenez aussi le veau gras et tuez-le; mangeons et réjouissons-nous; car mon fils que voilà était mort, et il revit; il était perdu, et il est retrouvé.» Et ils commencèrent à manger et à se réjouir.

Or, le fils aîné était aux champs. Comme il revenait et approchait de la maison, il entendit le bruit de la symphonie et de la danse. Il appela un de ses serviteurs, et lui demanda ce que c'était. Le serviteur lui répondit: «Votre frère est revenu, et votre père a tué le veau gras, parce qu'il a recouvré son fils sain et sauf.» Et s'étant courroucé, il ne voulut pas entrer. Son père, étant sorti, se mit à le prier; mais il répondit à son père: «Voilà que je vous sers depuis tant d'années; je n'ai jamais manqué à aucun de vos commandements, et jamais vous ne m'avez donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis; mais, lorsque ce fils qui a dévoré son bien est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras.» Le père lui dit: «Mon fils, vous êtes, vous, toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous; mais il fallait faire un festin et se réjouir, parce que votre frère était mort, et il revit; il était perdu, et il est retrouvé.» *Nouveau Testament (traduit par Lamennais).*

248. LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN.

Deux hommes montèrent au temple pour prier. L'un était pharisien, l'autre publicain. Le pharisien se tenait debout en avant, et priait ainsi en lui-même: «Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères; ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède.»

Et le publicain, se tenant au loin, n'osait pas même lever les yeux au ciel; mais il frappait sa poitrine, disant: «Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur.»

Je vous le dis: Celui-ci s'en retourna chez lui justifié, et non pas l'autre, car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

249. LE BON SAMARITAIN.

Un homme allant de Jérusalem à Jéricho tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies, et s'en allèrent, le laissant à demi mort.

Or, il arriva qu'un prêtre allait par le même chemin; il vit cet homme et passa outre.

Un lévite étant venu près de là, le vit aussi, et passa de même. Mais un Samaritain, qui voyageait, vint à passer près de cet homme, et, l'ayant vu, fut touché de compassion. S'étant approché, il versa de l'huile et du vin sur ses plaies, et les pansa; il le mit ensuite sur son cheval, et le conduisit dans une hôtellerie, où il prit soin de lui. Le lendemain, il tira de sa bourse deux deniers et les donna au maître de l'hôtellerie en lui disant: «Ayez soin de cet homme, et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour.»

Lequel des trois vous semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs?

250. LE SUPRÊME COMMANDEMENT.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous même.

251. DÉCALOGUE (LES DIX COMMANDEMENTS).

Je suis l'Éternel ton Dieu, qui t'ai tiré du pays d'Égypte, de la maison de servitude, tu n'auras point d'autres dieux devant ma face.

Tu ne prendras point le nom de l'Éternel ton Dieu en vain, car l'Éternel ne tiendra point pour innocent celui qui aura pris son nom en vain.

Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier.

Honore ton père et ta mère, comme l'Éternel ton Dieu te l'a commandé, afin que tes jours soient prolongés, et que tu sois heureux sur la terre que l'Éternel ton Dieu te donne.

Tu ne tueras point.

Tu ne commettras point d'adultère.

Tu ne déroberas point.

Tu ne diras point de faux témoignage contre ton prochain.

Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain; tu ne convoiteras point la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui soit à ton prochain.

252. LA PRIÈRE.

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger, et votre âme plus contente? La prière rend l'affliction moins douloureuse, et la joie plus pure: elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à celui qui vous y a mis? Est-ce que nul désir ne vous presse? ou ce désir est-il muet?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur, et relèvent leurs têtes languissantes. Il y a toujours des vents brûlants, qui passent sur l'âme de l'homme, et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit. *Lamennais.*

253. LOUANGES DE DIEU.

Dieu a fait toutes choses; le soleil pour régler le jour, et la lune pour éclairer la nuit.

Il a fait l'énorme baleine, ainsi que l'éléphant, et le petit vermisseau qui rampe sur la terre.

Les petits oiseaux chantent les louanges de Dieu, quand ils gazouillent doucement sous les ombrages verts.

Les rivières et les ruisseaux louent Dieu, lorsqu'ils murmurent mélodieusement sur les cailloux unis.

Louons Dieu; car il est très grand. Bénissons Dieu, car il est très bon.

254. INVOCATION A DIEU.

Grand Dieu, dont la seule présence soutient la nature et maintient l'harmonie des lois de l'univers; vous qui, du trône immobile de l'empyrée, voyez rouler sous vos pieds toutes les spheres célestes sans choc et sans confusion; qui, du sein du

repos, reproduisez à chaque instant leurs mouvements immenses et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux et de mondes, rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée! Qu'elle soit dans le silence! Qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses!

Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création; mais l'homme est votre être de choix, vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour; ce sentiment divin, se répandant partout, réunira les nations ennemies; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme, le fer homicide n'armera plus sa main; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations; l'espèce humaine, maintenant affaiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau et se multipliera sans nombre; la nature, accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité: et nous, Dieu bienfaiteur, nous l'observerons sans cesse pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration. *Buffon.*

255. PROVERBES ET LOCUTIONS PROVERBIALES.

L'aurore est l'amie des Muses.
Heure du matin, heure du gain.
Le temps perdu ne se répare jamais.
Le temps est de l'argent.
Qui veut, peut.
Tout est possible.
Travail qui plaît est à demi fait.
Il faut semer pour recueillir.
Rien ne s'acquiert sans peine.
Il n'est point de roses sans épines.
Qui bien fera bien trouvera.
Aide-toi, le ciel t'aidera.
A toile ourdie Dieu envoie le fil.
Chacun est l'artisan de sa fortune.
Comme on fait son lit on se couche.
Le paresseux est frère du mendiant.
Instruction est mère de fortune.
Par savoir vient avoir.
Expérience passe science.
Qui ne voit rien ne sait rien.
Qui ne sait rien, de rien ne doute.
A l'œuvre on connaît l'artisan.
A l'ongle on connaît le lion.
Qui ne marche pas recule.
Qui ne bouge n'arrive pas.
Qui manque à gagner perd.
Persévérance vient à bout de tout.
Il n'est rien de tel que balai neuf.
La patience vient à bout de tout.
Petit à petit l'oiseau fait son nid.
Qui trop choisit prend le pis.
Paris n'a pas été fait en un jour.
A l'impossible nul n'est tenu.
Chaque chose a son temps.
Autre temps, autres mœurs.
L'art est long, la vie est courte.
C'est la mer à boire.
Hâte-toi lentement.
Qui se hâte trop, se fourvoie.
Trop de zèle gâte tout.
Qui dort dîne.
Ce qui est différé n'est pas perdu.
Mieux vaut tard que jamais.
Qui ne peut galopper, qu'il trotte.
Une maison mal tenue
Est une maison perdue.
Voyage de maître, noce de valet.
La propreté entretient la santé.
Qui vivra verra.
Tous songes sont mensonges.
La nuit porte conseil.
L'homme propose, Dieu dispose.

Tout vient de Dieu.
Après la pluie le beau temps.
Aujourd'hui vif, demain mort.
Dommage rend sage.
A quelque chose malheur est bon.
Nécessité rend industrieux.
Un malheur arrive rarement seul.
Ce qui est fait est fait.
A chose faite point de remède.
Chacun porte sa croix en ce monde.
A chaque jour suffit sa peine.
Les absents ont tort.
Loin des yeux, loin du cœur.
Il a une mémoire de lièvre.
Dire et faire sont deux.
Promettre et tenir sont deux.
Quand le vin est tiré il faut le boire.
Chose promise, chose due.
Les bons comptes font les bons amis.
Amis au prêter, ennemis au rendre.
Point d'argent, point de Suisse.
Qui ne risque rien, n'a rien.
Pauvreté n'est pas vice.
Contentement passe richesse.
Bon renom vaut un héritage.
Qui terre a guerre a.
Le coût fait perdre le goût.
Vingt têtes, vingt avis.
Autant de têtes, autant d'opinions.
Il y a fagots et fagots.
Méfiance est mère de sûreté.
Qui tire trop la corde, la rompt.
Qui cherche le péril périt.
La lame use le fourreau.
Qui casse les verres les paye.
Plus fait douceur que violence.
Jeu de mains, jeu de vilains.
Il est souple comme un gant.
Nourriture passe nature.
Bénissez ceux qui vous maudissent.
Qui donne mal ne donne rien.
Qui tôt donne, deux fois donne.
Qui donne au pauvre prête à Dieu.
Bien mal acquis ne profite pas.
Une main lave l'autre.
Qui s'aime trop n'a point d'amis.
Telle demande, telle réponse.
A fourbe fourbe et demi.
A beau jeu beau retour.
A bon chat bon rat.
Bon chien chasse de race.

La caque sent toujours le hareng.
Qui bien aime bien châtie.
Tel maître, tel valet.
Nul ne peut servir deux maîtres.
Qui se ressemble s'assemble.
Noblesse oblige.
L'occasion fait le larron.
Il faut hurler avec les loups.
Autant de pays, autant de guises.
Qui se loue s'emboue.
Rien de trop.
Plus de bruit que de besogne.
Trop gratter cuit, trop parler nuit.
Les murailles ont des oreilles.
Chien qui aboie ne mord pas.
Quand la langue travaille beaucoup,
Les mains ne font rien du tout.
Dans le doute abstiens-toi.
Chacun son métier.
Bon métier fonds assuré.
Vaut mieux bien faire que bien dire.
La lettre tue, l'esprit vivifie.
La belle plume fait le bel oiseau.
Chaque médaille a son revers.
L'habit ne fait pas le moine.
Robe de velours, ventre de son.
A bon vin point d'enseigne.
Tout ce qui reluit n'est pas or.
A chaque oiseau son nid est beau.
Chacun a son goût.
Les apparences sont trompeuses.
Vois à qui tu te fies.
Chat échaudé craint l'eau froide.
A bon entendeur peu de paroles.
Une fois n'est pas coutume.
Il n'y a si bon cheval qui ne bronche.
Qui a bu boira.
Mauvaise herbe croît toujours.
Qui se fâche, a tort.
Qui s'excuse s'accuse.
Il y a anguille sous roche.
Mal gagné, mal dépensé.
Richesse donne hardiesse.
Nécessité n'a point de loi.
Il faut faire de nécessité vertu.
Ventre affamé n'a point d'oreilles.
Il n'est sauce que d'appétit.
L'appétit vient en mangeant.
Avec l'âge on devient sage.
Rira bien qui rira le dernier.
La fin couronne l'œuvre.

Etre sur les épines.
Faire la barbe à quelqu'un.
Brider l'âne par la queue.
Bâtir des châteaux en Espagne.
Tomber des nues.
Faire la mouche du coche.

Faire une querelle d'Allemand.
Jeter le manche après la cognée.
Avoir la tête près du bonnet.
Battre l'eau avec un bâton.
Etre plus heureux que sage.
Avoir deux cordes à son arc.

Heureux commencement est la moitié de l'œuvre.
Besogne qui plaît est à demi faite.
Le fardeau qu'on aime n'est qu'à demi pesant.
Besogne bien commencée est à moitié faite.
Bienfait reproché est à demi oublié.
La charité est la perfection de la loi.
Charité bien entendue commence par soi-même.
Une bonne action ne reste jamais sans récompense.
Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.
Qui sert tout le monde n'oblige personne.
Oignez vilain il vous poindra, poignez vilain il vous oindra.
Il faut séparer l'ivraie du bon grain.
On ne saurait manier du beurre qu'on ne s'engraisse les doigts.
A laver le nègre on perd sa lessive.
A barbe rousse et noirs cheveux, ne t'y fie si tu ne veux.
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.
Méchant accommodement vaut mieux que bon procès.
Une conscience pure est le plus doux oreiller.
L'oreiller du méchant est plein d'épines.
Le pain mal acquis remplit la bouche de gravier.
On croit rarement ceux qui ont une fois menti.
Promettre à quelqu'un monts et merveilles.
Ils s'entendent comme larrons en foire.
Ce sont toujours les meilleurs fruits que les oiseaux becquettent les premiers.
Coup de langue est pire que coup de lance.
C'est Gros-Jean qui en remontre à son curé.
Il faut tourner sept fois la langue dans la bouche avant de parler.
Il ne faut pas parler de corde dans la maison du pendu.
De l'abondance du cœur la bouche parle.
Il n'est pire eau que l'eau qui dort.
Ce ne sont pas les épis qui lèvent la tête qui sont les plus pleins.
Il n'y a si petit buisson qui ne porte ombre.
Souris qui n'a qu'un trou, est bientôt prise.
A 30 ans on ne compte pas les années, à 60 on compte les jours.
Tel qui rit vendredi dimanche pleurera.
Il faut attendre au soir pour dire le jour beau.
Il ne faut pas chanter victoire avant le combat.
Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.
Vieille amitié ne craint pas rouille.
En toute chose il faut considérer la fin.
Tout réussit à qui la fortune sourit.
Les chevaux courent les bénéfices, les ânes les attrapent.
Quand l'arc est trop tendu il casse.
Tout advient à celui qui sait attendre.
Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise.

Pensées de poètes passées en proverbes.

Qui peut vivre infâme est indigne du jour.
L'honneur aux grands cœurs est plus cher que la vie.
Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

Corneille.

Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte.
Là où la chèvre est liée, il faut bien qu'elle broute.
Le véritable Amphytrion est l'Amphytrion où l'on dîne.
Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage. *Molière.*

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Sur les ailes du temps la tristesse s'envole.
Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
La raison du plus fort est toujours la meilleure.

La Fontaine.

Qui veut voyager loin, ménage sa monture.
Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.
Les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

J. Racine.

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.
L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.
Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Un dîner réchauffé ne valut jamais rien. *Boileau.*

Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.

Crébillon.

Un mortel bienfaisant approche de Dieu même.
Plus l'homme est éclairé, plus il voit son néant.

Racine (le fils).

Les femmes d'esprit sont-elles jamais laides?

Piron.

L'esprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a.
Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

Gresset.

Du triomphe à la chute, il n'est souvent qu'un pas.
La peine suit le crime, elle arrive à pas lents.
On a perdu bien peu quand on garde l'honneur.
A gens d'honneur promesse vaut serment.
Travailler est le lot et l'honneur d'un mortel.
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.
C'est être bon à rien, de n'être bon qu'à soi.
Le secret de tout dire est celui d'ennuyer.
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est pas faite.
A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

Voltaire.

Chassez le naturel, il revient au galop. *Destouches.*

II. HISTOIRE, MYTHOLOGIE, TRADITION.

HISTOIRE UNIVERSELLE ET SURTOUT DE FRANCE.

1. LA CRÉATION DU MONDE.

Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. — La terre était encore déserte, vide et ténébreuse, toute couverte d'eaux profondes. Et Dieu dit: «Que la lumière soit!» Et la lumière fut. Ce fut le premier jour.

Le second jour Dieu dit: «Que le firmament soit fait.» Et aussitôt s'étendit la belle voûte du ciel bleu.

Le troisième jour Dieu dit: «Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un même lieu et que la terre paraisse!» Et cela se fit ainsi. La terre et la mer, les sources, les ruisseaux et les fleuves étaient là. — Ensuite Dieu commanda à la terre de produire des plantes et des arbres de toute espèce; et en même temps la terre fut ornée de mille fleurs aux couleurs variées et d'arbres verts.

Le quatrième jour Dieu dit: «Que des corps lumineux soient dans le firmament du ciel;» et le soleil, la lune et les étoiles commencèrent à luire.

Le cinquième jour Dieu dit: «Qu'il y ait des poissons dans l'eau et des oiseaux dans l'air!» A la parole du Seigneur ces créatures existèrent.

Le sixième jour Dieu commanda: «Que la terre produise des animaux de toute espèce!» Et cela se fit aussitôt. Ensuite Dieu dit: «Faisons l'homme à notre image et qu'il commande à toute la terre!» Et Dieu forma le corps de l'homme du limon de la terre, et il lui inspira une âme immortelle. Ainsi fut créé le premier homme. Dieu le nomma Adam, c'est à dire, tiré de la terre.

Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites; et elles étaient très bonnes.

Le septième jour Dieu se reposa, et il bénit et sanctifia ce jour.

Bible illustrée.

2. LE DÉLUGE.

Peu à peu tous les hommes se corrompirent. Noé seul resta juste. C'est pourquoi Dieu dit: «Encore cent vingt ans, et j'exterminerai les hommes de dessus la terre.» Il dit à Noé: «Faites-vous une arche, de trois cents coudées de long, de cinquante de large et de trente de haut. Vous ferez à la partie supérieure une fenêtre et sur le côté la porte. Je vais détruire par un déluge tout ce qui respire sur la terre. Mais j'établirai mon alliance avec vous, et vous entrerez dans l'arche avec votre famille. Vous y prendrez aussi une paire d'animaux de chaque espèce, et la nourriture nécessaire.»

Après que Noé eut travaillé cent ans à l'arche, sous les yeux de tous, et qu'il eut vainement prêché aux hommes la pénitence, le Seigneur lui dit: «Entrez maintenant dans l'arche avec tous les vôtres; dans sept jours je ferai pleuvoir, et la pluie tombera pendant quarante jours et quarante nuits.»

Lorsque les sept jours furent écoulés, le déluge commença. Toutes les fontaines des abîmes furent ouvertes, et l'eau tomba du ciel à torrents, tandis que l'arche se balançait tranquillement sur les flots. Les hommes désespérés, grimpèrent en vain sur les sommets des montagnes. L'eau montait toujours. Elle s'éleva jusqu'à quinze coudées au dessus du sommet des plus hautes montagnes. Ainsi périrent tous les êtres animés qui se mouvaient sur la terre depuis l'homme jusqu'aux animaux, et depuis l'oiseau qui vit dans l'air, jusqu'aux reptiles qui se traînent à la surface de la terre. Il ne resta que Noé et ceux qui étaient avec lui dans l'arche.

Bible illustrée.

3. LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE.

Les Égyptiens sont les premiers qui aient su les règles du gouvernement. Cette nation grave et sérieuse connut d'abord la vraie fin de la politique, qui est de rendre la vie commode et les peuples heureux. La température toujours uniforme du pays y faisait les esprits solides et constants. Comme la vertu est le fondement de toute la société, ils l'ont soigneusement cultivée. Leur principale vertu a été la reconnaissance. La gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnaissants de tous les hommes fait voir qu'ils étaient aussi les plus sociables : les bienfaits sont le lien de la concorde publique et particulière. Qui reconnaît les grâces, aime à en faire; et en bannissant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien demeure si pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas sensible. Leurs lois étaient simples, pleines d'équité, et propres à unir entre eux les citoyens.

Ce n'était pas sur les choses inanimées que l'Égypte travaillait le plus. Ses plus nobles travaux et son plus bel art

consistaient à former les hommes. La Grèce en était si persuadée, que ses plus grands hommes, un Homère, un Pythagore, un Platon, Lycurgue même et Solon, ces deux grands législateurs, et les autres qu'il n'est pas besoin de nommer, allèrent apprendre la sagesse en Egypte. Dieu a voulu que Moïse même fût instruit dans toute la sagesse des Égyptiens : c'est par là qu'il a commencé à être puissant en paroles et en œuvres. La vraie sagesse se sert de tout, et Dieu ne veut pas que ceux qu'il inspire négligent les moyens humains qui viennent aussi de lui à leur manière. *Bossuet.*

4. LES PHÉNICIENS.

Dans l'énumération des peuples civilisés, les Phéniciens viennent à la suite des Égyptiens.

Ils furent les intermédiaires les plus actifs des relations qui s'établirent entre les peuples, depuis l'océan Indien jusqu'à l'ouest et au nord de l'ancien continent. Bornés dans leur culture intellectuelle, moins familiers avec les beaux-arts qu'avec les arts mécaniques, ils n'apportèrent pas dans leurs créations la même grandeur que les habitants de la vallée du Nil, doués d'une organisation plus sensible. Cependant par l'activité et la hardiesse qu'ils déployèrent dans leurs entreprises commerciales, surtout par l'établissement de nombreuses colonies, ils contribuèrent plus que toutes les autres races qui peuplèrent les bords de la Méditerranée à la circulation des idées. Mais ce qui contribua le plus peut-être à étendre l'influence des Phéniciens sur la civilisation, ce fut le soin qu'ils prirent de répandre partout l'écriture alphabétique, dont ils se servaient depuis longtemps.

A. de Humboldt, tr. par Ch. Galusky.

5. LA MYTHOLOGIE GRECQUE.

L'imagination grecque voulant donner une âme à chaque objet peupla la terre de dieux et le ciel de passions.

Ainsi on divinisa la nature, et les fables d'Hésiode et d'Homère devinrent la religion des Grecs.

Selon cette croyance, une puissance infinie, une lumière pure, un amour divin qui établissait partout l'harmonie, tira l'univers du chaos, et créa les dieux et les hommes. Ils se disputèrent l'empire. La Terre fit la Guerre au Ciel. Les Titans attaquèrent les dieux; ceux-ci furent vainqueurs et nous soumirent pour toujours.

La race immortelle se multiplia; Saturne, né du Ciel et de la Terre, eut trois fils, qui se partagèrent l'univers.

Jupiter gouverna le ciel; Neptune régna sur les mers, et Pluton dans les enfers.

Tous les autres dieux exécutaient leurs ordres ; Vulcain présidait au feu, Cérès aux moissons, Mars à la guerre ; Vénus inspirait les tendres passions ; Minerve donnait la sagesse ; Mercure conduisait les orateurs à la tribune et les ombres dans le Tartare ; Thémis tenait les balances de la justice ; Jupiter lançait la foudre pour effrayer le crime : sa cour, centre de la lumière éternelle, était le séjour du bonheur. Chaque fleuve avait sa divinité, chaque fontaine sa naïade. Bacchus animait la gaieté des vendangeurs ; les Grâces répandaient leur charme sur les traits de la beauté, sur les écrits des poètes ; Apollon et les Muses électrisaient tous les talents ; Vulcain forgeait des armes ; la gaieté même était protégée par Momus et par la Folie ; les rayons de Diane éclairaient doucement l'obscurité des nuits, et les pavots rafraîchissants de Morphée faisaient oublier aux mortels leurs travaux, leurs fatigues et toutes leurs douleurs, excepté celle du remords.

Les hommes recevaient des dieux tous les biens et les accusaient d'être les auteurs de leurs maux. La divinité punissait les fautes par le malheur.

Les Grecs, croyant les dieux semblables aux hommes leur créaient un bonheur pareil à celui qui était l'objet de leurs désirs.

Le ciel avait ses fêtes et ses banquets ; la jeunesse, sous les traits d'Hébé, distribuait l'ambroisie et versait le nectar. La lyre d'Apollon faisait retentir les voûtes de l'Olympe de son harmonie. Dès le matin, l'Aurore ouvrait les portes du ciel et répandait sur la terre la fraîcheur de l'air et le double parfum de Flore, déesse des fleurs, de Pomone, déesse des fruits. Phébus, montant sur le char du soleil, inondait le monde de torrents de lumière ; et lorsque Éole, dieu des vents, rassemblant les orages en furie, avait épouvanté les dryades et les sylvains, divinités des bois, la brillante messagère de Junon, la légère Iris, annonçait à la terre, par la trace vivement colorée de ses pas le retour du calme et de la paix des cieux.

Les dieux, toujours présents, inspirent les vertus et les vices, dirigent tous les penchants des hommes, sont témoins de toutes leurs actions, et lisent dans leurs pensées.

Ainsi, des milliers de divinités combattent dans le cœur des mortels. Si les unes les égarent, si d'autres s'efforcent de les mener à la vertu, la Mort et les Parques terminent ce débat : son inexorable faux et leurs ciseaux cruels tranchent les destinées humaines. Alors Mercure ne protège plus le larcin ; Vénus ne sourit plus aux plaisirs ; le terrible Mars n'excite plus au carnage : les lois de Jupiter s'exécutent. L'homme a passé le Styx dans la barque du vieux Caron ; il entre dans le sombre empire de Pluton. Minos, Éaque et Rhadamante le jugent à l'inflexible tribunal des enfers. S'il a fait du bien pendant sa vie, il est

conduit dans les bosquets charmants de l'Élysée, où il jouit d'une paix constante, d'un printemps éternel, au milieu des héros vertueux, des rois bienfaisants, des sages respectés, des orateurs et des poètes célèbres; et là, il retrouve, sans nuages et sans mélange, les épanchements d'une tendre amitié, les affections innocentes, les jeux, les occupations, les exercices et tous les plaisirs qui faisaient le charme de sa vie. Mais s'il a commis des crimes, l'implacable Némésis, divinité vengeresse, s'empare de son cœur; les noires furies le frappent de leurs fouets, le déchirent par leurs serpents, le traînent dans le gouffre de l'Averne et là le livrent aux plus affreux supplices.

On voit que les Grecs, élevés par les Égyptiens, croyaient à l'immortalité de l'âme.

Plusieurs pensaient qu'au bout d'un certain nombre de siècles les ombres buvaient l'onde du fleuve d'oubli ou Léthé, et qu'alors elles revenaient sur la terre reprendre une nouvelle vie.

Tout était sensuel dans cette religion, les peines comme les récompenses. Les dieux mêmes éprouvaient les passions des hommes.

Les guerres de la terre se répétaient dans les cieux. Minerve, Apollon, Mars et Junon combattaient les uns pour détruire, les autres pour sauver Troie, jusqu'au moment où Jupiter, monarque de l'univers, dont un signe faisait trembler la terre et les cieux, rassemblait son immense et céleste conseil, prononçait l'arrêt dicté par le Destin, et forçait toutes les autres divinités à s'y soumettre.

Ainsi la religion des Grecs, inconséquente dans son système, mêlait une foule d'erreurs funestes à un petit nombre de vérités utiles. Elle animait, mais elle altérait tout; et si, d'un côté, elle enseignait l'existence des dieux et l'immortalité de l'âme, si elle promettait des récompenses à la vertu et des punitions aux crimes, de l'autre elle favorisait les passions coupables et divinisait les vices. *L.-P. De Ségur.*

6. LES MUSES.

Les muses étaient au nombre de neuf. Voici leurs noms et leurs attributs.

Clio, ou la gloire, inscrivait sur ses tablettes les hauts faits des héros et le souvenir des choses passées : c'est la muse de l'histoire. Elle avait une couronne de laurier, une trompette et un rouleau de parchemin.

Thalie, amie des festins, présidait à la comédie; couronnée de lierre, chaussée du cothurne, elle tenait un masque à la main.

Melpomène, celle qui chante les vers héroïques, était la muse de la tragédie. Majestueusement vêtue, elle avait le front au-

stère et grave, tenant d'une main des sceptres et des couronnes et de l'autre un poignard.

Euterpe, qui charme, présidait à la musique. On lui attribuait l'invention de la flûte. Elle avait une couronne de roses sur la tête, des instruments de musique à ses pieds.

Érato, ou la muse des amours, présidait à la poésie légère. Elle était couronnée de myrthe et tenait une lyre à la main. A ses pieds jouaient des tourterelles.

Terpsichore, celle qui charme les chœurs, était la muse de la danse. Elle avait la figure d'une jeune fille vive, enjouée, dansant en cadence au bruit d'un tambour de basque.

Polymnie, ou la muse aux hymnes nombreux, présidait à l'ode ou à la poésie lyrique. Elle avait, dit-on, inventé l'harmonie, et on la représentait couronnée de pierreries, vêtue de blanc, la main droite étendue comme pour commander le silence.

Calliope, ou la belle voix, présidait à l'éloquence et à la poésie héroïque. Elle avait une couronne de laurier, la trompette de la renommée et des tablettes.

Uranie, céleste, était la muse de l' astronomie. Elle tenait un globe qu'elle mesurait avec un compas. A ses pieds étaient des instruments de mathématiques. Sa tête était couronnée d'étoiles.

Les Muses n'habitaient pas toujours le même lieu, voyageaient sur un cheval merveilleux nommé Pégase. Ce coursier, qui avait des ailes au dos et qui d'un coup de pied avait fait jaillir la fontaine d'Hippocrène, était né du sang de Méduse, l'une des trois Gorgones, tuée par Persée.

Les anciens ne commençaient jamais leurs repas sans saluer les Muses le verre à la main; les poètes les invoquaient dans leurs chants. On leur offrait le laurier et le palmier. On les représentait souvent groupées autour d'Apollon, jeunes, belles, vêtues avec grâce et simplicité, ornées de tous leurs attributs.

Beleze.

7. LA GUERRE DE TROIE.

La plus célèbre de toutes les expéditions des temps héroïques est sans contredit la prise de Troie, à laquelle prirent part les plus fameux guerriers de la Grèce et de l'Asie et les dieux immortels eux-mêmes. Homère nous en a laissé dans le poème de l'Iliade le merveilleux récit.

La ville de Troie, jadis conquise et saccagée par Hercule, était redevenue riche et florissante sous le règne de Priam. Ce prince avait de sa femme Hécube cinquante fils qui montraient dès leur jeune âge les qualités les plus brillantes. L'un d'eux, nommé Pâris, devait être la cause de la ruine de Troie. Hécube, avait rêvé qu'elle portait dans son sein un flambeau qui devait

embraser toute l'Asie. Effrayée de ce songe, elle consulta l'oracle, qui lui répondit que le fils auquel elle allait donner le jour mettrait la ville en cendres. Priam, informé de cette prédiction, donna l'ordre de faire périr l'enfant au moment de sa naissance. Mais Hécube obtint de l'homme chargé d'exécuter ce cruel arrêt qu'il se contenterait d'exposer le nouveau-né sur le mont Ida.

Des bergers ayant entendu les cris du jeune Pâris, le recueillirent, l'élevèrent avec soin, et bientôt le fils de Priam se fit remarquer par sa beauté, sa force et son adresse.

Tandis que Pâris gardait les troupeaux sur le mont Ida, les dieux de l'Olympe célébraient avec une grande pompe les noces de Thétis et de Pélée. La déesse de la Discorde, exilée des cieux à cause des querelles qu'elle y excitait sans cesse, n'avait point été invitée à la cérémonie, et pour se venger de cet outrage, elle jeta sur la table du festin une pomme d'or sur laquelle étaient inscrits ces mots: «A la plus belle!» Chaque déesse réclama aussitôt le prix de la beauté: une violente dispute s'éleva, et, après de longs débats, trois divinités, Junon, Minerve et Vénus, l'emportèrent au jugement des assistants sur toutes leurs rivales. Mais il s'agissait de prononcer entre les trois, et aucune d'elles n'ayant pu réunir tous les suffrages, Jupiter déclara qu'elles iraient se présenter au berger Pâris, qui déciderait à laquelle devait appartenir la pomme.

Les trois déesses vinrent ensemble trouver le jeune pasteur au milieu des bocages du mont Ida. Chacune, pour se rendre le juge favorable, fit briller à ses yeux les plus magnifiques promesses. Junon lui offrit le pouvoir et la richesse; Minerve, la sagesse et la vertu; Vénus, la plus belle femme de l'univers. Pâris donna la pomme à la dernière, et les deux autres déesses lui jurèrent une haine implacable, qui s'étendit jusqu'au pays qui l'avait vu naître.

Quelque temps après, Priam, célébrant des jeux funèbres, invita les jeunes gens les plus vigoureux et les plus adroits de son royaume à se mesurer avec ses fils. Pâris accourut, entra dans la lice sans être connu, et, au grand étonnement de tout le peuple, il vainquit successivement tous les princes. Mais le plus fort et le plus vaillant, Hector, se présentant le dernier au combat, renversa Pâris et allait l'étouffer pour venger la honte de ses frères, quand le jeune berger sauva ses jours en se faisant connaître. Priam, qui avait admiré sa vigueur et sa bravoure, lui ouvrit ses bras et lui rendit son rang et ses honneurs.

Bientôt Pâris fut envoyé en Grèce pour visiter les principaux souverains de cette contrée. Il vint à la cour du roi de Sparte, Ménélas, qui lui fit un brillant accueil. Ce prince avait pour femme Hélène, sœur de Castor et de Pollux, qui surpassait

en beauté toutes les femmes de son temps. Pâris en devint éperdument épris et ayant réussi à gagner l'affection de la reine il enleva cette épouse infidèle et l'emmena dans sa patrie.

Cette violation des lois les plus sacrées de l'hospitalité souleva dans toute la Grèce une vive indignation. Ménélas parvint sans peine à déterminer les rois les plus puissants à prendre les armes pour venger son affront. Le roi Priam ayant refusé de renvoyer la reine de Sparte à son époux, les princes grecs résolurent d'entreprendre une grande expédition contre la ville de Troie. Le frère de Ménélas, Agamemnon, roi de Mycènes et d'Argos, fut proclamé généralissime des troupes grecques, avec le titre de roi des rois. Sous ses ordres se rangèrent le vieux Nestor, roi de Pylos, célèbre par sa sagesse et son éloquence; Ulysse, roi d'Ithaque, le plus rusé et le plus prudent des Grecs; Ajax, fils de Télamon, roi de Salamine, et le roi de Locride, Ajax, fils d'Oïlée, renommés tous deux pour leur bravoure indomptable; Idoménée, roi de Crète; Philoctète, ami d'Hercule, dont il portait les redoutables flèches; Machaon, fils d'Esculape, qui avait appris de lui tous les secrets de l'art de guérir; Achille enfin, le plus vaillant de tous les héros grecs, fils de Thétis et de Pélée, dont les noces avaient fait naître la première cause de la guerre qui allait éclater.

La déesse, mère d'Achille, aussitôt après l'avoir mis au monde, le plongea dans le Styx, afin de le rendre invulnérable; mais le talon par lequel elle le tenait ne fut pas atteint par les eaux du fleuve infernal, et resta exposé aux blessures comme le corps des simples mortels. L'éducation du jeune héros fut confiée au centaure Chiron, qui lui apprit à tirer de l'arc, à combattre les bêtes féroces, et en fit un guerrier aussi robuste qu'intrépide, en le nourrissant de la moelle des lions et des ours. L'oracle avait révélé à Thétis que son fils acquerrait une gloire incomparable au siège de Troie, mais qu'il y serait tué. Pour l'arracher à sa destinée, la déesse envoya le jeune Achille sous des habits de femme à la cour du roi de Scyros, Lycomède, où il vécut au milieu des filles de ce prince, se livrant à toutes les occupations de leur sexe.

A ce moment, les rois grecs rassemblaient la puissante armée qui devait aller mettre le siège devant la ville de Priam. L'oracle leur avait déclaré par la bouche du devin Calchas qu'ils ne prendraient pas la ville, s'ils n'avaient dans leurs rangs le roi d'Ithaque et le fils de Thétis. Ulysse, qui préférait à la gloire aventureuse des armes les soins paisibles du gouvernement, avait lui-même essayé d'abord de se soustraire à l'appel de ses compatriotes. A la nouvelle de l'arrivée d'un envoyé d'Agamemnon, il contrefit l'insensé et se mit à labourer le sable du rivage en y semant du sel. L'adroit messager, soupçonnant une ruse, prit le jeune Télémaque, fils du roi, et le déposa à l'endroit où allait

passer la charrue. Ulysse leva le soc pour ne pas blesser l'enfant, et montra ainsi qu'il n'avait pas perdu la raison. A peine se fut-il rendu au camp, qu'il fut chargé à son tour de découvrir Achille et de l'amener à tout prix. Après l'avoir cherché vainement dans plusieurs villes de la Grèce, il apprit enfin qu'il était caché à la cour de Lycomède; il s'y rendit déguisé en marchand et portant avec lui des parures, des bijoux destinés aux femmes, parmi lesquels il avait mêlé des armes. Il présenta ces divers objets aux filles du roi en faisant briller à leurs yeux tout l'éclat des pierreries. Tandis que les princesses choisissaient les joyaux, Achille saisit les armes et se fit ainsi découvrir. Ulysse l'emmena aussitôt pour rejoindre l'armée des Grecs.

La flotte fut bientôt réunie tout entière dans le port d'Aulis; mais les vents contraires l'empêchèrent de mettre à la voile. Calchas, consulté par Agamemnon, répondit à ce prince qu'il avait irrité Diane en tuant à la chasse une biche qui lui était consacrée, et que les vents ne redeviendraient favorables que s'il apaisait le courroux de la déesse en lui immolant Iphigénie, sa propre fille. Agamemnon, voyant que le succès de l'expédition dépendait de sa résolution, n'osa se refuser à l'affreux sacrifice qui lui était demandé, et conduisit lui-même sa fille à l'autel pour y être égorgée. Mais Diane se contenta de cet hommage, et livrant une biche à la place d'Iphigénie au couteau sacrificateur, elle mit la jeune Grecque au nombre de ses prêtresses et la transporta en Tauride.

Les Grecs, s'étant enfin embarqués, descendirent sur le rivage d'Asie, et commencèrent ce siège mémorable qui dura dix années entières. Il fut signalé par une foule de combats singuliers où les héros des deux camps déployèrent leurs prouesses, assistés le plus souvent par les dieux, qui avaient pris parti soit pour les Grecs, soit pour les Troyens.

Ménélas défia le ravisseur de sa femme, et il fut convenu que, s'il était vainqueur, Hélène lui serait rendue. Le roi de Sparte, animé par son ressentiment, allait triompher de Pâris, quand celui-ci implora le secours de Vénus, sa protectrice. La déesse, arrivant au moment où il allait périr, le saisit dans ses bras et le déroba aux coups de son adversaire. Ménélas, qui était resté maître du champ de bataille, réclama l'exécution du traité. Mais Pâris refusa encore une fois de rendre Hélène, et sa mauvaise foi redoubla la colère des Grecs.

Toutefois les Troyens se défendaient avec succès derrière leurs murailles, et leur vaillant chef Hector avait fait mordre la poussière à un grand nombre d'ennemis. La peste éclata dans le camp des assiégeants en punition d'un sacrilège du généralissime, qui avait enlevé la fille d'un prêtre d'Apollon, et bientôt une querelle entre Agamemnon et Achille vint mettre le comble

aux malheurs des Grecs. Le roi des rois, dans son orgueil, ayant forcé Achille à lui céder malgré lui une esclave, le héros irrité se retira dans sa tente, et dès lors les Grecs n'éprouvèrent plus que des revers.

Enfin Hector ayant tué de sa main Patrocle, ami d'Achille, celui-ci reprit sa redoutable épée pour venger son compagnon d'armes. Le héros grec reparut sur le champ de bataille avec une armure forgée par Vulcain, dont sa mère Thétis l'avait revêtu elle-même. Les Troyens, à la vue seule des éclairs qui jaillissaient de son casque et de sa cuirasse, reculent en désordre, et, pour échapper à ses coups, ils se précipitent dans les eaux du Xanthe. Achille les y poursuit et en tue un si grand nombre que leurs cadavres amoncelés arrêtent le cours du fleuve. Le Xanthe, indigné de l'audace d'un mortel, soulève ses flots contre lui et l'oblige à la retraite. Mais Neptune et Minerve prêtent au héros une force surhumaine; il presse le Xanthe, qui, reculant à son tour, appelle à son aide le Simoïs et les rivières qui lui versent leurs eaux. La lutte se prolonge jusqu'à ce que Vulcain, envoyé par Junon, force les fleuves à rentrer dans leur lit et à laisser un libre passage au héros.

Achille, arrivant enfin au portes de Troie, y rencontre Hector, qui, troublé lui-même à l'aspect de son formidale adversaire, prend la fuite pour la première fois, et fait en courant le tour de la ville. Achille s'attache à ses pas, et Hector, sur le point d'être atteint, accepte le combat, qu'il soutient avec bravoure. Mais ses traits s'émoussent contre l'impénétrable armure de son ennemi, et le plus vaillant des Troyens succombe.

Achille, après l'avoir dépouillé de ses armes, l'attache à son char à l'aide d'une courroie passée dans les talons du vaincu et le traîne trois fois autour des murs de Troie. Après cette vengeance odieuse, il revient faire en grande pompe les funérailles de Patrocle. Il brûle sur un vaste bûcher le corps de son ami, immole de ses mains douze prisonniers en l'honneur de ses mânes, et célèbre des jeux funèbres avec magnificence.

La nuit suivante, Achille était seul dans sa tente, et la joie de sa victoire se mêlant aux regrets de la perte de son ami le tenait éveillé, lorsqu'un vieillard vénérable pénétra jusqu'à lui et se jeta à ses pieds en élevant vers lui des mains suppliantes; c'était Priam lui-même, qui venait supplier le vainqueur d'Hector de lui rendre le corps d'un fils bien-aimé. Le farouche guerrier fut touché des larmes du vieillard. Il sentit tomber sa colère, et, relevant le malheureux père, il lui permit d'emporter les restes sanglants du plus brave de ses enfants.

Bientôt après, Achille lui-même demanda en mariage une fille de Priam; cette union, qui aurait sans doute amené la réconciliation des Grecs et des Troyens, allait être célébrée, lorsque le perfide Pâris, caché derrière le héros lui lança une flèche

empoisonnée qui lui perça le talon, la seule partie vulnérable de son corps.

La mort d'Achille ôtait aux Grecs tout espoir de prendre Troie de vive force. Par les conseils de l'adroit Ulysse, ils eurent recours à un stratagème qui réussit. Ils construisirent près des murs de la ville un énorme cheval de bois, dans les flancs duquel ils cachèrent leurs guerriers les plus éprouvés. Ils publièrent ensuite que, renonçant enfin à leur entreprise, ils allaient se rembarquer en laissant sur le sol troyen cette vaste machine, comme un hommage à la déesse Minerve, leur protrectrice.

Les Grecs s'éloignèrent en effet; et les Troyens, tout entiers à la joie de leur délivrance, sortirent en foule des murs de la ville pour contempler le présent de leurs ennemis. Un traître nommé Sinon, qui s'était laissé prendre à dessein, leur persuada que l'introduction du cheval consacré à Minerve rendrait la ville imprenable en lui assurant l'appui de la déesse, et que c'était pour cette raison que les Grecs l'avaient fait d'une telle dimension qu'il ne pouvait pénétrer par les portes. A ces paroles perfides, les Troyens s'écrient qu'il faut à tout prix faire entrer le cheval dans la ville, en abattant, s'il est nécessaire, un pan de muraille. Vainement Cassandre, fille de Priam et prêtresse d'Apollon, qui lui avait accordé le don de lire dans l'avenir, s'oppose-t-elle de toutes ses forces à ce projet insensé; vainement Laocoon, pontife du même dieu, représente-t-il à ses compatriotes que le cheval n'est sans doute qu'une machine de guerre dont il faut se garder. Pour en donner la preuve, il lance sa javeline contre les flancs du colosse, qui fait entendre sous ce choc le son des armures d'airain qu'il renferme. Les Troyens, à ce bruit menaçant, s'étonnent et hésitent; mais Neptune, ami des Grecs, déchaîne à l'instant deux serpents énormes qui se jettent sur Laocoon et ses deux fils, les enlacent et les étouffent dans leurs replis.

Les Troyens, à ce spectacle affreux, persuadés que Laocoon est puni pour avoir commis un sacrilège envers Minerve, s'empressent de mener le cheval jusqu'aux remparts, font une brèche dans la muraille, et traînent leur funeste trophée jusqu'au milieu de la ville.

La nuit suivante, le traître Sinon vient ouvrir les flancs du cheval et en fait descendre les guerriers grecs, qui égorgent les Troyens endormis, tandis que le reste de l'armée, revenant en toute hâte, pénètre par la brèche que les défenseurs de la ville y ont faite eux-mêmes. Troie est mise à feu et à sang. Priam est massacré avec tous ses fils, et Hécube est emmenée en captivité avec Cassandre, Andromaque, veuve d'Hector, et Astyanax, fils du héros.

Les dieux protecteurs de Troie, qui n'avaient pu sauver la

ville, la vengèrent du moins en déchaînant sur les vainqueurs des calamités de tout genre. En l'absence d'Agamemnon, son parent Égysthe, fils de Thyeste avait résolu d'usurper le trône, et était parvenu à gagner la femme du roi, Clytemnestre. A peine Agamemnon était-il de retour qu'il fut assassiné par ce traître, que son infidèle épouse introduisit pendant la nuit auprès de la couche. La plupart des rois grecs furent poussés par des tempêtes sur des côtes lointaines, et ne purent rentrer dans leurs États. Ajax, fils d'Oïlée, qui avait irrité Minerve par son impiété, fut assailli par un affreux ouragan qui brisa ses vaisseaux; échappé seul à la fureur des flots, il s'était réfugié sur un rocher d'où il insultait encore les dieux, lorsque Neptune fendit le rocher d'un coup de trident, et précipita l'impie au fond de la mer. Quant au second Ajax, fils de Télamon, il était devenu fou de douleur de n'avoir pu obtenir les armes d'Achille, qui avaient été décernées à l'adroit Ulysse, et après avoir égorgé une multitude de bœufs et de moutons qu'il prenait pour des ennemis, il s'était percé de son épée.

8. AVENTURES D'ULYSSE.

Parmi les aventures des vainqueurs de Troie, les plus extraordinaires sont celles d'Ulysse, qui ont fait le sujet de l'un des poèmes d'Homère, l'Odyssée.

Jeté d'abord sur les côtes de Thrace, le roi d'Ithaque fut assailli par un peuple barbare, et forcé de se rembarquer après avoir perdu dans le combat plusieurs de ses compagnons. Les vents le poussèrent ensuite jusque sur les rivages d'Afrique, ou il débarqua dans le pays des Lotophages ou mangeurs de lotos. Les Grecs ayant goûté de ce fruit exquis, plusieurs d'entre eux refusèrent de quitter l'heureux pays qui produisait une nourriture si excellente, et Ulysse, craignant d'être abandonné de tous, s'embarqua à la hâte.

Il atteignit le rivage de la Sicile, où, étant descendu à terre avec tout son équipage, il tomba entre les mains de Polyphème, le plus puissant et le plus féroce des Cyclopes. Le monstre enferma ses prisonniers dans l'antre où il abritait ses troupeaux, dans le dessein de les dévorer tous l'un après l'autre.

Le soir même, le Cyclope saisit deux de ces infortunés, et leur brisant la tête contre un rocher, il les dévora en un instant. Le lendemain matin, il en fit de même pour deux autres Grecs. Ulysse, dissimulant sa douleur afin de mieux assurer sa vengeance, lui présenta une outre pleine de vin qu'il avait apportée avec lui, et l'engagea à boire après un repas qui devait l'avoir fort altéré. Polyphème goûta la liqueur dont il n'avait jamais fait usage, la trouva délicieuse, et dit à Ulysse de lui en verser encore. — «Je veux, ajouta-t-il, savoir le nom de celui qui

m'a donné une si excellente boisson.» — «Je m'appelle Personne», répondit Ulysse. — «Eh bien! Personne, je te promets pour ta récompense de te dévorer le dernier.» — Ulysse, comme pour le remercier d'une telle faveur, lui présenta de nouveau l'outre encore à demi pleine, et le Cyclope but une telle quantité de vin, qu'il s'enivra complètement et tomba dans un profond sommeil. Le roi d'Ithaque, sans perdre un moment, saisit un pieu d'olivier sauvage, l'aiguisa avec son épée, le rougit au feu, et l'appuyant avec l'aide de ses compagnons sur le front du Cylope, il lui creva son œil unique. Le monstre, réveillé en sursaut, se leva en poussant des cris horribles. Mais, privé de la vue, il ne put parvenir à saisir Ulysse et les siens, qui se tenaient prudemment cachés. Après s'être efforcé sans succès de les découvrir en parcourant à tâtons son ténébreux séjour, il alla s'asseoir à l'entrée de la caverne, fermée par une pierre que tous les Grecs réunis n'avaient pu remuer, et s'écria qu'il saurait bien atteindre ses ennemis quand ils essayeraient de s'échapper. A l'heure où ses troupeaux se rendaient habituellement au pâturage, il écarta la pierre, et appela ses brebis et ses béliers, en ayant soin de les tâter l'un après l'autre pour s'assurer que les Grecs ne se glissaient pas avec eux au dehors. Mais Ulysse, le plus rusé des hommes, avait eu soin d'attacher ses compagnons un à un sous le ventre des moutons, se plaçant lui-même sous le plus gros bélier, afin de tromper la vigilance du Cyclope. Celui-ci passa la main sur le dos de chacun de ces animaux; mais il ne songea pas à la passer sous leur ventre et sa stupéfaction fut grande quand il entendit Ulysse lui crier du haut d'un rocher voisin qu'il se riait maintenant de sa fureur.

Les Grecs cependant n'étaient pas sauvés encore. Les cris de Polyphème attirèrent de tous côtés les autres Cyclopes, qui, le voyant aveuglé et baigné dans son sang, lui demandèrent qui l'avait mis dans cet état: «Personne! mes amis, Personne!» répondit Polyphème. Et les Cyclopes aussitôt de se retirer en s'écriant que puisque ce n'était personne, ils n'avaient rien à faire pour lui. Ulysse et les siens, blottis derrière un rocher, riaient du succès de la ruse, et quand le dernier des Cyclopes eut disparu, Ulysse, élevant la voix de nouveau, dit à Polyphème, en lui faisant un ironique adieu, qu'il allait prendre congé de lui et regagner son vaisseau. Le Cyclope, transporté de fureur, courut vers le rivage, se heurtant aux arbres et aux pierres, mais avançant, toujours guidé par le bruit des flots. Arrivé sur le bord, il saisit un rocher énorme et le lança de toute sa force dans la direction où il entendait les Grecs lever l'ancre et déployer leurs voiles. La masse énorme n'atteignit heureusement pas le navire; mais, tombant à peu de distance, elle agita les ondes comme une tempête. Les Grecs, faisant force de rames, s'éloignèrent promptement de ce dangereux rivage.

Ulysse n'échappait à un péril que pour tomber dans des dangers plus grands encore. Ayant abordé chez Eole, roi des vents, il gagne les bonnes grâces de ce dieu, qui lui témoigna sa faveur en lui remettant les vents enfermés dans une outre, afin de le préserver des tempêtes. Mais les matelots, curieux de connaître ce que renfermait l'outre que le roi d'Ithaque gardait avec le plus grand soin, profitèrent du sommeil de ce prince pour la délier; aussitôt tous les vents captifs s'échappèrent, et, déchaînés à la fois, ils excitèrent une effroyable tourmente qui engloutit plusieurs navires.

Réduit à un seul vaisseau, Ulysse aborda à l'île d'Æa, où régnait Circé, fille du Soleil, fameuse magicienne qui charmait les mortels par ses enchantements et les changeait ensuite en bêtes sauvages.

A peine introduits dans le palais de Circé, et accueillis par elle avec une feinte bienveillance, les Grecs acceptèrent de sa main un breuvage fatal qui leur fit perdre la mémoire et les métamorphosa en pourceaux. Ulysse, toujours défiant, était resté à l'écart. Voyant la déplorable aventure de ses compagnons, il supplia Mercure de venir à son secours, et ce dieu lui donna une plante qui devait le protéger contre tous les maléfices de l'enchanteresse. Il s'avança alors hardiment vers Circé, et, sans s'inquiéter de ses menaces, il leva l'épée sur elle en lui ordonnant de rendre à tous les Grecs leur forme première; Circé, tremblante, obéit, et Ulysse se rembarqua en toute hâte.

Passant près des Sirènes, qui attiraient les navigateurs par la douceur de leurs chants pour les dévorer ensuite, il échappa à leurs charmes dangereux en bouchant avec de la cire les oreilles de ses compagnons, et en se faisant lui-même attacher à un mât. Puis il fit voile vers l'île de Calypso, nymphe bienfaisante et hospitalière, qui le retint sept années dans son délicieux séjour, et enfin il regagna seul l'île d'Ithaque, où on le croyait mort depuis longtemps.

Le prudent Ulysse n'eut garde de se faire connaître en rentrant dans ses États. Il voulut d'abord s'informer de l'accueil qu'il pourrait y recevoir, et ayant pris les vêtements et l'aspect d'un vieux mendiant, il se fit raconter, sans éveiller les soupçons, ce qui s'était passé depuis son absence.

Il apprit que plusieurs princes du voisinage étaient accourus dans son palais pour s'emparer du trône en obtenant la main de Pénélope, son épouse. Cette femme vertueuse et fidèle, espérant et attendant toujours le retour de son mari, se refusait depuis plusieurs années à leurs instances, et multipliait les ruses pour se dérober tantôt à leurs prières, tantôt à leurs menaces. Elle avait promis de fixer son choix sur l'un d'eux le jour où elle aurait terminé un tissu précieux qu'elle avait entrepris. Mais elle défaisait la nuit ce qu'elle avait fait le jour, et le tissu

n'avançait pas. Les prétendants, fatigués de sa résistance, ne lui avaient plus accordé qu'un court délai; et le moment fatal allait sonner pour elle quand Ulysse arriva à Ithaque.

Le héros se fit reconnaître du vieil Eumée, le fidèle gardien de ses troupeaux, et de son fils Télémaque; puis il se rendit au palais la veille du jour où Pénélope s'était irrévocablement engagée à choisir un nouvel époux. Son chien le reconnut après vingt ans d'absence, et mourut de joie en léchant ses pieds. Il alla trouver la reine sous son déguisement, et dissimulant le son de sa voix, il feignit d'avoir à lui donner des nouvelles d'Ulysse. Il lui raconta les aventures du héros, et la reine, épanchant à son tour ses douleurs dans le sein de l'étranger, lui confia sans détour sa fidélité et ses angoisses. Elle lui fit savoir que n'ayant plus aucun moyen de résister plus longtemps, elle avait promis sa main à celui des prétendants qui pourrait accomplir une condition dernière: c'était de tendre l'arc d'Ulysse et de s'en servir pour lancer une flèche à travers douze anneaux placés à la suite l'un de l'autre. Le faux mendiant loua la prudence de la princesse, l'encouragea dans sa vertueuse résistance, et l'assura que les dieux viendraient à son secours.

Le lendemain, tous les princes se réunirent au palais, et en présence de Pénélope, on apporta l'arc d'Ulysse. C'était une arme gigantesque, faite avec le bois le plus dur des forêts d'Ithaque. Chacun des prétendants essaya de le tendre; mais le plus robuste ne put parvenir à le plier assez pour y ajuster la corde. Tous se regardaient avec dépit, quand Ulysse, toujours déguisé en mendiant, parut sur le seuil et demanda qu'on lui permît d'essayer à son tour. Les princes se récrient à ces paroles, insultent le pauvre étranger, et l'un d'eux pousse l'insolence jusqua'à le frapper du poing. Mais le jeune Télémaque leur impose silence, et ordonne que l'arc soit remis pour un instant avec des flèches aux mains du nouveau venu. Celui-ci saisit l'arc, le tend sans peine, y place une flèche, et son trait, lancé d'une main sûre, passe en sifflant à travers les douze anneaux. Une seconde flèche, partant aussitôt, va frapper le plus hardi des prétendants au milieu des assistants stupéfaits, et Ulysse, prenant les armes que lui présente son fils, met à mort tous les insolents qui ont envahi son palais. Vainqueur de ses ennemis, il se fait reconnaître, et remonte avec Pénélope sur le trône que lui avait conservé l'inébranlable fidélité de son épouse.

9. LÉONIDAS AUX THERMOPYLES.

Pendant les guerres médiques, le roi des Perses, Xerxès, envahit la Grèce avec une armée considérable. Il se disposait à franchir les Thermopyles, défilé des montagnes qui devait lui

ouvrir une route dans les plaines de la Grèce. Sparte ordonna au roi Léonidas de défendre ce défilé et d'arrêter avec trois cents soldats toute l'armée des Perses. Bien que la résistance parût inutile, Léonidas n'hésita pas: «Sparte, dit-il, nous a confié un poste, nous devons y rester.» Lorsqu'on rapporta à Léonidas que l'armée ennemie était si nombreuse, que le soleil serait obscurci par la grêle des traits, il répondit: «Tant mieux, nous combattrons à l'ombre.»

Avant le combat, Xerxès essaya de le corrompre: «Si tu veux te soumettre, lui fit-il dire, je te donnerai l'empire de la Grèce.» Léonidas répondit: «J'aime mieux mourir pour ma patrie que de l'asservir.»

Xerxès lui envoya un dernier message: «Rends tes armes.» — Léonidas répondit: «Viens les prendre.»

Le combat commença. Un traître, Éphialte, fit connaître aux Perses un sentier détourné qui, passant à travers la montagne, leur permettait d'attaquer les Grecs par derrière. Les trois cents Spartiates se défendirent comme des lions, mais ils furent écrasés par le nombre. Ils périrent tous sur le champ de bataille.

On leur éleva un tombeau avec cette inscription: «Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois.»

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante; il apprit aux Grecs le secret de leur force, et effraya Xerxès en lui faisant voir combien était petit, dans son immense armée, le nombre de vrais soldats.

10. LE SIÈCLE DE PÉRICLÈS.

D'une haute naissance, mais dévoué par ambition à la cause populaire, beau comme Bacchus, et ressemblant en cela à Pisistrate, très riche, instruit dans toutes les connaissances de l'époque, d'une éloquence irrésistible, modeste, également au-dessus de l'injure et de la flatterie, et doué d'un génie tout dévoué à son pays, Périclès, par ses talents et sa parole entraînante, gouverna près de trente ans Athènes avec toute l'autorité morale d'un monarque, mais sans en porter le nom odieux. Entraîné par la tendance toujours plus démocratique des mœurs athéniennes, il encouragea la faction d'Éphialte, qui fit enlever à l'Aréopage le droit de surveiller tous les autres pouvoirs de l'État, il fit donner aux soldats une solde assez forte pour qu'ils pussent se passer de toute autre industrie, ce qui permit aux citoyens de la quatrième classe de servir dans les armées; une paye fut assignée aux citoyens pour assister aux séances des tribunaux et aux assemblées du peuple; enfin, pour que les pauvres ne fussent pas non plus privés des jouissances et de

l'instruction que les Grecs pouvaient retirer de leurs spectacles, un fonds à part, pris sur le trésor public, fut destiné à payer aux indigents leurs places au théâtre. Plusieurs de ces changements à la constitution devaient avoir de funestes suites pour la république; mais ils servirent à réaliser l'une des deux grandes pensées qui animèrent Périclès pendant toute sa vie, savoir: étendre et affermir par ses soins la puissance de sa patrie, devenue centre du monde grec, et faire naître chez tous ses concitoyens une culture intellectuelle et des sentiments dignes de la haute position qu'ils occupaient parmi les nations. Sous le patronage de ce grand homme, Athènes devint le principal sanctuaire des lettres, des sciences et des arts; et il eut la gloire de donner son nom à son siècle, l'une des époques les plus brillantes dont s'honore le génie humain. *A. Vulliot.*

11. SOCRATE, PLATON, ARISTOTE.

La Grèce est restée célèbre non seulement par ses littérateurs, ses artistes, ses hommes d'Etat, ses grands capitaines, mais encore par ses philosophes.

On appelait alors philosophes, c'est-à-dire amis de la science ou de la sagesse, ceux qui se livraient à connaître les lois de la nature et à les expliquer. Les premiers philosophes sont ceux qu'on appelle les sept Sages de la Grèce, puis Pythagore. Ils ont posé les bases des sciences mathématiques, de la physique, et laissé des maximes morales très pures et très élevées.

Mais les successeurs de ces philosophes voulurent tout expliquer dans le monde. Comme on ne connaissait pas encore assez les diverses sciences pour savoir le faire, ils se livraient à des suppositions parfois insensées sur la manière dont s'était formé le monde, sur la figure de la terre, sur sa grandeur ou celle du soleil et des étoiles. Les philosophes étaient devenus des sophistes, qui ne cherchaient plus la vérité, mais qui voulaient avant tout faire briller leur esprit et leur imagination pour acquérir de la renommée ou de l'argent.

Au cinquième siècle avant Jésus-Christ, Socrate (470—400 av. J.-C.) résolut de faire oublier aux philosophes ces vaines recherches. Il voulut que leur première étude fût celle de l'homme et de la morale. «La première maxime du philosophe, disait-il, est celle qui est gravée au fronton du temple de Delphes: Connais-toi toi-même.»

Il attaqua les sophistes. Il conversait avec eux partout où il les rencontrait, sur les promenades, sur les places publiques, et là, dans une conversation habile et enjouée, il parvenait à leur montrer qu'ils ne savaient rien et à le leur faire avouer à eux-mêmes.

Socrate réunit bientôt autour de lui les hommes les plus

distingués d'Athènes. Mais il eut contre lui les sophistes, que ses paroles et son esprit avaient blessés et qui avaient perdu leur importance. Comme Socrate paraissait croire à un Dieu unique, on lui reprocha de mépriser la religion d'Athènes, où dominait alors la croyance en plusieurs dieux ou le polythéisme. Il fut accusé du crime d'impiété et de corrompre la jeunesse, et jeté en prison.

Conduit devant le tribunal, il refusa de défendre sa vie en répudiant ce qu'il avait enseigné. «Les dieux, dit-il, me procurent une mort honorable: c'est la seule que je puisse désirer. La postérité prononcera entre mes juges et moi. Elle me rendra cette justice que, loin de songer à corrompre mes compatriotes, j'ai travaillé à les rendre meilleurs.» Il disait encore: «Si vous me renvoyez absous à condition que je cesserai de philosopher, je vous répondrai: Athéniens, je vous honore et je vous aime; mais j'obéirai à Dieu plutôt qu'à vous, et tant que je respirerai, je ne cesserai de tenir à ceux que je rencontrerai mon langage ordinaire.»

Les juges le condamnèrent à mourir en buvant une coupe remplie du poison extrait de l'herbe appelée ciguë.

Reconduit en prison, Socrate consolait ses disciples. L'un d'eux témoignait sa douleur de le voir périr innocent. «Aimerais-tu mieux, dit Socrate, que je mourusse coupable?» Quelques jours après, on lui proposa de s'enfuir. «J'ai dit tout haut, répondit-il, que je préférais la mort à l'exil. Irai-je, infidèle à ma parole, montrer aux étrangers Socrate proscrit, humilié, devenu le contempteur des lois et l'ennemi de l'autorité, pour conserver quelques jours languissants et flétris? Allons, mon cher Criton, marchons sans rien craindre où Dieu nous conduit!»

Avant de boire la ciguë, Socrate entretint avec éloquence ses disciples de l'immortalité de l'âme. Puis il but le poison, s'étendit sur son lit, et, quand il sentit venir la mort, il se couvrit le visage de son manteau et expira.

Après Socrate, les plus grands philosophes de la Grèce continuèrent son œuvre et se rattachèrent à son école.

Ainsi, Platon, qui reçut les leçons de Socrate. Il nous a laissé des dialogues où il nous montre la manière dont Socrate conversait avec ses disciples et avec les sophistes, et où il nous expose les principales idées de son maître. Le style de Platon est si pur, parfois si élevé, toujours si charmant et si harmonieux, que les Grecs prétendaient que, lorsqu'il était enfant et endormi dans son berceau, les abeilles venaient déposer leur miel sur ses lèvres.

Après Platon écrivit Aristote, le plus grand des philosophes grecs (384-322 av. J.-C.).

Aristote naquit à Stagyre, en Macédoine. Il vint à Athènes suivre les leçons de Platon, qu'il allait écouter à l'Académie. Il

se fit remarquer par une intelligence si vive qu'on l'appelait l'esprit, et qu'on ne décidait aucune question sans lui avoir demandé son avis.

Aristote voulut ensuite reprendre l'œuvre des anciens philosophes. Il se mit à étudier toutes les sciences, cherchant à se procurer les ouvrages de tous les auteurs et créant ainsi, dit-on, la première des grandes bibliothèques. Il travaillait continuellement. Pour résister au sommeil, il étendait hors de son lit une main, dans laquelle il tenait une boule d'airain, afin de se réveiller au bruit qu'elle faisait en tombant dans un bassin de métal.

Sa réputation devint telle que Philippe, roi de Macédoine, le choisit pour faire l'éducation de son fils Alexandre. «Je rends grâce aux dieux, lui écrivit-il, moins de m'avoir donné un fils que de l'avoir fait naître de votre temps. Je compte que par vos soins vous le rendrez digne de vous et de moi.» Aristote répondit à l'attente de Philippe, et Alexandre conserva toujours la plus vive reconnaissance pour son illustre maître.

Aristote n'était pas seulement remarquable par son génie, mais aussi par la bonté de son cœur. C'est lui qui a donné cette belle définition de l'amitié : «C'est une seule âme dans deux corps.»

Aristote eut des disciples. Il enseignait sa doctrine en se promenant dans un jardin qu'on appelait le Lycée : d'où le nom de Lycée ou philosophes péripatéticiens donné à l'école d'Aristote.

Comme Socrate, Aristote eut des ennemis acharnés. Après la mort d'Alexandre, il fut menacé d'être mis en jugement. Il s'enfuit d'Athènes et se retira dans la ville de Chalcis, dans l'île d'Eubée: «Épargnons aux Athéniens, disait-il, un nouvel attentat contre la philosophie.»

C'est à Chalcis qu'il mourut, à l'âge de soixante-trois ans.

Louis Cons.

12. ESCHYLE, SOPHOCLE ET EURIPIDE.

Ces trois poètes vécurent au quatrième siècle avant notre ère, et sont restés l'honneur de la Grèce.

L'Athénien Eschyle composa le premier pour le théâtre des pièces nommées tragédies dans lesquelles il faisait passer sous les yeux des spectateurs émus les personnages que leurs malheurs, leurs vertus ou leurs crimes avaient rendus célèbres. Ce grand poète était en même temps un bon citoyen. Quand Athènes fut menacée par l'innombrable armée du roi des Perses, Darius, Eschyle combattit pour le salut de sa patrie et prit une part glorieuse à la victoire de Marathon. Vers la fin de sa vie, il se retira en Sicile pour se consoler de l'ingratitude des Athéniens, qui, après avoir élevé jusqu'aux nues son génie, commen-

çaient à témoigner une admiration plus grande encore pour le jeune Sophocle. Un oracle ayant prédit à Eschyle qu'il mourrait écrasé, celui-ci avait pris le parti de ne plus dormir qu'en plein champ. Mais il arriva qu'un aigle portant une tortue dans ses serres la laissa tomber sur la tête du vieillard qui eut le crâne brisé. Bien entendu, rien n'est moins vraisemblable que ce récit. Il prouve seulement que les Grecs aimaient à entourer de circonstances merveilleuses la naissance ou la mort de leurs grands hommes. Il montre aussi qu'il n'est pas possible à l'homme de se soustraire aux arrêts de la destinée. Eschyle avait ainsi en vain essayé d'éluder la volonté des dieux exprimée par l'oracle.

Ce jeune rival dont la gloire naissante importunait le vieil Eschyle, Sophocle, écrivit aussi des tragédies et ne se montra pas inférieur à son illustre prédécesseur. Il vécut jusqu'à un âge très avancé, et telle était la force de son génie, qu'à quatre-vingt-cinq ans il produisait encore des chefs-d'œuvre. Un de ses fils osa un jour l'accuser de folie, dans l'espoir criminel que les magistrats athéniens enlèveraient au vieillard l'administration de ses biens. Sophocle, pour toute réponse à l'indigne calomniateur, se contenta de réciter devant les juges un morceau de poésie qu'il venait de composer. Quand on eut entendu ces beaux vers, tout le monde comprit que le poète capable de les écrire était en pleine possession de toutes ses facultés, et le mauvais fils fut honteusement chassé du tribunal.

Euripide, autre grand poète tragique, fut contemporain de Sophocle. Il était fils d'un cabaretier et d'une fruitière. On le destina d'abord à la profession d'athlète. Les Grecs avaient une grande estime pour la force physique; ils appelaient athlètes des hommes qui, dans certaines fêtes publiques, luttaient de vigueur ou d'agilité sous les yeux de la foule assemblée. Le vainqueur recevait de grandes récompenses et son nom devenait célèbre dans la Grèce entière. Mais Euripide se sentait peu de vocation pour le métier de lutteur, et aspirait à remporter d'autres triomphes que ceux de la palestre.[1]) Il s'adonna donc à l'étude et sentit de bonne heure s'éveiller son génie poétique. Ayant résolu de marcher sur les traces d'Eschyle et de Sophocle, il composa à leur exemple des tragédies qui obtinrent un éclatant succès sur le théâtre d'Athènes, sa patrie. Sa vie néanmoins ne fut pas heureuse; la jalousie se déchaîna contre lui; d'indignes rivaux qu'éclipsait l'éclat de son génie, firent courir le bruit que ses pièces contenaient des attaques contre la religion. Cette calomnie, semblable à celle dont Socrate avait déjà été victime (voir page 272), attira sur le poète des persécutions si intolérables qu'il résolut de quitter sa patrie. Il trouva un re-

[1]) On nommait ainsi, chez les anciens, un espace réservé aux exercices des athlètes.

fuge à la cour du roi de Macédoine, qui, plein d'admiration pour le grand homme, le combla d'honneurs et le traita avec toute la déférence que mérite le génie. Euripide mourut à soixante-dix-huit ans, déchiré, dit-on, par des chiens furieux, ou, suivant un autre récit, massacré par des femmes qui voulaient se venger, sur le poète, des railleries qu'il avait plus d'une fois, dans ses pièces, dirigées contre leur sexe.

La réputation de ces trois illustres poètes est, comme celle d'Homère, universelle. Dans tous les pays du monde, on lit, on étudie, on admire celles de leurs œuvres, malheureusement trop peu nombreuses, que le temps a respectées. Elles ont plus d'une fois servi de modèle à nos plus grands écrivains : Racine en particulier faisait ses délices de la lecture d'Euripide, le proclamait son auteur favori, et l'a même imité dans certains passages de ses tragédies. *George Duruy.*

13. ALEXANDRE LE GRAND.

Alexandre, le plus fameux et le plus extraordinaire des héros qui ont brillé sur la terre, et doué par la nature des plus rares qualités, en reçut en même temps le germe des vices les plus dangereux. Son tempérament fougueux le disposait à la violence; l'élévation de son âme le portait aux sentiments généreux.

Ses traits étaient réguliers, son teint frais et vermeil, son nez aquilin, ses yeux grands et pleins de feu, ses cheveux blonds et bouclés, sa tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche. Il avait la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné et fortifié par des exercices continuels. On vantait sa légèreté à la course et l'élégance de sa parure.

Il joignit à un esprit très-vif un désir insatiable de s'instruire; il aimait et protégeait les sciences et les arts. Sa conversation était agréable et piquante, son amitié constante. Tout était grand dans ses sentiments comme dans ses pensées.

Alexandre fit connaître dès sa plus tendre jeunesse la fierté de son caractère et l'ardeur de son ambition. On lui proposait d'aller disputer le prix aux jeux olympiques; il répondit: «J'irais si je ne devais y trouver que des rois pour rivaux.»

Lorsque le roi Philippe faisait la conquête de quelque ville, loin de s'en réjouir, il disait: «Hélas, mes amis! mon père ne nous laissera rien à faire.»

Lorsqu'il sortait à peine de l'enfance, le roi Philippe reçut en Macédoine des ambassadeurs du roi de Perse. Alexandre, au-dessus de son âge, ne les questionna point sur les jardins suspendus de Babylone, sur la richesse des palais de Suse; il écouta avec indifférence ce qu'on disait du magnifique platane et de la vigne d'or, chargés d'émeraudes et de rubis, sous lesquels

le roi de Perse donnait ses audiences; mais il leur demanda quels chemins conduisaient dans la haute Asie, quelle était la population des Perses, la force et la tactique de leurs armées, la conduite du roi à l'égard de ses sujets. Aussi l'un des ambassadeurs s'écria: «Ce jeune prince est grand; le nôtre est riche.»

Ségur.

14. LE NŒUD GORDIEN.

Alexandre le Grand, allant à la conquête de l'Asie, vint à passer dans la Phrygie, dont la capitale s'appelait Gordion, ancien et fameux séjour du roi Midas.

Il y avait dans cette ville un chariot, où était attaché le célèbre nœud qu'on nommait le Nœud Gordien. Ce nœud qui attachait le joug au timon, était fait si adroitement, et le lien faisait tant de tours et de détours qu'on ne pouvait découvrir ni où il commençait ni où il finissait. Selon l'ancienne tradition du pays, un oracle avait déclaré que celui qui pouvait le délier, aurait l'empire de l'Asie. Alexandre, ayant pris la ville, et se persuadant aisément que cette promesse le regardait, eut envie de voir ce chariot. Après plusieurs tentatives qui lui réussirent mal: «Il n'importe, dit-il, comment on le dénoue,» et l'ayant coupé avec son épée, il éluda ou accomplit l'oracle.

Barrau.

15. LES HORACES ET LES CURIACES.

Sous le roi Tullus Hostilius, une guerre avait éclaté entre les Romains et les Albains. Alors les deux peuples, dont les forces étaient à peu près égales, convinrent de remettre leur destinée aux mains de trois champions choisis dans chaque armée. Du côté des Romains, ce furent les trois frères Horaces, du côté des Albains, les trois fréres Curiaces.

Au premier choc, deux des Romains tombèrent morts, et les trois Albains furent blessés. Trop faible contre ses trois ennemis, le dernier Horace, qui est sans blessure, a recours à la ruse. Il feint de prendre la fuite, et les trois Albains le poursuivent, mais à des distances inégales. Alors il se retourne, attaque le Curiace le plus rapproché, et le tue. Le second éprouve bientôt le même sort, et le troisième est égorgé presque sans défense.

Horace, chargé des dépouilles ennemies, rentrait triomphant à Rome, lorsqu'il rencontra sa sœur Camille. Celle-ci, voyant sur les épaules de son frère la cotte d'armes qu'elle avait tissée pour l'un des Curiaces, auquel elle était fiancée, ne put retenir ses cris et ses larmes. Horace, irrité, la frappa de son épée en disant: «Périsse ainsi toute Romaine qui pleurera un ennemi!»

Cette action atroce excita l'horreur et l'indignation. Condamné à mort par les magistrats, Horace en appela au peuple. Celui-ci le renvoya absous, moins pour la justice de sa cause que par admiration pour sa valeur. *G. Beleze.*

16. CORNÉLIE LA MÈRE DES GRACQUES.

La fameuse mère des Gracques éleva ses enfants avec tant de soin que, quoiqu'ils fussent généralement reconnus pour être nés avec les meilleures dispositions du monde, on jugeait qu'ils devaient encore plus à l'éducation que leur avait donnée leur mère, qu'à la nature même. La réponse que fit Cornélie, à leur sujet, à une dame campanienne, prouve combien elle avait à cœur ce devoir maternel. Cette dame, qui était très riche et encore plus fastueuse, était venue lui rendre une visite; et après avoir étalé à ses yeux ses diamants, ses perles, et ses bijoux les plus précieux, elle lui demanda avec instance de lui montrer aussi les siens.

Cornélie fit tomber adroitement la conversation sur une autre matière, pour attendre le retour de ses fils (Tibérius Gracchus et Caïus Gracchus), qui étaient allés à l'école publique. Quand ils en furent revenus, et qu'ils entrèrent dans la chambre de leur mère: «Voilà, dit-elle à la dame campanienne, en les lui montrant de la main, voilà mes bijoux et ma plus belle parure!»

17. JULES CÉSAR (101—44 av. J.-C.).

Jules César, illustre général romain, conquérant de la Gaule, homme d'État éminent et écrivain de premier ordre, naquit en 101 avant notre ère.

La république romaine était alors profondément troublée par la rivalité du parti populaire et du parti aristocratique. Le premier voulait modifier l'ancienne constitution en étendant les droits du peuple, le second défendait énergiquement les privilèges de la noblesse. Bien que César fût de naissance illustre, il s'appliqua dès sa jeunesse à flatter le parti populaire, afin de combattre l'influence de Pompée, que les rebelles avaient pris pour chef.

Bientôt il ne fut bruit dans Rome que de la générosité, du faste, de l'esprit et des talents du jeune ambitieux. Il dépensait avec une insouciante prodigalité la grande fortune qu'il possédait: comme s'il eût compté sur les richesses du monde, il jetait l'or à pleines mains, et conviait le peuple à des fêtes splendides. Fier, actif, il avait sans hauteur blessante le génie du commandement. Ses amis l'avaient vu pleurer devant une statue d'Alexandre en répétant: «A mon âge il avait conquis le monde et je n'ai encore rien fait.» Un autre jour, traversant un pauvre

village, il s'écria: «J'aimerais mieux être le premier ici que le second dans Rome.» Dans un voyage sur mer il fut fait prisonnier par des pirates qui demandèrent une grosse somme d'argent pour sa rançon. «Vous en aurez le double, leur dit-il, mais je vous ferai pendre.» A peine remis en liberté, il arma à ses frais plusieurs vaisseaux, poursuivit les corsaires et les fit mettre à mort, comme il l'avait annoncé. Il était facile de reconnaître à ces traits une âme ardente, impérieuse et prédestinée aux grandes choses.

A quarante-deux ans, les suffrages du peuple l'investirent du consulat qui était chez les Romains la plus haute magistrature de la République. Pour entretenir sa popularité, il prodigua au peuple les jeux et les spectacles, et obtint, en sortant de charge au bout d'un an, le gouvernement d'une province du nord de l'Italie, voisine de la Gaule.

On appelait alors Gaule le pays que nous nommons la France. Il était compris entre les Alpes, le Rhin, l'Océan Atlantique, les Pyrénées et la mer Méditerranée. Sur ce vaste territoire vivait une population de cinq ou six millions d'hommes, dont l'humeur belliqueuse était un objet d'effroi pour les peuples voisins. Nos pères, les Gaulois, aimaient passionnément la guerre et les aventures. «Race indomptable, disait d'eux un écrivain de l'antiquité, ils font la guerre non seulement aux hommes, mais à la nature et aux dieux. Ils lancent des flèches contre le ciel quand il tonne; ils prennent les armes contre la tempête; ils marchent l'épée à la main, au-devant des fleuves débordés ou de l'Océan en courroux.» Ainsi, la première mention consacrée par l'histoire à nos ancêtres est un hommage rendu à leur courage. On sait de plus qu'ils étaient hospitaliers, généreux, qu'ils avaient un goût très vif pour l'éloquence, et méprisaient la mort au point de se présenter parfois au combat la poitrine nue. Ils étaient aussi, malheureusement, querelleurs et fanfarons, aussi prompts au découragement qu'à l'espérance, plus capables d'héroïsme que de persévérance. Qualités ou défauts, on retrouve donc en eux plusieurs traits de notre caractère national.

Ces terribles batailleurs, toujours en quête d'aventures et de butin, avaient plus d'une fois franchi les frontières de leur pays. En 390 avant Jésus-Christ, ils pénétrèrent en Italie, écrasèrent une armée romaine qui voulut les arrêter sur les bords de l'Allia, prirent et détruisirent Rome. Les Romains avaient conservé le souvenir de ce grand désastre. Ils se souvenaient aussi que beaucoup de Gaulois avaient pris du service dans les armées d'Annibal; de sorte qu'ils gardaient contre eux un profond ressentiment. César pensa avec raison que le meilleur moyen d'augmenter sa popularité était d'achever la conquête de la Gaule, dont la partie méridionale appartenait depuis plusieurs années déjà aux Romains. La gloire dont il se couvrirait en réduisant

au rang de sujets ces vieux ennemis de sa patrie, lui faciliterait l'accès du pouvoir.

Il profita donc de la première occasion qui se présenta pour intervenir dans les affaires des Gaulois, toujours en guerre les uns contre les autres. Pendant neuf années, de 59 à 50 avant Jésus-Christ, le général romain appliqua toutes les ressources de son génie militaire, toute la valeur et toute la discipline de ses légions, à dompter la résistance acharnée des Gaulois. Quand on lit, dans les fameux Commentaires qu'il rédigea lui-même, le récit de ces laborieuses campagnes, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, la persévérance, l'activité, les merveilleuses combinaisons du chef romain, ou le courage héroique de ses adversaires. Ce qui perdit les Gaulois, ce fut le défaut d'union. Les différentes tribus étaient ennemies les unes des autres, et les antiques rivalités qui les divisaient, rendirent impossible l'effort général qui peut-être les aurait sauvées. C'est en vain qu'un jeune noble du pays des Arvernes, nommé Vercingétorix, véritable héros en qui brillaient toutes les vertus, le courage, la générosité, la grandeur d'âme, parvint à unir tous ses compatriotes dans une vaste coalition contre l'ennemi commun. Quand cette lutte suprême s'engagea (52), il était trop tard. Plusieurs armées gauloises avaient été déjà détruites; les soldats romains, pleins de confiance en leur chef, se croyaient invincibles. Les derniers défenseurs de l'indépendance de la Gaule, enfermés avec Vercingétorix dans Alésia, y soutinrent un siège fameux qui termina la guerre. La Gaule vaincue, épuisée d'hommes, était à la merci des Romains. César usa habilement de sa victoire, et montra autant de modération et de clémence après la paix, qu'il avait déployé d'énergie pendant la guerre. La Gaule devint une des provinces de l'empire romain et reçut de ses vainqueurs, en échange de l'indépendance qu'elle avait perdue, les bienfaits de la civilisation.

César avait consacré neuf années à cette guerre. Mais pendant qu'il parcourait à la tête de ses légions les parties les plus reculées de la Gaule, à Rome, ses amis et ses partisans ne cessaient d'entretenir le peuple de ses merveilleuses victoires. L'absence et l'éloignement n'empêchaient donc pas son nom de grandir: on admirait, on bénissait l'invincible général qui vengeait sur un peuple détesté les antiques outrages infligés aux Romains, et mettait le territoire italien à l'abri de nouvelles invasions. En même temps des troubles éclataient à Rome; l'ancienne constitution républicaine n'était plus respectée; on violait ouvertement les lois, et beaucoup de gens commençaient à penser que, pour mettre un terme à tous ces désordres, le meilleur et le plus sûr moyen était de confier le pouvoir suprême, la dictature, au personnage qui était alors le plus influent et le plus populaire, à César.

Les nobles alarmés à la pensée d'avoir pour maître un homme qui avait toujours cherché son appui dans le parti populaire, essayèrent d'opposer au conquérant de la Gaule Pompée, général ambitieux et indigne de sa grande réputation. Celui-ci, qui s'était d'abord uni étroitement à César, rompit brusquement avec son ancien ami, quand il crut pouvoir se passer de lui. César reçut l'ordre de renoncer au gouvernement de sa province et d'abandonner le commandement de l'armée avec laquelle il venait d'accomplir tant d'exploits.

A cette provocation imprudente, le conquérant répondit par un coup d'audace. Contrairement à la loi, il franchit le fleuve nommé Rubicon en disant: «Le sort en est jeté,» et marcha droit sur Rome à la tête de ses légions dévouées. Pompée, le sénat, les partisans de la constitution que César venait de violer et qu'il allait bientôt détruire, furent pris au dépourvu par la rapidité foudroyante de cette marche. Ils s'enfuirent, tandis que leur adversaire entrait dans Rome et se faisait proclamer dictateur par le peuple.

Maître de l'Italie, de l'Espagne, où il détruisit deux armées restées fidèles à Pompée et au sénat, César franchit la mer Adriatique et écrasa ses ennemis à la bataille de Pharsale. Quelque temps avant cette victoire il s'était aventuré dans une barque à une grande distance des côtes. Tout à coup une tempête s'élève, de grosses vagues menacent la faible embarcation et le pilote éperdu déclare qu'il ne peut plus diriger son bateau. «Que crains-tu? lui dit le général; tu portes César et sa fortune.»

Après la mort de Pompée, qui périt misérablement en Egypte sous le fer d'un assassin, César remporta deux nouvelles victoires qui mirent fin à la guerre et le laissèrent tranquille possesseur du pouvoir. Un de ses derniers adversaires avait été le fameux Caton. C'était un homme de mœurs austères et de vertu rigide. Il s'était attaché au parti de Pompée, parce qu'il voyait en ce général le défenseur de la constitution républicaine menacée par César. Quand il sut que tout était perdu, Caton pensa qu'il ne lui restait plus qu'à mourir. Il mit ordre à ses affaires, dit adieu à ses amis et à son fils, puis, s'étendant sur son lit, il lut un ouvrage de Platon sur l'immortalité de l'âme. Il s'interrompit après quelques pages, chercha son épée, et, ne la trouvant pas, appela ses esclaves pour la leur demander; il frappa l'un d'eux si violemment que sa main en fut ensanglantée. Son fils entra fondant en larmes avec ses amis. Caton se leva alors et lui dit d'un ton sévère: «Tu m'enlèves mes armes pour me livrer sans défense: que ne me fais-tu lier aussi les mains derrière le dos? Ai-je besoin d'un glaive pour m'ôter la vie?» On lui envoya son épée par un enfant: «Maintenant je suis mon maître,» dit-il. Alors il reprit le Phédon, le relut deux fois en entier et s'endormit d'un profond sommeil. Comme les oiseaux commençaient

à chanter, il se réveilla, prit son épée et se l'enfonça au-dessous de la poitrine. En luttant contre la douleur, il tomba de son lit. A ce bruit, on accourut: les entrailles lui sortaient du corps et il regardait fixement. La blessure cependant n'était pas mortelle. Un médecin la banda, mais, dès qu'il eut repris ses sens, il arracha l'appareil, rouvrit la plaie et expira sur le champ.

«O Caton, s'écria César en apprenant cette fin, tu m'as envié la gloire de te sauver la vie.»

Cependant la république romaine avait un maître. Sous le titre de dictateur, César cachait un pouvoir vraiment royal. Il conserva le sénat, cette grande assemblée qui depuis des siècles dirigeait les affaires publiques, mais il eut soin de n'y laisser entrer que des hommes dévoués à sa fortune.

Quelques partisans de l'ancienne forme de gouvernement gémissaient en secret et parlaient tout bas de tyrannie: mais la grande majorité du peuple romain approuvait sans réserve la révolution qui venait de s'accomplir.

Le dictateur voulut plus encore. Le titre de roi tentait son ambition. Pour le mériter il comptait sur le prestige de la gloire militaire, et songeait à entreprendre de nouvelles expéditions contre les ennemis de Rome. C'est alors qu'une conspiration redoutable fut formée contre lui. Elle eut pour principaux chefs des hommes que César avait comblés de ses bienfaits, Brutus entre autres, le neveu de Caton, qui semblait avoir hérité des vertus de son oncle, de son austérité et de son dévouement aux vieilles institutions.

César informé qu'on tramait un complot contre lui ne voulut pas croire aux avis qui dénonçaient Brutus. «Brutus, dit-il en se touchant, attendra bien la fin de ce corps misérable.» Le 15 mars 44 avant Jésus-Christ, les conjurés se rendirent de bonne heure au sénat avec des poignards cachés sous leurs vêtements. Quand le dictateur parut, ils s'avancèrent à sa rencontre comme pour le saluer, et se placèrent à ses côtés. Soudain l'un d'eux tire son arme et frappe un premier coup. César blessé à l'épaule saisit fortement la main du meurtrier en criant: «Scélérat! que fais-tu?» Tous alors se précipitent sur lui et le percent avec rage. On dit qu'il essaya d'abord de se défendre, mais qu'en voyant Brutus parmi les assassins il cessa de lutter et se couvrit la tête d'un pan de sa toge en prononçant avec une tristesse déchirante ces paroles: «Toi aussi, mon fils!»

Ce meurtre lâche et odieux ne devait pas profiter à la cause au nom de laquelle le crime avait été commis. Quelques années plus tard, César trouvait un successeur dans Auguste, et la République romaine était définitivement remplacée par l'Empire. Quant aux assassins du dictateur, ils périrent plus misérablement encore que leur illustre victime, sans laisser comme elle un nom qui éveille l'admiration et la sympathie de la postérité.

George Duruy.

18. CLOVIS.

Au cinquième siècle après Jésus-Christ, les Francs partis des bords de l'Escaut et de la Meuse, de la Moselle et du Rhin, s'avancèrent jusqu'à la Somme.

Conduits par leur chef Mérovée ils avaient pris une grande part à la défaite d'Attila.

Un jeune prince Clovis, petit-fils de Mérovée, poussa hardiment les Francs à la conquête de la Gaule entière. Après la bataille de Soissons, en 486, où il avait défait ce qui restait encore des armées romaines, il épousa une princesse chrétienne, Clotilde, nièce d'un roi des Burgondes.

Clotilde obtint de Clovis que leur premier enfant fût baptisé au nom du Christ; l'enfant mourut. Clovis prétendit que, si l'enfant avait été consacré au nom de ses dieux, il ne serait point mort.

Il laissa cependant baptiser encore son second fils, qui, lui aussi, tomba malade. Le roi dit: «Il ne peut lui arriver autre chose que ce qui est arrivé à son frère, c'est-à-dire qu'il meure après avoir été baptisé au nom du Christ.» Mais l'enfant fut guéri.

Après quelque temps, un grand danger menaça les Francs. Un autre peuple germain, les Alamans venaient leur disputer la Gaule. Clovis marcha contre eux, et la bataille s'engagea près de Tolbiac. Les Francs pliaient. Clovis alors s'écria: «J'ai appelé mes dieux, et ils ne m'assistent point; ils ne peuvent donc rien, puisqu'ils ne secourent pas ceux qui les servent! Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, j'invoque avec foi ton assistance: si tu m'accordes la victoire sur mes ennemis, je croirai en toi et me ferai baptiser en ton nom.» Or, comme il parlait de la sorte, les Alamans tournèrent le dos et commencèrent à prendre la fuite, et quand ils virent leur roi tué, ils se soumirent au pouvoir de Clovis. *Ducoudray.*

19. LE BAPTÊME ET L'ONCTION DE CLOVIS. LA SAINTE AMPOULE.

Clovis, roi des Francs, fidèle à la promesse qu'il avait faite pendant la bataille de Tolbiac, se rendit à Reims pour s'y faire baptiser. Le baptême eut lieu, dit-on, le jour de Noël en 496. Saint Remi, archevêque de Reims, lui donna le baptême, que trois mille de ses soldats reçurent avec lui. «Baisse la tête, Sicambre adouci, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré,» lui dit l'évêque en répandant l'eau sur la tête du roi.

A cette occasion, saint Remi voulait aussi confirmer le roi par l'onction du saint chrême. La foule cependant était si compacte, disent les chroniqueurs, que le clerc qui apportait le

chrême ne put parvenir au baptistère. Remi, les yeux levés vers le ciel, priait et attendait, lorsque subitement on vit paraître une colombe portant quelque chose dans son bec. C'était une petite fiole, pleine d'une huile à l'odeur si suave que toute l'église en fut embaumée. La colombe blanche déposa, dans les mains de Remi, son précieux fardeau et disparut aussitôt.

Cette petite fiole est la sainte ampoule. Suivant la tradition populaire, l'huile renfermée dans cette fiole ne diminue jamais: elle se dessèche après l'onction d'un roi, mais se retrouve pleine et liquide, lorsqu'il s'agit d'en sacrer un nouveau.[1])

20. MAHOMET (570—632).

Six cents ans après Jésus-Christ, les populations de l'Arabie n'avaient pas d'autres religion qu'une grossière idolâtrie. Dans la ville de la Mecque s'élevait un temple nommé la Câbah, qui renfermait plus de trois cents idoles, objet d'une vénération universelle. La plus respectée de toutes était une certaine pierre noire qu'un ange avait, disait-on, apportée du ciel. Les Arabes s'inclinaient devant elle, lui adressaient des prières, la suppliaient d'exaucer leurs vœux. Cette superstition ridicule avait fait de tels progrès, que tous les ans des milliers de Pèlerins traversaient les déserts, bravaient les fatigues et les dangers d'un long voyage pour venir prier dans la Câbah.

Un homme s'indigna de voir ses compatriotes accepter la honte d'un culte aussi déraisonnable. Mahomet était né en 570. Il appartenait à une des plus nobles familles de l'Arabie. Étant tombé dans la misère, il fut obligé pour gagner sa vie, de se faire conducteur de chameaux et voyagea pendant plusieurs années avec les caravanes qui parcouraient les déserts de l'Arabie. Il se trouva ainsi en rapport avec des gens de tous pays et de toutes religions, avec des juifs et des chrétiens, et les entretiens qu'il eut avec eux le confirmèrent dans sa résolution de donner à ses compatriotes une religion plus élevée et plus pure.

Il ne communiqua d'abord ses projets à personne. Seulement on le voyait tous les ans se retirer sur une montagne déserte, et l'on apprit qu'il passait là des journées et des nuits entières dans le silence et la méditation.

Après avoir longuement réfléchi aux moyens d'assurer le triomphe de ses idées, il commença à prêcher aux Arabes la foi en un Dieu unique, qu'il nommait Allah. Pour donner plus d'autorité à ses paroles, il déclara qu'un ange descendait du ciel, s'entretenait familièrement avec lui et lui révélait les vérités qu'il annonçait ensuite. Mahomet parlait avec une si merveilleuse éloquence de la grandeur, de la toute-puissance et de la bonté

[1]) On conserva la sainte ampoule dans la cathédrale de Reims jusqu'à 1793, où le représentant du peuple Ruhl s'en empara et la brisa.

de Dieu, il flétrissait avec tant d'indignation le culte des idoles de bois et de pierres qu'il eut bientôt un grand nombre de disciples. Il donna à la nouvelle religion le nom d'Islam, c'est-à-dire obéissance aveugle à la volonté de Dieu. C'est en vain que les adorateurs des idoles essayèrent d'arrêter par la force les progrès des partisans de Mahomet, ou Musulmans. Ceux-ci triomphèrent de leurs ennemis dans plusieurs batailles, s'emparèrent de la Mecque, détruisirent les idoles de la Câbah et consacrèrent à Allah le temple purifié. Quand Mahomet mourut, en 632, l'islamisme régnait sans partage dans toute l'Arabie, et bientôt il allait en sortir pour se répandre victorieusement dans l'Afrique et dans l'Asie. Aujourd'hui la religion dont Mahomet fut le fondateur est pratiquée par deux cents millions d'hommes.

Les préceptes de Mahomet ont été réunis dans un livre nommé le Coran, pour lequel les Musulmans professent un respect aussi profond que les chrétiens pour la Bible. Le Coran enseigne qu'il n'y a qu'un seul Dieu dont la puissance est infinie. «C'est lui qui fait descendre du ciel l'eau bienfaisante; il est le dispensateur de tout bien, il sait ce qui est passé, ce qui doit arriver, ce que renferme le cœur de l'homme, et les secrets de l'avenir.» Il dit aussi que les hommes vertueux iront, après le jugement dernier, dans un lieu de délices, véritable paradis, où les élus se promèneront à l'ombre de grands arbres dans des jardins pleins de fleurs et d'oiseaux. Les méchants, au contraire, seront précipités dans un enfer où les plus cruels supplices leur seront infligés. Pour mériter le paradis un bon musulman doit faire au moins cinq prières par jour, jeûner à certaines époques de l'année, donner des aumônes aux indigents. «La prière, disait Mahomet, nous conduit à moitié chemin de la divinité; le jeûne nous mène aux portes de son palais; les aumônes nous y font entrer.» Il recommandait également le respect du serment, la haine de l'hypocrisie, de la médisance et du vol, la douceur avec l'orphelin et le pauvre, la piété filiale. «Un fils, a-t-il dit, gagne le paradis aux pieds de sa mère.» Il interdisait formellement l'usage du vin et des liqueurs, mesure très sage, car sous le ciel de feu de l'Arabie, le moindre excès de boisson devient funeste.

On voit que la religion fondée par Mahomet contient des enseignements très élevés et très purs, et qu'elle est sur plusieurs points d'accord avec le christianisme. C'est le plus grand éloge qu'on puisse en faire. Malgré la vénération que les Arabes, ses compatriotes, professaient pour lui, Mahomet n'a jamais cherché à faire croire qu'il fût plus qu'un homme. Il disait seulement qu'il était un prophète, c'est-à-dire un envoyé de Dieu, chargé par Allah d'enseigner la vérité. Quand on lui demandait de faire des miracles, il répondait que ce don ne

lui avait pas été accordé, modestie d'autant plus remarquable, qu'il reconnaissait à Jésus-Christ ce même pouvoir surnaturel.

George Duruy.

21. CHARLEMAGNE (768—814).

Après avoir été conquise par Jules César, la Gaule fit pendant plus de quatre cents ans partie de l'Empire romain. Mais cet empire fut au commencement du cinquième siècle après Jésus-Christ envahi par des peuplades barbares que les légions ne surent pas repousser, car les soldats romains n'avaient plus alors le patriotisme et la discipline qui les avaient rendus si longtemps invincibles. La Gaule fut comme les autres provinces la proie des envahisseurs. Les Francs, peuplade guerrière venue de la Germanie ou Allemagne, occupèrent la partie septentrionale de notre pays. Sous leur roi Clovis, qui se convertit au catholicisme, les Francs achevèrent la conquête de la Gaule. En 732, ils repoussèrent sous la conduite d'un vaillant chef, Charles-Martel, une invasion des Arabes qui, après avoir conquis le nord de l'Afrique et l'Espagne, venaient de passer les Pyrénées. Vingt ans après, le fils de Charles-Martel, Pépin le Bref, devint roi des Francs en 752. Son successeur fut le fameux Charlemagne ou Charles le Grand.

Le règne de ce prince est un des plus longs et des plus importants que l'histoire connaisse. Il ne dura pas moins de quarante-six années, de 768 à 814. Il fut rempli par de grandes guerres et de grands travaux d'organisation, qui valurent à Charlemagne la double gloire du conquérant et du législateur.

La Gaule était séparée de la Germanie, patrie originaire des Francs, par un fleuve large et profond, le Rhin. Tandis que les Francs avaient adouci la rudesse de leurs mœurs au contact de la civilisation romaine qui florissait en Gaule, quand ils conquirent ce pays, les autres tribus germaines, toujours établies sur la rive droite du Rhin, étaient encore plongées dans la plus grossière barbarie. Les Saxons, surtout, se faisaient remarquer par la férocité de leurs mœurs. Au fond de leurs épaisses forêts, entrecoupées de marécages, ils se livraient à leurs plaisirs favoris, la chasse et la guerre. Leur religion n'était qu'un ensemble de superstitions sanguinaires; souvent ils immolaient des victimes humaines sur les autels de leur principal dieu nommé Odin.

Les Saxons étaient pour les Francs de redoutables voisins, car tentés par la fertilité des pays situés sur l'autre rive du Rhin, ils essayaient souvent de franchir le grand fleuve, afin de mettre au pillage les villes et les villages qu'ils apercevaient de loin.

C'est contre ce peuple que Charlemagne entreprit une série d'expéditions qui ne devaient pas remplir moins de trente-deux

années (772—804). Le but qu'il se proposa fut humain et généreux : il voulait arracher les populations de la Saxe à leur barbarie. Mais les moyens qu'il employa furent cruels : toute rébellion, tout soulèvement furent comprimés avec une inexorable rigueur. C'est en vain que Witikind essaya de prolonger la lutte. Ce vaillant chef fut obligé de se soumettre après avoir été pendant plusieurs années l'âme de la résistance. Charlemagne imposa aux Saxons vaincus l'obligation de recevoir le baptême. La religion lui paraissait en effet un puissant instrument de civilisation. Des églises, des monastères s'élevèrent sur l'emplacement que les forêts occupaient jadis. La Saxe sortit ainsi des mains de son vainqueur, domptée et chrétienne, partagée en huit évêchés, couverte de cités nouvelles, et ce pays jusqu'alors barbare et païen put bientôt prendre rang parmi les nations civilisées.

Charlemagne fit encore plusieurs autres expéditions en Germanie. Il vainquit les Bavarois et les Avares. Au sud des Pyrénées, l'Espagne occupée par les Visigoths à l'époque des invasions, avait été trois siècles plus tard, en 711, conquise par les Arabes. Charlemagne voulut aussi intervenir dans les affaires de ce pays, et il réussit à ranger sous sa domination un assez vaste territoire correspondant en partie à la Catalogne actuelle. C'est dans une des campagnes qu'il fit au sud des Pyrénées que périt le fameux Roland. La légende s'est emparée de ce nom. Elle a fait de Roland un héros dont la force et le courage étaient extraordinaires. Son épée, Durandal, fendait le roc, et les montagnards montrent encore dans les Pyrénées une brèche énorme entre deux hautes masses de granit : c'est Durandal, disent-ils, qui a fait cette ouverture. Plus tard les merveilleux exploits de Roland furent célébrés par les poètes. Un de ces poèmes est resté fameux sous le nom de Chanson de Roland; c'est un des plus vieux monuments de la langue française.

En l'an 800, Charlemagne se trouvait maître de la France, de l'Allemagne, des trois quarts de l'Italie, d'une partie de l'Espagne. Il avait augmenté de plus d'un tiers, l'étendue des pays que son père lui avait laissés. Ces vastes possessions n'étaient plus un royaume, mais un empire. Il crut avoir assez fait pour placer sur son front la couronne impériale. Le pape Léon III consulté par Charlemagne, comme Zacharie l'avait été jadis par Pépin, accorda son concours avec empressement. Le roi des Francs se rendit donc à Rome, et le jour de Noël de l'an 800, reçut des mains du pontife la couronne d'empereur d'Occident.

Charlemagne ne fut pas seulement un grand conquérant. Il sut donner une organisation remarquable au vaste empire qu'il avait fondé. Son autorité s'étendait sur la Gaule tout entière, de la mer du Nord à la Méditerranée, du Rhin aux Pyrénées. Il était encore maître d'une grande partie de la Germanie

(Allemagne), d'une partie de l'Italie et d'une partie de l'Espagne.

L'empire se divisait en comtés, administrés par des personnages appelés comtes. L'empereur les choisissait lui-même. Ils rendaient la justice, percevaient les impôts, et faisaient régner l'ordre sur tout le territoire qu'ils administraient.

Il y avait en outre des inspecteurs ou envoyés royaux, en latin *missi dominici* qui quatre fois l'an parcouraient les provinces, écoutaient les plaintes des habitants, réformaient les abus et rendaient à l'empereur un compte exact de ce qu'ils avaient vu ou entendu.

Deux fois chaque année il y avait des assemblées générales auxquelles prenaient part les principaux seigneurs de l'empire. L'empereur assistait régulièrement à ces assemblées. Il parcourait la foule, causait familièrement avec tous ceux qu'il rencontrait. C'était pour lui un moyen de se tenir au courant de tout ce qui se passait, car il trouvait là des gens venus des extrémités de l'empire. Les renseignements qu'ils lui donnaient suppléaient aux informations que la poste et les télégraphes nous transmettent si promptement aujourd'hui.

Charlemagne fit preuve d'une infatigable activité dans l'administration de son empire. Il promulgua un grand nombre de lois, nommées *capitulaires,* qu'il rédigeait lui-même et portait ensuite à la connaissance des seigneurs et du peuple dans les assemblées générales. Dans ses capitulaires, l'empereur règle l'organisation des finances et du service militaire. Il fixe des peines sévères contre le vol et combat la mendicité.

D'importants travaux furent accomplis sous ce règne. Un pont fut construit sur le Rhin, à Mayence; des églises et des palais s'élevèrent à Aix-la-Chapelle, résidence favorite de l'empereur.

Charlemagne n'était guère plus instruit que les hommes de son temps. C'était à peine qu'il savait le latin, et l'on n'est pas bien sûr qu'il ait jamais été en état d'écrire. Mais ce génie puissant quoique barbare encore, comprenait à merveille les avantages de l'instruction. Aussi le voit-on créer des écoles, jusque dans son propre palais. Il surveillait lui-même les travaux des élèves, s'intéressait à leurs progrès, et adressait des paroles sévères aux jeunes nobles qui ne faisaient pas preuve d'une application suffisante. «Vous comptez, leur dit-il un jour avec colère, sur les services de vos pères; mais sachez qu'ils ont été récompensés, et que l'État ne doit rien qu'à celui qui mérite par lui-même.»

Depuis que l'empire romain avait succombé sous les coups des barbares, la civilisation avait fait un pas en arrière. Pendant quatre siècles, les arts, les sciences, les lettres avaient été conplètement délaissés. Plus de culture intellectuelle : l'ignorance

était générale et profonde. Charlemagne eut l'honneur d'attirer auprès de lui, d'encourager puissamment les rares personnages qui eussent conservé quelque tradition de la civilisation antique. Au premier rang brillent Alcuin et Éginhard, qui a laissé une Vie de Charlemagne. C'est un livre précieux, grâce aux nombreux renseignements qu'il nous donne sur le grand empereur et son époque.

Le 28 janvier 814, Charlemagne mourut, après avoir glorieusement rempli, comme on vient de le voir, son long règne de quarante-six années. C'est avec raison que l'histoire salue en lui un des plus grands hommes qui aient jamais paru sur la terre.

Un récit du moine de Saint-Gall[1]) montre l'idée qu'avaient de sa puissance, sinon les contemporains, du moins la génération qui leur succéda. Charlemagne arrive par delà les Alpes pour combattre le roi des Lombards. Didier est sur les murs de Pavie avec le comte Ogger, qui a fui pour éviter le châtiment de quelque faute, et il contemple avec effroi l'armée des Francs qui s'approche. D'abord il ne voit qu'un épais nuage de poussière; ce sont les machines de guerre qui vont battre les murs de sa cité royale. «Voilà Charles, s'écrie Didier, avec cette grande armée. — Non,» dit Ogger. Alors apparaît la troupe immense des simples soldats. «Assurément, Charles s'avance triomphant au milieu de cette foule. — Pas encore,» répond Ogger. Cependant on découvre le corps des gardes, vieux guerriers qui ne connaissaient jamais de repos. «Pour le coup c'est Charles, s'écrie Didier, plein d'effroi. — Non, reprend Ogger, pas encore.» A la suite viennent les évêques, les abbés, les clercs de la chapelle et les comtes. Alors Didier crie en sanglotant: «Descendons et cachons-nous dans les entrailles de la terre, loin de la face d'un si terrible ennemi. — Quand vous verrez la moisson s'agiter d'horreur dans les champs, dit Ogger, alors vous pourrez croire à l'arrivée de Charles.» Il n'avait pas fini ces paroles, qu'on commença de voir au couchant comme un nuage ténébreux soulevé par le vent du nord-ouest, qui convertit le jour en ténèbres. Mais l'empereur approchant un peu plus, l'éclat des armes fit luire sur Pavie un jour plus sombre que toute nuit. Alors parut Charles lui-même, tout couvert d'une armure de fer, la main gauche armée d'une lance, la droite étendue sur son invincible épée; Ogger le reconnaît, et frappé d'épouvante, il chancelle et tombe en disant: «Le voici!»

George Duruy.

[1]) Le moine de Saint-Gall écrivit, en 844, à la demande de l'empereur Charles le Gros, les *Faits et gestes de Charlemagne.*

22. TRAITÉ DE VERDUN (843).

Charlemagne eut pour successeur son fils Louis Ier, que sa faiblesse fit surnommer le Débonnaire, et dont le règne, qui dura vingt-six ans (814—840), fut malheureux.

Louis mort, ses fils se disputèrent le pouvoir. L'aîné, Lothaire, eût voulu maintenir l'unité de l'empire et subordonner ses frères Louis et Charles, que leur père avait faits rois de son vivant.

Ceux-ci résistèrent, vainquirent Lothaire à la bataille de Fontenay, près d'Auxerre (841), et lui imposèrent deux ans après le traité de Verdun (843), qui partagea l'empire en trois royaumes: la Germanie ou Allemagne, qui devint la propriété de Louis; la France, qui fut donnée à Charles, et l'Italie, plus la Lorraine ou Lotharingie, qui fut la part de Lothaire.

Le royaume de France se trouva ainsi définitivement fondé, Charles dit le Chauve en fut le premier roi.

Louis Cons.

23. FONDATION DU DUCHÉ DE NORMANDIE.

En 911, le roi Charles le Simple céda à Rollon, chef des Normands, la province qui prit le nom de Normandie et que le nouveau duc rendit florissante par une sage administration.

Le pacte fut conclu entre Rollon et Charles au village de Saint-Clair-sur-Epte. La cérémonie de l'hommage était faite, et le nouveau duc allait partir, lorsque les Français lui dirent: «Il est convenable que celui qui reçoit un pareil don baise le pied du roi.» «Jamais, s'écria le Normand, je ne baiserai le pied d'aucun homme.» Sur les instances des courtisans, il chargea un de ses compagnons de remplir à sa place cette dernière formalité. Le soldat brusquement prit le pied de Charles sans fléchir le genou, l'éleva jusqu'à sa bouche et renversa le roi. La foule éclata de rire, et le roi se retira confus et humilié. Cependant le traité subsista.

Ce traité était une convention heureuse, car il mettait fin à des courses dévastatrices qui duraient depuis un siècle. Les nouveaux maîtres du pays se mêlèrent aux anciens habitants, oublièrent leur langue, leur férocité, mais gardèrent un peu de cet esprit d'aventure, de cet amour du gain qui les avait poussés à travers tant de pays, et qui leur feront un jour prendre l'Italie méridionale, et un autre jour l'Angleterre.

Le nouveau duc se convertit, épousa Gisèle, fille de Charles le Simple, partagea le pays au cordeau entre ses compagnons, et y établit si bonne police, qu'ayant oublié, dit-on, un de ses bracelets aux branches d'un chêne, sous lequel il s'était reposé dans une partie de chasse, ce bracelet y resta trois ans sans

que personne osât y toucher. La paix et l'ordre ranimèrent la culture dans cette riche province, la servitude de corps y fut de bonne heure abolie, et, par une révolution singulière, ce sont ces ducs normands qui, les premiers, parlèrent la meilleure langue française, et c'est en Normandie que le régime féodal se constitua avec le plus de régularité, que les écoles des couvents furent les plus florissantes, de là enfin que semble être parti l'art nouveau, qui allait élever de si magnifiques monuments : l'architecture ogivale.

24. LES CROISADES (1096—1270).

L'histoire du moyen âge n'offre pas de plus imposant spectacle que les guerres entreprises pour la conquête de la terre sainte. Quel tableau, en effet, que celui des peuples de l'Asie et de l'Europe armés les uns contre les autres, de deux religions s'attaquant réciproquement et se disputant l'empire du monde! Après avoir été menacé plusieurs fois par les musulmans, tout à coup l'Occident se réveille et semble, selon l'expression si souvent répétée d'un historien grec, s'arracher de ses fondements pour se précipiter sur l'Asie. Tous les peuples abandonnent leurs intérêts, leurs rivalités, et ne voient plus sur la terre qu'une seule contrée digne de l'ambition des conquérants. On croirait qu'il n'y a plus dans l'univers d'autre ville que Jérusalem, d'autre terre habitable que celle qui renferme le tombeau de Jésus-Christ. Bientôt la désolation règne dans tout l'Orient, et les longues traces du carnage, les débris dispersés des empires marquent les chemins qui conduisent à la Cité sainte.

Dans cet ébranlement général, on voit les plus sublimes vertus se mêler à tous les désordres des passions. Les soldats chrétiens bravent à la fois la faim, la soif, la fatigue, les maladies d'un climat nouveau, les armes des barbares. Dans les plus cruelles extrémités, au milieu de leurs excès et de leurs discordes sans cesse renaissantes, rien ne peut lasser leur persévérance et leur résignation. Après quatre ans de travaux, de misères et de victoires, Jérusalem est conquise par les croisés. Cependant, comme leurs conquêtes ne sont point l'ouvrage de la sagesse, ni de la prudence, mais le fruit d'un aveugle enthousiasme et d'un héroïsme mal dirigé, ils ne fondent qu'une puissance passagère.

La bannière de la croix passe bientôt des mains de Godefroi de Bouillon dans les mains faibles et inhabiles de ses successeurs. Jérusalem, devenue chrétienne, est obligée d'appeler de nouveau les secours de l'Occident. A la voix de saint Bernard, les chrétiens prennent les armes. Conduits par un empereur d'Allemagne et par un roi de France, ils volent à la défense de la terre sainte. Mais ils n'ont plus avec eux de grands capi-

taines; on ne retrouve plus en eux la magnanimité et l'héroïque résignation de leurs pères. L'Asie les voit sans effroi: déjà même l'Orient présente un autre spectacle. Les disciples de Mahomet sortent de leur abattement. On les voit tout à coup saisis d'un délire semblable à celui qui avait armé leurs ennemis: ils opposent le courage au courage, l'enthousiasme à l'enthousiasme, et brûlent à leur tour de verser leur sang dans une guerre religieuse. L'esprit de discorde qui avait détruit leur puissance, ne se retrouve plus que parmi les chrétiens. Le luxe et les mœurs de l'Orient amollissent le courage des défenseurs de la croix, et leur font oublier l'objet de la guerre sainte. Jérusalem, dont la conquête avait coûté tant de sang aux croisés, retombe au pouvoir des infidèles, et devient la conquête d'un prince sage et valeureux, qui avait réuni les forces de la Syrie et de l'Égypte.

Le génie et la fortune de Saladin portent un coup mortel à la puissance mal affermie des chrétiens en Orient. En vain un empereur d'Occident et deux rois célèbres par leur bravoure se mettent à la tête des forces de leurs royaumes pour délivrer la Palestine. Ces nouvelles armées de croisés trouvent partout des ennemis et des barrières invincibles: tant d'efforts réunis ne produisent que d'illustres infortunes. Le royaume de Jérusalem, dont on se dispute les ruines, n'est plus qu'un vain nom. Bientôt même la captivité et les malheurs de la ville sainte ne font plus couler les larmes des chrétiens, et ne leur inspirent plus les transports d'une piété belliqueuse. Les croisés, qui s'étaient armés pour la délivrance de l'héritage de Jésus-Christ, se laissent séduire par les richesses de la Grèce, et s'arrêtent à la conquête de Constantinople. Dès lors, les croisades semblent avoir un autre objet, un autre mobile qu'à l'époque de leur origine. Tandis qu'un petit nombre de chrétiens versent encore leur sang pour délivrer le saint tombeau, la plupart des princes et des chevaliers n'écoutent plus que la voix de l'ambition. Les guerres saintes perdirent par là le caractère qu'elles avaient eu d'abord, et ne furent plus que des guerres civiles dans la chrétienté.

Au milieu de ces désordres, l'Europe ne semblait plus porter ses regards vers Jérusalem, lorsqu'un saint roi entreprit encore une fois d'armer les forces de l'Occident contre les infidèles, et de faire revivre parmi les croisés l'héroïque ardeur qui avait animé les compagnons de Godefroi. Les deux guerres dirigées par ce chef pieux sont plus malheureuses que toutes les autres. Dans la première, le monde a sous les yeux le spectacle d'une armée prisonnière et d'un roi dans les fers; dans la seconde, celui d'un puissant monarque mourant sur un lit de cendres. C'est alors que disparaît l'illusion, et que Jérusalem cesse d'exciter l'enthousiasme guerrier de la chrétienté.

Bientôt l'Europe va changer de face: tant de révolutions,

tant d'expéditions lointaines ne sont pas perdues pour les peuples de l'Occident. Quelques lueurs de civilisation percent à travers les ténèbres de la barbarie, et le premier effet de la lumière que les croisades commencent à répandre, est d'affaiblir l'esprit d'exaltation qui les a fait naître. On renouvelle, dans la suite, d'inutiles tentatives pour ranimer le feu qui avait embrasé l'Europe et l'Asie. Les peuples sont tellement revenus de leur pieux délire que, lorsque l'Allemagne se trouve menacée par les musulmans, maîtres de Constantinople, la bannière de la croix peut à peine rassembler des armées, et l'Europe, qui s'était livrée tout entière pour attaquer les infidèles en Asie, ne leur oppose qu'une faible résistance sur son propre territoire.

Michaud.

25. PIERRE L'ERMITE.

La gloire de délivrer Jérusalem devait appartenir à un simple pèlerin. Né avec l'esprit actif et inquiet, Pierre chercha dans toutes les conditions de la vie un bonheur qu'il ne put trouver. L'étude des lettres, le métier des armes, l'état ecclésiastique, ne lui avaient rien offert qui pût remplir son cœur et satisfaire son âme ardente. Dégoûté du monde et des hommes, il se retira parmi les cénobites les plus austères. Le jeûne, la prière, la méditation, le silence de la solitude exaltèrent son imagination. Dans ses visions, il entretenait un commerce habituel avec le ciel et se croyait l'instrument de ses desseins. Il avait la ferveur d'un apôtre, le courage d'un martyr. Son zèle ne connaissait point d'obstacles, et tout ce qu'il désirait lui semblait facile: tel fut l'homme extraordinaire qui donna le signal des croisades.

Le bruit des pèlerinages en Orient fit sortir Pierre de sa retraite; il suivit dans la Palestine la foule des chrétiens qui allaient visiter les saints lieux. A l'aspect de Jérusalem il fut plus ému que tous les autres pèlerins; mille sentiments contraires vinrent agiter son âme exaltée. Après avoir suivi des frères sur le Calvaire et au tombeau de Jésus-Christ, il se rendit auprès du patriarche de Jérusalem. Les cheveux blancs de Siméon, sa figure vénérable, et surtout la persécution qu'il avait éprouvée, lui méritèrent toute la confiance de Pierre; ils pleurèrent ensemble sur les maux des chrétiens. L'Ermite, le cœur ulcéré, le visage baigné de larmes, demanda s'il n'était point de terme, point de remède à tant de calamités. «O, le plus fidèle des chrétiens, lui dit alors le patriarche, ne voyez-vous pas que nos iniquités nous ont fermé l'accès de la miséricorde du Seigneur? L'Asie est au pouvoir des musulmans; tout l'Orient est tombé dans la servitude; aucune puissance de la terre ne peut nous secourir.» A ces paroles, Pierre interrompit Siméon et

lui fit entendre que les guerriers de l'Occident pourraient être un jour les libérateurs de Jérusalem. — «Oui, sans doute, répliqua le patriarche, quand la source de nos afflictions sera comblée, quand Dieu sera touché de nos misères, il amollira le cœur des princes de l'Occident, et les enverra au secours de la ville sainte.» A ces mots, Pierre et Siméon ouvrirent leurs âmes à l'espérance, et s'embrassèrent en versant des larmes de joie. Le patriarche résolut d'implorer par ses lettres le secours du pape et des princes de l'Europe; l'Ermite jura d'être l'interprète des chrétiens d'Orient et d'armer l'Occident pour leur délivrance.

Après cet entretien, l'enthousiasme de Pierre n'eut plus de bornes. Il quitte la Palestine, traverse les mers, débarque sur les côtes de l'Italie et va se jeter aux pieds du pape. La chaire de saint Pierre était alors occupée par Urbain II. Urbain le reçut comme un prophète, il applaudit à son dessein et le chargea d'annoncer la prochaine délivrance de Jérusalem.

L'ermite Pierre traversa l'Italie, passa les Alpes, parcourut la France et la plus grande partie de l'Europe, embrasant tous les cœurs du zèle dont il était dévoré. Il voyageait monté sur une mule, un crucifix à la main, les pieds nus, la tête découverte, le corps ceint d'une grande corde, couvert d'un long froc et d'un manteau d'ermite de l'étoffe la plus grossière. La singularité de ses vêtements était un spectacle pour le peuple; l'austérité de ses mœurs, sa charité, la morale qu'il prêchait, le faisaient révérer comme un saint.

Il allait de ville en ville, de province en province, implorant le courage des uns, la piété des autres; tantôt il se montrait dans la chaire des églises, tantôt il prêchait dans les chemins et sur les places publiques. Le peuple se pressait en foule sur les traces de Pierre. Le prédicateur de la guerre sainte était partout reçu comme un envoyé de Dieu, on s'estimait heureux de toucher ses vêtements, le poil arraché à la mule qu'il montait était conservé comme une sainte relique. A sa voix, les différends s'apaisaient dans les familles, les pauvres étaient secourus; on ne parlait que des vertus de l'éloquent cénobite, on racontait ses austérités et ses miracles, on répétait ses discours à ceux qui ne l'avaient point entendu, et qui n'avaient pu s'édifier par sa présence.

Souvent il rencontrait dans ses courses des chrétiens d'Orient qui avaient été bannis de leur patrie, et qui parcouraient l'Europe en demandant l'aumône. L'ermite Pierre les présentait au peuple comme des témoignages vivants de la barbarie des infidèles: en montrant les lambeaux dont ils étaient couverts, il s'élevait avec violence contre leurs oppresseurs et leurs bourreaux. A ce spectacle, les fidèles éprouvaient tour à tour les plus vives émotions de la pitié et toutes les fureurs de la vengeance; tous déploraient

dans leurs cœurs les malheurs et la honte de Jérusalem! Le peuple élevait la voix vers le ciel, pour demander à Dieu qu'il daignât jeter un regard sur la ville chérie. Les uns offraient leurs richesses, les autres leurs prières; tous promettaient de donner leur vie pour la délivrance des saints lieux.

Michaud.

26. CONCILE DE CLERMONT.

Le concile s'assembla dans la grande place de Clermont, qui se remplit bientôt d'une foule immense. Suivi de ses cardinaux, le pape monta sur une espèce de trône qu'on avait dressé pour lui; à ses côtés on vit paraître l'ermite Pierre, dans ce costume grossier et bizarre qui lui avait attiré partout l'attention et le respect de la multitude. L'apôtre de la guerre sainte parla le premier; il rappela les profanations et les sacrilèges dont il avait été témoin, les tourments et les persécutions qu'un peuple ennemi de Dieu et des hommes faisait souffrir à ceux qui allaient visiter les saints lieux. Il avait vu des chrétiens chargés de fers, traînés en esclavage, attelés au joug comme les plus vils des animaux; il avait vu les oppresseurs de Jérusalem vendre aux enfants du Christ la permission de saluer le tombeau de leur Dieu, leur arracher jusqu'au pain de la misère, et tourmenter la pauvreté elle-même pour en obtenir des tributs, il avait vu les ministres de Dieu arrachés du sanctuaire, battus de verges et condamnés à une mort ignominieuse. En racontant les malheurs et la honte des chrétiens, Pierre avait le visage abattu et consterné, sa voix était étouffée par des sanglots, sa vive émotion pénétrait tous les cœurs.

Le souverain pontife qui parla après Pierre l'Ermite, s'adressa à toutes les nations qui étaient représentées dans le concile; il s'adressa surtout aux Français, qui formaient le plus grand nombre de l'assemblée. «Nation chérie de Dieu, leur dit-il, c'est dans votre courage que l'Église chrétienne a placé son espoir; c'est parce que je connais votre piété et votre bravoure que j'ai traversé les Alpes, et que je suis venu apporter la parole de Dieu dans ces contrées. Vous n'avez pas oublié que la terre que vous habitez a été envahie par les Sarrasins, et que la France aurait reçu les lois de Mahomet sans les exploits de Charles-Martel. Rappelez sans cesse à votre esprit les dangers et la gloire de vos pères; conduits par des héros dont le nom est immortel, ils ont délivré votre patrie, ils ont sauvé l'Occident d'un honteux esclavage. De plus nobles triomphes vous attendent sous la conduite du Dieu des armées; vous délivrerez l'Europe et l'Asie; vous sauverez la cité de Jésus-Christ, cette Jérusalem que s'était choisie le Seigneur, et d'où la loi nous est venue.»

A mesure qu'Urbain prononçait son discours, les sentiments

dont il était animé, pénétraient dans l'âme de ses auditeurs; lorsqu'il parlait de la captivité et des malheurs de Jérusalem, toute l'assemblée fondait en larmes; lorsqu'il rappelait la tyrannie et les persécutions des infidèles, les guerriers qui l'écoutaient portaient la main sur leur épée et juraient dans leur cœur de venger la cause des chrétiens. Urbain redoubla encore leur enthousiasme en leur annonçant que Dieu les avait choisis pour accomplir ses desseins; il les exhorta à tourner contre les musulmans les armes qu'ils portaient contre leurs frères. Ils n'avaient plus à venger les injures des hommes, mais celles de la Divinité: ce n'était plus la conquête d'une ville ou d'un château qui s'offrait à leur valeur, mais les richesses de l'Asie, la possession d'une terre où, selon les promesses de l'Écriture, coulaient des ruisseaux de lait et de miel.

«Je me garderai bien, disait-il, d'essuyer les larmes que doivent vous arracher des images si douloureuses pour un ministre de la religion, pour le père commun des fidèles. Pleurons, mes frères, pleurons sur nos fautes, qui ont armé la colère du ciel; pleurons sur la captivité de Sion. Mais malheur à nous, si, dans notre pitié stérile, nous laissons plus longtemps aux mains de l'impie l'héritage du Seigneur! Pourquoi goûtons-nous ici quelque repos, tandis que les enfants de Jésus-Christ vivent au milieu des tourments, et que la reine des cités gémit dans les fers?

Guerriers chrétiens, qui cherchez sans cesse de vains prétextes de guerre, réjouissez-vous, vous en trouvez aujourd'hui de véritables. Vous qui fûtes si souvent la terreur de vos concitoyens, allez combattre contre des barbares, allez combattre pour la délivrance des saints lieux; vous qui vendez pour un vil salaire vos bras aux fureurs d'autrui, allez mériter une récompense éternelle. Si vous triomphez de vos ennemis, les royaumes de l'Orient seront votre partage; si vous succombez, vous aurez la gloire de mourir aux mêmes lieux que Jésus-Christ, et Dieu n'oubliera point qu'il vous aura trouvés dans son armée sainte. Voici le moment de montrer si vous êtes animés d'un vrai courage; voici le moment d'expier tant de violences commises au sein de la paix, tant de victoires achetées aux dépens de la justice et de l'humanité. Puisqu'il vous faut du sang, baignez-vous dans le sang infidèle; je vous le dis avec dureté, parce que mon ministère m'y oblige: soldats de l'enfer, devenez les soldats du Dieu vivant. Quand Jésus-Christ vous appelle à sa défense, que de lâches affections ne vous retiennent point dans vos foyers; ne voyez que la honte et les maux des chrétiens: n'écoutez que les gémissements de Jérusalem, et ressouvenez-vous de ce qu'a dit le Seigneur: Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi; quiconque abandonnera sa maison, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses

enfants, ou son héritage pour mon nom, sera récompensé au centuple, et possédera la vie éternelle.»

A ces paroles, les auditeurs d'Urbain montrèrent un enthousiasme que jamais l'éloquence humaine n'avait inspiré. L'assemblée se leva tout entière, et lui répondit par un cri unanime: «Dieu le veut! Dieu le veut!» «Oui, sans doute, Dieu le veut, poursuivit l'éloquent Urbain; vous voyez aujourd'hui l'accomplissement de la parole du Sauveur, qui a promis de se trouver au milieu des fidèles assemblés en son nom; c'est lui qui vous a dicté ces paroles que je viens d'entendre; qu'elles soient votre cri de guerre, et qu'elles annoncent partout la présence du Dieu des armées.» En achevant ces mots, le pontife montra à l'assemblée des chrétiens le signe de leur rédemption. «C'est Jésus-Christ lui-même, leur dit-il, qui sort de son tombeau et qui vous présente sa croix; elle sera le signe élevé entre les nations, qui doit rassembler les enfants dispersés d'Israël; portez-la sur vos épaules ou sur votre poitrine; qu'elle brille sur vos armes et sur vos étendards; elle deviendra pour vous le gage de la victoire ou la palme du martyre, elle vous rappellera sans cesse que Jésus-Christ est mort pour vous et que vous devez mourir pour lui.»

Lorsque Urbain eut cessé de parler, de vives acclamations se firent encore entendre. La pitié, le désespoir, l'indignation agitaient à la fois l'assemblée tumultueuse des fidèles; les uns versaient des larmes sur Jérusalem et sur le sort des chrétiens; les autres juraient d'exterminer la race des musulmans; mais tout à coup, au signal du souverain pontife, il régna un profond silence. Le cardinal Grégoire, qui monta depuis sur la chaire de saint Pierre, sous le nom d'Innocent II, prononça à haute voix une formule de confession générale; tous les assistants se prosternèrent à genoux, se frappèrent la poitrine, et reçurent l'absolution de leurs péchés.

Adhémar de Monteil, évêque du Puy, demanda le premier à entrer dans la voie de Dieu, et prit la croix des mains du pape; plusieurs évêques suivirent son exemple. Raymond, comte de Toulouse, s'excusa par ses ambassadeurs de n'avoir pu assister au concile de Clermont: il avait déjà combattu les Sarrasins en Espagne, il promettait d'aller les combattre en Asie, suivi de ses plus fidèles guerriers. Les barons et les chevaliers qui avaient entendu les exhortations d'Urbain firent tous le serment de venger la cause de Jésus-Christ; ils oublièrent leurs propres querelles, et ceux même qui se faisaient la guerre n'eurent plus d'autres ennemis que les musulmans. Tous les fidèles promirent de respecter les décisions du concile, et décorèrent leurs habits d'une croix rouge. Dès lors, ceux qui s'engageaient à combattre les infidèles furent appelés des croisés, et la guerre sainte prit le nom de croisade. *Michaud.*

27. SAINT LOUIS.

Louis IX, arrivé au trône à l'âge de 11 ans, en 1226, et confié à la tutelle de la pieuse Blanche de Castille, sa mère, ne tarda pas à devenir le prince le plus remarquable de son temps. A peine majeur, il voit se former contre lui une ligue puissante de vassaux rebelles et soutenus par les Anglais. Il les rencontre au pont de Taillebourg, sur la Charente, les attaque et, dans un moment où ses troupes commençaient à reculer, s'élance seul sur le pont, l'épée à la main, rétablit le combat par cet acte de brillante valeur et demeure victorieux.

Mais la victoire n'était pour ce prince qu'un moyen de conclure une paix honorable. Il s'occupe de restaurer le royaume ébranlé par de longs troubles, édicte de bonnes lois, veille à l'administration de la justice, ce premier besoin des peuples, et ne dédaigne pas de la rendre lui-même. Maintes fois, dit son historien et son dévoué compagnon, Joinville, il advint qu'en été il allait s'asseoir au bois de Vincennes, après la messe, et, s'appuyant à un chêne, il accueillait tous ceux, petits ou grands, qui venaient lui parler, sans empêchements d'huissiers ou d'autres.

En 1248, étant tombé malade, il contracta le vœu d'aller combattre les infidèles, et dès qu'il se vit guéri, il prépara avec zèle l'accomplissement de ce projet. Le soudan d'Égypte était alors maître de la Terre-Sainte. Louis se dirigea donc vers l'Égypte, et d'abord la campagne fut heureuse. On battit les Sarrasins en débarquant et l'on s'empara de la forte place de Damiette, où les croisés entrèrent en procession, nu-pieds, et chantant des hymnes de reconnaissance à Dieu.

On marcha ensuite sur le Caire; mais, arrêté par l'inondation du Nil, entravé par mille obstacles, le roi fut trahi par la fortune à la funeste journée de Mansourah, où périt son frère Robert d'Artois avec presque toute la cavalerie, et enfin, réduit par la peste aux dernières extrémités, il fut obligé de se rendre prisonnier des musulmans.

Ceux-ci demandèrent pour sa rançon la restitution de Damiette et 800,000 besants d'or (1 million 250,000 francs). Louis répondit: «Un roi de France ne se rachète point à prix d'argent; je donnerai la somme pour la rançon de mes gens, et Damiette pour ma personne.» Il apprit qu'en comptant l'argent aux Sarrasins, on les avait trompés de dix mille livres; il s'en courrouça fort et envoya aussitôt restituer ce qui manquait.

Après sa délivrance, Louis se rendit dans la Terre-Sainte, où il débarqua le 14 mai 1250. Il passa quatre années dans ce pays, réparant les anciennes fortifications, en construisant de nouvelles et rachetant des mains des infidèles plus de dix mille

chrétiens captifs. La mort de sa mère put seule le rappeler en France. Il y trouva l'ordre rétabli par les soins de la pieuse princesse et le consolida par un repos de quinze années.

En 1270, une dernière croisade l'enleva de nouveau et pour toujours à la France. Affligé des maux croissants des chrétiens d'Orient, Louis, qui n'avait pas quitté la croix, fait voile pour l'Afrique, dans l'espoir de convertir le roi de Tunis, qui paraissait animé de dispositions favorables. Mais à peine avait-on abordé la côte d'Afrique, qu'une maladie pestilentielle causée par les chaleurs et le manque d'eau décima l'armée chrétienne. Attaqué lui-même de la peste, le saint roi se fit étendre sur un lit de cendres, où il mourut après avoir langui vingt jours.

A. Magin.

28. RODOLPHE DE HABSBOURG.

Tout, en Rodolphe, répondait aux désirs des électeurs, qui voulaient bien un chef, mais qui craignaient de se donner un maître. D'ailleurs trois des électeurs n'étant pas mariés, et Rodolphe ayant plusieurs filles, on prétend que cette circonstance ne contribua pas peu au succès de sa candidature. Dès que la nouvelle de son élection fut connue, les bourgeois de Bâle, auxquels il faisait alors la guerre, à cause de quelques injures faites par eux à la noblesse du voisinage, furent les premiers à le reconnaître empereur, et il fut couronné à Aix-la-Chapelle sans difficultés. L'élection de Rodolphe fut de même confirmée avec empressement par le pape, qui eut avec lui à Lausanne une entrevue tout à fait amicale. Le roi de Bohême seul, Ottokar II, refusa trois fois de venir rendre hommage au nouveau César. Mais il succomba deux fois sous les attaques vigoureuses de Rodolphe, et périt frappé de dix-sept blessures. Rodolphe cependant, au lieu d'abuser de sa victoire, se hâta de reconnaître comme roi de Bohême le jeune Wenceslas IV, qui bientôt épousa sa fille, et fut le quatrième des électeurs qui devinrent gendre de l'empereur. Les domaines de la maison d'Autriche furent ensuite solennellement concédés en fiefs aux fils de l'habile vainqueur, et il jeta ainsi les fondements de l'une des plus illustres familles princières de l'Europe.

Rodolphe eut la sagesse de renoncer à toutes les prétentions des Hohenstaufen sur l'Italie, et se contenta de retirer de grosses sommes des principales cités italiennes pour la confirmation de leur privilèges. «L'Italie, disait-il, me fait l'effet de l'antre du lion; je vois beaucoup de traces des empereurs qui y entrent, et n'en vois point de ceux qui en sont sortis.»

La fin du règne de Rodolphe fut toute consacrée au rétablissement de l'ordre et de la paix en Allemagne. Il visita les diverses parties de l'empire, et fit démolir tous les châteaux des

seigneurs qui se livraient au brigandage: en une seule année, il en rasa soixante-six dans la Thuringe, et y fit mettre à mort vingt-neuf barons.

Il s'occupa aussi de rattacher à l'empire des fiefs qui en avaient été démembrés. Il reprit au comte de Savoie, maître du pays de Vaud, les villes de Payerne et de Morat; mais il faillit perdre la vie dans un combat livré près de cette dernière ville. Renversé de cheval et entouré d'ennemis, il s'élança dans le lac, et saisissant une branche d'arbre d'une main, il se défendit de l'autre jusqu'à ce qu'il eut été dégagé par les siens. Après une vaine attaque, qu'il tenta contre la ville de Berne, il mourut à l'âge de soixante-quatorze ans, en 1291. *Vulliet.*

29. DANTE (1265—1321).

Le plus grand poète du moyen âge, Dante, naquit à Florence en 1265. Il était fils d'un noble Florentin Alighiero, et reçut à son baptême le nom de Durante, dont Dante est l'abréviation familière. C'est sous ce nom qu'il est devenu immortel.

Après la mort de son père qu'il perdit de bonne heure, le jeune homme se consacra à l'étude, et telle était son ardeur au travail, qu'il ne négligea aucune des sciences connues de son temps. L'astronomie même, c'est-à-dire l'étude des astres qui se meuvent dans l'espace, éveilla sa curiosité. On croyait, à l'époque de Dante, et ce fut pendant des siècles une opinion universellement admise, que les étoiles exerçaient une influence tantôt bonne, tantôt mauvaise sur la destinée des hommes. On trouve un souvenir de cette vieille superstition dans certaines expressions qu'on emploie encore aujourd'hui, comme : *croire à son étoile, être né sous une heureuse étoile.*

C'est aussi dans sa jeunesse que Dante conçut une ardente admiration pour le génie de Virgile, dont l'âme tendre et mélancolique semblait si bien répondre à la sienne.

Enfin l'étude du dessin et de la musique était sa plus chère occupation.

Mais pour ce jeune homme à l'âme si délicate allait commencer une vie d'épreuves qui devaient l'accabler de douleurs et d'amertumes, et lui inspirer, à côté des plus suaves poésies les accents les plus terribles que jamais on ait fait entendre.

A ce moment, l'Italie était partagée en deux grands partis, les Guelfes et les Gibelins. Dante était un Gibelin. Son parti fut vaincu à Florence, et Dante fut exilé. Il erra alors de ville en ville pendant plusieurs années toujours poursuivi par l'image chère et douloureuse de la patrie perdue. Malgré les longueurs et les difficultés d'un si long voyage, il vint à Paris, où il se trouva en proie à la plus profonde misère. Aigri par le malheur, son caractère naturellement mélancolique devint plus som-

bre. Il passait des journées entières sans prononcer une parole, perdu dans ses réflexions. Les enfants, dit-on, s'écartaient avec terreur de cet homme maigre et pâle, vêtu d'une sorte de longue soutane rouge, et dont les yeux noirs brillaient d'un éclat extraordinaire. Quand il se promenait dans les rues, on disait qu'il sortait de l'enfer et qu'il était en relations avec le diable.

Ce qui avait donné naissance à ce bruit ridicule, c'est qu'on savait vaguement qu'il travaillait à un ouvrage intitulé l'*Enfer*. C'était, en effet, le titre donné par Dante à la première partie d'un long poème nommé la *Divine Comédie*. Les deux autres parties s'appelaient le *Purgatoire*, et le *Paradis*.

Nous possédons encore cet ouvrage qui met Dante au nombre des plus grands poètes de tous les temps. On ne peut lire sans admiration les pages où l'auteur nous décrit, soit les supplices des damnés, soit les joies pures des élus. Dans l'enfer Dante a placé ses ennemis personnels, ceux qui l'ont chassé de Florence, et il leur donne pour compagnons de supplice les traîtres, les parjures, les criminels, les hypocrites, les scélérats de toute espèce. Le purgatoire est réservé aux hommes qui sur la terre n'ont été ni tout à fait criminels ni tout à fait vertueux. Le paradis enfin appartient à ceux dont la vie a été sans tache. Au commencement de l'ouvrage, le poète suppose qu'il a reçu la permission de visiter ce monde surnaturel et que Virgile lui sert de guide dans ce voyage. Ce choix est un hommage rendu par le grand poète italien du treizième siècle à son illustre devancier.

L. Cons.

30. JEANNE D'ARC (1409—1431).

Jeanne d'Arc était fille d'un paysan de Domrémy, entre la Champagne et la Lorraine. La guerre, les blessures, les incendies, tel fut le premier spectacle offert à ses yeux. A mesure qu'elle grandissait, elle développait en elle un sentiment de pitié profonde pour le pauvre jeune roi Charles VII, injustement dépouillé de son héritage. A ce sentiment de pitié se joignait en elle un sentiment de haine contre les Anglais qu'elle regardait comme les auteurs de tous ces maux qui accablaient la France et son roi légitime.

Jeanne était arrivée à l'âge de quatorze ans, quand elle entendit pour la première fois ce qu'elle appela dans la suite ses voix. Se trouvant un jour d'été, sur le midi, dans le petit jardin de son père, elle aperçut tout à coup au milieu des arbres une grande lumière et entendit une voix mystérieuse qui lui disait: «Jeanne, va délivrer le roi de France et lui rendre son royaume.» A partir de ce jour, les apparitions merveilleuses se reproduisirent fréquemment. Elle crut voir l'archange saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite, qui toujours lui

parlaient de sauver la France et le roi. Les voix ajoutaient que l'aide du ciel ne lui ferait pas défaut. Jeanne dès lors ne douta plus de sa mission providentielle.

Elle voulait partir aussitôt pour aller trouver le roi. Mais son père, au premier mot qu'elle prononça, la traita de folle et refusa net son consentement. La pauvre fille, bien désolée de cette résistance, se rendit alors dans un village voisin à Vaucouleurs, chez un de ses oncles. Cet homme fut convaincu et déclara qu'il croyait à la mission de sa nièce. Plusieurs hommes du village furent également touchés par la conviction profonde qui animait Jeanne. Le sentiment public lui devint bientôt si favorable que Baudricourt, capitaine qui commandait à Vaucouleurs une petite troupe française, finit par lui donner ce qu'elle demandait, c'est-à-dire une épée, et six hommes d'armes pour lui servir d'escorte. Les gens de Vaucouleurs se cotisèrent pour lui acheter un cheval et une armure. Elle coupa donc ses longs cheveux, revêtit des habits d'homme et partit.

Le but de son voyage était Chinon, où se trouvait alors Charles VII. Elle y parvint sans accident, fut reçue par le roi, et celui-ci touché de son héroïsme et de sa conviction, lui donna les quelques centaines de soldats qui lui suffiraient, disait-elle, pour délivrer Orléans. A Chinon comme à Vaucouleurs, le peuple s'était pris d'un grand enthousiasme pour Jeanne d'Arc, et la regardait comme une libératrice envoyée par le ciel pour le salut de la France. Cette confiance fut pour beaucoup dans les succès étonnants qu'elle remporta, car le découragement fit place dans le cœur des Français, à cette ardeur qui emporte tous les obstacles.

Le 29 avril 1429, Jeanne d'Arc entra avec une petite armée et des vivres dans Orléans assiégé par les Anglais; l'ennemi épouvanté n'avait même pas essayé de l'arrêter au passage, car, si aux yeux des Français, Jeanne était déjà bien près de passer pour une sainte, les Anglais au contraire, la regardaient comme une sorcière, c'est-à-dire comme une envoyée du diable. Leur effroi était tel, qu'ils abandonnèrent plusieurs positions qu'ils occupaient autour de la ville, et concentrèrent leurs forces dans les deux forteresses ou bastilles des Augustins et des Tournelles.

Il fallait les chasser de là. Le 6 mai, Jeanne s'avance contre la bastille des Augustins avec ses soldats pleins d'enthousiasme. Elle plante sur le bord du fossé son étendard aux fleurs de lis, et en quelques instants la forteresse est prise et détruite. Le lendemain toute l'armée et toute la population d'Orléans se portent avec ardeur contre la bastille des Tournelles. Jeanne applique la première, une échelle aux remparts et monte à l'assaut. Une blessure la renverse toute sanglante, mais ce spectacle excite la fureur de ses soldats. Les Tournelles sont emportées après un combat terrible. On tue impitoyable-

ment tous les Anglais. Glasdale, le chef, qui se promettait de tout massacrer dans Orléans, tombe à l'eau et sa lourde armure l'entraîne bien vite au fond de la Loire où il se noie. Orléans était délivré : Jeanne d'Arc avait exécuté sa promesse.

La nouvelle de la délivrance d'Orléans fut accueillie avec des transports de joie. Jeanne profita d'un nouveau succès qu'elle remporta à Patay, pour conduire le roi à Reims où il fut sacré solennellement. Elle déclara alors que sa mission était terminée, et voulut retourner dans son village : «J'ai fait, disait-elle, ce que mes voix m'ordonnaient de faire. Laissez-moi revenir auprès de mon vieux père.»

On la retint contre son gré, dans la crainte que son départ ne diminuât l'ardeur des soldats. Quelque temps après, elle fut blessée d'une flèche sous les murs de Paris, qu'elle ne réussit pas à enlever aux Anglais. A peine guérie, elle essaya de délivrer la ville de Compiègne, mais dans un combat, elle fut renversée de cheval, faite prisonnière et livrée aux Anglais.

La pauvre fille se trouvait donc entre les mains de ses mortels ennemis. Ceux-ci ne cachaient ni leur joie, ni l'intention qu'ils avaient de la faire périr. Pour ne pas avouer qu'ils avaient été tant de fois battus par une femme, les Anglais prétendaient que Jeanne avait employé contre eux des sortilèges, c'est-à-dire qu'elle s'était fait aider par le diable. On croyait beaucoup dans ce-temps-là à la sorcellerie, ou art d'entrer en relation avec les démons et d'employer à son gré la puissance redoutable dont ils disposaient. Cet art, nommé aussi magie, avait ses règles, ses préceptes. Il était condamné par l'Église, qui envoyait au bûcher quiconque était convaincu ou seulement soupçonné de s'y adonner. Les Anglais eurent la perfidie insigne d'intenter à Jeanne un procès de sorcellerie.

On la conduisit à Rouen, alors occupé par l'ennemi, et on la fit paraître devant des juges décidés d'avance à la déclarer coupable, afin de complaire aux Anglais. Ils essayèrent de l'embarrasser par des questions difficiles. Mais elle répondit toujours avec autant de bon sens que de fermeté : «N'avez-vous pas dit que les étendards faits par les hommes d'armes à la ressemblance du vôtre, leur porteraient bonheur? *Non, je disais seulement : Entrez hardiment au milieu des Anglais et j'y entrais moi-même.* — Pourquoi votre étendard fut-il porté à l'église de Reims, au sacre, plutôt que ceux des autres capitaines? — *Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur.* — Dieu hait-il les Anglais? — *De l'amour ou haine que Dieu a pour les Anglais, je n'en sais rien, mais je sais bien qu'ils seront mis hors de France, sauf ceux qui y périront*!»

C'est ainsi que l'admirable fille répondit à ces juges indignes. Cette pauvre enfant ignorante, abandonnée de tous, même de ce roi qu'elle avait sauvé, trouvait dans son grand cœur, dans son

ardent amour de la patrie, l'inspiration de ses éloquentes répliques.

Elle n'en fut pas moins condamnée à être brûlée vive, sans que cette affreuse sentence puisse être expliquée par un motif autre que la haine furieuse des Anglais. Il faut malheureusement ajouter qu'un Français, l'évêque de Bauvais, Pierre Cauchon, se fit en cette circonstance l'instrument des rancunes de l'ennemi contre Jeanne d'Arc. C'est lui qui osa déclarer que Jeanne avait manqué aux lois de l'Eglise. C'est lui qui vendit le sang de cette innocente et livra cette sainte fille au bras du bourreau.

On dressa sur la place du Vieux-Marché, à Rouen, un immense bûcher. Au sommet de cette énorme pile de bûches de fagots se dressait un poteau avec des chaînes pour attacher Jeanne. En face, des estrades avaient été dressées. Beaucoup d'Anglais y prirent place, afin de pouvoir savourer à leur aise le hideux spectacle. On amena Jeanne sur une charrette, entourée de soldats armés. Elle arriva au pied du bûcher, toujours courageuse, mais émue cependant à la pensée d'une mort si prochaine et surtout si cruelle. Afin de prolonger son supplice on ordonna à un prédicateur renommé de lui faire un sermon. Elle l'écouta patiemment. On lui fit gravir ensuite le bûcher, le bourreau lia ses membres au poteau, et on mit le feu, pendant qu'un moine murmurait des paroles d'encouragement à son oreille. Quand elle vit la flamme, elle eut peur, non pour elle, mais pour le moine, et le pria de descendre. Au milieu des tortures de cet affreux supplice, Jeanne n'eut pas un moment de défaillance. Elle avait seulement poussé un grand cri et demandé de l'eau bénite, quand la flamme pour la première fois toucha son corps. Son dernier mot fut «Jésus!» *George Duruy.*

31. LA VIE AU MANOIR FÉODAL.

Sur le sommet d'une colline d'un accès difficile s'élevait ordinairement le château féodal, formé de hautes murailles, où d'étroites meurtrières admettaient un jour pâle et triste.

Que faire en un tel gîte, à moins de donner des tournois ou d'écouter les trouvères? Aussi, lorsque pendant six mois d'hiver le château féodal était resté enveloppé de nuages, sans guerre, sans tournois; quand s'étaient écoulés ces longs jours monotones, ces interminables soirées mal remplies par le jeu d'échecs, on attendait avec les hirondelles le retour désiré du trouvère. Il arrivait enfin; on l'apercevait de loin le long de la rampe escarpée qui menait au château : il portait sa vielle attachée à l'arçon de sa selle, s'il était à cheval; suspendue à son cou, s'il cheminait à pied. Ses habits étaient bariolés de diverses couleurs; ses cheveux et sa barbe rasés; une aumônière pen-

dait à sa ceinture. Dès le soir de son arrivée, le baron, les écuyers, les damoiselles se réunissaient dans la grande salle pour entendre le poète. Alors se déployaient devant un auditoire tout oreilles mille tableaux merveilleux, mille récits intéressants. Tous goûtaient le plaisir délicieux de renouveler les émotions du combat sans en courir les dangers, de s'identifier avec le héros, de frapper avec lui de grands coups, sans jamais sentir la lance de l'ennemi percer leur heaume et leur haubert. Entendre de tels chants, c'était doubler sa vie.

Quand approchait l'automne, le trouvère était au bout de son récit; il partait comblé des présents de son hôte. Tout retombait alors, jusqu'à la saison nouvelle, dans la monotonie et le silence accoutumés. *Edgar Quinte.*

32. DÉCADENCE DE LA CHEVALERIE.

Ce fut l'invention de la poudre qui fit évanouir rapidement les prestiges de la chevalerie. Jusque-là les paladins, couverts de cottes de maille, de cuissards, de boucliers et de casques impénétrables, montés sur des chevaux bardés de fer, s'illustraient sans péril par leurs exploits. Tombant à grands coups de hache, de lance ou d'épée, sur une infanterie plébéïenne, dénuée d'armes défensives, ils la moissonnaient, dit un auteur ancien, comme les moissonneurs coupent les blés.

Mais la poudre, les canons, les fusils rétablirent l'égalité entre les diverses classes de combattants; les chevaliers se signalèrent encore par des prouesses, mais ils ne firent plus de prodiges, et l'arme à feu du paysan brava la lance et le glaive du noble baron et de son écuyer.

33. CHRISTOPHE COLOMB.

Trouver le chemin de l'Inde par l'est fut l'idée de tous les navigateurs portugais, le trouver par l'ouest fut l'idée de Colomb.

Marin à 14 ans, le Génois Christophe Colomb fut préoccupé de bonne heure de l'idée que la terre était ronde et que l'on pouvait en faire le tour. On supposait l'Inde fort étendue vers l'est. Il s'agissait donc d'atteindre le continent indien sans tourner l'Afrique, en traversant l'Atlantique jusqu'alors inexplorée. Colomb, après avoir été repoussé à Gênes, en Portugal, en Angleterre, alla trouver enfin les souverains d'Espagne, Isabelle et Ferdinand, qui, tout occupés du siège de Grenade, refusèrent longtemps de l'écouter. Un seul homme, le prieur Juan Pérès, comprit Colomb, et le fit comprendre à Isabelle. Grenade conquise, cette grande reine appela le Génois.

La Castille fit le sacrifice de cent mille livres; et trois pauvres vaisseaux, *la Sainte-Marie,* montée par Colomb, *la Pinta*

et *la Nina,* par les frères Pinçon, partirent le 3 août 1492 du port de Palos; ils relâchèrent aux Canaries, et c'est en quittant ces îles qu'ils se lancèrent dans l'inconnu. On cingla vers l'ouest durant trois semaines. A plusieurs reprises, des oiseaux, de grandes herbes firent croire qu'on approchait d'une terre; mais ces espérances s'évanouissaient. On allait toujours; mais à mesure qu'on s'éloignait du monde connu pour s'enfoncer dans l'immensité, l'inquiétude, la terreur s'emparaient des esprits. Bientôt l'équipage se révolte, veut retourner, et Colomb ne l'en dissuade qu'à force de fermeté.

Enfin dans la nuit du 11 octobre, un matelot de la Pinta, qui était en avant, cria : *Terre!* et au point du jour les Espagnols découvrirent une île délicieuse. Colomb tomba à genoux sur les rivages et remercia le ciel. Il était dans la petite île Guanahani, une des îles Lucayes ou Bahama.

V. Duruy.

34. L'ŒUF DE COLOMB.

Un jour, le cardinal Mendoza donnait un festin en l'honneur de Christophe Colomb. Pendant le repas, il lui faisait les plus grands éloges sur les découvertes qu'il avait faites: il les nommait même la plus grande victoire que l'esprit humain eût jamais remportée.

Les seigneurs de la cour s'en formalisèrent. «Il me semble, dit l'un d'entre eux, que le chemin de ce qu'on appelle le Nouveau-Monde n'était pas si difficile à trouver. L'océan était ouvert partout : pas un navigateur espagnol n'eût manqué le chemin,»

La société applaudit à ce propos, et quelques voix s'écrièrent: «Oh! c'est ce que chacun de nous aurait pu faire!» — «Je suis bien éliogné, reprit Colomb, de me glorifier de ce que je ne dois qu'à la volonté du Ciel. Cependant, dans bien des choses qui nous semblent faciles à exécuter, il s'agit seulement qu'un autre nous montre la manière de les faire. Oserais-je vous prier, dit Colomb à ce seigneur, de poser cet œuf sur la pointe, de manière qu'il ne tombe pas?» En vain celui-ci cherche à faire tenir l'œuf debout. Son voisin demanda à l'essayer : il n'y réussit pas davantage.

Alors les autres se pressèrent tout autour. Chacun voulait gagner le prix; mais il ne fut possible à aucun d'eux d'exécuter ce tour d'adresse. «Cela est impossible! s'écria la haute société, vous demandez une chose infaisable.» — «Et cependant, cela est possible», dit Colomb. Il prit l'œuf, le posa sur la table en frappant légèrement, et l'œuf se tint ferme sur la coque enfoncée. «Mais, c'est ce que chacun de nous sait faire», s'écrièrent les courtisans. «Eh bien, messieurs», reprit Colomb en souriant,

pourquoi ne l'avez-vous donc pas fait? La différence qu'il y a entre nous, c'est que vous auriez pu le faire, et que moi, je l'ai fait.»

Depuis lors, on dit proverbialement: «L'œuf de Colomb.»

35. FRANÇOIS Ier. LA RENAISSANCE.

Louis XII n'avait pas d'enfants mâles : son gendre et son cousin, François d'Angoulême, lui succéda. François Ier avait vingt ans. Ardent chasseur, intrépide cavalier, unissant à une mâle beauté la taille et la force d'un géant, aussi gracieux dans une fête que terrible sur un champ de bataille, passionné pour les arts, pour les lettres, pour la poésie, qu'il cultivait lui-même, avide de bruit, de plaisir et de gloire, jamais roi n'avait exercé sur son peuple une séduction plus irrésistible et personnifié d'une manière plus complète son époque, enthousiaste, généreuse, mais mobile, sensuelle et légère, comme lui.

La jeunesse de François Ier semble réveiller la France abattue par la vieillesse languissante de Louis XII. La chevalerie court aux armes, 6000 hommes franchissent les Alpes au milieu des rochers et des torrents, le Milanais est envahi; les mercenaires suisses qui le défendent sont vaincus à la bataille de Marignan (1515).

Cette victoire effaça en un jour dix ans de revers; les Suisses signèrent avec la France une paix perpétuelle; tous les princes italiens tombèrent aux genoux de François Ier. L'Europe tremblait ou admirait.

Fier de son triomphe, enivré des hommages de sa cour, célébré à l'envi par les artistes et par les poètes, François Ier ne mettait plus de bornes à ses rêves d'ambition; il songeait à se faire élire empereur d'Allemagne à la mort du vieux Maximilien d'Autriche; car la couronne d'Allemagne n'était pas héréditaire, et, à la mort de l'empereur, c'étaient les grands vassaux ou électeurs qui désignaient son successeur. Mais il avait un rival, Charles d'Autriche, si célèbre plus tard sous le nom de Charles-Quint et héritier des deux plus puissants princes de l'Europe, Ferdinand, son aïeul maternel, qui lui léguait l'Espagne, le royaume des Deux-Siciles, la Sardaigne, les colonies espagnoles en Amérique, et Maximilien, son aïeul paternel, maître de la Franche-Comté, de l'Artois, de la Flandre, des Pays-Bas, de l'Autriche, du Tyrol et empereur d'Allemagne. A la mort de Maximilien, l'habileté de Charles d'Autriche l'emporta sur l'éclatante renommée de François Ier, et les électeurs lui décernèrent la couronne impériale.

Telle est l'origine de la rivalité de la maison de France et de la maison d'Autriche : d'un côté, le politique Charles-Quint, maître de la moitié de l'Europe, disposant des trésors du Mexi-

que et du Pérou, rêvant la domination universelle, mais dont l'immense empire, composé de peuples divers, menacé au dehors par les Turcs, au dedans par le protestantisme allemand et l'esprit turbulent de la noblesse espagnole, n'a que les apparences de la force; de l'autre, le chevalier François I[er], inférieur à son rival par le génie et la puissance, mais maître d'un royaume compacte où tout lui obéit, et défenseur d'une grande et juste cause, l'indépendance de la France et de l'Europe! Entre ces deux adversaires, une seule puissance européenne pouvait faire pencher la balance, c'était l'Angleterre. François essaya d'éblouir le roi Henri VIII par des fêtes; il le reçut près de Calais, dans un camp d'une magnificence inouïe, que l'on appela le *Camp du Drap d'or;* il lui prodigua toutes les séductions d'une hospitalité royale, et ne réussit qu'à le renvoyer mécontent et jaloux d'un luxe qui éclipsait le sien. Charles-Quint, plus simple, alla le voir en Angleterre sans appareil, presque sans escorte, et signa avec lui un traité d'alliance qui lui assurait le concours de la marine anglaise.

La guerre commença à la fois en Italie, sur les Pyrénées et en Champagne, où Bayard défendit *Mézières,* à peine fortifiée et dépourvue de vivres et de munitions. Mais en Italie les Français, mal commandés, avaient perdu le Milanais, et la conduite injuste et hautaine de François I[er] envers son parent, le connétable Charles de Bourbon, avait poussé au désespoir cet illustre capitaine, qui était allé offrir à Charles-Quint son épée déshonorée par la trahison, mais trop redoutable pour que l'empereur songeât à la refuser.

Chargé de lui tenir tête et de rallier les débris de l'armée d'Italie, Bayard est mortellement atteint d'un coup d'arquebuse au passage de la Sésia; ses domestiques en larmes le reçoivent dans leurs bras, et l'appuient contre un arbre. Le connétable de Bourbon, qui passait à la tête de l'armée ennemie, le reconnut, et voulut le consoler: «Monseigneur, lui dit Bayard, il ne faut pas avoir pitié de moi, mais de vous qui êtes armé contre votre pays et votre roi!» — «Bienheureux le prince qui a un tel serviteur, murmura le connétable en détournant la tête; la France ne sait pas ce qu'elle perd aujourd'hui!»

Elle ne le comprit que trop dans les jours de deuil qui allaient s'ouvrir pour elle. En 1525, François I[er] envahit les Alpes en personne pour reconquérir le Milanais sur les troupes impériales qui venaient d'échouer en Provence contre la résistance de Marseille. Il assiégeait Pavie avec 25,000 hommes, quand Bourbon, à la tête des troupes allemandes et espagnoles, vint le cerner dans ses lignes. Les vieux capitaines voulaient refuser la bataille; la jeunesse, encore enivrée du souvenir de Marignan, l'emporta. François I[er], malgré des prodiges de courage, fut blessé et pris, et son armée anéantie.

Le soir de la bataille, François Ier écrivait à sa mère cette lettre que l'on a résumée par le mot célèbre: «Madame, tout est perdu, fors l'honneur!» François Ier se trompait: le roi pris, il restait la France, qui se souleva tout entière contre l'étranger. Charles-Quint recula devant cette explosion du sentiment national, et se contenta d'imposer à son royal captif le traité de *Madrid*, presque aussitôt déchiré que signé.

La Bourgogne, que ce traité cédait à l'empereur, refusa de le reconnaître et de se séparer de la couronne de France. L'Angleterre, le pape Clément VII, les petits princes italiens, les Turcs eux-mêmes, épouvantés par la gigantesque puissance de Charles-Quint, offrirent leur alliance à la France. La prise et le sac de Rome par l'armée du connétable de Bourbon, qui tomba devant ses murs, acheva de soulever la chrétienté. La guerre recommença. Elle eût pu venger les désastres de Pavie, mais François Ier eut l'imprudence de mécontenter le Génois André Doria, qui commandait sa flotte, et dont la défection entraîne de nouveaux revers. La paix de Cambrai (Nord) lui laissa la Bourgogne, mais lui enleva pour toujours le Milanais (1529).

Ce fut là, du reste, tout le résultat des efforts de Charles-Quint et tout le fruit de vingt ans de guerres à peine interrompues par quelques moments de repos. C'est que le Milanais n'était pas un sol français. Le roi pouvait regretter la perte de cette brillante conquête à laquelle se rattachaient les souvenirs de Marignan. La France en faisait bon marché, et comprenait qu'elle ne valait ni le sang ni les trésors inutilement prodigués depuis quarante ans. En Italie, Charles-Quint n'avait eu affaire qu'à une armée; mais, quand il voulut toucher au sol de la patrie, il trouva devant lui tout un peuple. Deux fois les armées impériales envahirent la France. En 1536, Charles-Quint lui-même entra en Provence, mais il trouva les campagnes désertes et ravagées, les villes défendues par la population en armes, les armées retranchées dans des camps inexpugnables, d'où elles fondaient à l'improviste sur les convois et les corps détachés: il lui fallut reculer et repasser les Alpes en laissant derrière lui vingt mille cadavres. En 1544, tandis que la principale armée française est retenue sur les frontières d'Italie, où elle vient de remporter la victoire de Cérisoles (Piémont), l'empereur se jette tout à coup sur la Champagne, et le roi d'Angleterre, Henri VIII, redevenu son allié, envahit la Picardie. L'avant-garde des Impériaux s'avança jusqu'à Meaux (Seine-et-Marne); mais le peuple de Paris courut aux armes, les écoliers, les corps de métiers se levèrent en masse; Charles-Quint dut se retirer et signer la paix.

Ni François Ier ni Charles-Quint n'assistèrent au dénoûment de cette longue rivalité qu'ils léguèrent à leurs fils. L'un était mort en 1547, victime de ses débauches; l'autre, voyant s'écrouler

tous ses rêves d'ambition, battu en Allemagne par les protestants, battu en Lorraine par Henri II, successeur de François I^er^, qui lui enleva les trois évêchés de *Metz, Toul* et *Verdun*, repoussé devant Metz par François de Guise, avait abdiqué en faveur de son fils Philippe II, et s'était retiré dans un monastère de l'Espagne. Philippe II, malgré son alliance avec l'Angleterre et une brillante victoire remportée à *Saint-Quentin* (Aisne), ne fut pas plus heureux que son père, et dut signer, en 1559, la paix de *Cateau-Cambrésis* (Nord), qui laissait à la France les *Trois-Evêchés,* et la ville de *Calais* reprise en huit jours sur les Anglais par le duc de Guise.

Ainsi se terminaient ces guerres d'Italie, qui ne nous laissaient rien au delà des Alpes, mais qui avaient eu pour résultat de nous initier aux splendeurs de la civilisation italienne et de provoquer en France ce grand mouvement des esprits que l'on a nommé la *Renaissance.*

François I^er^, qui aspirait à jouer en France le même rôle que les papes Jules II et Léon X à Rome et les Médicis à Florence, disputait à l'Italie ses artistes et ses chefs-d'œuvre, appelait à sa cour le peintre *Léonard de Vinci* et le sculpteur *Benvenuto Cellini,* et achetait au poids de l'or les toiles du *Titien* et de *Raphael* ou les statues de *Michel-Ange.* Aussi voit-on bientôt se presser autour de lui une foule brillante de savants, d'écrivains et d'artistes : *Clément Marot* et *Ronsard,* les deux poètes de la Renaissance; *Rabelais,* le satirique; *Amyot*, le traducteur de Plutarque; *Budée,* l'un des premiers professeurs du Collège de France, fondé par François I^er^; *Henri* et *Robert Estienne*, les imprimeurs du roi; le sculpteur *Jean Goujon*; l'architecte du Louvre, *Pierre Lescot;* les Italiens *Primatice* et *Rosso,* qui construisent Fontainebleau; le Français *Pierre Neveu*, qui dessine le château de Chambord; *Bernard de Palissy*, dont les faïences sont restées sans rivales; et derrière ces premiers venus de la Renaissance s'élève déjà une génération nouvelle, celle à laquelle appartiennent *Montaigne,* l'illustre écrivain, *Germain Pilon,* le grand sculpteur, et *Philibert Delorme,* l'architecte des Tuileries.

Pigeonneau.

36. MICHEL-ANGE BUONAROTTI (1484—1564).

Ce grand homme fut le génie le plus universel de la Renaissance et peut-être même de tous les temps, car il cultiva avec une égale supériorité la sculpture, l'architecture, la peinture. Il fut en outre poète et ingénieur; de sorte qu'on reste confondu de la variété de ses talents.

Michel-Ange naquit auprès de Florence en 1474. Son père, qui était noble, lui fit donner une instruction solide, mais dès l'âge de quinze ans le jeune homme montra de si étonnantes

dispositions pour le dessin qu'il fallut le placer comme élève auprès d'un peintre célèbre. Celui-ci déclara au bout de quelques mois qu'il n'avait plus rien à lui apprendre.

Le prince qui gouvernait alors Florence, Laurent de Médicis, surnommé le Magnifique, aimait passionnément les arts et donnait dans son palais l'hospitalité aux plus grands artistes de l'époque. Il s'attacha Michel-Ange et le traita avec tant de distinction que celui-ci se vit bientôt en butte à la jalousie de ses rivaux. L'un d'eux lui donna même un jour un coup de poing si violent au milieu du visage, que Michel-Ange en eut le nez écrasé, et conserva toute sa vie la marque de cette odieuse brutalité.

Après la mort de son protecteur, le jeune peintre, devenu célèbre à l'âge où les mieux doués commencent seulement à se faire remarquer, se mit à étudier la sculpture. Afin d'arriver à une connaissance plus approfondie du corps humain, il imagina de faire ce que nul n'avait osé tenter avant lui. Il se fit donner des cadavres de malheureux morts à l'hôpital; on les apportait pendant la nuit dans son atelier, et là Michel-Ange les disséquait, afin d'apprendre la position des muscles qui mettent nos membres en mouvement. Il acquit ainsi toute la science d'un chirurgien expérimenté, ce qui lui permit de représenter le corps humain avec une précision et une vérité extraordinaires. Avant lui, au contraire, les meilleurs artistes faisaient souvent des fautes de dessin grossières; leurs personnages avaient ou des jambes trop longues, ou des bras trop courts, ou la poitrine trop étroite. Michel-Ange ne tomba jamais dans les mêmes erreurs.

Il avait une trentaine d'années à peu près et sa réputation était faite, lorsque le pape Jules II le fit venir à Rome. Ce pontife avait formé le projet de bâtir son propre tombeau. Il chargea Michel-Ange d'exécuter ce monument et accepta le plan grandiose que l'artiste lui proposa. L'édifice devait avoir la forme d'une pyramide; ses dimensions colossales, le grand nombre de statues qui devaient l'orner eussent fait de cette sépulture du grand pape l'un des monuments les plus admirables du monde entier. Malheureusement Michel-Ange n'eut pas le temps de l'achever: ce qui nous en reste, c'est-à-dire le Moïse de Rome et les deux captifs du Louvre est digne d'une éternelle admiration.

Pendant qu'il travaillait à cet ouvrage gigantesque, Michel-Ange eut besoin de parler au pape, et s'étant rendu trois fois au palais du Vatican où résidait Jules II, se vit refuser l'audience qu'il demandait. Indigné d'être traité comme un vulgaire solliciteur, il revint sans rien dire à son atelier, monta à cheval et partit pour Florence, laissant inachevés les travaux qu'il avait commencés. A cette nouvelle, le pape entre dans une grande colère et fait aussitôt partir à la poursuite du fugitif un courrier bien monté, qui devra lui porter l'ordre de revenir au plus vite.

Michel-Ange est en effet rejoint par l'envoyé du pape, mais refuse d'obéir et poursuit sa route. Jules II alla, dit-on, jusqu'à menacer Florence d'une guerre, pour obliger le gouvernement de cette cité à s'entremettre afin de fléchir le ressentiment du sculpteur. Michel-Ange, qui avait d'abord songé à partir pour Constantinople, céda enfin pour épargner à sa patrie un conflit avec le saint-siège. Quand il se présenta devant Jules II, celui-ci lui jeta un regard furieux et l'accueillit avec des paroles sévères. Le sculpteur lui répondit avec la respectueuse fermeté qui convenait et à sa propre dignité et au rang du souverain pontife. Un évêque, qui se trouvait présent, s'étant permis de faire quelques observations désobligeantes sur cette attitude qu'il ne jugeait pas assez humble: «Taisez-vous, lui dit brusquement Jules II, vous ne devriez pas vous permettre de traiter de la sorte un si grand homme!»

Quelques années plus tard, un des successeurs de Jules II chargea Michel-Ange de peindre la voûte d'une chapelle appelée la Chapelle Sixtine. Ces peintures, qui excitent encore aujourd'hui l'admiration de tous les visiteurs du Vatican, furent exécutes en vingt mois d'un labeur acharné, d'autant plus fatiguant pour l'artiste, qu'il était obligé de travailler sur un échafaudage et couché sur le dos. C'est dans cette même Chapelle Sixtine, qu'il peignit plus tard, sur une immense muraille, le Jugement Dernier, œuvre magistrale qui compte plus de cent personnages représentés dans les attitudes les plus diverses, et où apparaît la connaissance approfondie que Michel-Ange avait acquise de la structure du corps humain.

On cite encore parmi les œuvres les plus estimées de cet artiste, les *Tombeaux* de la famille des Médicis, à Florence, ornés de statues dont la beauté n'a jamais été dépassée. L'une d'elles représente la *Nuit,* sous les traits d'une femme qui dort mollement étendue. Un poète du temps composa en son honneur quatre vers dont voici le sens: «Cette femme qui dort en si douce attitude est la Nuit: elle fut tirée par un Ange d'un bloc de marbre. Mais tout en étant de pierre, elle est vivante: parlez-lui et elle vous répondra.»

Michel-Ange se chargea de la réponse et composa les quatre vers fameux:

«Il m'est doux de dormir et plus doux encore d'être de pierre. Ne pas voir, ne pas sentir est un bonheur pour moi en ce temps d'opprobre et de misère. Gardez-vous donc de m'éveiller: de grâce, parlez-bas!»

L'artiste s'était fait ce jour là poète, afin d'exprimer dans ces vers pleins de mélancolie toute la douleur qu'il ressentit au spectacle des maux de l'Italie, sa patrie.

Dans les dernières années de sa longue vie, Michel-Ange abandonna la peinture et la statuaire auxquelles il devait tant

de beaux triomphes pour l'architecture, où il ne se montra pas inférieur à lui-même. C'est lui qui donna les plans de cette admirable coupole de Saint-Pierre, le plus vaste dôme qui existe dans le monde entier. La croix dont elle est surmontée repose sur une boule qui, d'en bas, paraît grosse comme un ballon d'enfant: dix personnes peuvent cependant y tenir à l'aise. Bien peu de monuments, si l'on excepte la grande Pyramide d'Égypte et la Flèche de Strasbourg, atteignent cette énorme hauteur de 132 mètres. On n'en aura qu'une faible idée en songeant que le dôme du Panthéon de Paris ne s'élève qu'à 79 mètres.

L'artiste extraordinaire dont le génie presque surhumain plane encore sur son siècle, mourut à l'âge de 90 ans. On raconte que dans les derniers mois de sa vie, étant devenu presque aveugle, il se faisait conduire dans un Musée et prenait plaisir à promener ses mains tremblantes sur de belles statues pour se consoler, en les touchant, d'être privé du plaisir de les voir. Avant de rendre le dernier soupir, il dit à un de ses amis, qui l'interrogeait sur ses volontés suprêmes, «qu'il léguait ses biens à sa famille, son corps à la terre, son âme à Dieu.» On lui fit de magnifiques funérailles à Florence où son corps repose aujourd'hui dans une église réservée à la sépulture des plus grands hommes de l'Italie. Les Italiens, qui ont plus que nous le mérite de se montrer soucieux de leurs gloires nationales, s'honorent eux-mêmes en professant un véritable culte pour la mémoire de Michel-Ange. En effet, le nom de ce puissant artiste est comme celui de l'illustre Dante un des plus dignes d'être proposé à l'admiration des hommes. Il y aurait du reste plus d'un trait de ressemblance à signaler dans le mâle et vigoureux génie des deux grands Florentins. Peut-être même l'artiste se sentait-il uni au poète par on ne sait quelle secrète parenté d'esprit, car il avait pour lui une admiration passionnée. Il lisait sans cesse la Divine Comédie, et l'on sait que pour exécuter son fameux Jugement dernier, il s'inspira des sombres peintures contenues dans l'Enfer de Dante.

George Duruy.

37. HENRI IV (1589—1610).

Le roi qui délivra les consciences de l'oppression religieuse et le pays de l'influence étrangère, fut un de ces grands génies réparateurs venus après les grands désordres pour relever les ruines amoncelées, et faire germer les semences de bien éparses parmi les décombres. Une fois qu'il eut conquis la paix au dedans et au dehors, douze ans lui suffirent pour effacer la trace des guerres civiles, renouveler la face du pays par une prospérité toujours croissante, et fonder, sur de nouvelles bases, la politique nationale.

Il avait une intelligence universelle, un esprit souple et pénétrant, des résolutions promptes et une fermeté inébranlable dans ce qu'il avait résolu. A la sagesse des hommes pratiques, à cet instinct qui va droit à l'utile et au possible, qui prend ou rejette sans prévention et sans passion, au commandement le plus absolu, il joignait la séduction des manières et une grâce de propos inimitable. Ses hautes vertus, mêlées d'étranges faiblesses, ont fait de lui un type unique de roi, à la fois aimable et imposant, profond de sens et léger de goûts, plein de grandeur d'âme et de calcul, de sympathies populaires et d'orgueil de race, et toujours et avant tout patriote admirable.

Il y a trois choses dans l'œuvre du vainqueur de la Ligue: l'établissement définitif de la liberté de conscience et de l'état civil des dissidents, la restauration et le progrès de tout ce qui constitue la richesse publique, enfin la conception d'une politique française, fondée sur le maintien des nationalités et l'équilibre des puissances européennes.

Aucun des anciens édits de tolérance n'avait eu le caractère de loi perpétuelle : c'étaient des actes provisoires, des traités de paix conclus dans l'attente d'une réunion des deux cultes par un concile général ou national. Or, les deux cultes n'avaient pu ni se fondre ensemble, ni se détruire l'un l'autre : il fallait que leur séparation et, avec elle, leurs droits respectifs fussent proclamés et sanctionnés par un décret irrévocable. Tel fut l'objet du célèbre édit signé à Nantes, le 13 avril 1598, et auquel cette ville a donné son nom. Résumant les édits antérieurs dans leurs dispositions essentielles et vraiment praticables, il garantit, d'une part, aux personnes, l'entière liberté de conscience, de l'autre, aux religions, des privilèges limités pour chacune d'elles selon la mesure de ses forces et sa situation dans le pays.

A part l'édit de Nantes et une loi remarquable contre le duel, toute la législation de Henri IV roule sur des matières d'économie publique, et là, sa passion du bien-être général, son intelligence des conditions de prospérité pour le pays, son génie créateur et l'activité de son esprit se montrent d'une façon merveilleuse. On sait quel nom l'histoire associe au sien dans une gloire commune, celle d'avoir fait renaître et d'avoir développé, avec une énergie alors sans exemple, les forces productives de la France. Maximilien de Béthune, marquis de Rosny, duc de Sully, créé surintendant des finances en 1596, fut l'homme d'action qui, dans cette entreprise où les obstacles étaient sans nombre, mit une volonté intrépide et une persévérance à toute épreuve au service de la pensée du roi. Premier ministre en fait, sinon en titre, il porta la réforme et la vie dans toutes les branches de l'administration. Non seulement il releva les finances de l'abîme où les avait fait descendre l'énorme déficit du dernier règne, augmenté par cinq ans d'anarchie et par les

capitulations d'argent au prix desquelles avait eu lieu la soumission des grands de la Ligue; non seulement il remplit de nouveau le trésor vide, mais, remontant jusqu'aux sources de la richesse publique, il les agrandit, les multiplia. L'agriculture, encouragée avec un zèle qui gagna la noblesse elle-même, prit un essor inconnu jusque-là : toutes les parties de l'aménagement du sol, les eaux et les bois, le défrichement des terrains vagues, le dessèchement des marais, furent l'objet de mesures qui provoquaient, par imitation, de grandes entreprises particulières. La protection du gouvernement s'étendit à tous les genres de manufactures, et l'industrie de la soie fut propagée dans tout le royaume. En même temps, des sommes considérables étaient employées aux routes, aux ponts, aux chaussées, au creusement de canaux navigables, et le dessein de faire communiquer l'une avec l'autre les deux mers qui baignent la France, s'élaborait dans les entretiens du grand roi et du grand ministre.

S'il faut admirer, à l'intérieur, l'esprit d'ordre, de suite et de progrès qui caractérise le gouvernement de Henri IV, ses plans de politique extérieure sont peut-être encore plus dignes d'admiration. Il entreprit à la fois de préserver la France du danger continuel dont la menaçait la prépondérance de la maison d'Autriche, et de lui faire à elle-même une situation prépondérante, en reconstituant l'Europe d'après un nouveau principe, celui de l'indépendance et de l'équilibre des États. Le système de balance politique réalisé un demi-siècle plus tard par le traité de Westphalie, fut une création de sa pensée.

La mort le surprit au moment où il allait partir pour commencer la guerre colossale dont le succès devait aplanir le terrain sur lequel il voulait édifier. Le crime d'un fanatique fit descendre dans la tombe, avec le roi martyr de la liberté de conscience, de vastes desseins qui, encore secrets et seulement mesurés par la grandeur des préparatifs, tenaient, d'un bout de l'Europe à l'autre, les esprits en suspens, et remplissaient les imaginations d'une attente mystérieuse.

Augustin Thierry.

38. LE CARDINAL DE RICHELIEU (1585—1642).

L'œuvre commencée par Henri IV avait été brusquement interrompu par l'assassinat du grand roi. Il laissait pour successeur un enfant de dix ans, Louis XIII, et le pouvoir fut exercé par la régente, mère du roi, Marie de Médicis. Pendant quatorze ans, les ministres et les courtisans ruinèrent la France, qui retombait dans la misère et l'anarchie, lorsque Louis XIII prit pour principal ministre le cardinal de Richelieu.

Armand Duplessis, cardinal de Richelieu naquit à Paris en 1585. Remarqué dès sa jeunesse par Henri IV pour son esprit

sérieux et ses talents, il devint rapidement évêque de Luçon et, après la mort du roi, aumônier de Marie de Médicis. Au milieu des intrigues de cour, il apprit à connaître le gouvernement et fut fait premier ministre en 1624.

Sa première préoccupation fut de soumettre tout le monde à l'autorité royale, que les seigneurs affectaient de mépriser. Il n'y avait aucune égalité. Il semblait que la loi fût faite pour le peuple seulement, mais nullement pour les gentilshommes. En 1614, dans une réunion d'états généraux[1]), un orateur ayant dit que les bourgeois étaient les frères cadets des nobles, un gentilhomme protesta contre cette expression et dit qu'il ne devait y avoir entre les gentilshommes et les gens de la bourgeoisie d'autres rapports que ceux de maîtres à valets. Richelieu rappela ces nobles orgueilleux à l'obéissance et frappa impitoyablement ceux qui ne voulaient pas se soumettre. Ainsi le duc de Montmorency, qui, malgré sa haute noblesse, son courage et ses grandes qualités, fut décapité à Toulouse pour avoir voulu commencer une guerre civile. Ainsi la mère du roi, Marie de Médicis, qui, ayant conspiré contre le ministre, fut chassée de France et mourut presque pauvre à Bruxelles.

A ce moment, la France était en proie à la fureur des duels. Chaque année, une foule de jeunes gens périssaient dans des combats singuliers, qui avaient pour causes les motifs les plus futiles. Richelieu déclara que les survivants d'un duel seraient punis de mort. Deux gentilshommes, pour marquer leur mépris de cette ordonnance, allèrent se battre en plein midi, sur la place Royale.[2]) C'étaient Deschapelles et Bouteville; on les surnommait les *illustres gladiateurs*. Ils furent arrêtés et envoyés à l'échafaud.

Le dernier germe des anciennes guerres civiles et religieuses fut aussi détruit par Richelieu. Il laissa aux protestants la plus entière liberté de conscience.

Sous Richelieu, la France joua le premier rôle en Europe dans la fameuse guerre de Trente ans. Les armées françaises étaient partout victorieuses et avaient conquis le *Roussillon*, *l'Artois* et l'*Alsace*, lorsque Richelieu mourut en 1642.

Enfin, la prospérité intérieure ne fut pas négligée par Richelieu. La marine marchande fut créée, des colonies furent fondées, des traités de commerce ouvrirent les marchés les plus lointains à notre industrie.

Richelieu était aussi passionné pour les lettres et les arts. Il aimait les littérateurs, les encourageait et fonda pour eux

[1]) On appelait ainsi la convocation par le roi des trois ordres ou états de la société française : le clergé, la noblesse et la bourgeoisie ou troisième ordre, tiers état.

[2]) Aujourd'hui place des Vosges.

l'Académie française. Il eut pour ami un peintre préféré, le Poussin. Il fit terminer dans Paris la place Royale et construire pour lui le Palais-Cardinal, appelé aujourd'hui Palais-Royal.

Les ennemis de Richelieu lui reprochèrent sa politique impitoyable envers ses ennemis. Mais c'était pour le bien de la France qu'il agissait ainsi, et ceux qu'il a contribués à délivrer de la tyrannie de la noblesse ne sauraient s'en plaindre. Ses véritables sentiments apparurent à sa mort. Lorsqu'on lui apporta le Saint-Sacrement, il s'écria: «Voilà mon Juge, devant qui je paraîtrai bientôt; je le prie de bon cœur qu'il me condamne si j'ai eu autre intention que le bien de ma religion et de l'État . . . Je pardonne de tout mon cœur à mes ennemis, et je prie Dieu qu'il me pardonne à moi-même.»

On voit encore le dévouement de Richelieu à son œuvre et au roi qui représentait alors la France, par la belle lettre qu'il écrivait au cardinal Mazarin, qu'il avait fait accepter par Louis XIII comme son successeur:

«La providence de Dieu, qui prescrit des limites à la vie des hommes, m'ayant fait sentir en cette dernière maladie que mes jours étaient comptés, qu'il a tiré de moi tous les services que je pouvais rendre au monde, je ne le quitte qu'avec le regret de n'avoir pas achevé les grandes choses que j'avais entreprises pour la gloire de mon roi et de ma patrie. Mais, parce qu'il faut nous soumettre aux lois qu'il nous impose, je bénis cette sagesse infinie et je reçois l'arrêt de ma mort avec autant de constance que j'ai de joie de voir le soin qu'elle prend de m'en consoler. Comme le zèle que j'ai toujours eu pour l'avantage de la France a fait mes plus solides contentements, j'ai un extrême déplaisir de la laisser sans l'avoir affermie par une paix générale. Mais, puisque les grands services que vous avez déjà rendus à l'État me font assez connaître que vous serez capable d'exécuter ce que j'avais commencé, je vous remets mon ouvrage entre les mains, sous l'aveu de notre bon maître, pour le conduire à sa perfection, et je suis ravi qu'il recouvre en votre personne plus qu'il ne saurait perdre en la mienne. Ne pouvant, sans faire tort à votre vertu, vous recommander autre chose, je vous supplierai d'employer les prières de l'Église pour celui qui meurt.»

Louis XIII ne doit pas être séparé de la mémoire de son ministre. Il faut considérer que Richelieu n'aurait jamais pu accomplir tant de grandes choses si le roi ne l'avait soutenu contre tous ses ennemis, même contre son frère et contre sa mère. Louis XIII sut placer l'intérêt de la France avant ses affections de famille. Il mérite notre reconnaissance pour avoir si bien compris et accompli ses devoirs de roi.

Louis Cons.

39. LOUIS XIV.

La mort de Louis XIII laissait le royaume à un enfant de cinq ans: Louis XIV, dont le règne fut le plus long et l'un des plus glorieux de l'histoire de France.

Ce fut Anne d'Autriche, la mère du jeune roi, qui exerça la régence pendant la minorité de son fils. Elle donna toute sa confiance au cardinal Mazarin, qui devint son ministre.

Jules Mazarin, Italien de naissance, avait été l'élève et l'ami de Richelieu, qui l'avait jugé digne de lui succéder. En effet, Mazarin sut terminer toutes les grandes choses que Richelieu avait entreprises; mais il n'employa pas les mêmes moyens pour réussir. Richelieu avait une volonté de fer, à laquelle rien ne pouvait résister; il allait toujours droit au but, et se montrait impitoyable envers ses ennemis. Mazarin, adroit et patient, employait plus volontiers la ruse que la violence; il savait attendre les bonnes occasions, il ne se lassait jamais de recommencer ce qu'il n'avait pu exécuter du premier coup: *le temps et moi,* telle était sa devise.

La guerre de Trente ans avait continué après la mort de Louis XIII; les Français, admirablement commandés par Turenne et Condé, remportèrent de grandes victoires à Rocroi, à Fribourg, à Nordlingen, à Lens. Pendant ce temps, Mazarin entretenait avec les ennemis d'habiles négociations, et il parvint, en 1648, à faire signer à presque toutes les nations d'Europe la paix de Westphalie, qui mit fin à la guerre.

Cette paix donnait l'Alsace à la France, et affaiblissait profondément la maison d'Autriche.

Pour terminer si glorieusement la guerre de Trente ans, Mazarin avait eu besoin de beaucoup d'argent; il fut obligé d'augmenter les impôts, ce qui excita la guerre civile de la Fronde.

Cette révolte fut dirigée par le parlement et par la noblesse.

Le parlement était une haute cour de justice, c'est-à-dire une assemblée de magistrats chargée de juger les grands procès du royaume. Ces magistrats avaient le droit de faire au roi des remontrances quand ils n'approuvaient pas ses ordonnances; mais cela ne leur suffisait pas, ils auraient voulu gouverner aussi et c'est surtout dans l'espoir de devenir plus puissants qu'ils se révoltèrent contre Mazarin.

Quant aux nobles, ils espéraient se rendre indépendants.

Ce fut une guerre singulière que cette guerre de la Fronde. Les femmes s'en mêlèrent; quelques-unes, comme Mlle de Montpensier, qu'on appelait la grande Mademoiselle se montrèrent souvent à cheval, au milieu des troupes. Bien des seigneurs prirent les armes uniquement pour leur plaire. Chaque soir frondeurs et frondeuses se réunissaient pour danser à l'hôtel de ville. Les rebelles semblaient se faire un jeu de la guerre ci-

vile; on les comparait à des écoliers mutins qui s'amusent à jeter des pierres avec des frondes, et c'est pourquoi cette guerre s'est appelée la Fronde, et les révoltés, les frondeurs.

Mais, pour être follement conduite, la guerre n'en fut pas moins sanglante et mit la monarchie en danger. Un jour, le peuple soulevé entoura le Palais-Royal, où demeurait la cour; Anne d'Autriche réveilla le jeune roi au milieu de la nuit et sortit de Paris, à quatre heures du matin, pour s'enfuir avec lui au château de Saint-Germain. Ce château était vide et délabré, sans vitres aux fenêtres et sans meubles; on ne trouva même pas un lit; Louis XIV et sa suite durent coucher sur la paille.

Heureusement pour Mazarin et pour la France, un grand général, Turenne, qui avait été un instant du parti des frondeurs compris que son devoir était de défendre le roi et son ministre. Il se mit à la tête des troupes royales et vainquit les frondeurs commandés par le prince de Condé.

Mazarin qui s'était prudemment éloigné pour laisser à l'émeute le temps de se calmer, revint alors avec le jeune roi; il força le parlement et la noblesse à faire leur soumission, et la Fronde se trouva terminée.

En ce temps de guerres civiles, la misère était profonde parmi le peuple, et surtout chez les paysans. Un charitable prêtre, Vincent de Paul, entreprit de soulager ces misères. Afin d'être secondé dans sa généreuse mission, il fonda l'ordre des Filles de la *Charité*, qui se chargeaient et se chargent encore aujourd'hui de soigner les malades et d'élever les enfants abandonnés.

Les Espagnols avaient refusé de signer le traité de Westphalie, mais ils furent vaincus par Turenne, près de Dunkerque, et consentirent alors à la paix. Elle fut conclue dans la petite île de Faisans, au milieu de la Bidassoa, entre Mazarin et don Louis de Haro, ministre du roi d'Espagne: ce fut le traité des Pyrénées. Il donnait à la France le Roussillon et l'Artois et décidait le mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne, Marie-Thérèse (1659).

Après avoir fait signer les traités de Westphalie et des Pyrénées, Mazarin avait bien le droit de dire que «si son langage n'était pas français, son cœur l'était.» Il mourut en 1652, laissant à Louis XIV un royaume paisible, placé au premier rang des nations européennes.

Du vivant de Mazarin, le jeune roi avait été tenu éloigné des affaires; on s'était fort peu occupé de son éducation, et nul ne savait de quoi il était capable; Mazarin seul ne s'y trompait pas: «Il y a en lui, disait-il, l'étoffe de quatre rois.»

Le parlement fit un jour des difficultés pour accepter une ordonnance du roi. Louis XIV était à la chasse; il se rendit aussitôt dans la salle du parlement, où il entra tout botté, avec

ses éperons, tenant son fouet à la main: «Messieurs, dit-il d'une voix vibrante, chacun sait les malheurs qu'ont produits vos assemblées; j'ordonne donc qu'on les cesse. Monsieur le président, je vous défends de les souffrir, et à pas un de vous de les demander. L'État c'est moi», ajouta fièrement le souverain absolu.

En effet Louis XIV était né pour commander; il avait une âme fière, une volonté forte, une mine imposante, des manières nobles et polies à la fois. A cheval à la tête de ses troupes, ou en costume de cour, au milieu des salons de Versailles, toujours et partout il paraissait bien le maître, et il entendait l'être.

Quand après la mort de Mazarin les ministres lui demandèrent à qui désormais ils devaient s'adresser, il leur répondit: «A moi.» et il prit la résolution de travailler avec eux huit heures par jour. On crut que cette belle ardeur passerait bientôt, mais Louis XIV se montra persévérant, et, jusqu'à la fin de son règne, c'est-à dire pendant cinquante-quatre ans, il n'abandonna jamais ses habitudes de travail, d'ordre et d'exactitude.

Sans être d'une grande intelligence, il avait l'esprit juste; il savait distinguer les hommes de mérite et s'en servir. Il s'entoura de ministres habiles; il eut, pour commander ses armées, ses flottes, des généraux et des marins d'une haute valeur; aussi fut-il pendant vingt ans le roi le plus heureux et le plus puissant de son siècle. Tout lui réussissait: au dehors il remportait de grandes victoires; au dedans il voyait la France riche, paisible, glorieuse. On l'environnait d'hommages, on l'enivrait de louanges et d'applaudissements; les plus nobles seigneurs se disputaient l'honneur de lui faire cortège, de l'accompagner à la chasse, d'assister à ses repas, à son lever, à son coucher.

Tant de succès et de flatteries rendirent Louis XIV orgueilleux à l'excès. Il se persuada que rien ne pouvait résister à ses volontés; il ne mit plus de bornes à ses dépenses; il entreprit des guerres injustes pour satisfaire son ambition, et il finit par avoir contre lui toutes les nations de l'Europe.

Alors commencèrent les revers qui attristent la fin de son règne. Il les supporta courageusement, mais il ne pouvait réparer le mal qu'il avait fait à la France; il le comprit trop tard, et mourut en disant tristement: «J'ai trop aimé la guerre!»

O. Laguerre.

40. L'HOMME AU MASQUE DE FER.

Quelque mois après la mort du ministre Mazarin (1661) arriva un événement qui n'a point d'exemple; et ce qui est non moins étrange, c'est que tous les historiens l'ont ignoré.

On envoya dans le plus grand secret, au château de l'île Sainte-Marguerite, dans la mer de Provence, un prisonnier inconnu, d'une taille au-dessus de l'ordinaire, jeune et de la figure la plus belle et la plus noble. Ce prisonnier, dans la route, portait un masque dont la mentonnière avait des ressorts d'acier, qui lui laissaient la liberté de manger avec le masque sur son visage. On avait ordre de le tuer s'il se découvrait. Il resta dans l'île jusqu'à ce qu'un officier de confiance, nommé Saint-Mars, gouverneur de Pignerol, ayant été fait gouverneur de la Bastille, l'an 1690, l'alla prendre à l'île Sainte-Marguerite, et le conduisit à la Bastille, toujours masqué. Le marquis de Louvois alla le voir dans cette île avant la translation, et lui parla debout et avec une considération qui tenait du respect.

Cet inconnu fut mené à la Bastille, où il fut logé aussi bien qu'on peut l'être dans ce château. On ne lui refusait rien de ce qu'il demandait. Son plus grand goût était pour le linge d'une finesse extraordinaire, et pour les dentelles. Il jouait de la guitarre. On lui faisait faire la plus grande chère, et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui. Un vieux médecin de la Bastille, qui avait souvent traité cet homme singulier dans ses maladies, a dit qu'il n'avait jamais vu son visage, quoiqu'il eût souvent examiné sa langue et le reste de son corps. Il était admirablement bien fait, disait ce médecin: sa peau était un peu brune: il intéressait par le seul ton de sa voix, ne se plaignant jamais de son état, et ne laissant point entrevoir ce qu'il pouvait être.

Cet inconnu mourut en 1705, et fut enterré la nuit à la Paroisse de Saint-Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que, quand on l'envoya dans l'île de Saint-Marguerite, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'était sans doute, car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il était dans l'île. Le gouverneur mettait lui-même les plats sur la table, et ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, et jeta l'assiette par la fenêtre, vers un bateau qui était au rivage, presque au pied de la tour. Un pêcheur, à qui ce bateau appartenait, ramassa l'assiette, et la rapporta au gouverneur. Celui-ci étonné demanda au pêcheur: «Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette, et quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains?» «Je ne sais pas lire, répondit le pêcheur. Je viens de la trouver, personne ne l'a vue.» Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fût bien informé qu'il n'avait jamais lu, et que l'assiette n'avait été vue de personne. «Allez, lui dit-il, vous êtes bien heureux de ne pas savoir lire.»

Parmi les personnes qui ont eu une connaissance immédiate de ce fait, il y en a une très digne de foi qui vit encore. M. de Chamillart fut le dernier ministre qui sut cet étrange secret.

Le second, maréchal de La Feuillade, son gendre, m'a dit qu'à la mort de son beau-père, il le conjura à genoux de lui apprendre ce que c'était que cet homme, qu'on ne connut jamais que sous le nom de l'homme au masque de fer. Chamillart lui répondit que c'était le secret de l'État, et qu'il avait fait serment de ne le révéler jamais. Enfin, il reste encore beaucoup de mes contemporains qui déposent de la vérité de ce que j'avance, et je ne connais point de fait ni plus extraordinaire ni mieux constaté.

Voltaire.

41. PIERRE LE GRAND (1672—1725).

Il y a deux cents ans, la Russie était considérée en Europe comme un État asiatique. Composée des provinces qui forment aujourd'hui le centre de l'empire russe et dont la capitale était Moscou, elle ne touchait ni à la Baltique ni à la mer Noire, et était séparée de l'Europe par la Pologne. Ses habitants, avec leurs longues barbes et leurs longues robes, semblaient n'avoir rien de commun avec les populations européennes. On parlait avec curiosité de la cour barbare de ses souverains, des grandes foires de Nijni-Novogorod, où s'étalaient les produits venus de l'Asie par les caravanes ; mais on ne tenait nul compte de ces peuples dans la politique européenne, et jamais ces barbares, sans armée régulière, n'avaient paru sur les champs de bataille de l'Europe.

Des souverains intelligents avaient cherché à rapprocher la Russie de la civilisation européenne. Le tsar Alexis avait fait de longs efforts dans ce but. Mais le créateur de la Russie moderne fut son fils Pierre le Grand.

Pierre Alexiovitch monta sur le trône de Russie en 1682. Il avait alors dix ans. Il dut partager d'abord la couronne avec son frère Ivan, et tous deux régnèrent sous la tutelle de leur sœur Sophie. Cette princesse, énergique et ambitieuse, se défiant de l'intelligence et de l'audace que montrait son jeune frère Pierre, l'écartait de la cour. On le laissait agir à sa guise, avec ses soldats, avec ses amis, qu'il s'amusait déjà à organiser comme un bataillon européen. On le voyait même vagabonder dans les rues de Moscou. Mais Pierre profitait aussi de la liberté qu'on lui accordait pour se lier avec des étrangers, qui faisaient son éducation, lui apprenaient le latin, l'allemand et le hollandais, les sciences, et lui parlaient de l'industrie, du commerce et de l'organisation militaire de cette Europe, si supérieure à la Russie barbare. Quand Pierre eut dix-sept ans, il voulut enfin régner. Il arma le peuple contre sa sœur Sophie, la fit enfermer dans un couvent et se trouva le maître de l'empire Russe en 1689.

Alors commença l'œuvre de transformation de la Russie. Pierre l'accomplit avec une énergie incroyable, exécutant tout par lui-même quand les hommes lui manquaient, ordonnant et

surveillant l'exécution de ses ordres, brisant les obstacles que lui opposait la barbarie de son peuple, et créant presque de toutes pièces, par un effort de son indomptable volonté, un empire puissant avec une industrie, un commerce, une marine et une armée dont on devait désormais tenir compte en Europe.

Pierre donna ses premiers soins à l'organisation de son armée. Sous la direction d'officiers étrangers, il forma d'abord un régiment. Mais, afin de connaître bien le métier des armes, il voulut lui-même passer par tous les grades et remplir tous les devoirs militaires, même les plus grossiers et les plus pénibles. On le vit successivement tambour, soldat, montant sa garde comme les autres, et charriant sur une brouette la terre enlevée des retranchements qu'il creusait. Il ne voulut recevoir le grade de général qu'après sa victoire de Pultava.

Pierre voulut avoir la même instruction solide et complète dans tous les arts européens. «Je dois voir,» disait-il sans cesse. Pour cela, il se mit à voyager en Europe, comme simple particulier. Il va en Hollande, pour apprendre la construction des vaisseaux. Arrivé aux chantiers de Sardam, il se loge chez un forgeron, prend un costume complet d'ouvrier hollandais et manie la hache avec les autres. Il va en Angleterre étudier l'industrie et revient sur le continent se perfectionner dans la science militaire. Mais, à Vienne, il apprend que l'ancienne garde des tsars, les *strelitz*, mécontents de ses réformes, veulent rendre la couronne à Sophie. Il accourt à Moscou et dompte la révolte, mais avec une cruauté qui montre que Pierre n'avait pas dépouillé tous les sentiments barbares des tsars ses prédécesseurs. Pendant sept jours de supplice, mille rebelles furent décapités, et on vit le tsar, la hache à la main, aider les bourreaux et faire lui-même tomber les têtes des coupables.

Pierre voulait s'emparer des frontières de la mer Baltique qui touchaient à la Russie, afin d'être en communication plus directe avec l'Europe. Elles appartenaient alors aux Suédois. L'ambition du roi de Suède, *Charles XII*, lui donna l'occasion de déclarer la guerre. Les armées naissantes de Pierre le Grand furent d'abord dispersées par les Suédois, qui passaient alors pour les meilleurs soldats de l'Europe. Mais Pierre ne se découragea pas. «Les Suédois, dit-il, nous apprendront eux-mêmes à les vaincre.» Après neuf ans de luttes, il anéantissait l'armée suédoise dans les plaines de *Pultava*. Charles XII s'enfuyait, blessé, avec quelques cavaliers, et Pierre le Grand saluait ses soldats vainqueurs sur le champ de bataille: «Je vous salue, enfants les plus chéris de mon cœur! ô vous que j'ai formés à la sueur de mon front, enfants de la patrie, et qui lui êtes aussi indispensables que l'âme attachée au corps.» Puis, vainqueur généreux, il traita admirablement les généraux suédois prisonniers, les fit manger à sa table, et, à la fin du repas, il s'écria: «Je

bois à la santé de mes maîtres dans l'art de la guerre! — Votre Majesté, lui répliqua spirituellement un des prisonniers, est bien ingrate d'avoir tant maltraité ses maîtres.»

C'est pendant cette guerre que Pierre le Grand, voulant donner à ses Etats une capitale nouvelle et vraiment européenne, fonda *Saint-Pétersbourg,* sur la Baltique, à l'embouchure de la Néva. Il n'y avait alors à cet endroit qu'une île et un marais malsain. Les ouvriers travaillaient péniblement, mouraient par milliers et se décourageaient. Pierre vint encore donner l'exemple. Il s'établit dans une petite maison de bois, surveillant les travaux, mettant lui-même la main à la pioche, et transportant les terres malsaines. Sa volonté triompha, et la nouvelle Russie eut sa capitale.

L'œuvre de Pierre le Grand fut un instant sérieusement menacée. Son fils, le tsarévitch Alexis, était un jeune homme sans énergie, qui ne comprenait pas l'œuvre de son père et y restait indifférent. Les mécontents comptaient sur lui pour détruire ce qu'avait fait Pierre le Grand, lorsque son fils lui succéderait. On conçoit quelle dut être la douleur du tsar lorsqu'il ne put plus douter que son fils était l'espoir de ses ennemis. Ainsi donc il aurait travaillé en vain, et cette œuvre immense était destinée à périr avec lui!

Pierre fit tous ses efforts pour tâcher d'intéresser son fils à son œuvre et le ramener à des sentiments plus élevés. Il employa les prières, puis la menace; alors le tsarévitch effrayé s'enfuit de la Russie. Pierre eut bientôt les preuves d'une vaste conspiration dirigée contre lui et ses réformes. Alors il se montra impitoyable. Sacrifiant ses affections paternelles à ses devoirs envers son peuple, il fit poursuivre son fils, le fit arrêter, ramener en Russie et traduire devant une cour de justice. Le tsarévitch fut condamné à mort. La sentence allait être exécutée, lorsque le prince fut trouvé mort dans sa prison. On ne sut jamais les circonstances de cette fin mystérieuse.

Vers 1717, Pierre le Grand avait presque achevé son œuvre. Il fit alors un voyage royal en Europe et vint à la cour de France, pendant la minorité du roi Louis XV, sous la régence du duc d'Orléans. Il se fit remarquer par son désir de tout connaître, par sa prompte intelligence et aussi par son dédain pour la vaine pompe et les règles de l'étiquette qui régnait alors à la cour de Erance.

Quand on lui présenta solennellement le petit Louis XV, âgé de sept ans, il le prit dans ses bras et l'embrassa paternellement. Il négligeait de faire visite aux princes du sang; mais il était à la Sorbonne visiter le tombeau de Richelieu, et, embrassant sa statue, il disait, les yeux pleins de larmes: «O grand homme, si tu vivais encore, je te donnerais la moitié de mes États pour apprendre à gouverner l'autre.» Il entrait dans

les boutiques des charrons et des orfèvres. Il allait voir les invalides, entrait au réfectoire, goûtait la soupe, buvait à leur santé, leur frappait sur l'épaule et les traitait de camarades. On le voyait «son habit souvent déboutonné tout à fait, son chapeau sur une table et jamais sur sa tête, même dehors. Dans cette simplicité, quelque mal voituré et accompagné qu'il pût être, on ne pouvait s'y méprendre à l'air de grandeur qui lui était naturel.» [1])

Pierre mourut en 1725. Il avait fait de la Russie une puissance de premier ordre, avec laquelle l'Europe dut désormais compter. Fondateur véritable de la Russie moderne, sa mémoire est restée sacrée aux Russes, et il a laissé aux chefs d'Etat un exemple de ce que peut le sentiment du devoir uni à l'indomptable volonté de bien faire. *Louis Cons.*

42. ENFANCE DE CHARLES XII, ROI DE SUÈDE.

A l'âge de sept ans, il savait manier un cheval. Les exercices violents où il se plaisait, et qui découvraient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portait son tempérament.

Quoique doux dans son enfance, il avait une opiniâtreté insurmontable. Le seul moyen de le plier était de le piquer d'honneur: avec le mot de gloire on obtenait tout de lui. Il avait de l'aversion pour le latin; mais, dès qu'on lui eut dit que le roi de Pologne et le roi de Danemark l'entendaient, il l'apprit bien vite, et en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le français; mais il s'obstina, tant qu'il vécut, à ne jamais s'en servir, même avec des ambassadeurs français qui ne savaient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connaissance de la langue latine, on lui fit traduire Quinte-Curce: il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspirait beaucoup plus encore que le style. Celui qui lui expliquait cet auteur lui ayant demandé ce qu'il pensait d'Alexandre: «Je pense, dit le prince, que je voudrais lui ressembler. — Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. — Ah! reprit-il, n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes?» On ne manqua pas de rapporter ces réponses au roi son père, qui s'écria: «Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, et qui ira plus loin que le grand Gustave.»

Un jour, il s'amusait dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie prise par les Turcs sur l'Empereur, et l'autre de Riga, capitale de la

[1]) Mémoires de Saint-Simon.

Livonie, province conquise par les Suédois depuis un siècle. Au bas de la carte de la ville hongroise, il y avait ces mots tirés du livre de Job: «Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée: le nom du Seigneur soit béni!» Le jeune prince, ayant lu ces paroles, prit sur-le-champ un crayon, et écrivit au bas de la carte de Riga: «Dieu me l'a donnée, le diable ne me l'ôtera pas.»

Ainsi, dans les actions les plus indifférentes de son enfance, ce naturel indomptable laissait souvent échapper de ces traits qui caractérisent les âmes singulières, et qui marquaient ce qu'il devait être un jour. *Voltaire.*

43. FRÉDÉRIC-GUILLAUME, LE GRAND ÉLECTEUR (1640-88).

Frédéric-Guillaume était digne du nom de Grand que ses peuples et ses voisins lui ont donné d'une commune voix.

Le Ciel l'avait formé exprès pour rétablir, par son activité, l'ordre dans un pays où la mauvaise administration de la régence précédente avait mis une confusion totale, et pour être le défenseur et le restaurateur de sa patrie, l'honneur et la gloire de sa maison. Le mérite d'un grand roi était uni en lui à la fortune médiocre d'un électeur. Au-dessus du rang qu'il occupait, il déploya, dans sa régence, les vertus d'une âme forte et d'un génie supérieur, tantôt tempérant son héroïsme par sa prudence, tantôt s'abandonnant à ce bel enthousiasme qui enlève notre admiration. Il rétablit ses anciens États par sa sagesse, et en acquit de nouveaux par sa politique. Il forma ses projets, et lui-même les mit à exécution. Les effets de sa bonne foi furent qu'il assista ses alliés; et les effets de sa valeur, qu'il défendit ses peuples. Dans les dangers imprévus, il trouvait des ressources inopinées, et dans les petites choses, comme dans les affaires importantes, il parut toujours également grand.

Frédéric le Grand.

44. FRÉDÉRIC LE GRAND.

Frédéric le Grand fut littérateur, philosophe, humain, et développa toujours une politique aussi vaste que son génie.

Ennemi de toute contrainte, il voulut dans sa jeunesse s'échapper et faire le tour de l'Europe. On le mit en prison à Custrin, et on l'obligea à assister au supplice de Katt, son ami, qui lui avait conseillé ce voyage. Frédéric ne versa point de larmes, mais le fruit de sa méditation pendant ce supplice fut la résolution de ne jamais imiter la cruauté dont il était victime: et jamais il n'oublia cette sanglante leçon.

Il aimait les plaisirs, parce qu'ils lui étaient interdits, et qu'il n'avait point d'affaires. On s'attendait à un règne efféminé; mais dès qu'il fut roi à 28 ans, il oublia les voluptés, ne songea qu'à la gloire, et ne s'occupa plus que de ses finances, de

son armée, de sa politique et de ses lois. Ses provinces étaient éparses, ses ressources faibles, sa puissance précaire: son armée de soixante-dix mille soldats était plus remarquable par la beauté des hommes et par la recherche de la tenue que par l'instruction. Il l'augmenta, l'instruisit, l'exerça, et la fortune vint lui ouvrir le champ de la gloire, dès qu'il eut tout préparé pour jouir de ses faveurs.

Charles XII était mort et remplacé par un roi sans autorité. La Russie, privée de Pierre le Grand, qui n'avait qu'ébauché sa civilisation, languissait sous le gouvernement inhabile de l'impératrice Anne et d'un ministre cruel. Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe, prince sans caractère, ne pouvait lui inspirer aucune crainte. Louis XV, roi pacifique et faible, était gouverné par le cardinal de Fleury, qui aimait la paix, mais qui se laissait toujours, par faiblesse, entraîner à la guerre: il présentait plutôt à Frédéric un appui qu'un obstacle. La cour de France avait pris le parti de Charles VII contre François I^{er}. Marie-Thérèse, femme de François et reine de Hongrie, se voyait menacée par l'Angleterre, la Hollande et la France, et tandis qu'elle devait à peine espérer de conserver ses États héréditaires, cette audacieuse princesse voulait faire monter son mari sur le trône impérial. Cette querelle alluma la guerre en Europe.

Le génie de Frédéric vit d'un coup d'œil que le moment était venu d'élever la Prusse au rang des puissances de second ordre: il offrit à Marie-Thérèse de la défendre, si elle lui cédait la Silésie, et la menaça de la guerre, en cas de refus. L'impératrice, dont rien n'ébranlait la fermeté, refusa impolitiquement cette proposition: la guerre fut déclarée, et Frédéric entra en Silésie à la tête de quatre-vingt mille hommes. Cette première guerre dura dix-huit mois. Frédéric prouva, par le gain de cinq batailles, que l'Europe compterait un grand homme de plus dans ses sanglantes annales. Il avait commencé la guerre par ambition et contre la stricte justice: il la termina avec habileté. Le héros fut absous par la victoire des torts que lui reprochait la justice.

Quatre ans après, en 1744, Frédéric reprit les armes. Il envahit la Bohême, la haute Silésie, la Moravie. Vienne le crut à ses portes, mais la défection des Bavarois après la mort de Charles VII et la retraite des Français changèrent rapidement la face des affaires. La position de Frédéric devint aussi périlleuse qu'elle avait été menaçante: il fut au moment d'être perdu, et il se vit forcé de se retirer avec autant de précipitation qu'il s'était avancé avec audace. Le gain de la bataillle de Hohen-Friedberg (le 4 juin 1745) le sauva. Cette retraite et cette victoire mirent le sceau à sa réputation. Ce fut après cette action qu'il écrivit à Louis XV: «Je viens d'acquitter en Silésie la lettre de change que Votre Majesté a tirée sur moi à Fon-

tenoy», lettre d'autant plus modeste, que Frédéric avait vaincu, et que Louis avait été seulement témoin d'une victoire. Il développa la même activité et le même génie dans la campagne de 1745, et abandonna encore une fois la France, en faisant sa paix séparée à Dresde. Par cette paix, François fut assuré paisiblement de l'Empire, et sa cession de la Silésie à Frédéric fut confirmée. La France eut dans cette guerre quelques torts qui purent excuser l'abandon de la Prusse. Les Français ne continrent pas le prince Charles de Lorraine, ne firent aucune diversion en Allemagne, et ne combattirent qu'en Flandre. Frédéric écrivait à l'ambassadeur d'Angleterre: «Voilà mes conditions. Je périrai plutôt avec toute mon armée que d'en rien relâcher; et si l'impératrice ne les accepte pas, je hausserai mes prétentions.» Il répondait à la Russie: «Je ne veux rien du roi de Pologne que le châtier dans son électorat, et lui faire signer un acte de repentir dans sa capitale.» Il disait au maréchal, de Belle-Isle, en lui apprenant qu'il abandonnait la France: «Monsieur le maréchal, pensez à vous; j'ai gagné ma partie, et je fais la paix.» On voit, par ces traits, quelle était l'énergie et la concision de sa politique, et combien elle différait du langage diffus de la diplomatie dont elle déjouait les intrigues.

Frédéric ne connut dans la paix ni le faste, ni la mollesse. L'étude fut le délassement de ses travaux: son arc était toujours tendu, et il n'employait l'intervalle des combats qu'à aiguiser ses armes. Il est vrai que sa position l'y forçait: la sécurité ne peut accompagner un règne signalé par l'ambition et commencé par des envahissements Il illustra son repos par ses travaux littéraires. Les Mémoires de Brandebourg et ses poésies donnent à ce prince guerrier un rang assez distingué, non comme écrivain éloquent, mais comme philosophe, et si l'on aperçoit souvent la négligence de son style, on admire toujours la profondeur de ses pensées.

En 1756, l'Europe s'embrase de nouveau. La France et l'Angleterre se déclarent la guerre: elles cherchent des alliances. Frédéric se range du côté des Anglais, et par là devint l'objet de la vengeance irréfléchie des Français et de l'alliance de cette puissance avec l'Autriche. L'Autriche se lie aussi avec la cour de Pétersbourg: Frédéric découvre le projet des cours de Pétersbourg, de Versailles et de Vienne d'envahir les États prussiens. Il les prévient, et commence la guerre par des conquêtes. Accusé d'agression par tout le monde, l'univers aurait condamné sa témérité, et l'aurait taxé de perfidie, s'il avait été vaincu: il admira sa prévoyance et sa politique, parce qu'il fut vainqueur.

Il s'empara d'abord de la Saxe, battit deux fois les Autrichiens, et fut battu à son tour à Kollin, près de Prague, qui lui avait résisté plus qu'il ne comptait. Sa conquête de la Silésie, son invasion précédente de la Saxe, son traité avec l'Angle-

terre et ses épigrammes sur la galanterie d'Élisabeth, impératrice de Russie, avaient inspiré à ses quatre ennemis le désir de renverser son trône. Mais dans cette crise, qui l'exposa au plus grand danger, son génie résista à cette masse imposante d'adversaires, et sa fortune trompa tous les calculs de la politique. Quand le grand électeur de Brandebourg fit la guerre à la France, Louis XIV ne s'aperçut pas qu'il avait un ennemi de plus. Peu d'années après, le chef du même électorat tint seul tête à presque toute l'Europe armée contre lui: tant un seul homme change la destinée et la force des nations!

Frédéric, battu, fut forcé d'évacuer la Bohême; un corps d'Autrichiens pénétra jusqu'à Berlin. Quatre-vingt mille Français, poussant leurs victoires jusqu'en Hanovre, forcèrent l'armée du duc de Cumberland de capituler à Closter-Seven (au nord de Brême). Tout semblait rendre la perte du roi de Prusse inévitable. Il était au ban de l'Empire. Quarante mille Français, joints à l'armée des Cercles, s'avançaient en Saxe pour faire exécuter ce décret. Frédéric, avec l'habileté, l'audace et l'activité de César, bat les Français à Rossbach, les met en déroute, et sans être plus enivré par la victoire qu'il n'avait été étourdi par le danger, il vole en Silésie, bat les Autrichiens à Leuthen, reprend Breslau, Liegnitz, Schweidnitz, et prend ou tue quarante-cinq mille Autrichiens dans cette seule campagne.

En 1758, il pénétra en Moravie, et assiégea Olmutz. Mais il fut obligé de se retirer et de venir défendre ses États contre les Russes, qu'il battit à Zorndorf, mais qui lui tuèrent douze mille hommes dans cette journée. Le reste de cette guerre fut pour lui une alternative de triomphes sanglants et de dangers extrêmes. Les Russes, vainqueurs à Zullichau et à Custrin, s'emparèrent de Berlin, les Autrichiens de Dresde. Le roi de Prusse montra, dans la guerre défensive, autant de sagesse qu'il avait développé d'audace dans ses invasions. Et le duc de Brunswick, alors prince héréditaire, en s'associant à ses dangers, s'acquit dans cette campagne une réputation que n'ont pu lui faire perdre depuis les fautes qu'il commit, lorsqu'il fit la guerre à la France à la tête de la coalition.

En 1761 et 1762, les dangers de Frédéric s'accrurent par l'attaque des Suédois. Il se vit entouré à Liegnitz par quatre armées: il en trompa trois, en détruisit une. La victoire de Torgau ne fut pas décisive, mais donna au roi le temps de respirer. Depuis, défendant la Silésie, et chargeant son frère Henri de défendre la Saxe, il se vit encore entouré, perdit Schweidnitz, et parut près de succomber au malheur qui l'accablait: il sentit alors amèrement combien l'ambition fait payer chèrement ses faveurs.

La mort d'Élisabeth vint enfin le délivrer d'une partie de ces dangers. Pierre III avait conçu pour le roi de Prusse un

enthousiasme, qui lui coûta plus tard la vie et l'empire : il fit sa paix avec Frédéric, et rompit par là tous les plans des alliés. L'hiver suivant, la paix avec l'Autriche fut conclue, et Frédéric n'y perdit pas un village. Vainqueur de la moitié de l'Europe, cette paix mit le comble à sa gloire, et consolida sa puissance.

Sa tranquillité ne fut plus troublée que par le léger orage de 1778. Joseph II voulait s'emparer de la Bavière : la France n'eut ni l'imprudence de le seconder dans cette entreprise, ni le courage de s'y opposer. Frédéric, secondé par Catherine II, l'arrêta dans sa marche, et la paix de Teschen fit regarder le roi de Prusse comme le plus ferme rempart que l'Empire pût opposer à l'ambition de l'Empereur.

Le partage de la Pologne (1772), attribué à la politique de Frédéric, fut absolument l'ouvrage de Catherine II, qui fit la première ouverture de ce projet au prince Henri. Le roi de Prusse saisit avidement cette occasion d'étendre sa puissance.

En 1785, Joseph, qui n'avait pu conquérir la Bavière par les armes, voulut l'obtenir par négociation. Il offrait à l'électeur de l'échanger contre les Pays-Bas. L'impératrice de Russie, fidèle à un allié qui lui livrait l'empire ottoman, seconda ses démarches, et voulut, en effrayant le duc de Deux-Ponts, arracher son consentement à cet échange. Frédéric, sentant combien cette concentration de forces et cet arrondissement de possessions rendraient l'Autriche redoutable, sonna l'alarme, et leva l'étendard de la ligue germanique. Cette opération, qui le rendait, de fait, le chef de l'Empire, dont l'Empereur menaçait la liberté, fut le dernier acte de ce règne glorieux. Il mourut en philosophe paisible, après avoir vécu en prince guerrier, et laissa à son successeur une puissance consolidée, une armée formidable, d'habiles généraux et un trésor rempli de manière à faire trois campagnes sans impôts.

Craint de ses ennemis et de ses officiers, Frédéric était aimé de ses soldats et de son peuple. Despote habile, son pouvoir arbitraire était dirigé par la justice. Nul ne sut mieux créer et encourager les talents, dont il était cependant jaloux. Ennemi du faste, ses impôts parurent moins insupportables, parce qu'ils furent toujours employés à accroître la gloire et le territoire de la Prusse, à augmenter sa population, et à récompenser les services utiles. Près de lui, l'intrigue fut sans force, et le mérite sans crainte. Le code qu'il publia ne peut lui assigner un rang distingué parmi les législateurs célèbres ; mais l'expérience n'a que trop souvent prouvé combien, pour le bonheur des peuples, il est plus sage de réparer leurs vieilles lois que de leur en donner de nouvelles. Frédéric, comme philosophe, comme guerrier et comme politique, illustra son pays, éclipsa ses rivaux, et méritait peut-être qu'on donnât son nom au siècle qui l'a vu naître, régner et mourir. *Le comte de Ségur.*

45. LOUIS XVI (1774—1793). RÉVOLUTION.

Quand Louis XVI, âgé de vingt sans, s'assit sur le trône, dont les vices de son prédécesseur avaient ébranlé les fondements, on voyait déjà éclater de toutes parts, dans la France, les symptômes du mal dont elle était profondément travaillée. Louis XVI, irréprochable dans sa conduite, pur dans ses mœurs, sincèrement pieux, aimait le peuple, et aurait consenti à des réformes qui eussent amorti la fougue de la Révolution, qui l'eussent prévenue peut-être; mais il ne sut jamais imposer sa volonté à son entourage; et cette volonté même, toujours vacillante, quoique toujours droite, manqua trop souvent d'énergie; de là vinrent en partie les malheurs de la France et les siens. Deux hommes de bien qu'il avait appelés pour l'aider dans ses premiers essais de réforme, Turgot et Malesherbes, puis un habile ministre, Necker, qui aurait pu réparer le désordre des finances, furent renversés par des intrigues de cour. Cette cour frivole, s'aveuglant comme à plaisir sur ses dangers, obtint du roi une décision qui réservait aux nobles seuls le droit d'être nommés sous-lieutenants dans l'infanterie et dans la cavalerie. En même temps, les membres du clergé, alors propriétaire d'un quart du territoire français, ne faisaient pas toujours un usage chrétien de tant de richesses. L'irritation contre ces deux ordres, exempts de contribuer aux charges publiques, croissait tous les jours, et en même temps la pénurie du Trésor ne cessait d'augmenter. Le parlement, que Louis XVI s'était empressé de rappeler de l'exil, ne répondait à ses bienfaits que par l'ingratitude, et ne cessa d'attiser le feu du mécontentement public pendant les quinze années qui en précédèrent l'explosion.

Une guerre, qui fut très populaire en France, calma quelque temps l'opinion en la détournant sur d'autres objets. Les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale (Boston, New-York, Philadelphie et les autres pays dont se forma la république des États-Unis), fatiguées de la tyrannie de l'Angleterre, s'insurgèrent contre elle: une foule de jeunes Français, entre autres Lafayette, coururent en Amérique défendre contre les armées anglaises cette république naissante; bientôt après, Louis XVI, prenant ouvertement la défense des États-Unis, déclara la guerre aux Anglais. Cette guerre, qui dura cinq ans, fut glorieuse pour notre marine, qui, sous les ordres de Suffren, se couvrit de gloire dans les mers de l'Inde, et nos troupes, sous les ordres de Rochambeau et de Lafayette, contribuèrent puissamment à chasser les Anglais du territoire de la nouvelle république. Le traité qui mit fin à la guerre fut glorieux pour nous : l'Angleterre reconnut l'indépendance des États-Unis et renonça à la domination exclusive qu'elle commençait à s'arroger sur les mers.

Après cette guerre, pendant laquelle les idées d'indépendance

et de réforme avaient fait en France de nouveaux progrès, et qui avaient encore aggravé les embarras de nos finances, un seul remède à la détresse du Trésor parut possible : la réunion des états généraux, qui depuis près de deux siècles n'avaient pas été convoqués.

Alors commença la révolution de 1789. Cette grande crise révolutionnaire, depuis le commencement des états généraux jusqu'à la fin de la Convention, a duré six ans.

Les états généraux, qui se réunirent à Versailles en 1789, répudièrent ce nom, qui impliquait l'existence en France de trois ordres séparés, clergé, noblesse, tiers état, et prirent le nom d'Assemblée nationale; on désigne généralement cette fameuse assemblée sous le nom de *Constituante*, parce qu'elle fit une constitution. Elle voulut établir en France la liberté politique, l'égalité des droits, l'uniformité de législation et d'administration, et, secondée par l'élan national, elle accomplit cette œuvre en deux ans et demi, au milieu d'obstacles sans cesse renaissants, qu'elle surmonta. Parmi les membres des deux ordres privilégiés, tant dans l'Assemblée que dans toute la France, quelques-uns s'associèrent au mouvement national; beaucoup d'autres s'y opposèrent.

Les premiers jours de l'Assemblée furent orageux : le gouvernement, mécontent et irrité, concentrait des troupes autour de Versailles et de Paris; les membres de l'Assemblée, alarmés de ces manifestations hostiles, et n'ayant pu entrer dans le lieu de leurs séances, dont on avait fermé les portes, se réunirent dans la salle d'un jeu de paume et là, prononcèrent, le 20 juin, le fameux serment, par lequel ils s'engagèrent à ne point se séparer avant d'avoir donné une constitution à la France. A la tête du parti qui repoussait ce mouvement étaient les deux frères de Louis XVI et la reine, Marie-Antoinette de Lorraine-Autriche, fille de la célèbre Marie-Thérèse. Entre les deux partis, Louis XVI voulant le bien, et craignant par-dessus tout la guerre civile et l'effusion du sang français, semblait hésiter. Paris était en proie à une effervescence inexprimable, et tout à coup, sur la nouvelle que Necker, ministre favorable à la Révolution qui se préparait, venait d'être renvoyé, une révolte terrible éclata : le peuple de Paris se rua sur la Bastille, la prit, la démolit, non sans souiller sa victoire par des crimes. C'était le 14 juillet, et de ce jour data la Révolution française, qui eût plus heureusement daté du serment du 20 juin. Au milieu de tant d'agitations, le commerce s'effrayait, les blés se cachaient, et Paris, attribuant la disette aux manœuvres de la cour, et craignant la famine, se souleva de nouveau : une multitude furieuse se précipita sur Versailles; la garde nationale de Paris, commandée par Lafayette, y courut aussi pour prévenir les excès, et n'en vint pas tout à fait à bout, car là encore des crimes furent

commis. Les Parisiens triomphants amenèrent le roi et sa famille à Paris, où l'Assemblée nationale vint aussi s'établir. C'est ce qu'on appela les journées des 5 et 6 octobre.

Tous ces mouvements violents avaient leur contre-coup dans les provinces. Sur tous les points éclataient de terribles désordres, que l'Assemblée nationale calma par sa sagesse et par sa fermeté.

Alors eut lieu, par les votes de cette assemblée, une destruction complète de l'ancien régime, une rénovation entière de la France. L'Assemblée nationale était admirablement composée; les grands talents y abondaient. Bien au-dessus de tous les autres éclatait Mirabeau, qui mourut, malheureusement pour la France, au moment où, voyant que la Révolution allait trop vite, il voulait employer toutes les forces de son génie à l'enrayer et à la calmer.

L'Assemblée nationale partagea la France en départements, soumit également tous les citoyens aux charges publiques, abolit toutes les traces du système féodal, supprima tous les privilèges des nobles et la noblesse même, décréta une foule de mesures humaines et généreuses, qui subsistent encore en France et y subsisteront à jamais. Elle sépara profondément le pouvoir administratif et le pouvoir judiciaire; elle abolit les parlements et la vénalité des charges; elle institua la garde nationale, le jury, les municipalités, les juges de paix; elle supprima toutes les entraves qui gênaient l'industrie, permit à chacun d'exercer librement le métier ou le commerce qui lui conviendrait, et décréta la liberté de conscience. Malheureusement, en décrétant aussi la constitution civile du clergé, elle porta atteinte à la discipline ecclésiastique, et causa une sorte de schisme dont la religion eut beaucoup à souffrir.

Toutes ces innovations ne pouvaient se faire sans de grands déchirements. L'Assemblée s'empara de tous les biens du clergé et les vendit pour rétablir les finances de l'État. Évidemment le clergé ne pouvait être satisfait; un grand nombre de nobles, non moins mécontents, sortirent du royaume. Ceux qui émigraient se figuraient qu'ils rentreraient bientôt en France triomphants, et que la Révolution n'était qu'un orage passager. C'était une erreur funeste; leur résistance irritant de plus en plus les amis du nouvel ordre de choses et excitant leurs alarmes, contribua à imprimer à la Révolution un caractère menaçant et farouche, et le parti de l'anarchie et de la démagogie barbare, qu'on appelait le parti des *Jacobins*, détesté et méprisé d'abord, acquit de jour en jour plus d'influence. En même temps, Pitt, premier ministre de l'Angleterre, qui haïssait mortellement la France, fomentait parmi nous tous les excès qui pouvaient souiller la Révolution et inquiéter ou irriter les puissances étrangères.

Louis XVI, que l'on soupçonnait d'être secrètement favorable

aux émigrés, s'échappa du château des Tuileries où il était moins roi que prisonnier; il fut arrêté dans sa fuite et ramené à Paris. Dès lors il accepta loyalement la nouvelle position qui lui était faite.

L'assemblée se sépara après avoir voté la nouvelle constitution de la France. Cette constitution laissait trop peu de pouvoir au roi et en accordait trop à la nouvelle assemblée qui vint replacer la Constituante, et qui fut nommée la Législative. L'accord ne put s'établir entre le roi et elle. Les émigrés se rassemblaient en armes sur la frontière et se préparaient à rentrer en France avec les armées étrangères. Après avoir voté contre eux les mesures les plus violentes, confisqué tous leurs biens et les avoir mis en vente, l'Assemblée législative, croyant que le clergé français s'entendait secrètement avec eux, fit contre les prêtres des lois cruelles. Louis XVI refusa de sanctionner ces lois. Pour lui arracher cette sanction, la population parisienne envahit son palais le 20 juin 1792. Il résista énergiquement à l'émeute, et dès lors les chefs du mouvement, hommes terribles et féroces, Robespierre, Danton, Marat, résolurent d'organiser un complot pour renverser la royauté et établir une république.

Cependant toute l'Europe, excitée par l'Angleterre, s'armait contre nous. Déjà les Autrichiens, commandés par le prince de Cobourg, attaquaient notre frontière du nord, et les Prussiens, commandés par le duc de Brunswick, envahissaient la Champagne. Alors eut lieu dans toute la France un élan sublime. La patrie fut déclarée en danger, et de toutes parts les jeunes gens coururent aux armes; c'est ce qu'on appela l'appel des volontaires de 1792. A la tête de ces troupes improvisées, Dumouriez, dans les défilés de l'Argonne, arrêta la marche des Prussiens et les vainquit à Valmy, nom glorieux qui inaugura la série de nos victoires, et les Prussiens furent forcés de sortir de France. Débarrassé d'eux, il marcha contre les Autrichiens, et les vainquit encore dans l'immortelle bataille de Jemmapes, qui mit la Belgique en notre pouvoir.

Mais quand la bataille de Jemmapes fut livrée, la royauté en France n'existait plus. Une effroyable insurrection avait éclaté à Paris le 10 août; Louis XVI et sa famille avaient été renfermés dans la tour du Temple; d'affreux massacres eurent lieu dans la ville et surtout dans les prisons; c'est ce qu'on appela les journées de septembre; et une assemblée qui concentra en ses mains tous les pouvoirs sous le nom de Convention nationale se réunit le 21 septembre 1792.

Cette assemblée abolit la royauté et proclama la république française; elle substitua à l'ère chrétienne l'ère de la république, datant du 20 septembre 1792, et plus tard même substitua aux anciens mois des mois qu'on appela vendémiaire, brumaire, fri-

maire pour l'automne; nivôse, pluviôse, ventôse pour l'hiver; germinal, floréal, prairial pour le printemps; thermidor, messidor, fructidor pour l'été. *H. Barrau.*

46. OUVERTURE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX.

La veille de l'ouverture des États-Généraux, on dit solennellement à Versailles la messe du Saint-Esprit. C'était bien ce jour, ou jamais, qu'on pouvait chanter l'hymne prophétique: «Tu vas créer des peuples, et la face de la terre en sera renouvelée.»

Ce grand jour fut le 4 mai 1789. Les douze cents députés, le roi, la reine, toute la cour, entendirent à l'église de Notre-Dame le Veni Creator. Puis l'immense procession, traversant toute la ville, se rendit à l'église Saint-Louis. Les larges rues de Versailles, bordées de gardes françaises et de gardes suisses, tendues des tapisseries de la couronne, ne pouvaient contenir la foule. Tout Paris était venu. Les fenêtres, les toits même étaient chargés de monde. Les balcons étaient ornés d'étoffes précieuses, parés de femmes brillantes, dans la toillette coquette et bizarre qu'on portait alors, mêlée de plumes et de fleurs. Tout ce monde était ému, attendri, plein de trouble et d'espérance. Une grande chose commençait; quel en serait le progrès, l'issue, les résultats, qui pouvait le dire? L'éclat d'un tel spectacle, si varié, si majestueux, la musique, qui se faisait entendre de distance en distance, faisaient taire toute autre pensée.

Beau jour, dernier jour de paix, premier d'immense avenir!

Les passions étaient vives, diverses, opposées sans doute, mais elles n'étaient pas aigries, comme elles le furent bientôt. Ceux même qui avaient le moins souhaité cette ère nouvelle ne pouvaient s'empêcher de partager l'émotion commune. Un député de la noblesse avoue qu'il pleurait de joie: «Cette France, ma patrie, je la voyais, appuyée sur la religion, nous dire: Étouffez vos querelles! Des larmes coulaient de mes yeux. Mon Dieu, ma patrie, mes concitoyens, étaient devenus moi-même.»

En tête de la procession, apparaissait d'abord une masse d'hommes vêtus de noir: le fort et profond bataillon des 550 députés du tiers; sur ce nombre, plus de 300 légistes, avocats ou magistrats, représentaient avec force l'avènement de la loi. Modestes d'habits, fermes de marche et de regards, ils allaient unis encore, sans distinction de partis, tous heureux de ce grand jour, qu'ils avaient fait et qui était leur victoire.

La brillante petite troupe des députés de la Noblesse venait ensuite avec ses chapeaux à plumes, ses dentelles, ses parements d'or. Les applaudissements qui avaient accueilli le tiers, cessèrent tout à coup. Sur ces nobles, cependant, quarante environ sem-

blaient de chauds amis du peuple, autant que les hommes du tiers.

Même silence pour le Clergé. Dans cet ordre on voyait très distinctement deux ordres: une noblesse, un tiers-état: une trentaine de prélats en rochets et robes violettes: à part et séparés d'eux par un chœur de musiciens, l'humble troupe des 200 curés dans leurs noires robes de prêtres.

A regarder cette masse imposante de 1200 hommes animés de grande passion une chose eût pu frapper l'observateur attentif. Ils offraient très peu d'individualités fortes, beaucoup d'hommes honorables sans doute et d'un talent estimé, aucun de ceux qui, par l'autorité réunie du génie et du caractère, ont le droit d'entraîner la foule; nul grand inventeur, nul héros. Les puissants novateurs qui avaient ouvert les voies à ce siècle, n'existaient plus alors. Il restait leur pensée pour mener les nations. De grands orateurs surgirent pour l'exprimer, l'appliquer, mais ils n'y ajoutèrent pas.

Le corps de la noblesse, qui se présentait comme dépositaire de notre gloire militaire, n'offrait aucun général célèbre. «C'étaient d'illustres obscurs que tous les grands seigneurs de France.» Un seul peut-être excitait l'intérêt, celui qui, malgré la cour, avait le premier pris part à la guerre d'Amérique, le jeune et blond La Fayette. Personne ne soupçonnait le rôle exagéré qu'allait lui donner la fortune.

Le tiers, dans sa masse obscure, portait déjà la Convention. Mais qui aurait su la voir? Qui distinguait dans cette foule d'avocats, la taille raide, la pâle figure de tel avocat d'Arras?

Deux choses étaient remarquées, l'absence de Sieyès, la présence de Mirabeau.

Sieyès n'était pas venu encore; on cherchait, dans ce grand mouvement, celui dont la sagacité singulière l'avait vu, dirigé d'avance, formulé et calculé.

Mirabeau était présent, et il attirait tous les regards. Son immense chevelure, sa tête léonine, marquée d'une laideur puissante, étonnaient, effrayaient presque; on n'en pouvait détacher les yeux. C'était un homme celui-là, et les autres étaient des ombres; un homme malheureusement de son temps et de sa classe, vicieux comme l'était la haute société du temps, scandaleux de plus, bruyant et courageux dans le vice. Il portait haut sa tête énorme, son regard était plein d'audace. Tout le monde pressentait en lui la grande voix de la France.

Le tiers fut applaudi en général, puis, dans la noblesse, le seul duc d'Orléans, le roi enfin, qu'on remerciait ainsi d'avoir convoqué les états.

Au passage de la reine, il y eut quelques murmures, des femmes crièrent: «Vive le duc d'Orléans,» croyant la blesser davantage en nommant son ennemi. L'impression fut forte sur

elle, elle pensa s'évanouir, on la soutint, mais elle se remit bien vite, relevant sa tête hautaine, belle encore. Elle s'essayait dès lors à repousser la haine publique d'un regard ferme et méprisant. Triste effort, qui n'embellit pas. Dans le solennel portrait que nous a laissé d'elle, en 1788, son peintre, Madame Lebrun, qui l'aimait, et qui a dû la parer de son affection même, on sent déjà pourtant quelque chose de répulsif, de dédaigneux, d'endurci.

Ainsi, cette belle fête de paix, d'union, trahissait la guerre. On indiquait un jour à la France pour s'unir et s'embrasser, dans une pensée commune, et l'on faisait en même temps ce qu'il fallait pour la diviser. Rien qu'à voir cette diversité de costumes imposés aux députés, on trouvait realisé le mot dur, mais vrai, de Sieyès: «Trois ordres? non, trois nations.»

Michelet.

47. MIRABEAU.

A la tribune, Mirabeau avait un geste brusque et saccadé. Sa voix, lors même qu'il ne jetait qu'un mot de son banc, avait un accent formidable, qu'on démêlait dans l'assemblée comme le rugissement du lion dans la ménagerie. Sa chevelure, quand il secouait la tête, avait quelque chose d'une crinière. Son sourcil remuait tout, comme celui de Jupiter. Ses mains quelquefois semblaient pétrir le marbre de la tribune. Tout son visage, toute son attitude, toute sa personne était bouffie d'un orgueil pléthorique qui avait sa grandeur. Sa tête avait une laideur grandiose dont l'effet par moments était électrique et terrible.

Dans les premiers temps, quand la Révolution, mal gardée et mal armée, paraissait facile à prendre d'assaut, il arrivait quelquefois que le côté droit, croyant avoir jeté bas quelque mur de la forteresse, se ruait en masse sur elle avec des cris de victoire; alors la tête monstrueuse de Mirabeau apparaissait a la brèche et pétrifiait les assaillants. Le génie de la Révolution s'était forgé une égide avec toutes les doctrines amalgamées des Voltaire, des Diderot, des Montesquieu et des Rousseau; il avait mis la tête de Mirabeau au milieu. *Victor Hugo.*

48. CONVENTION (1792—1795).

Quand la Convention inaugura sa dictature, qui dura trois ans, la France était en proie à une effervescence inouïe, à une sorte de fièvre ardente qui dura pendant ces trois années. Ceux qui voulaient la liberté et l'égalité devant la loi, et qui s'opposaient au retour des anciens abus, étaient bien résolus à ne pas se laisser arracher les bienfaits de la Révolution; le zèle, chez eux, alla jusqu'à l'exaltation, et l'exaltation trop souvent jusqu'au

délire. Il fallait repousser toutes les puissances de l'Europe, ameutées contre nous par Pitt: les Espagnols nous attaquaient sur trois points des Pyrénées; la Sardaigne et les autres puissances italiennes, vers les Alpes; l'Autriche et toutes les puissances allemandes, sur le Rhin; les Anglais et les Hollandais, dans la Flandre: sur toutes les mers, ces mêmes Anglais capturaient nos navires marchands, insultaient nos côtes, tâchaient d'incendier nos ports, prenaient nos colonies; et en même temps une terrible guerre civile, dite de la Vendée, embrasait le département de ce nom, une partie de ceux des Deux-Sèvres, de Maine-et-Loire et de la Loire-Inférieure, tandis que toute la Bretagne et une partie de la Normandie étaient infestées par un autre fléau, la chouannerie; les chouans étaient des insurgés qu'on appelait ainsi parce qu'ils se réunissaient la nuit et s'appelaient les uns les autres en contrefaisant le cri du chat-huant. Les chouans ne furent jamais bien redoutables et ne se réunissaient qu'en petites bandes: mais les Vendéens formèrent des armées considérables, dites catholiques et royales, firent des prodiges de valeur, et coûtèrent au gouvernement républicain plus d'efforts que toutes les armées de l'Europe ensemble.

Ce fut une époque d'héroïsme militaire, mais aussi de cruauté atroce. La Convention, surexcitée par tant de périls, gouverna révolutionnairement et arma ses délégués, appelés *représentants du peuple en mission,* d'une autorité absolue, dont ils usèrent comme elle avec une rigueur sanguinaire. Dès le début de sa session, elle s'attribua le droit de juger Louis XVI, qu'elle accusait, bien à tort, de complicité avec les ennemis de la France. Le roi n'opposa à la fureur de ses ennemis qu'une patience et une résignation inaltérables: Malesherbes, Tronchet, De Sèze plaidèrent en vain sa cause devant cette assemblée, qui l'avait condamné d'avance. Lorsqu'il monta sur l'échafaud, son confesseur lui dit ces seuls mots: «Fils de saint Louis, montez au ciel!» La reine Marie-Antoinette et madame Élisabeth, sœur du roi, furent également condamnées à mort; l'enfant royal, qu'après le meurtre de son père, les Vendéens et les puissances étrangères avaient acclamé sous le nom de Louis XVII, mourut dans la tour obscure où il était renfermé. Le duc d'Orléans, arrière-petit-fils du régent, qui s'était associé, dès le principe, au mouvement révolutionnaire, et qui se faisait appeler Philippe-Égalité, n'en périt pas moins du dernier supplice.

Mais qui pourrait compter les victimes qui, pour des motifs politiques, périrent sur l'échafaud pendant ces trois effroyables années? La Convention s'était divisée en deux partis: les Jacobins, démagogues féroces, qu'on appelait aussi terroristes, et qui se faisaient gloire de ce nom, et les Girondins, parmi lesquels Lanjuinais se signala par sa fermeté courageuse, qui

voulaient diriger la République dans les voies de la modération et de l'humanité. Les Girondins vaincus furent presque tous livrés à la guillotine. Dès lors les terroristes régnèrent sans conteste et l'échafaud fut en permanence. Mais leurs chefs, Robespierre, Danton, Marat ne furent pas longtemps d'accord: Marat fut assassiné par une jeune fille, Charlotte Corday, qui voulait venger les Girondins: Robespierre devint l'ennemi de Danton et le fit périr ainsi que tous ses amis sur l'échafaud. Dès lors la terreur étendit de plus en plus sur la France son crêpe funèbre. La religion chrétienne fut proscrite, et l'exercice public en fut interdit. Sur tous les points du territoire les arrestations et les emprisonnements se multiplièrent. Les exécutions sanglantes se succédèrent, surtout à Paris, avec une rapidité inouïe. Enfin la Convention, voyant que Robespierre, dans l'intention d'arriver au pouvoir suprême, envoyait successivement ses membres à l'échafaud et comprenant qu'elle finirait par y passer tout entière, osa se révolter contre lui. Dans la fameuse journée qu'on appela le 9 thermidor, retrouvant du courage dans l'excès de sa peur, elle se rua presque tout entière sur Robespierre, qui fut décapité sans jugement avec dix-sept représentants de son parti et quatre-vingt-quatre Jacobins, la plupart membres de la Commune de Paris. Ce fut la fin de ce qu'on a appelé le régime de la terreur: une réaction favorable s'opéra, et le gouvernement conventionnel parut entrer dans les voies de l'humanité et de la justice.

Pendant que le deuil régnait ainsi à l'intérieur, nos armées se couvraient d'une gloire immortelle. La France avait mis sur pied, pour sa défense, quatorze armées. Ces soldats improvisés égalèrent en dévouement et en courage les plus célèbres héros des temps passés. La Vendée fut forcée de se soumettre après une terrible lutte, dans laquelle s'illustrèrent, du côté des royalistes, Bonchamps, Larochejaquelein, Charette, et du côté des républicains, Marceau, Kléber, Hoche. La Belgique fut plus d'une fois prise et reprise par nous, et définitivement conquise après l'éclatante victoire de Fleurus gagnée par Jourdan; Custine et Beauharnais, que les Jacobins firent ensuite périr sur l'échafaud, s'illustrèrent par leurs victoires, ainsi que Jordan, Moncey, Brune, Pichegru. Notre frontière de l'est fut à peine entamée dans une série ininterrompue de combats sanglants; la rive gauche allemande du Rhin, théâtre continuel de nos luttes, finit par rester en notre pouvoir; les Espagnols, vaincus sur tous les points, et voyant la Catalogne et la Biscaye envahies par nous, demandèrent et obtinrent la paix; la Savoie, Nice, d'où nous chassâmes les Piémontais, formèrent les départements du Mont-Blanc, du Léman et des Alpes-Maritimes. Toulon, dont les Anglais s'étaient emparés, leur fut enlevé après un siège mémorable; c'est à ce siège que se signala pour la première fois de

la manière la plus éclatante un jeune officier d'artillerie, Napoléon Bonaparte, né à Ajaccio en Corse, élevé à l'école militaire de Brienne (on donnait alors ce nom à quelques collèges entretenus aux frais du roi), et destiné, comme nous le verrons bientôt, à arrêter la Révolution et à en recueillir les bénéfices.

Bonaparte aida aussi puissamment à réprimer la dernière insurrection de Paris. La Convention qui, depuis le 9 thermidor, avait eu à résister à des émeutes jacobines, dans lesquelles Boissy-d'Anglas surtout s'illustra par sa fermeté courageuse, eut, vers la fin de sa session, à repousser une insurrection royaliste d'une partie de la population parisienne; le conventionnel Barras, que ses collègues avaient chargé du commandement, prit pour son principal coopérateur le général Bonaparte. C'est ce qu'on appela la journée du 13 vendémiaire. Le jeune général reçut en récompense le commandement en chef de l'armée d'Italie, et il épousa la veuve du général Beauharnais, Joséphine Tascher, ange de bonté et de douceur. Elle avait eu de son premier mari, mort sur l'échafaud révolutionnaire, deux enfants, Hortense et Eugène.

La Convention, qui avait siégé trois ans et trente-cinq jours, se sépara le 26 octobre 1795, après avoir voté une Constitution républicaine: le gouvernement était confié à cinq membres, ou Directeurs, dont le plus influent fut Barras et la puissance législative à deux assemblées, dites conseil des Anciens et conseil des Cinq-Cents.

La France, après tant d'agitation, aspirait au repos; le nouveau gouvernement ne sut pas le lui donner.

H. Barrau.

49. DERNIERS MOMENTS DE LOUIS XVI.

Le lendemain 21 janvier (1793), cinq heures avaient sonné au Temple. Le roi s'éveille, appelle Cléry, lui demande l'heure, et s'habille avec beaucoup de calme. Il s'applaudit d'avoir retrouvé ses forces dans le sommeil. Cléry allume du feu, transporte une commode dont il fait un autel, M. Edgeworth se revêt des ornements pontificaux, et commence à célébrer la messe; Cléry la sert, et le roi l'entend à genoux avec le plus grand recueillement. Il reçoit ensuite la communion des mains de M. Edgeworth, et après la messe se relève plein de forces, et attendant avec calme le moment d'aller à l'échafaud. Il demande des ciseaux pour couper ses cheveux lui-même, et se soustraire à cette humiliante opération faite de la main des bourreaux; mais la commune les lui refuse par défiance.

Dans ce moment, le tambour battait dans la capitale. Tous ceux qui faisaient partie des sections armées se rendaient à leur compagnie avec une complète soumission; ceux qu'aucune obli-

gation n'appelait à figurer dans cette terrible journée se cachaient chez eux. Les portes, les fenêtres étaient fermées, et chacun attendait chez soi la fin de ce triste événement. On disait que quatre ou cinq cents hommes dévoués devaient fondre sur la voiture, et enlever le roi. La Convention, la commune, le conseil exécutif, les jacobins, étaient en séance.

A huit heures du matin, Santerre, avec une députation de la commune, du département et du tribunal criminel, se rend au Temple. Louis XVI, en entendant le bruit, se lève et se dispose à partir. Il n'avait pas voulu revoir sa famille pour ne pas renouveler la triste scène de la veille. Il charge Cléry de faire pour lui ses adieux à sa femme, à sa sœur et à ses enfants; il lui donne un cachet, des cheveux et divers bijoux, avec commission de les leur remettre. Il lui serre ensuite la main en le remerciant de ses services. Après cela, il s'adresse à l'un des municipaux en le priant de transmettre son testament à la commune. Ce municipal était un ancien prêtre, nommé Jacques Roux, qui lui répond brutalement qu'il s'est chargé de le conduire au supplice, et non de faire ses commissions. Un autre s'en charge, et Louis, se retournant vers le cortège donne avec assurance le signe du départ.

Des officiers de gendarmerie étaient placés sur le devant de la voiture; le roi et M. Edgeworth étaient assis dans le fond. Pendant la route qui fut assez longue, le roi lisait, dans le bréviaire de M. Edgeworth, les prières des agonisants et les deux gendarmes étaient confondus de sa piété et de sa résignation tranquille. Ils avaient, dit-on, la commission de le frapper, si la voiture était attaquée. Cependant aucune démonstration hostile n'eut lieu depuis le Temple jusqu'à la place de la Révolution. Une multitude armée bordait la haie; la voiture s'avançait lentement et au milieu d'un silence universel. Sur la place de la Révolution un grand espace avait été laissé vide autour de l'échafaud. Des canons environnaient cet espace; les fédérés les plus exaltés étaient placés autour de l'échafaud, et la vile populace, toujours prête à outrager le génie, la vertu, le malheur, quand on lui en donne le signal, se pressait derrière le rang des fédérés, et donnait seule quelques signes extérieurs de satisfaction, tandis que partout on ensevelissait au fond de son cœur les sentiments qu'on éprouvait. A dix heures dix minutes, la voiture s'arrête. Louis XVI, se levant avec force, descend sur la place. Trois bourreaux se présentent; il les repousse et se déshabille lui-même. Mais voyant qu'ils voulaient lui lier les mains, il éprouve un mouvement d'indignation, et semble prêt à se défendre. M. Edgeworth, dont toutes les paroles furent alors sublimes, lui adresse un dernier regard et lui dit: «Souffrez cet outrage comme une dernière ressemblance avec le Dieu qui va être votre récompense.» A ces mots, la victime résignée

et soumise se laisse lier et conduire à l'échafaud. Tout à coup Louis fait un pas, se sépare des bourreaux, et s'avance pour parler au peuple. «Français, dit-il d'une voix forte, je meurs innocent des crimes qu'on m'impute; je pardonne aux auteurs de ma mort, et je demande que mon sang ne retombe pas sur la France.» Il allait continuer, mais aussitôt l'ordre de battre est donné aux tambours; leur roulement couvre la voix du prince, les bourreaux s'en emparent, et M. Edgeworth lui dit ces paroles: «Fils de saint Louis, montez au ciel!» — A peine le sang avait-il coulé, que des furieux y trempent leurs piques et leurs mouchoirs, se répandent dans Paris en criant: vive la République! vive la nation! et vont jusqu'aux portes du Temple, montrer la brutale et fausse joie que la multitude manifeste à la naissance, à l'avènement et à la chute de tous les princes.

Thiers.

50. EXÉCUTION DE MARIE-ANTOINETTE.

La reine, après avoir écrit et prié, dormit d'un sommeil calme quelques heures. A son réveil, la fille de Madame Bault l'habilla et la coiffa, avec plus de décence et plus de respect pour son extérieur que les autres jours. Marie-Antoinette, dépouilla la robe noire qu'elle avait portée depuis la mort de son mari; elle revêtit une robe blanche en signe d'innocence pour la terre et de joie pour le ciel. Un fichu blanc recouvrait ses épaules; un bonnet blanc, ses cheveux. Seulement un ruban noir qui pressait ce bonnet sur les tempes rappelait au monde son deuil, à elle-même son veuvage, au peuple son immolation.

Les fenêtres et les parapets, les toits et les arbres étaient surchargés de spectateurs. Une nuée de femmes, ameutées contre *l'Autrichienne*, se pressait autour des grilles et jusque dans les cours. Un brouillard blafard et froid d'automne flottait sur la Seine, et laissait, çà et là, glisser quelques rayons de soleil sur les toits du Louvre et sur la tour de Paris. A onze heures, les gendarmes et les exécuteurs entrèrent dans la salle des condamnés. La reine embrassa la fille du concierge, se coupa elle-même les cheveux, se laissa lier les mains sans murmure, et sortit d'un pas ferme de la Conciergerie. Aucune faiblesse feminine, aucune défaillance du cœur, aucun frisson du corps, aucune pâleur des traits. La nature obéissait à la volonté et lui prêtait toute sa vie pour mourir en reine.

En débouchant de l'escalier sur la cour, elle aperçut la charrette des condamnés, vers laquelle les gendarmes dirigeaient sa marche. Elle s'arrêta comme pour rebrousser chemin, et fit un geste d' étonnemeut et d'horreur. Elle avait cru que le peuple donnerait au moins de la décence à sa haine, et qu'elle serait conduite à l'échafaud, comme le roi, dans une voiture fer-

mée. Ce mouvement comprimé, elle baissa la tête en signe d'acception et monta sur la charrette. L'abbé Lothringer s'y plaça derrière elle, malgré son refus.

Le cortège sortit de la Conciergerie au milieu des cris de *Vive la République! Place à l'Autrichienne! Place à la veuve Capet! A bas la tyrannie!* Le comédien Grammont, aide de camp de Ronsin, donnait l'exemple et le signal de ces cris au peuple, en brandissant son sabre nu, et en fendant la foule du poitrail de son cheval. Les mains liées de la reine la privaient d'appui contre les cahots des pavés. Elle cherchait péniblement à reprendre l'équilibre et à garder la dignité de son attitude. «Ce ne sont pas là tes coussins de Trianon!» lui criaient d'infâmes créatures. Les voix, les yeux, les rires, les gestes du peuple la submergèrent d'humiliation. Ses joues passaient continuellement du pourpre à la pâleur, et révélaient les bouillonnements et les reflux de son sang. Malgré le soin qu'elle avait pris de sa toilette, le délabrement de sa robe, le linge grossier, l'étoffe commune, les plis froissés déshonoraient son rang. Les boucles de ses cheveux s'échappaient de son bonnet et fouettaient ses tempes au souffle du vent. Les yeux rouges et gonflés, quoique secs révélaient les longues inondations d'une douleur épuisée de larmes. Elle se mordait par moment la lèvre inférieure avec les dents, comme quelqu'un qui comprime le cri d'une souffrance aiguë.

Quand elle eut traversé le Pont au Change et les quartiers tumultueux de Paris, le silence et la contenance sérieuse de la foule indiquèrent une autre région du peuple. Si ce n'était pas la pitié, c'était au moins la consternation. Son visage reprit le calme et l'uniformité d'expression que les outrages de la multitude avaient troublés au premier moment. Elle parcourut ainsi lentement toute la longueur de la rue Saint-Honoré. Le prêtre placé à côté d'elle sur la banquette s'efforçait vainement d'appeler son attention par des paroles qu'elle semblait repousser de son oreille. Ses regards se promenaient, avec toute leur intelligence, sur les façades des maisons, sur les inscriptions républicaines, sur les costumes et sur la physionomie de cette capitale, si transformée pour elle depuis seize mois de captivité. Elle regardait surtout les fenêtres des étages supérieurs où flottaient des banderoles aux trois couleurs, enseigne de patriotisme.

Le peuple croyait, et des témoins ont écrit que son attention légère et puérile était attachée à cette décoration extérieure de républicanisme. Sa pensée était ailleurs. Ses yeux cherchaient un signe de salut parmi ces signes de perte. Elle approchait de la maison qui lui avait été désignée dans son cachot. Elle interrogeait du regard la fenêtre d'où devait descendre sur sa tête l'absolution d'un prêtre déguisé. Un geste inexplicable à la multitude le lui fit reconnaître. Elle ferma les yeux, baissa

le front, se recueillit sous la main visible qui la bénissait, et, ne pouvant pas se servir de ses mains liées, elle fit le signe de la croix sur sa poitrine, par trois mouvements de sa tête. Les spectateurs crurent qu'elle priait seule et respectèrent son recueillement. Une joie intérieure et une consolation secrète brillèrent, depuis ce moment, sur son visage.

En débouchant sur la place de la Révolution, les chefs du cortège firent approcher la charrette le plus près possible du Pont-Tournant et la firent arrêter un moment devant l'entrée du jardin des Tuileries. Marie-Antoinette tourna la tête du côté de son ancien palais et regarda quelques instants ce théâtre odieux et cher de sa grandeur et de sa chute. Quelques larmes tombèrent sur ses genoux. Tout son passé lui apparaissait à l'heure de la mort. En quelques tours de roues, elle fut au pied de la guillotine. Le prêtre et l'exécuteur l'aidèrent à descendre en la soutenant par les coudes. Elle monta avec majesté les degrés de l'estrade. En arrivant sur l'échafaud, elle marcha par inadvertance sur le pied de l'exécuteur. Cet homme jeta un cri de douleur. «Pardonnez-moi», dit-elle au bourreau, du son de voix dont elle eût parlé à un de ces courtisans. Elle s'agenouilla un instant et fit une prière à demi-voix, puis, se relevant: «Adieu, encore une fois, mes enfants, dit-elle en regardant les tours du Temple, je vais rejoindre votre père.» Elle n'essaya pas, comme Louis XVI, de se justifier devant le peuple ni de l'attendrir sur sa mémoire. Ses traits ne portaient pas, comme ceux de son mari, l'empreinte de la béatitude anticipée du juste et du martyr, mais celle du dédain des hommes et de la juste impatience de sortir de la vie. Elle ne s'élançait pas au ciel, elle fuyait du pied la terre et elle lui laissait en partant son indignation et le remords.

Le bourreau, plus tremblant qu'elle, fut saisi d'un frisson qui fit hésiter sa main en détachant la hâche. La tête de la reine tomba. Le valet du supplice la prit par les cheveux et fit le tour de l'échafaud, en l'élevant dans sa main droite et en la montrant au peuple. Un long cri de *Vive la République!* salua ce visage décapité et déjà endormi.

La Révolution se crut vengée, elle n'était que flétrie. Ce sang de femme retombait sur sa gloire, sans cimenter sa liberté. Paris eut cependant moins d'émotion de ce meurtre que du meurtre du roi. L'opinion affecta l'indifférence sur une des plus odieuses exécutions qui consternèrent la République. Le supplice d'une reine et d'une étrangère, au milieu du peuple qui l'avait adoptée, n'eut pas même la compensation des fins tragiques: le remords et l'attendrissement d'une nation.

Lamartine.

51. LE PETIT ROI CAPTIF.

Le Temple, espèce de château fort, avait retenu ce nom de celui des chevaliers du Temple de Jérusalem, autrefois possesseurs de cet édifice, où ils avaient établi la principale maison de leur ordre en France. Ce fut dans la grande tour carrée de ce château que l'on enferma la famille royale. Là, pendant plusieurs mois, jusqu'au moment de sa mort, Louis XVI était instituteur de son jeune fils. Le temps de ses études, de ses récréations, de ses repas, tout était réglé.

Le roi se levait à six heures du matin; après son lever le valet de chambre se rendait chez la reine et habillait le Dauphin.

A neuf heures, la reine, ses enfants et madame Élisabeth montaient chez le roi pour déjeuner; le roi descendait à dix heures chez la reine, et il y passait la journée. Dans un coin de l'appartement, le roi donnait à son fils des leçons de langue latine, d'histoire et de géographie, dans l'autre coin, la reine s'occupait de l'éducation de Madame Royale.

A une heure, lorsque le temps était beau, la famille royale descendait au jardin, où le Dauphin s'exerçait au ballon, au palet, à la course et à d'autres jeux.

A deux heures on remontait dans la tour pour dîner. Après le repas, on retournait dans la chambre de la reine, où l'on faisait une partie de trictrac ou de piquet; c'était aussi le moment de récréation du Dauphin et de sa sœur.

A quatre heures le roi prenait quelques instants de repos: le plus grand silence régnait pendant son sommeil.

Au réveil du roi, Cléry, son valet de chambre, donnait au jeune prince des leçons d'écriture et d'arithmétique; ensuite il le conduisait dans la chambre de madame Élisabeth pour jouer à la balle ou au volant.

A la fin du jour, la famille royale se plaçait autour d'une table où la reine et madame Élisabeth, alternativement, faisaient une lecture à haute voix; cela durait jusqu'à huit heures. On servait alors le souper du Dauphin et c'était pendant ce repas que le roi pour amuser ses enfants, leur faisait deviner des énigmes. Puis on déshabillait le Dauphin et, avant de le coucher, la reine lui faisait réciter la prière suivante: «Dieu tout-puissant, qui m'avez créé et racheté, je vous adore! Conservez les jours du roi, mon père, et ceux de ma famille! Protégez-nous contre nos ennemis et donnez à madame de Tourzel les forces dont elle a besoin pour supporter les maux qu'elle endure pour nous.»

Puis la famille royale soupait, et après avoir donné la main à la reine et à madame Élisabeth en signe d'adieu, et après avoir embrassé ses enfants, le roi remontait chez lui.

L'enjouement du Dauphin faisait souvent oublier au roi et

à la reine qu'ils étaient prisonniers. Ce charmant enfant, âgé alors de sept ans seulement, montrait dans sa conduite et dans ses discours une prudence et une réserve bien au-dessus de son âge. On ne l'entendait jamais parler ni des Tuileries ni de Versailles, ni d'aucun objet qui aurait pu rappeler à ses malheureux parents des souvenirs pénibles ou des regrets affligeants.

Un jour il avait les yeux fixés sur un municipal: «Je vous reconnais,» lui dit-il. — «Où donc m'avez-vous vu?» demanda le municipal. — «Je ne peux pas le dire,» répondit l'enfant. Puis, profitant d'un moment où le roi regardait ailleurs, il se pencha vers la reine, qui réitérait la question du municipal: «Chut, lui dit-il à l'oreille, c'est dans notre voyage de Varennes.»

On aurait dit quelquefois qu'il pressentait l'affreuse destinée de son père. Un jour, un tailleur de pierres était occupé à faire des trous à la porte de l'antichambre du roi, pour y placer d'énormes verrous: pendant le déjeuner de cet homme, le jeune prince s'amusait avec les outils et essayait de s'en servir. — «Ce n'est point comme cela, lui dit son père. Tiens, regarde,» et, prenant des mains de son fils le marteau et le ciseau, il se mit à agrandir un trou. Le maçon en fut attendri. — «Quand vous sortirez d'ici, dit-il au roi, vous pourrez dire que vous avez travaillé vous-même à votre prison.» — «Ah! répondit le roi en soupirant, quand et comment en sortirai-je?»

Il n'avait pas plutôt achevé ces mots, que le Dauphin se précipita dans ses bras en fondant en larmes, et, entourant de ses bras le cou de son père, il s'écria avec effroi: «Oh! ils ne vous tueront pas, ils ne vous tueront pas!»

Rien n'échappait à sa sagacité. Il n'était bruit depuis quelques jours que d'une armoire de fer découverte dans le château des Tuileries; chacun formait des conjectures plus ou moins vraies sur la destination de ce meuble. Un soir, au souper, on avait servi une brioche que le jeune prince convoitait des yeux. «Maman! dit-il, affectant une gravité sérieuse, voilà une belle et bonne brioche; il y a par ici une armoire où je la mettrai, si vous le jugez à propos, elle y sera bien en sûreté; personne ne viendra l'en retirer, je vous assure.» A ces paroles, chacun se regarda, chercha des yeux la prétendue armoire, lorsque la reine dit à son fils: «Je ne vois point l'armoire dont vous me parlez, mon fils.» — «Maman, répondit le malicieux enfant, montrant du doigt sa bouche, la voici.»

Une autre fois, à l'heure de son souper, où le roi, comme je vous le disais plus haut, s'amusait à faire deviner des énigmes à ses enfants, il leur proposa celle-ci: «Qu'est-ce qui est blanc et noir, et ne pèse pas une once, qui va nuit et jour comme le vent, et apprend mille choses sans parler?» — «Ce doit être un cheval, dit le Dauphin au premier aperçu. Un cheval peut

être blanc et noir, il court la poste et ne parle pas . . . Mais un cheval pèse un peu plus d'une once et ne dit pas de nouvelles . . . non . . . ce n'est pas ça . . . attendez, papa, j'y suis,» et, frappant dans ses petites mains, il s'écria: «C'est la gazette.»

«En voici une autre, ajouta le roi, heureux de la gaieté de son enfant. Quelle est la dame la plus intéressante, la plus noble, la plus belle du monde, mais qui malheureusement éloigne et fait fuir tout le monde?» — «Attendez,» dit le Dauphin, et comme il cherchait en vain, et se penchait vers sa sœur, celle-ci lui souffla un mot. — «C'est la vérité, papa, dit le Dauphin en se redressant; mais, pour vous la dire tout entière, je dois vous avouer que ce n'est pas moi qui ai trouvé celle-là.»

Maintenant, avant d'arriver aux plus grandes infortunes de ce jeune et royal enfant, un mot sur sa dernière douleur. Le 21 janvier 1793, un sinistre roulement de tambour annonçait le départ de Louis XVI pour l'échafaud; la famille le savait; la veille, l'infortuné roi avait fait ses adieux; jugez donc quel affreux serrement de cœur chacun éprouvait au bruit qu'on entendait du dehors. Ce n'étaient pas des larmes, c'étaient des cris déchirants que faisaient entendre la reine, sa belle-sœur et ses enfants; le Dauphin, s'arrachant des bras de sa mère, se précipite au-devant des gardes en essayant de se frayer un passage parmi eux. «Laissez-moi passer, messieurs, laissez-moi passer,» leur criait-il. — «Où voulez-vous aller?» demanda l'un d'eux, repoussant le pauvre enfant. — «Parler au peuple, messieurs, le supplier de ne pas faire mourir mon père. Au nom de Dieu, laissez-moi passer.»

Mais on le repoussa, on lui tourna le dos, on ne lui répondit plus, et le Dauphin retourna lentement sur ses pas criant: «Mon père, mon père!»

Quelques instants après, son père n'était plus! et le pauvre enfant croyait en être à sa dernière souffrance! . . . Mais, hélas le 3 juillet de la même année, on l'arracha à sa mère, on le sépara de sa famille, et, confiné dans un donjon isolé, abandonné aux soins d'un cordonnier nommé Simon, passant subitement et sans transition des mains de la meilleure des mères à celles d'un être abruti par le manque d'éducation et l'ivrognerie, il but jusqu'à la lie la coupe des martyrs. *Foa.*

52. DIRECTOIRE (1795—1799).

Le Directoire régna environ quatre ans.

Les armées françaises poursuivirent le cours de leurs succès. Tandis que Hoche s'acquérait un nom immortel en achevant la pacification de la Vendée, Pichegru s'emparait de la Hollande. Nous avions en Allemagne, au delà du Rhin, deux armées:

celle de Sambre-et-Meuse, commandée par Jourdan, le vainqueur de Fleurus, ayant sous ses ordres Kléber, Lefebvre, Championnet, Bernadotte, Soult, Ney ; celle de Rhin-et-Moselle, confiée d'abord à Pichegru, puis à Moreau, ayant sous ses ordres Desaix, Gouvion-Saint-Cyr, Lecourbe, Desserolles ; entre ces deux armées, Moreau commandait un corps détaché. Victorieuses dans plusieurs combats, les deux armées françaises s'étaient déjà avancées assez loin en Allemagne ; mais Jourdan, ayant éprouvé un revers, se retira en très bon ordre, et conclut un armistice. Marceau, qui, à la tête de sa division, protégeait le mouvement rétrograde de Jourdan, frappé d'une balle autrichienne, expira en disant : «Que je suis heureux de mourir pour la patrie !» A la faveur de cet armistice, les deux armées ennemies se réunirent contre Moreau. C'est alors que, forcé de se replier sur le Rhin, il fit à travers la Forêt-Noire cette retraite triomphante, qui a placé son nom si haut : à travers cent lieues d'un pays hérissé de montagnes, couvert de forêts, coupé de défilés et de rivières, au milieu d'une population irritée et en armes, suivi et débordé par des troupes infiniment supérieures en nombre, attaqué chaque jour et chaque jour vainqueur, amenant une foule de prisonniers dont il grossit sans cesse le nombre, il arriva au bout de quarante jours, en deux colonnes, sur Kehl et sur Huningue, restant maître des ponts du Haut-Rhin et des principaux points de la rive droite.

Ainsi, en Allemagne, nos succès étaient mêlés de quelques revers ; mais en Italie les succès étaient continuels et tellement éclatants, que Bonaparte et son armée devinrent en France l'objet d'un enthousiasme toujours croissant. En Bonaparte se révéla tout à coup un génie extraordinaire, mêlé de science, de divination et d'audace, et aussi propre à l'organisation et au gouvernement qu'à la conquête. Cette campagne d'Italie, sa première, est aussi sa plus belle ; Masséna, Angereau, Joubert, Berthier, Lannes et ensuite Bernadotte, le secondèrent dignement. Dès le début, ayant à combattre à la fois les armées autrichienne et piémontaise, il les sépare en deux par des manœuvres habiles ; il est vainqueur à Montenotte, à Millésimo, à Mondovi, et force le souverain du Piémont à demander la paix et à renoncer à ses droits sur la Savoie et le comté de Nice, que nous avions déjà conquis et réunis à la France ; puis il poursuit les débris de l'armée autrichienne, les écrase au pont de Lodi et à Borghetto, et se trouve ainsi maître de Milan et de la Lombardie.

Mais, pour remplacer l'armée détruite, survient une seconde armée autrichienne, fraîche et aguerrie : Bonaparte la bat à Lonato, à Castiglione, à Roveredo, à Bassano, et oblige ses débris à se renfermer dans Mantoue ; Parme, Modène, Naples, Rome demandent la paix, qu'ils obtiennent en payant des millions et en nous cédant des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture

plus précieux que l'or, et le pape renonce à ses droits sur Avignon et le Comtat.

Tandis que Mantoue continue de se défendre, une troisième armée autrichienne, plus forte que les deux autres, descend les Alpes : elle est vaincue à Arcole, où Bonaparte fit personnellement des prodiges de valeur; il achève d'anéantir cette armée à Rivoli et à la Favorite; Mantoue se rend.

Pendant ces dix mois, Bonaparte, avec 55000 Français, avait écrasé quatre armées, gagné douze grandes batailles et fait 80000 prisonniers.

L'hiver a beau sévir, le héros ne s'arrête pas. Maître de l'Italie, il marche en Allemagne, force l'archiduc Charles, qui, à la tête d'une grande armée, défendait la frontière allemande, à reculer, et déjà il n'est plus qu'à trente lieues de Vienne, lorsque enfin l'Autriche, effrayée, demande la paix : Bonaparte est chargé par le Directoire de la négocier; à cette nouvelle, Hoche et Moreau, qui de leur côté s'avançaient victorieux en Allemagne, s'arrêtent; la paix est conclue. L'Autriche nous cède la Belgique, et nous reconnaît comme possesseurs de la rive gauche du Rhin; en outre, elle renonce à la Lombardie, qui s'organise en république dite cisalpine, puis italienne, sous la protection de la France. Comme dédommagement, nous abandonnâmes à l'Autriche Venise et les provinces vénitiennes, dont nous venions de nous emparer.

Bonaparte apporta lui-même le traité de paix à Paris, où il fut accueilli avec tant d'enthousiasme, que le Directoire jaloux se hâta de l'éloigner en l'envoyant avec une belle flotte et une magnifique armée conquérir l'Égypte. Bonaparte prit Malte en passant, et étant arrivé en Égypte, quoique privé du concours de la flotte française que les Anglais détruisirent à Aboukir, il fut vainqueur au pied des Pyramides. Secondé par Kléber, Berthier, Murat, Lannes, Davoust et surtout par le brave et généreux Desaix, il conquit l'Égypte et une grande partie de la Syrie, fut obligé, par les maladies contagieuses, de lever le siège de Saint-Jean d'Arc, mais battit encore les Turcs au Mont-Thabor et à Aboukir.

Mais pendant ce temps le Directoire, en France, assailli par tous les partis, incapable de les maîtriser, tombait rapidement dans le discrédit; il ne gouvernait que par des mesures révolutionnaires et par des coups d'État, dont le plus important, dirigé principalement contre les royalistes, est appelé le 18 fructidor; le désordre était partout à l'intérieur, et l'Angleterre parvint aisément à coaliser de nouveau les puissances continentales contre nous: seules la Prusse et l'Espagne s'abstinrent, mais la Russie se joignit à nos ennemis : ses armées, unies à celles de l'Autriche, inondèrent l'Italie, que nous perdîmes tout entière, malgré les efforts de Macdonald, de Moreau, de Joubert, qui,

atteint d'une balle, expira, en disant: «Marchez toujours!» Tant de désastres en Italie, d'autres encore en Suisse et en Allemagne, étaient attribués par l'opinion publique à l'impéritie du Directoire et aux vices de la Constitution. A la vérité, en Hollande, Brune vainquit les Anglais; à Zurich, Masséna battit les Russes; mais le Directoire ne se releva pas pour cela dans l'opinion, et la France tremblait que tant de désastres et de désordres n'eussent pour résultat de lui enlever les biens que la Révolution lui avait procurés au prix de tant de souffrances.

Tout à coup le Directoire apprit avec épouvante que Bonaparte, laissant à Kléber le commandement de l'armée d'Égypte, venait d'arriver à Paris. Un grand complot se forma pour renverser le Directoire, et un des membres de ce Directoire, Siéyes, était à la tête. Le conseil des Anciens, entrant dans le complot, investit Bonaparte du commandement de la force armée, et décréta que les deux conseils se transporteraient à Saint-Cloud. A Saint-Cloud, le changement de gouvernement fut consommé en quelques heures sans effusion de sang, mais non sans violence; la majorité du conseil des Cinq-Cents, qui s'y opposait, fut dispersée par la force. C'est ce coup d'État, heureux mais injuste, qu'on appelle le 18 brumaire.

Ces événements eurent lieu le 10 novembre 1799. Le 29 du même mois fut votée une constitution nouvelle qui donnait au gouvernement assez de force pour faire régner l'ordre, pour rassurer tous les intérêts, pour imposer l'obéissance à tous les partis. Ce gouvernement fut confié à trois consuls, dont le premier (c'était Bonaparte) concentrait en ses mains à peu près tous les pouvoirs; en même temps furent élus un Sénat, un Corps législatif et aussi un Tribunat; ce dernier corps, quelques années après, pour avoir fait quelque opposition, fut supprimé.

Devenu chef du gouvernement, Bonaparte mit fin à la Révolution, en faisant deux parts de ses œuvres, l'une qu'il répudia comme mauvaise ou contraire à ses desseins, l'autre qu'il chercha à consolider.

53. CONSULAT (1799—1805).

En sortant du premier conseil tenu après le 18 brumaire, Siéyes avait dit: «Messieurs, nous avons un maître.» Le mot était juste, et, à partir de cette époque, Bonaparte devint le maître unique de la nation. Il se servit de ce pouvoir pour rétablir l'ordre à l'intérieur, en gagnant à lui les chefs des partis, et en faisant taire ceux qui résistaient; au nom de la liberté des cultes, il rouvrit les églises; une tentative d'insurrection royaliste fut promptement étouffée dans l'Ouest; la presse seule, dans ces premiers jours, éprouva les rigueurs du nouveau régime.

Avant tout il fallait terminer la guerre: on ne pouvait en venir à bout que par de nouvelles victoires. Les Autrichiens alors étaient maîtres de l'Italie, et sur le Rhin ils avaient repris l'offensive.

Le premier consul charge Moreau d'entrer en Allemagne avec une armée de 100,000 hommes. Lui-même ayant réuni à Dijon 60,000 combattants, que l'Autriche ne redoutait pas (car de ce point elle croyait n'avoir rien à craindre), il ordonna à Masséna de se jeter dans Gênes avec 18,000 hommes qui lui restaient, afin d'attirer contre cette ville et dans le Piémont toutes les forces autrichiennes, commandées par Mélas: Masséna soutint le siège et le blocus de Gênes avec une telle constance, que ses soldats disaient: «Il ne rendra la ville qu'après nous avoir fait manger ses bottes.» Ils résistèrent courageusement à la famine comme à l'ennemi. Pendant ce temps, Bonaparte avait pris une résolution aussi inattendue qu'héroïque: c'était d'entrer en Italie par le grand Saint-Bernard, passage regardé comme impraticable: ce trajet de quatorze lieues, sur des hauteurs jusque-là inaccessibles, fut fait en vingt heures; les canons de l'armée, enlevés de leurs affûts, avaient été placés sur des traîneaux faits de troncs d'arbres creusés en forme d'auge; en même temps une autre de nos colonnes descendait par le Simplon, et Mélas se trouvant ainsi renfermé entre la France et l'armée française, apprit avec stupéfaction que Bonaparte, qu'il croyait encore à Dijon, venait d'entrer à Milan au milieu de l'enthousiasme général et d'y rétablir la république cisalpine. Ayant été arrêté par Lannes à Montebello, lorsqu'il voulait s'échapper vers Plaisance, Mélas se vit obligé de livrer une bataille décisive.

Ce fut à Marengo. Bonaparte n'avait guère que 22,000 hommes. Mélas en avait 40,000, et malheureusement pour nous le brave Desaix et sa division étaient éloignés de dix lieues; mais Desaix entendit la canonnade et marcha rapidement sur le champ de bataille, où se livrait une lutte inégale et terrible, et où Bonaparte, ayant formé en carré sa garde consulaire, semblait ne plus combattre que pour se défendre. Desaix arrive auprès du premier consul; Bonaparte, reprenant l'offensive, lance Desaix avec ses 6000 hommes de troupes fraîches sur le front des Autrichiens, tandis que le reste de l'armée fond sur leurs flancs. Desaix tombe percé d'une balle dans la poitrine en disant: «Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas fait assez pour la patrie.» Kellermann, fils du vainqueur de Valmy, et Marmont achèvent son œuvre. Le carnage est terrible: Mélas supplie le premier consul de le faire cesser, et signe une capitulation qui nous livre toutes les places fortes du Piémont et de la Lombardie. L'Autriche nous demande la paix, mais ayant reçu beaucoup d'argent d'Angleterre, elle ne se hâtait pas de la conclure. Bonaparte ordonna

alors à Moreau, chef de notre armée d'Allemagne, de porter un grand coup; c'était au cœur de l'hiver, en plein décembre. Moreau gagna une bataille décisive à Hohenlinden.

L'Autriche céda alors, et la paix de Lunéville fut signée: nous gardions toutes nos conquêtes, et les puissances secondaires de l'Italie promettaient de fermer leurs ports aux Anglaix. Le Piémont et l'État de Gênes furent réunis à la France et formèrent sept départements nouveaux.

Nous reçûmes des États-Unis une somme de 80 millions, en échange de la Louisiane que nous ne pouvions défendre contre l'Angleterre et que nous leur cédâmes.

L'Angleterre était plus que jamais acharnée contre nous. En Orient, Kléber ayant été assassiné, et un général inepte lui ayant succédé, les Anglais et les Turcs avaient repris l'Égypte, trois ans occupée par nous; la flotte anglaise s'était emparée de Malte. Et comme les puissances du Nord, indignées de l'empire que les Anglais s'arrogeaient sur toutes les mers, avaient proclamé ce qu'elles appelaient la neutralité armée, ils s'en étaient vengés sur le Danemark, et leur admiral Nelson avait en pleine paix brûlé et détruit la flotte danoise. Cet exploit peu glorieux parut les consoler des nôtres, et l'assassinat de l'empereur de Russie Paul, auquel, dit-on, ils ne furent pas étrangers, ayant mis fin au système de neutralité armée, Pitt nous proposa la paix: elle fut signée à Amiens. Mais cette paix n'était dans sa pensée qu'une trêve, afin de pouvoir recommencer la guerre avec plus de fureur, dès qu'il aurait pu former contre nous une nouvelle coalition, dans laquelle il espérait faire entrer les deux plus grandes puissances du continent: l'Autriche et la Russie. La France, ne prévoyant pas cette perfidie, célèbre avec enthousiasme cette paix, qui succédait à une si longue guerre.

Tels étaient les actes du premier consul à l'extérieur; voilà ce qu'il avait fait en moins de deux ans.

A l'intérieur, il avait achevé la pacification de la Vendée, rouvert la France aux émigrés, aboli les lois sanglantes portées contre eux, et déclaré que tous les Français, quels que fussent leurs antécédents politiques, étaient également admissibles à tous les emplois publics. «Qu'il n'y ait plus, disait-il, ni Jacobins, ni modérés, ni royalistes, mais partout des Francais.»

Son habileté administrative inspirait autant d'admiration que son génie militaire; il s'occupait de tout et donnait à tout une vie nouvelle. Avec l'aide des jurisconsultes les plus éclairés de cette époque, il dirigea la rédaction du Code qui porte son nom et qui consacrait légalement les principales conquêtes civiles de la Révolution; les arts, les lettres, l'industrie, le commerce, recevaient toutes sortes d'encouragements.

Non-seulement il rouvrit les temples au culte catholique,

mais il opéra la réconciliation officielle de l'Église et de l'État, en concluant, avec le saint-siège, ce fameux concordat qui est encore en vigueur et qui a établi en France le budget des cultes.

Cependant la conduite de Bonaparte n'avait point réussi à désarmer entièrement la haine des partis. Des complots furent tramés contre lui ; une machine infernale éclata sur son passage et tua ou blessa cinquante-deux personnes. Les coupables furent découverts et punis.

Cet attentat eut pour effet d'exciter en faveur du premier consul l'enthousiasme public. Et ce fut alors que le Sénat lui offrit le consulat pour dix ans de plus. Peu touché de cette offre, il demanda au Corps législatif de consulter la nation sur cette question : Bonaparte sera-t-il consul à vie ? 3 500 000 voix répondirent oui, et quelques modifications faites alors à l'acte constitutionnel conférèrent à Bonaparte, avec le droit de grâce, presque toutes les attributions d'un souverain.

Il institua à ce moment la Légion d'honneur.

Cependant Pitt avait bien employé son temps, et tout à coup l'Angleterre déclara la guerre à la France après avoir commis un de ces actes de trahison qui lui étaient familiers. Avant la déclaration de guerre, et par conséquent en pleine paix, Pitt avait fait saisir dans les ports anglais et sur toutes les mers tous les navires de commerce français ou hollandais (la Hollande était notre alliée), sur lesquels il put mettre la main, au nombre de 1 200. Par représailles, le premier consul fit saisir et arrêter tous les Anglais qui se trouvaient en France et en Italie, et les interna à Verdun, où ils restèrent prisonniers jusqu'à la fin de la guerre. En même temps Pitt, à ce que l'on croit, soudoyait à l'étranger des assassins contre le premier consul et favorisait un grand complot, tramé en France contre sa vie ; ce complot fut découvert. Deux généraux célèbres, Moreau et Pichegru, furent convaincus d'y avoir pris part ; Pichegru s'étrangla dans sa prison ; Moreau, condamné à deux ans de prison, puis gracié, s'exila ; et dans des circonstances qu'aucune considération n'excusera jamais, un jeune prince de la famille des Bourbons, le duc d'Enghien que l'on impliqua dans ces complots, fut arrêté pendant la nuit par des gendarmes français sur le territoire de Bade, et conduit à Vincennes, où, après un simulacre de jugement, on le fusilla dans un fossé.

A ce moment, Bonaparte crut pouvoir consacrer officiellement une révolution déjà faite en réalité, et demander à la nation la ratification définitive de ses actes.

La nation répondit à ses avances.

Un sénatus-consulte qui lui décernait le titre d'empereur fut confirmé par 3 600 000 suffrages. La couronne fut déclarée héréditaire au profit de sa descendance directe, et à défaut de

cette descendance, son frère Joseph et son frère Louis et leurs enfants, devaient lui succéder; sa liste civile fut fixée à 25 millions. Ainsi fut inauguré l'Empire français dans la personne de Napoléon Ier.

La république italienne formée à Milan le choisit pour son souverain avec le titre de roi d'Italie. Il donna à ce pays pour vice-roi Eugène de Beauharnais, son beau-fils, qu'il adopta. La France salua l'Empereur du titre de nouveau Charlemagne. Mais les puissances du continent attendirent, non sans inquiétudes, ce qu'allait faire la France ainsi transformée.

M. Barrau.

54. SACRE DE NAPOLÉON A L'ÉGLISE NOTRE-DAME DE PARIS (1804).

Le dimanche 2 décembre, par une journée d'hiver froide mais sereine, cette population de Paris que nous avons vue, quarante ans plus tard, accourir par un temps pareil au-devant des restes mortels de Napoléon, se précipitait pour assister au passage du cortège impérial. Le pape partit le premier dès dix heures du matin, et bien avant l'empereur, afin que les deux cortèges ne se fissent pas obstacle l'un à l'autre. Il était accompagné d'un clergé nombreux, vêtu des plus somptueux ornements et escorté par des détachements de la garde impériale. Un portique richement décoré avait été construit tout autour de la place Notre-Dame, pour y recevoir, à la descente de leurs voitures, les souverains et les princes qui allaient se rendre à la vieille basilique. Après une courte station, le pape entra dans l'église, où déjà depuis plusieurs heures s'étaient réunis les députés des villes, les représentants de l'armée, les soixante évêques avec leur clergé, le Sénat, le corps législatif, enfin les ministres de toutes les puissances. La grande porte de Notre-Dame avait été fermée, parce qu'on y avait adossé le trône impérial. On entrait par les portes latérales, situées aux deux extrémités de la nef transversale. Quand le pape, précédé de la croix et des insignes du successeur de saint Pierre, parut dans cette vieille basilique de saint Louis, tous les assistants se levèrent, et cinq cents musiciens entonnèrent sur un air solennel le chant consacré: *Tu es Petrus.* L'effet en fut subit et profond. Le pape, marchant à pas lents, alla s'agenouiller d'abord à l'autel et prendre place ensuite sur un trône préparé pour lui à droite de l'autel. Les soixante prélats de l'Église française vinrent le saluer l'un après l'autre. Il eut pour chacun d'eux la même bienveillance de regard. Puis on attendit l'arrivée de la famille impériale.

L'église de Notre-Dame était décorée avec une magnificence sans égale. Des tentures de velours, semées d'abeilles d'or, des-

cendaient de la voûte jusqu'au sol. Au pied de l'autel se trouvaient de simples fauteuils, que l'empereur et l'impératrice devaient occuper avant leur couronnement. Au fond de l'église, dans l'extrémité opposée à l'autel, un trône immense, élevé sur vingt-quatre marches, placé entre des colonnes qui supportaient un fronton, espèce de monument dans un monument, était destiné à l'empereur couronné et à son épouse. C'était l'usage dans les deux rites romain et français. Le monarque n'allait s'asseoir sur le trône qu'après avoir été couronné par le pontife.

On attendait l'empereur, et on l'attendit longtemps. Ce fut la seule circonstance fâcheuse dans cette grande solennité. La crainte que l'ordonnateur de ces fêtes avait éprouvée d'exposer les deux cortèges à une rencontre, était la cause de ce retard. L'empereur était parti des Tuileries dans une voiture tout entourée de glaces, surmontée par des Génies d'or tenant une couronne; voiture populaire en France, toujours reconnue du peuple de Paris, quand il l'a revue depuis dans d'autres cérémonies. Escorté par ses maréchaux à cheval, précédé des grands dignitaires en voiture, il s'achemina lentement le long de la rue Saint-Honoré, du quai de la Seine et de la place Notre-Dame, au milieu des acclamations d'un peuple immense, enchanté de voir son général favori devenu empereur, comme s'il n'avait pas fait tout cela lui-même avec ses passions mobiles, avec son héroïsme guerrier, et comme si un coup de baguette magique l'eût fait pour lui. Napoléon arrivé devant le portique déjà décrit, se rendit à l'archevêché, y prit la couronne, le sceptre, le manteau impérial et se dirigea vers la basilique. A côté de lui on portait la grande couronne, en forme de tiare, modelée sur celle de Charlemagne. Dans ce premier instant, il avait ceint la couronne des Césars, c'est-à-dire un simple laurier d'or. On admirait sa tête, belle sous ce laurier d'or comme une médaille antique. Entré dans l'église, au son d'une musique retentissante, il s'agenouilla, et se rendit ensuite au fauteuil qu'il devait occuper avant de se mettre en possession du trône.

Alors commença la cérémonie. On avait déposé sur l'autel la couronne, le sceptre, l'épée, le manteau. Le pape fit sur le front de l'empereur, sur les bras, sur les mains, les onctions d'usage, puis il bénit l'épée qu'il lui ceignit, le sceptre qu'il remit en sa main et s'approcha pour prendre la couronne. Napoléon observant ses mouvements et, comme il l'avait annoncé, terminant la difficulté sur les lieux mêmes, saisit la couronne des mains du pontife, sans brusquerie, mais avec décision et la plaça lui-même sur sa tête. L'acte, compris de tous les assistants, produisit un effet inexprimable. Napoléon, prenant ensuite la couronne de l'impératrice et s'approchant de Joséphine prosternée devant lui, la posa avec une tendresse visible sur la tête de cette compagne de sa fortune, qui en ce moment fondait en larmes. Cela

fait, il s'achemina vers le grand trône. Il y monta suivi de ses frères qui soutenaient les pans du manteau impérial. Alors le pape se rendit, suivant l'usage, au pied du trône pour bénir le nouveau souverain et chanter ces paroles qui avaient retenti aux oreilles de Charlemagne dans la basilique de Saint-Pierre, quand le clergé romain l'avait soudainement proclamé empereur d'Occident: *Vivat in aeternum semper Augustus*. A ce chant, les cris de: Vive l'empereur! mille fois répétés, se firent entendre sous les voûtes de Notre-Dame; le canon joignit ses éclats, et apprit à tout Paris l'instant solennel où Napoléon était définitivement consacré d'après toutes les formes convenues chez les hommes.

Thiers.

55. NAPOLÉON DEVANT MOSCOU.

Enfin arrivée au sommet d'un coteau, l'armée découvrit tout à coup au-dessous d'elle, et à une distance assez rapprochée, une ville immense, brillante de mille couleurs, surmontée d'une foule de dômes dorés, resplendissants de lumière, mélange singulier de bois, de lacs, de chaumières, de palais, d'églises, de clochers, ville à la fois gothique et byzantine, réalisant tout ce que les contes orientaux racontent des merveilles de l'Asie. Tandis que des monastères flanqués de tours formaient la ceinture de cette grande cité, au centre s'élevait sur une éminence une forte citadelle, espèce de Capitole, où se voyaient à la fois les temples de la divinité et les palais des empereurs, où, audessus de murailles crénelées, surgissaient des dômes majestueux, portant l'emblème qui représente toute l'histoire de la Russie et toute son ambition, la croix sur le croissant renversé. Cette citadelle, c'était le Kremlin, ancien séjour des tsars.

A cet aspect magique, l'imagination, le sentiment de la gloire s'exaltant à la fois, les soldats s'écrièrent tous ensemble: «Moscou! Moscou!» Ceux qui étaient restés au pied de la colline se hâtèrent d'accourir; pour un moment tous les rangs furent confondus, et tout le monde voulut contempler la grande capitale où nous avait conduits une marche si aventureuse. On ne pouvait se rassasier de ce spectacle éblouissant, et fait pour éveiller tant de sentiments divers. Napoléon survint à son tour, et, saisi de ce qu'il voyait, lui qui avait, comme les plus vieux soldats de l'armée, visité successivement le Caire, Memphis, le Jourdain, Milan, Vienne, Berlin, Madrid, il ne put se défendre d'une profonde émotion. Arrivé à ce faîte de sa grandeur, après lequel il allait descendre d'un pas si rapide vers l'abîme, il éprouva une sorte d'enivrement, oublia tous les reproches que son bon sens, seule conscience des conquérants, lui adressait depuis deux mois, et pour un moment crut encore que c'était une grande et merveilleuse entreprise que la sienne, que c'était une

grande et heureuse témérité justifiée par l'événement que d'avoir osé courir de Paris à Smolensk, de Smolensk à Moscou! Certain de sa gloire, il crut encore à son bonheur, et ses lieutenants, émerveillés comme lui, ne se souvenant plus de leurs mécontentements fréquents dans cette campagne, retrouvèrent pour lui ces effusions de la victoire auxquelles ils ne s'étaient pas livrés à la fin de la sanglante journée de Borodino. Ce moment de satisfaction vif et court, fut l'un des plus profondément sentis de sa vie! Hélas! il devait être le dernier!

Thiers.

56. BATAILLE DE LEIPZIG.

Le 18 octobre 1813.

La retraite de Moscou porta un coup mortel à la puissance de Napoléon. Le roi de Prusse s'unit au Tsar, et l'armée française dut reculer du Niémen sur la Vistule, de la Vistule sur l'Oder, de l'Oder sur l'Elbe. Une nouvelle coalition se forma. Elle se composait de l'Angleterre, de la Russie, de la Suède et de l'Espagne: l'Autriche arma secrètement pour s'y joindre. Ce qui aggravait le péril, c'est que les souverains alliés faisaient appel à la plus énergique des passions populaires, le sentiment national. «Allemands, disait Wittgenstein, nous vous ouvrons les rangs prussiens; vous y trouverez le fils du laboureur à côté du fils du prince. Toute distinction de rang est effacée pour ces grandes idées: Le roi, la liberté, l'honneur et la patrie.» L'Allemagne, piétinée depuis six ans par les soldats français, écoutait, avec une résolution farouche, la voix de ses princes et de ses poètes. Les vers d'Uhland, d'Arndt, de Kœrner étaient chantés dans les châteaux et dans les chaumières.

Cependant, Napoléon déployait son activité ordinaire; et quoiqu'il n'y eût pas une famille qui ne pleurât une victime de ses longues guerres, la France silencieuse et morne lui livra encore ses enfants. «Les nouvelles levées, dit un ministre de ce temps, n'offrirent ni retard ni résistance.» Napoléon refit une armée de 200 000 hommes, et se trouva prêt avant les coalisés. Il les rejeta au delà de l'Elbe, par sa victoire de Lutzen. Mais la cavalerie était restée dans les steppes glacées de la Russie; Napoléon ne put poursuivre les vaincus et Lutzen fut une victoire stérile. A Bautzen il gagna une seconde victoire. A ce momenit Napoléon s'arrêta et accorda aux alliés l'armistice de Pleisntz, dans l'espoir que deux mois de repos doubleraient ses forces.

L'Autriche lui demandait, pour que la coalition posât les armes, l'abandon du grand-duché de Varsovie, de l'Illyrie, des villes hanséatiques et du protectorat de la Confédération du Rhin. Napoléon repoussa ses demandes. L'Autriche avait cependant déclaré qu'en cas de refus elle joindrait ses 300 000 hommes aux armées alliées. Elle tint parole. Le 16 août les hostilités com-

mencèrent et le canon tonna sur une ligne de 150 lieues, depuis la Bohême et les bords de la Katzbach jusqu'à Hambourg.

L'Empereur avait sur l'Elbe et sous la main 360 000 hommes. Présumant trop encore de ses forces, il voulut menacer à la fois Berlin, Breslau et Prague, ce qui l'affaiblit au centre, à Dresde. Mais pendant que la grande armée de Bohême fuyait en désordre à travers les montagnes d'où elle était descendue, Napoléon apprit que Macdonald venait d'essuyer un désastre sur la Katzbach et qu'Oudinot avait été battu à Gross-Beeren sur la route de Berlin. Vandamme, lancé en Bohême et qu'on ne soutint pas, fut pris à Kulm (30 août), ce qui annulait la victoire de Dresde, en laissant aux Autrichiens l'appui des montagnes de la Bohême, avec la facilité d'en sortir à volonté pour tourner la droite des Français. La défaite de Macdonald avait fait perdre la Silésie et amené Blucher en Saxe; celle d'Oudinot, et une autre que Ney essuya à Dennewitz (6 septembre) en voulant rouvrir la route de Berlin, permirent au roi de Suède d'arriver à Wittemberg, d'où il tendit la main à Blucher. Davoust, qui était déjà au milieu du Mecklembourg, dut suivre le mouvement général de retraite derrière l'Elbe. Alors, de Wittemberg à Tœplitz, l'armée alliée forma devant l'ennemi un arc de cercle de 300 000 sabres ou baïonettes qui menaçait son front, tandis que ses extrémités faisaient effort pour se rejoindre sur ses derrières et leur fermer la route de France, en donnant la main à l'Allemagne qui se soulevait, à la Bavière qui entrait dans la coalition, à Bade et au Wurtemberg qui allaient l'y suivre. Napoléon essaya encore une fois de couper le cercle; il concentra ses forces à Leipzig et y engagea une action générale. Cette journée, qu'on appelle la bataille des nations, fut la lutte la plus meurtrière de l'histoire moderne. Comme en 1812, il fallut reculer, et cette retraite devint un désastre. Napoléon, pour ne pas révéler trop tôt ses intentions, n'avait pas fait jeter de ponts sur l'Elster et la Pleisse; un seul, étroit et long, avait été établi sur les bras divisés des deux rivières. De là un immense encombrement, des retards, puis une erreur fatale: un mineur fit sauter le pont de l'Elster avant que la dernière partie de l'armée, avec deux maréchaux et les chefs de corps, l'eussent franchi. Le vaillant Poniatowski se noya dans le fleuve, Macdonald le passa à la nage, Lauriston et Régnier furent pris; 120 000 hommes restèrent sur ces plaines funèbres.

Duruy.

57. LES ADIEUX DE FONTAINEBLEAU.

Dans la matinée du 20 avril 1814, Napoléon se montra à sa garde, qui n'avait pas cessé de l'entourer dans les jours de malheur.

«Généraux, officiers, sous-officiers et soldats de ma vieille garde, leur dit Napoléon d'une voix attendrie, je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans je suis content de vous: je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire.

«Les puissances alliées ont armé toute l'Europe contre moi; une partie de l'armée a trahi ses devoirs, et la France elle-même a voulu d'autres destinées.

«Avec vous et les braves qui me sont restés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile pendant trois ans; mais la France eût été malheureuse, ce qui était contraire au but que je me suis proposé.

«Soyez fidèles au nouveau roi que la France s'est choisi; n'abandonnez pas notre chère patrie, trop longtemps malheureuse. Aimez-la toujours, aimez-la bien, cette chère patrie!

«Ne plaignez pas mon sort; je serai toujours heureux lorsque je saurai que vous l'êtes.

«J'aurais pu mourir; rien ne m'eût été plus facile; mais je suivrai sans cesse le chemin de l'honneur. J'ai encore à écrire ce que nous avons fait.

«Je ne puis vous embrasser tous; mais j'embrasserai votre général Venez général (il serra le général Petit dans ses bras). Qu'on m'apporte l'aigle (il la baisa). Chère aigle! que ces baisers retentissent dans le cœur de tous les braves! Adieu, mes enfants! mes vœux vous accompagneront toujours; conservez mon souvenir.»

Cette allocution de Napoléon fit répandre les larmes non-seulement à tous ses vieux soldats, mais encore aux commissaires anglais et prussien qui étaient présents à ce spectacle sublime et déchirant: elle fit sur tous une impression ineffaçable.

Gallois.

58. JUGEMENT SUR NAPOLÉON Ier (1769—1821).

Il était réservé à la révolution française, appelée à changer la face de la société européenne, de produire un homme qui attirait autant les regards que Charlemagne, César, Annibal et Alexandre. A celui-là, ce n'est ni la grandeur du rôle, ni l'immensité des bouleversements, ni l'éclat, l'étendue, la profondeur du génie, ni le sérieux d'esprit qui manquent pour saisir, attirer, maîtriser l'attention du genre humain!

Ce fils d'un gentilhomme corse, qui vient demander à l'ancienne royauté l'éducation dispensée dans les écoles militaires à la noblesse pauvre, qui à peine sorti de l'école, acquiert dans une émeute sanglante le titre de général en chef, passe ensuite de l'armée de Paris à l'armée d'Italie, conquiert cette contrée en un mois, attire à lui et détruit successivement toutes les forces de la coalition européenne, lui arrache la paix de Campo-

Formio, et, déjà trop grand pour habiter à côté du gouvernement de la république, va chercher en Orient des destinées nouvelles, passe avec cinq cents voiles à travers les flottes anglaises, conquiert l'Égypte en courant, songe alors à envahir l'Inde en suivant la route d'Alexandre, puis, ramené tout à coup en Occident par le renouvellement de la guerre européenne, après avoir essayé d'imiter Alexandre, imite et égale Annibal en franchissant les Alpes, écrase de nouveau la coalition et lui impose la paix de Lunéville: ce fils du pauvre gentilhomme corse a déjà parcouru à trente ans une carrière bien extraordinaire.

Devenu quelque temps pacifique, il jette par ses lois les bases de la société moderne, puis se laisse emporter à son bouillant génie, s'attaque de nouveau à l'Europe, la soumet en trois journées, Austerlitz, Iéna, Friedland; abaisse et relève les empires, met sur sa tête la couronne de Charlemagne, voit les rois lui offrir leurs filles, choisit celle des Césars, dont il obtient un fils qui semble destiné à porter la plus brillante couronne de l'univers; de Cadix se porte à Moscou, succombe dans la plus grande catastrophe du siècle, refait sa fortune, la défait de nouveau, est confiné dans une petite île, en sort avec quelques centaines de soldats fidèles, reconquiert en vingt jours le trône de France, lutte de nouveau contre l'Europe exaspérée, succombe pour la dernière fois à Waterloo, et après avoir soutenu des guerres plus grandes que celles de l'empire romain, s'en va, né dans une île de la Méditerranée, mourir dans une île de l'Océan, attaché comme Prométhée sur un rocher par la haine et la peur des rois: ce fils du pauvre gentilhomme corse a bien fait dans le monde la figure d'Alexandre, d'Annibal, de César, de Charlemagne!

Du génie, il en a autant que ceux d'entre eux qui en ont le plus; du bruit, il en a fait autant que ceux qui ont le plus ébranlé l'univers; du sang, malheureusement il en a versé plus qu'aucun d'eux. Moralement il vaut moins que les meilleurs de ces grands hommes, mais mieux que les plus mauvais. Son ambition est l'ambition ordinaire des conquérants, qui aspirent à dominer dans une patrie agrandie par eux. Pourtant il chérit la France, et jouit de sa grandeur autant que de la sienne même. Dans le gouvernement, il aime le bien, le poursuit en despote, mais n'y apporte ni la suite, ni la religieuse application de Charlemagne. Sous le rapport de la diversité des talents, il est moins complet que César, qui, ayant été obligé de séduire ses concitoyens avant de les dominer, s'est appliqué à persuader comme à combattre, et sait tour à tour parler, écrire, agir, en restant toujours simple. Napoléon, au contraire, arrivé tout à coup à la domination par la guerre, n'a aucun besoin d'être orateur, et peut-être ne l'aurait jamais été, quoique doué d'éloquence naturelle, parce que jamais il n'aurait pris la peine

d'analyser patiemment sa pensée devant des hommes assemblés. Mais il sait écrire néanmoins comme il sait penser, c'est-à-dire fortement, grandement, même avec soin, est parfois un peu déclamatoire comme la révolution française, sa mère; discute avec plus de puissance que César, mais ne narre pas avec sa suprême simplicité, son naturel exquis. Inférieur au dictateur romain sous le rapport de l'ensemble des qualités, il lui est supérieur comme militaire, d'abord par plus de spécialité dans la profession, puis par l'audace, la profondeur, la fécondité inépuisable des combinaisons. Il n'a, sous ce rapport, qu'un égal ou un supérieur — on ne saurait le dire — Annibal: car il est aussi audacieux, aussi calculé, aussi rusé, aussi fécond, aussi terrible, aussi opiniâtre que le général carthaginois, en ayant toutefois une supériorité sur lui, celle des siècles.

Pour nous Français, Napoléon a des titres que nous ne devons ni méconnaître, ni oublier, à quelque parti que notre naissance, nos convictions, ou nos intérêts nous aient attachés. Sans doute, en organisant notre état social par le code civil, notre administration par ses règlements, il ne nous donna pas la forme politique sous laquelle notre société devait se reposer définitivement et vivre paisible, prospère et libre. Il ne nous donna pas la liberté, mais au lendemain des agitations de la révolution française, il ne pouvait nous procurer que l'ordre, et il faut lui savoir gré de nous avoir donné avec l'ordre notre état civil et notre organisation administrative. Malheureusement pour lui et pour nous, il a perdu notre grandeur, mais il nous a laissé la gloire, qui est la grandeur morale, et ramène avec le temps la grandeur matérielle. Il était par son génie fait pour la France, comme la France était faite pour lui. Ni lui sans l'armée française, ni l'armée française sans lui n'auraient accompli ce qu'ils ont accompli ensemble. Auteur de nos revers, mais compagnon de nos exploits, nous devons le juger sévèrement, mais en lui conservant les sentiments qu'une armée doit au général qui l'a conduite longtemps à la victoire.

Étudions ses hauts faits, qui sont les nôtres; apprenons à son école: si nous sommes militaires, l'art de conduire les soldats; si nous sommes hommes d'État, l'art d'administer les empires. Instruisons-nous surtout par ses fautes: apprenons, en évitant ses exemples, à aimer la grandeur modérée, celle qui est possible, celle qui est durable, parce qu'elle n'est pas insupportable à autrui: apprenons, en un mot, la modération auprès de cet homme le plus immodéré des hommes. Et, comme citoyens enfin, tirons de sa vie une dernière et mémorable leçon, c'est que, si grand, si sensé, si vaste que soit le génie d'un homme, jamais il ne faut lui livrer complètement les destinées d'un pays.

Jamais assurément on ne fut plus excusable de se confier à un homme: car jamais terreur ne fut moins simulée que celle

qu'on fuyait, car jamais génie ne fut plus réel que celui auprès duquel on cherchait un refuge! Et cependant, après quelques années, ce sage devenu fou, fou d'une autre folie que celle de quatre-vingt-treize, mais non moins désastreuse, immolait un million d'hommes sur les champs de bataille, attirait l'Europe sur la France, qu'il laissait vaincue, noyée dans son sang, dépouillée du fruit de vingt années de victoires, désolée en un mot, et n'ayant pour refleurir que les germes de la civilisation moderne déposés dans son sein. Qui donc eût pu prévoir que le sage de 1800 serait l'insensé de 1812 et de 1813? Oui, on aurait pu le prévoir, en se rappelant que la toute-puissance porte en soi une folie incurable, la tentation de tout faire, quand on peut tout faire, même le mal après le bien. *Thiers.*

59. BATAILLE DE SEDAN.

Le 1er et 2 septembre 1870.

Six cents pièces de canons, disposés sur les hauteurs, foudroyaient les corps français en déroute. Aucun point du champ de bataille n'échappait aux vues de cette puissante artillerie. Les projectiles, lancés de tous les points de l'horizon, sifflaient avec la fréquence des fusées d'un bouquet d'artifice. Nos soldats éperdus les voyaient éclater devant et derrière eux, à leur droite et à leur gauche. Ils s'enfuyaient en désordre vers Sedan, pauvre place de guerre qui ne pouvait se défendre; ils s'écrasaient aux portes de la ville, dominés par ce sentiment de conservation qui fait parfois croire aux timides sur le champ de bataille qu'un buisson les protégera des balles ou une branche d'arbre des obus.

Pendant que les soldats, en proie à leur peur s'écrasaient aux portes; que leurs officiers, désespérés de ne pouvoir s'opposer à cette débâcle et gagnés par la démoralisation, qui peu à peu s'empare des âmes les mieux trempées, essayaient de rétablir l'ordre; que des caissons d'artillerie renversaient des hommes pour se frayer un passage et que, du haut des remparts, quelques habitants terrifiés contemplaient cette scène effroyable, les batteries prussiennes, gagnant du terrain comme sur un champ de manœuvres, resserraient peu à peu la ligne d'investissement et criblaient de boulets cette foule affolée.

Dans Sedan, les projectiles tombaient dans les rues et sur les places, frappant à coup sûr. L'empereur Napoléon put en voir éclater avec fracas aux abords et jusque dans les jardins de la sous-préfecture.

L'empereur s'était montré le matin sur le champ de bataille, dans la direction de Balan. Dévoré d'inquiétudes, frappé dans son âme superstitieuse par les mille contre-temps au début de la journée, il était rentré dans Sedan; confiné dans l'hôtel de la sous-préfecture il avait attendu des nouvelles. Plus tard, effrayé

de voir tant de fuyards envahir la ville et d'entendre le bruit du canon se rapprocher, il avait essayé de sortir encore, mais les portes étaient encombrées. Les obus éclataient dans les rues, des hommes atteints par la mitraille râlaient le long des maisons. L'empereur ne put sortir, il revint à son quartier général. En route, de la sous-préfecture au pont de la Meuse, il vit de près les sinistres avant-coureurs d'une irrémédiable défaite. Ce spectacle brisa les ressorts de son être. L'empereur avait vu jusque-là les champs de bataille comme on les voit quand on est prince et victorieux, du haut d'une colline, assez près pour suivre de l'œil les drapeaux triomphants, trop loin pour compter les morts, pour entendre les cris des misérables qui gisent dans leur sang, la tête ouverte ou la poitrine écrasée. Dans les cœurs fortement trempés, de tels spectacles produisent parfois une réaction qui décuple, pour un instant, les forces morales; c'est elle qui fait crier: *En avant!* à l'officier qui vient de compter de nouveaux vides dans les rangs de sa compagnie; c'est elle qui inspirait les femmes de Varsovie quand elles offraient volontairement leurs poitrines aux balles des soldats russes; c'est elle aussi qui animait l'empereur Napoléon I^{er} quand il tirait son épée à Waterloo et refusait de quitter le champ de bataille.

Dans des âmes faibles et sans volonté, ces suprêmes horreurs n'engendrent qu'une prostration, comparable à l'engourdissement physique qui s'empare des soldats maintenus dans l'inaction sous un feu violent d'artillerie.

L'empereur vit son énergie décroître avec sa fortune. Quand il crut s'être convaincu de l'état désespéré des choses, il n'eut plus qu'une pensée: *tout est perdu*, et un désir, estimable, à coup sûr en d'autres circonstances, mais incompréhensible chez un prince qui a déclaré la guerre: *arrêter l'effusion du sang*.

Il refusa donc de s'associer à la tentative du général de Wimpffen, et, reprenant un instant le pouvoir qu'il avait abdiqué, il donna l'ordre de hisser le drapeau blanc parlementaire. Le général Ducrot lui proposa d'attendre la nuit pour tenter une sortie: «Une tentative de cette sorte, répondit-il, n'aboutirait qu'à une nouvelle effusion de sang.» Comment Napoléon III ne s'est-il pas souvenu de ces paroles de Napoléon I^{er}: «Il n'est pas douteux qu'un général cerné et battu, qui disloquerait son armée la nuit en confiant à chaque individu son propre salut et en indiquant un point de ralliement éloigné, sauverait les trois quarts de son monde, et, ce qui est plus précieux que les hommes, il se sauverait du déshonneur.»

Le général de Wimpffen avait persisté dans son projet de trouée vers Carignan, bien que cette direction fût la plus mauvaise de toutes. «Il n'était pas possible, a dit le général Lebrun dans son rapport, de voir autre chose, dans la proposition faite par le général de Wimpffen, qu'un appel désespéré et irréfléchi

adressé à une poignée de soldats impuissants à y répondre!» En effet 2000 soldats seulement, auquels se joignirent des gardes mobiles et des habitants de Sedan, suivirent le général de Wimpffen. Cette colonne s'empara de Balan, d'où elle chassa les Bavarois; mais en sortant de ce village, le commandant en chef s'aperçut qu'il n'était suivi que par une poignée d'hommes. Il dut renoncer à poursuivre sa route et retourner vers la ville.

A Sedan, l'empereur demandait au général Ducrot de signer l'ordre de cesser le feu. Celui-ci refusait. Le chef d'état-major, général Faure, prié d'apposer sa signature au bas de cette pièce répondait avec énergie: «Je viens de faire abattre le drapeau blanc, ce n'est pas pour signer un ordre pareil.» Les généraux Douai et Lebrun n'acceptèrent pas plus la responsabilité des événements. Le général de Wimpffen dut, malgré lui, se résigner à exercer jusqu'au bout son fatal commandement et se charger des négociations relatives à la reddition de l'armée. Pendant que se déroulaient ces tristes événements, le drapeau blanc avait été hissé de nouveau. Un colonel d'état-major prussien, M. Bronsart de Schellendorf, avait été envoyé en parlementaire près de l'empereur par le commandant en chef de l'armée ennemie. Après avoir vu Napoléon III, il repartit avec le général Reille, porteur de la lettre suivante adressée au roi de Prusse:

Monsieur mon frère,

N'ayant pu mourir au milieu de mes troupes, il ne me reste qu'à mettre mon épée entre les mains de Votre Majesté.

Je suis de Votre Majesté le bon frère

Napoléon.

Quant au général en chef, il se rendit assez tard dans la soirée auprès de M. de Moltke, à son quartier général de Donchéry. L'homme dont l'impitoyable génie nous a été si funeste, M. de Bismarck, assistait à l'entrevue ainsi que M. de Blumenthal. M. de Wimpffen, de son côté, était assisté par les généraux Faure et de Castelnau, venus l'un comme chef d'état-major de l'armée et sans caractère officiel, l'autre comme envoyé spécial de l'empereur, mais sans pouvoirs pour traiter de la reddition de l'armée.

Le général de Moltke posa ses conditions. Il voulait que l'armée tout entière se rendît prisonnière avec armes et bagages, les officiers suivant le sort des soldats, mais gardant leurs armes, en témoignage d'estime pour leur courage. Le général de Wimpffen, à son tour, proposa de remettre seulement la place et son artillerie. L'armée se retirerait avec armes et bagages sur un point quelconque du territoire ou en Algérie et ne servirait plus contre la Prusse pendant la guerre. De telles conditions étaient malheureusement inacceptables pour les Prussiens. L'armée française ne pouvait plus rien et nos ennemis n'étaient pas gens à ne pas lui faire payer le plus chèrement possible son impuissance. En vain, le commandant en chef de l'armée fran-

çaise fit-il appel aux sympathies que la situation pouvait inspirer, en vain représenta-t-il que les choses auraient peut-être autrement tourné si le maréchal de Mac Mahon n'avait pas été blessé, au début de la journée : le général de Moltke resta impassible.

Il ne prit la parole qu'après que le général de Wimpffen eut parlé de la possibilité d'une percée.

Cet homme de guerre, dont les conceptions méthodiques venaient d'être exécutées avec tant de précision et de rapidité, exposa froidement la situation et montra que ses 240 000 hommes, appuyés par une formidable artillerie, n'avaient rien à redouter d'un effort de désespoir de 80 000 Français, individuellement braves, mais désorganisés, et ayant perdu toute position tenable. Il fallut tacitement convenir que le général prussien avait raison. M. de Wimpffen se rejeta sur la politique. Il montra la France prête à conclure la paix et capable, si l'on se gardait de l'humilier, de revenir promptement à des sentiments amicaux pour le peuple allemand. Voulait-on, au contraire, user de rigueur, on risquait d'allumer une guerre interminable entre les deux nations.

M. de Bismarck se chargea de répondre. Il le fit en termes amers, insista surtout sur ce point qu'il fallait châtier l'orgueil français, et parla pour la première fois des forteresses que la Prusse voulait nous enlever pour assurer à jamais la défense de ses frontières. Il déclara en outre, que rien ne pouvait être changé aux propositions de M. de Moltke.

Un instant, le général Castelnau, intervenait, déclarant que l'empereur, en remettant son épée sans conditions au roi avait espéré que cette démarche vaudrait à l'armée une capitulation plus honorable. «Quelle est l'épée qu'a rendue l'empereur Napoléon III? dit Bismarck. Est-ce l'épée de la France, ou son épée à lui? Si c'est celle de la France, les conditions peuvent être singulièrement modifiées. — C'est seulement l'épée de l'empereur,» reprit le général Castelnau. Dès lors, les conditions restaient les mêmes, et, comme Wimpffen parlait de recommencer la bataille le lendemain, puis paraissait accepter la proposition qui lui avait été faite au commencement de la conférence, d'envoyer un officier pour vérifier les positions de l'armée allemande, Moltke finissait par ajouter sèchement : Vous n'enverrez personne ; c'est inutile ; et, d'ailleurs, vous n'avez pas longtemps à réfléchir, car il est minuit ; c'est à quatre heures du matin qu'expire la trève, et je ne vous accorderai pas un instant de sursis.» Pourtant, sur l'observation que Wimpffen ne pouvait prendre une telle décision sans avoir consulté les autres généraux, et aussi sur quelques mots de Bismarck, Moltke accordait jusqu'à neuf heures.

A six heures du matin, dans un conseil de guerre, les généraux, la mort dans l'âme, se résignaient à subir une capi-

tulation à laquelle ils ne voyaient aucun moyen humain de se soustraire. Deux seulement, le général Pellé et le général de Bellemare, protestèrent, sans indiquer d'ailleurs comment on pouvait échapper à la terrible extrémité. Tout était fini pour cette armée qui, depuis dix jours, portait le nom d'armée de Châlons.

Au moment où l'on délibérait encore pour la forme, à six heures du matin, le 2 septembre, l'empereur, de son côté, sortait de Sedan, se dirigeant sur Donchéry, où il croyait trouver le roi. Il ne rencontrait que Bismarck, avec qui il s'entretenait pendant une heure dans une petite maison d'ouvrier, qui est sur la route de Donchéry. Dans son entretien avec l'empereur, l'homme d'État prussien lui parla de paix à conclure. L'empereur se rejeta sur la régence. Le roi Guillaume, informé par M. de Bismarck du désir manifesté par l'empereur, refusa de le voir avant la signature de la capitulation.

A neuf heures du matin le général de Wimpffen signa la capitulation de Sedan. Le roi de Prusse annonça sa victoire à la reine Augusta par la dépêche suivante, datée du 2 septembre, 1 h. de l'après-midi :

> «La capitulation par laquelle l'armée est prisonnière de guerre à Sedan vient d'être conclue avec le général de Wimpffen, qui avait pris le commandemant à la place du maréchal Mac-Mahon blessé. L'empereur ne m'a rendu que sa personne, puisqu'il n'a pas le commandement et a laissé à la régence, à Paris, le soin du gouvernement. Je déterminerai le lieu de sa résidence après m'être entendu avec lui dans une entrevue qui va avoir lieu de suite. Quelle tournure la Providence a donnée aux événements!»

Après que le texte de la convention conclue par les généraux eut été approuvé par le roi, l'entrevue avec l'empereur eut lieu dans le petit château de Bellevue, qui domine la vallée de la Meuse, et où le vaincu allait attendre son vainqueur.

A une heure, le roi Guillaume arrivait. L'empereur Napoléon III répète ce qu'il venait de dire peu d'instants auparavant à Bismarck, qu'il n'avait pas voulu la guerre, que l'opinion publique de la France l'y avait forcé. L'entrevue, au surplus, dura peu. «Nous étions tous les deux très émus de nous rencontrer en pareille circonstance, écrivait le roi Guillaume à la reine de Prusse ; je ne puis exprimer tout ce que j'éprouvais, lorsque je pensais que trois ans auparavant j'avais vu l'empereur, qui était alors au faîte de sa puissance.»

Napoléon III quitta Bellevue le lendemain et se dirigea par Cologne sur Cassel et Wilhelmshœhe.

Farcy. Charles de Mazade.

60. DYNASTIES DE FRANCE.

Les Mérovingiens (420? — 752).

Pharamon (?)	420—428
Clodion	428—448
Mérovée et Childéric . .	448—481
Clovis	481—511
Childebert I; Clotaire I; etc.	
Dagobert	628—638
Dernier Mérovingien:	
Chilpéric III	742—752

Les Carlovingiens (752 – 987).

Pépin le Bref	752—768
Charlemagne	768—814
Louis le Débonnaire . .	814—840
Charles le Chauve . . .	840—877
Louis le Bègue	877—879
Louis III et Carloman .	879—884
Charles le Gros	885—887
Eudes	887—898
Charles le Simple . . .	898—923
Raoul	923—936
Louis IV, d'Outre-Mer .	936—954
Lothaire	954—986
Louis V, le Fainéant . .	986—987

Les Capétiens (987 – 1328).

Hugues Capet	987—996
Robert	996—1031
Henri I	1031—1060
Philippe I	1060—1108
Louis VI	1108—1137
Louis VII	1137—1180
Philippe Auguste . .	1180—1223
Louis VIII	1223—1226
Louis IX, ou Saint Louis	1226—1270
Philippe III, le Hardi	1270—1285
Philippe IV	1285—1314
Louis X, le Hutin . .	1314—1316
Philippe V, le Long .	1316—1322
Charles IV, le Bel . .	1322—1328

Les Valois (1328 1589).

Philippe VI	1328—1350
Jean	1350—1364
Charles V	1364—1380
Charles VI	1380—1422
Charles VII	1422—1461
Louis XI	1461—1483
Charles VIII	1483—1498
Louis XII	1498—1515
François I	1515—1547
Henri II	1547—1559
François II	1559—1560
Charles IX	1560—1574
Henri III	1574—1589

Les Bourbons (1589 – 1792).

Henri IV	1589—1610
Louis XIII	1610—1643
Louis XIV	1643—1715
Louis XV	1715—1774
Louis XVI	1774—1792

République (1792—1804).

Convention	1792—1795
Directoire	1795 - 1799
Consulat	1799—1804

I^{er} Empire (1804—1815).

Napoléon I	1804—1815

Les Bourbons (1815—1848).

Louis XVIII	1815—1824
Charles X	1824—1830
Louis-Philippe . . .	1830—1848

République (1848 – 1852).

République	1848—1852

IInd Empire (1852—1870).

Napoléon III	1852—1870

République (1870 – ?).

République	1870 — ?

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

1. ORIGINE DE LA LANGUE FRANÇAISE.

La langue française est, comme beaucoup de choses en France, un héritage des Latins. Au pemier siècle avant J.-C. Rome conquit la Gaule entière par les armes de Jules César. Une administration romaine fut imposée au pays vaincu; des colons romains s'y établirent en grand nombre; des commerçants romains y trafiquèrent; bientôt des prêtres romains ou du moins parlant latin s'y répandirent en prêchant le christianisme. La langue et la civilisation nationales périrent. Après trois ou quatre siècles de soumission, la Gaule parla latin depuis les Alpes jusqu'à l'Océan. Avec l'idiome lui-même périt la littérature gauloise, littérature hiératique, secrète ou du moins purement orale, car les Gaulois n'écrivaient pas. Tout entière aux mains des Druides, elle disparut avec ces prêtres, éliminée par la conquête romaine, et par la conquête chrétienne.

Sous la domination latine, la Gaule n'eut donc pas d'autre littérature que celle de Rome; il faut ajouter qu'elle occupe un rang honorable dans l'histoire des lettres latines. Depuis le temps d'Auguste jusqu'à l'invasion des Barbares, la Gaule, pendant quatre cents ans, a produit un grand nombre de poètes et d'orateurs, dignes d'êtres comparés avec ceux que l'Italie elle-même enfantait à la même époque.

Mais le latin que parlait le peuple en Gaule n'était pas tout à fait semblable, on le peut croire, à la langue polie et châtiée de ces écrivains. Même à Rome, en Italie, deux idiomes assez différents avaient existé ensemble à toute époque: le latin littéraire et classique, tel que nous l'ont transmis Virgile ou Cicéron: le latin populaire et familier, beaucoup moins connu, que parlaient les petites gens, et peut-être aussi les lettrés dans l'usage courant de la vie journalière. C'est ce latin populaire qui fut apporté en Gaule, et enseigné aux indigènes par les innombrables colons, soldats, marchands, artisans, cultivateurs que Rome envoya au delà des Alpes pour assurer sa conquête. Cet idiome devint le bas-latin gallo-romain, parlé par nos ancêtres au temps des empereurs, plus tard le bas-latin mérovingien, parlé sous le règne des dynasties franques.

Après trois siècles de décadence, la latinité classique disparaît pendant les invasions barbares, ou du moins elle ne survit que dans la bouche et dans les écrits d'un petit nombre de

lettrés. La foule du peuple, dès ce temps, l'ignore; mais elle continue à parler, de plus en plus grossièrement, ce bas-latin, fils du latin populaire. L'invasion des barbares n'a pu l'éliminer, ni établir un nouveau langage dans la Gaule, une seconde fois vaincue et conquise. Rome, plus civilisée que les Gaulois, leur avait imposé sa langue avec sa domination. Mais les Gallo-Romains, plus civilisés que les Francs, ont subi leur domination, sans accepter leur idiome; ce sont les barbares vainqueurs qui ont dû apprendre le latin pour se faire comprendre de leurs sujets.

C'est une loi à peu près constante que lorsqu'un peuple conquiert et assujettit un autre peuple, le plus civilisé des deux, qu'il soit le vainqueur ou le vaincu, impose sa langue au plus barbare. Toutefois un millier environ de mots germaniques entrèrent dans le vocabulaire bas-latin à l'époque de la conquête franque; plus tard ils devinrent français; les trois quarts de ces mots nous servent encore, et perpétuent dans notre langue les traces des invasions barbares que nos ancêtres ont subies. Les mots celtiques d'origine, reste de l'ancienne langue parlée par les Gaulois, sont beaucoup moins nombreux dans le français que les mots germaniques: tant la victoire de Rome et la suprématie du latin étaient complètes.

A partir du VI^e^ siècle, la domination barbare, les désastres qui en furent la suite, la grossièreté croissante des mœurs, et l'ignorance devenue générale, achevèrent de corrompre le latin populaire parlé en Gaule. Cette œuvre de destruction fut rapide. La grammaire fut mise en oubli; toutes les règles relatives aux cas, aux nombres, aux genres, aux temps, aux modes, aux désinences verbales, à l'accord des mots et des propositions, ou s'effacèrent ou s'embrouillèrent. Une langue arrivée à ce point de caprice et d'irrégularité doit nécessairement périr ou se transformer. Le bas-latin mérovingien se transforma, en se simplifiant; il devint le français, non le français que nous parlons, mais le français du moyen âge, ou la *langue d'oïl*, ainsi nommée par opposition à la *langue d'oc,* née, elle aussi, du latin, à la même époque, et parlée au midi de la Gaule. On distingua ces deux idiomes par le mot qui, dans chacun d'eux, exprimait l'affirmation *oui*. *Oui* se disait *oïl* au Nord, *oc* au Midi. C'est ainsi qu'à la même époque, on nommait l'italien langue de *si* et l'allemand langue d'*ya*.

Cette transformation du bas-latin mérovingien en français ne se fit pas en un jour, ni par l'action d'un homme; elle fut l'œuvre collective, spontanée, inconsciente d'un peuple entier, qui changea lentement les formes de son vocabulaire, sans connaître bien lui-même la nature et la portée du travail qu'il accomplissait. Ce travail occupa deux siècles environ. Commencé au VIII^e^ siècle, il est achevé au X^e^ siècle. Tous les mots qui

dépouillèrent la forme latine, pour prendre la forme française, suivant certaines lois très fixes, qu'expose la science appelée phonétique, constituent le fonds le plus ancien de notre vocabulaire, et composent ce qu'on a nommé la *formation populaire* ou *naturelle*. Tous les mots qui se sont joints plus tard à ce fonds primitif, mots empruntés directement aux sources latines ou grecques, ou à d'autres langues par un homme en particulier, et à un jour donné, composent ce qu'on a nommé la *formation savante* ou *artificielle*.

A l'origine de la langue, les mots de la formation naturelle existaient presque seuls; le vocabulaire était restreint, tout populaire, fait par le peuple et pour le peuple. Il suffisait à exprimer les idées et les besoins, peu nombreux, d'une société rude et grossière, renfermée dans une vie toute militaire ou rurale. Ceux qui voulaient traiter des matières plus relevées et exprimer des pensées ou des sentiments au-dessus des besoins journaliers, parlaient et écrivaient en latin; aucun clerc n'aurait alors songé à écrire en français un livre de théologie, ou même une chronique.

Mais à mesure que s'élargit l'horizon de la société féodale, l'importance et le rôle du français s'accrurent. Des besoins nouveaux, de nouvelles idées surgirent; des choses qui n'avaient jamais été dites qu'en latin commencèrent d'être exprimées en français; des textes latins, sacrés ou profanes, furent traduits pour la première fois. Une multitude de mots, qui jusque-là n'existaient point dans la langue vulgaire, furent créés; ou plutôt on les emprunta au vocabulaire latin, en les terminant par une désinence française. La formation savante fut peu active à l'origine, mais on peut dire qu'elle commença au lendemain du jour où la formation populaire fut achevée, c'est-à-dire dès le XI[e] siècle.

Le plus ancien texte suivi qui nous ait été transmis en langue d'oïl est le fameux serment des petits-fils de Charlemagne, prononcé en 842 à Strasbourg, et recueilli dans la chronique latine de l'historien Nithard.

Il ne faut pas supposer dans la langue d'oïl l'unité, la fixité qui règnent dans le français moderne. Au moyen âge le pays était partagé entre un grand nombre de dialectes assez différents les uns des autres, qui eurent tous, au début, des droits égaux, comme ils avaient une origine semblable, également ancienne, et une littérature à peu près de même valeur. Des causes politiques et historiques ont amené la prépondérance absolue du dialecte français proprement dit, qui était seulement à l'origine celui de l'Ile de France; il était par là même celui du roi et de la capitale, et à la fin, suivant la fortune de Paris et celle du roi, il est devenu seul maître, et a fait tomber les autres dialectes: le normand, le picard, le bourguignon, le lorrain, au rang de vulgaires patois. *D'après Petit de Julleville.*

2. LES TROUBADOURS ET LES TROUVÈRES.

La langue d'Oc ou provençale, n'eut d'existence littéraire que du IX^e au XIII^e siècle, et elle la dut aux Troubadours c'est-à-dire trouveurs (Minnesaenger). Leurs compositions furent ordinairement des chants lyriques et avaient pour sujet la gloire, l'amour et le plaisir. Le caractère léger et peu patient de leur auditoire inspira aux Troubadours des chansons courtes, des effusions soudaines du sentiment ou de l'esprit. On a conservé le nom et les œuvres de près de trois cents d'entre eux.

Les Trouvères sont les poètes qui vivaient dans la partie de la France située au nord de la Loire. Ils écrivaient dans la langue d'Oïl, qui est devenue la langue française. Clercs, pour la plupart, ils composaient des poèmes que les jongleurs apprenaient par cœur, puis chantaient ou récitaient dans les châteaux et les places publiques. Ces poèmes étaient ou de longs récits épiques, appelés d'abord *Chansons de gestes,* ou des contes plus légers de sujet et de taille, qu'on nommait généralement *Fabliaux*. Une foule de contes répétés par toutes les littératures de l'Europe moderne se trouvent déjà parmi les naïfs fabliaux de nos trouvères.

Les chansons de gestes se partagent en trois classes principales:

Le *Cycle carlovingien* tire ses sujets de l'histoire nationale, et est consacré spécialement à Charlemagne et à ses douze pairs.

Dans le *Cycle de la Table-Ronde* le trouvère cherche ses inspirations dans le sort du roi Arthur et des Bretons refoulés en Armorique.

Le *Cycle de l'antiquité* raconte les hauts faits des héros de l'antiquité. Le poème le plus connu du cycle antique est le *Roman d'Alexandre,* où fut employé pour la première fois le vers de douze syllabes ou *alexandrin.*

3. LA CHANSON DE ROLAND.

Le chef-d'œuvre du cycle carlovingien est la Chanson de Roland, la plus ancienne et incontestablement la plus belle entre toutes les chansons de gestes. Comme toute la Grèce héroïque revit dans l'Iliade et dans l'Odyssée, de même la France féodale du XI^e siècle revit dans la chanson de Roland.

L'événement qui fait le fond de ce poème, c'est-à-dire la défaite et la destruction d'une arrière-garde française dans les gorges des Pyrénées (en 778) est un fait historique et réel. Il est raconté deux fois dans Éginhard, historien de Charlemagne. Mais ce qu'Éginhard fournit à la poésie se borne à un nom et à quelques lignes: «Dans ce désastre périt Roland, préfet de la marche de Bretagne.» La poésie s'empara de cette donnée, et

en moins de trois siècles elle en tira toute une épopée. Elle modifia d'abord les faits hardiment; aux Gascons, qui avaient détruit le corps d'armée franc, adversaires d'un jour, ennemis de hasard, jugés indignes de mémoire, elle substitua l'ennemi traditionnel et national, les Sarrasins. Éginhard nous apprend que Charlemagne n'avait pu venger ses soldats massacrés : la poésie populaire n'accepta pas cette défaite sans représailles; elle voulut la venger par le sang du Sarrasin Marsile et du traître Ganelon.

La plus ancienne mention d'une chanson de Roland remonte à l'année 1066: on se rappelle qu'à la bataille de Hastings un jongleur, nommé Taillefer, pour animer les combattants, entonna la fameuse chanson de Roland.

Le poème fut composé dans la seconde moitié du onzième siècle, comme il résulte du texte même. Cependant la plus ancienne et la meilleure version que nous en ayons, celle du manuscrit d'Oxford, écrite en Angleterre, est du douzième siècle.

Les vers sont de dix syllabes avec césure après la quatrième; ils sont groupés de manière à former des tirades de longueur inégale sur une assonance, en tout quatre mille.

Le poème très peu chargé d'événements, est aisé à raconter.

«Charlemagne est depuis sept ans en Espagne, et a conquis le pays tout entier, hormis Saragosse où règne le Sarrasin Marsile. Pour éloigner le vainqueur, Marsile lui fait offrir de se soumettre, et de recevoir le baptême. Charlemagne accepte ces conditions et veut envoyer un ambassadeur à Marsile. Roland, neveu du roi propose Ganelon, son beau-père, le second mari de sa mère. Ganelon croit que Roland l'a désigné pour l'exposer à un grand péril; il jure de se venger. Il va trouver en effet Marsile, et lui dit que la retraite des Français va commencer; que Roland conduira l'arrière-garde; et qu'il sera facile de l'attaquer au passage des Pyrénées, avec des forces supérieures et de détruire son corps d'armée. Marsile et Ganelon échangent des présents et se quittent bons amis. La retraite commence. Roland, son ami Olivier, les douze pairs de France conduisent l'arrière-garde, forte de vingt mille hommes. Charlemagne est déjà en Gascogne; Roland est au col de Roncevaux. Tout à coup quatre cent mille Sarrasins fondent sur lui des hauteurs. Olivier supplie Roland de sonner du cor (Olifant) pour rappeler le roi. Roland, trop orgueilleux refuse d'invoquer du secours. Les Francs, bénis par l'archevêque Turpin, et conduits par Roland, se battent avec rage; mais ils succombent sous le nombre. Un à un, tous ont péri, sauf soixante, qui tiennent encore autour de Roland. Le comte alors se décide à sonner du cor; et Charlemagne qui l'entend, se hâte de rebrousser chemin; mais il arrivera trop tard. Les derniers Francs, Olivier, l'archevêque Turpin, tombent à leur tour, sur des monceaux d'ennemis abat-

tus par eux. Roland est demeuré seul, mais vainqueur et maître du champ de bataille; car avertis du retour de Charlemagne, les Sarrasins ont pris la fuite. Roland est sans blessure, mais il est mourant, épuisé par la fatigue du combat, et l'effort qu'il a fait en sonnant du cor. Vainement il essaye de briser son épée (Durandal). Il meurt, les yeux vers l'Espagne, les mains vers le ciel, priant Dieu pour son âme, pour Charlemagne et pour la France. L'Empereur arrive à Roncevaux; il pleure en voyant le désastre; il jure de le venger. L'armée de Marsile est poursuivie, écrasée, détruite. Le roi rentre en France, et à Aix, sa capitale. Il annonce la mort de Roland à la belle Aude, qui tombe morte en apprenant le malheur de son fiancé. Ganelon, dont le nom demeurera à jamais flétri comme un symbole de trahison, est écartelé.»

Ce qui fait la beauté de ce poème, c'est l'unité du plan, la grandeur des sentiments exprimés, le dessin énergique des situations et des caractères, la simplicité en même temps que l'éloquence du style.

4. LE ROMAN DU RENARD. — LE ROMAN DE LA ROSE.

L'esprit chevaleresque avait inspiré à la fois de courtes chansons et ces longues épopées que le moyen âge appelle chansons de gestes. L'esprit satirique, aussi ancien en France que l'esprit chevaleresque, et peut-être plus indigène, a dicté les fabliaux et d'autres petites pièces d'un caractère gai et railleur; il a inspiré aussi des poèmes étendus, dont le plus remarquable est le *Roman du Renard.*

Le vaste cycle satirique appelé Roman du Renard appartient au XIIIe siècle, du moins quant à la meilleure partie de l'œuvre et à la plus originale.

Les sources du poème sont inconnues. Il en existe des rédactions très différentes en latin, en flamand, en allemand, en français.

Tout le poème est visiblement une longue satire de la société féodale. A travers une foule d'épisodes, le fond de l'action conserve son unité : c'est la lutte, sans fin renaissante, du goupil (latin: vulpes), contre le loup. Le loup s'appelle *Isengrin.* Le goupil s'appelle *Renard*, et le succès du poème a fait substituer en français le nom propre du personnage à son nom générique. Le renard personnifie la ruse, la malice, l'hypocrisie, en un mot l'esprit vicieux aux prises avec la force brutale et la bêtise, personnifiées dans le loup. Autour des deux animaux s'agite une foule variée, image de la société du temps: *Noble* (le lion), *Brun* (l'ours), *Beaucent* (le sanglier), *Bernard* (l'âne), *Belin* (le mouton), *Tibert* (le chat), *Chanteclair* (le coq), *Couard* (le lièvre). Toutes ces bêtes se mêlent à la lutte avec leurs

passions propres, leurs vices, leurs travers, leurs faiblesses, aussi vivement marqués que dans les Fables de La Fontaine; et partout les ruses du renard triomphent de toutes les haines, déjouent toutes les colères et renversent tous les obstacles.

Il est connu que Goethe a fait revivre le Renard dans son «Reinecke Fuchs». —

La décadence de l'esprit poétique, à partir du milieu du XIII^e siècle, se manifeste dans la vogue extraordinaire obtenue par le *Roman de la Rose.*

Pour caractériser ce poème, il suffit de dire qu'il a pour sujet un songe, pour personnages des personnifications de vertus et de vices, pour héroïne une fleur. C'est de la pure allégorie. Encore si l'ouvrage était bien composé; mais le plan en est diffus, l'action lente et obscurée. Commencé par Guillaume de Loris, vers 1273, il fut continué, quarante ans plus tard, par Jean de Meung sur un tout autre plan et dans un autre esprit.

Tout ce qu'on peut dire en faveur du Roman de la Rose, c'est qu'il a des passages curieux par la hardiesse d'esprit, qui s'y déploie surtout dans le rôle de Faux-Semblant. En littérature il fut d'un mauvais exemple, parce qu'il mit l'allégorie à la mode.

5. LES GRANDES CHRONIQUES DE FRANCE. — VILLEHARDOUIN, JOINVILLE, FROISSART, COMMINES.

L'histoire a commencé, en France, par des chroniques de cloîtres, dont les plus importantes sont celles de Saint-Denis, écrites d'abord en latin, puis traduites et continuées en français jusqu'au règne de Louis XI. La collection qui en a été faite porte le titre de *Grandes Chroniques de France.*

Le plus ancien chroniqueur laïque fut *Geoffroi de Villehardouin,* né en Champagne vers 1160. Il avait pris part à la quatrième croisade, à la prise de Constantinople et à l'établissement d'un empire latin en Orient. Au lieu de confier le soin de raconter ses exploits à quelque clerc qui les eût narrés en latin, il s'avisa d'en écrire le récit lui-même en langue vulgaire et d'être son propre historien. Il mourut en 1213, à Messinople, en Thessalie, sur le fief conquis par ses armes. C'est là qu'il avait composé dans les dernières années de sa vie sa *Chronique de la Conquête de Constantinople,* œuvre profondément originale, où toutes les grandes qualités de l'auteur, sa bravoure, sa sagesse et son expérience, son esprit fin et avisé, à la fois ambitieux et prudent, semblent se retrouver dans son style, mélange singulier de fougue et de précision. Racontant les faits qu'il a vus, il est toujours exacte et sincère; mais en même temps sa manière se sent encore des procédés narratifs familiers aux chansons de gestes; les courts chapitres de son histoire

ressemblent à des couplets épiques; et son imagination émue, éloquente et pittoresque, fait de lui un poète, autant que sa véracité, son bon sens, son intelligence des faits l'élèvent au rang d'historien.

Vers la fin du XIII^e et au commencement du XIV^e siècle *Joinville* écrivit l'*Histoire du roi Saint Louis.* Né en 1224, à Joinville, près de Chalons-sur Marne, élevé à la cour du comte de Champagne, Thibaut IV, le roi-poète, Jean sire de Joinville avait vingt-quatre ans, lorsqu'il s'embarqua pour la croisade, en 1248, à la suite de saint Louis. Son dévouement, sa fidélité, son courage et son esprit le rendirent cher à ce prince, auquel il demeura étroitement attaché après leur retour en France. Toutefois il refusa de s'associer à la seconde croisade du roi, prévoyant l'issue funeste de l'expédition. Trente ans après la mort de Louis IX, la reine de France, Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel, connaissant l'étroite amitié qui avait régné entre le roi et Joinville, demanda à celui-ci d'écrire pour elle une histoire de saint Louis. Joinville obéit avec joie. Le livre fut achevé en 1308, trois ans après la mort de la reine. Jamais figure de héros et de saint ne fut plus vivement tracée, avec plus d'amour et un plus grand accent de vérité. Toutefois le style n'a pas la fermeté de celui de Villehardouin; il est parfois un peu traînant; mais cette négligence et ces caprices de la forme n'ôtent rien à la solidité du fond. Le fond est celui d'un conteur, mais sincère et véridique; incapable de raconter autre chose que les choses qu'il a «vues et ouïes», selon ses propres expressions. — Joinville mourut en 1320, à l'âge de 95 ans.

Jean le Bel de Liège a raconté les événements de la première moitié du XIV^e siècle, ceux de la seconde moitié sont racontés dans la *Chronique* de *Froissart.* Froissart est le plus grand historien du moyen âge. Lui seul en ce temps a possédé ce don rare de faire revivre une époque entière dans un tableau d'ensemble, animé, pittoresque, où l'harmonie et l'unité naissent des contrastes mêmes. Tout le XIV^e siècle est dans Froissart, avec ses vices et ses vertus, sa chevalerie batailleuse, et ses communes soulevées, ses héroïques dévouements, ses trahisons, ses forfaits, ses fêtes, ses misères, sa galanterie, ses ridicules. L'infatigable chroniqueur a tout vu, tout retenu, tout raconté. — Né à Valenciennes, en 1337, il n'avait pas vingt-cinq ans, lorsqu'il se rendit pour la première fois en Angleterre et présenta à la reine Philippe de Hainaut, femme d'Édouard III, l'histoire des quatre années qui avaient suivi la bataille de Poitiers. Alors commence sa vie voyageuse. Il visite l'Angleterre et l'Écosse, la France, l'Italie, l'Allemagne, la Hollande; partout, nouvel Hérodote, il observe, il interroge, il écoute; il rédige, et son ouvrage grossit sans cesse. Le premier livre, le plus considérable,

s'arrête en 1378; le quatrième et dernier finit à la dernière année du siècle.

Philippe de *Commines* (1445-1511) termine la chronique du moyen âge par ses *Mémoires* des règnes de Louis XI et de Charles VIII. Le grand mérite de l'œuvre de Commines est dans sa profonde originalité. L'auteur n'imite personne et ne cherche pas à faire métier d'écrivain. C'est un homme d'affaires qui dit ce qu'il a vu et explique ce qu'il a compris; aidé de sa sagacité merveilleuse et de son immense expérience, il observe, il compare, il conjecture, il devine; c'est un historien philosophe, et le plus ancien de cette espèce.

6. COUP D'ŒIL SUR LE XIVe ET LE XVe SIÈCLE.

Le XIVe siècle, en France, âge malheureux et agité, ne fut pas une ère favorable à la poésie et aux lettres. C'est une époque de transition, où de grands changements se commencent ou se préparent dans les opinions humaines, dans la science, la politique et le gouvernement. Mais les écrits qu'elle voit se produire n'ont pas une très haute valeur littéraire, à l'exception des Chroniques de Froissart, l'une des plus belles œuvres que nous ait transmises le moyen âge.

Aucun genre nouveau n'est créé dans la littérature, et les genres déjà cultivés s'appauvrissent et s'épuisent. La langue elle-même, cette langue d'oïl si bien conçue, si claire dans sa liberté de syntaxe et de construction, cette langue qui avait suffi pendant trois siècles à l'expression d'une littérature vaste et variée, commence à s'altérer au XIVe siècle. Elle oublie ou néglige ses propres règles; et en attendant qu'elle devienne le français moderne et acquière de nouvelles et éclatantes qualités, elle traverse une période de transition et de confusion grammaticale, qui pourrait s'appeler l'âge ingrat de notre langue.

En même temps, toutefois, elle s'enrichit, se développe, et par là, dans sa décadence même, elle semble se préparer aux hautes destinées qu'elle devait remplir plus tard. Le XIVe siècle est l'époque où les mots de formation dite savante commencent à entrer en foule dans notre vocabulaire. L'ancien vocabulaire devenait insuffisant à rendre une multitude d'idées nouvelles ou qui, jusque-là, ne s'étaient exprimées qu'en latin. Les traductions d'auteurs anciens qui commencent à se multiplier, accusent ces besoins nouveaux et en même temps les satisfont. Ainsi les traducteurs ont exercé, en effet, sur les destinées de la langue française une influence au moins égale à celle des auteurs originaux.

Le même XIVe siècle, qui vit la littérature française du moyen âge pencher vers son déclin, est justement l'époque où elle est traduite ou imitée dans l'Europe entière. En ce temps

les littératures nationales n'existaient pas encore; il y avait dans l'Europe chrétienne tout entière une seule littérature, pour ainsi dire, commune à tous les pays, par la ressemblance des sentiments, des idées et des mœurs, très sensible à travers la diversité des langages. Or, le foyer de cette littérature était en France, où tous les genres furent créés d'abord et cultivés, avant même qu'il y eût des poètes au-delà de nos frontières. Mais il faut tout dire: les étrangers nous dépassèrent dans la voie où d'abord ils nous suivirent. Le XIV^e^ siècle vit fleurir, surtout en Italie et en Angleterre, des poètes, des écrivains supérieurs à nos trouvères: Dante, Pétrarque, Boccace, Chaucer.

Avec le XV^e^ siècle finit la littérature du moyen âge; et déjà même un esprit nouveau pénètre dans les écrits de cette époque, où de si grandes inventions préparaient un si grand changement dans les esprits et comme un renouvellement de la face du monde. Sans être une époque très favorable à la poésie et aux lettres, le siècle fut plus fécond en bons écrivains que la période précédente. Charles d'Orléans et Villon sont deux vrais poètes: le théâtre vit naître au moins un chef-d'œuvre, Pathelin. Les Mémoires de Commines sont l'œuvre d'un génie profond et entièrement original.

Commines et Villon semblent annoncer déjà l'esprit de la Renaissance.

7. LE THÉATRE FRANÇAIS AU MOYEN AGE.

En France, comme en Grèce, comme chez la plupart des peuples, le théâtre est né du culte. Sa forme primitive avait été celle des pompes religieuses destinées à rappeler au peuple assemblé dans l'église le souvenir des principaux faits de l'histoire religieuse, particulièrement de la nativité de Jésus et de sa résurrection: Noël et Pâques étaient les deux grandes époques choisies pour ces magnifiques solennités. Là était le germe du théâtre chrétien: des *mystères* ou actions dramatiques tirées de l'Écriture sainte. Les *miracles*, autre genre de représentations qui avaient pour sujet la vie merveilleuse des saints, naquirent aussi du culte d'une façon analogue.

Cet élément hiératique se développa sous des influences étrangères. La plus puissante fut le goût traditionnel des jeux scéniques, perpétué depuis le temps des Romains parmi les populations du midi de l'Europe. L'antiquité grecque et latine avait vu croître obscurément, à côté de ses magnifiques théâtres, des amusements populaires analogues aux jeux de nos saltimbanques et de nos funambules. Ces divertissements populaires, qui exigeaient moins de frais et de préparatifs que les grandes représentations nationales, et qui d'ailleurs supposaient dans les spectateurs une culture moins parfaite et des goûts littéraires

moins raffinés, survécurent partout au théâtre classique, et se lièrent sans interruption aux jeux des chrétiens.

Le plus ancien mystère français, sans mélange de latin, est le *Mystère d'Adam* du XII^e siècle Il met en scène la chute d'Adam, la mort d'Abel et l'annonce du Messie par les prophètes. La première partie surtout a des scènes très dramatiques. Le plus célèbre mystère du quinzième siècle avait pour auteur Jean Michel; on l'appelait le *Grand Mystère*; il était divisée en trois parties (la Conception, la Passion et l'Ascension), qu'on appelait *journées*, parce qu'il fallait trois journées pour la représentation; il avait 176 actes et exigeait 400 acteurs; le comique s'y mêlait souvent au tragique. En 1402, il se forma, à Paris, pour la représentation de ce genre de pièces, une *confrérie de la Passion* avec privilège du roi Charles VI; elle donna ses représentations à l'hôpital de la Trinité jusqu'en 1548, lorsqu'un arrêt du roi Henri II les défendit dans l'intérêt de l'art mieux entendu et de la morale.

Les miracles florissaient surtout aux XIII^e et XIV^e siècles. Les plus connus sont le *Miracle de Saint-Nicolas* par Jean Bodel et le *Miracle de Théophile* par Ruteboeuf. Il existe aussi une collection très curieuse de 40 *Miracles de la Vierge.*

La tendance didactique du XIV^e siècle produisit la *moralité*, dans laquelle des personnages allégoriques développent un thème de morale. Voici le résumé très sommaire d'une moralité: Une troupe de joyeux compères, qui ont pour noms *Mange-Tout, Lasoif, Sans-Eau,* sont invités un beau jour, d'une façon fort civile, par le gros et splendide *Banquet.* Quelques dames sont de la partie, entre autres: *Friandise*, *Gourmandise* et *Luxure.* On se met à table, et tout est pour le mieux chez le meilleur des Amphitryons; mais une troupe d'ennemis viennent envahir la salle; *Lacolique, Lagoutte*, *Lajaunisse*, *Hydropisie* vous saisissent les convives à la gorge, à la jambe ou ailleurs. Les uns restent sur le carreau; les autres, tout effrayés, se jettent dans les bras de *Sobriété*, qui appelle *Remède* à son aide. *Gros-Banquet*, traduit en jugement devant *Expérience* est condamné à mort; *Ladiète* est chargée des fonctions de bourreau. Telle était en général la marche de ces petits drames. La plupart étaient plus graves; quelques-uns étaient plus badins encore.

De ces actions aux *farces*, le passage était facile; il n'était pas moins nécessaire. Les moralités toutes seules n'eussent pas longtemps captivé l'attention du peuple. Les mystères avaient cessé de le faire pleurer; il fallait bien se résoudre à le faire rire. On inventa les farces. Les clercs du parlement de Paris formaient depuis l'an 1303 une corporation sous le nom de *royaume de la Basoche*: cette société joua surtout des moralités et des farces, et se fit dans ce genre une grande renommée. La plus célèbre de toutes les farces est l'excellente pièce intitulée

l'Avocat Pathelin, le véritable chef-d'œuvre du théâtre français au moyen âge. L'intrigue n'est qu'un fil léger; mais elle est nouée avec tant de naturel, conduite avec une si admirable vérité, elle fait passer devant nous des personnages si vivants, si originaux, que cette farce est demeurée l'un des meilleurs types du vrai comique et de la bonne plaisanterie gauloise.

Du mélange de la farce avec la moralité naquit la *sottie*, genre intermédiaire où dominait la satire. Une troupe nouvelle découvrit et sut exploiter cette veine dramatique. Ce furent les *Enfants sans souci*, joyeuse réunion de jeunes Parisiens qui recommencèrent presque Aristophane, au moins par la malice et l'audace à tout dire. Leur chef s'appelait le prince des sots, mais son royaume n'était autre que le genre humain tout entier. Politique, religion, vie publique ou privée, rien n'était à l'abri de leurs attaques. Une telle liberté provoqua souvent la répression. Le roi, le parlement autorisèrent, suspendirent, prohibèrent tour à tour ces dangereuses représentations. François Ier établit la censure théâtrale et proscrivit les farces et les sotties. Une autorité plus puissante encore leur donna le coup de grâce: le goût du public les abandonna pour les *tragédies* et les *comédies* qui prétendaient imiter le théâtre antique. On touchait à la Renaissance. *Marot* fut l'un des Enfants sans souci.

8. LA RENAISSANCE.

Ce fut au quinzième et au seizième siècle, que, grâce à la découverte de l'imprimerie, aux guerres d'Italie et à la chute de l'Empire d'Orient, les lettres grecques et latines reparurent avec tout leur éclat, et, s'alliant aux inspirations des temps modernes, produisirent une des plus brillantes périodes de l'art et de la littérature, qu'on appelle la *Renaissance.* La Renaissance ne fut donc pas, comme on pourrait le croire, une reproduction servile de l'antiquité, mais bien une fusion harmonieuse des éléments de la civilisation chrétienne avec les traditions du goût et du savoir antiques.

L'Italie fut le confluent où les deux courants se joignirent. La fusion de l'esprit moderne et des souvenirs antiques y avait été simple et rapide. Aucun obstacle n'avait entravé leur union: les chefs du moyen âge, les papes, s'étaient mis à la tête du mouvement.

Il n'en fut pas ainsi de la France. Cette nation devait recevoir et combiner des éléments plus nombreux, plus divers, et souffrir, avant d'enfanter la pensée moderne, les douleurs d'une longue gestation. Ce n'est guère qu'au dix-septième siècle que fleurira en France, dans une grande littérature, la pensée longtemps agitée par les tourments de l'âge précédent. Le seizième siècle nous offre dans ses œuvres la même discordance

que dans ses factions. L'idée et la forme, la vie et la beauté y cherchent vainement à s'unir. Cette séparation, ce divorce entre la pensée inspiratrice et la forme littéraire est le trait saillant de la littérature de ce siècle. Cependant, ce n'est pas à dire qu'il n'existât alors des auteurs d'un rare talent.

Dès la fin du XV^{e} siècle, on trouve des traces d'influence classique et italienne chez quelques poètes lyriques, dont les productions présentent un mélange bizarre de formes classiques et gauloises: à côté de ballades et de rondeaux, des traductions d'Ovide, de Virgile et de Térence. Le plus caractéristique, et en même temps le plus remarquable de ces poètes de transition fut Clément *Marot* (1497—1544), poète en titre de François I^{er}. Il composa des épîtres, des élégies, des satires, des épigrammes, des ballades, qui se distinguent en général par beaucoup de grâce et des tours spirituels, lorsqu'ils ne sont pas gâtés par l'afféterie et l'indécence. S'étant rattaché à la réforme, il fit une traduction des psaumes de David qui n'était pas sans mérite pour le temps, et que les calvinistes adoptèrent pour leur culte.

Lors de l'avénement de Henri II (1548) le mouvement de la renaissance s'accentua encore. Il se forma une école d'écrivains humanistes qui se proposa de réformer systématiquement la langue et la littérature nationales. Le manifeste de cette école parut en 1549 sous le titre de *Défense et Illustration de la langue française;* il avait pour auteur Joachim du Bellay et était inspiré par le grand fanatique du classicisme, Pierre Ronsard.

Toute la réforme littéraire du XVI^{e} siècle était dans la *Défense et Illustration.*

Elle se résume en deux points essentiels: ennoblir la langue, par l'infusion des mots et des images empruntés aux langues classiques; ennoblir la poésie par l'introduction des genres usités par les anciens: au lieu de ballades ou de virelais, les poètes écriraient des odes et des élégies, au lieu de mystères et de farces, des tragédies et des comédies.

Pour joindre l'exemple au précepte, Ronsard publia, en 1550, un volume d'*Odes,* imitées de Pindare.

Le succès fut éclatant; malgré les défauts de l'œuvre, on sentit aussitôt qu'une poésie nouvelle était née. Les grands, les rois, Henri II, sa sœur Marguerite, bientôt Marie Stuart, Charles IX prodiguèrent au poète leur amitié, leur estime, et toutes les marques de leur faveur. En 1556, il avait donné les *Hymnes.* En 1572, il publia les premiers chants de sa *Franciade,* jaloux de donner un poème épique à son siècle; mais il sentit bientôt l'inanité de cette tentative qui demeura inachevée.

Lorsque Ronsard eut groupé six poètes à ses pieds, l'école nouvelle prit le nom de *Pléiade.* Tous reflètent à diverses degrés les mérites et les défauts du maître.

Ronsard mourut en 1585, entouré d'une gloire immense, et sans avoir prévu l'étonnante réaction qui devait sitôt après vouer au dédain son nom «trébuché de si haut,» selon l'expression de Boileau.

En dehors de l'école de Ronsard, bien qu'aussi sous l'influence de la Renaissance, nous trouvons encore, à cette époque Mathurin *Régnier* (1573-1613), qui écrivit des *Satires* à l'imitation d'Horace et de Juvénal, mais avec une verve toute gauloise et d'un style exempt de pédanterie. —

A ce commencement de la Renaissance se rattachent aussi quelques prosateurs distingués. En première ligne *François Rabelais* (mort vers 1553). Dans son roman *Gargantua et Pantagruel,* fondé sur un vieux roman de chevalerie, il a fait sous une forme burlesque, la critique très sérieuse des travers de l'éducation et des mœurs de son temps.

La reine *Marguerite de Navarre* (1492—1549), sœur de François I^er^, dota, sous le titre d'*Heptaméron,* la littérature de contes qui, s'ils ne sont pas originaux, ont le mérite d'être bien narrés.

Une autre lecture favorite de ce temps était l'*Amadis de Gaule,* roman de chevalerie, traduit de l'espagnol par Des Essarts.

Les idées religieuses de l'époque ont trouvé des interprètes dans *François de Sales* et dans *Calvin.*

Le mieux connu des prosateurs de la seconde moitié du XVI^e^ siècle est *Michel Montaigne.* Sous le nom d'*Essais,* Montaigne a écrit l'histoire de ses pensées et de ses opinions, sans ordre, sans plan, au hasard de sa fantaisie et des circonstances qui la poussaient d'un côté ou d'un autre. Qu'on n'espère pas s'instruire du contenu du livre par les titres des chapitres; les titres sont menteurs, et n'ont bien souvent nul rapport au vrai sujet. Montaigne parle de toutes choses: de Dieu, de religion, de politique, de poésie, des mœurs et des usages, des vertus et des vices, des costumes et des métiers. Le chapitre le plus lu des *Essais,* est celui qu'il a consacré à exposer ses vues sur l'*Institution des enfants.*

9. LE THÉATRE AU TEMPS DE LA RENAISSANCE.

Ce fut au théâtre que l'influence de la renaissance se manifesta avec le plus d'éclat.

Dans la *Défense et Illustration de la langue française,* du Bellay avait invité la nouvelle école poétique à restaurer le théâtre antique en France. Jodelle prit pour lui cette invitation. A dix-neuf ans il composa *Cléopâtre;* et comme le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, occupé par les confrères de la Passion, et tout imbu des traditions dramatiques du moyen âge, ne se prêtait guère à des représentations imitées de l'antique, il fit jouer sa

pièce (en 1552) devant le roi Henri au collège de Boncour, «*où*, dit Pasquier, *toutes les fenestres estoient tapissées d'une infinité de personnages d'honneur, et la cour si pleine d'écoliers que les portes du collège en regorgeaient.*» L'auteur et ses amis s'étaient chargés des principaux rôles.

Après la représentation de Cléopâtre, Ronsard et sa troupe de poètes emmenèrent Jodelle à Arcueil, pour célébrer son triomphe; et, dans une fête renouvelée des Grecs, lui offrirent le bouc symbolique, dont on récompensait à Athènes le vainqueur des concours tragiques.

Le triomphe de Jodelle n'eut pas de lendemain. On ne sait si *Didon,* seconde tragédie du même auteur, fut même représentée. Il dispersa dans cent efforts malheureux la verve et le talent dont la nature l'avait doué, et mourut à quarante et un ans (1573), pauvre, usé, malade, aigri.

La tragédie de Cléopâtre, imitée de Sénèque, est une œuvre fort médiocre. Toutefois elle est importante dans l'histoire littéraire; c'est une œuvre d'initiative. On y trouve tout ce qui caractérise la tragédie néo-classique, que Racine devait plus tard porter à sa perfection: peu de personnages, de longs discours, entremêlées de chœurs, des vers de douze syllabes, unité d'action et une grande régularité de composition.

L'autre tragédie de Jodelle, *Didon se sacrifiant,* offre les mêmes caractères avec plus de bonnes parties. Le défaut commun de ces deux pièces est la froideur, la monotonie.

Le vrai génie dramatique a manqué à la Renaissance. Elle a fait déclamer beaucoup de beaux vers sur la scène; elle n'a pas laissé un seul beau drame. *Robert Garnier* (1534—1590), dans sept tragédies qu'il a composées, s'est montré souvent très grand poète; mais la science du théâtre, l'art de construire une pièce animée, intéressante, et de développer une situation dramatique par la lutte des caractères opposés ou des passions contraires lui a fait défaut totalement. —

En résumé l'héritage poétique que le XVI^e^ siècle transmettait au XVII^e^, était très riche, quoique un peu mêlé. Tous les genres avaient été essayés, sinon toujours avec succès du moins avec enthousiasme. La poésie s'était enhardie aux grandes idées, aux œuvres puissantes. Le filon un peu mince de la poésie marotique s'était perdu dans un large fleuve où l'eau pure et les cailloux roulaient confusément. L'œuvre de Malherbe sera de tamiser, pour ainsi dire, et d'épurer ce courant, au risque de le rétrécir.

10. MALHERBE (1555—1628).

L'œuvre de Malherbe est un code plus qu'un poème, et, comme tout législateur, il s'attache surtout à ce qu'on doit

éviter. Il est sévère dans ses préceptes. Il proscrit en vers l'hiatus, sans circonstances atténuantes; interdit à jamais l'enjambement ou suspension, pose la césure au 6e pied de l'alexandrin, comme une sentinelle impassible, repousse dédaigneusement les rimes trop faciles: rien ne sent plus son grand poète que de rimer difficilement. Désormais plus de licence en poésie, plus d'inversions hasardées; les vers bien faits seront «beaux comme de la prose.»

La gloire de Malherbe est d'avoir connu le premier en France le sentiment et la théorie du style. La richesse était faite dans la poésie, il n'y manquait que l'ordre. Malherbe inventa le goût: c'est là sa création. Dans les matériaux confus qu'avaient entassés ses devanciers, il fit une langue noble par choix et par exclusion.

Malherbe a accordé l'instrument de la haute poésie, il a rendu possibles Corneille, Boileau et Racine.

11. L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

Lorsque le roi Henri IV, par son mariage avec Marie de Médicis, eut donné l'exemple d'une alliance étrangère, l'Italie et l'Espagne inondèrent la France de leurs productions littéraires, et, pendant la première moitié du XVIIe siècle, les écrivains français s'appliquèrent à les imiter. Malheureusement les modèles n'étaient pas tous bons: le *cultorisme,* façon emphatique d'exprimer des idées ordinaires, mis à la mode par l'Espagnol Gongora, et le *marinisme,* affectation de galanterie spirituelle, dû à l'Italien Marino, s'unirent pour gâter les lettres françaises.

Le foyer où se concentrèrent ces rayons étrangers, ce fut l'hôtel de Rambouillet. Ce célèbre salon, ouvert dès les premières années du règne de Louis XIII, exerça jusqu'au temps de la Fronde une réelle influence sur la littérature en France. Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet et sa fille Julie, plus tard duchesse de Montausier, en firent pendant quarante ans les honneurs à tout ce qu'il y avait de plus lettré dans la noblesse du royaume, et de plus poli parmi les auteurs. On y vit réunis, dans une sorte d'académie mondaine: Malherbe, Racan, Chapelain, Conrart, Pierre Corneille, Mlle de Scudéry, Balzac, Voiture, Vaugelas, et presque tous ceux des gentilshommes du temps qui prétendaient à un autre mérite que celui de la naissance et de la bravoure. Le XVIe siècle n'avait jamais su ce que c'était que la politesse des sentiments et la décence du langage; l'hôtel de Rambouillet l'apprit au siècle suivant; ce fut là son mérite et son utilité.

En rassemblant l'aristocratie et les écrivains dans le même salon, sur un pied d'égalité parfaite, il contribua beaucoup à donner aux gentilshommes le goût des choses de l'esprit; aux

lettrés, les usages du monde; et il prépara de loin cette révolution qui devait, au siècle suivant, faire d'un grand écrivain l'égal d'un duc et pair. Déjà l'on put voir à l'hôtel de Rambouillet Voiture, fils d'un marchand de vin, frayer de pair avec les plus grands seigneurs. L'esprit pour la première fois commença de tenir lieu de tout le reste. «Jamais les plaisirs de l'esprit ne furent mieux goûtés que par ces gens-là,» dit Balzac, en traçant le portrait de l'hôtel de Rambouillet.

L'Hôtel de Rambouillet était donc une école de politesse, de bon ton, de décence et de savoir, en même temps que de bel esprit, de pruderie et de pédantisme. Les femmes y dominaient par la grâce et la recherche du beau langage; les plus distinguées étaient désignées sous le nom de *Précieuses,* titre dont on se faisait gloire d'abord; mais il y eut bientôt à Paris et en province des salons où l'on imita, en les exagérant, le ton et les défauts du salon de Rambouillet; c'est pourquoi Molière fit ses Précieuses ridicules (1659), où il vouait à la risée publique les grandes phrases de romans, les tournures empoulées que ces dames affectaient d'employer; et c'est ainsi que le nom de Précieuses devint une injure.

Mais les contemporains ne confondirent jamais ces salons *précieux* avec l'hôtel de Rambouillet, dont ils étaient tout au plus la parodie; et Saint-Simon, vers la fin du siècle, rendait encore justice à cette célèbre maison en écrivant ces lignes: «L'hôtel de Rambouillet était dans Paris une espèce d'Académie de beaux esprits, de galanterie, de vertu et de science; le rendez-vous de tout ce qui était le plus distingué en condition et en mérite; un tribunal avec qui il fallait compter, et dont la décision avait un grand poids, dans le monde, sur la conduite et sur la réputation des personnes de la cour et du grand monde autant que sur les ouvrages qui s'y portaient à l'examen.»

12. FONDATION DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1635).

Ce corps illustre naquit officiellement au mois de janvier 1635. Depuis six ans un petit groupe de lettrés se réunissaient sans bruit chez l'un d'eux, Valentin Conrart. Le cardinal de Richelieu ayant connu ces réunions, désira leur donner un caractère officiel, et fit demander aux amis de Conrart «s'ils ne voudraient point faire un corps et s'assembler régulièrement et sous une autorité publique.» Ils acceptèrent, non sans hésitation, sur les instances de l'un d'eux, Chapelain, tout dévoué au cardinal. L'*Académie française* était créée. Dès l'origine, le nombre des académiciens fut fixé à quarante, et la direction donnée à un président, aidé d'un secrétaire. Louis XIII approuva ses statuts le 29 janvier 1635.

Il avait été convenu que l'Académie s'occuperait d'épurer

la langue, et d'en fixer le bon usage en publiant un *Dictionnaire*, une *Grammaire*, une *Rhétorique*, une *Poétique*. Le Dictionnaire seul a paru; la première édition vit le jour en 1694, la septième a été publiée en 1878. La Grammaire de Régnier-Desmarais (1705), secrétaire perpétuel de l'Académie, a été approuvé par elle, mais n'est point l'œuvre de l'Académie. La Rhétorique et la Poétique n'ont pas été faites. Appelée ainsi à maintenir le bon état de la langue française, l'Académie, à l'origine société de grammairiens et de philologues, devait incidemment juger les œuvres des écrivains qui lui soumettraient leurs écrits. C'est ainsi que Chapelain dès 1637, sur l'ordre de Richelieu, rédigea les *Sentiments de l'Académie sur le Cid*, critique modérée dans la forme, mais étroite et injuste au fond, de ce chef-d'œuvre de Corneille.

L'Académie française est devenue de plus en plus l'illustre récompense des gens de lettres et des lettrés. Cependant, les premiers académiciens n'étaient pas tous de grands écrivains, de même que plusieurs de nos plus grands écrivains du XVII[e] siècle, surtout parmi les prosateurs, n'en firent point partie : dans ce nombre citons Descartes, qui vivait à l'étranger; Pascal, écarté par sa vie retirée; Molière, exclu comme comédien; La Rochefoucauld, qui paraît avoir repoussé cet honneur.

13. CORNEILLE (1606—1684).

Le XVII[e] siècle est l'époque où ont fleuri tous les écrivains que l'on a coutume d'appeler *classiques*. Un écrivain classique est celui qu'on étudie particulièrement dans les classes. Mais quels sont les auteurs qui ont mérité cet honneur d'être préférés, en petit nombre, à tant d'autres pour former le fond solide et permanent de l'éducation littéraire et morale de la jeunesse? Ce sont ceux qui ont paru, au jugement de la postérité, les plus propres à développer d'une façon générale l'intelligence et le goût de tous. Parmi les écrivains du XVII[e] siècle à qui appartient ce glorieux titre il faut placer au premier rang Pierre Corneille.

Corneille naquit à Rouen en 1606, et, après avoir fait de bonnes études chez les Jésuites, se fit recevoir avocat. Il n'exerça que peu de temps cette profession, pour laquelle il n'avait aucun goût, et prit bientôt la résolution d'écrire des pièces de théâtre. Il débuta par des comédies qui furent bien accueillies du public. Ce succès encouragea Corneille; il vint s'établir à Paris et fut présenté au cardinal de Richelieu. Ce grand homme d'État aimait fort la littérature, et composait des comédies à ses moments perdus. Corneille fut admis au nombre des écrivains dont le cardinal aimait à s'entourer. Mais le nouveau venu ignorait l'art de la flatterie : il ne dissimula point que les essais litté-

raires du ministre lui paraissaient médiorces. Richelieu fut irrité de cette franchise et conçut un vif ressentiment contre le poète.

Quelque temps après, en 1636, Corneille fit représenter la tragédie du Cid, dont le sujet était emprunté à un poète espagnol. Le public témoigna une admiration qui allait jusqu'à l'enthousiasme; en vain plusieurs auteurs, jaloux de ce grand succès et encouragés par Richelieu, dirigèrent contre ce chef-d'œuvre de mesquines et impuissantes critiques. Le nom de Corneille devint célèbre et, d'un bout de la France à l'autre, le proverbe «beau comme le Cid» se répandit. Trois autres tragédies, Horace, Cinna, Polyeucte, et une comédie, le Menteur, prouvèrent que le génie du poète avait des ressources qu'on ne soupçonnait pas.

La perfection du style, l'élévation des pensées, la noblesse des caractères, tels sont les principaux mérites des pièces de celui qui fut appelé de son vivant même «le grand Corneille.» Le roi Louis XIV voulut montrer qu'il partageait les sentiments de la France entière à l'égard du grand poète: il lui accorda une pension annuelle, afin de le mettre à l'abri de la misère. Corneille fut peut-être plus sensible encore à un hommage de genre tout différent que le public du théâtre où l'on jouait ses pièces lui rendit certain soir. Étant entré dans la salle pour assister à une représentation, il fut reconnu par quelques spectateurs. Son nom vole aussitôt de bouche en bouche, le prince de Condé et beaucoup de seigneurs qui se trouvaient présents se lèvent pour le saluer, de longs applaudissements éclatent de toutes parts, et les acteurs sont obligés de suspendre pendant plusieurs minutes la représentation, pour laisser à l'enthousiasme général le temps de se calmer.

Malheureusement, ce jour de triomphe fut expié cruellement par Corneille. Dans les dernières années de sa longue vie, son génie épuisé ne donna plus que des productions indignes de lui-même. Les ennemis du grand homme profitèrent de ces défaillances, que l'âge rendait excusables, pour se déchaîner contre lui avec fureur et lui faire payer la rançon des éclatants succès d'autrefois. On exalta à ses dépens le jeune Racine, nouveau Sophocle qui venait ravir la palme à cet autre Eschyle, et dont la gloire alors dans tout son éclat, rendait plus sensible le déclin de Corneille. Accablé de douleur, désespéré de l'échec successif de plusieurs pièces, réduit à la misère, privé même de la pension du roi, qui ne lui fut rendu qu'à la sollicitation d'un de ses amis, l'immortel auteur du Cid et de Polyeucte s'éteignit en maudissant l'ingratitude de ses compatriotes.

La postérité lui a rendu justice en inscrivant son nom à côté de ceux des plus nobles poètes de tous les temps. Tant qu'il y aura des hommes pour parler ou comprendre la langue française, on ne se lassera pas d'admirer ces modèles d'honneur chevaleresque et de courage, de patriotisme, de grandeur d'âme,

de foi religieuse, que le grand Corneille a fait passer sous nos yeux dans le Cid, dans Horace, dans Cinna et dans Polyeucte.

Une illustre femme du dix-septième siècle, madame de Sévigné, qui resta fidèle jusqu'au dernier jour à son admiration pour Corneille qu'elle préférait infiniment à Racine, écrivait à sa fille: «Vive notre vieil ami Corneille! Pardonnons-lui de mauvais vers en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent: ce sont des traits de maître inimitables.»

Corneille, si grand, si élevé, quand il faisait parler des Romains, était ennuyeux et maussade en société. Il avait une timidité gauche, un extérieur commun et négligé, une paresse invincible à soutenir la conversation. Il ne parla jamais bien sa langue, sa prononciation n'était pas nette, et il ne savait ni réciter ses vers, ni lire son écriture. Le grand Condé disait: «Il ne faut entendre Corneille qu'au théâtre.» Corneille écrivait lui-même:

«J'ai la plume féconde et la bouche stérile;
Bon galant au théâtre et fort mauvais en ville:
L'on ne peut rarement m'écouter sans ennui,
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.»

Ces défauts nuisirent à ses succès dans le monde et aux progrès de sa fortune. Il ne fut jamais recherché des grands seigneurs: l'air de la cour ne lui convenait pas. Sa rudesse apparente donnait au premier abord une mauvaise opinion de son caractère; au fond, c'était le cœur le plus doux, le plus confiant qu'il fût possible de trouver.

13 LE CID.

Don Rodrigue (surnommé bientôt le Cid, ou Seigneur) aime Chimène, fille de don Gomès, comte de Gormas, et il en est aimé. Don Diègue, père de Rodrigue, au sortir d'un conseil où il a été nommé gouverneur du prince royal, vient demander à don Gomès la main de Chimène pour son fils. Don Gomès, irrité de se voir enlever par don Diègue l'emploi qu'il désirait pour lui-même, refuse son consentement, insulte le vieillard et lui donne un soufflet. Diègue met l'épée à la main, mais il est aussitôt désarmé par son adversaire. Rodrigue, chargé de la vengeance de son père, provoque le père de Chimène et le tue. Chimène, malgré son amour, va demander vengeance au roi. Pendant qu'elle poursuit sa demande, Rodrigue sauve Séville menacée par les Maures. Le roi ne peut punir le héros qui vient de lui rendre un pareil service. Chimène alors promet sa main au chevalier quel qu'il soit qui lui rapportera la tête de Rodrigue. Don Sanche, rival de Rodrigue, s'offre pour venger Chimène: le roi permet le combat. Sanche vaincu et épargné par Rodrigue vient apporter son épée aux pieds de Chimène, qui, à sa vue, s'imaginant que Rodrigue a été tué, laisse éclater son amour avec sa douleur. Le roi, suivi de toute la cour, vient lui apprendre que Rodrigue est vivant et décide qu'elle devra épouser le héros qu'elle n'a pas cessé d'aimer.

15. HORACE.

La tragédie d'*Horace* est tirée d'un récit de Tite Live.

Albe et Rome sont en guerre. Pour épargner à deux peuples longtemps amis, unis l'un à l'autre par de nombreux liens de parenté et d'alliance, les déchirements d'une guerre presque civile, il a été convenu que chacune des deux villes rivales remettrait sa cause aux mains de trois de ses guerriers, et que celle dont les champions seraient vaincus, accepterait la décision de la fortune, et se soumettrait sans résistance aux vainqueurs.

Le Romain Horace a épousé une Albaine, Sabine; Camille, sœur d'Horace, est fiancée à Curiace, frère de Sabine. Rome a choisi pour ses défenseurs Horace et ses deux frères; aux trois Horaces, Albe oppose les trois Curiaces. Malgré les larmes de Sabine et de Camille, Horace et Curiace s'apprêtent à faire leur devoir. Horace est heureux de faire à sa patrie un sacrifice dont peu de héros seraient capables; Curiace ne renonce pas sans douleur au bonheur qu'il a vu si près de lui.

Une Romaine, Julie, vient annoncer à Camille, à Sabine et au père d'Horace le résultat du combat. Deux Horaces sont morts; le troisième, le mari de Sabine, est en fuite; les trois Curiaces sont blessés, mais vivants. A cette nouvelle, le vieil Horace s'indigne. Son fils devait au moins mourir, s'il ne pouvait vaincre; mais fuir, mais abandonner la cause de sa patrie, et renoncer à combattre, si inégal que fût le combat, c'est une trahison. A la colère patriotique du vieillard succèdent les transports d'une joie sublime, lorsque Valère, envoyé par le roi Tullus, lui apprend que Julie s'est trop hâtée, qu'elle n'a vu que la moitié de l'affaire, que la fuite d'Horace était une feinte, qu'il est revenu sur ses ennemis, et que les trois Curiaces sont tombés l'un après l'autre sous ses coups. Cette joie n'est pas de longue durée. Camille, désespérée de la mort de son amant, se porte à la rencontre de son frère; elle le brave, l'insulte, maudit sa victoire et Rome à qui Curiace vient d'être immolé. Horace, hors de lui, la frappe de son épée, et par ce fratricide, à peine revenu du combat, il retombe dans un nouveau péril. Valère, amant rebuté de Camille, veut la venger, et se fait l'accusateur du meurtrier devant le roi Tullus. Horace ne se défend pas. C'est le vieil Horace qui plaide la cause de son fils et qui la gagne.

16. POLYEUCTE.

Félix, gouverneur d'Arménie, a donné sa fille Pauline en mariage à Polyeucte, seigneur arménien, dont le crédit peut consolider sa fortune. Pauline aimait Sévère, général romain, et elle n'a cédé qu'à regret aux ordres de son père.

Des édits cruels prescrivent au gouverneur de mettre à mort les chrétiens. Polyeucte, converti par son ami Néarque, se fait chrétien et brise publiquement les images des faux dieux. Cependant Sévère, qu'on croyait mort, arrive en Arménie; il jouit de la faveur de l'empereur Décie. Félix effrayé fait arrêter Polyeucte. Pauline veut sauver l'époux qu'elle n'aime pas; Sévère unit ses efforts à ceux de Pauline pour apaiser Félix. Ce vil

ambitieux ne voit dans cette générosité qu'un piège, et se hâte de perdre son gendre pour conserver sa place. Polyeucte persiste à confesser sa foi; il meurt martyr; sa mort achète la conversion de Pauline et de Félix, et arrache l'admiration de Sévère.

17. DESCARTES (1596—1650). — PASCAL (1623—1662).

Une année après le Cid, en 1637, parut un ouvrage qui révélait dans la prose des qualités semblables à celles que la poésie avait acquises par Malherbe et Corneille: c'est le *Discours de la Méthode* de *Descartes*. L'auteur y traitait de la métaphysique dans un style qui, par sa clarté, sa précision et son heureux choix de termes et d'expressions, devint un modèle pour ceux qui, dans la suite, écrivirent sur des matières philosophiques. Pascal et Fénelon furent de son école.

Blaise Pascal naquit à Clermont-Ferrand, en 1623, et mourut à Paris en 1662, après avoir étonné son siècle par son éloquence, par ses découvertes scientifiques, par la profondeur de sa philosophie et par l'exaltation de sa foi.

Il était doué d'un génie extraordinaire. Dès son enfance, il montra un goût et des dispositions prodigieuses pour les mathématiques. Il avait à peine douze ans lorsque son père le surprit un jour occupé à tracer des lignes sur les murailles de sa chambre. Il lui demanda ce qu'il faisait. — «Je cherche, dit-il, ce que valent les trois ouvertures de cette figure.» C'était un triangle. L'enfant cherchait la valeur des trois angles, et il la trouvait égale à celle de deux angles droits, en suivant la même voie qu'avait suivie Euclide. Il trouva par lui-même, sans livres, les trente-deux premières propositions d'Euclide, et, admis aux conférences des savants, il composa à seize ans un *Traité des sections coniques;* il inventa, à dix-neuf ans, une machine pour calculer. Il répéta les expériences de Torricelli sur la pesanteur de l'air et en précisa les résultats. Ainsi vivait-il, poursuivant une carrière de géomètre comme on en voit à peine quelques-uns dans la suite des siècles, quand un accident qui lui arriva changea le cours de ses pensées.

En 1654, il passait en voiture sur le pont de Neuilly, ses chevaux s'emportèrent et se précipitèrent dans le fleuve. Pascal éprouva une secousse tellement vive, et sa puissante imagination fut si frappée de l'image de la mort, qu'il réfléchit désormais constamment à la fragilité de la vie humaine. Il se retira du monde, il alla vivre à Port-Royal, parmi les Jansénistes, dont la piété austère agit beaucoup sur son esprit. Deux ans après, il écrivit les fameuses lettres connues sous le nom de *Provinciales,* composées avec une ironie et une éloquence incomparables.

Les dernières années de la courte existence de Pascal furent une longue et continuelle torture, supportée avec une constance

héroïque. Uniquement préoccupé de son salut et du soin des pauvres, qu'il parle, qu'il prie, qu'il écrive, qu'il s'entretienne avec ses amis, il n'a plus qu'une pensée: l'avenir de l'homme au delà de ce monde, la façon de s'y préparer, et le néant de tout le reste.

Et, comme on s'accorde à louer la force merveilleuse qu'il a reçue du Ciel pour pénétrer les esprits et pour remuer les cœurs, il entreprend son grand ouvrage, les *Pensées,* afin de conduire au repos de la foi ceux qui languissent dans le monde ou, ce qui à ses yeux est pis, qui s'y trouvent heureux. La mort ne lui laissa pas le temps de l'achever. Mais les débris épars qui en existent suffisent pour assurer à leur auteur l'admiration de la postérité.

Descartes et Pascal sont considérés aujourd'hui comme les fondateurs de la prose française. «Descartes l'a trouvée, dit M. Cousin, et Pascal l'a fixée; c'est d'eux que notre prose a reçu d'abord les qualités qui désormais la constituent, et qu'elle doit garder sous peine de périr.»

18. LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

On peut commencer vers 1660 une nouvelle période littéraire du XVII[e] siècle. Cette époque s'est appelée particulièrement le siècle de Louis XIV, du nom du roi qui a exercé sur les écrivains de son temps une influence indirecte, mais réelle, et a contribué à leur donner à tous un caractère commun, qui est la marque propre de cette époque féconde en chefs-d'œuvres. Alors *Molière* écrit ses comédies; *Racine* ses tragédies; *Boileau* ses satires, ses épîtres, son Art poétique; *La Fontaine* ses fables; *Retz* écrit ses Mémoires; *La Rochefoucauld,* ses Maximes; *Bossuet* prononce ses sermons et ses oraisons funèbres, écrit le Discours sur l'Histoire universelle; *Bourdaloue* monte après Bossuet dans la chaire chrétienne; *Fénelon* écrit le Traité de l'existence de Dieu et le Télémaque. *Madame de Sévigné* nous conserve dans ses lettres la chronique de cette société brillante et ingénieuse; et *La Bruyère* en trace dans les Caractères la plus fine satire. Tant de merveilles ont vu le jour en moins de trente années! Tel est en effet le bonheur propre aux grandes époques classiques et telle est même une des marques qui les distinguent: les chefs-d'œuvres s'y accumulent. Il a fallu le long travail des siècles pour préparer cette moisson; mais l'heure venue, tous les épis germent ensemble. On l'a vu dans Athènes, au temps de Périclès; à Rome, au temps de César et d'Auguste; en France, au temps de Louis XIV.

19. RACINE (1639—1699).

Jean Racine, né en 1639 à la Ferté-Milon, fit ses études chez les solitaires de Port-Royal, où il apprit à connaître et à

goûter la littérature grecque. Destiné tour à tour par sa famille à l'administration et à l'Eglise, il ne put résister à sa passion pour la poésie; et son ami Molière lui ouvrit l'accès du théâtre. Ses débuts furent les *Frères ennemis* (1664) et *Alexandre* (1665). Puis le génie du poète se révéla dans une suite de chefs-d'œuvre: *Andromaque* (1667), *Britannicus* (1669), *Bérénice* (1670), *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1673), *Iphigénie en Aulide* (1674) et *Phèdre* (1677), que fit tomber une cabale de cour.

Cet échec immérité, joint au pieux souvenir des sentiments chrétiens de son enfance, détermina Racine à quitter le théâtre. Il se maria, se livra à l'éducation de ses enfants, fut fait avec Boileau historiographe du roi, et tâcha de prendre au sérieux cette charge impossible. Enfin, après douze ans de silence, le poète déploya de nouveau son génie, et le montra au moins égal à son passé dans une sphère différente.

Mme de Maintenon pria Racine de composer pour les demoiselles de Saint-Cyr «quelque espèce de poème moral ou historique, dont l'amour fût entièrement banni.» Cette demande a valu à la littérature française la délicieuse élégie tragique d'*Esther* (1686). Racine a réalisé fort habilement dans Esther l'alliance, nouvelle sur la scène française, de la poésie lyrique et du drame. Les jeunes compagnes de la reine forment un chœur intéressé à l'action. Qu'elles déplorent la ruine de Sion, ou qu'elles célèbrent la fin de la captivité, leurs chants étincellent de beautés. C'est le chef-d'œuvre lyrique du XVII^e^ siècle. Le succès éclatant de cette pièce inspira au poète un autre chef-d'œuvre puisé à la même source, *Athalie* (1691); mais le succès ne fut pas le même. Boileau seul protesta contre l'indifférence et le dédain du public. «C'est votre plus bel ouvrage,» disait-il à Racine. L'opinion générale ne revint de son erreur qu'après la mort du poète.

Un procès que Racine avait perdu lui inspira, en 1668, une poétique vengeance: il se moqua des juges et des avocats, dans son amusante comédie des *Plaideurs,* imitée des *Guêpes* d'Aristophane: ce fut sa seule infidélité à la muse tragique. En prose, Racine avait écrit une *Histoire du règne de Louis XIV:* elle a péri dans un incendie; on n'en a conservé qu'un fragment. On a encore de lui: l'*Abrégé de l'histoire de Port-Royal* (1693); des *Discours académiques*, dont l'un renferme l'*Éloge de Pierre Corneille,* enfin des *Lettres*, qui font connaître d'une manière intime la vie privée de l'auteur et les sentiments réels qui l'animaient.

Chez Racine, le ressort dramatique n'est plus l'admiration, mais l'attendrissement. Le poète nous élève moins; il nous replie sur nous-mêmes. L'art gagne en vérité ce qu'il perd en hauteur. N'attendez même pas les commotions violentes du pathétique. Les artistes anciens les dédaignaient dans l'intérêt

de la beauté: Racine les évitera au nom des convenances. Ses effets seront mesurés à la délicatesse d'une cour sensible aux nuances les plus légères.

Racine réunissait tous les avantages propres à le faire briller dans le monde. Sa taille, sans être grande, était bien prise; sa figure, noble et belle, ressemblait à celle de Louis XIV; le son de sa voix était agréable, ses manières distinguées. A ces avantages extérieurs il joignait l'aisance, la finesse, la grâce des plus grands seigneurs de Versailles, un art infini pour louer et pour plaire, s'oubliant toujours lui-même dans la conversation, et ne s'occupant qu'à faire briller les autres. Louis XIV le traitait avec une faveur marquée, et le faisait coucher dans sa chambre, quand il était malade. Il aimait surtout à l'entendre lire et déclamer.

A la maison Racine était le meilleur des maris, le meilleur des pères: «Il était de tous nos jeux, dit son fils. Dans nos processions, mes sœurs étaient le clergé, j'étais le curé et mon père chantant avec nous, portait la croix.» Un jour que Racine était venu de Versailles à Paris pour voir sa famille, un écuyer du duc de Bourbon arriva et lui dit qu'on l'attendait à dîner à l'hôtel de Condé. Il exprima le regret de ne pouvoir accepter cette flatteuse invitation. «Il y a plus de huit jours, dit-il, que je n'ai vu ma femme et mes enfants, qui se font une fète de manger avec moi une très belle carpe, je ne puis me dispenser de dîner avec eux.»

L'extrême sensibilité qui avait fait le génie de Racine fit aussi son malheur: il mourut de douleur d'avoir déplu à Louis XIV. A la demande de Mme de Maintenon, il avait rédigé un mémoire qui avait pour but de soulager la misère du peuple. Louis XIV surprit ce mémoire entre les mains de Mme de Maintenon. «Parce qu'il sait faire des vers, s'écria-t-il, croit-il tout savoir? et, parce qu'il est grand poète, veut-il être ministre?» Ce mot cruel frappa Racine au cœur. Accablé de chagrin par la disgrâce qu'il venait d'éprouver, il languit un an encore et mourut en 1699.

20. ESTHER.

La Juive Esther a été choisie entre mille rivales pour devenir l'épouse d'Assuérus. Par les conseils de Mardochée, son oncle, elle a caché au roi son origine et sa race. Fidèle au Dieu d'Abraham, elle l'adore en secret; elle a réuni autour d'elle de jeunes Israélites qu'elle instruit dans la loi du Seigneur, et au milieu desquelles elle pleure en liberté les malheurs de Jérusalem. De nouvelles infortunes menacent le peuple de Dieu. Un ennemi d'Israël, l'Amalécite Aman, a arraché au roi un édit qui voue à la mort les Juifs dispersés dans l'empire. Esther seule peut sauver ses frères. Elle se présente devant Assuérus; elle sollicite et obtient la faveur de recevoir le roi à sa table. Aman assistera au festin. C'est en présence du persécuteur

des Juifs, qu'elle se jette aux pieds du roi, lui avoue qu'elle est Juive, et implore la grâce de son peuple. Touché des larmes de la reine, éclairé sur les sinistres projets de son favori, Assuérus envoie Aman au gibet préparé pour Mardochée, retire l'édit de proscription, et met fin à la captivité des Juifs.

21. ATHALIE.

Le sujet d'*Athalie* est tiré de la Bible, au quatrième livre des *Rois*. Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, rois d'Israël, avait épousé Joram, roi de Juda. Leur fils Ochozias ne régna qu'un an. A sa mort Athalie massacra les enfants d'Ochosias, ses petits-fils, pour s'emparer du trône de Juda. Un seul de ces enfants, Joas, échappa à sa cruauté et fut élevé secrètement dans le temple par Josabeth, femme du grand prêtre.

La tragédie de Racine a pour objet la lutte du pouvoir contre le droit, de l'usurpation contre la légimité, de l'impiété contre Dieu. Athalie, effrayée par un songe, entre dans le temple des Juifs; elle y voit un enfant semblable à celui qu'un rêve prophétique lui a montré comme son ennemi; c'est Joas. Elle veut savoir qui il est, le voir, l'interroger; elle veut que le grand prêtre le remette entre ses mains. Joas arme secrètement tous les prêtres, tous les lévites, et quand la reine, attirée par une promesse équivoque, se présente pour s'emparer des trésors du temple et de l'enfant qui l'épouvante, les prêtres révoltés la saisissent, l'entraînent et l'égorgent au nom du jeune Joas, qu'ils proclament roi de Juda, et héritier légitime de son père Ochosias.

22. PARALLÈLE DE CORNEILLE ET DE RACINE.

Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées; Racine se conforme aux nôtres: celui-là peint les hommes comme ils devraient être; celui-ci les peint tels qu'ils sont.

Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire et de ce que l'on doit même imiter; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même: l'un élève, étonne, maîtrise, instruit; l'autre plaît, remue, touche, pénètre.

Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison est manié par le premier; et, par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion: ce sont dans celui-là des maximes, des règles, des préceptes; et dans celui-ci du goût et des sentiments.

L'on est plus occupé aux pièces de Corneille; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine: Corneille est plus moral, Racine plus naturel; il semble que l'un imite Sophocle, et que l'autre doit plus à Euripide. *La Bruyère.*

23. MOLIÈRE (1622—1673).

Ce grand homme dont la gloire est égale, sinon supérieure à celle de Corneille et de Racine, naquit à Paris en 1622. Il

fit au collège de Clermont des études complètes et fortes. Son père le destinait à la profession d'avocat. Mais à 23 ans, la vocation du théâtre l'entraîna dans une troupe d'acteurs de mérite, dont il devint bientôt le chef, et avec lesquels il joua sans succès à Paris et plus heureusement en province pendant douze années. En se faisant comédien, il quitta son nom de famille (Poquelin) et prit le pseudonyme de Molière.

Il joua d'abord dans des pièces comiques, composées par des auteurs sans talent. Mais bientôt, indigné de la platitude de ces farces grossières, il eut l'idée d'écrire lui-même les comédies qu'il représenterait ensuite sur la scène. Outre plusieurs petites farces, en partie perdues, il composa et fit jouer à Lyon l'*Etourdi,* pièce imitée de l'italien; mais son imitation, faite de verve, écrite dans un style étincelant de gaieté, de fraîcheur et de poésie, a la valeur d'un original.

L'accueil bienveillant que ses premiers essais trouvèrent auprès du public stimula son génie. Il revint à Paris et fut admis, en 1658, à l'honneur de jouer devant la cour. Depuis lors, sa réputation ne cessa de grandir jusqu'à 1673, année de sa mort, et la faveur que Louis XIV lui témoigna ouvertement le protégea contre les attaques de ses ennemis. Molière, en effet, avait déclaré une guerre implacable aux ridicules et aux vices de son temps. Si la protection du roi lui avait fait défaut, il n'aurait pas pu, sans doute, parler si librement. Tous ceux dont il raillait les travers se seraient réunis pour étouffer la voix du poète. Que de gens, en effet, devaient se sentir blessés par les traits de sa verve satirique.

Les hypocrites et les faux dévots dont la piété menteuse n'est qu'un masque, pouvaient-ils ne pas se reconnaître dans *Tartuffe,* les hommes cupides dans l'*Avare,* les coquettes dans la Célimène du *Misanthrope,* les sots qui ne savent pas se contenter de leur condition, dans le *Bourgois gentilhomme?* Outre ces chefs-d'œuvre, Molière composa encore les *Femmes savantes* et les *Précieuses ridicules,* où il se moque des femmes qui font étalage de science et de bel esprit, ou bien qui affectent de ne pas parler comme tout le monde.

Toutes ces comédies sont semées de traits heureux et de remarques profondes. Les ridicules qu'elles dépeignent sont de tous les temps; c'est ce qui fait que les œuvres de Molière paraissent toujours aussi jeunes.

Cet homme, qui depuis deux siècles règne en maître sur la scène comique, écrivain dont la verve intarissable a soulevé tant de joyeux éclats de rire, eut pourtant une vie triste. Il n'était pas gai et méditait sans cesse. Boileau l'appelait «le contemplateur.» L'auteur des Satires n'en professait pas moins pour le génie de Molière une respectueuse admiration. Louis XIV lui demandant un jour quel était le plus grand écrivain de son

règne: «C'est Molière, sire,» répondit-il. La postérité a ratifié ce jugement.

Jusqu'à la fin de sa vie, pénétré de l'amour de son art, Molière ne cessa de jouer lui-même les pièces qu'il composait et de les jouer en excellent comédien. Sa physionomie expressive et mobile rendait aisément toutes les nuances du sérieux ou du comique, tandis que son âme tendre et mélancolique conservait hors de la scène une teinte de taciturnité. Il mourut, comme un général, sur son champ de bataille, en 1673. Il était malade; on voulait qu'il se reposât: «Comment voulez-vous que je fasse? répondit-il, il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre; que feront-ils si je ne joue pas?» Et il alla jouer le *Malade imaginaire,* dernière pièce du fécond auteur. Une hémorrhagie, qu'on ne put arrêter, se déclara au moment où, sous le costume d'Argan, il prononçait dans la cérémonie le mot *juro;* on fut obligé de l'emporter hors du théâtre, et il mourut le même jour à dix heures du soir, étouffé par le sang qui s'échappa de sa poitrine déchirée.

24. LE MISANTHROPE.

Alceste est le plus loyal et le plus droit des hommes. Une seule vertu lui manque, l'indulgence. La sagesse bourrue ne pardonne rien à la faiblesse humaine. Un compliment banal, une concession aux usages du monde, en voilà assez pour qu'il crie au mensonge, à la trahison. A la mauvaise humeur d'Alceste Molière oppose l'esprit accommodant de Philinte. On a critiqué ce personnage optimiste. Il porte peut-être trop loin la complaisance, il est trop constamment satisfait; mais Molière ne le donne pas comme un exemple à suivre: c'est un caractère, ce n'est pas un modèle. Alceste est épris d'une coquette. La sincère Éliante mériterait bien mieux son amour: c'est Célimène qu'il aime, en dépit de lui-même. L'indignation d'Alceste est souvent justifiée par les vices de la société au milieu de laquelle il vit: l'hypocrisie, la méchanceté doucereuse de la prude Arsinoé, la fatuité des marquis, la vanité du poète de cour, et surtout la coquetterie perfide de Célimène sont bien faites pour blesser profondément un homme de sens et de cœur. Aussi Alceste n'est-il ridicule que par instants, et quand la violence de ses emportements contraste trop fortement avec la futilité des causes qui les provoquent. Que Philinte ait loué de mauvais vers, ou que des juges corrompus aient rendu un arrêt inique, le misanthrope ne fait pas de distinction; il éclate, il peste, il se déclare résolu à fuir la société, à se tirer de ce coupe-gorge, oubliant qu'il y aurait peu de mérite à aimer les hommes, s'ils étaient parfaits, et que la plus rare et la plus difficile des vertus, la charité, consiste justement à les chérir malgré leurs défauts.

25. L'AVARE.

Harpagon n'aime rien au monde que lui-même et ses écus. Uniquement occupé de garder et d'accroître son bien, il ne voit dans ses enfants

que des ennemis, des espions domestiques. Par un juste retour, sa fille Élise et son fils Cléante n'ont pour lui ni tendresse, ni respect. Livrés à eux-mêmes, sans guide et sans conseil, ils se laissent aller aux actions les plus coupables. Élise autorise l'homme qu'elle aime à s'introduire sous un déguisement dans la maison paternelle, et Cléante se ruine à l'avance par des emprunts usuraires. Harpagon se met en tête de les établir. De leurs inclinations, de leurs goûts, il s'inquiète fort peu: pour son fils, il a fait choix d'une veuve; il destine sa fille au seigneur Anselme, un homme mûr, prudent et sage, qui n'a pas moins de cinquante ans; il compte épouser lui-même une jeune fille pauvre du voisinage, dont la beauté l'a charmé, et qui apportera en ménage, à défaut d'argent comptant, mille qualités précieuses, particulièrement l'habitude de la frugalité et de l'économie. Il découvre que son fils est amoureux de cette jeune fille; peu lui importe; il est bien déterminé à la lui disputer. Mais un accident, une catastrophe qui l'atteint dans ce qu'il a de plus cher, lui fait oublier pour un moment ses beaux projets. Son trésor, une cassette contenant dix mille écus, a disparu. Il veut faire arrêter la ville et les faubourgs. L'interrogatoire auquel est soumis le faux intendant Valère, l'amant déguisé d'Élise, amène les plus plaisants malentendus. Valère finit par se nommer. Il se trouve qu'il est le fils du seigneur Anselme, et le frère de cette aimable Marianne recherchée concurremment par Harpagon et par son fils. Cette découverte inattendue termine tous les embarras et résout toutes les difficultés. Valère épousera Élise, et Cléante Marianne; Harpagon auquel on a rendu sa cassette, consent à tout, pourvu que pour les noces on lui fasse faire un habit.

26. LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

Monsieur Jourdain est un bourgeois enrichi qui veut se donner des airs de grand seigneur. Quoique déjà d'un âge assez avancé, il se met en tête de prendre des maîtres qui doivent le former au bon ton, mais qui, en réalité, ne font que disputer entre eux. Il est dupé par un marquis ruiné: il refuse de donner sa fille à celui qu'elle aime, sous le prétexte qu'il n'est pas gentilhomme. Il est enfin tellement aveuglé par la vanité qu'il ne s'aperçoit pas que tout le monde se moque de lui, et ce n'est qu'en se faisant passer pour le fils du Grand-Turc que Cléante, l'amant de sa fille parvient à obtenir sa main.

27. LES FEMMES SAVANTES.

Le mauvais air du pédantisme et du bel esprit a infecté la maison d'un simple et honnête bourgeois, le bonhomme Chrysale. Sa femme Philaminte, sa sœur Bélise, Armande, l'aînée de ses filles, dissertent tout le long du jour avec des cuistres de mauvais ton, qu'elles prennent pour des génies sublimes. De se rabaisser aux soins du ménage, elles n'ont garde. Elles sont tout entières aux choses de l'esprit, c'est-à-dire, aux bavardages prétentieux, aux divagations littéraires et philosophiques; elles citent Descartes, Épicure, Platon, cherchent des animaux dans la lune, et pèsent mot à mot les vers de M. Trissotin. Trissotin trouve naturellement un grand charme

aux compliments hyperboliques qu'on lui prodigue, mais il n'est pas d'humeur à se contenter toujours de ces jouissances immatérielles. Il aspire à un bien plus solide, la dot d'Henriette. La seconde fille de Chrysale a su échapper à la contagion de la folie maternelle. «Elle est aussi sensée, que sa mère, sa sœur et sa tante sont extravagantes; elle n'entend pas le grec, et comme les doctes entretiens ne sont pas son affaire, elle est médiocrement sensible à l'honneur d'épouser un philosophe. Du consentement de son père, elle a promis sa main à un honnête homme, ennemi déclaré du faux-savoir et du pédantisme. Mais Chrysale craint le bruit; Philaminte, malgré sa philosophie, est terriblement colère:

Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête.

Avec cela, Armande, qui autrefois a dédaigné l'amour de Clitandre, se résignerait sans trop de peine à «contenter ses sentiments brutaux,» et à se l'attacher par «des chaînes corporelles. «Elle anime Philaminte contre lui, et n'épargne rien pour le lui rendre odieux. Il y a donc peu d'apparence que Philaminte revienne sur ce qu'elle a résolu. Trissotin de son côté est inébranlable. Henriette ne lui a point caché qu'elle n'a pour sa personne que de la répugnance, et que son cœur est à Clitandre; mais il ne se pique pas de délicatesse, et ne renoncera pas pour si peu à la belle dot qu'il convoite. Ariste, frère de Chrysale, le raisonneur de la comédie intervient fort à propos. Au moment où l'on va signer le contrat, il apporte une fâcheuse nouvelle: Chrysale est ruiné. Trissotin s'aperçoit un peu tard qu'il n'est point de sa dignité d'accepter un cœur qui ne se donne pas. Fatigué des refus offensants qu'il essuie, il se retire fièrement, «baisant les mains à qui ne le veut pas.» Le pédant sorti, Ariste rassure son frère et sa belle-sœur. Il n'a apporté que de fausses nouvelles; les désastres, les banqueroutes dont il a parlé sont de son invention. C'est un stratagème dont il a usé, pour détromper Philaminte, et obliger le philosophe à montrer le fond de son âme. Philaminte est contrainte de se rendre. Clitandre épousera Henriette, et le contrat se fera «ainsi que Chrysale l'a prescrit.»

28. BOILEAU (1636—1711).

Nicolas Boileau-Despréaux, né à Paris en 1636, passa une enfance triste et maladive. Fils d'un greffier, il fut destiné à l'étude du droit, et devint avocat en 1656. Mais, se voyant, après la mort de son père, en possession d'une petite fortune, il préféra s'adonner à ses goûts littéraires.

Comme auteur, il n'a pas obtenu d'être jugé avec modération: il a presque toujours été loué d'une façon outrée, ou dénigré fort injustement.

Il fut moins heureusement doué que Corneille et Racine, et sa part de gloire serait médiocre, si on le jugeait d'après l'idéal qu'on se forme d'un grand poète: il n'a pas l'imagination créatrice qu'exige l'épopée, ni l'enthousiasme lyrique, ni la sensibilité qui révèle le secret des passions; il tire toute sa poésie

de sa raison et de son bon sens. Boileau comprit qu'il avait plus de goût que de génie, et il eut la sagesse de se renfermer dans les limites de son esprit et de ses forces. Il se proposa seulement d'être le mentor de ses contemporains, de leur apprendre à distinguer la saine littérature de la mauvaise, et le bon esprit du bel esprit, de leur donner des règles propres à les guider dans leurs jugements et dans la composition de leurs ouvrages. Et cette mission, il sut la remplir.

Présenté à la cour, il obtint une pension de Louis XIV, qui le nomma son historiographe, et voulut qu'il fût admis à l'Académie française.

Boileau a laissé des *Satires,* des *Epîtres, l'Art poétique,* et le *Lutrin,* chefs-d'œuvre de pureté, de goût et de raison.

L'Art poétique, imité d'Horace, est un code où il dicta des lois à la poésie. En général, Boileau s'est trop attaché aux menues prescriptions qui touchent à la forme des ouvrages; il a tenu trop peu de compte de l'inspiration qui seule fait le poète.

Le Lutrin est une épopée héroï-comique où, à l'occasion de la puérile querelle d'un chanoine et d'un chantre, il taquine sans méchanceté les gens d'église.

Boileau fut, en somme assez sobre d'éloges à l'égard des grands poètes de son temps. Il a loué Corneille et Molière avec toutes sortes de restrictions; il les mettait tous deux fort au-dessous des anciens, dont il prit chaudement le parti contre Perrault, lorsque éclata la célèbre querelle des anciens et des modernes. Il n'a nulle part nommé La Fontaine dans ses vers, et n'a pas même parlé de la fable dans l'Art poétique. De tous ces contemporains, celui dont il devina le mieux le mérite et apprécia le mieux le beau génie ce fut Racine, avec lequel il demeura jusqu'à la fin uni de la plus tendre amitié.

Chez Boileau l'homme ne valait pas moins que le poète, et il montre toujours l'accord d'un beau talent et d'un beau caractère. Courtisan ingénieux et délicat de Louis XIV, il sut lui dire plus d'une fois la vérité et faire valoir son indépendance. Boileau, si inflexible en matière de goût et si impitoyable pour les mauvais ouvrages, était doux et bon dans la vie privée, et sa conversation, comme il le dit lui-même, «n'avait ni griffe ni ongles.» Madame de Sévigné disait qu'il était «tendre en prose et cruel en vers.» Sa bourse était ouverte à tous les gens de lettres. Il mourut l'un des derniers de son siècle, en 1711, laissant aux pauvres presque tous ses biens.

29. LA FONTAINE (1621—1695).

Jean de La Fontaine, né en 1621, était Champenois, c'est à dire, du pays qui a toujours passé en France pour la patrie de la finesse et de la naïveté railleuse. Dans le calme de la

province, il put étudier la nature champêtre et les scènes de la vie rustique, qu'il devait peindre un jour. Ce n'est qu'à l'âge de vingt-deux ans, qu'il sentit naître en lui le goût de la poésie, en lisant une ode de Malherbe. Amené à Paris par la duchesse de Bouillon, il eut pour protecteur le surintendent Fouquet, qui le mit en lumière. La Fontaine s'honora en ne l'abandonnant pas dans sa disgrâce et en essayant de fléchir la colère de Louis XIV contre le favori déchu : c'est l'objet de la touchante *Élégie aux Nymphes de Vaux.* Cette fidélité courageuse déplut au roi, qui tint longtemps rigueur au poète et ne l'aima jamais. Il est juste d'ajouter que la conduite de La Fontaine donnait prise à d'assez graves reproches. Fénelon seul, à la cour du roi, rendait justice au plus aimable de nos poètes.

La Fontaine s'essaya d'abord dans tous les petits genres de poésie, puis il tenta celui où il devait rester le maître, le genre de la fable. Il est dans ses *Fables* le poète de tous les temps, de tous les états, de tous les âges. L'enfant s'y amuse, l'homme s'y instruit, le lettré les admire. Elles égalent les plus belles œuvres du grand siècle, tant par la pureté irréprochable de leur morale que par l'inimitable perfection de leur style. Le poète reprend à sa source le vieil apologue de l'Orient, grossi dans son cours par les inventions successives des Grecs, des Romains, des modernes; il se fait l'héritier universel du bon sens populaire; il recueille avec soin toutes ces fables, les transcrit, les *met en vers*, comme il le dit modestement dans son titre; et ce ne sont plus les fables de Visnouh-Sarmah, d'Ésope, de Phèdre, de Babrius; le public leur a donné leur vrai nom, ce sont les fables de La Fontaine.

Chacune de ces fables est un petit drame admirablement composé, plein de grâce et de vérité. Chaque personnage que l'auteur y introduit, parle le langage qui convient à son caractère: le loup, le chien, le mouton, le cheval, le lion, le singe, ne disent pas un mot qui ne soit conforme aux instincts qu'ils ont reçus de la nature. Mais tout en faisant causer les animaux, La Fontaine nous fait haïr l'avarice, l'ingratitude, la fourberie, l'ignorance, l'impiété; il nous dit: «Aide-toi, le ciel t'aidera, il nous blâme de vouloir devenir riche trop tôt, de trop aimer la vie, de trop craindre la mort; il ordonne le respect de la vieillesse, il nous défend d'accuser la fortune, c'est-à-dire, en d'autres termes, la Providence, quand nous sommes malheureux par notre faute. Il nous montre la cupidité punie, les plaideurs ruinés par les procès, l'argent troublant le sommeil de ceux qui le possèdent; il nous apprend à ne pas juger des gens sur l'apparence, à ne pas bâtir des projets en l'air, à chercher nos ressources en nous-mêmes, à nous contenter de peu, à ne pas critiquer les ouvrages du Créateur.

La Fontaine a ce qui manque à ceux de son temps, l'amour

et l'intelligence de la campagne. Il n'eut jamais de cabinet particulier ni de bibliothèque; il se plaisait à composer dans la solitude des champs. Lui-même a dépeint son âme vraiment poétique, ouvertes à toutes les impressions du beau de la nature:

«Je puis dire que tout me riait dans les cieux.
Pour moi le monde entier était plein de délices.
J'étais touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours.»

Cette nature qu'il aime n'est pas un objet banal et indécis, telle que les poètes de cabinet la retracent d'après de vagues ouï-dire: ses tableaux ont des couleurs fidèles, qui sentent pour ainsi dire, le pays et le terroir. Ces plaines immenses de blé où se promène de grand matin le maître, et où l'alouette cache son nid; ces bruyères et ses buissons où fourmille tout un petit monde; ces jolies garennes, dont les hôtes étourdis font *cour à l'aurore parmi le thym et la rosée*, c'est la Beauce, la Sologne, la Champagne, la Picardie.

Parmi les meilleures fables, il faut citer: *Les Animaux malades de la peste, le Gland et la Citrouille, le Chêne et le Roseau, le Coche et la Mouche, le Corbeau et le Renard, le Financier et le Savetier, la Laitière et le pot au lait, le Lièvre et la Tortue, le Loup et l'Agneau, les deux Pigeons, le Rat qui s'est retiré du monde.*

La Fontaine mourut pauvre, à l'âge de 74 ans.

30. MADAME DE SÉVIGNÉ (1626—1696).

Sous le règne de Louis XIV, trois femmes ont écrit des œuvres dignes de passer à la postérité, et même ont mérité d'être mises au rang de nos grands écrivains classiques : ce sont Mmes de Sévigné, de la Fayette et de Maintenon. La première de ces femmes, celle qui domine le siècle de Louis XIV, c'est la marquise de Sévigné, qui est restée inimitable dans le style épistolaire, comme La Fontaine et Molière le sont dans la fable et la comédie.

Marie de Rabutin-Chantal, née à Paris en 1626, orpheline à six ans, fut élevée par un oncle dont les soins paternels lui assurèrent une forte éducation, rarement donnée aux femmes dans son siècle, et même au nôtre. En 1644 (elle avait dix-huit ans), on la maria à M. de Sévigné, descendant d'une des plus anciennes familles de Bretagne. Son mari fut tué en duel en 1651; veuve à vingt-cinq ans, Mme de Sévigné consacra sa vie à élever ses deux enfants.

Quand elle reparut dans le monde, en 1654, son esprit excita l'admiration comme sa beauté. Admise avec empressement dans le cercle de la duchesse de Montausier, elle fut le plus bel ornement du fameux hôtel de Rambouillet, qui était encore dans tout son éclat à l'époque de la régence d'Anne d'Autriche.

Sa naissance, indépendamment de son mérite, la rapprochait naturellement de la plus haute société. Aussi la voit-on en liaison avec tout ce qu'il y avait alors de personnes distinguées par le rang comme par l'esprit : M. de La Rochefoucauld, le cardinal de Retz, Mme de Maintenon, Ménage, Chapelain etc. etc. La conversation, recherchée comme une joie intime, était le plaisir le plus cher à cette aimable personne.

Elle sut merveilleusement développer ses qualités par une culture perpétuelle, en particulier par les lectures les plus variées, auxquelles elle s'appliquait avec goût et réflexion dans tous les lieux où elle se trouvait.

Quelle que fût la vivacité du goût de Mme de Sévigné pour la lecture, il n'égalait point celui qu'elle trouvait à entretenir un commerce épistolaire avec ses amis absents, avec sa fille surtout.

Cette fille chérie avait épousé le comte de Grignan, gouverneur de la Provence. C'est à elle que Mme de Sévigné écrivit cette foule de lettres qui l'ont conduite à l'immortalité. Tout ce qui sortait de sa plume avait sans doute une teinte vive et originale; mais c'est surtout dans sa correspondance avec sa fille que l'aimable écrivain ouvre son cœur aussi sensible que délicat.

Très au courant de toutes les nouvelles, grâce à son esprit curieux, son coup d'œil juste et ses relations nombreuses, Mme de Sévigné les transmet jour pour jour à sa fille et donne aux moindres détails un inestimable prix, par le style à la fois exquis et naturel dont elle sait les conter. Sa langue est excellente, son vocabulaire abondant et puisé aux meilleures sources; ses tours variés à l'infini, et toujours personnels; toute sa rhétorique est dans la vivacité, la franchise et la naïveté de l'expression.

On ne se lasse pas de relire les charmants récits de la Marquise de Sévigné, où le siècle de Louis XIV, comme par un miroir enchanté, passe devant nos yeux, avec son roi et sa cour, son théâtre et sa littérature, ses fêtes et ses guerres, ses repas et même ses toilettes.

31. BOSSUET, BOURDALOUE, FLÉCHIER, FÉNELON, MASSILLON.

Au moment où Pascal vient de descendre dans la tombe c'est *Bossuet* «l'aigle de Meaux», qui se lève. Prédicateur, historien, philosophe, théologien, il porte partout le même caractère d'élévation sublime et de grandeur souveraine. On peut dire de lui ce que Fénelon a dit de Cicéron : il fait honneur à la parole humaine. Né en 1627, quelques années avant Louis XIV, il accompagna, comme pour les célébrer dignement, toutes les grandeurs de ce règne et mourut au moment où la gloire et la prospérité du roi avaient trouvé leur terme.

Destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, il fit de solides études chez les Jésuites de sa ville natale (Dijon), puis au collège de Navarre à Paris. Son talent pour la prédication parut dès l'adolescence. Il avait à peine quinze ans, lorsqu'on le vit à l'hôtel de Rambouillet prêcher à dix heures du soir, monté sur un tabouret, devant la réunion la plus imposante de tous les beaux esprits du temps. Voiture fit sur lui ce jeu de mots: «Je n'ai jamais vu prêcher ni si tôt ni si tard.» Docteur en philosophie à seize ans, en 1643, en théologie cinq ans plus tard (1648), il fut ordonné prêtre en 1652 et investi d'un canonicat à Metz, où son père était président du Parlement. Il reparut à Paris en 1659, et s'y fit une grande réputation par ses *sermons* et ses *panégyriques*. Nommé précepteur du Dauphin en 1670, il composa pour son royal élève plusieurs ouvrages, entre autres le *Discours sur l'Histoire universelle*. L'éducation du Dauphin terminé, Bossuet prit possession du siège episcopal de Meaux (1681). — Les *Sermons* écrits qui nous restent de Bossuet ne peuvent nous donner qu'une idée bien imparfaite de l'éloquence vivante qui coulait de ses lèvres. L'orateur ne les composait pas en entier avant de les prononcer. C'est surtout dans ses *Oraisons funèbres* que l'orateur chrétien retentit d'accents terribles et sublimes: c'est là qu'il fait voir au monde le néant de ses grandeurs et qu'il se plaît à faire jaillir du fond du tombeau la clarté des jugements de Dieu. Celles *de la reine Henriette d'Angleterre, de Madame, du grand Condé*, ont placé son nom à la tête de tous les orateurs français. Bossuet mourut à l'âge de 76 ans, en 1704.

Louis Bourdaloue entra à l'âge de 15 ans dans la société des Jésuites. Après avoir prêché pendant qnelques années en province, il fut appelé à Paris par ses supérieurs en 1669. Il fut dix ans de suite chargé de prêcher le Carême ou l'Avent devant Louis XIV et sa cour. «Il était d'une force à faire trembler les courtisans, dit Mme de Sévigné, et s'exprimait avec la liberté d'un apôtre, disant des vérités à bride abattue. Il m'a souvent ôté la respiration par l'extrême attention avec laquelle on est pendu à la force et à la justesse de ses discours.»

Esprit Fléchier, né en 1632, d'une famille d'artisans, embrassa l'état ecclésiastique et devint bientôt célèbre par ses sermons et plus encore par ses oraisons funèbres. L'oraison funèbre *de Julie d'Angennes*, duchesse de Montausier, surtout celle *de Turenne* (1676) sont les chefs-d'œuvre oratoires de Fléchier. Son style est élégant et riche, mais il est monotone dans son élégance et sa richesse; il se ressent de l'affectation de l'hôtel de Rambouillet, que fréquentait Fléchier. On peut dire de son éloquence ce que dit Fénelon de celle de Cicéron: «L'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit.» La protection du Duc de Montausier fit élever Fléchier jusqu'à l'épiscopat. Sa douce piété et sa bien-

veillante charité le firent aimer des protestants et des catholiques.

Fénelon est l'un des derniers venus dans cette génération de grands hommes qui décora le règne de Louis XIV. Il était né en 1651, vingt-quatre ans après Bossuet. Il appartenait à une ancienne famille noble du Périgord; il fit de brillantes études et prêcha avec succès dès l'âge de quinze ans. Ayant reçu les ordres sacrés, il consacra les premières années de son sacerdoce au soin spirituel des protestants nouveaux convertis, et composa son *Traité sur l'éducation des filles.* A la recommandation de Mme de Maintenon, il fut nommé précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. On sait que, par la mort prématurée de ce prince, les fruits de Fénelon ont été perdus pour la France. En 1694, Fénelon fut promu à l'archevêché de Cambrai. Retiré dans son diocèse, il se consacra tout entier à ses fonctions pastorales, prit soin lui-même de l'instruction du peuple et des enfants, et se fit chérir par une bienfaisance devenue proverbiale. Il mourut en 1715 à 64 ans. — C'est pour le duc de Bourgogne que Fénelon composa ses œuvres les plus littéraires: d'abord les *Dialogues des morts,* pour lui faire connaître d'une manière ingénieuse tous les hommes les plus remarquables du monde ancien et moderne; puis, les *Fables en prose,* devenues, comme les dialogues, des ouvrages classiques; enfin, l'ouvrage le plus connu, le plus populaire de Fénelon, celui qui résume tout son esprit, toutes ses tendances, les *Aventures de Télémaque*, ingénieuse fiction, où l'esprit antique et les inspirations supérieures de la sagesse chrétienne se confondent. Ce livre, ayant été imprimé sans l'aveu de Fénelon, Louis XIV y vit une satire de sa personne et de son gouvernement. On crut reconnaître le roi dans Sésostris et Louvois dans Protésilas. Ce fut un scandale. Louis XIV s'abandonna tout entier à sa colère et disgrâcia l'auteur. Mais Télémaque est devenu l'ouvrage le plus populaire de notre littérature, grâce à la beauté du style, à l'agrément des inventions, à l'adresse de la composition et à un sentiment délicat de la beauté antique. — Fénelon est en contraste avec Bossuet. C'est l'esprit de douceur opposé à celui de la force. L'âme de Fénelon est plus tendre et son imagination plus riante; il a plus de grâce, il est plus insinuant, et le surnom de *cygne de Cambrai* nous révèle toute la candeur de son âme et la douceur de son caractère.

Massillon, né en 1663 à Hyères, en Provence, débuta dans la chaire par plusieurs oraisons funèbres, qui lui attirèrent un concert de louanges. Louis XIV voulut entendre Massillon et lui fit prêcher l'Avent à Versailles. «Mon père, lui dit-il, en le remerciant après avoir assisté à quelques sermons, j'ai entendu plusieurs grands orateurs, et j'en ai été content; pour vous, toutes les fois que je vous entends, je suis très mécontent de moi-même.»

— Après la mort de Louis XIV et avant de partir pour Clermont, dont il avait été nommé évêque, Massillon prononça devant Louis XV, alors âgé de neuf ans, les sermons réunis sous le titre de *Petit Carême.* Avec Massillon l'éloquence de la chaire entre dans une phase nouvelle; sans cesser d'être religieuse, elle devient surtout philosophique. Massillon est moins un apôtre qu'un moraliste, il étudie le cœur humain plus que la tradition de l'église. — Massillon mourut à Clermont, où sa mémoire est aussi chère que celle de Fénelon à Cambrai.

32. LE XVIII^e SIÈCLE.

Le XVIII^e siècle que remplissent les règnes de Louis XV et de Louis XVI, forme un complet constraste avec le siècle de Louis XIV. La littérature du grand siècle, confinée pour ainsi dire dans le domaine de la pensée, pouvait charmer des esprits d'élite; mais elle n'avait guère de prise sur la marche des événements. La littérature du XVIII^e siècle, au contraire, devient militante; elle aspire à mettre en pratique les idées qu'elle soutient et cherche à pénétrer, par un langage accessible à tous, dans les différentes classes de la société.

La poésie ne cesse point d'être l'occupation des esprits délicats; mais la veine poétique tarit de plus en plus, et la décadence est, sous ce rapport, aussi rapide que profonde. La prose est l'instrument favori des novateurs; elle devient entre leurs mains une arme de combat.

L'œuvre de la littérature française au XVIII^e siècle semble d'abord purement subversive. Les croyances, les mœurs, les institutions antiques tombent successivement sous ses coups: elle est possédée de l'enthousiasme de la destruction. C'est un triste spectacle que cet ébranlement universel du monde moral. Mais il ne faut pas s'arrêter à l'apparence: des germes féconds se cachent sous ces ruines.

Au reste, ce n'est pas la littérature seule qu'il faut accuser ou louer d'avoir renversé la société du XVIII^e siècle. L'ancien système tombait de lui-même en ruine. L'absolutisme trop tendu s'était brisé.

Il semble que toutes les évolutions du génie de la France doivent être hâtées par l'influence d'une littérature voisine. Au XVI^e siècle, l'Italie nous avait donné la Renaissance; au XVII^e, nous avions subi l'action héroïque et un peu emphatique de l'Espagne; c'est de l'Angleterre que partit la première impulsion du XVIII^e siècle: liberté de tout examiner et de tout dire, application de la littérature aux intérêts politiques et économiques de la nation; tendance matérialiste de la pensée, couleur prosaïque et un peu vulgaire des productions de l'esprit; tout cela passa de l'Angleterre du XVIII^e siècle à la France. Mais ce qui chez les Anglais était épars et isolé, vint se concentrer ici en un foyer

brûlant: une direction commune donna aux idées nouvelles une irrésistible puissance.

Parmi la foule des écrivains qui intronisèrent en France la nouvelle philosophie, quatre grands noms ont conquis les suffrages de la postérité: Voltaire, Rousseau, Montesquieu et Buffon. Voltaire donne le signal de l'attaque. A sa suite se précipite toute l'armée des novateurs, exagérant, outrant, gâtant sa doctrine. C'est Diderot, c'est d'Alembert, arborant comme point de ralliement le drapeau de l'Encyclopédie; c'est Helvétius, c'est Holbach, c'est Lamettrie, dont les désolants systèmes anéantissent toute morale, toute espérance, toute poésie. Alors se lève plein d'une éloquente indignation, le Génevois Jean-Jacques, ardent et fier comme un tribun, passionné et entraînant comme un poète. Il revendique les droits éternels du sentiment moral, de la religion, de la liberté; et sa parole brise et anéantit les froides spéculations de l'athéisme. Cependant, retirés à l'écart et contemplant de loin la lutte, Montesquieu et Buffon se partagent l'histoire du passé et de l'immortelle nature, ils cherchent à découvrir les lois des sociétés et de l'univers. L'un offre à la révolution politique qui s'approche la base solide de l'expérience des siècles; l'autre montre d'avance aux sciences physiques qui s'éveillent le magnifique tableau de leurs futures conquêtes.

Ce qui manqua au XVIII^e^ siècle c'est de rapporter la raison, devant laquelle il s'inclinait, à sa source éternelle et divine, et de dire avec Fénelon: «Où est-elle cette raison parfaite qui est si près de moi et si différente de moi? N'est-elle pas le Dieu que je cherche?»

33. VOLTAIRE (1694—1778).

Voltaire a rempli tout le XVIII^e^ siècle du bruit de sa renommée et de l'éclat de ses ouvrages.

Son nom de famille était Arouet (François-Marie); le nom de Voltaire lui vient d'un petit bien de famille qui appartenait à sa mère.

Né à Paris en 1694, fils d'un notaire, il fut élevé chez les Jésuites du collège Louis-le-Grand. On voulait qu'il fût procureur, mais le théâtre, la poésie, le monde, les plaisirs l'attirèrent, et déjà il méditait une tragédie et un poème épique et rimait cent pièces fugitives, dont l'une lui coûta un an de prison à la Bastille. Il en sortit pour faire jouer Œdipe (1718), tragédie déclamatoire, mais qui put paraître un chef-d'œuvre, comparée aux pièces qu'on jouait dans le même temps. Ce fut à cette époque qu'il quitta le nom d'Arouet, «sous lequel il avait été trop malheureux,» pour adopter celui de Voltaire.

Une querelle qu'il eut avec un grand seigneur le fit mettre de nouveau à la Bastille; au bout de six mois on lui rendit la liberté en lui ordonnant de quitter Paris.

Voltaire choisit l'Angleterre pour asile; il y passa trois ans pendant lesquels il étudia sérieusement la langue et la littérature du pays, son gouvernement, sa politique et ses idées philosophiques. Il publia à Londres la *Henriade* (1728), épopée consacrée à la gloire de Henri IV. Voltaire et ses contemporains n'avaient aucune idée des conditions d'où peut naître une véritable épopée. Ils ne sentaient pas que leur siècle, voué à la prose et à l'analyse, était de tous le moins fait pour cultiver un genre poétique dont le merveilleux est l'âme.

En Angleterre, Voltaire entend «avec ravissement, ce sont ses termes, les accents d'un drame plus mâle.» A son tour il essaye de mettre sur la scène, non pas Shakspere, qu'il n'a ni bien compris ni bien goûté, mais l'esprit de la liberté anglaise, dont son âme s'est sentie exaltée. Il écrit *Brutus* et *la Mort de César*, qu'il fait jouer après son retour en France. Ces tragédies, nobles et pures esquisses analogues au *Caton* d'Addison, trouvèrent fort peu d'admirateurs, tandis que *Zaïre* (1732), son chef-d'œuvre dramatique, fut accueillie avec enthousiasme. Cette pièce avait été achevée en dix-huit jours.

On ignorait encore qu'il y eût chez Voltaire un prosateur du premier mérite, lorsqu'il publia (en 1731) l'*Histoire de Charles XII*, vive et brillante narration, dont le style s'accorde merveilleusement avec le caractère impétueux du héros; et les *Lettres sur les Anglais*, plus connues sous le nom de *Lettres philosophiques*. Dans ces lettres il entreprenait de faire connaître à la France l'Angleterre, sa religion, ses sectes, son gouvernement, sa philosophie: Bacon, Locke, Newton; sa littérature: Shakspere, Pope, Swift etc. Cet ouvrage fut en France, jusqu'à un certain degré, pour l'Angleterre ce que fut plus tard pour l'Allemagne le livre de madame de Staël; mais de tels livres ne pouvaient se produire impunément. *L'Allemagne* de Mme de Staël eut l'honneur d'être supprimée par la police impériale; un arrêt du parlement de Paris fait brûler les *Lettres philosophiques*.

Voltaire, inquiet, se retira en Lorraine, au château de Cirey chez Mme de Châtelet. Là, il travaille pour le théâtre; il compose *Alzire, Mahomet, Mérope, Sémiramis;* il étudie les sciences, la philosophie de Newton; il écrit ses premiers contes en prose.

En 1746, Voltaire était entré à l'Académie française, après un double échec. Il était à cette époque en faveur à la cour; il célébra en vers la bataille de Fontenay; mais son crédit ne fut pas de longue durée. Il était dans sa destinée de séduire tous les grands par son esprit et ses flatteries, et de se les aliéner tous par ses libertés et ses impertinences. Cependant le roi de Prusse, Frédéric II, admirateur déclaré de son talent et de ses idées philosophiques, l'appelait avec instances auprès de sa personne; il se rendit à Berlin en 1750. Frédéric le logea

à Potsdam dans son palais, le nomma son chambellan et lui donna une pension de 20 000 livres.

C'est là que Voltaire acheva le *Siècle de Louis XIV,* la plus parfaite de ses œuvres historiques. Plein d'une admiration sincère pour cette brillante époque il l'étudie avec amour et la raconte avec gravité. Il doit fixer l'attention par les innovations qu'il introduisit dans la manière d'envisager et d'écrire l'histoire. Rompant avec la tradition, il ne se contente pas de mettre en scène les souverains et de raconter les événements politiques; il entreprend de peindre complètement une époque, d'en faire connaître les mœurs, l'esprit, les tendances, de noter les progrès des lettres, des sciences et des arts, de faire, en un mot, le tableau de l'esprit humain pendant cette époque. Il ouvrait la carrière à l'histoire philosophique. — Le *Siècle de Louis XIV* est comme la première partie d'un autre ouvrage publié en 1756, et intitulé *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.* Cette étude commence à Charlemagne, c'est une sorte de continuation de l'*Histoire universelle* de Bossuet, mais dans un esprit diamétralement opposé.

Cependant Voltaire, reçu d'abord avec enthousiasme à la cour de Prusse, ne tarda pas à se refroidir, puis à se brouiller tout à fait avec le roi. Après trois ans de soupers philosophiques, de confidences littéraires, de tracasseries et de ruptures, il éprouva le besoin d'aller prendre les eaux de Plombières, c'est-à-dire de briser une chaîne qui lui pesait. Ce départ du «palais d'Alcine» ressembla fort à une évasion. Car à Francfort il trouva un agent de Frédéric, chargé de lui reprendre le recueil des œuvres poétiques du roi qu'il avait emporté avec lui. On le tint étroitement gardé pendant trois semaines, jusqu'à ce qu'il eût restitué ce précieux dépôt.

Peu disposé à rentrer à Paris, où il craignait pour sa sûreté, Voltaire, devenu riche par le produit de ses écrits et par d'heureuses spéculations, acheta successivement quatre résidences en Suisse ou en France, toutes quatre voisines de la frontière.

Après avoir habité quelque temps les *Délices*, en Suisse, il se fixa définitivement dans son château de Ferney (1758), au pied du Jura, sur les bords du lac Léman. Il y passa les vingt dernières années de sa vie. Ce fut de là qu'il exerça sur les esprits une véritable dictature. Son château devint le rendez-vous des hommes de lettres, qu'il accueillait avec une généreuse hospitalité, et de princes, dont il recevait les hommages comme un tribut. Il construisit une église et un théâtre. Il défricha les terres de son domaine, affranchit ses paysans, dota une parente de Corneille, combla sa famille de bienfaits, défendit les Calas et les Sirven, inonda l'Europe de ses ouvrages et domina la France par l'ascendant de son génie; protégé par sa gloire, par son âge, par sa grande fortune, par la complicité de ses

contemporains, qu'il avait séduits, il osa tout contre le christianisme, dont il était devenu l'implacable ennemi. — Ajoutons que du grand nombre de pièces qu'il envoya de Ferney au théâtre de Paris, une seule n'est pas oubliée : *Tancrède,* tragédie.

Voltaire s'est essayé dans tous les genres et dans tous il a réussi. Mais il n'est que le second dans presque tous les genres. Comme tragique il est placé au-dessous de Corneille et de Racine ; dans l'épopée il tient chez nous le premier rang, bien en deça de Virgile, qu'il a pris pour modèle ; inégal, dans la satire il a plus de vivacité et moins de correction que Boileau ; il rampe dans l'ode, grimace dans la comédie, détonne dans l'opéra ; ses épîtres et ses discours de morale sont d'un poète ; il est incomparable dans la poésie légère. Comme prosateur, il n'a point de rivaux pour la netteté, la vivacité, l'élégance, le naturel ; historien, il charme, il entraîne, il séduit ; sa narration est vive, ses descriptions simples et colorées, ses réflexions courtes et judicieuses ; ses romans ne laissent pas languir l'intérêt et provoquent le rire par des saillies imprévues ; ils sont surtout satiriques et plaisants ; ses pamphlets décochent de ces traits qui déchirent et restent dans la plaie ; sa correspondance, merveilleusement féconde, est le produit le plus étonnant et l'image la plus vive de cet esprit varié, infatigable, inépuisable, de ce «composé d'air et de flamme,» suivant la poétique expression de Villemain.

Dans ses *Commentaires sur le théâtre de Pierre Corneille,* commentaires trop sévères, Voltaire ne sait pas tenir compte des variations nécessaires de la langue.

Voltaire avait 84 ans lorsqu'il se détermina à quitter un moment Ferney pour aller visiter Paris, où il n'avait pas reparu depuis 28 ans. L'accueil qu'il y reçut fut un triomphe. L'Académie, la Comédie française, les citoyens de tous les rangs, depuis les grands seigneurs jusqu'aux artisans, rivalisèrent d'empressement pour fêter le *patriarche de Ferney.*

La représentation d'*Irène*, malgré la faiblesse de cette tragédie, fut pour lui l'occasion d'un nouveau triomphe. Son buste fut couronné sur le théâtre au milieu des applaudissements, des cris de joie, des larmes d'enthousiasme et d'attendrissement. A la sortie, on se précipitait à ses pieds, on baisait ses vêtements : «Vous voulez me faire mourir de plaisir, vous m'étouffez sous les roses,» s'écriait Voltaire.

Les émotions et les fatigues que Voltaire éprouvait à Paris épuisèrent vite ce qui lui restait de force. Déjà un crachement de sang, causé par les efforts que lui avaient coûté les répétitions d'*Irène* avait fait craindre pour sa vie. La fièvre se déclara ; il fut impossible d'en arrêter les progrès, et il expira le 30 mai 1778, dans l'hôtel du marquis de Villette sur le quai des Théatins, qui a pris et qui garde encore le nom de Voltaire. Son

corps ne put être inhumé à Paris, et fut transporté à l'abbaye de Scellières, en Champagne. En 1791, les restes de Voltaire furent exhumés pour être transportés au Panthéon, en vertu d'un décret de l'Assemblée constituante. La Restauration les en exila, et son cœur est aujourd'hui déposé à la Bibliothèque nationale.

34. BOSSUET ET VOLTAIRE. (Parallèle).

La statue de Voltaire, au foyer de la Comédie-Française, est une des plus ressemblantes qu'ait produites le ciseau du sculpteur. C'est bien le Voltaire de Ferney, chargé d'années, amaigri par l'âge, mais éternellement jeune par la flamme du regard et la vie du sourire. Sa tête, ses bras, tout son corps se porte en avant et semble provoquer la lutte. On dirait que le sculpteur l'a surpris dans son attitude familière, au moment où il va lancer quelqu'une de ces plaisanteries mortelles qui clouent un adversaire à terre. Ses mains mêmes, longues et maigres, crispées sur les bras du fauteuil, ne semblent attendre que le signal pour soulever et lancer tout le corps d'une seule détente. C'est bien là le vrai Voltaire, celui que nous révèlent ses œuvres.

Allez voir maintenant au Louvre le portrait de Bossuet. Le prélat est en pied, revêtu des ornements sacerdotaux. Le visage est plein, les lignes en sont fermes et nettes; dans les yeux et sur les lèvres s'aperçoit un léger sourire, dont la sérénité, la douceur étonne. L'attitude est d'un corps tout entier rejeté en arrière, prêt à la lutte aussi, mais à cette lutte qu'on attend et non qu'on provoque; c'est le calme de cette force que donnent l'expérience et une conviction inébranlable. Considérez-les lentement, ce portrait et cette peinture: ce ne sont pas seulement deux hommes, ce sont deux siècles de notre histoire, le XVII^{e} et le XVIII^{e}; ce sont deux faces de l'esprit humain que l'art a fixées pour jamais. *Taine.*

35. JEAN-JACQUES ROUSSEAU (1712—1778).

La vie de Montesquieu touchait à son terme, Buffon était dans toute sa gloire, Voltaire avait produit ses plus belles œuvres, lorsqu'un homme de génie, longtemps entravé dans sa marche, entra tardivement, mais avec éclat, dans la carrière littéraire. C'est J.-J. Rousseau, le plus éloquent des écrivains de son siècle.

Rousseau n'était pas Français: la société française le sentit toujours à certaines empreintes de sa première jeunesse, qui ne devaient jamais s'effacer. Il naquit à Genève en 1712. Son père, qui exerçait la profession d'horloger, avait l'esprit cultivé et donna à son fils, tout enfant, le goût de lire, mais sans savoir diriger sa lecture ni son éducation. Rousseau se forma

lui-même, au hasard, par les romans et par l'histoire ancienne. Les romans l'habituèrent à se livrer à son imagination et à ne pas voir la vie telle qu'elle est. Les *Vies des grands hommes* de Plutarque, lui inspirèrent l'amour de l'antiquité et des choses héroïques.

Il entra de bonne heure chez un greffier, par lequel il fut déclaré inepte. Du greffe, il passa dans l'atelier d'un graveur, homme brutal, qui l'accablait de coups et de mauvais traitements. Il s'évada de cette maison et vint à Annecy. C'est là qu'à l'âge de seize ans et sous l'influence de Mme de Warrens, qui s'intéressait vivement à lui, il prit la résolution d'abjurer la religion protestante, ce qu'il fit à Turin. Les plus tristes vicissitudes suivirent ce changement de culte. Mme de Warrens voulut lui ouvrir la carrière ecclésiastique; mais Rousseau déserta bientôt le séminaire, et se plaça chez un maître de musique; il quitte le maître et s'imagine d'aller à Lausanne enseigner la musique, qu'il ne savait pas. A dater de cette époque, nous le voyons tantôt à Neufchâtel, à Soleure, à Paris, donnant toujours des leçons de musique; tantôt à Chambéry, où s'était retirée Mme de Warrens, qui lui procure une place dans le cadastre; puis à Besançon, où l'avait conduit le désir d'apprendre la composition sous le maître de musique de la cathédrale; à Lyon, en qualité de précepteur chez le grand prévôt Mably; à Paris, où il voulait publier une nouvelle invention, celle de noter la musique par chiffres; à Venise, où il tenait le poste honorable de secrétaire auprès du comte de Montaigu, ambassadeur de France; enfin de nouveau à Paris, comme commis de M. Dupuis, fermier général.

D'Alembert, Condillac, Diderot, dont il avait fait la connaissance à Paris, ranimèrent en lui l'amour des lettres, que semblaient avoir éteint l'inconstance de ses goûts et l'extrême agitation de sa vie. Il fut saisi d'une espèce d'illumination, à la lecture d'un programme de l'Académie de Dijon, qui proposait cette question: *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* Dès ce jour, son génie d'écrivain lui fut révélé. On sait qu'il prit parti contre les sciences et les arts, et qu'il obtint le prix.

Quatre ans après, Rousseau, qui avait abandonné sa place de commis, et s'était fait copiste de musique, afin de vivre indépendant, répondit à une nouvelle question de la même Académie sur l'*Origine de l'inégalite parmi les hommes,* par un nouveau *Discours* plus hardi encore que le premier. A son avis, la civilisation rend l'homme malheureux et coupable, et le sauvage seul est bon, libre et heureux.

Après un voyage à Genève, où il retourna au calvinisme, Rousseau, revenu à Paris, se lia avec Mme d'Épinay, qui fit construire pour lui, dans la vallée de Montmorency, une maison

solitaire, devenue célèbre sous le nom de l'*Ermitage*. Il s'y installa en 1756, et écrivit dans cette retraite la *Nouvelle Héloïse* (1759), le *Contrat social*, et l'*Émile*, roman philosophique sur l'éducation (1762), qui attira sur lui la persécution. Décrété de prise de corps par le parlement de Paris, il se réfugie en Suisse, où il apprend que son livre vient d'être brûlé à Genève par la main du bourreau, et que là aussi on a lancé contre l'auteur un mandat d'arrêt. Il s'enfuit à Neuchâtel. Forcé de quitter la Suisse, il accepta l'hospitalité que lui offrait David Hume en Angleterre (1766). Malheureusement Rousseau se brouilla avec le grand historien anglais, et cette querelle décida notre misanthrope à quitter brusquement sa retraite.

En 1770, il reparut à Paris, aigri, chagrin, malade. Il fut atteint d'une monomanie mélancolique, qui lui faisait voir partout des ennemis acharnés à sa perte. En 1778, il accepta une retraite que lui offrait M. de Girardin à Ermenonville; à peine y était-il établi qu'il mourut subitement, à l'âge de 66 ans.

Il laissait plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres ses *Confessions*, livre tristement célèbre, où il raconte les aventures bizarres de son enfance et de sa jeunesse. Outre les ouvrages déjà cités, Rousseau a laissé des opéras, des lettres sur la musique française, un dictionnaire de musique, un dictionnaire de botanique, une lettre à d'Alembert sur les spectacles.

L'humeur de Rousseau était mobile, son caractère à la fois confiant et inquiet, son cœur tendre et passionné jusqu'au délire. Une imagination exaltée, romanesque, le transportait hors du monde social.

Il attaqua l'ordre social, s'acharna contre la famille et la propriété, et préconisa l'état sauvage comme celui qui était naturel à l'homme. Mais les erreurs de Rousseau ne doivent pas nous rendre insensibles aux services qu'il a rendus à son siècle, à l'humanité.

Il réveilla le sentiment du devoir, et prêcha avec une éloquente conviction l'existence de Dieu et la spiritualité de l'âme; il renouvela les sources de la poésie et lui apprit à voir, à aimer la nature. J. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre peuvent être nommés les aïeux intellectuels de l'école romantique du XIX^{e} siècle.

Pour l'éducation il eut le mérite de dénoncer des abus que tolérait l'état trop artificiel de la société d'alors, et d'acheminer des méthodes d'éducation plus rationnelles.

36. MONTESQUIEU (1689—1755).

Charles Secondat, baron de Montesquieu, naquit au château de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689. Dès ses premières années il sentit un goût dominant pour l'étude. Il a

dit lui-même qu'il n'avait jamais éprouvé de chagrin dont une heure de lecture sérieuse ne l'eût consolé. Il était doué, comme son compatriote Montaigne, de cette imagination fantasque et vive qui appartient au midi de la France. Il fut reçu conseiller au parlement de Bordeaux en 1714, et y était président à mortier deux ans après, par la mort d'un de ses oncles, qui lui laissa sa charge et ses biens.

En 1721, il lança dans le monde un ouvrage anonyme, les *Lettres Persanes,* «le plus profond des livres frivoles,» qui eut un succès immense: Un Persan, venu à Paris, écrit ses impressions de voyage à ses amis d'Orient, et reçoit, en échange, de leurs nouvelles. Des mœurs si opposées, contrastées avec esprit, forment un tableau des plus piquants.

Cinq ans après, en 1726, l'auteur se démit de sa charge pour se livrer tout entier à l'étude. Il fut reçu à l'Académie française en 1727; puis il se mit à voyager, visita l'Autriche, l'Italie, la Hollande, l'Angleterre, étudiant partout les mœurs et les institutions des peuples. Il trouva que «l'Allemagne est faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser, et la France pour y vivre.» De retour en France, il se retira dans son château de la Brède, où il écrivit ses deux plus grands ouvrages, les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains,* publiées en 1734, et l'*Esprit des lois,* qui parut 1748.

Ce dernier ouvrage, auquel il travailla vingt ans, est un aperçu de la législation de tous les temps et de tous les peuples connus, joint à des considérations sur la nature des lois. Il exerça une grande influence sur les idées politiques en France, surtout par la recommandation qu'y fait l'auteur du gouvernement représentatif anglais, et il eut un tel succès qu'on en fit vingt-deux éditions en dix-huit mois.

Après la publication de l'Esprit des lois, Montesquieu prit part à la rédaction de l'*Encyclopédie,* pour laquelle il écrivit l'*Essai sur le goût.*

La vie de Montesquieu fut peu riche en événements. «Il était, dit-il, né heureux, doué par la Providence d'un organisme parfait, et possédait une sérénité constante.» Il mourut à Paris à l'âge de 70 ans. Son style a des qualités remarquables de précision et de force.

37. BUFFON (1707—1788).

Buffon est un des savants qui au génie scientifique ont joint d'incomparables talents littéraires, et qui, même après que les progrès des sciences ont fait abandonner leurs idées, gardent une place considérable dans la mémoire des hommes, par le charme que présente l'exposition de leurs travaux et de leurs théories.

George-Louis Leclerc, comte de Buffon, naquit à Montbard, le 7 novembre 1707. Dès son enfance, il manifesta une grande passion pour l'étude des sciences. Au collège, il quittait souvent le jeu pour tracer sur le sable des figures de géométrie. Un jour il était monté, à l'aide d'une corde à nœuds, au sommet du clocher d'une petite église. Tout à coup, on le vit redescendre le long de la corde avec une rapidité effrayante. Il venait de trouver la solution d'un problème qui l'embarrassait depuis la veille, et, dans son empressement d'en vérifier l'exactitude, il ne s'était pas aperçu qu'il s'était mis les mains et les genoux en sang.

Cet amour de l'étude préserva Buffon des vains plaisirs où aurait pu l'entraîner sa grande fortune. Il se fit connaître par des travaux importants et, en 1740, fut nommé intendant du *Jardin du Roi.*

Le Jardin du Roi, aujourd'hui *Jardin des Plantes,* a été créé, à Paris, par Richelieu. Il renferme actuellement de magnifiques collections d'animaux, de végétaux et de minéraux. C'est un des plus beaux musées d'histoire naturelle qui existe au monde. C'est en même temps une école, où de savants professeurs font des cours sur toutes les branches de l'histoire naturelle.

Au temps de Buffon, le Jardin des Plantes était loin d'être aussi bien organisé qu'aujourd'hui. C'est Buffon qui en a fait un établissement de premier ordre : il agrandit et embellit les bâtiments destinés à loger les échantillons qu'on lui envoya de tous côtés ; il établit des cours publics, et il choisit pour les diriger des hommes de haute valeur, comme le chimiste Rouelle, le botaniste Laurent de Jussieu, les naturalistes Daubenton et Lacépède.

Lui-même résolut de consacrer sa vie à l'étude de la nature et de la décrire dans un vaste ouvrage où tout serait passé en revue : la terre et les eaux qui l'arrosent, et les métaux qu'elle renferme, et les plantes qu'elle produit, et les animaux, et les races humaines.

Pour n'être point distrait de ce travail immense, Buffon quitta Paris, où il ne restait que le temps exigé par les devoirs de sa charge, et alla s'établir dans son paisible domaine de Montbard.

Le château de Montbard était situé sur la pente d'une colline rocheuse et stérile. Buffon prit plaisir à transformer ce sol aride ; il y fit apporter de la terre végétale et construire des terrasses, qui se couvrirent bientôt d'arbres et de fleurs. Montbard devint alors un charmant séjour.

Pour n'être point dérangé par les visites, Buffon établit son cabinet de travail au sommet d'un grand rocher isolé. Il s'y rendait tous les matins à cinq heures et il y travaillait jusqu'à huit. Alors il recevait son intendant et ses fermiers, qui lui rendaient leurs comptes, tandis que son valet de chambre le poudrait et l'habillait. Puis il déjeunait très frugalement et se re-

mettait à lire ou à écrire jusqu'à deux heures, moment de son dîner. Il se promenait ensuite dans le parc et rentrait vers cinq heures pour travailler jusqu'à neuf.

Le savant naturaliste redevenait alors le seigneur de Montbard ; il descendait au salon, où se trouvait presque toujours une société nombreuse qu'il recevait avec beaucoup de dignité. En se consacrant à la science, il n'avait perdu ni les goûts ni les habitudes de l'homme du monde. Il était toujours vêtu avec élégance ; son secrétaire nous dit qu'il portait habituellement «un habit de velours rouge, une veste de soie mordorée, une bourse fort courte qui recevait les cheveux, et de laquelle partaient deux larges rubans moirés, qui, retombant sur ses épaules, venaient se perdre dans les dentelles de son jabot.»

Pendant près de trente ans, Buffon vécut ainsi à Montbard, sans jamais s'écarter du règlement qu'il s'était tracé pour l'emploi de ses journées.

Dans les premiers temps, il avait de la peine à se lever de bonne heure; pour vaincre sa paresse il promit à son domestique Joseph un écu de 3 francs, toutes les fois que celui-ci réussirait à le faire lever avant six heures. La première fois que Joseph interrompit le sommeil de son maître, il fut si mal reçu qu'il n'osa pas insister. «Mon pauvre Joseph, lui dit Buffon dans l'après-midi, j'ai perdu mon temps et tu n'as rien gagné. Tu n'entends pas bien ton affaire : ne pense qu'à ma promesse et ne fais aucun cas de mes menaces.» Joseph, ainsi encouragé, ne craignit plus de mécontenter son maître ; il alla même un jour jusqu'à l'arroser d'eau froide pour l'obliger à se lever. Ce moyen énergique réussit parfaitement et il ne fut plus nécessaire de le renouveler. Buffon récompensa son fidèle domestique, et il se plaisait à dire : «Je dois à Joseph trois ou quatre volumes de l'Histoire naturelle.»

L'*Histoire naturelle* de Buffon ne contient pas moins de 36 volumes. Jamais la nature n'avait été décrite avec plus de force et de majesté.

Rien de plus beau que ses portraits du lion fier et généreux, du tigre lâche et féroce, du cheval si docile et si fougueux à la fois; rien de plus élégant que ceux de l'écureuil, du cygne, de l'oiseau-mouche, ce «bijou de la nature.» On peut dire que Buffon peint avec les mots, comme un peintre avec de couleurs. —

Buffon eut de nombreux admirateurs. Les souverains de l'Europe le félicitèrent. L'empereur d'Allemagne Joseph II vint le voir à Montbard. Le roi de Prusse Frédéric II lui envoya ses ouvrages pour les corriger. Les rois de Danemark et de Suède, l'impératrice de Russie Catherine II, lui envoyaient des présents pour ses collections, et celle-ci y joignait de précieuses fourrures. Plus tard, en 1814, lorsque l'ambition de

Napoléon eut attiré les étrangers en France, l'empereur d'Autriche donna ordre de respecter Montbard. «La résidence de l'historien de la nature, dit-il, doit être sacrée pour les amis des sciences. C'est un domaine qui appartient à l'humanité. L'Académie française admit Buffon au nombre de ses membres sans qu'il eût sollicité cet honneur.

Quand l'Histoire naturelle fut terminée, Buffon ne se reposa pas. Il ajouta encore à sa gloire par son ouvrage des *Époques de la nature.* Là, il exposait dans un style admirable la manière dont avait pu se former la terre. Beaucoup de ses vues n'étaient que des suppositions que la science n'a pas confirmées. Mais il avait créé la science de la géologie, entrevue par Bernard Palissy.

Ces travaux demandaient une activité continuelle. Buffon s'y dévoua tout entier. Il aimait à dire : «On n'obtient rien de la nature qu'à force de la tourmenter. Le génie n'est qu'une longue patience.»

Buffon attachait la plus grande importance au style, qui seul fait vivre les ouvrages. Et c'est avec raison. Car, pour le fond de l'ouvrage, il faut emprunter beaucoup aux travaux de ses prédécesseurs, de ses contemporains, tandis que «le style, disait-il, est l'homme même.» On dit qu'il recopia jusqu'à quatorze fois son livre des Époques de la nature.

Buffon joignait à son amour du travail une grande modestie. «J'aime autant, disait-il, une personne qui me relève d'une erreur qu'une autre qui m'apprend une vérité, parce qu'en effet une erreur corrigée est une vérité.» A ce moment vivait en Suède le celèbre naturaliste *Linné*, avec lequel il avait eu des discussions fort vives. Buffon reconnut de lui-même ses torts, lorsqu'il vit l'utilité des travaux de son adversaire et rival.

Enfin, il se fit remarquer par la bonté de son cœur. Presque dans son extrême vieillesse, il parlait avec émotion de sa mère, à qui il rapportait ses meilleures qualités. Quelque temps après avoir perdu son père, il dut faire à l'Académie l'éloge d'un collègue mort depuis peu. «Je viens, dit-il à la fin de son discours, de perdre mon père, précisément au même âge. Il était, comme M. de Châteaubrun, plein de vertus et d'années ; les regrets permettent la parole, mais la douleur est muette.» Et il se rassit en essuyant ses larmes.

Il était adoré des paysans de Montbard, sur lesquels s'exerçait continuellement sa bienfaisance. Il faisait un grand nombre de charités cachées, distribuait du blé aux jours de disette, dotait les filles pauvres de sa terre et payait souvent les dettes des paysans. Il employait parfois deux ou trois cents manœuvres à faire dans son château des ouvrages de pur agrément.

Dans, les dernières années de sa vie Buffon fut atteint d'une cruelle maladie. Il mourut à Paris à l'âge de quatre-vingt-un ans, en 1788.

On a résumé l'importance de son œuvre dans l'inscription placée au bas de la statue que l'admiration de ses contemporains lui avait élevée, de son vivant, au Jardin des Plantes : «Son génie fut égal à la grandeur de la nature : *Majestati naturae par ingenium.*»

38. FLORIAN (1755—1794).

Jean-Pierre-Claris de Florian naquit en 1755, au château de Florian, dans les Basses-Cévennes. Ce château avait été construit par son grand-père, et Florian y passa ses premières années. Il conserva toujours un doux souvenir de ce temps où le bon vieillard le promenait dans son domaine en lui faisant admirer ses plantations.

Florian ne connut pas sa mère, l'ayant perdue dès son bas âge. Tout ce qu'il savait d'elle entretint chez lui le regret de sa perte, et il dut peut-être à cette affection filiale la douce sensibilité qui règne dans ses écrits.

C'est dans ses loisirs qu'il composa plusieurs ouvrages en prose et en vers. Son recueil de fables est le plus intéressant et le meilleur. Nul écrivain n'avait eu autant de succès dans ce genre depuis La Fontaine. Il a le mérite d'avoir inventé le sujet de plusieurs de ses apologues.

Florian était bon, aimable, généreux. Il réservait toujours une portion du prix de ses ouvrages pour les indigents. Il paya de ses propres deniers les dettes de son père et donna une chaumière et un champ, seule partie de son patrimoine qu'il eût conservée, à un pauvre domestique qui avait servi son père pendant quarante ans.

Il vécut à Paris ; mais, au commencement de la Révolution, il s'était retiré à Sceaux. Il y fut arrêté inopinément, et quoiqu'il eût été délivré après le 9 thermidor, il ne fit dès lors que languir. Il mourut à Sceaux avant d'avoir atteint sa quarantième année.

J. J. Porchat.

39. COUP D'ŒIL SUR LE XIXe SIÈCLE.

La Révolution de 1789, qui avait renversé sans respect les institutions même les plus sacrées, sembla s'arrêter devant les doctrines littéraires établies par les écrivains du règne de Louis XIV. Les principes des *classiques* sortirent intacts de cette période d'anarchie, et dominèrent pendant l'époque impériale presque tout entière. Mais la littérature déclinait de plus en plus, Racine et Voltaire n'avaient que de bien pâles imitateurs. L'observation méticuleuse des préceptes tient lieu de naturel et de vie. C'est l'époque du pseudo-classique, époque de décadence marquée; et la censure que Napoléon avait établie, loin d'empêcher cette décadence ne pouvait que l'aider. On est heureux et surpris

au milieu de cette période stérile, de signaler les œuvres empreintes de sensibilité qu'ont produites Legouvé (1764— 1811) et Millevoye (1782—1816).

La Restauration de 1814 et de 1815 ne semblait pas, dès le premier abord, plus propice à une régénération. Les deux parties qui se divisaient la France, ne s'accordaient que dans leur attachement aux anciennes formes littéraires : les royalistes, en souvenir du règne de Louis XIV, les libéraux en souvenir du siècle de Voltaire. Les dernières guerres de l'Empire paraissaient avoir brisé le ressort de la vie intellectuelle, comme elles avaient épuisé les ressources de la vie matérielle en France. Ce n'était là cependant qu'un moment de calme qui précédait une glorieuse époque de réforme. Déjà sous l'Empire, deux écrivains avaient préparé les esprits à une revolution qui devait être à la littérature ce que 1789 avait été à la politique. *Madame de Staël,* en faisant connaître par ses ouvrages la belle et opulente littérature de l'Allemague, avait ouvert à la France un monde d'idées inconnu jusqu'alors. Elle l'avait arrachée aux préjugés de l'école de Voltaire, et lui avait montré une philosophie plus noble que le sensualisme du XVIII^e^ siècle. *Chateaubriand* avait fait revivre dans ses œuvres les vieilles croyances et ramené aux sentiments poétiques du christianisme, les âmes fatiguées de tant d'agitations; ces impulsions produisirent leur effet, lorsque la réaction violente qui suivit la chute de Napoléon fut apaisée. La jeunesse se précipita en foule aux leçons des *Guizot,* des *Villemain*, des *Cousin,* pour se faire initier aux secrets d'études historiques, philosophiques et littéraires qui, sans renier les traditions nationales de la France, s'élevaient au niveau de la pensée européenne.

Les œuvres d'*André Chénier* et les premiers chants de *Lamartine* révélèrent une poésie nouvelle, affranchie des entraves des règles classiques. Alors une jeune génération de poètes s'élança dans l'arène pour conquérir aux lettres françaises les vastes horizons qui s'étaient ouverts au progrès social de la nation. Les *Romantiques*[1]) (tel fut le nom de cette nouvelle école), s'attaquèrent à la forme et au génie de la poésie classique. Les périphrases furent proscrites, les règles sévères de l'alexandrin de Boileau et des trois unités violées sans pitié. Le poète eut le droit de tout dire pourvu que son langage allât au cœur, d'exprimer tous les sentiments pourvu qu'ils fussent vrais et profonds, de décrire et de nommer toutes choses pourvu qu'il les eût bien observées et qu'il mît de la chaleur et de la vérité dans ses tableaux. Tels sont les principes qui triomphèrent dans

[1]) La nouvelle école prétendait puiser ses modèles de préférence parmi les vieux auteurs de la littérature française, dans les romans des trouvères, dans les romances du moyen âge. De là le nom de *Romantisme,* d'*école Romantique.*

les œuvres des *Hugo,* des *Musset,* des *Vigny* etc. Les classiques furent indignés de cette audace et de ce peu de respect pour les anciennes traditions. Une lutte animée s'engagea, dans laquelle les classiques acharnés essayèrent même de faire intervenir les lois et la police; vains efforts! Le public soutenait les réformateurs et la victoire leur resta.

Le Romantisme, faisant accueil aux sentiments mélancoliques et aux rêveries propres aux peuples du Nord, professa une sorte d'adoration pour la nature extérieure, fit vibrer jusqu'à l'excès la corde de la sensibilité, et eut le mérite de ramener chez nous le sens historique, depuis trop longtemps absent de nos compositions.

La révolution de 1830 fit diversion à cet élan littéraire et en affaiblit l'ardeur sans lui opposer des principes nouveaux. Les écrits restèrent romantiques.

Mais les excès de couleurs et d'expressions de l'école romantique finissent par effrayer et presque blesser le goût public, ce qui fit siffler la dernière pièce de V. Hugo, les *Burgraves* (1843) et valut des applaudissements à la tragédie de *Lucrèce* par Ponsard. Mais la réaction classique ne dura pas longtemps; Ponsard lui-même ne tarda pas à faire au romantisme de larges concessions, en particulier dans *Charlotte Corday* (1850), la meilleure de ses tragédies. Le genre dramatique qui finit par l'emporter fut le drame, non romantique, mais bourgeois. A ce genre appartiennent les comédies d'*Augier,* de *Bouilhet,* de *Dumas* fils, de *Sardou,* de *Barrière,* de *Feuillet*, de *Sandeau,* de *Legouvé* et de *Pailleron.* La pièce historique céda le pas à la comédie du salon.

Malgré le succès du Romantisme, une école continuait encore les traditions classiques. Elle compte pour ses plus illustres champions *Béranger* et *Casimir Delavigne.*

En 1852 *Théophile Gautier,* qui avait fait ses premières armes comme romantique sous l'égide de V. Hugo, publia sous le titre d'*Émaux et Camées* un volume de petits poèmes très soignés, qui devaient par leur fini artistique, semblable à celui de fines ciselures, protester contre la négligence inspirée des romantiques. Cet ouvrage fonda une école, dont les adeptes furent appelés *Parnassiens.* Ceux d'entre eux qui, par un vrai talent, s'élevèrent au-dessus du métier de versificateur sont *Théodore de Banville, Baudelaire, Leconte de Lisle, Coppée* et *Sully-Prudhomme.*

Le genre littéraire dans lequel le XIX^e^ siècle a trouvé son expression la plus complète est, sans contredit, le *roman.* Il a pris les formes et les tendances les plus variées pour s'adapter aux intérêts du moment: sous la Restauration il fut historique à l'instar du roman anglais de Walter Scott. Après 1830, le roman devint réaliste avec *Balzac,* idéaliste avec *George Sand,*

pour s'accentuer toujours plus dans ces deux directions, à moins d'être uniquement amusant, comme chez *Dumas* et *Paul de Kock*. Depuis *Flaubert* le réalisme a exercé son influence sur tous les écrivains.

La philosophie de la première partie du XIXe siècle fut une réaction contre les doctrines du XVIIIe; c'est-à-dire qu'elle fut essentiellement spiritualiste. Elle s'honore des noms de *Lamennais* (1782—1854), le célèbre auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, *Royer-Collard* (1763—1843), *Victor Cousin* (1792—1867), et *Jouffroy* (1796—1842) dont l'enseignement philosophique eut tant d'éclat.

L'une des gloires de notre siècle est d'avoir en quelque sorte renouvelé l'histoire et de l'avoir élevée au rang d'une véritable science. Ces progrès sont principalement dus aux beaux travaux d'*Augustin Thierry*, de *Barante*, de *Guizot*, *de Michelet*, de *Mignet* et de *Thiers*.

40. CHATEAUBRIAND (1768—1848).

François-René, vicomte de Chateaubriand, né en 1768, à Saint-Malo d'une famille de vieille noblesse, était capitaine au régiment de Navarre, lorsque éclata la Révolution.

Il quitta la France en 1791, et s'embarqua pour le Nouveau-Monde, où il passa une année à parcourir les solitudes de l'Amérique du Nord, ébauchant sur les lieux son poème des *Natchez*.

En 1792, il revint en Europe, et alla rejoindre à Coblentz l'armée des émigrés. Blessé au siège de Thionville et transporté en Angleterre, où il vécut quelques années dans le dénûment, il publia à Londres en 1797 son premier ouvrage, l'*Essai sur les révolutions*.

Rentré en France en 1800, il publia l'année suivante, dans le Mercure, *Atala*, qui fut accueilli avec un sentiment presque universel d'admiration. *René* ajouta à l'enthousiasme. En 1802 parut le *Génie du christianisme*, dont Atala et René n'étaient que des épisodes. Le christianisme, si longtemps dédaigné des écrivains et des philosophes, y était hardiment proclamé la source la plus féconde de l'art et de la poésie. Le succès fut immense, et le style de l'auteur y contribua au moins autant que ses doctrines.

Remarqué par le premier consul, Chateaubriand fut chargé en 1803 de fonctions diplomatiques, dont il se démit en 1804, après l'exécution du duc d'Enghien.

En 1806, il visita la Grèce, l'Asie Mineure, la Palestine et l'Égypte, qu'il devait peindre dans son épopée des *Martyrs* (1809). Ses notes et ses souvenirs de voyage formèrent la matière de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, publié en 1811. Il fut élu la même année membre de l'Institut, à la place de Chénier; mais

il ne put prendre possession de son siège qu'après la Restauration. Au retour des Bourbons, Chateaubriand fut nommé ambassadeur de France en Suède. Il accompagna Louis XVIII à Gand, et devint un de ses conseillers. A la seconde Restauration, il fut nommé ministre d'État et pair de France. Après la révolution de 1830, il se retira des affaires et revint à ses travaux littéraires. En 1831, il donna ses *Études* ou *Discours historiques*. Il acheva dans la retraite des mémoires sur sa propre vie, commencés dès 1811, et qui ne parurent qu'après sa mort: les *Mémoires d'outre-tombe*. Il mourut à Paris en 1848.

Chateaubriand procède de Bernardin de Saint-Pierre, il le continue en le surpassant par la richesse et la force de son imagination, par l'étendue et la diversité de ses connaissances, par la multiplicité des aspects sous lesquels il a senti et dépeint la vie. Il a rouvert les sources vives de la poésie, taries par la sécheresse des imitateurs pseudo-classiques, et il mérite la double gloire d'avoir donné le signal de la révolution littéraire, et commencé la restauration morale et religieuse du XIX[e] siècle.

Nul poète ancien ni moderne ne surpasse Chateaubriand dans ses descriptions. Il réunit deux qualités précieuses et ordinairement séparées: l'exactitude la plus fidèle et l'imagination la plus brillante. Il voit d'abord un objet avec les yeux du corps et son regard est perçant comme celui de l'aigle; puis vient l'imagination, qui répand sur les lignes sévères du dessin primitif ses plus riches couleurs. Chez lui, le poète domine même dans les travaux de l'historien et de l'homme d'État; le sentiment, l'imagination, et, il faut le dire, la vanité, sont ses seuls guides.

41. LAMARTINE (1790—1869).

Le premier qui fît dans la poésie la réforme que Chateaubriand avait opérée dans la prose fut Alphonse de Lamartine. Né à Mâcon en 1791, il avait vu s'écouler sa première enfance dans le domaine paternel de Milly, sous l'œil attentif et tendrement inquiet d'une mère qui devait laisser dans son âme d'ineffaçables impressions. «Toutes ses pensées étaient sentiments, a dit Lamartine, retraçant cette figure qui s'impose à tous ses souvenirs, tous ses sentiments étaient images.» Ce fut elle qui initia son fils à la poésie en lui lisant la bible: elle eut d'ailleurs peu de peine à éveiller une imagination qui semblait tout deviner. Il nous raconte lui-même de sa jeunesse: «J'étais né impressionable et sensible. Les choses extérieures à peine aperçues laissaient une vive et profonde empreinte en moi, et quand elles avaient disparu de mes yeux, elles se conservaient présentes dans ce qu'on nomme l'imagination, qui revoit et repeint en nous. Mais ce ne fut qu'après mes études terminées que je commençai à

avoir quelques vagues pressentiments de poésie. C'est Ossian, après le Tasse, qui me révéla ce monde des images et des sentiments que j'aimai tant depuis à évoquer avec leurs voix. Ossian fut l'Homère de mes premières années.»

Après avoir fini ses études et voyagé en Italie, Lamartine revint à Paris.

Son premier ouvrage, les *Méditations poétiques,* qu'il publia en 1820, l'éleva tout d'un coup au rang d'un poète favori de la société. Ce modeste volume, qui eut tant de peine à trouver un éditeur, fut accueilli par une admiration universelle et se répandit en moins de quatre ans en 45 000 exemplaires. La poésie française n'avait pas encore entendu de plus ineffables mélodies. Une langue musicale, pure et abondante, un style qui restait naturel au milieu de sa richessse d'images et de couleurs, servaient d'expression aux sentiments les plus profonds, les plus vrais de l'âme humaine. Les tristesses et les déceptions du cœur, les troubles de l'esprit en face du problème de la destinée, les élans et les chutes de l'âme s'élevant jusqu'à Dieu et retombant sur elle-même, tout ce que chacun de nous ressent ou entrevoit dans la confuse succession de ses pensées, le poète l'exprimait dans des chants tout pénétrés de religion, de mélancolie et d'harmonie.

Ce brillant début fut suivi de deux autres recueils poétiques qui en soutinrent la gloire: les *Nouvelles Méditations poétiques* (1823), et les *Harmonies* (1830). C'est dans ces dernières que le génie de Lamartine semble avoir atteint son plus grand développement. Ce sont de véritables hymnes, pleins d'enthousiasme et de grandeur. *Jocelyn* (1836), sorte de roman en vers et l'épopée de la *Chute d'un ange* sont deux parties détachées d'un grand poème sur l'humanité que M. de Lamartine se proposait de publier.

Dans son ensemble, l'œuvre de Lamartine présente tous les caractères d'une heureuse inspiration, une facilité, une abondance inépuisable, une inspiration lyrique du premier ordre. Avec cela, elle manque de concentration et par conséquent de force. C'est un large fleuve qui se répand à l'aise dans une plaine fleurie, non un torrent impétueux qui bondit et s'élance. Le style du poète brille des plus chatoyantes couleurs; il laisse désirer souvent plus de netteté dans le dessin. Il a quelque chose d'indécis et de fuyant dans les contours, une langueur qui est un charme sans doute, mais qui peut facilement devenir une négligence: c'est la *morbidezza* italienne, nuance délicate entre la maladie et la grâce.

Peu de temps après la publication de son premier ouvrage, Lamartine était entré dans la diplomatie. Attaché à la légation de Naples, il y épousa une jeune Anglaise riche et spirituelle, enthousiasmée par la lecture de ses vers. En 1832 il entreprit

un voyage en Orient, le pays de ses aspirations et de ses rêves. Le poète, «l'émir français,» comme disaient les Arabes, voyageait en souverain, achetant des maisons pour y descendre et ayant à son service des caravanes de chevaux à lui. Mais le voyage fut troublé par un événement affreux, la mort de sa fille Julia. Ce voyage nous a valu un beau livre: *Voyage en Orient*, qui contient des descriptions brillantes, mais qui cependant n'est pas à comparer à l'Itinéraire de Chateaubriand.

En 1847 Lamartine publia l'*Histoire des Girondins,* qui, malgré d'admirables pages, offre plutôt le charme et les émotions d'un roman que le sérieux et grave intérêt d'une étude solide.

La révolution de 1848 le vit membre du Gouvernement provisoire, employant son immense popularité pour arrêter ou prévenir les excès de la foule avide de sang et de désordres. L'avénement de Napoléon III le décida à abandonner la carrière politique. Dans les dernières années, Lamartine se trouva dans la misère; sa générosité, et son goût pour le faste et le luxe avaient dévoré sa fortune; une souscription nationale en sa faveur n'ayant pas réussi, la Chambre lui fit une dotation. Lamartine mourut en 1869.

42. MADAME DE StAËL (1766—1817).

Anne-Louise-Germaine Necker, baronne de Staël-Holstein, naquit à Paris en 1766 ; elle était fille de Necker, banquier génevois, qui, en 1776, devint ministre des finances, sous Louis XVI.

Le salon de sa mère, laquelle fut elle-même une femme du plus haut mérite et un écrivain distingué, réunissait, vers la fin du règne de Louis XV et au commencement du règne suivant, ce qu'il y avait de plus illustre en France et en Europe dans les lettres, les arts, la politique. La jeune fille grandit dans ce milieu exceptionellement favorable et y développa les rares facultés de son esprit brillant et ingénieux. Elle avait vingt ans quand on la maria au baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède en France ; mais cette union ne fut pas heureuse et fut bientôt suivie d'une séparation.

Madame de Staël accueillit avec enthousiasme les premiers jours et les séduisantes promesses de la Révolution ; désenchantée bientôt, elle fuit avec horreur, et non sans péril, l'anarchie sanglante de la France. Dans sa retraite, le cœur brisé de douleur, elle publia une défense de la reine Marie-Antoinette, prière touchante et admirable, mais inutile. Enfin, des jours meilleurs se lèvent. Madame de Staël reparaît à Paris. Sous le Directoire elle exerça par ses salons une grande influence politique ; sous Bonaparte son crédit baissa. Il l'exila à 40 lieues de Paris, lui faisant dire qu'il lui abandonnait le globe, mais qu'il se réservait Paris.

Madame de Staël, qui avait déjà publié ses *Lettres sur le caractère et les écrits de J.-J. Rousseau (1788)*, et le roman de *Delphine (1801)*, quitta la France ; en 1803 et 1804, elle visita une première fois l'Allemagne, qu'elle devait revoir en 1808 et étudia la littérature allemande avec Gœthe, Wieland, Schiller. La mort subite de son père la ramena à Coppet, en Suisse, d'où elle ne tarda pas à repartir pour l'Italie. Ce ciel nouveau et son amour pour les beaux arts lui inspirèrent Corinne (1805), célèbre roman plein de charmes et d'intérêt, comme son séjour en Allemagne lui inspira son beau livre *De l'Allemagne.*

Ce dernier ouvrage a puissamment contribué à faire naître en France une ère nouvelle pour les arts, la littérature et la poésie. Dans cet écrit, véritablement neuf et original, une nation étrangère, avec sa littérature et ses arts, son caractère propre, et ses mœurs traditionnelles, était étudiée pour la première fois en France, non plus selon nos idées, mais pour ainsi dire selon les siennes. L'auteur avait senti que pour bien comprendre et faire comprendre une nation ou un homme il faut se placer par la science et l'imagination dans les conditions où cet homme, cette nation, ont vécu ; principe fécond d'où est née la critique moderne, historique et littéraire, si différente de la critique ancienne, qui n'était que l'application de notre goût personnel aux œuvres d'autrui.

Mais ce livre déplut encore à la police impériale, qui exila de nouveau l'auteur, rentrée depuis quelque temps en France. Un ministre de Napoléon lui écrivit entre autres : «Il m'a paru que l'air de Paris ne vous convenait point ; et nous n'en sommes pas encore réduits à chercher nos modèles chez les peuples que vous admirez. Votre livre n'est pas français.»

Madame de Staël habita successivement sa terre de Coppet dans le canton de Vaud, Vienne, Moscou, Saint-Pétersbourg, la Suède et Londres, et ne revint qu'en 1815 à Paris. La chute de l'Empire la ramena en France ; mais elle ne survécut que deux ans à la seconde Restauration : elle mourut en 1817 au retour d'un voyage en Italie.

43. PIERRE JEAN DE BÉRANGER (1780—1857).

Béranger offre sous bien des rapports un contraste directe avec Lamartine.

Lamartine représente la poésie des salons du temps de la Restauration, Béranger, le grand chansonnier, appartient tout entier au peuple. Lamartine joue un rôle considérable dans les affaires publiques de son temps ; Béranger reste toujours dans des circonstances modestes et même pauvres. La poésie de Lamartine est rêveuse, inspirée, romantique ; les chansons de Béranger sont gaies, pleines d'élan, gracieuses : c'est la poésie française par excellence.

Sa chanson *Le Tailleur et la Fée* nous apprend que Béranger naquit à Paris en 1780, chez un tailleur, son pauvre grand-père. Il resta chez lui jusqu'à l'âge de neuf ans, puis il fut envoyé chez une tante, qui tenait une auberge à Péronne. A quatorze ans, il entra en apprentissage chez un imprimeur de cette ville, qui lui donna les premières notions d'orthographe et de grammaire. En même temps, il y suivait les cours de l'Institut patriotique, école qui, organisée d'après le système de J.-J. Rousseau, donnait une éducation toute républicaine. On n'y enseignait ni le latin, ni le grec, langues que Béranger n'a jamais apprises. A seize ans, il revint à Paris, où son père venait de fonder une maison de banque, dont la faillite le rejeta bientôt dans la pauvreté. Ce fut alors, au milieu de ses malheurs, que sa vocation poétique commença à se déclarer, et il ne tarda pas à mériter le titre de «Barde français.»

En 1809, il obtient dans les bureaux d'un ministre une place de commis, et ce fut là, sur un modeste bureau, qu'il ébaucha ses premières chansons. Il publia de suite deux volumes de *Chansons,* qui lui valurent une grande popularité, mais qui lui firent perdre sa place: le gouvernement le renvoya et le condamna même à la prison et à l'amende. Son troisième recueil de *Chansons* lui attira une condamnation plus sévère. Dans ses poésies, Béranger célèbre tantôt la gloire et les malheurs de sa patrie, les grandeurs et les infortunes de la famille impériale, l'humanité, la liberté, l'égalité; tantôt il flagelle les Bourbons, les nobles, les courtisans, les vieux usages du passé.

Le mérite de Béranger est d'avoir été créateur dans un genre que l'on croyait usé. Il sait introduire tous les tons dans la chanson, il y donne accès aux plus douces effusions de l'âme, aux plus fiers élans de la poésie lyrique, et dans un style pur, clair, élégant et précis. Plusieurs des chansons patriotiques de ce poète et un grand nombre de ses chansons morales sont de véritables odes. On regrette qu'un assez grand nombre de ses chansons ne puissent être amnistiées ni par la morale, ni par le respect que nous devons à la religion.

En 1830, ses amis étant arrivés au pouvoir, Béranger se vit assailli de toutes parts d'offres de places, d'honneurs, de richesses, mais il déclina tout pour rester chansonnier. Élu, en 1848, représentant du peuple, il refusa de même cet honneur; jamais non plus il voulut se mettre sur les rangs pour l'Académie française. Joignant la bienfaisance au désintéressement, il n'usa de son crédit que pour rendre service. Il mourut pauvre en 1857. Napoléon III voulut lui rendre après sa mort les honneurs qu'il avait refusés de son vivant; ses obsèques faites aux frais de l'État, eurent lieu avec la pompe officielle que l'on déploie pour les funérailles des maréchaux de France.

44. VICTOR HUGO (1802-1885).

Victor Hugo est regardé comme le chef de l'école romantique.

Il naquit à Besançon en 1802. Son père était colonel dans l'armée républicaine, plus tard général de l'Empire; sa mére était Vendéenne de naissance et de sentiment, On retrouvera dans les vers du poète les traces de cette double origine. Tout enfant il suivit les armées impériales, «parcourant l'Europe avant la vie», et ne rentra en France qu'en 1809. Il commença alors ses études sous les yeux de sa mère, qui développa dans l'esprit de l'enfant cette ferveur royaliste qui inspira les œuvres de sa jeunesse.

Son instinct poétique s'éveilla de bonne heure : à 14 ans il avait déjà composé une tragédie et deux pièces lyriques; dès 1817 l'Académie française donnait une mention à sa pièce de vers sur les *Avantages de l'étude*, et trois années de suite l'Académie des jeux floraux de Toulouse décernait l'églantine d'or à ce poète de dix-huit ans, que Chateaubriand avait publiquement appelé un *enfant sublime.*

L'apparition des *Méditations* de Lamartine excita le talent du jeune poète. Il venait d'atteindre sa vingtième année quand il publia le premier volume des *Odes et Ballades* (1822). Ce recueil, qui frappa également par la richesse des vers et par l'enthousiasme religieux et royaliste, lui valut l'amitié de toutes les célébrités de la Restauration et une pension royale, qui lui permit d'épouser une compagne d'enfance.

Mais grâce aux errements de la Restauration, le libéralisme gagna de jour en jour. Victor Hugo suivit involontairement ce mouvement général et le premier changement se révéla dans le nouveau volume des *Odes et Ballades* (1826). En même temps la forme classique de ses premières œuvres était de plus en plus abandonnée ; il montra des hardiesses de pensée et de style et, devenu le centre de jeunes révolutionnaires littéraires, il rompit décidément avec les traditions classiques du XVII^{e} siècle. Ce fut ainsi que s'acheva la réaction contre l'école classique, réaction que Mme de Staël et Chateaubriand avaient commencée et qui fut continuée par Lamartine.

La préface du drame de *Cromwell* (1827) fut le manifeste de l'école romantique : elle joua le même rôle qu'avait rempli, en 1549, la *Défense et Illustration de la langue française* par du Bellay. La situation n'était pas sans analogie et le *Cénacle* avait plus d'un rapport avec la *Pléiade* : comme elle, il renfermait des hommes du plus grand talent; il voulait comme elle renouveler la forme d'une littérature vieillie.

L'école classique de l'Empire s'était fait un idéal traditionnel et trop étroit, qui excluait sans raison de vraies beautés. Le

romantisme élargit les portes de l'art, et y fit entrer ce que l'école pseudo-classique avait eu le tort d'en exclure : l'histoire, c'est-à-dire l'homme plus vrai et souvent plus beau que les abstractions qu'elle lui substituait.

L'année qui suivit le manifeste romantique, Victor Hugo composait les *Orientales*, la plus magnifique efflorescence de son imagination. Ici la poésie lyrique prenait un caractère nouveau et analogue aux doctrines de la jeune école. C'était du rhythme, de la lumière, d'étincelantes couleurs, que le poète semblait avoir dérobées aux heureuses contrées qu'il chantait : le monde extérieur y versait à pleines strophes ses plus riches images, et à peine sentait-on battre le cœur du poète sous cette profusion d'or, de rubis et de parfums étrangers.

Dans les *Feuilles d'automne* (1831) l'horizon s'est assombri, et n'en est que plus attachant : l'artiste demeure, mais l'homme reparaît. La pensée du poète se repose, avec une douce émotion, sur des souvenirs, sur des regrets. Surtout il épanche une tendresse ineffable sur l'enfance, sur ces blondes et frêles têtes, ce doux présent si riant d'avenir :

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies;
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encore ;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange;
Tête sacrée! enfant aux cheveux blonds! bel ange
A l'auréole d'or!

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés;
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toute part sa jeune âme à la vie,
Et sa bouche aux baisers!

Cette sensibilité simple et abordable à tous, cette note si suave, manquait encore à la lyre française. Victor Hugo comblait ici un intervalle qu'avaient laissé entre eux Lamartine et Béranger.

En 1841 le poète fut reçu dans l'Académie française. A cette époque il fit plusieurs voyages de touriste dans divers pays, entre autres en Espagne, d'où il fut subitement rappelé par la mort tragique de sa fille Léopoldine et de son gendre Vacquerie, qui se noyèrent dans une promenade en bateau sur la Seine. Cet événement est le sujet d'un grand nombre de poésies qui composèrent plus tard les *Contemplations*. Ce livre, sorte de Mémoires d'une âme, réunissait sous le titre : «Autrefois et Aujourd'hui» les souvenirs du poète et les aspirations du philosophe.

Pendant la révolution de 1848, le poète parvint à jouer un rôle politique, mais il devint une des premières victimes du coup d'État du 2 décembre 1851. Il fut expulsé du territoire français, et il se retira avec sa famille dans l'île de Jersey, et de là à

Guernesey, où il a séjourné de longues années. En 1859 parut une grande composition poétique, la *Légende des Siècles,* et en 1862 Victor Hugo publia son grand roman social *les Misérables.*

Après la chute de l'Empire et la proclamation de la République (1870), il revint à Paris, où il essaya de nouveau de jouer un rôle politique. Il publia un recueil sur les désastres de la France en 1870. Ces poésies de l'*Année terrible* sont peu dignes de sa réputation littéraire.

Victor Hugo mourut à Paris le 22 mai 1885. La République lui fit de magnifiques funérailles aux frais de l'État.

Outre les recueils de poésie lyrique mentionnés ci-dessus, Victor Hugo a fait paraître: les *Chants du Crépuscule,* les *Voix intérieures,* les *Rayons et les Ombres,* l'*Art d'être grand-père,* etc. Comme poète lyrique Victor Hugo est presque toujours grand; il joint à une conception puissante et toujours originale une imagination vive, ardente, et une fécondité inépuisable. Sa langue est splendide et d'une souplesse admirable. On reproche à Victor Hugo deux défauts dominants: une passion excessive pour l'antithèse, pour l'opposition entre le bien et le mal, entre le beau et le laid, qui nous a valu cette triste réhabilitation de toutes les laideurs physiques et morales; et un goût extrême pour la forme, l'image, la couleur, le son, en un mot pour la réalité matérielle, qui lui fait négliger l'idée pour la langue.

Ses drames: *Cromwell* (1827), *Hernani* (1829), Le *Roi s'amuse* (1832), *Lucrèce Borgia* (1833), *Marion Delorme* (1838), *Ruy Blas* (1838), les *Burgraves* (1843) etc., où il se plaît à mettre en scène les plus violents contrastes, ne nous présentent que des caractères exceptionnels; il nous décrit tels hommes étranges et non l'humanité. Dans tous les rôles, domine la personne du poète; c'est lui seul qui parle, lui seul qui remplit la scène de ses déclamations lyriques.

Ses romans sont composés d'après le même système que ses drames. *Notre-Dame de Paris* contient de nombreux traits de génie. Quelques-uns des personnages de ce roman, tels que le sonneur Quasimodo et surtout la charmante création d'Esmeralda, dont les arts s'emparèrent bientôt, sont devenus des figures populaires dans tous les pays. Le grand roman social *les Misérables,* qui est sans doute une production de génie, est pleine d'horreurs et de bizarreries, et d'une réalité exagérée.

III.

GÉOGRAPHIE. LA FRANCE, LES FRANÇAIS.

1. LA PLANÈTE QUE NOUS HABITONS.

La *planète* que nous habitons présente trois parties distinctes, dont l'une est solide, l'autre liquide et la troisième gazeuse.

La partie solide est celle que l'on désigne plus particulièrement sous le nom de *terre*.

La partie liquide, ou l'*eau* est répandue sur la partie solide, dont elle remplit les enfoncements, et couvre environ trois quarts de la surface.

Enfin, la partie gazeuse, ou l'*atmosphère*, constitue autour des deux autres une enveloppe transparente dont l'épaisseur est d'environ 70 000 mètres.

Toutes ensemble, réunies par la pesanteur, forment une masse unique qui est le globe terrestre.

C'est un fait universellement admis, que la terre a la forme d'une sphère légèrement aplatie aux pôles et renflée à l'équateur. Or, cette forme est précisément celle que prendrait une sphère parfaite, douée d'un mouvement de rotation autour d'un axe fixe, si elle était liquide ou simplement pâteuse, tandis que, dans les mêmes circonstances, une sphère solide conserverait toujours sa forme primitive. Cette remarque nous porte donc à croire que, dans l'origine, notre globe était une masse liquide ou tout au moins pâteuse, dont les différentes parties avaient une mobilité suffisante pour glisser les unes sur les autres, de manière à déterminer un aplatissement aux pôles et un renflement à l'équateur. Cet effet produit, elle s'est refroidie lentement, pour se préparer à recevoir les innombrables générations de plantes et d'animaux qu'il était dans les desseins de la Providence de lui faire porter.

M. P. Maigne.

2. PARTIES DU MONDE. OCÉANS.

Si nous considérons la surface du globe sous un point de vue général, nous voyons que c'est pour ainsi dire une vaste mer, au milieu de laquelle se trouvent situées un grand nombre d'îles plus ou moins grandes.

Deux de ces îles portent le nom de continents.

Celui qu'habitent les nations les plus anciennement civilisées s'appelle l'ancien continent, ou l'ancien monde, et renferme l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

Le nouveau continent est compris sous le nom d'Amérique : il est divisé en deux péninsules bien distinctes, l'Amérique septentrionale et l'Amérique méridionale.

Le vaste archipel qui s'étend au sud-est de l'Asie, et au centre duquel la Nouvelle-Hollande s'élève comme une reine au milieu de son cortège, forme une cinquième partie du monde appelée Australie ou Océanie.

Comme on compte cinq parties de la terre, de même on distingue cinq océans : l'océan Atlantique entre l'Europe et l'Afrique, d'un côté, et l'Amérique, de l'autre ; — le grand Océan ou océan Pacifique, qui entoure presque toutes les terres de l'Océanie, et qui s'étend entre l'Asie et l'Amérique ; — l'océan Indien, au sud de l'Asie ; — l'océan Glacial arctique, qui entoure le pôle nord ; — l'océan Glacial antarctique, qui entoure le pôle sud.

3. EUROPE.

Géographie physique de l'Europe.

L'Europe est la plus petite partie du monde, mais c'est la plus civilisée. Elle se trouve à peu près vers le milieu de l'espace renfermé entre l'équateur et le pôle. Le climat y est généralement tempéré. Le nord est froid cependant, et le sud assez chaud.

Cette partie du monde forme une grande presqu'île, allongée du N. E. au S. O. et qui tient au reste du continent par deux côtés : 1° à l'est, par le territoire sur lequel se trouvent les monts Ourals et le fleuve Oural, et qui s'étend entre l'océan Glacial arctique et la mer Caspienne ; 2° au sud-est, par l'isthme du mont Caucase, entre la mer Caspienne et la mer Noire. Dans toutes les autres directions, l'Europe est entourée par la mer. Au nord, elle est bornée par l'océan Glacial ; à l'ouest, par l'océan Atlantique ; au sud, elle est séparée de l'Afrique par la mer Méditerranée et le détroit de Gibraltar.

Les côtes de l'Europe sont très découpées ; beaucoup de mers s'y avancent profondément, et il y a un grand nombre de golfes, de baies et de presqu'îles.

L'océan Glacial arctique forme la mer Blanche. — L'océan Atlantique forme la mer Baltique, la mer du Nord, la Manche, la mer d'Irlande, la mer de France, appelée aussi golfe de Gascogne ou mer de Biscaye. — La mer Méditerranée renferme la mer Tyrrhénienne, la mer Adriatique, la mer Ionienne, l'Archipel (anciennement mer Égée), la mer de Marmara, la mer Noire (anciennement Pont Euxin), et la mer d'Azov.

Au N., on remarque la péninsule Scandinave et la péninsule Cimbrique, qui s'avancent l'une en face de l'autre, à l'O. de la mer Baltique. — A l'extrémité S. O. de l'Europe, est la péninsule Hispanique, avec l'isthme des Pyrénées. — Au S., on voit la péninsule d'Italie, ainsi que celle de Morée (anciennement Péloponnèse), unie au continent par l'isthme de Corinthe, et formant, avec des contrées voisines, la péninsule des Balkans. — Au S. E., entre la mer d'Azov et la mer Noire, est renfermée la presqu'île de Crimée.

Il y a en Europe un grand nombre d'îles :

Dans l'océan Glacial, on voit la Nouvelle-Zemble, l'archipel du Spitzberg et la Terre de François-Joseph, régions peu connues, très froides et inhabitées. — Sur la côte N. O. de la péninsule Scandinave, on rencontre les îles Lofoden. — En s'avançant à l'O., on trouve les îles Britanniques, dont la principale est la Grande-Bretagne, l'île la plus considérable de l'Europe ; les autres sont l'Irlande, les Hébrides, les Orcades et les îles Shetland. — Plus loin, vers le N. O., on voit les îles Færœer, et enfin l'Islande, grande île très froide, plus voisine de l'Amérique que de l'Europe. — Entre le Cattégat et la mer Baltique, se trouvent les îles Danoises, dont les principales sont Seeland et Fionie. — Dans la Méditerranée, on remarque, à l'E. de la péninsule Hispanique, les îles Baléares. — Près de l'Italie, sont les grandes îles de Sicile, de Sardaigne et de Corse. — Dans la mer Ionienne, on remarque les îles Ioniennes. — Dans l'Archipel, il y a un très grand nombre d'îles, dont les plus importantes sont Négrepont et les Cyclades. — Candie (anciennement Crète), au sud de l'Archipel, est la terre la plus méridionale de l'Europe.

Le cap Nord est à l'extrémité nord de l'Europe ; — le cap St.-Vincent et la pointe de Tarifa sont à l'extrémité sud-ouest ; — le cap Matapan forme l'extrémité sud.

L'Europe a 5400 kilomètres de longueur, du N. E. au S. O., depuis l'embouchure de la rivière Kara dans la mer du même nom jusqu'au cap St-Vincent ; elle a 4000 kilomètres de largeur, du cap Nord au cap Matapan.

La seule grande chaîne de montagnes du N. de l'Europe est celle des monts Dofrines ou Alpes Scandinaves. L'E. et la partie du milieu qui avoisine la mer du Nord et la mer Baltique comprennent de grandes plaines. — Le milieu et la partie du milieu qui avoisine le S. sont couvertes de hautes montagnes : les Carpathes, les Alpes, le Jura, les Vosges et les Cévennes. Le mont Blanc, dans les Alpes, est le plus haut point de l'intérieur de l'Europe. — Dans le S., il y a d'autres grandes chaînes de montagnes : les Pyrénées, la Sierra Nevada, les Apennins, le Balkan. — Sur les frontières de l'Europe, sont les monts Ourals et le Caucase.

Les principaux volcans sont l'Etna, en Sicile, et le Vésuve, dans la péninsule Italique.

L'Europe est divisée en deux versants : celui du N. et du N. O., incliné vers l'océan Glacial et l'océan Atlantique; — et celui du S. et du S. E., incliné vers la mer Méditerranée et la mer Caspienne.

Les fleuves principaux qui coulent vers l'océan Glacial, l'océan Atlantique et les mers qu'ils forment, sont, sur le continent : la Dvina septentrionale, la Dvina méridionale, le Niémen, la Vistule, l'Oder, l'Elbe, le Weser, le Rhin, la Meuse, l'Escaut, la Seine, la Loire, la Gironde (nommée d'abord Garonne) ; le Minho, le Douro, le Tage, la Guadiana et le Guadalquivir ; — dans les îles Britanniques : la Tamise, la Saverne ou Severn, le Shannon.

Du côté de la Méditerranée et des mers qu'elle forme, coulent : l'Èbre, le Rhône, l'Arno, le Tibre, le Pô, l'Adige, le Danube, qui a un cours de 2800 kilomètres, le Dniestr, le Dniepr, le Don.

La mer Caspienne reçoit le Volga, le plus grand fleuve de l'Europe, avec un cours de 3500 kilomètres, et l'Oural, qui forme une partie de la limite vers l'Asie.

Le plus grand lac d'Europe est le lac Ladoga, qui verse ses eaux dans la Baltique. Les lacs Onéga, Ilmen, Peïpus, Mælar, Vetter et Vener sont aussi dans le voisinage de cette mer. — Le lac de Constance est formé par le Rhin. — Les lacs de Zürich, de Lucerne et de Neuchâtel versent leurs eaux dans le même fleuve. — Le lac de Genève est formé par le Rhône. — Le lac Majeur et les lacs de Côme et de Garde s'écoulent dans le Pô. — Le lac Balaton, au centre de l'Europe, verse ses eaux dans le Danube.

Géographie politique de l'Europe.

Il y a en Europe vingt-quatre États, dont les principaux sont :

La France, capitale Paris.

La Suisse, capitale Berne.

La Belgique, capitale Bruxelles.

Les Pays-Bas (qu'on appelle aussi Néerlande, Néderlande ou Hollande), capitale Amsterdam; la Haye est la résidence du roi.

Le grand-duché de Luxembourg, avec une capitale du même nom.

L'Allemagne, empire composé de plusieurs États, dont le principal est le royaume de Prusse, capitale Berlin, capitale en même temps de tout l'empire d'Allemagne. Les autres principaux États allemands sont : la Bavière, capitale Munich; le royaume de Saxe, capitale Dresde; le royaume de Wurtemberg, capitale Stuttgart; le grand-duché de Bade, capitale Carlsruhe.

L'empire d'Autriche-Hongrie, ou Austro-Hongrois, capitale Vienne.

La Russie, capitale Saint-Pétersbourg, avec le grand-duché de Finlande, capitale Helsingfors, et l'ancien royaume de Pologne, capitale Varsovie.

Les autres pays sont formés d'îles et de presqu'îles ; il y en a trois au nord, qui sont :

Le royaume des Iles Britanniques ou Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, dont la partie principale est la Grande-Bretagne, renfermant trois pays : l'Angleterre, le pays de Galles et l'Écosse. La capitale de l'Angleterre est Londres, en même temps capitale de toutes les îles Britanniques. L'Écosse a pour capitale Édinbourg. La capitale d'Irlande est Dublin.

Le royaume de Danemark, capitale Copenhague.

La monarchie Scandinave, composée de deux royaumes: la Suède, capitale Stockholm, et la Norvège, capitale Christiania.

Il y a au sud les divisions suivantes formées de presqu'îles et d'îles :

L'Espagne, qui occupe la plus grande partie de la péninsule Hispanique; Madrid en est la capitale.

Le Portugal, capitale Lisbonne.

L'Italie, capitale Rome, à la fois résidence du Pape et du roi d'Italie.

La Turquie d'Europe, qui n'est qu'une partie de l'empire Ottoman. La capitale de la Turquie d'Europe est Constantinople, capitale en même temps de tout l'empire Ottoman.

Les royaumes de Roumanie, et de Serbie, les principautés de Bulgarie et de Monténégro, dans la même péninsule que la Turquie d'Europe. Bucarest est la capitale de la Roumanie; Belgrade, de la Serbie, Sophie, de la Bulgarie, et Cettigne, du Monténégro.

La Grèce, ou le royaume Hellénique, capitale Athènes.

L'Europe contient près de 350 millions d'habitants. Les États qui renferment la plus grande population sont: La Russie d'Europe (92 millions d'habit. : tout l'empire Russe en a 109 millions); — l'empire d'Allemagne (46 millions); — la France (38 millions et demi) ; — l'Autriche (40 millions); — les îles Britanniques (38 millions; il y en a plus de 240 millions dans tout l'empire Britannique); — l'Italie (30 millions.)

Londres est la plus peuplée des capitales de l'Europe (environ 4 900 000 habitants). Paris occupe le second rang par sa population (2 350 000). Les plus importantes capitales ensuite sont Berlin (1 600 000 habit.), Vienne (1 200 000 habit.), Saint-Pétersbourg (950 000 habit.), Constantinople (900 000 habit.).

4. LA FRANCE.

De toutes les contrées de l'Europe la France est la plus favorisée, et la nature semble y avoir réuni les avantages qu'elle a disséminés dans les autres.

Sa situation entre deux mers et à distance à peu près égale de la zone glaciale et de la zone torride la met à l'abri et des froids persistants et trop rigoureux, et des chaleurs extrêmes. Son climat n'est ni trop sec ni trop humide; son ciel est beau, et, s'il n'a pas la transparence de celui de la Grèce et de l'Italie, il n'est pas, comme celui de l'Allemagne et de l'Angleterre, brumeux et triste.

Les deux mers qui la baignent contribuent non seulement à l'enrichir, mais à l'embellir. Les rivages de l'Océan, âpres et sévères, alternativement envahis et abandonnés par d'immenses vagues toujours agitées, présentent un aspect grandiose et sublime. Les bords de la Méditerranée, au contraire, présentent le tableau le plus riant; c'est un spectacle ravissant que celui de cette mer, dont les belles vagues, tantôt calmes et tantôt irritées, viennent mourir sur le sable pur de la plage; ces vagues paraissent dans le lointain parsemées de navires et de barques dont les voiles blanches brillent au milieu de leur azur, comme les étoiles au firmament pendant une nuit sereine.

L'aspect de l'intérieur du pays est très varié et pittoresque: les montagnes hérissées de rochers sauvages ou couvertes de sombres forêts, les riantes vallées, les ruisseaux, les grandes plaines arrosées par de larges fleuves, présentent aux regards une foule de tableaux divers.

Cette nature si belle est en même temps riche et féconde; elle accorde au travail de l'homme tout ce qu'exigent ses besoins ou ses plaisirs.

Des villes florissantes, de beaux villages, des usines disséminées ou agglomérées s'élèvent de toutes parts dans la campagne; des routes, des chemins de fer, des canaux sillonnent toute la contrée, et portent sans cesse du centre aux extrémités, et de chaque point sur tous les autres points le mouvement et la vie. De superbes monuments dus à des âges divers embellissent les cités, décorent les paysages, et contribuent à donner au voyageur une haute idée du pays et de la nation.

La population de la France forme une seule et même nation, homogène et sympathique. Elle est très considérable, soit qu'on la considère en elle-même, soit par rapport à l'étendue du pays, qui est de 530 000 kilomètres carrés. On croit généralement que cette population, qui dépasse 36 millions d'âmes, se divise en 24 millions d'habitants voués aux travaux agricoles, 6 millions aux travaux industriels, et 6 millions composent les autres classes de la société.

La liberté de conscience est une des lois fondamentales du pays. La religion n'y est le prétexte d'aucune persécution, d'aucune rigueur contre qui que ce soit, et c'est avec une pleine indépendance et sans aucune inquiétude que chacun pratique son culte. La très grande majorité des Français fait profession

de la foi catholique. Jusqu'à ces derniers temps, on comptait sur 1000 habitants 976 catholiques, pour 24 non catholiques, c'est-à-dire protestants, juifs ou appartenant à des cultes divers.

Cette contrée, où règnent l'humanité et la bienfaisance, laisse à désirer sous le rapport de l'instruction ; cependant le monde entier connaît nos grandes écoles destinées à l'enseignement supérieur (théologie, droit, médicine et pharmacie, sciences, lettres), et d'autres, si célèbres, sous les noms d'École polytechnique, École centrale des arts et manufactures, Muséum d'histoire naturelle, Collège de France. L'enseignement secondaire est donné aux enfants et aux adolescents dans les lycées, collèges, petits séminaires et institutions tant ecclésiastiques que laïques, tant publiques que libres. Presque toutes les communes ont des écoles primaires, publiques ou libres, dans lesquelles des instituteurs laïques ou des religieux appelés Frères, sans cesse surveillés et encouragés par l'autorité civile et par l'autorité ecclésiastique, donnent à l'enfance et à l'âge mûr l'instruction élémentaire et l'éducation morale.

Afin de conserver dans le corps enseignant les bonnes traditions et les saines doctrines, il a été établi à Paris une école normale supérieure pour l'enseignement secondaire, et dans les départements, des écoles normales pour l'enseignement primaire. L'instruction des filles n'est pas négligée non plus : les institutrices laïques et les Sœurs des divers ordres s'en partagent le soin. Toutefois, malgré les efforts si méritants des instituteurs et des institutrices, aujourd'hui encore, s'il faut en croire des statistiques, sur douze Français, trois ne savent pas lire, quatre ne savent pas écrire ; et sur douze Françaises, quatre ne savent pas lire et six ne savent pas écrire. La France, au point de vue de l'instruction primaire, a encore bien des progrès à réaliser.

La plupart des établissements d'enseignement sont placés sous la haute direction du ministre de l'instruction publique, assisté d'un conseil supérieur et d'inspecteurs généraux. Les établissements d'instruction primaire dépendent du préfet, qu'assistent un conseil départemental, un inspecteur d'académie et des inspecteurs d'arrondissement ; l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur sont placés sous l'autorité spéciale d'hommes renommés par le talent et par la science, appelés recteurs d'académie. Il y a actuellement en France seize académies, dont chacune embrasse plusieurs départements.

C'est le ministre de l'instruction publique principalement qui, au nom de l'État, active et protège en France le mouvement littéraire et scientifique. L'élite des savants et des gens de lettres français compose un corps célèbre, l'Institut.

Les arts du dessin, cultivés surtout à Paris et dans les grandes villes, y jouissent d'une faveur marquée ; chaque année les nouveaux ouvrages des peintres et des sculpteurs, et les plans

des architectes, sont l'objet d'une exposition splendide, qui attire le public et enflamme l'émulation des artistes.

Les musiciens non plus ne manquent pas en France : il y a de savants compositeurs, des chanteurs excellents et une foule d'habiles instrumentistes ; mais il est à regretter que dans nos villes, et surtout dans nos campagnes, l'art musical ne soit pas aussi répandu et aussi populaire qu'en Allemagne et en Italie ; espérons qu'il le deviendra bientôt, que les sons harmonieux de l'orgue retentiront dans les églises de nos plus modestes hameaux, et que de bonne heure l'oreille et la voix de nos enfants se formeront par l'audition de ces suaves accents.

5. LES ALPES.

Les Alpes sont la plus importante et la plus belle des chaînes de montagnes de l'Europe, de même qu'elles sont le centre de tout le haut pays européen. Elles s'étendent comme un immense croissant depuis les bords du golfe du Lion jusqu'au fond de la mer Adriatique, élevant partout vers les cieux leurs aiguilles hardies ou leurs pics neigeux, ici se dressant comme un mur infranchissable, là s'ouvrant en vallées larges et profondes, habitables jusqu'à de très grandes hauteurs.

Rien de plus varié que l'aspect des Alpes. Sur les pentes et les sommités les moins hautes, vous admirez de magnifiques forêts de hêtres, de sapins ou de mélèzes, ressource importante pour les habitants; plus haut, vous rencontrez les plus riches pâturages, où paissent des troupeaux superbes, dont le lait sert à faire des fromages renommés; enfin, plus haut encore que la région des charmants rhododendrons (ou rosage des Alpes) et des pâturages, vous arrivez à celle des neiges éternelles, qui glissent, descendent dans les hautes vallées, et se transforment en ces énormes amas connus sous le nom de glaciers, et qui, se fondant en partie sous l'action des chaleurs de l'été, alimentent les fleuves et préservent de la sécheresse les contrées voisines.

Mille curieux accidents de la nature viennent ajouter à l'étonnement du voyageur. Ici des précipices dans lesquels l'œil plonge avec effroi, là de riantes vallées, égayées par le murmure des ruisseaux ou animées par le pittoresque spectacle des cascades, qui tombent comme une blanche poussière du haut des rochers. Ailleurs, vous vous trouvez en face de quelque avalanche ou d'un éboulement qui a changé tout à coup une contrée riante en un épouvantable chaos, où sont ensevelis pêle-mêle les hommes, les troupeaux et les habitations. Partout dans les Alpes, la création revêt ainsi un caractère de grandeur, de puissance mystérieuse et terrible, ou de majesté calme et silencieuse, qui remplit l'homme du sentiment de sa petitesse et qui élève invinciblement son âme en haut, jusqu'au trône du Dieu fort.

D'après A. Vulliet.

6. LES PYRÉNÉES.

Ces filles du feu n'ont pas la jeunesse et les abondantes eaux des Alpes. Ce n'est pas non plus comme les Alpes, un système compliqué de pics et de vallées, c'est tout simplement un mur immense, une barre entre l'Europe et l'Afrique, qui s'abaisse aux deux bouts. Tout autre passage est inaccesible aux voitures, et fermé au mulet, à l'homme même pendant six ou huit mois de l'année. Deux peuples à part, qui ne sont réellement ni espagnols ni français, les Basques à l'ouest, à l'est les Catalans et les Roussillonnais, sont les portiers des deux mondes. Ils ouvrent et ferment; portiers irritables et capricieux, las de l'éternel passage des nations, ils ouvrent à Abdérame, ils ferment à Roland; il y a bien des tombeaux entre Roncevaux et la Seu d'Urgel.

Avec des pics moins élevés, dans leur continuité les Pyrénées sont plus hautes que les Alpes. Moins compliquées elles imposent par leur simplicité grandiose et de style sublime.

Montons entre Bagnères et Barèges. Là vous saisirez la fantastique beauté des Pyrénées, ces sites étranges, et cette atmosphère magique, qui tour à tour rapproche et éloigne les objets. Voyez ces gaves écumants, ces prairies d'émeraude en contraste avec les ruines. Mais bientôt succède l'horreur sauvage des grandes montagnes qui se cachent derrière. N'importe, persistons, engageons-nous le long du gave de Pau, par ce triste passage, à travers ces entassements infinis de blocs de trois et quatre mille pieds cubes; puis les rochers aigus, les neiges permanentes, puis les détours du gave, battu, rembarré durement d'un mont à l'autre. Enfin contemplons le prodigieux Cirque de Gavarnie et ses tours dans le ciel. Au pied, douze sources alimentent le gave, qui mugit sous des ponts de neige, et cependant tombe de treize cents pieds, la plus haute cascade de l'ancien monde.

Ici finit la France. Le port de Gavarnie, que vous voyez là-haut, ce passage impétueux, où, comme ils disent, le fils n'attend pas le père, c'est la porte de l'Espagne. Une immense poésie historique plane sur cette limite des deux mondes, où vous pourriez voir à votre choix, si le regard était assez perçant, Toulouse ou Saragosse. Cette embrasure de trois cents pieds dans les montagnes, Roland l'ouvrit en deux coups de sa Durandal. C'est le symbole du combat éternel de la France et de l'Espagne, qui n'est autre que celui de l'Europe et de l'Afrique. Roland périt, mais la France a vaincu. Il consacre de son tombeau la limite de la patrie. Grande comme la lutte, haute comme l'héroïsme est la tombe du héros; son gigantesque tumulus, ce sont les Pyrénées elles-mêmes. *Michelet.*

7. LES COURS D'EAU DE LA FRANCE.

Le nombre de cours d'eau qui arrosent la France et qui descendent de toutes ses hauteurs dans ses plaines est incalculable. Nous avons environ cent quarante-cinq fleuves et rivières navigables. On compte six grands fleuves français: la Seine, la Loire, la Charente, l'Adour, dont la source et le cours appartiennent entièrement à notre sol; le Rhône, le plus rapide de tous, celui qui court sur la pente la plus directe vers la mer, et qui reçoit ses premières eaux des glaciers de la Suisse; la Garonne, qui jaillit de dix sources, dans les Pyrénées espagnoles.

Le Rhin, qui baigne l'Alsace, nous est devenu étranger depuis la funeste guerre de 1870-71. La Meuse et l'Escaut ont leur origine en France, mais ce sont la Hollande et la Belgique qui profitent de leur cours.

Chacun de ces fleuves a sa gloire. Chacun a aussi son caractère. Il en est qui sont d'un bout à l'autre un bienfait pour les riverains; d'autres qui deviennent par moments le fléau des contrées qu'ils parcourent. Voyez la Loire en été: son lit est presque à sec; tout à coup des cris se font entendre, les cloches sonnent, le tambour bat, un sourd mugissement s'approche: c'est le fleuve qui monte. La pluie et la fonte des neiges dans le haut pays ont grossi les affluents. Le fleuve déborde, il franchit ou brise les digues, inonde la campagne, renverse les maisons, ravage les cultures, noie les gens et les bêtes, et ne laisse après lui que ruine et désolation.

Le Rhône et la Garonne produisent aussi de ces débordements.

C'est dans le bassin du Rhône que se trouvent la plupart des lacs de la France. Le plus grand est le lac Léman ou de Genève, magnifique masse d'eau formée par le Rhône, et qui s'étend de l'E. à l'O., entre le département de la Haute-Savoie et la Suisse.

L'extrémité de nos grands fleuves s'élargit démesurément; elle devient un bras de mer, elle se confond avec l'Océan lui-même. On a de la peine à se représenter l'humble source d'où dérive le fleuve, en voyant ce vaste estuaire qui porte des navires de guerre et d'immenses paquebots.

Quelques ports sont situés à l'intérieur des fleuves: Bordeaux sur la Gironde, Rochefort sur la Charente, Nantes sur la Loire, Rouen sur la Seine.

Caumont.

8. LES VINS DE FRANCE.

La France est par excellence le pays des vins. De toutes les contrées du monde c'est elle qui produit non seulement la plus grande quantité de vins, mais les qualités les plus différentes,

les espèces les plus variées; ce sont les vins français qui atteignent à la fois l'extrême limite du bon marché et les prix les plus élevés.

Le sol de notre pays est si avantageusement varié, son climat si doux et si tempéré, que la vigne y trouve presque partout les conditions nécessaires à sa prospérité. Ce précieux arbuste redoute et le froid du nord et l'extrême chaleur de la torride. Ses grappes ne mûrissent que si elles reçoivent pendant plusieurs mois les rayons d'un soleil chaud, mais non brûlant.

On compte à peine dix départements sur quatre-vingt-six où la vigne ne soit pas cultivée en France : Ce sont ceux du Nord et du Nord-Ouest, c'est-à-dire tout le littoral de la Manche, et de plus le département de la Corse. La vigne pourrait y pousser, mais les produits qu'elle donnerait ne rapporteraient presque rien, tandis que le même sol, employé à la culture du pommier, à celle des céréales et à l'élève des troupeaux, fait la richesse de ses habitants.

Les vignobles répartis sur tout le reste du territoire français couvrent une surface de deux ou trois millions d'hectares, occupent plus de sept cent mille travailleurs et peuvent rapporter de sept à huit cent millions de francs par an. Vous voyez si l'on a raison de dire que la vigne est une de nos grandes richesses.

Les trois principaux groupes de vins français sont: les vins de Bordeaux, les vins de Bourgogne et les vins de Champagne.

Les vins de Bordeaux sont presque tous des vins rouges qu'on récolte dans le département de la Gironde. Les plus estimés se récoltent dans le Médoc; on appelle ainsi cette petite presqu'île qui s'avance en pointe entre l'océan Atlantique et la vaste embouchure de la Gironde. Quelques-uns des vins du Médoc atteignent des prix extraordinaires et ne se boivent que dans des festins princiers.

Les vins de Bourgogne se divisent, comme ceux de Bordeaux, en grands vins et vins ordinaires. Les plus estimés de tous sont: les vins rouges de la Côte-d'Or, dont le centre commercial est à Beaune.

Quant aux vins de Champagne, ils ne se récoltent que sur un territoire très restreint, et ce sont exclusivement des vins de dessert, mousseux et pétillants, qui ne peuvent se boire qu'en très petite quantité; car, s'ils sont légers et agréables, ils sont aussi très capiteux.

Ce sont les vins de ces trois grandes classes que nous exportons dans le monde entier et qui nous valent tous les ans un revenu de 150 à 200 millions.

Nous avons d'autres groupes de vignobles qui ne sont pas moins importants, mais qui servent surtout à notre propre consommation. Le principal est le groupe des vins du Midi comprenant le Languedoc, le Roussillon, la Provence. Ces pays

produisent quelques vins de liqueur très renommés et analogues aux vins d'Espagne. Mais leur production la plus abondante consiste en vins ordinaires que l'on consomme soit purs, soit coupés. On appelle coupage des vins le mélange de plusieurs espèces différentes, qu'on choisit de telle sorte que leurs qualités se fassent pour ainsi dire compensation: ainsi l'on coupe un vin très fort et très foncé, ce qu'on nomme un gros vin, en le mélangeant avec un vin très liquide et très clair, qui seul serait un peu faible. Les vins du Midi sont les principaux vins de coupage.

Il faut encore citer un groupe intermédiaire, par sa position comme par ses qualités, entre la Bourgogne et le Midi. C'est celui des vins du Rhône, récoltés sur les deux rives de ce fleuve de Lyon à Avignon.

Enfin, viennent les groupes de l'Ouest et du Centre, dont les vins légers, comme ceux de l'Auvergne, ceux de la Nièvre et ceux du Poitou, mélangés avec ceux du Midi, servent surtout à l'approvisionnement de Paris et des départements du centre. Un groupe spécial, celui de la Charente, produit des vins très riches en alcool et qui sont distillés pour être convertis en eaux-de-vie. L'eau-de-vie la plus renommée est celle qui se fabrique à Cognac. La Rochelle est le centre de l'exportation des eaux-de-vie.

Caumont.

9. INDUSTRIE ET COMMERCE DE LA FRANCE.

Au premier rang des produits de l'industrie française il faut mettre les articles de Paris, c'est-à-dire la fabrication des bronzes et des plaqués, la bijouterie, l'orfèvrerie, l'horlogerie, l'ébénisterie, la tabletterie, la librairie, les instruments de musique, de chirurgie et de mathématiques, la quincaillerie, les modes, les fleurs artificielles, l'ameublement, la carrosserie, la passementerie.

Puis vient l'industrie de la soie, dans laquelle la France est sans rivale. Lyon fabrique ces merveilleuses soieries brochées, ces damas, ces satins, ces crêpes, ces châles d'un si ravissant travail qui vont parer les femmes du monde entier.

L'industrie cotonnière comprend la fabrication des calicots, percales, rouenneries, mousselines, tulles et velours de coton: le coton est la seule matière première que la France tire entièrement de l'étranger. La Normandie et la Flandre, depuis que nous n'avons plus l'Alsace, sont les principaux centres de cette industrie, qui occupe, soit pour le filage, soit pour le tissage, soit pour l'impression, près d'un million d'ouvriers. Roubaix allie avec succès le coton, soit à la laine, soit au lin, pour les articles de fantaisie.

La fabrication des toiles a pris beaucoup d'extension depuis une quarantaine d'années, grâce aux machines à filer le lin. Elle

a principalement pour centre la Flandre, la Normandie, la Bretagne.

La manufacture de laines est une des branches les plus importantes de notre industrie. La filature se fait principalement à Reims, Tourcoing, Roubaix, Amiens. Cette industrie comprend non seulement les draps, qui se fabriquent à Sedan, Elbeuf, Carcassonne etc., mais les mérinos, flanelles, mousselines et satins de laine, qui se fabriquent dans la Flandre et la Picardie; les tapis et les tapisseries, aux Gobelins (célèbre établissement de Paris), à Beauvais, Abbeville, Amiens, Tourcoing; les châles, à Paris et à Lyon; la bonneterie, dans la Picardie et dans quelques autres provinces.

A la suite de l'industrie si multiple, si féconde des tissus, il faut nommer celle des cuirs et des peaux, et, en particulier, la ganterie, dont les principaux centres de fabrications sont Grenoble, Vendôme, Lunéville et surtout Paris; viennent la coutellerie, la construction des machines, la fabrication des armes, les porcelaines (Sèvres, Chantilly, Limoges); les verreries, les cristaux (Baccarat); les glaces, qui ont une si grande réputation pour leurs dimensions et leur pureté. Les Allemands viennent de nous enlever les cristalleries renommées de Saint-Louis et la manufacture de glaces de Saint-Quirin. Il faut nommer enfin la fabrication des produits chimiques, et celle des papiers.

Nous ne parlons pas des innombrables industries qui se rattachent au bâtiment, aux arts agricoles, aux divers besoins de la vie et qui occupent une foule d'ouvriers.

Une industrie si active, une agriculture si riche en produits, donnent lieu en France à un immense mouvement commercial.

Le commerce de la France avec les nations étrangères s'élève à sept ou huit milliards chaque année; les trois quarts de ce commerce se font par mer, l'autre quart par la voie de terre. Le commerce d'*importation* consiste à introduire en France des marchandises étrangères. Le commerce d'*exportation* consiste à faire sortir de France et à vendre aux étrangers des marchandises françaises. Le commerce de *transit* consiste à importer en France des marchandises que l'on exporte ensuite en pays étranger.

De tous les pays, les États-Unis d'Amérique et l'Angleterre sont ceux avec lesquels nos relations commerciales sont les plus suivies. Viennent ensuite la Belgique, l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, la Suisse, la Russie, le Brésil, etc.

Quelle que soit l'importance de notre commerce extérieur, notre commerce intérieur est beaucoup plus considérable encore: la circulation des objets de consommation et des diverses sortes de marchandises entre les divers points du territoire à l'aide des canaux, des routes et des chemins de fer est incessante, et tend à s'accroître de jour en jour. *Théod. H. Barrau.*

10. MONNAIES FRANÇAISES.

L'unité de mesure des monnaies est le franc, pièce d'argent mêlée de cuivre, pesant 5 grammes, ronde et ayant un diamètre de 23 millimètres. — Le franc se lie donc au mètre par son poids et par son diamètre : en effet, en plaçant vingt pièces de 1 franc et vingt pièces de 2 francs à la suite les unes des autres, on retrouve exactement la longueur du mètre.

Les monnaies sont d'or, d'argent et de bronze. La monnaie d'or a une valeur 15 fois et demie plus grande que celle de la monnaie d'argent, et par conséquent un poids 15 fois et demi moindre à valeur égale. La monnaie de bronze vaut vingt fois moins que celle d'argent.

Les monnaies d'or, toutes composées de 900 millièmes d'or pur et de 100 millièmes de cuivre, sont :

la pièce de 100 francs,
la pièce de 50 francs,
la pièce de 20 francs,
la pièce de 10 francs,
la pièce de 5 francs.

Les monnaies d'argent sont :

la pièce de 5 francs,
la pièce de 2 francs,
la pièce de 1 francs,
la pièce de 50 centimes,
la pièce de 20 centimes.

Les monnaies de bronze sont :

la pièce de 10 centimes,
la pièce de 5 centimes,
la pièce de 2 centimes,
la pièce de 1 centime.

Dussieux.

11. GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION DE LA FRANCE.

La France est une république, à la tête de laquelle se trouvent un Président, un Sénat et une Chambre des députés.

La Chambre des députés exerce le pouvoir législatif de concert avec le Sénat. Les deux Chambres réunies en Assemblée nationale élisent le Président et disposent seules du droit de déclarer la guerre.

Le pouvoir exécutif est exercé par le Président de la République et par le conseil des ministres. Le Président tient pour sept ans ses pouvoirs de l'élection de l'Assemblée nationale. Il promulgue les lois, présente aux Chambres les projets élaborés par les ministres, est le chef de la force armée. La constitution lui donne le droit de dissoudre la Chambre des députés, avec le consentement du Sénat. Il choisit les ministres.

Le conseil des ministres, présidé par l'un des dix ministres qui porte le nom de président du conseil, administre les affaires publiques conformément aux indications générales des Chambres.

Il y a en France dix ministères:

1° le ministère des affaires étrangères,
2° le min. de la guerre,
3° le min. de la marine,
4° le min. de l'intérieur,
5° le min. de l'instruction publique et des beaux-arts,
6° le min. des finances,
7° le min. de la justice,
8° le min. des travaux publics,
9° le min. de l'industrie, du commerce et des colonies,
10° le min. de l'agriculture.

L'administration des cultes a été successivement rattachée aux ministères de l'instruction publique, de l'intérieur ou de la justice.

Le ministère des postes et télégraphes, institué il y a quelques années, vient d'être supprimé et remplacé par une simple direction.

Auprès des puissances étrangères, le gouvernement français est représenté par des ambassadeurs, par des ministres plénipotentiaires, et par des envoyés; dans les pays étrangers sont aussi établis des consuls chargés de veiller aux intérêts commerciaux et autres de nos nationaux. C'est du ministre des affaires étrangères que ressortissent tous ces agents.

Avant la révolution de 1789, la France était divisée en 36 provinces; elle fut divisée en 83 départements par l'Assemblée constituante en 1790. Le nombre des départements est aujourd'hui de 86. Chaque département se subdivise en un certain nombre d'arrondissements.

Chaque chef-lieu de département est la résidence d'un préfet, qui administre le département et en même temps l'arrondissement dont cette ville est le chef-lieu. Les autres arrondissements sont administrés par des sous-préfets.

Les arrondissements sont divisés en cantons, à la tête de chacun desquels se trouve, pour rendre la justice, un magistrat nommé juge de paix.

Les cantons comprennent d'autres divisions plus petites, appelées communes, qui sont administrées par des maires.

Des conseils généraux, nommés par les cantons, sont chargés des intérêts départementaux et se réunissent aux chefs-lieux des départements. Il y a des conseils d'arrondissement, nommés aussi par les cantons. Chaque commune a un conseil municipal.

12. LES FRANÇAIS.

Fils aînés de l'antiquité, les Français, Romains par le génie, sont Grecs par le caractère. Inquiets et volages dans le bonheur, constants et invincibles dans l'adversité; formés pour tous les arts; civilisés jusqu'à l'excès durant le calme de l'État; grossiers et sauvages dans les troubles politiques; flottants, comme des vaisseaux sans lest, au gré de toutes les passions; à présent dans les cieux, l'instant d'après dans l'abîme; enthousiastes, et du bien et du mal, faisant le premier sans en exiger de reconnaissance, et le second sans en sentir de remords, ne se souvenant ni de leurs crimes, ni de leurs vertus; amants pusillanimes de la vie pendant la paix, prodigues de leurs jours dans les batailles; vains, railleurs, ambitieux, à la fois routiniers et novateurs, méprisant tout ce qui n'est pas eux; individuellement les plus aimables des hommes, en corps, les plus désagréables de tous; charmants dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger; tour à tour plus doux, plus innocent que l'agneau qu'on égorge, et plus impitoyables, plus féroces que le tigre qui déchire: tels furent les Athéniens d'autrefois, et tels sont les Français d'aujourd'hui. *Chateaubriand.*

Qu'est-ce que la France? Une terre aussi riante que féconde, habitée par des hommes industrieux et vains, penseurs et parleurs, profonds et étourdis, qui ne savent pas toujours ce qu'ils veulent, qui courent plus après les choses brillantes qu'après les choses raisonnables, qui s'aiment assez entre eux et font souvent comme s'ils se détestaient, qui méprisent les méchancetés et en rient, qui ont pris le bon parti de n'être jamais d'accord sur rien par amour de la variété: gens naturellement gais, mais affectant la gravité sans pouvoir porter du sérieux dans les affaires, pétris de défauts et de qualités, pleins d'inconséquences et de grâces, se plaignant le matin et dansant le soir, amis de la liberté tant qu'ils ne possèdent pas le pouvoir, désintéressés tant qu'ils lorgnent inutilement les places, assez philosophes pour se moquer de leurs travers, mais pas assez pour s'en corriger.

Brifaut.

La nation française, ayant toujours joué un grand rôle dans ce monde, il est tout naturel qu'on en ait dit, suivant les temps, beaucoup de bien ou beaucoup de mal.

Il ne s'agit ici ni de nous flatter, ni de nous dénigrer; soyons sincères.

Nous avons, comme individus et comme peuple, de très sérieuses qualités: nos mœurs sont généralement honnêtes, et nous portons cette probité dans nos relations industrielles et commerciales; nous sommes bienveillants, notre humeur est facile

et gaie, ce qui nous rend éminemment sociables, et il n'est personne qui ne rende hommage à ce que l'on appelle l'esprit français et au bon goût français.

Par malheur, naturellement vaniteux, nous le devenons plus encore par notre ignorance bien décidée de ce qui se fait autour de nous et chez nous. Notre patriotisme, très sincère, mais mal éclairé, nous porte ainsi à nous préférer aux autres, sans que nous nous connaissions bien nous-mêmes. De cette ignorance résultent, au dedans, une trop grande facilité à nous désintéresser des affaires de notre pays, ou à les compromettre; au dehors, — les derniers événements ne l'ont que trop prouvé, — de terribles déceptions.

Il nous appartient de nous délivrer de ces défauts, qui ont de telles conséquences, par une étude approfondie de la France et des pays voisins.

Par là nous deviendrons meilleurs et plus heureux.

Th. H. Barrau.

13. LA FRANÇAISE.

Plus encore que le Français, la Française, peut être considérée comme représentant la plus haute expression du caractère national. A ses vertus de famille, l'ordre, l'économie, la prudence, la promptitude de décision dans les choses du ménage et des affaires, elle ajoute des qualités sociales, qui lui donnent un charme tout particulier, le bon sens, le naturel, l'esprit, l'à-propos; elle ravit par sa conversation, et c'est à elle surtout qu'est dû l'attrait de la société française. *Élisée Reclus.*

Une Française de quelque rang qu'elle soit, ne se confond, en général, ni avec une Allemande ni avec une Anglaise. Ni la nature ni l'éducation ne les font semblables. Le trait particulier des femmes de notre pays, c'est la vivacité et la facilité de leur intelligence. Elle saisit vite, comprend à demi-mot, répond nettement aux questions qu'on lui adresse et surprend fréquemment les étrangers par la promptitude de ses reparties. Rien de plus commun en France, chez les femmes du peuple, que l'esprit naturel et la finesse. *Mézières.*

14. LE FRANÇAIS ET L'ANGLAIS.

Un Français et un Anglais disputaient ensemble laquelle des deux nations l'emportait sur l'autre par la gloire militaire, les progrès dans les sciences et les arts, la langue, la littérature etc. On pense bien qu'à la fin de la discussion ils étaient aussi avancés qu'au commencement, c'est-à-dire que chacun d'eux était persuadé que sa nation était la première de toutes. Cependant le

Français, voulant terminer d'une manière polie une dispute qui finissait par s'aigrir un peu, s'écria: «Du reste, monsieur, si je n'étais pas *Français,* je voudrais être *Anglais.* — Et moi, monsieur, répondit fièrement le fils d'Albion, si je n'*étais* pas Anglais, je *voudrais* être Anglais.»

15. L'ESPRIT FRANÇAIS.

Le Français est spirituel; l'esprit est un don naturel que nul ne lui conteste; nous avons même des voisins qui ne nous accordent que cela.

Comment définir le mot et la chose? Rien de plus insaisissable et rien cependant qui se sente mieux. L'esprit français ne ressemble en rien à l'originalité étrange et fort âpre parfois que les Anglais ont appelée *humour;* il n'a rien de commun avec l'enjouement un peu lourd et souvent pédantesque des Allemands; ce n'est pas non plus la verve sarcastique et bouffonne des Italiens: c'est un bon sens aiguisé, qui n'a pas plus tôt saisi les choses, que déjà il les a éclairées, les a présentées aux yeux sous un aspect piquant, inattendu. Bien qu'il ait surtout sa place dans la conversation, il se mêle à tout; on le retrouve au théâtre, dans les romans, dans les œuvres d'art, dans les discours publics, dans les phamphlets, dans les journaux même. C'est lui qui fait bonne et prompte justice des ridicules qui s'étalent, des vanités qui tranchent. Un mot lui suffit, lestement lancé, dard acéré qui perce et déchire.

Nos pères du moyen âge se sont rendus célèbres par cette malice gauloise qui les a consolés de bien des misères; c'est une partie de leur héritage qui ne nous a point échappé. A toutes les époques de notre histoire, la satire, l'épigramme, l'ironie railleuse, assaisonnée de sel attique, ont été les armes de prédilection dont nous nous sommes servis. *Paul Albert.*

16. INCLINATION DES FRANÇAIS POUR LA CONVERSATION.

En Orient, quand on n'a rien à se dire, on fume du tabac de rose ensemble, et de temps en temps on se salue, les bras croisés sur la poitrine, pour se donner un témoignage d'amitié; mais, dans l'Occident, on a voulu se parler tout le jour, et le foyer de l'âme s'est souvent dissipé dans ses entretiens où l'amour-propre est sans cesse en mouvement pour faire effet tout de suite, et selon le goût du moment et du cercle où l'on se trouve.

Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont les plus généralement répandus; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie qui est indépendant des amis mêmes qu'on

y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer, que les Français ne trouvent nulle part au même degré que chez eux. Dans toutes les classes, en France, on sent le besoin de causer; la parole n'y est pas seulement, comme ailleurs, un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires, mais c'est un instrument dont on aime à jouer et qui ranime les esprits.

Le genre de bien-être que fait éprouver une conversation animée ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation; les idées ni les connaissances qu'on y peut développer n'en sont pas le principal intérêt: c'est une certaine manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard; enfin de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité et réveille les autres d'une apathie pénible.

Mme de Staël.

17. CARACTÈRE DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Ce qui distingue notre langue des anciennes et des modernes, c'est l'ordre de la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct et nécessairement clair.

Le français nomme d'abord le sujet de la phrase, ensuite le verbe, qui est l'action, et enfin l'objet de cette action: voilà ce qui constitue le sens commun. Or, cet ordre si favorable, si nécessaire au raisonnement, est presque toujours contraire aux sensations, qui nomment le premier l'objet qui frappe le premier. C'est pourquoi tous les peuples, abandonnant l'ordre direct, ont eu recours aux tournures plus ou moins hardies, selon que leurs sensations ou l'harmonie des mots l'exigeaient.

Le français, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était toute raison. On a beau, par les mouvements les plus variés et toutes les ressources du style, déguiser cet ordre: il faut toujours qu'il existe; et c'est en vain que les passions nous bouleversent, et nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations; la syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue.

Le comte de Rivarol.

18. LES CAPRICES DE LA MODE CHEZ LES FRANÇAIS.

Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnants. Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver: mais sur-

tout on ne saurait croire combien il en coûte à un mari pour mettre sa femme à la mode.

Une femme qui quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne, en revient aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans. Le fils méconnaît le portrait de sa mère, tant l'habit avec lequel elle est peinte lui paraît étranger : il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coiffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même ; dans un autre c'étaient les pieds qui occupaient cette place, les talons faisaient un piédestal qui les tenait en l'air. Qui pourrait le croire ? Les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser, et d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeaient d'eux ce changement ; et les règles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches, et elles disparaissent toutes le lendemain. Autrefois les femmes avaient de la taille et des dents ; aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoi qu'en disent les mauvais plaisants, les filles se trouvent autrement faites que leurs mères. *Montesquieu* (*Lettres persanes*).

19. ILE-DE-FRANCE. LA SEINE.

Pour trouver le centre de la France, le noyau autour duquel tout devait s'agréger, il ne faut pas prendre le point central dans l'espace : ce serait vers Bourges, vers le Bourbonnais. Il ne faut pas chercher la principale séparation des eaux : ce seraient les plateaux de Dijon ou de Langres, et entre les sources de la Saône, de la Seine et de la Meuse ; pas même le point de séparation des races : ce serait sur la Loire, entre la Bretagne, l'Auvergne et la Touraine. Non, le centre s'est trouvé marqué par des circonstances plus politiques que naturelles. C'est un centre excentrique, qui dérive et appuie au nord, principal théâtre de l'activité nationale, dans le voisinage de l'Angleterre, de la Flandre et de l'Allemagne. Protégé, et non pas isolé, par les fleuves qui l'entourent, il se caractérise selon la vérité par l'Ile-de-France.

On dirait, à voir les grands fleuves de notre pays, les grandes lignes de terrains qui les encadrent, que la France coule avec eux à l'Océan. Au nord, les pentes sont peu rapides, les fleuves sont dociles. Ils n'ont point empêché la libre action de la politique de grouper les provinces autour du centre qui les attirait. La Seine est en tout sens le premier de nos fleuves, le plus civilisable, le plus perfectible. Elle n'a ni la capricieuse

et perfide mollesse de la Loire, ni la brusquerie de la Garonne, ni la terrible impétuosité du Rhône, qui tombe comme un taureau échappé des Alpes, perce un lac de dix-huit lieues, et vole à la mer, en mordant les rivages. La Seine reçoit de bonne heure l'empreinte de la civilisation. Dès Troyes, elle se laisse couper, diviser à plaisir. Lors même que la Champagne lui a versé la Marne, et la Picardie l'Oise, elle n'a pas besoin de fortes digues. Entre les manufactures de Troyes et celles de Rouen, elle abreuve Paris. De Paris au Havre, ce n'est plus qu'une ville. Il faut la voir entre Pont-de-l'Arche et Rouen, la belle rivière, comme elle s'égare dans ces îles innombrables, encadrées au soleil couchant dans des flots d'or, tandis que tout du long les pommiers mirent leurs fruits jaunes et rouges sous des masses blanchâtres. Je ne puis comparer à ce spectacle que celui du lac de Genève. Le lac a de plus, il est vrai, les vignes de Vaud, Meillerie et les Alpes. Mais le lac ne marche point, c'est l'immobilité, ou du moins l'agitation sans progrès visible. La Seine marche et porte la pensée de la France, de Paris, vers la Normandie, vers l'Océan, l'Angleterre, la lointaine Amérique. *Michelet.*

20. PARIS, CAPITALE DE LA FRANCE.

Paris est le cœur de la France; et, de même que le sang circule sans cesse du cœur dans toutes les veines et revient de toutes les veines au cœur, de même il y a entre toutes les parties de la France et Paris, centre de sa vie intellectuelle, une circulation rapide et incessante de sentiments et d'idées.

De toutes les villes de la terre, Paris est certainement celle qu'on a le plus maudite, en prose et en vers; mais en revanche nulle n'a été célébrée d'une voix plus éclatante et plus joyeuse. «Il est au monde une infernale cuve!» a dit Barbier, en parlant de la Babylone moderne, tandis que Victor Hugo chante en elle «la cité mère, le cœur du monde.»

Par ses monuments, on le sait, Paris est une ville unique au monde. Depuis les commencements de l'architecture ogivale, combien d'édifices, nobles ou charmants, ont été légués par nos ancêtres au Paris moderne, que de trésors artistiques s'y sont accumulés! Et la plupart de ces édifices ajoutent à l'intérêt propre celui que leur donnent les souvenirs de l'histoire.

Églises.

La ville de Paris possède 70 églises paroissiales, sans compter les chapelles, dont quelques-unes ne manquent pas d'avoir de l'importance.

La plus célèbre des églises est *Notre-Dame*, située à l'extrémité orientale de l'île de la Cité. Elle a été construite du XII[e]

au XIVe siècle, et si elle a subi bien des changements avec le temps, ainsi que mainte dévastation, elle n'en conserve pas moins assez bien son caractère primitif, grâce à une intelligente restauration faite de nos jours. Elle est flanquée de deux tours carrées de 68 mètres de haut, dont les flèches n'ont pas été construites; entre ces deux tours et au-dessus de la rosace est une superbe galerie soutenue par des colonnes gothiques d'une exquise délicatesse. Sa grosse cloche, appelée bourdon, pèse 1300 kilogrammes. L'église Notre-Dame est célèbre dans toute la chrétienté. A son avénement au trône, chaque monarque de France allait dans cette auguste basilique déposer sa couronne aux pieds de Celui qui juge les rois; il ne marchait point au combat sans y aller demander la protection du ciel pour ses armes. Dans toutes les solennités, soit qu'on eût à remercier le ciel de quelque faveur, soit qu'on dût l'implorer dans quelques calamités publiques, on se rendait d'abord à la cathédrale.

Du haut des tours de Notre-Dame, l'œil de l'observateur peut embrasser à vue d'oiseau tout l'ensemble du vaste panorama de Paris. Il suit d'abord le cours paisible de la Seine, qui traverse Paris de l'est à l'ouest. Dans cette traversée, la Seine se divise en deux bras et forme l'île de Saint-Louis; ses eaux, après s'être réunies de nouveau, se partagent encore une fois et forment l'île de la Cité. Une vingtaine de ponts sont jetés sur cette rivière pour faciliter les communications. De quelque côté qu'on se retourne, une foule d'édifices et de palais attirent les regards, et enfin on a pour perspective les belles collines et les riants coteaux qui environnent Paris.

L'église *Saint-Germain l'Auxerrois*. Le souvenir des rois de France demeure principalement attaché à trois églises: Notre-Dame de Reims, où ils étaient sacrés, la cathédrale de Saint-Denis, où ils avaient leur sépulture, et Saint-Germain l'Auxerrois, qui fut leur paroisse. Saint-Germain appartient dans sa forme actuelle à la fin du XVe siècle, époque où la pureté gothique commença à se perdre dans l'ornementation. Tout y est élégant, mais on y chercherait en vain le grandiose. C'est la cloche de Saint-Germain qui sonna la Saint-Barthélemy.

Le Panthéon, l'ancienne église Sainte-Geneviève[1]), est situé sur la rive gauche de la Seine. Il fut commencé en 1764 sur les plans de Soufflot, qui en acheva la construction. La Constituante décida qu'il serait consacré, sous le nom qu'il porte aujourd'hui, à recevoir les restes des grands citoyens et fit placer au fronton l'inscription: *Aux grands hommes la Patrie reconnaissante*, que la Restauration effaça pour rendre l'édifice au culte. Il redevint le Panthéon après 1830, Sainte-Geneviève en 1851;

[1]) Il s'élève sur l'emplacement du tombeau de Ste Geneviève, qui fut inhumée en cet endroit l'an 512.

enfin il a repris depuis 1885, à l'occasion de l'enterrement de Victor Hugo, la destination et le nom que lui avait donnés la Constituante. Dans la Crypte on voit les tombeaux de Victor Hugo, de J.-J. Rousseau et de Voltaire. Mais ceux de Rousseau et de Voltaire sont vides; ils ont été violés sous la Restauration.

Le Panthéon est un des plus beaux et des plus imposants parmi les édifices de Paris. Il occupe en outre le sommet d'une colline d'où il domine toute la ville. Il est d'un style gréco-romain fort heureux, sinon irréprochable.

La Madeleine. — Cette église, contrefaçon colossale d'un temple grec, a vu s'accomplir pendant sa construction bien des péripéties de l'histoire moderne de la France. Commencée sous Louis XV, qui en posa la première pierre le 3 avril 1764, la Madeleine devait d'abord être une église. Les colonnes s'élevaient aux deux tiers de leur hauteur, quand la Révolution vint suspendre les travaux. Par un décret daté de Posen, le 2 décembre 1806, Napoléon Ier en ordonna l'achèvement, et destina l'édifice à servir de temple de la Gloire avec l'inscription: *L'empereur Napoléon aux soldats de la grande armée.*

L'article 5 de ce décret porte: «Tous les ans, aux anniversaires des batailles d'Austerlitz et d'Iéna, le monument sera illuminé, et il y sera donné un concert, précédé d'un discours sur les vertus nécessaires aux soldats et d'un éloge de ceux qui périrent sur le champ de bataille dans ces journées mémorables.

Mais les événements de 1814 en suspendirent de nouveau la construction. Une ordonnance royale du 14 février 1816 rendit le temple au culte catholique, auquel il fut ouvert en 1842.

La *Sainte-Chapelle*, au Palais-de-Justice, est peut-être le plus bel édifice religieux de Paris. Les voûtes, en croix ogivales, en sont fort élevées, les rosaces, les ornementations en sont admirables.

Palais.

Le Louvre. L'origine du Louvre, qui était plus anciennement que les Tuileries la résidence des rois, remonte aux premiers temps de la monarchie. C'était une forteresse redoutable, au milieu de laquelle s'élevait une grosse tour, qui servait de prison pour les princes et les grands seigneurs coupables de lèse-majesté. Quant au Louvre tel qu'il existe, c'est, comme l'indique une plaque de marbre placée sur un de ses pavillons, François Ier qui l'a commencé. Catherine de Médicis vint la première l'habiter, après la mort de Henri II, son mari. Le Louvre est un des plus beaux palais du monde entier. Il a une façade magnifique, qu'on appelle la Colonnade du Louvre. Cette façade qui a environ 150 mètres de longueur, passe pour une des merveilles de l'architecture moderne. La cour comprise entre le

Louvre et les Tuileries s'appelle place du Carrousel. Elle doit ce nom à un tournoi ou carrousel que donna Louis XIV sur cette place, en 1662. La Convention nationale convertit les appartements du Louvre en Musées. Il y a un Musée de peinture, un Musée des Antiques, un Musée égyptien et assyrien, un Musée naval et un Musée de sculpture moderne.

Le palais des *Tuileries*, dont la plus grande partie a été détruite sous la commune (1871), était depuis le règne de Louis XV la résidence ordinaire des souverains de France. Ce palais avait pris son nom des tuileries (fabriques de tuiles) qui existaient sur l'emplacement qu'il occupait et qui s'appelait au XVI^e^ siècle la Sablonnière. C'est Catherine de Médicis qui, lorsqu'elle vint habiter le Louvre, en fit jeter les fondements. Les travaux furent continués par Henri IV, achevés sous Louis XIV. Le palais lui-même fut relié au Louvre sous Napoléon III par de nouvelles constructions, en harmonie avec celles de ce dernier édifice. Les Tuileries! Ce mot réveille de grands souvenirs. Ce fut là que la royauté s'appela le Roi-Soleil. Ce fut là que la Convention tint ses assises terribles ; ce fut là que le Comité du Salut public sauva la France et fit trembler le monde. Ce fut là que Napoléon ouvrit le dix-neuvième siècle, l'horizon des mondes nouveaux. C'est des Tuileries que l'impératrice Eugénie partit le 4 septembre 1870 pour se rendre en Belgique.

Le jardin des Tuileries, dessiné par Le Nôtre, et planté d'arbres magnifiques, est orné d'un grand nombre de chefs-d'œuvre sculptés. Il s'appelait sous Louis XIII le jardin du Renard et fut pendant longtemps la promenade favorite de la haute société parisienne.

Le *Palais-Royal* se trouve non loin des Tuileries et du Louvre. C'est Richelieu qui le fit bâtir et qui mourut dans ce palais. Il avait auparavant légué au roi Louis XIII la propriété de cette demeure, intitulée alors Palais-Cardinal. En 1692, Louis XIV donna le palais en apanage à son frère, Philippe I^er^, chef de la maison d'Orléans. Il resta la propriété de cette maison. Philippe-Égalité (qui périt sur l'échafaud en 1793), pour subvenir aux frais de la cour brillante qu'il entretenait, fit construire tout autour du jardin d'immenses bâtiments destinés à être loués, qu'il livra à l'industrie. Il fit de son palais un bazar, mais le plus splendide bazar qu'il y eût au monde. — Le 13 juillet 1789, Camille Desmoulins, montant sur une table au milieu du jardin, appelle aux armes la foule qui s'y presse, et l'invite à prendre en signe d'espérance une cocarde verte (deux feuilles d'arbre), remplacée bientôt par la cocarde tricolore, et la Révolution fut commencée. En 1848, le Palais-Royal fut envahi et saccagé par une populace furieuse, qui détruisit ou mutila la plupart des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture qu'il renfermait. En 1852, le palais devint la résidence du prince Jérôme, qui y

mourut, et de son fils le prince Jérôme Napoléon, qui l'habita jusqu'en 1870. En 1871, le palais fut incendié par la Commune. Reconstruit depuis, il est actuellement affecté au Conseil d'État. — Sa situation au centre de la ville, la richesse des magazins et l'avantage qu'y offrent les galeries couvertes, y attirent sans cesse une foule de promeneurs.

Le *Luxembourg*. De toutes les curiosités des quartiers de Paris situées sur la rive gauche de la Seine, outre le Jardin des Plantes et le Panthéon, c'est sans contredit le palais du Luxembourg qui offre le plus grand intérêt. Ce palais est une ancienne résidence royale, devenue aujourd'hui le siège du Sénat. Mais il doit surtout sa célébrité à son beau jardin et au musée qui lui forme une annexe. Le Musée du Luxembourg est réservé aux chefs-d'œuvre de l'art contemporain. C'est Marie de Médicis qui, au commencement du XVII^me^ siècle, fit bâtir le palais actuel sur le terrain où se dressait auparavant un hôtel appartenant au duc de Luxembourg, prince de Tingy. En 1792 le palais fut décrété propriété nationale. Il fut converti en prison pendant la Terreur. C'est du Luxembourg que partirent Danton, Camille Desmoulins et bien d'autres pour monter à l'échafaud. Le Directoire s'y installa en 1795; en 1799 le palais du Directoire devint palais du Consulat. En 1852, ce fut le tour du Sénat du second Empire d'être installé au Luxembourg, où il resta jusqu'en 1870. Le Sénat de la République y siège depuis 1879.

L'*Hôtel des Invalides* a été fondé par Louis XIV pour servir de retraite aux vieux soldats.

«Entre différents établissements que nous avons faits dans le cours de notre règne, il n'y en a point qui soit plus utile que celui de notre Hôtel des Invalides. Toutes sortes de motifs doivent engager le dauphin et tous les rois, nos successeurs, à subvenir à cet établissement et à lui accorder une protection particulière. Nous les y exhortons autant qu'il est en notre pouvoir.» Ainsi s'exprimait Louis XIV dans son testament. Ce prince qui a accompli tant de grandes choses pendant son long et illustre règne, était surtout fier de la fondation de l'Hôtel des Invalides.

Ce fut en 1670 qu'il posa lui-même la première pierre de ce magnifique édifice, qui élève sa coupole dorée au-dessus de tous les monuments de la capitale. Le nombre des invalides réunis à Paris et dans trois succursales s'éleva, sous le premier Empire, jusqu'à 26 000. — L'empereur Napoléon I^er^ fit transporter dans l'église des Invalides le tombeau de Turenne, cet illustre général de Louis XIV, et celui de Vauban, qui a construit, sous le règne de ce même prince, les remparts de nos villes les mieux fortifiées. On sait que les restes de l'Empereur lui-même, rapportés de l'île de Sainte-Hélène, ont été déposés dans ce glorieux sanctuaire (le 15 décembre 1840).

Dans l'église des Invalides on distingue l'église Saint-Louis et le Dôme. Le tombeau de Napoléon Ier se trouve dans le Dôme, qui forme l'extrémité méridionale de l'église Saint-Louis.

Il consiste en une crypte circulaire ouverte dans le haut, de 6 m. de profondeur et de 11 m. de diamètre. Les parois en granit poli sont décorées de dix bas-reliefs de marbre. Les 12 figures colossales qui séparent ces bas-reliefs, symbolisent les principales victoires de l'Empereur. Les six trophées se composent de 60 drapeaux conquis, qui étaient longtemps restés cachés au Luxembourg. Le pavé est incrusté de noms de batailles: Rivoli, Pyramides, Marengo, Austerlitz, Iéna, Friedland, Wagram, Moskowa.

Au milieu d'une couronne de laurier en mosaïque, aussi incrusté dans le pavé, s'élève majestueusement le sarcophage dans lequel sont déposées les cendres du grand homme. Ce sarcophage se compose d'un seul bloc d'un granit brun-rouge, dont le transport seul, du lac de Ladoga, en Finlande, jusqu'à Paris, coûta 140 000 francs. Le Dôme s'arrondit précisément au-dessus du tombeau et se compose de deux coupoles.

L'entrée de la crypte est flanquée de deux sarcophages qui portent deux noms pour unique décoration, ceux de Duroc et de Bertrand, les favoris de l'empereur, ses maréchaux de Palais. Le premier fut tué en 1813 à la bataille de Bautzen, le second (m. 1844) accompagna Napoléon dans toutes ses campagnes, le suivit à l'île d'Elbe et à Sainte-Hélène, puis escorta ses cendres, quand elles furent transférées à ce sacré lieu de repos. Au-dessus de la porte de la crypte, on lit les mots suivants, empruntés au testament de l'empereur: «Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé.»

Places publiques.

La plus belle place de Paris est la *place de la Concorde*, située entre le jardin des Tuileries et les Champs-Elysées, et où la perspective s'étend de toutes parts sur des monuments magnifiques. Au centre de cette place, entre deux fontaines monumentales, s'élève le fameux obélisque de Louqsor, apporté d'Égypte en 1833 et érigé en 1836. Il a 23 m. 50 de haut et se trouve posé sur un piédestal haut de 9 m. Les frais du transport et de l'érection s'élevèrent à 2 000 000 de frcs. Comme l'obélisque pèse 500 000 livres, le Parisien, toujours facétieux, calcule fort justement en disant que la livre en revient à 4 francs.

Il y a encore à Paris bien des places remarquables, telles que la place *des Victoires*, la place *de la Bastille*, la place *Saint-Sulpice*, la place *Vendôme*. Sur cette dernière s'élève une colonne de bronze, érigée en 1806 en commémoration des victoires de l'armée française en Allemagne. Elle est haute de quarante-cinq

mètres et a un diamètre de quatre mètres. Un escalier à vis de 176 marches, pratiqué dans la colonne, conduit à une galerie au-dessus du chapiteau, qui est encore surmonté d'une lanterne terminée en dôme. Sur ce dôme est placée la statue de l'empereur Napoléon Ier. Ce monument est une imitation de la colonne Trajane à Rome, dans des proportions plus fortes d'un douzième. Sur le chapiteau on lit l'inscription suivante: «Monument élevé à la gloire de la grande armée par Napoléon le Grand.» La colonne fut renversée par la Commune en 1871 et rétablie en 1874. — Sur la place de la Bastille, au lieu même où était la forteresse détruite en 1789, s'élève une autre colonne de bronze, dite colonne *de Juillet.* — Sur la place Saint-Sulpice est une belle fontaine, ornée des statues des quatre évêques les plus éloquents de la France : Bossuet, Fénelon, Masillon et Fléchier. La place des Victoires est ornée d'une statue de Louis XIV.

Rues et promenades.

Les Boulevards. Sous le règne de Louis XIV, en 1670, les anciens remparts ou boulevards de Paris furent rasés, et les fossés comblés. Il s'y forma une série de rues, qui portent elles-mêmes le nom de boulevards, et dont surtout la partie septentrionale sur la rive droite de la Seine se distingue autant par la richesse de son architecture, que par le luxe de ses magasins et la décoration splendide de ses cafés. C'est cette partie longue de 4 k. 5, et qui s'étend sans interruption de la Madeleine à la place de la Bastille, qu'on désigne ordinairement sous le simple nom de boulevards, tandis que les autres voies de ce nom reçoivent toujours une dénomination spéciale, p. e. le boulevard de Strasbourg, le boulevard Voltaire, le boulevard St.-Michel etc. Le milieu des boulevards est pavé en bois et ils ont de larges trottoirs en asphalte. Les arbres dont les boulevards sont bordés, forment un des grands soucis de la municipalité, car l'influence du gaz leur est pernicieuse. Ceux qui meurent sont remplacés à grands frais par d'autres à peu près aussi développés. Les équipages, les fiacres, les omnibus, la foule des promeneurs, gens de toutes classes et de toutes nations, encombrent parfois, surtout le soir, à tel point les boulevards que la circulation y devient impossible.

Les *Champs-Élysées* peuvent être regardés comme la continuation du jardin des Tuileries, dont ils sont séparés par la place de la Concorde. Ils s'étendent depuis la place de la Concorde jusqu'à l'Arc de Triomphe de l'Étoile, ce qui fait une longueur de 1900 mètres. Les Champs-Élysées sont la plus considérable des promenades de Paris. Ils commencent à s'animer vers 2 h. de l'après-midi. De 4 à 5 h., en hiver, et de 5 à 7 en été, quand le temps est beau, l'avenue principale est presque entièrement remplie de voitures, et les contre-allées sont enva-

hies par une foule de promeneurs qui contemplent cet incessant défilé. Il y en a de tous les états, et de tous les âges ; riches et pauvres, ouvriers en veste, jeunes élégants, bonnes d'enfants, gamins, soldats, rentiers, invalides vont et viennent pêle-mêle.

Cinq fontaines jaillissantes contribuent à animer cette promenade ; en face d'une de ces fontaines est le palais de l'Élysée, résidence du président de la République. Au bout des Champs-Élysées, sur la place de l'Étoile, ainsi nommée des nombreuses avenues qui forment ses rayons, s'élève, comme nous l'avons dit, l'*Arc de Triomphe*. Ce monument, le plus grand qui existe en ce genre, a 45 mèt. 33 de hauteur totale, sur 44 mèt. 82 de largeur ; le grand arc du milieu a 29 mèt. 19 de hauteur sous clef. L'Arc de Triomphe, dont la première pierre fut posée en 1806, est destiné à perpétuer le souvenir des victoires des armées françaises.

Le *Bois de Boulogne*, relié aux Champs-Élysées par de belles avenues, est un charmant parc d'environ 900 hectares de superficie. C'était anciennement une forêt peuplée de gibier, le rendez-vous de prédilection des duellistes, le théâtre ordinaire des suicides, le repaire d'une foule de bandits et de voleurs, Une grande partie en fut détruite en 1814 et 1815 par les Prussiens et les Russes, qui y vinrent camper ; mais Louis XVIII y fit replanter un grand nombre d'arbres, et Charles X le repeupla de gibier, qui disparut cependant de nouveau dès la révolution de Juillet. Sous Louis-Philippe, le bois de Boulogne fut à peine entretenu, quoiqu'il appartînt à la liste civile. Il a été cédé à la ville de Paris, à condition qu'elle se chargerait de son entretien et de sa surveillance, et qu'elle emploierait 2 millions à son embellissement dans l'espace de deux ans. La ville s'acquitta largement de sa dette et créa le délicieux parc qui est actuellement la promenade favorite des Parisiens. Londres a le Hyde-Park et Vienne le Prater ; Madrid montre avec orgueil le Prado et Florence les Cascine ; mais aucune de ces promenades n'égale le Bois de Boulogne. Il est surtout animé entre 3 et 5 heures, et les allées les plus fréquentées sont celles qui mènent de l'avenue du Bois-de-Boulogne aux lacs. Le beau, sinon toujours le grand monde, y vient alors faire son tour des lacs avant le dîner. Les voitures y sont quelquefois si nombreuses qu'elles sont obligées de marcher à la file et au pas, et c'est là que se rencontrent les plus beaux équipages et les toilettes les plus élégantes : le bois est pour bien des gens un lieu de parade, ils y vont pour voir et pour être vus.

Jardins publics.

Quant aux jardins publics de Paris, ils sont au nombre de six : celui du Palais-Royal, peu important ; ceux des Tuileries, du Luxembourg, des Buttes-Chaumont et de Monceaux, immenses

et magnifiques ; et le *jardin des Plantes*, consacré aussi bien à l'étude qu'à la promenade, et où une ménagerie remplie d'animaux curieux, des serres et de grandes galeries consacrées à l'histoire naturelle attirent une grande affluence de visiteurs.

Cimetières.

La ville de Paris possède 19 cimetières. Les trois principaux sont appelés officiellement cimetières de l'Est, du Nord, et du Sud. Mais la population parisienne les désigne généralement par les noms de cimetières du Père-La-Chaise, Montmartre et Montparnasse. Le plus vaste et le plus riche est le *cimetière du Père-La-Chaise* ou de l'Est, créé en 1804 sur le terrain qui appartenait jadis au père La Chaise, confesseur de Louis XIV. Il ne reçoit plus désormais que les morts pour lesquels on y achète des concessions de terrain à perpétuité. Son aspect n'a rien de lugubre, et la majorité des visiteurs le considèrent plutôt comme une promenade que comme un lieu funéraire. Comme la plupart des grandes nécropoles, le cimetière du Père-Lachaise se distingue plutôt par la richesse que par le bon goût de ses tombeaux. On y trouve près de 30 000 monuments funéraires de toutes les formes, de tous les modèles imaginables. Peu nombreux sont les mausolées construits dans un style d'architecture déterminé.

Ce sont surtout des noms célèbres et immortels qui arrêtent notre attention : Héloïse et Abélard, Molière, Racine, La Fontaine, Bernardin de Saint-Pierre, Beaumarchais, Alfred de Musset, Ludwig Bœrne, Mlle Rachel, Boildieu, de Bellini, de Cherubini, Cuvier, Lavoisier, Thiers etc. On y a aussi érigé un monument à la mémoire des soldats allemands et français tués pendant la guerre de 1870—71.

Le monument le plus important du cimetière Montmartre est un grand obélisque en pierre, surmonté d'une croix et élevé à la mémoire de la duchesse de Montmorency. Non loin est la tombe de Heine qui, par testament, avait désigné ce cimetière pour ne pas aller reposer au Père-La-Chaise près de Bœrne, son ennemi.

Fortifications.

Les *fortifications* de Paris sont un ouvrage gigantesque. Elles consistent en une muraille continue et en forts détachés au delà de cette muraille. La muraille a un pourtour de 38 kilomètres ; elle est défendue par un fossé et munie de bastions. A 1500 mèt. environ de l'enceinte règne la première ligne de forts détachés, au nombre de 18. Une seconde ligne de forts détachés, au nombre de 19, a été construite, depuis 1871, en avant des anciens forts, sur les hauteurs qui entourent la ville.

21. L'INSTITUT DE FRANCE.

Tous ceux qui connaissent Paris ont certainement remarqué, en face du Louvre, à l'extrémité du pont des Arts, un vaste édifice sur le fronton duquel on lit ces mots: Institut de France.

Là, se rassemblent les littérateurs, les savants, les artistes les plus illustres; là, des prix sont décernés aux belles œuvres de poésie, d'éloquence, aux inventions utiles, aux découvertes remarquables. Le titre de membre de l'Institut est un des plus honorables qu'il soit possible d'obtenir, et c'est une récompense très recherchée par les hommes les plus éminents dans les sciences, les lettres et les arts.

L'origine de cette belle institution remonte très loin dans notre histoire, et la ville de Toulouse a la gloire d'en avoir offert le modèle.

Vers le commencement du quatorzième siècle, sept troubadours de Toulouse formèrent une association qui prit le nom de *Compagnie du gay savoir* (c'est ainsi qu'ils appelaient la poésie), et ils envoyèrent, au mois de novembre de l'année 1323, dans les provinces voisines, une circulaire par laquelle ils annonçaient un concours de poésie, et offraient une violette d'or à celui qui remporterait le prix.

Le 1er mai de l'année suivante, jour fixé pour le rendez-vous, une foule de poètes arrivèrent à Toulouse, et ils se réunirent dans un jardin du faubourg des Augustins au pied d'un gigantesque laurier. On employa un jour tout entier à lire les pièces de vers qu'ils présentèrent; le lendemain, les sept troubadours en discutèrent le mérite, après avoir entendu la messe; le troisième jour, en présence des deux premiers magistrats de la ville, appelés *capitouls,* ils proclamèrent le nom du vainqueur, et lui offrirent la violette d'or.

Les capitouls, pour encourager de semblables réunions, décidèrent que dorénavant la violette serait fournie par la ville; les concours, ainsi organisés, prirent le nom de *Jeux Floraux,* à cause du prix qui y était décerné.

Bientôt des fonds furent accordés pour la création de deux nouveaux prix: l'églantine et le souci.

Pendant le quinzième siècle, une dame de Toulouse, noble et riche, nommée Clémence Isaure, qui avait consacré une grande partie de sa fortune à fonder des établissements utiles, légua des revenus considérables à la société des Jeux Floraux.

Cette société fut érigée en Académie l'an 1694. Aujourd'hui, le nombre de ses membres est de quarante. Les poètes qui ont obtenu trois prix reçoivent le titre de maître ès Jeux Floraux. Quelques-uns de nos littérateurs les plus illustres se font gloire de le porter. L'Académie, chaque année, a cinq prix à distribuer: l'amarante d'or, la violette d'argent, le souci d'argent, le lis d'argent et l'églantine d'or.

L'utilité d'une institution qui, comme la société de Toulouse, aurait pour but d'encourager la littérature, frappa le génie créateur du cardinal de Richelieu. Une association de quelques hommes de lettres s'étant formée à Paris, Richelieu la prit sous sa protection, lui donna un règlement, et lui fit accorder, en 1635, le titre d'Académie française.

Elle fut dès lors, comme aujourd'hui, composée de quarante membres.

Les premiers travaux de l'Académie consistèrent en des discours prononcés chaque semaine, en présence de tous les membres assemblés. Bientôt on substitua à ces exercices une occupation plus sérieuse et plus utile, la composition d'un dictionnaire qui réunît tous les mots définitivement admis dans la langue française. Le premier dictionnaire ne fut terminé qu'en 1694. La septième et dernière édition a été publiée en 1878. C'est le code de la langue française, et les mots qui n'y sont pas admis doivent être évités par les personnes qui veulent écrire purement leur langue.

L'Académie française a été chargée, par un homme riche et bienfaisant, M. de Montyon, de distribuer, chaque année, des récompenses aux personnes qui se sont distinguées par de belles actions. Ces récompenses, appelées prix de vertu, sont décernées après la lecture d'un rapport fait par un des membres de l'Académie, et qui contient le touchant récit des faits qui ont été jugés dignes de recevoir cette preuve éclatante d'estime et d'admiration.

Des legs considérables, faits par M. de Montyon et par d'autres personnes, ont servi à fonder en outre des prix de littérature, d'histoire, de philosophie, etc., qui sont distribués par les académies de l'Institut, et offrent aux diverses études un puissant encouragement.

Plusieurs autres académies ont été, en effet, fondées successivement, et sont réunies, depuis l'année 1795, sous le nom d'Institut de France.

Louis-Philippe porta définitivement à cinq le nombre des académies :

1) l'*Académie française,* où siègent, comme nous l'avons dit, au nombre de 40, les plus célèbres écrivains en vers et en prose ;

2) l'*Académie des beaux-arts,* où figurent les peintres, les sculpteurs, les architectes et les musiciens les plus éminents de la France ;

3) l'*Académie des inscriptions et belles lettres,* qui s'occupe de recherches historiques et a repris la publication des grands recueils historiques commencés par les bénédictins et interrompus par la Révolution ;

4) l'*Académie des sciences,* dont les mémoires contiennent les

recherches les plus approfondies sur l'histoire naturelle, la médicine, l'agriculture, les sciences physiques et mathématiques ; enfin

5) l'*Académie des sciences morales et politiques,* qui compte parmi ses membres les représentants les plus distingués de la philosophie, de la jurisprudence, de l'économie politique.

La réunion des cinq classes ou académies forme, comme nous l'avons dit, l'Institut de France, auquel les littérateurs et les savants les plus célèbres du monde entier s'honorent d'être associés, sous le titre de membres libres et correspondants.

Rendu.

22. LES PARISIENS.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; si j'étais au spectacle, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure ; enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : «Il faut avouer qu'il a l'air bien persan.» Chose admirable ! je trouvais de mes portraits partout, dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées : tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : «Ah ! ah ! monsieur est Persan ! c'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ?»

Montesquieu.

23. GROUPE DE PARISIENS PENDANT UNE PLUIE.

Comment aucun de nos peintres n'a-t-il pas encore essayé de reproduire la physionomie d'un essaim de Parisiens groupés,

par un temps d'orage, sous le porche humide d'une maison? Où rencontrer un plus riche tableau?

N'y a-t-il pas d'abord le piéton rêveur ou philosophe, qui observe avec plaisir, soit les raies faites par la pluie sur le fond grisâtre de l'atmosphère, espèce de ciselures semblables aux jets capricieux des filets de verre, soit les tourbillons d'eau blanche que le vent roule en poussière lumineuse sur les toits; soit les capricieux dégorgements des tuyaux pétillants, écumeux, et mille autres riens admirables, étudiés avec délices par les flâneurs, malgré les coups de balai dont les régale le maître de la loge?

Puis, il y a le piéton causeur qui se plaint, et converse avec la portière, quand elle se pose sur son balai comme un grenadier sur son fusil;

le piéton, fantastiquement collé sur le mur, sans nul souci de ses haillons habitués au contact des rues;

le piéton savant qui étudie, épelle ou lit les affiches sans les achever;

le piéton rieur qui se moque des gens auxquels il arrive malheur dans la rue, qui voit des femmes crottées, et fait des mines à ceux ou celles qui sont aux fenêtres;

le piéton silencieux qui regarde à toutes les croisées, à tous les étages;

le piéton industriel, armé d'une sacoche ou muni d'un paquet, traduisant la pluie par profits et pertes;

le piéton aimable qui arrive comme un obus, en disant: — Ah! quel temps, messieurs! et qui salue tout le monde;

enfin, le vrai bourgeois de Paris, homme à parapluie, expert en averse, qu'il a prévue, sorti malgré l'avis de sa femme, et qui s'est assis sur la chaise du portier.

Selon son caractère, chaque membre de cette société fortuite contemple le ciel, s'en va sautillant pour ne pas se crotter, ou parce qu'il est pressé, ou parce qu'il voit des citoyens marchant malgré vent et marée, ou parce que, la cour de la maison étant humide et catarrhalement mortelle, la lisière, dit un proverbe, est pire que le drap. Chacun a ses motifs. Il ne reste que le piéton prudent, l'homme qui, pour se remettre en route, épie quelques espaces bleus à travers les nuages crevassés.

Balzac.

24. LE CHARLATAN.

A force de cris, de parade et de grosse caisse, un charlatan méridional avait rassemblé sur la place publique assez de nigauds pour espérer une bonne recette. Il devait enseigner, séance tenante, le moyen de se précipiter des tours de Notre-Dame, sans souffrir ni mal ni douleur.

Oui, messieurs, exclamait-il, vous saurez mon secret et vous

le saurez gratis. Mais, me direz-vous, pourquoi viens-tu sans aucun intérêt, devant l'honorable société qui t'écoute? Pourquoi, Messieurs? c'est que l'humanité m'y entraîne; car avec la poudre merveilleuse que voici, plus de maux de dents ne sont à craindre. C'est une composition merveilleuse à laquelle je sacrifie mon présent et mon avenir assurés. Et cette poudre encore servira pour nettoyer et détacher votre bouche. Il ne vous en coûtera rien non plus pour vous la procurer que la bagatelle de dix centimes, faible récompense destinée aux braves gens qui me secondent. Allons, messieurs et dames, faites-vous servir: nous sommes à vos ordres.

Et quand les petites boîtes ont été remplacées par un nombre égal de gros sous et qu'il n'y a plus de moyen, oratoire ou symphonique, de pousser à la consommation, un compère se plaint de ce qu'on l'a trompé en ne lui faisant pas connaître le moyen de se jeter du haut en bas des tours de Notre-Dame, sans se blesser.

«Oui, oui, c'est ce que nous voulons savoir, s'écrient les acquéreurs de la poudre dentifrice, dites-nous ça.

— Rien de plus facile et de plus élémentaire, interrompt le charlatan d'un air grave: Vous vous jetez résolument la tête la première, et vous êtes certains d'arriver en bas . . . seulement, attention à une chose: quand vous serez à un mètre, un mètre cinquante de votre point de départ, soutenez-vous durant quelques secondes, et vous n'éprouverez pas la moindre avarie, je vous en donne mon billet.»

25. PARIS ET LONDRES.

Celui qui a visité Londres et qui, de là, passe à Paris, est d'abord frappé de la différence qu'il trouve entre l'aspect de cette ville et celui de la capitale anglaise. Dans les rues de Londres, il a été bousculé par une foule affairée, qui semblait n'avoir qu'une idée en tête: le travail. Dans celle de Paris, il rencontre surtout des promeneurs élégants et oisifs. Cela lui donne d'abord une fausse idée des Parisiens. En comparant les deux villes, il est tenté de croire que celle-là est habitée par une population de travailleurs, celle-ci par une population de fainéants. Cependant, rien ne serait plus faux que cette opinion, du moins en ce qui regarde Paris. En se formant une opinion sur cette ville, il ne faut pas oublier ceci: Paris est de toutes les capitales de l'Europe celle qui attire le plus d'étrangers. Ce sont eux qui donnent à Paris cet air de fête continuelle qui étonne les visiteurs.

Ceux qui s'établissent à Paris pour travailler remarquent bientôt que les habitants de cette ville sont aussi laborieux que ceux de Londres. Cela n'empêche pas, bien entendu, qu'entre

le bourgeois de Londres et celui de Paris il n'y ait une grande différence de caractère. Celui-là se distingue par la gravité naturelle aux hommes du Nord, celui-ci par la mobilité du méridional.

26. LES ENVIRONS DE PARIS.

Vincennes (à 7 kilom. E. de Paris.)

Vincennes a 22 000 habitants. La ville même est de peu d'intérêt. Mais le bois de Vincennes offre des promenades charmantes très fréquentées par les Parisiens pendant la belle saison. La végétation y montre un caractère pittoresque et sauvage. C'est Napoléon III qui y a fait exécuter des travaux analogues à ceux qui ont transformé le bois de Boulogne. Mais malgré tous ces embellissements, le bois de Vincennes a conservé assez intacte jusqu'à présent, la physionomie d'un bois pour continuer d'en porter le nom. C'est la plus vaste des promenades parisiennes. Les anciens rois de France venaient fréquemment chasser à Vincennes ; mais Louis VII (1164) eut le premier l'idée d'y construire une demeure royale. En 1183, Philippe Auguste rebâtit le château de Louis VII, qui fut reconstruit de nouveau par Philippe de Valois et continué sous ses successeurs. Il avait souvent changé de destination. Louis XI en fit une prison d'État, et cette destination lui est restée jusqu'en 1784. Le grand Condé, Diderot, Mirabeau sont des captifs les plus illustres que Vincennes ait renfermés. Le 20 mars 1804, le duc d'Enghien, enlevé cinq jours auparavant du territoire de la Confédération germanique, fut jugé à Vincennes par une commission militaire, condamné à mort, fusillé la nuit même et enterré dans le fossé E. du château. Aujourd'hui, Vincennes est une forteresse qui contient des casernes, un arsenal, une école d'administration pour les sous-officiers qui se destinent au service de l'intendance.

St. Denis (à 7 kil. N. de Paris).

St.-Denis est une ville de près de 32 000 habitants. Elle doit sa célébrité à ce qu'elle renferme les tombeaux des rois de France. Ils se trouvent dans l'église cathédrale, un des plus beaux monuments de l'architecture française, située au centre de la ville.

On dit que c'est sainte Geneviève qui avait fait élever, en cet endroit, une chapelle sur le tombeau de saint Denis, premier évêque de Paris, qui souffrit le martyre à Montmartre. Le roi Dagobert remplaça cette chapelle, en 630, par une église et une abbaye, qui devint fort célèbre et subsista jusqu'en 1793.

Pendant la grande révolution la cathédrale de St.-Denis a éprouvé les plus affreux ravages; elle a servi successivement de temple de la Raison, de dépôt d'artillerie, de théâtre de saltim-

banques et de magasin de sel. Le nom même de la ville fut converti en celui de Franciade, parce qu'on ne reconnaissait plus de saints. En outre la Convention vota la destruction des sépultures royales. On vida les tombeaux, et deux grandes fosses communes remplies de chaux reçurent les ossements de plusieurs générations de rois, inhumés là depuis Dagobert (m. 638), et de différents héros tels que Du Guesclin, Turenne, etc. Napoléon, par un décret de 1806, préserva l'édifice d'une ruine complète et fit du monastère une maison d'éducation de la légion d'honneur. Cet établissement, qui se trouve dans les anciens bâtiments de l'abbaye, a conservé sa destination. Les filles, les sœurs et les nièces des membres de l'ordre de la légion d'honneur y reçoivent une éducation des plus soignées.

En 1817, Louis XVIII fit retirer les cendres de ses aïeux des fosses communes et les fit remettre à leur ancien lieu de repos, avec les restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, qui avaient été enterrés au cimetière de la Madeleine. Louis XVIII lui-même (m. 1821), le duc de Berri, assassiné en 1820, et quelques enfants de la famille royale, sont les seuls Bourbons qui furent inhumés à St.-Denis, après la Restauration, car Charles X (m. 1856) le fut en Autriche et Louis-Philippe (m. 1850) en Angleterre. Napoléon Ier avait destiné les caveaux des rois à sa propre sépulture et à celle de ses successeurs. Cependant un seul prince de sa famille y fut inhumé, et cela seulement pour quelque temps, car il fut transféré plus tard à St.-Leu-Taverny, dont l'église renferme plusieurs tombeaux de la famille Bonaparte. Napoléon III avait désigné aussi l'église de St.-Denis pour les sépultures de la famille impériale; mais un décret supérieur en a ordonné autrement, et lui aussi n'a trouvé de tombeau qu'à l'étranger, en 1873.

Saint-Cloud (à 8 k. O. de Paris).

St.-Cloud, ville de 9000 hab., doit son nom à Clodoald, petit-fils de Clovis, qui y fonda un monastère.

Le château de Saint-Cloud, aujourd'hui détruit, avait été bâti en 1572 par un simple bourgeois ; il fut acheté et reconstruit en 1658 par Louis XIV, qui le donna à son frère, le duc d'Orléans. Louis XVI le racheta en 1782 pour la reine Marie-Antoinette. Le Conseil des Cinq-Cents tenait ses séances dans une des salles de ce château, dite la salle de l'Orangerie, lorsque Bonaparte le fit dissoudre par ses grenadiers, le 18 brumaire de l'an VIII (9 nov. 1799) pour se faire proclamer consul trois jours après. Ces souvenirs du commencement de sa puissance ont peut-être été la cause de la prédilection de Napoléon pour St.-Ctoud. Le 3 juillet 1815, les conditions de la seconde capitulation de Paris furent signées à St.-Cloud, et Blucher y établit son quartier-général. C'est de St.-Cloud que Napoléon III partit pour aller prendre à Metz le commandement de l'armée.

La principale curiosité de St.-Cloud est le parc, qui a été planté par Le Nôtre et offre de très belles promenades.

Sèvres (à 10 k. S. O. de Paris).

Sèvres, un des plus anciens *villages* des environs de Paris, est surtout connu par sa célèbre manufacture de porcelaine. Cet établissement est la propriété de l'État depuis 1759, et a été récemment transporté à quelque distance de la ville dans un coin du parc de Saint-Cloud. Rien de plus curieux que les procédés employés pour arriver au perfectionnement de la porcelaine tendre et de la mosaïque.

Saint-Germain (à 18 k. N. O. de Paris).

Saint-Germain en Laye est une ville très calme de 23 000 habitants. Sa situation saine et élevée et ses belles promenades en font un des séjours d'été les plus fréquentés des environs de Paris. Le château de St.-Germain a été la résidence de prédilection des rois de France depuis François Ier jusqu'à Louis XIV : Henri II, Charles IX et Louis XIV lui-même y sont nés.

Tous ceux qui ont visité les résidences royales les plus renommées de l'Europe se sont accordés à considérer la terrasse de Saint-Germain en Laye comme l'une des plus magnifiques promenades que se soient créées le faste et la grandeur.

Sa longueur est de 2400 mètres, sur 35 mètres de largeur; elle est soutenue par un mur élevé, avec un cordon et un entablement en pierres de taille. L'œil embrasse de cet endroit un admirable panorama.

C'est le célèbre Le Nôtre qui construisit cette terrasse, en 1676.

Peu de temps après, Louis XIV, quoiqu'il fût né à Saint-Germain, abandonna ce château pour celui de Versailles, que sa vanité s'était plu à reconstruire. Les historiens se sont donné beaucoup de peine pour expliquer la détermination prise par le grand roi. Quelques-uns se sont figuré que l'état de délabrement dans lequel était tombé le palais de Saint-Germain l'avait dégoûté de ce séjour. D'autres se sont imaginé que la vue des clochers de l'abbaye de Saint-Denis que l'on aperçoit de Saint-Germain rappelait trop à ce monarque le néant des grandeurs humaines. Quoi qu'il en soit, la résidence de Saint-Germain s'est vu totalement délaissée par la cour.

L'infortuné Jacques II, précipité du trône d'Angleterre, vint terminer à St-Germain ses infortunes et sa vie. Son tombeau est dans l'église. Il est peu d'Anglais qui, en arrivant à Paris, n'aillent saluer les dépouilles mortelles du dernier des Stuarts.

Versailles (à 20 k. S. O. de Paris).

Versailles a aujourd'hui environ 65 000 habitants. La magnificence de ses constructions, la largeur et la régularité de ses

rues, le nombre et la beauté de ses monuments n'empêchent pas que ce ne soit d'ordinaire une ville peu animée et d'un aspect triste, parce qu'elle est trop vaste pour sa population actuelle. La révolution de 1789 l'avait dépeuplée. Néanmoins elle a repris beaucoup de son ancienne prospérité depuis que, par la promptitude et la facilité des communications, elle est devenue comme un faubourg de Paris. En effet, elle est reliée à cette capitale par deux chemins de fer, dont les départs ont lieu à chaque demi-heure du jour, et aussi par des routes sillonnées de nombreuses voitures. Le trajet par le chemin de fer se fait en une heure au plus, en sorte qu'il y a des fonctionnaires de Paris qui peuvent sans inconvénient résider à Versailles, où les attirent la pureté de l'air et la beauté des promenades.

La merveille de Versailles, c'est le palais que Louis XIV y a fait bâtir, et qui a été habité par ce prince et par ses successeurs. Il avait été abandonné depuis 1789. Le roi Louis-Philippe (1830—1848) eut l'heureuse idée de le transformer en un musée.

A ce palais tient un parc d'une admirable magnificence, chef-d'œuvre de Le Nôtre, avec des eaux uniques au monde qui jouent une fois par mois; c'est un spectacle très curieux. Au fond du parc sont deux petits palais entourés de jardins enchanteurs : le grand Trianon, bâti par Louis XIV, et le petit Trianon créé par Louis XV, et qui était le séjour favori de Marie-Antoinette. — Pendant la guerre de 1870—1871, Versailles fut le quartier général des Allemands et c'est là que l'empire allemand fut proclamé le 18 janvier 1871.

Versailles est le fruit d'un caprice royal. Cette ville a mis moins de temps pour passer de l'état de village, où elle était sous Louis XIII, à celui de capitale de la France que n'en ont mis beaucoup de nos hameaux pour devenir de simples villages. —

Dès 1661, Louis XIV y fait de fréquents séjours. En 1670, il dresse le plan du château et des dépendances, il concède des terres à l'entour et adresse des privilèges à quiconque viendra y bâtir et s'y installer. La construction du château est confiée à Jules Hardouin Mansart; Lebrun est chargé de la décoration intérieure; Le Nôtre dessine les jardins, et l'on construit la machine de Marly pour amener les eaux de la Seine. On vit jusqu'à 36 000 hommes et plus de 6000 chevaux occupés à ces travaux gigantesques. Le tout coûte plus d'un milliard de livres du temps.

En transportant à Versailles la capitale du royaume, Louis XIV nourrissait l'idée de soustraire son gouvernement à l'influence d'un peuple qu'il commençait à redouter. Il se fit invisible à la foule et résolut de vivre, comme certains princes

asiatiques dans une sorte de région surhumaine, dont ne pourraient approcher que la noblesse et le clergé.

Graves furent les conséquences de cette retraite de la royauté au milieu des bois. Un des résultats les plus certains fut l'accroissement incroyable des dépenses de la maison royale, et l'on peut dire que l'une des causes déterminantes de la Révolution française fut l'impuissance du pays à entretenir plus longtemps son roi et sa cour.

Saint-Cyr (à 22 k. S. O. de Paris, et à 5 k. O. de Versailles).

En suivant une allée à l'ouest du parc de Versailles, on arrive, après environ une heure et demie de marche, à Saint-Cyr. Ce fut Mme de Maintenon qui fit construire les bâtiments que l'on y voit aujourd'hui. Elle y avait établi une institution royale destinée à l'éducation de jeunes personnes nobles, mais réduites à l'indigence. Mme de Maintenon s'y était réservé un petit appartement, où elle allait passer tous les instants dont elle pouvait disposer. Elle fit représenter à Saint-Cyr Esther et Athalie, que Racine avait composées tout exprès pour ses pensionnaires. Elle s'y retir a enfin à la mort de Louis XIV et n'en partit jamais pendant les quatre années qu'elle survécut à ce monarque. Un monument tout simple dans la chapelle indique la place où elle est enterrée. — L'empereur Napoléon I^er^ établit à St.-Cyr une école militaire, qui existe encore aujourd'hui.

Fontainebleau (à 59 k. de Paris).

Fontainebleau est une petite ville bien calme, d'environ 9000 hab., avec de larges et longues rues fort propres et de petites maisons.

Le château de Fontainebleau est formé de nombreux bâtiments construits à diverses époques, imposants par leur grandeur, mais confus dans leurs dispositions générales, et disparates dans leur architecture. Il ne remonte dans ses parties principales, qu'au règne de François I^er^, qui le fit élever par des artistes français et italiens. Henri IV y fit des additions considérables, mais ensuite le château subit peu de changements. Napoléon I^er^, qui affectionnait ce château, le donna pour résidence au pape Pie VII, lorsqu'il l'eut enlevé de Savonne. On montre encore dans une des salles le guéridon sur lequel Napoléon signa, le 11 avril 1814, son acte d'abdication ; et c'est dans la cour, dite du Cheval-Blanc (et depuis cour des Adieux), que, le 20 du même mois, en partant pour l'île d'Elbe, il fit ses adieux aux grenadiers de la vieille garde.

La forêt de Fontainebleau est regardée comme la plus belle de la France. Ses magnifiques futaies et ses gorges sauvages offrent une multitude de promenades aussi variées que pittoresques.

Compiègne (à 84 k. N. de Paris).

Compiègne est une ville de près de 12000 hab., qui a toujours été un séjour favori des souverains de France, et à laquelle se rattachent par conséquent bien des souvenirs historiques. Elle est connue en particulier comme le lieu où l'héroïque et infortunée Jeanne d'Arc fut faite prisonnière par les Bourguignons, en 1430. En 1635, le grand chancelier de Suède vint signer à Compiègne le traité qui décida l'action directe de la France dans la guerre de Trente ans. En 1810, Napoléon y amena Marie Louise, arrivée d'Allemagne, qu'il venait de voir pour la première fois au village de Courcelles. Sous Napoléon III Compiègne fut le théâtre de nombreuses fêtes impériales.

Le château de Compiègne a été construit sous Louis XV dans le style de l'époque. Un berceau en fer, de 1400 m. de longueur, conduit de la terrasse du château à la forêt ; il devait rappeler à l'impératrice Marie-Louise sa treille de Schœnbrunn. La forêt est vaste et splendide. Arioste, qui dans son Roland furieux, a dépeint les légendes et les merveilles de la forêt de Compiègne, y a placé le siège des chevaliers de la Table-Ronde.

27. LA TOURAINE.

Connaissez-vous cette partie de la France que l'on a surnommée son jardin ? Ce pays où l'on respire un air pur, dans des plaines verdoyantes arrosées par un grand fleuve? Si vous avez traversé, dans les mois d'été, la belle Touraine, vous aurez longtemps suivi la Loire paisible, avec enchantement ; vous aurez regretté de ne pouvoir déterminer, entre les deux rives, celle où vous choisiriez votre demeure.

Lorsqu'on accompagne le flot jaune et lent du beau fleuve, on ne cesse de perdre ses regards dans les riants détails de la rive droite. Des vallons peuplés de jolies maisons blanches qu'entourent des bosquets, des coteaux jaunis par les vignes ou blanchis par les fleurs de cerisier ; de vieux murs couverts de chèvrefeuilles naissants, des jardins de roses d'où sort tout à coup une tour élancée : tout rappelle la fécondité de la terre ou l'ancienneté de ses monuments, et tout intéresse dans les œuvres de ses habitants industrieux. Rien ne leur a été inutile : il semble que dans leur amour d'une aussi belle patrie, seule province de France que n'occupa jamais l'étranger, ils n'aient pas voulu perdre le moindre espace de terrain, le plus léger grain de son sable.

Sur la rive gauche on voit Chambord, qui, avec ses dômes bleus et ses petites coupoles, ressemble à une grande ville de l'Orient. Plus loin s'élève Amboise, séjour favori des Valois. La colline la plus haute du rivage est occupée par la masse imposante du château de Chaumont, vieux manoir qu'entoure de toutes parts une sombre forêt.

Cette province est le vrai cœur de la France. Les bons Tourangeaux sont simples comme leur vie, doux comme l'air qu'ils respirent, et forts comme le sol puissant qu'ils fertilisent.

On ne voit sur leurs traits bruns ni la froide immobilité du Nord, ni la vivacité grimacière du Midi. Leur visage a, comme leur caractère, quelque chose de la candeur du vieux peuple de saint Louis. Leurs cheveux châtains sont encore longs et arrondis autour des oreilles comme dans les statues de pierre de nos vieux rois. Leur langage est le plus pur français, sans lenteur, sans vitesse, sans accent : le berceau de la langue est là, près du berceau de la monarchie.

A. de Vigny.

28. LA FÊTE DE LA GERBE.

Dans le Maine, le culte de la moisson, reste des traditions druidiques, survit encore dans la *fête de la gerbe.*

Au moment d'achever la préparation de la dernière airée les batteurs s'avancent ensemble vers le métayer et lui montrent, dans la grange, une gerbe couverte de fleurs et de rubans. Tous leurs efforts pour la soulever ont été inutiles, *cette gerbe pèse le poids de la moisson tout entière* et ne peut être portée sur l'aire que si le maître l'y conduit, car *chacun commande à sa richesse et a seul droit d'en disposer.* Le métayer se rend en conséquence à la grange, où, aidé de ses plus proches parents, il soulève la gerbe, tandis que les autres moissonneurs forment le cortège En tête marchent les balayeurs, qui nettoient le passage devant cet emblème de la moisson; en arrière, des enfants, représentation vivante de la famille, qui poussent des cris de joie en secouant dans leurs petites mains des touffes d'épis. S'il y a à la métairie quelques étrangers, ils suivent, portés sur un brancard de ramées et accompagnés de deux jeunes filles qui leur présentent un plat d'étain avec du blé nouveau et des fleurettes, c'est-à-dire ce qui est nécessaire et ce qui charme, double symbole des devoirs de l'hospitalité. Plus loin marche le vanneur, lançant en l'air le grain qu'il épure ; puis viennent les batteurs, dont les fléaux frappent le sol en cadence. Après avoir fait le tour de l'aire dans le même ordre au bruit des rires, des chants, et des coups de feu tirés par le fils de la maison, tout le cortège s'arrête ; on délie la gerbe et la métayère apporte sur une chaise recouverte d'un linge blanc du vin, du beurre et du pain de froment ; on boit, on mange, puis le travail reprend jusqu'à ce que *l'airée* soit battue et relevée.

Pendant ce temps, le repas du soir s'apprête à la métairie. Dès la veille, les jeunes moissonneurs ont eu soin de déposer un bouquet de *fleurs de prairies* sur la sellette à traire de toutes les étables voisines. Les métayères ont compris l'invitation et

arrivent par toutes les *voyettes* avec leurs fromages de lait caillé. Enfin, la moisson rentrée, tout le monde se met à table, et, pour cette fois seulement, en signe de l'égalité qu'établit la joie, les femmes prennent place à côté des hommes. Les jeunes gens apportent des bouquets, la plus jolie fille présente successivement à chaque convive une cuillerée de lait caillé, et toutes les voix chantent en chœur *la Ronde de la moisson.*

Émile Souvestre.

29. LA CATHÉDRALE DE REIMS.

Reims possède un des plus beaux édifices gothiques qui soient en Europe : c'est la cathédrale. Figurez-vous cette imposante église de 148 mètres de longueur sur 31 mètres de largeur, dont les murs sont sculptés en colonnettes légères, découpés en rosaces élégantes ; dont la façade, les côtés, les angles, la surface, les tours élancent dans les airs une forêt de petits clochetons à jour, portant de charmantes sculptures semblables à des broderies de pierre.

Le portail est divisé en trois arcades en ogive, terminées par des pyramides sculptées. Les arcades sont remplies de statues ; les pyramides qui les surmontent, les deux frontons qui les accompagnent en sont également chargés ; on en voit entre les tours, sur les côtés de l'église, à la base du clocher ; le portail seul en compte près de six cents, dont quelques-unes ont deux mètres et demi de hauteur. Sur le toit, haut de 47 mètres, s'élève un clocher de 48 mètres, surmonté d'une grande croix. C'est là que l'on peut appeler la sculpture une langue véritable. La plupart de ces statues font partie de sujets tirés de l'histoire sainte ou de l'histoire de France. Une multitude de fenêtres éclairent l'intérieur, et sont pour la plupart garnies de vitraux peints, de la plus grande richesse. A l'aspect de cette église toute notre histoire se présente à notre souvenir. C'est à cette place que Clovis fut baptisé par saint Remi en 495, après la bataille de Tolbiac ; c'est là qu'ont été sacrés trente-quatre de nos rois.

30. LA NORMANDIE.

Cette province est une des plus riches de la France. La Normandie, dont le climat est généralement doux et tempéré, est à un degré presque égal agricole, industrielle et commerçante.

En général, le sol de la Normandie est une belle et vaste plaine, coupée par des lignes de coteaux mollement ondulées, présentant quelques larges vallées. Partout des terres fortes, fertiles, très bien cultivées, et, surtout aux environs des villes, l'heureux mélange de l'agriculture et de l'industrie : un aspect riant, l'image du travail et de l'abondance.

Dans une grande partie de la Normandie, les communes rurales ne forment point de villages, et sont composées de maisons disséminées. Au centre de la commune est l'église avec le presbytère, les écoles, les établissements publics, les auberges; les cultivateurs au milieu du domaine qu'ils exploitent. Chaque maison est entourée d'un grand espace qui forme cour et jardin, planté principalement de pommiers à cidre ; cet espace est entouré d'un rempart en terre où croissent des arbres de haute futaie, surtout des hêtres et des ormes ; les habitations riches et les châteaux sont précédés d'avenues de beaux arbres ; de sorte que le pays, vu de loin, présente l'aspect d'une grande forêt entrecoupée de vastes éclaircies.

En Normandie, la vigne ne croît pas : l'abondance du cidre y supplée. Mais ce qui fait surtout la richesse de la Normandie, ce sont ses herbages. On appelle ainsi de vastes prairies closes, qui n'exigent ni soins, ni dépenses, où, pendant la belle saison, les bestiaux restent nuit et jour, et où ils engraissent rapidement.

Cette belle contrée est habitée par une population généralement blonde, belle, vigoureuse, laborieuse, intelligente, hardie sans être téméraire, active sans être impatiente, tenace, économe.

Les villes principales de la Normandie sont Rouen, Le Havre et Cherbourg.

Rouen, centre d'une immense industrie, est situé sur la rive droite de la Seine, et arrosé en outre par deux petites rivières qui alimentent de nombreuses usines, où l'on s'occupe surtout de teindre, de filer et de tisser le coton et la laine (rouenneries). Rouen doit aussi une partie de sa prospérité à son port, où les navires de 400 à 800 tonneaux arrivent assez aisément ; les navires d'un plus fort tonnage restent au Havre, dont les communications avec Rouen sont incessantes.

Le Havre est le port commercial de France le plus important après celui de Marseille, la reine de la Méditerranée. Napoléon I^er^ disait : «Paris, Rouen et le Havre ne forment qu'une seule ville, dont la Seine est la grande rue.» Il y a aujourd'hui une grande rue de plus, le chemin de fer, qui met le Havre à cinq heures de Paris.

Vis-à-vis du Havre, sur la côte nord de la presqu'île du Cotentin, se trouve Cherbourg, ville très forte et possédant le plus beau port militaire de la France. Cherbourg est situé sur une rade qui s'ouvre sur la Manche en face des côtes d'Angleterre, rade excellente d'où l'on découvre toutes les avenues de cette mer, d'où l'on peut aisément les surveiller et les occuper, et dont le fond égal assure en tout temps le mouillage des vaisseaux. L'entrée de la rade de Cherbourg est fermée par une digue qui n'a pas d'égale dans le monde. Pour former cette digue, on a jeté dans la mer plus de 4 600 000 mètres cubes de

pierres ; 2000 blocs de granit, pesant chacun 46 000 kilogrammes, défendent les fondations contre l'effort des vagues. La digue a 3850 mètres de longueur, 22 de hauteur, 200 de largeur à la base et 60 au sommet ; les plus effroyables tempêtes ne peuvent l'endommager. Ces magnifiques travaux et ceux du port militaire, déjà commencés par Louis XIV, ont été achevés par Napoléon III. *Barrau.*

30. LA BRETAGNE.

De toutes les provinces qui composent notre belle patrie, il n'en est point qui soit plus intéressante à étudier et à parcourir pour ses curiosités naturelles et les mœurs de ses habitants, que l'ancienne *Armorique*, qui forme aujourd'hui la Bretagne.

C'est une presqu'île, dont les côtes sont défendues par un rempart de granit contre les attaques incessantes de l'Océan. Les trois grandes villes de cette presqu'île, Nantes, Rennes et Brest, n'offrent rien qui les différencie sensiblement des autres villes de France ; mais les petites villes, les villages, les campagnes présentent un aspect tout différent, surtout dans la basse Bretagne. L'âpreté du climat, le ciel brumeux et noir, la violence des vents, la fréquence des tempêtes, les formes bizarres des rochers qui se perdent dans la nue, le cri plaintif des goëlands et d'autres oiseaux de mer qui se mêle au tumulte des flots, donnent à ces grèves désertes un caractère mélancolique et sauvage qui saisit fortement l'imagination. L'intérieur de la Bretagne est coupé de montagnes peu élevées, et sillonné d'un grand nombre de petits fleuves qui baignent des donjons en ruines, de vieilles abbayes, des huttes couvertes de chaume, où les troupeaux vivent pêle-mêle avec les pâtres. Les étroites vallées sont séparées entre elles ou par des forêts remplies de houx grands comme des chênes ou par des bruyères semées de pierres druidiques, autour desquelles paissent des vaches maigres avec de petites brebis.

La Bretagne, quoique réunie à la France depuis plusieurs siècles (1449), en est toujours restée, sous certains rapports, complètement séparée ; et, après une révolution générale qui a tout changé, tout renouvelé autour d'elle, cette province a conservé ses mœurs antiques, son costume et sa langue nationale. Là revit encore le moyen âge tout entier, avec ses croyances ardentes, ses fêtes et ses usages. Cet attachement constant aux lieux, aux choses, qui se refuse à tout changement, a entretenu cet amour passionné du pays que le Breton nourrit au fond de son cœur. Loin de sa patrie il n'existe qu'à moitié ; souvent, il meurt de regret de ne plus la voir.

Quels biens, quels avantages l'attachent donc si fortement à cette patrie ? La vie du Breton est très simple, ses mœurs sont

patriarcales, les raffinements de la civilisation lui sont presque inconnus. Pénétrez dans sa demeure : c'est une chaumière délabrée dont le toit s'abaisse jusqu'à terre, et dont l'intérieur est noirci par la fumée continuelle des bruyères et des ajoncs desséchés, seul aliment de son foyer. Le jour y pénètre par la porte ; une mauvaise table, un banc, un chaudron, quelques ustensiles de ménage en terre ou en bois, composent son mobilier. Son lit est une espèce de boîte où il couche sans draps, sur un matelas en balle d'avoine ; près de lui, à l'autre coin de ce triste réduit, la vache maigre et chétive qui nourrit de son lait ses enfants et lui-même, rumine sur un peu de fumier.

Ignorant et simple, le Breton est superstitieux. Chaque canton, chaque village a ses superstitions, qui sont des restes des superstitions druidiques. Par contre, il remplit avec une foi pure tous les devoirs de la religion. Dans les villages, dimanches et fêtes, à l'heure où sonne la messe, une longue procession d'habitants se dirige vers l'église, dont l'enceinte est presque toujours trop petite pour une foule si grande. Une partie reste en dehors. Immobiles, agenouillés sur la terre, un chapelet à la main, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, tous prient dans un profond recueillement, qui révèle une piété vraie, une foi sincère.

Dès que le printemps arrive, il ne se passe pas un dimanche sans qu'il y ait quelque pèlerinage à faire, à fêter quelque saint national dont la chapelle rustique s'élève quelque part dans le voisinage, avec sa ceinture de vieux chênes. C'est une chose touchante que de voir cette pieuse caravane, le chapelet d'une main, le bâton de coudrier dans l'autre, s'avancer, grave et recueillie, dans la poussière de la route et sous les rayons du soleil, chanter de pieux cantiques et répéter les litanies. Dès que les pèlerins aperçoivent la chapelle qui est le terme de leur course, ils s'arrêtent, se précipitent la face contre terre, et se mettent à prier à haute voix. Les fêtes patronales qui donnent lieu à ces pèlerinages sont toujours accompagnées de processions qui se font quelquefois la nuit et aux flambeaux.

La plus belle et la plus pittoresque des cérémonies religieuses qui sont particulières à la Bretagne, c'est la bénédiction de la mer. Elle a lieu, sur les côtes méridionales de la Bretagne, avant la pêche des sardines.

Des milliers de bateaux sont employés à cette pêche. Aussitôt que l'on a aperçu en pleine mer le premier banc de sardines, tous les bateaux de la même baie se réunissent. Sur quatre de ces bateaux, auxquels on a retiré leurs mâts, on étend des planches solidement attachées ; on y dresse un autel, élevé sur des gradins et ombragé par un pavillon de soie. Tous les autres bateaux sont à l'ancre, rangés en ordre autour de cet autel flottant. Ils sont pavoisés de tous leurs drapeaux et de

flammes rouges, bleues, jaunes, vertes, se jouant dans les mâts et les cordages. La proue est couronnée de fleurs et de feuillages, les filets sont rangés sur l'arrière, et toute cette brune population de marins, femmes, enfants, vieillards, est agenouillée dans ces bateaux bercés par la vague. Le silence religieux de ce peuple qui prie est à peine interrompu par le léger murmure des flots.

Le prêtre portant les vases sacrés, arrive sur une barque aux voiles blanches, dont les rameurs portent aussi des habits blancs; il monte à l'autel, et la messe est chantée au milieu de la mer. La messe finie, le prêtre s'agenouille sur les gradins au pied de l'autel, et de là, en vue de tout le monde, il bénit les bateaux, il bénit les filets, il bénit la mer, et demande au ciel, pour ces pêcheurs, une pêche heureuse et abondante.

Un cri d'enthousiasme et d'espérance s'échappe alors de toutes les poitrines à la fois, on dirait que, maintenant qu'ils ont reçu la sainte bénédiction, ils ne redoutent plus les fureurs de la tempête ni les inconstances de la fortune. Tout contribue à rendre ce spectacle imposant et solennel.

Quand, au milieu de ces montagnes d'un aspect si noir et si désolé, on vient à rencontrer un habitant de ces lieux déserts, vêtu d'un habit dont les basques sont encore plus amples que la taille n'en est courte, portant de larges braies serrées par des cordons au-dessous du genou, et retenues sur les hanches à l'aide d'une ceinture de cuir qu'attache une énorme boucle de cuivre, les jambes enveloppées dans des guêtres en cuir, les épaules couvertes de longs cheveux flottants, la tête d'un immense chapeau à larges bords, autour duquel s'enroule une plume de paon ; quand on entend sortir de sa bouche des mots inconnus, il est difficile de croire que cette étrange figure et ce langage inintelligible aient quelque chose de moderne et que l'on soit dans une province de France. Dans toute la basse Bretagne, on parle un idiome celtique, reste très curieux et très intéressant de la langue que parlaient nos pères, les Gaulois, avant la conquête romaine.

La franchise, la ténacité du Breton dans ses volontés, devenues proverbiales, sont assez connues ; sa bravoure ne l'est pas moins. A l'armée, il est soldat courageux et docile ; à bord, marin intrépide que rien n'étonne, que rien n'effraye, que rien ne fatigue.

On reproche aux habitants de la campagne de rester trop étrangers aux prescriptions de la propreté et de charger les femmes des travaux les plus pénibles.

Voici comment le plus célèbre des enfants de la Bretagne, Chateaubriand, décrit la beauté du printemps dans sa patrie :

«Le printemps, en Bretagne, est plus doux qu'aux environs de Paris et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux

qui l'annoncent, l'hirondelle, le loriot, le coucou, la caille et le rossignol, arrivent avec de tièdes brises qui hébergent dans les golfes de la péninsule armoricaine. La terre se couvre de marguerites, de pensées, de jonquilles, de narcisses, d'hyacinthes, de renoncules, d'anémones, comme les lieux abandonnés qui environnent Saint-Jean de Latran et Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome. Des clairières se panachent d'élégantes et hautes fougères ; des champs de genêts et d'ajoncs resplendissent de fleurs qu'on prendrait pour des papillons d'or posés sur des arbustes verts et bleuâtres. Les haies, au long desquelles abondent la fraise, la framboise et la violette, sont décorées d'églantiers, d'aubépines blanches et roses, de boules de neige, de chèvrefeuille, de convolvulus, de buis, de lierre à baies écarlates, de ronces dont les rejets brunis et courbés portent des feuilles et des fruits magnifiques. Tout fourmille d'abeilles et d'oiseaux : les essaims et les nids arrêtent les enfants à chaque pas. Le myrte et le laurier croissent en pleine terre ; la figue mûrit comme en Provence. Chaque pommier, avec ses roses carminées, ressemble à un gros bouquet de fiancée de village.»

31. L'ENLIZEMENT.

Il arrive parfois, sur certaines côtes de Bretagne ou d'Écosse, qu'un homme, voyageur ou pêcheur, cheminant à marée basse sur la grève, loin du rivage, s'aperçoit soudainement que depuis plusieurs minutes il marche avec quelque peine. La plage est sous ses pieds comme de la poix ; la semelle s'y attache : ce n'est plus du sable, c'est de la glu. La grève est parfaitement sèche, mais à chaque pas qu'on fait, dès qu'on a levé le pied, l'empreinte qu'il laisse se remplit d'eau. L'œil, du reste, ne s'est aperçu d'aucun changement ; l'immense plage est unie et tranquille, tout le sable a le même aspect, rien ne distingue le sol qui est solide du sol qui ne l'est plus, la petite nuée joyeuse des pucerons de mer continue de sauter tumultueusement sur les pieds du passant. L'homme suit sa route, va devant lui, appuie vers la terre, tâche de s'approcher de la côte. Il n'est pas inquiet. Inquiet de quoi? Seulement il sent quelque chose comme si la lourdeur de ses pieds croissait à chaque pas qu'il fait. Brusquement il enfonce, il enfonce de deux ou trois pouces. Décidément il n'est pas dans la bonne route ; il s'arrête pour s'orienter. Tout à coup il regarde à ses pieds, ses pieds ont disparu. Le sable les couvre. Il retire ses pieds du sable. Il veut revenir sur ses pas, il retourne en arrière, il enfonce plus profondément. Le sable lui vient à la cheville ; il s'en arrache et se jette à gauche, le sable lui vient à mi-jambes ; il se jette à droite, le sable lui vient aux jarrets. Alors il reconnaît avec une indicible terreur qu'il est engagé dans de la grève

mouvante, et qu'il a sous lui le milieu effroyable où l'homme ne peut pas plus marcher que le poisson n'y peut nager. Il jette son fardeau s'il en a un, il s'allège comme un navire en détresse : il n'est déjà plus temps, le sable est au-dessus de ses genoux.

Il appelle, il agite son chapeau ou son mouchoir, le sable le gagne de plus en plus. Si la grève est déserte, si la terre est trop loin, si le banc de sable est trop mal famé, s'il n'y a pas de héros dans les environs, c'est fini, il est condamné à l'enlizement. Il est condamné à cet épouvantable enterrement, long, infaillible, implacable, impossible à retarder ni à hâter, qui dure des heures, qui n'en finit pas, qui vous prend debout, libre, en pleine santé, qui vous tire par les pieds, qui à chaque effort que vous tentez, à chaque clameur que vous poussez, vous entraine un peu plus bas, qui a l'air de vous punir de votre résistance par un redoublement d'étreinte, qui fait rentrer lentement l'homme dans la terre en lui laissant tout le temps de regarder l'horizon, les arbres, les campagnes vertes, les fumées des villages dans la plaine, les voiles des navires sur la mer, les oiseaux qui volent et qui chantent, le soleil, le ciel. L'enlizement, c'est le sépulcre qui s'est fait marée et qui monte du fond de la terre vers un vivant. Chaque minute est un ensevelissement inexorable. Le misérable essaye de s'asseoir, de se coucher, de ramper, tous les mouvements qu'il fait l'enterrent; il se redresse, il enfonce; il se sent engloutir ; il hurle, il implore, crie aux nués, se tord les bras, désespère. Le voilà dans le sable jusqu'au ventre ; le sable atteint la poitrine, il n'est plus qu'un buste. Il élève les mains, jette des gémissements furieux, crispe ses ongles sur la grève, veut se retenir à cette cendre, s'appuie sur les coudes pour s'arracher à cette gaîne molle, sanglote frénétiquement ; le sable monte, le sable atteint les épaules, le sable atteint le cou ; la face seule est visible maintenant. La bouche crie, le sable l'emplit : silence. Les yeux regardent encore, le sable les ferme : nuit. Puis le front décroît, un peu de chevelure frissonne au-dessus du sable ; une main sort, troue la surface de la grève, remue, et s'agite, et disparaît, — sinistre effacement d'un homme.

V. Hugo (Les Misérables).

32. L'AUVERGNE.

L'Auvergne est le pays le plus curieux et le plus pittoresque que l'on puisse visiter, et le voyageur a lieu de s'étonner à la vue des scènes grandioses, des paysages variés, les uns riants, les autres sauvages, et des merveilles inattendues qui abondent partout sous ses pas.

Les montagnes d'Auvergne, les plus hautes et les plus âpres de l'intérieur de la France, sont, pour la plupart, des volcans

éteints : plusieurs présentent encore la forme d'un cratère ouvert, qui, à des époques dont l'homme n'a pas gardé le souvenir, ont dû vomir une lave bouillonnante. En plusieurs endroits, cette lave solidifiée couvre comme d'un manteau la surface du sol. Des rochers basaltiques s'élèvent en prismes, en pyramides, en tuyaux d'orgues, et de leurs flancs déchirés s'élancent des eaux abondantes, qui vont porter la fécondité dans les vallées.

L'Auvergne comprend les deux départements du Puy-de-Dôme et du Cantal. Le département du Puy-de-Dome contient la chaîne des monts Dôme et celles des monts Dore. Au pied de ces chaînes de montagnes s'étend sur les deux bords de l'Allier, une plaine connue sous le nom de Limagne, d'une fécondité prodigieuse et d'un aspect ravissant, où l'abricotier, l'amandier et tous les autres arbres des vergers donnent en abondance des fruits délicieux.

Le département du Cantal, hérissé partout de montagnes et de rochers volcaniques, creusé de gorges sauvages, arrosé seulement par des torrents, est un pays bien moins riche. C'est surtout du département du Cantal que sortent ces Auvergnats qui se répandent dans toute la France, et principalement à Paris, pour y exercer les professions de commissionnaires, de porteurs d'eau, de charbonniers, de chaudronniers et autres semblables.

Le chef-lieu du Puy-de-Dôme, ancienne capitale de l'Auvergne est Clermont-Ferrant (37 000 hab.), dans un site très pittoresque, mais bâtie en lave noire, ce qui lui donne un aspect assez sombre. Clermont est la patrie du célèbre mathématicien, physicien, moraliste et écrivain Blaise Pascal, qui fit exécuter au sommet du Puy-de-Dôme, en 1647, de célèbres expériences sur la pesanteur de l'air. *Théod. H Barrau.*

33. LA FRANCHE-COMTÉ.

Parmi nos provinces de l'Est, il existe une contrée dont le nom porte l'empreinte de son histoire, de sa vieille indépendance, du mâle courage de ses enfants.

La Franche-Comté est comme le Tyrol de la France ; une nature grandiose et pittoresque y tient lieu de monuments, et le cœur de l'homme semble emprunter à cette nature quelque chose de sa force et de sa grandeur. Sur les flancs du Jura, défrichés par les moines, au milieu des forêts de sapins et dans les gorges profondes que creusent le Doubs et ses affluents, il s'est formé une race austère, énergique, intelligente, naguère passionnée pour ses antiques franchises, de tout temps célèbre par son ardeur belliqueuse, son attachement enraciné à la foi catholique, son fier et opiniâtre dévouement à ses maîtres. «On ne les soumet qu'à coups d'épée, et il faut abattre jusqu'au der-

nier,» disait d'eux, il y a deux cents ans, un capitaine français qui avait éprouvé leur valeur en essayant de les détacher de la monarchie espagnole.

Au XVIIe siècle, les paysans comtois se faisaient enterrer la face contre terre, pour témoigner de l'aversion que leur inspiraient la conquête française et la domination de Louis XIV. Et toutefois, à la fin du XVIIIe siècle, tous les cœurs y étaient tellement imprégnés du sentiment français, que nulle province n'a fourni à la patrie menacée des bataillons de volontaires plus nombreux, plus intrépides, plus prodigues de la vie. Cette terre généreuse n'a cessé de produire des héros que lorsque la France eut cessé de combattre. Elle a montré la même fécondité dans le domaine des lettres et des sciences.

Montalembert.

34. LA SAVOIE.

La Savoie, réunie à la France en 1860, est séparée de l'Italie par la chaîne des Alpes. Ce pays est hérissé de montagnes ; on y trouve le mont Blanc, ce géant de montagnes de l'Europe ; le petit Saint-Bernard, le mont Iséran et le mont Cenis, dans lequel on vient de percer un tunnel gigantesque, où passe le chemin de fer qui unit la France à l'Italie. Outre le célèbre lac Léman ou de Genève, qui borde la Savoie, on y trouve le joli lac du Bourget et le lac d'Annecy. Cette province est, en général, très peu fertile, quoique bien cultivée, mais très pittoresque. L'habitant des montagnes est intelligent et laborieux; il supplée par son activité à l'infertilité de son sol, et il sait mettre tout à profit pour améliorer sa situation. Chaque parcelle de terrain cultivable qu'il découvre sur le flanc des rochers ou que la retraite des eaux et des glaciers lui abandonne, il s'en empare pour l'ajouter à son champ.

Une infinité de curiosités naturelles y attirent un grand nombre de voyageurs. Il faut citer principalement la vallée de Chamouny, située au pied du mont Blanc; on y admire surtout la grotte profonde et majestueuse creusée dans un glacier nommé mer de Glace, et d'où sort avec impétuosité l'Arveiron; c'est comme un palais de cristal, orné de colonnes resplendissantes, dont les reflets azurés répandent leur teinte sur les eaux qui s'échappent de ce lieu avec fracas.

La Savoie est un pays pauvre, et l'industrie y est peu avancée. Les habitants émigrent en partie, chaque année, en France, surtout à Paris et à Lyon, où ils exercent les professions de commissionnaires, de colporteurs, de ramoneurs et de domestiques. Leur probité est célèbre ; très attachés à leur patrie, ils y retournent dès qu'ils ont amassé un petit pécule. On donne le nom de Savoyards à ces émigrants ; mais on appelle les ha-

bitants du pays Savoisiens. Ils sont très religieux et généralement instruits.

«Quel est le voyageur qui, en parcourant les Alpes de Savoie, à l'aspect de ces longues vallées qui se déroulent devant lui comme des zones de verdure, au bruit de ces torrents qui tombent et retombent sans cesse, soit au-dessus de sa tête, soit au fond des abîmes bien au-dessous de lui, et surtout à cette vive émotion que nous donne l'air des montagnes, n'a porté envie dans son cœur à ceux qui ont une si belle patrie ? . . . Eh bien ! ces paysages si riants avec leur parure d'août, si imposants avec leur vêtement de neige, ces collines de verdure si gracieuses, au delà desquelles se dressent les grandes Alpes, et au-dessus d'elles toujours le mont Blanc ; toute cette terre enfin, si riche d'effets poétiques et sublimes, n'a pas de moissons pour les malheureux habitants. Elle ne donne rien à l'homme qui la tourmente, et garde à sa parure tous les trésors d'une brillante végétation, comme si elle voulait son indépendance et sa propre force, en refusant sa fécondité à tous les secours comme à tous les germes étrangers : aussi les peuples de la Savoie naissent seulement dans leurs vallées, et n'y reviennent que pour mourir. Semblables à ces grands fleuves que leurs montagnes versent à l'Allemagne, à l'Italie et à la France, ils se répandent comme eux dans les contrées qui les avoisinent, après avoir puisé dans leurs chaumières, qu'ils n'oublient jamais, ce qu'ils n'eussent point trouvé ailleurs: la simplicité et la droiture du cœur, et une fidélité aussi incorruptible que la neige de leurs glaciers. C'est ordinairement sur la fin de l'automne que les caravanes se rassemblent ; les brouillards du matin ne sont pas encore dissipés. Quelles sont les mères qui, depuis huit jours, ont goûté quelque repos, tant elles ont été accablées de soins et d'inquiétudes ? Il a fallu rapiécer la veste de bure, faire partir les enfants avec du linge blanc ; et puis auront-ils toujours du travail et du pain? Reviendront-ils jamais dans leur village? Que de pleurs ont interrompu ces occupations ! Que de prières faites du fond du cœur! Enfin arrive le jour où il faut se séparer. Il y a toujours dans le hameau un ou deux hommes qui ont fait leur tour de France, et qui sont chargés de conduire tous ces enfants : ils sont là, debout, commandant déjà à leur petite troupe, et rassurant les femmes qui s'affligent ; les enfants sont tristes et soumis, car le curé leur a dit que Dieu le voulait. Ils mettent dans leur sac le pain qu'on leur donne, parce qu'ils n'ont pas le courage de manger ; ils regardent sans les écouter les mères qui leur font longtemps leurs recommandations, et puis les embrassent. On dit enfin la messe des voyageurs ; il y a un grand recueillement dans toute l'église ; après, chacun se prépare ; les hommes faits, pendant ce temps, parlent de leurs voyages ; on donne aux enfants la petite caisse où dort la mar-

motte; on leur enseigne à tenir les outils du ramoneur; les mères attachent la besace sur leurs épaules, les embrassent une dernière fois, et rentrent pour pleurer. La caravane descend silencieusement le chemin de la colline, accompagnée de quelques enfants plus petits, de parents qui encouragent ceux qui partent, et du vieux curé qui les arrête enfin à une croix de bois placée au détour du chemin, les bénit encore et ramène au village ceux qui doivent y rentrer.» *Guiraud.*

35. LA PROVENCE.

Lorsque le voyageur descend les pentes du Rhône, à un certain moment, sur la gauche, les montagnes s'écartent, l'horizon s'élargit, le ciel devient plus pur, la terre plus somptueuse, l'air plus doux: c'est la Provence.

Adossée aux Alpes, elle les quitte lentement par des vallées qui perdent peu à peu l'âpreté des hautes cimes, et elle s'avance vers cette mer qui baigne tous les rivages fameux. La Méditerranée lui fait, après le Rhône et les Alpes, sa troisième ceinture, et un fleuve, qui est le sien, la Durance, lui jette dans ses gorges et ses plaines la rapidité fougueuse d'un torrent qui ne meurt pas.

On ne peut regarder cette terre, sans y reconnaître bien vite une parenté de nature et d'histoire avec les plus célèbres contrées de l'antiquité. Des colonies grecques lui apportèrent de bonne heure le souffle de l'Orient, et Rome, qui lui donna son nom, y a laissé des ruines dignes de cette puissance qui ne refusait à personne une part de ses grandeurs, parce qu'elle en avait assez pour l'univers.

Quand le monde ancien fut tari, longtemps la Provence, riche de ses souvenirs, plus riche encore d'elle-même, conserva dans le démembrement des choses sa personnalité. Elle eut sa langue, sa poésie, ses mœurs, sa nationalité, sa gloire, tous ces dons qui, en certains conjonctures, font d'un petit pays une grande terre.

Puis, quand les empires modernes eurent pris leur forme, et dessiné leur territoire, la Provence, trop faible pour se soutenir contre la destinée, échut à la France comme un présent de Dieu. Et après avoir été pour les anciens l'occident de la beauté, elle devint pour nous le premier port où notre imagination rencontre l'Italie, la Grèce, l'Asie, tous les lieux qui enchantent la mémoire, et tous les noms qui émeuvent le cœur.

Lacordaire.

36. LE MISTRAL.

Dans la mémoire de tous ceux qui ont visité le midi de la France, le souvenir du souffle impétueux qui descend des mon-

tagnes se mêle à l'impression produite par l'aspect africain du sol et des plantes. Ce vent du nord-ouest qui descend des Cévennes sur les plaines du bas Languedoc, du Rhône et de la Durance, est caractérisé par une violence extrême due à des causes locales. C'est le terrible mistral ou «maître,» et certes il est bien nommé, car sa vitesse est parfois comparable à celle des ouragans. Strabon nous raconte que ce «noir borée» précipitait les hommes de leurs chars et les dépouillait de leurs vêtements et de leurs armes. De nos jours, on l'a vu culbuter des trains de chemins de fer ; quand il souffle en tempête, on ne peut sans danger essayer de lutter contre lui ; dans les plaines d'Avignon, dans les îles du Rhône, on ne voit pas un arbre, qu'il n'ait incliné dans la direction du sud-est.

Le grand contraste de température qui existe à si peu de distance entre les plages brûlantes du littoral marin et les hautes cimes froides ou même neigeuses des Cévennes amène une violente rupture d'équilibre dans les masses aériennes. Les couches d'air chaud qui reposent sur la région du littoral s'élèvent rapidement dans l'espace, tandis que l'atmosphère froide des hauteurs s'abat vers la mer pour remplir le vide qui vient de se former ; un circuit vertical des airs s'établit entre la plaine et la montagne. Un autre circuit général se fait entre la mer et le continent ; au vent terrestre du nord-ouest s'oppose le vent marin du sud-est, qui souffle avec une si grande violence dans le golfe du Lion et cause tant de naufrages sur les côtes dépourvues d'abri. *Élisée Reclus.*

37. LA DANSE DES PROVENÇAUX.

Les Provençaux sont passionnés pour les fêtes et les danses; parmi ces dernières, la plus ancienne et celle qu'ils préfèrent est la falandoulo, que nous appelons la farandole.

La bruyante falandoulo, expression la plus vive de la gaieté provençale, n'est autre chose qu'une longue chaîne formée spontanément de personnes de tout âge et des deux sexes, dans les réunions qui ont lieu sur les places publiques, à l'occasion d'une réjouissance ou d'un événement heureux. Celui qui est placé en tête de la chaîne, la conduit en lui faisant faire beaucoup de détours. Souvent il rejoint la queue de la chaîne, et, faisant relever le bras aux deux derniers, il passe dessous en entraînant toute la bande.

L'habileté du conducteur consiste à être toujours en mouvement, à faire des retours brusques et à passer dans des endroits difficiles, comme s'il cherchait à vouloir rompre la chaîne, tandis que ceux qui la forment, liés entre eux par des mouchoirs qui environnent leurs mains, et forcés de suivre le conducteur, doivent faire tous leurs efforts pour ne pas être séparés.

La falandoulo a été apportée par les Phocéens à Marseille, et de cette ville elle s'est répandue non seulement dans toute la Provence, mais encore sur toutes les côtes où les Marseillais avaient fondé des établissements, notamment dans la Catalogne. La même danse est encore en usage dans toutes les îles de l'Archipel.

La falandoulo se danse au son du tambourin et du galoubet, qui sont aussi des instruments de musique d'origine grecque.

Malte-Brun.

38. LES ABDÉRITES DE LA PROVENCE.

Je n'ai jamais vu d'aspect plus original que celui de la petite ville de Martigues, placée entre l'étang de Berre et le canal de Bouc, et bâtie non pas au bord de la mer, mais dans la mer. Martigues est à Venise ce qu'est une charmante paysanne à une grande dame; mais il n'eût fallu qu'un caprice de roi pour faire de la villageoise une reine.

Ce qui frappe d'abord dans Martigues, c'est sa physionomie joyeuse; ce sont ses rues, toutes coupées de canaux; ce sont ses carrefours, où il y a des barques comme autre part il y a des charrettes.

C'est un vaste bateau où tout le monde pêche, les hommes au filet, les femmes à la ligne, les enfants à la main; on pêche dans les rues, on pêche de dessus les ponts, on pêche par les fenêtres; et le poisson, toujours renouvelé et toujours stupide, se laisse prendre ainsi au même endroit et par les mêmes moyens depuis deux mille ans.

Et cependant, ce qui est bien humiliant pour les poissons, c'est que la simplicité des habitants de Martigues est telle, que dans le patois provençal leur nom de *Martigao* est proverbial.

C'est un Martigao, ce paysan qui, voulant couper une branche d'arbre, prend sa serpe, monte à l'arbre, s'assied sur la branche et la coupe entre lui et le tronc.

C'est un Martigao qui, entrant dans une maison de Marseille, voit pour la première fois un perroquet, s'approche et lui parle familièrement comme on parle en général à un volatile.

— Vilain cochon! répond le perroquet avec sa grosse voix de mousquetaire aviné.

— Mille pardons, monsieur, dit le Martigao en ôtant son bonnet; je vous avais pris pour un oiseau.

Ce sont trois députés martigaos qui, envoyés à Aix pour présenter une requête au parlement, se font indiquer, aussitôt leur arrivée, la demeure du premier président et sont introduits dans l'hôtel. Conduits par un huissier, ils traversent quelques pièces dont le luxe les émerveille; l'huissier les laisse dans le

cabinet qui précède la salle d'audience, et, étendant la main vers la porte, il leur dit: «Entrez!» et se retire. Mais la porte que leur avait montrée l'huissier était fermée hermétiquement par une lourde tapisserie ainsi que c'était la coutume de l'époque; de sorte que les pauvres députés, ne voyant, entre les larges plis de la portière, ni clef, ni bouton, ni issue, s'arrêtèrent très embarrassés et ne sachant comment faire pour passer outre. Ils tinrent alors conseil, et, au bout d'un instant, le plus avisé des trois dit:

— Attendons que quelqu'un entre ou sorte, et nous ferons comme il fera.

L'avis parut bon, fut adopté et ces députés attendirent. Le premier qui vint fut le chien du président qui passa sans façon par-dessous le rideau.

Les trois députés se mirent aussitôt à quatre pattes, passèrent à l'instar du chien, et, comme leur requête leur fut accordée, leurs concitoyens ne doutèrent pas un instant que ce ne fût à la manière convenable dont ils l'avaient présentée, plus encore qu'à la justice de la demande, qu'ils devaient leur prompt et entier succès.

Il y a encore une foule d'autres histoires, non moins intéressantes que les précédentes; par exemple celle d'un Martigao qui, après avoir étudié le mécanisme d'une paire de mouchettes, afin de se rendre compte de l'utilité de ce petit ustensile, mouche la chandelle avec ses doigts et dépose proprement la mouchure sur le récipient; mais je craindrais que quelques-unes de ces charmantes anecdotes ne perdissent beaucoup de leur valeur par l'exportation.

Tant il y a que, sur les lieux, elles ont une vogue charmante et que, depuis l'époque de sa fondation, qui remonte, comme nous l'avons dit, à Marius, Martigues défraie d'histoires et de coq-à-l'âne toutes les villes, libéralité dont, à ce que m'assurait notre aubergiste, elle commence tant soit peu à se lasser.

A. Dumas, père.

39. LYON.

C'est une admirable situation que celle de Lyon: cette ville est bâtie en partie sur des collines, et en partie sur les rives du Rhône et de la Saône. Si l'on veut jouir d'une vue vraiment belle et imposante, il faut gravir l'une de ces collines, où les maisons sont comme étagées; il faut monter soit au coteau de Saint-Just, soit à la célèbre chapelle de Notre-Dame de Fourvières. Au loin, ce sont d'immenses et riches campagnes, qui s'étendent au sud et à l'est, jusqu'aux Alpes, et qui sont semées de villages. Par un temps clair, on aperçoit de là le Mont Blanc, qui est à 145 kilomètres de distance, et qui apparaît comme un

nuage blanchâtre. Plus près est la chaîne de l'Iseran ; enfin si l'on regarde plus près encore, au pied du coteau, ou sur les hauteurs voisines, c'est Lyon ; voilà ses fortifications, qui en font une place de premier ordre, et dont le maréchal Soult disait qu'elles valent une armée de 100 000 hommes.

Tout rappelle à Lyon qu'on est dans la seconde ville de France ; une population de 500 000 âmes s'y agite et y travaille ; Lyon est la première ville industrielle de la France ; ses négociants, ses courtiers, ses commissionnaires sont en relation avec le monde entier ; sa position au confluent de la Saône, à l'extrémité du chemin de fer de Genève et de la Suisse, de ceux de Saint-Étienne, de Grenoble, et sur le grand chemin de fer qui, traversant la France, rattache ainsi cette ville à toutes les lignes du Nord et du Midi, en fait un entrepôt de tous les produits français et étrangers.

De toutes les industries qui alimentent son activité, il en est une surtout à qui Lyon doit la place qu'elle occupe en France et dans le monde : cette industrie fait sa richesse, sa force et sa gloire, elle occupe cent mille ouvriers, elle produit des millions : c'est la fabrique des étoffes et des tissus de soie.

40. MARSEILLE.

Marseille est comme la reine de la Méditerranée. Placée au fond d'une rade, au centre de collines formant un demi-cercle, qui sur quelques points ont jusqu'à mille mètres de hauteur, cette ville présente la forme d'un fer à cheval dont le creux est dessiné par le port. Dans la campagne d'alentour sont semées avec profusion des maisons de plaisance appelées *bastides*, entourées de mûriers, d'oliviers et d'autres arbres. C'est un coup d'œil ravissant.

La situation de Marseille est aussi avantageuse pour le commerce qu'elle est pittoresque. Le port est un des plus sûrs qu'il y ait au monde ; l'entrée qui est assez difficile, est défendue par les feux croisés de deux forts. Le port comprend, à proprement parler, cinq bassins principaux.

Les quais de Marseille présentent une animation extraordinaire ; la foule affairée qui s'y presse continuellement, au milieu des marchandises, appartient à toutes les nations et surtout aux Orientaux, Grecs, Arabes, Turcs, Arméniens, dont les costumes variés offrent le spectacle le plus curieux.

Marseille est formée de deux parties tout à fait dissemblables, la ville vieille et la nouvelle. La ville vieille est triste et décrépite : ses rues, généralement percées au hasard sur un terrain onduleux, et presque toutes tortueuses et sombres, forment un labyrinthe où la vue et l'odorat sont désagréablement affectés.

La ville nouvelle est infiniment plus propre ; la plupart des rues y sont droites, larges, bien pavées et bien bâties. La plus belle est celle de la Canebière*); c'est à la fois une rue superbe, un bazar, une place, une grande route, le point de jonction de la nouvelle ville avec l'ancienne, la ligne de communication entre le port et une belle promenade qu'on appelle le Grand-Cours. Malgré son antiquité et son opulence, Marseille a peu de monuments.

Pendant la saison des chaleurs, qui y sont excessives et de longue durée, l'eau est rare, et, par suite, l'irrigation des jardins presque impossible. On a eu, il y a une vingtaine d'années, l'heureuse idée d'amener dans la ville, par un canal, une partie des eaux de la Durance. Ce canal franchit plusieurs vallées profondes sur de beaux aqueducs, dont le plus magnifique est celui de Roquefavour, à 20 kilomètres de Marseille, aussi admirable que le célèbre pont du Gard.

Barrau.

41. LE MARSEILLAIS.

Il a l'esprit ouvert comme l'horizon qui l'environne, il a voyagé ou il voyagera ; la Méditerranée est un faubourg de Marseille qu'il visitera tôt ou tard. Il pense que le Sénégal n'est pas bien loin, et que Paris est à sa porte. Si les affaires le retiennent à son comptoir, il peut voir le monde sans sortir de chez lui : est-ce que l'univers entier ne défile pas sur la Canebière ? Il a vu des échantillons de tous les pays ; il sait un peu de tout sans avoir mis le nez dans les livres ; la facilité de sa conception, l'ouverture de son esprit, sa promptitude à parcourir la superficie des choses en font un causeur agréable, et il trouve toujours le temps de causer.

S'il est une ville de France où l'égalité des hommes ressemble le moins à une chimère, c'est Marseille. Pas plus de castes que sur la main. Ses principaux habitants sont des parvenus dans le sens le plus honorable du mot; les autres ont l'espoir de parvenir en travaillant, et les favoris du sort, soit qu'ils se souviennent de ce qu'ils ont été, soit qu'ils méditent quelquefois sur l'instabilité des fortunes les mieux assises, ne se targuent pas de leur supériorité financière. Je connais peu de villes où l'on se tutoie davantage, et où l'on fasse moins de cas des politesses inutiles ; on devait être ainsi dans les républiques marchandes de la Grèce.

Edmond About.

*) Le Parisien, souvent disposé à railler l'étranger qui ne semble point accorder à la capitale de la France toute l'admiration qu'elle commande, aime à mettre en scène le Marseillais enthousiaste de son chef-lieu, qui s'écrie avec l'accent traditionnel: *Si Paris avait une Canebière, ce serait une petite Marseille.*

42. LES LANDES.

Au-dessous de Bordeaux, un sol plat, des marécages, des sables, une terre qui va s'appauvrissant, des villages de plus en plus rares, bientôt le désert.

J'aime autant le désert. Des bois de pins passent à droite et à gauche, silencieux et ternes. Chaque arbre porte au flanc la cicatrice des blessures par où les bûcherons ont fait couler le sang résineux qui le gorge. La puissante liqueur monte encore dans ses membres avec la sève, transpire par ses flèches visqueuse et par sa peau fendue : une âpre odeur aromatique emplit l'air.

Plus loin, la plaine monotone des fougères s'étend à perte de vue, baignée de lumière. Leurs éventails verts s'ouvrent sous le soleil qui les colore sans les flétrir. Quelques arbres ça et là lèvent sur l'horizon leurs colonnettes grêles. De temps en temps, on aperçoit la silhouette d'un pâtre sur ses échasses, inerte et debout comme un héron malade. Des chevaux libres paissent à demi cachés dans les herbes. Au passage du convoi, ils relèvent brusquement leurs grands yeux effarouchés, et restent immobiles, inquiets du bruit qui a troublé leur solitude.

L'homme n'est pas bien ici : il y meurt ou dégénère. Mais c'est la patrie des animaux et surtout des plantes. Elles foisonnent dans le désert, libres, sûres de vivre. Nos jolies vallées, bien découpées, sont mesquines auprès de ses espaces immenses d'herbes marécageuses ou sèches, plage uniforme où la nature, troublée ailleurs et tourmentée par les hommes, végète encore ainsi qu'aux temps primitifs avec un calme égal à sa grandeur.

Le soleil a besoin de ces savanes pour déployer sa lumière : aux exhalaisons qui montent, on sent que la plaine entière fermente sous son effort, et les yeux, remplis par les horizons sans limite, devinent le sourd travaïl par lequel cet océan de verdure pullulante se renouvelle et se nourrit. *Taine.*

43. LA FÊTE DE NOËL EN FRANCE.

En Angleterre la fête de Noël est la plus grande solennité religieuse de l'année, et c'est aussi la fête que l'on célèbre le plus joyeusement dans les familles.

Nous ne célébrons pas, en France, la fête de Noël avec tant d'apparat, parce que nous réservons les souhaits, les visites et les cadeaux pour le premier jour de l'an. Noël est pourtant toujours une grande fête à l'église et dans la plupart des familles. Il est tout simple que l'église chrétienne honore comme un des plus grands jours de l'année celui qui est consacré à la nativité de Jésus-Christ. Les catholiques ont quatre grandes fêtes annuelles : Noël, Pâques, la Pentecôte et l'Assension.

L'office de Noël se distingue de tous les autres par des cérémonies particulières ; chaque prêtre dit ce jour-là trois messes successives, et indépendamment de celles qui se disent le jour, à l'heure ordinaire de la grand'messe, on célèbre la messe ou plutôt les trois messes de minuit. A onze heures du soir, le carillon des cloches réveille les fidèles. Les fenêtres de l'église, intérieurement illuminée, brillent dans les ténèbres. Bientôt les portes s'ouvrent, et la foule se précipite. L'orgue résonne, les chants s'élèvent, l'encens parfume l'air, et le prêtre, du haut de l'autel, annonce la bonne nouvelle de la naissance du Sauveur. Quand les prières sont achevées et que le clergé est sorti processionnellement du chœur, les fidèles s'enveloppent de leurs manteaux et de leurs fourrures et regagnent leurs demeures en marchant sur la neige. Peu à peu les bruits s'apaisent, les rues redeviennent désertes ; mais on s'aperçoit encore de la fête aux lumières qui brillent de toutes parts à travers les croisées ! C'est que l'usage réunit toutes les familles au retour de la messe de minuit, devant un déjeuner qu'on appelle le *réveillon,* et pendant lequel il est de fondation d'allumer un grand feu dans la cheminée. Dans beaucoup de fermes, les bûcherons réservent le plus gros morceau de bois qu'ils aient fendu dans l'année, pour en faire la *bûche de Noël.* On l'apporte triomphalement dans l'âtre avec des guirlandes ; puis on s'agenouille tout autour ; l'aïeul ou l'aïeule l'asperge d'eau bénite, en chantant un de ces cantiques naïfs connus sous le nom de *noëls* et dont toute l'assistance répète en chœur les couplets.

On se lève un peu tard après une nuit aussi agitée ; mais les enfants, qui ont été à la messe la minuit dans la chapelle blanche, c'est-à-dire qui ont dormi sous leurs blancs rideaux pendant que les autres allaient à l'église et faisaient le réveillon, n'ont dormi cette nuit-là que d'un œil, et se réveillent avec le chant du coq. Ce n'est pas le carillon des cloches qui les agite, c'est que le *bonhomme Noël* doit descendre par la cheminée, et mettre au pied de leur lit un œuf, un gâteau, un joujou, un livre, un chapelet. L'espérance de cette bonne surprise leur ouvre les yeux avant le jour et quelquefois la mère ne dort pas mieux, dans la pensée des doux baisers et des joyeuses exclamations dont la générosité du bonhomme Noël sera payée.

La fête se termine le soir par un banquet. C'est une oie grasse qui doit en faire l'ornement principale, chez nous comme en Angleterre. Dans le Midi surtout, l'oie grasse est de rigueur, et pour avoir cette oie bienheureuse, on voit de pauvres familles se priver de tout et manger leur pain sec pendant huit jours.

J. Baumgarten.

44. LES COLONIES FRANÇAISES.

Les colonies françaises sont :

En Afrique : l'Algérie, le Sénégal, le Gabon, la Réunion, Mayotte, Nossi-bé et Sainte-Marie de Madagascar ;

En Asie : les comptoirs de l'Inde, la Cochinchine et le royaume de Cambodge ;

En Amérique : Saint-Pierre et Miquelon, la Martinique, la Guadeloupe et ses dépendances, et la Guyane ;

Dans l'Océanie : la Nouvelle-Calédonie, les îles Loyalty, les îles Marquises, les îles Taïti, Tuamotou et Gambier.

45. UNE CHASSE AU LION EN ALGÉRIE.

A sept heures du soir, je partais suivi de mon spahi Hamida et de mes deux quêteurs portant mes armes et emmenant une chèvre. A sept heures et demie, nous arrivâmes à la brisée d'Amar.

Le repaire du lion était situé sur le versant sud de la montagne et à moins de cent pas du ravin. Sur le versant opposé et tout à fait sur le bord du même ravin, je rencontrai une clairière de dix mètres carrés, entourée de grands arbres, et distante de moins de cent cinquante pas du fort où le lion était sur le ventre.

Pendant qu'un de mes hommes attachait la chèvre à une racine d'arbre au millieu de la clairière, et que les autres me donnaient mes armes, le lion se montrait à nous au pied du rocher et nous regardait faire.

Je m'établis bien vite sur la lisière du bois, faisant face au lion, et à cinq ou six pas de la chèvre, qui criait de toutes ses forces et faisait des efforts inouïs pour se rapprocher de moi.

Le lion avait disparu. Sans doute il s'avançait sous la voûte sombre et épaisse de la futaie qui le dérobait à ma vue.

Je venais de couper avec mon poignard quelques branches qui auraient pu gêner mon tir, et j'allais m'asseoir, lorsque la chèvre se tut tout à coup et se mit à trembler de tous ses membres, en regardant tantôt de mon côté, tantôt du côté du ravin, ce qui voulait dire : Le lion est là, je le sens, il va venir ; je l'entends, il vient, je le vois.

En effet, d'abord elle n'avait fait que percevoir ses émanations ; ensuite, lorsqu'elle avait entendu ses pas, ses oreilles me l'avaient exprimé par des mouvements vifs et saccadés ; enfin, lorsqu'elle avait pu voir l'animal, je le vis comme elle. Il monta lentement l'escarpement du ravin et s'arrêta sur le bord de la clairière à douze pas de moi.

Il se présentait tout à fait de face, et son large front était un beau point de mire. Deux fois ma carabine s'abaissa, deux fois je l'ajustai entre les deux yeux, deux fois mon doigt pressa

doucement la détente ; mais le coup ne partit point, et j'en ressentis de la joie.

Il y avait deux ans que je n'avais rencontré de lion si grand, si beau, si majestueux, et je l'aurais tué avant d'avoir pu l'examiner à mon aise ! Le noble animal, comme s'il avait compris ma pensée, s'était couché, et, après avoir croisé ses énormes pattes, il avait doucement appuyé sa tête sur elles comme sur un oreiller.

Sans prêter la moindre attention à la chèvre, paralysée par la peur, il m'examinait avec beaucoup d'intérêt, tantôt en clignant les yeux, ce qui donnait à sa physionomie un air des plus bénins, tantôt en les ouvrant de toute leur grandeur, ce qui me faisait, malgré moi, presser ma carabine. Il se leva d'un air décidé et fit trois pas en avant, les yeux attachés sur la chèvre.

La carabine à l'épaule et le doigt sur la détente, je suivais tous ses mouvements, prêt à faire feu en temps opportun ; deux fois il feignit de bondir sur l'appât en se rasant à la manière du chat.

Je pensai que la corde qui retenait la chèvre l'inquiétait, et je compris qu'il se défiait d'un piège, lorsque je le vis aller et venir avec agitation sur le bord de la clairière et me montrer les dents quand il s'arrêtait. Le jeu devenait trop sérieux ; il était temps d'en finir. Profitant du moment où il se présentait de flanc, à douze pas et sur le bord du ravin, je le frappai d'une première balle en pleine épaule, et, immédiatement après, pendant qu'il se tordait en rugissant, d'une seconde au défaut de l'épaule. Percé d'outre en outre par ces deux balles à pointe d'acier, l'animal roula comme une avalanche au fond du ravin.

Pendant que je rechargeais ma carabine, mes hommes étaient accourus : je me portai avec eux sur la place où j'avais tiré le lion, et nous trouvâmes, au milieu de beaucoup de sang, les empreintes des griffes de l'animal, lorsque après avoir été frappé il avait cherché à remonter l'escarpement du ravin. Mes hommes, persuadés que le lion était mort, s'étaient portés sur les hauteurs voisines de la clairière pour appeler du monde afin de l'emporter.

Pendant ce temps, je suivais les rougeurs dans le lit du ravin, où le lion était tombé plusieurs fois, et je trouvais sa rentrée dans un taillis sombre, épais, presque impénétrable, situé à vingt pas de la clairière. Afin de savoir sur-le-champ à quoi m'en tenir, je lançai une pierre dans ce taillis ; un rugissement sourd, guttural, tantôt plaintif, tantôt menaçant, me répondit à une vingtaine de pas sous bois. Ce rugissement me glaça le cœur en me rappelant celui du lion de Mejez-Amar, qui, il y a six ans, dans une circonstance analogue, mutilait sous mes yeux, et malgré mes balles, mon spahi Rostain et deux Arabes.

A genoux sur le bord du taillis, je recherchai en vain à en pénétrer l'épaisseur : ma vue n'allait pas au delà des premières branches, rougies par le sang du lion. Après avoir fait une brisée pour reconnaître la rentrée de l'animal, j'allais me retirer, lorsque je fus rejoint par mon spahi, mes deux quêteurs et quatre Arabes en armes. J'eus toutes les peines du monde à les empêcher de pénétrer dans le taillis, où, disaient-ils, le lion devait être mort.

Deux minutes après, je m'étais débarrassé des parties de mon vêtement qui auraient pu me gêner ou m'embarrasser, j'avais armé Amar-ben-Sigha de ma carabine Lepage, Bil-Kassem de deux pistolets, et mon spahi d'un fusil qu'il devait conserver chargé en me suivant pas à pas.

Après avoir recommandé à mes hommes de me serrer de près, groupés autant que le permettrait l'épaisseur du taillis, j'y entrai avec eux et M. de Rodenburgh, qui venait d'arriver et ne voulut pas rester en arrière, malgré ma prière et l'assurance que je lui donnai du danger qu'il allait courir. Après avoir marché une quinzaine de pas en suivant les rougeurs, nous nous trouvâmes dans une petite clairière où toute trace de sang avait disparu.

La nuit arrivait ; il était déjà difficile de voir les traces de l'animal, et notre recherche devenait d'autant plus dangereuse, que dans quelques minutes nous n'y verrions plus. Afin de ne pas perdre de temps, chacun se mit à l'œuvre en cherchant de son côté le sang de l'animal que nous perdions en cet endroit. Tout d'un coup le fusil d'un Arabe part au milieu de nous par imprudence, sans qu'il en résulte le moindre accident ; mais le lion rugit à quelques pas de là, et tous mes hommes viennent se grouper autour de moi, tous, excepté Amar-ben-Sigha, qui, soit inexpérience, soit confiance en lui-même, s'est adossé à un arbre à six pas de nous.

A peine le lion a-t-il paru sur le bord de la clairière, la gueule béante, la crinière hérissée, que huit coups de feu partent à la fois et au hasard sans le toucher. Avant que la fumée de toute cette poudre brûlée inutilement se soit dissipée, et en bien moins de temps que je n'en mets à l'écrire, Amar-ben-Sigha, qui, lui aussi, a fait feu sur le lion, est terrassé ; sa carabine est brisée, sa cuisse et sa jambe droites sont broyées, et au moment où j'arrive à son secours je vois sa tête engloutie par la gueule du lion, qui regarde les canons de ma carabine s'abaisser sur lui, effleurant sa crinière, sans que pour cela il quitte la victime qu'il a choisie. Craignant pour la tête de l'homme en frappant celle du lion, je cherchai la place du cœur et je fis feu.

Amar-ben-Sigha, dégagé, roula à mes pieds, qu'il étreignit si violemment, qu'il faillit me renverser, et le lion, le flanc ap-

puyé contre les branches qui craquaient sous son poids, ne tombait pas encore. Je visai à la tempe et je pressai la détente : le coup ne partit pas. Pour la première fois depuis dix ans, ma carabine avait raté, et le lion était toujours là, debout contre la cépée, qu'il déchirait de ses dents et de ses griffes en rugissant et en se tordant dans les convulsions de l'agonie, à un pas de moi et presque sur le corps d'Amar-ben-Sigha, qui criait comme un possédé.

Tous mes hommes étaient accourus, les uns brandissant leurs yatagans, les autres tenant leurs fusils en l'air par le bout du canon. Faibles moyens, pauvres armes contre un ennemi que les balles ne tuent pas ! Mon premier mouvement fut de tendre la main vers mon spahi Hamida, qui, le visage contracté, les yeux hagards, tremblant de tous ses membres, put à peine me dire ce mot : — Vide ! Mon second fusil était vide ! L'imprudent avait fait feu avec les autres et nous mettait à la merci du lion.

Heureusement pour nous tous qu'il tombait mort en ce moment entre Amar-ben-Sigha et M. de Rodenburgh, qui arrivait par la cépée où l'homme et le lion étaient couchés côte à côte.

Le lion une fois mort, je m'occupai du blessé, qui, depuis quelques instants, ne donnait plus signe de vie. Je trouvai les blessures de la tête un peu graves, le haut du corps labouré par quelques coups de griffes qui n'avaient porté que dans les chairs ; mais la jambe et la cuisse droites horriblement déchirées.

Gérard.

45. LA SUISSE.

C'est l'heureux génie d'Homère qu'il faudrait pour parler de la Suisse comme on en doit parler. C'est bien de ce pays qu'on peut dire, mieux que de l'Olympe, qu'il est plein de vallons, et mieux que de l'Ida, qu'il abonde en sources pures. Comme cette vaste scène des Alpes est riche et variée ! Comme elle se renouvelle à tous les instants !

Les nuages y jouent un grand rôle. Parfois ils ceignent les monts par leur milieu, et présentent, par-dessus la contrée où l'on se trouve, une seconde contrée suspendue dans le vague des airs, et à laquelle il semble que l'on ne puisse arriver que sur les ailes de l'oiseau. L'illusion est encore plus frappante, lorsque la partie ainsi détachée de son ensemble par une écharpe vaporeuse, étale à votre œil surpris des chalets, des troupeaux des bergers et des faneuses. On dirait un monde à plusieurs étages, suspendus l'un sur l'autre.

Il n'est pas rare que l'un des flancs d'une vallée alpestre soit complètement couvert par le brouillard, tandis que l'autre éclairé des plus brillants rayons, oppose à ce rideau sombre et

inanimé un tableau de lumière, de verdure et de vie. Mais je ne finirais pas, si j'entreprenais de décrire tous les phénomènes que les nuages et les brouillards font naître journellement sur nos Alpes.

Tantôt c'est un pont de nuages, et, sous cette arcade aérienne, un paysage semé de hameaux, de bosquets, et traversé par le Rhône, dont les traces sinueuses réfléchissent les rayons du soleil. On croirait que des êtres d'une nature supérieure à la nôtre ont construit ce pont fantastique, pour relier une montagne à l'autre, sans descendre dans les profondeurs de la vallée. Tantôt c'est un orage que l'on voit du sommet des Alpes se déployer sur la contrée inférieure. Ce sont des éclairs qui se croisent dans les airs comme des flèches rapides, ce sont des roulements sourds et des tonnerres qui semblent venir d'une forteresse hérissée de bouches à feu. Le spectateur, qui s'abandonne au plaisir de contempler cette bataille des éléments, oublie que le théâtre du combat peut, d'un moment à l'autre, envahir le lieu qu'il occupe, et l'envelopper lui-même dans la mêlée.

Les eaux, les rochers, les arbres, jouent à l'envi leur rôle dans cette scène gigantesque de la nature. Les torrents sont parfois argentés, et parfois coulent en ruisseaux de feu dans les sinuosités de la vallée. Puis vient la nuit sereine, et la lune embellit à son tour nos paysages du doux charme de ses rayons.

Le doyen Bridel.

46. LE LAC DE GENÈVE.

Le lac de Genève occupe le milieu d'une grande vallée, qui sépare le Jura des Alpes. Qu'on se représente une vaste plaine d'eau, qui a tout le brillant du cristal et le poli de la glace, assez étendue pour offrir un aspect majestueux, mais non pas assez pour être exposée aux tempêtes. Du côté de la Suisse ses bords s'élèvent en terrasses tapissées de quantité de villes, de villages, de hameaux, de maisons de plaisance, de châteaux et de prairies, dont les images se marient à l'azur des eaux qui les réfléchissent. Un vent frais amène des courants d'air parfumés de tous les baumes végétant au sommet du Jura et des Alpes. Les clochers de Genève, de Lausanne, de Vevey, s'élèvent dans les airs; mais que leurs pointes sont basses en comparaison des cimes de ces montagnes, qui ferment l'horizon et se perdent dans les nues!

On évalue la longueur du lac à quatorze ou quinze lieues; sa plus grande largeur est de trois lieues et un quart, et sa surface de trente lieues carrées; il a peu de profondeur auprès de Genève; mais à la distance de deux milles il devient plus profond; près de Meillerie il a environ cent-quatre-vingt-dix brasses. Ses eaux sont très claires, excepté à l'endroit où le

Rhône s'y jette, quand il sort du Valais. Là s'ouvre un bassin creusé par la nature, et où le fleuve se repose et se dépouille du limon dont il était chargé.

Le fond du lac est trop pur et ses eaux trop claires pour qu'il soit très poissonneux ; mais en revanche les poissons qu'on y pêche sont salubres et pleins de saveur. Les truites, les ombres et les perches du lac Léman sont si renommés qu'on les envoie durant les grands froids de l'hiver même jusqu'à Paris et Berlin.

Le tableau du Léman, de ses rives et de son amphithéâtre, a été souvent retracé. Voltaire a dit : «Mon lac est le premier.» Rousseau a fait répéter en tous lieux les noms de Clarens et de Montreux. Mathisson, à l'en croire, ne demandait au ciel qu'une cabane auprès du Léman, un tombeau sur la rive, et, pour tout marbre, la mousse, sous un saule pleureur, mouillée de la rosée et des larmes d'un ami.

De nos jours, quel est le poète qui n'ait laissé du Léman un souvenir dans ses vers ! Byron, Lamartine, Hugo ont chanté ses rivages. Condamné à vivre loin de ce bord, où il a vu le jour, Olivier souhaite d'y venir au moins mourir :

O bleu Léman, toujours grand, toujours beau,
Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau.

Mais qui dira jamais la magnificence du Léman ? Qui rendra la majesté des Alpes qui l'enceignent, la pureté de son miroir, la beauté de ses contours, la hardiesse, la splendeur et l'harmonie de ses rivages ? A chaque pas, les aspects varient, et, avec les aspects, les souvenirs. *Depping. Vulliemin.*

47. LES RELIGIEUX DU GRAND-SAINT-BERNARD.

Il est intéressant de voir, dans les jours de grand passage, tous ces bons religieux empressés à recevoir les voyageurs, à les réchauffer, à les restaurer, à soigner ceux que la vivacité de l'air ou la fatigue ont épuisés ou rendus malades. Ils servent avec un égal empressement et les étrangers et leurs compatriotes, sans distinction d'état ou de religion, sans s'informer même, en aucune manière, de la patrie ou de la croyance de ceux qu'ils servent : le besoin ou la souffrance sont les premiers titres pour avoir droit à leurs soins.

Mais c'est surtout en hiver et au printemps que leur zèle est le plus méritoire, parce qu'il les expose alors à de grandes peines et à de très grands dangers.

Dès le mois de novembre, un domestique de confiance, qui se nomme le marronnier[1]), va tous les jours jusqu'à la moitié

[1]) On appelle *marrons* les chiens du St-Bernard ; le plus célèbre de ces animaux, nommé *Barry*, sauva à lui seul 40 voyageurs. Son corps empaillé est conservé au musée de Berne.

de la descente au-devant des voyageurs, accompagné d'un ou deux grands chiens qui sont dressés à reconnaître le chemin dans les brouillards, dans les tempêtes et les grandes neiges, et à découvrir les malheureux qui se sont égarés[1]. Souvent les religieux remplissent eux-mêmes cet office pour donner aux voyageurs des secours temporels et spirituels; ils volent à leur aide toutes les fois que le marronnier ne peut seul suffire à les sauver; ils les conduisent, les soutiennent, quelquefois même les rapportent sur leurs épaules jusque dans le couvent. Souvent ils sont obligés d'user d'une espèce de violence envers les voyageurs qui, engourdis par le froid et épuisés par la fatigue, demandent instamment qu'on leur permette de se reposer ou de dormir un moment sur la neige; il faut les secouer, les arracher de force à ce sommeil perfide, qui les conduirait infailliblement à la congélation et à la mort. Il n'y a qu'un mouvement continuel qui puisse donner au corps une chaleur suffisante pour résister à l'extrême rigueur du froid.

Il ne se passe presque pas d'hiver où quelque voyageur ne meure, ou n'arrive à l'hospice avec des membres gelés. L'usage des liqueurs fortes est extrêmement dangereux dans ces moments-là, et cause souvent la perte des voyageurs; ils croient se réchauffer en buvant de l'eau-de-vie, et cette boisson leur donne en effet pour quelques moments de la chaleur et de l'activité; mais cette tension forcée est bientôt suivie d'une atonie et d'un épuisement qui devient absolument sans remède.

C'est aussi dans la recherche des malheureux voyageurs qui ont été entraînés par les avalanches et ensevelis dans les neiges, que brillent le zèle et l'activité des bons religieux. Lorsque les victimes de ces accidents ne sont pas enfoncées bien profondément sous la neige, les chiens du couvent les découvrent; mais l'instinct et l'odorat de ces animaux ne peuvent pas pénétrer à une grande profondeur. Lorsqu'il manque des gens que les chiens ne peuvent pas retrouver, les religieux vont avec de grandes perches sonder de place en place; l'espèce de résistance qu'éprouve l'extrémité de leur perche leur fait connaître si c'est un rocher ou un corps humain qu'ils rencontrent; dans ce dernier cas, ils déblayent promptement la neige, et ils ont souvent la consolation de sauver des hommes qui sans eux n'auraient jamais revu la lumière. Ceux qui se trouvent blessés ou mutilés par la gelée, ils les gardent chez eux, et les soignent jusqu'à leur entière guérison. J'ai moi-même rencontré en passant la montagne, deux soldats suisses, qui l'année précédente en allant au printemps rejoindre leur régiment en Italie, avaient eu les mains gelées, et que l'on avait guéris et gardés pendant six semaines au couvent, sans exiger d'eux la moindre rétribution.

H.-B. De Saussure.

[1]) On leur attache d'ordinaire au cou ou sur le dos une petite corbeille d'aliments, une gourde de vin et des couvertures de laine. *Tschudi.*

48. L'ALLEMAGNE.

L'Allemagne offre encore quelques traces d'une nature non habitée. Depuis les Alpes jusqu'à la mer, entre le Rhin et le Danube, vous voyez un pays couvert de chênes et de sapins, traversé par des fleuves d'une imposante beauté, et coupé par des montagnes dont l'aspect est très-pittoresque; mais de vastes bruyères, des sables, des routes souvent négligées, un climat sévère, remplissent d'abord l'âme de tristesse; et ce n'est qu'à la longue qu'on découvre ce qui peut attacher à ce séjour.

Le midi de l'Allemagne est très-bien cultivé; cependant il y a toujours dans les plus belles contrées de ce pays quelque chose de sérieux qui fait plutôt penser au travail qu'au plaisir, aux vertus des habitants qu'aux charmes de la nature.

Les débris des châteaux forts qu'on aperçoit sur le haut des montagnes, les maisons bâties de terre, les fenêtres étroites, les neiges qui pendant l'hiver couvrent des plaines à perte de vue, causent une impression pénible. Je ne sais quoi de silencieux dans la nature et dans les hommes resserre d'abord les cœurs. Il semble que le temps marche là plus lentement qu'ailleurs, que la végétation ne se presse pas plus dans le sol que les idées dans la tête des hommes, et que les sillons réguliers du laboureur y sont tracés sur une terre pesante.

Néanmoins, quand on a surmonté ces sensations irréfléchies, le pays et les habitants offrent à l'observation quelque chose d'intéressant et de poétique; vous sentez que des âmes et des imaginations douces ont embelli ces campagnes. Les grands chemins y sont plantés d'arbres fruitiers, placés là pour rafraîchir le voyageur. Les paysages dont le Rhin est entouré sont superbes presque partout; on dirait que le fleuve est le génie tutélaire de l'Allemagne; ses flots sont purs, rapides et majestueux comme la vie d'un ancien héros. Le Danube se divise en plusieurs branches; les ondes de l'Elbe et de la Sprée se troublent facilement par l'orage; le Rhin seul est presque inaltérable. Les contrées qu'il traverse paraissent tout à la fois si sérieuses et si variées, si fertiles et si solitaires, qu'on serait tenté de croire que c'est lui-même qui les a cultivées, et que les hommes d'à présent n'y sont pour rien. Ce fleuve raconte, en passant, les hauts faits des temps de jadis, et l'ombre d'Arminius semble errer encore sur ses rivages escarpés.

Le Chant du soir en Allemagne.

Une fois, en voyageant de Dresde à Leipzig, je m'arrêtai le soir à Meissen, petite ville placée sur une hauteur au-dessus de la rivière, et dont l'église renferme des tombeaux consacrés à d'illustres souvenirs. Je me promenais sur l'esplanade, et je me laissais aller à cette rêverie que le coucher du soleil, l'aspect

lointain du paysage et le bruit de l'onde qui coule au fond de la vallée excitent si facilement dans notre âme. J'entendis alors les voix de quelques hommes du peuple, et je craignais d'écouter des paroles vulgaires, telles qu'on en chante ailleurs dans les rues.

Quel fut mon étonnement, lorsque je compris le refrain de leur chanson: «Ils se sont aimés et ils sont morts avec l'espoir de se retrouver un jour!» Heureux pays que celui où de tels sentiments sont populaires, et répandent jusque dans l'air qu'on respire je ne sais quelle fraternité religieuse, dont l'amour pour le ciel et la piété pour l'homme sont le touchant lien.

Mme de Staël.

49. LES RUINES DE POMPÉI.

A Rome, on ne trouve guère que les débris des monuments publics, et ces monuments ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés; mais à Pompéi, c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres l'a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus, et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes étaient encore dans leur beauté première, et tout ce qui peut servir aux usages domestiques s'est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant; la farine qui allait être pétrie est encore là. Les restes d'une femme sont encore ornés de parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé, et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues, et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps de garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous côtés la ville qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir; et l'apparence même de la vie qu'offre ce séjour fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, ruines sur ruines et tombeaux sur tombeaux. Cette histoire du monde, où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine, dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplit le cœur d'une profonde mélancolie.

Mme de Staël (Corinne).

50. ATHÈNES.

Le calme s'établit, et nous nageons six heures sans mouvement, sur la mer transparente et dans les vapeurs colorées de la mer d'Athènes. L'Acropolis et le Parthénon, semblables à un autel, s'élèvent à trois lieues devant nous, détachés du mont Pentélique, du mont Hymète et du mont Anchesmus; — en effet, Athènes est un autel aux dieux, le plus beau piédestal sur lequel les siècles passés aient pu placer la statue de l'humanité! Aujourd'hui l'aspect est sombre, triste, noir, aride, désolé; un poids sur le cœur; rien de vivant, de vert, de gracieux, d'animé; nature épuisée que Dieu seul pourrait vivifier; la liberté n'y suffira pas; — pour le poète et pour le peintre, il est écrit sur ces montagnes stériles, sur ces caps blanchissants de temples écroulés, sur ces landes marécageuses ou rocailleuses qui n'ont plus rien que des noms sonores, il est écrit: «C'est fini!» Terre apocalyptique qui semble frappée par quelque malédiction divine, par quelque grande parole de prophète: Jérusalem des nations dans laquelle il n'y a plus même de tombeau! voilà l'impression d'Athènes et de tous les rivages de l'Attique, des îles et du Péloponnèse. *Lamartine (Voyage en Orient).*

51. JÉRUSALEM.

Au centre d'une chaîne de montagnes se trouve un bassin aride, formé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé par les coups de bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines: c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur; mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant nous, peu à peu l'ennui se dissipe; le voyageur éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles: le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là; chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords: les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige:. le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel. *Chateaubriand (Itinéraire).*

52. LES PYRAMIDES D'ÉGYPTE.

La main du temps, et plus encore celle des hommes, qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction et l'énormité de leur masse les ont garanties de toute atteinte et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. La hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leur pied, tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect.

Mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport. Après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage; on s'afflige de penser que, pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière; on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux; on s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages.

Volney.

IV. MORCEAUX ORATOIRES.

1. ÉGALITÉ DES HOMMES DANS LA MORT.

Toutes les rivières ont cela de commun qu'elles viennent d'une commune origine, que dans le progrès de leur course elles roulent leurs flots en bas par une chute continuelle, et qu'elles vont perdre leurs noms, avec leurs eaux, dans le sein immense de l'Océan, où l'on ne distingue plus le Rhin ni le Danube d'avec les rivières les plus inconnues.

Ainsi tous les hommes commencent par les mêmes infirmités ; dans le progrès de leur âge, leurs années se poussent les unes les autres comme les flots ; leur vie roule et descend sans cesse à la mort par sa pesanteur naturelle ; et enfin, après avoir fait comme les fleuves un peu plus de bruit, et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous se confondre dans le gouffre infini du néant où on ne trouve plus ni rois, ni princes, ni capitaines, ni tous ces noms qui nous séparent les uns des autres, mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture qui nous égalent. *Bossuet.*

2. RAPIDITÉ DE LA VIE.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès les premiers pas ; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours.

Je voudrais retourner sur mes pas . . . Marche, marche ! Un poids invincible, une force invincible nous entraîne : il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore, si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non, il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que, de temps en temps, on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter : Marche, marche ! Et cependant, on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable, inévitable ruine ! On se console, parce qu'on em-

porte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits, qu'on perd en les goûtant. Enchantement! illusion! Toujours entraîné, tu approches du gouffre. Déjà tout commence à s'effacer : les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires : tout se ternit, tout s'efface.

L'ombre de la mort se présente : on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord : encore un pas! Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent . . . Il faut marcher. On voudrait retourner en arrière : plus de moyen, tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé. *Bossuet.*

3. ORAISON FUNÈBRE DE LA REINE D'ANGLETERRE.

(*Exorde.*)

De quelle manière Dieu instruit les rois.

Celui qui règne dans les cieux, de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. Car, en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user, comme il fait lui-même, pour le bien du monde, et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples. *Et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram.* «Entendez, ô grands de la terre ; instruisez-vous, arbitres du monde.»

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines : la félicité sans bornes, aussi bien que les misères ; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains, des changements inouïs;

la rébellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse; nul frein à la licence ; les lois abolies ; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus ; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté ; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil ; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes ; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois : ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut ; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire : «Entendez, ô grands de la terre ; instruisez-vous, arbitres du monde.» *Bossuet.*

4. L'OUBLI DES PAUVRES.

Combien de pauvres sont oubliés ! Combien demeurent sans secours et sans assistance ! Oubli d'autant plus déplorable, que, de la part des riches, il est volontaire, et par conséquent criminel.

Je m'explique : combien de malheureux réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté, et que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les connaît pas, et qu'on ne veut pas les connaître ! Si l'on savait l'extrémité de leurs besoins, on aurait pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité ; à la vue de leurs misères, on rougirait de ses excès, on aurait honte de ses délicatesses, on se reprocherait ses folles dépenses, et l'on s'en ferait avec raison des crimes. Mais parce qu'on ignore ce qu'ils souffrent, parce qu'on ne veut pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de sa présence, on croit en être quitte en les oubliant ; et, quelque extrêmes que soient leurs maux, on y devient insensible.

Combien de véritables pauvres que l'on rebute comme s'ils ne l'étaient pas, sans qu'on se donne ou qu'on veuille se donner la peine de discerner s'ils le sont en effet ! Combien de pauvres dont les gémissements sont trop faibles pour venir jusqu'à nous, et dont on ne veut pas s'approcher pour se mettre en devoir de les écouter ! Combien de pauvres abandonnés ! Combien de désolés dans les prisons ! Combien de languissants dans les hôpitaux ! Combien de honteux dans les familles particulières !

Parmi ceux qu'on connaît pour pauvres, et dont on ne peut ni ignorer ni oublier le douloureux état, combien sont négligés! Combien sont durement traités! Combien manquent de tout, pendant que le riche est dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices! S'il n'y avait pas de jugement dernier, voilà ce qu'on pourrait appeler le scandale de la Providence : la patience des pauvres outragés par la dureté et par l'insensibilité des riches. *Bourdaloue.*

5. FRAGMENT DE L'ORAISON FUNÈBRE DE TURENNE.

Si l'Esprit divin, l'Esprit de force et de vérité, avait enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirais-je vos esprits! et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses!

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornements d'une grave et solide éloquence? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire?

Où peut-on trouver tant et de si puissants exemples que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie, grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété.

Quel sujet peut inspirer des sentiments plus justes et plus touchants qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires et rompu les plus douces espérances de la paix.

Retenons nos plaintes, messieurs ; il est temps de commencer son éloge et de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'État par sa valeur, des passions de l'âme par sa sagesse, des erreurs et des vanités du siècle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai quelquefois, peut-être, le général d'armée, le sage, le chrétien. Je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes ; j'adorerai le Dieu des armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miséricordes, et j'attirerai partout votre attention, non par la force de l'éloquence, mais par la vérité et la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler. *Fléchier.*

6. CONTRE LA MOLLESSE.

Souvenez-vous que la mollesse énerve tout, qu'elle affadit tout, qu'elle ôte leur sève et leur force à toutes les vertus et à

toutes les qualités de l'âme, même suivant le monde. Un homme livré à la mollesse est un homme faible et petit en tout ; il est si tiède que Dieu le vomit. Le monde le vomit aussi à son tour, car il ne veut rien que de vif et de ferme. Il est donc le rebut de Dieu et du monde ; c'est un néant ; il est comme s'il n'était pas ; quand on en parle, on dit : Ce n'est pas un homme.

Craignez ce défaut qui serait la source de tant d'autres. Priez, veillez, mais veillez contre vous-même !

Fénelon.

7. SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés : je ne parle plus du reste des hommes ; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre : et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants, à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle : car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui ; tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort ; c'est l'expérience de tous les siècles ; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez ; je vous demande donc : Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite ? croyez-vous que les choses du moins fussent égales ? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières ? Je vous le demande : vous l'ignorez, je l'ignore moi-même ; vous seul, ô mon Dieu ! connaissez ceux qui vous appartiennent ; mais, si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas.

Or, qui sont les fidèles ici assemblés ? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien ; vous en serez dépouillés

devant Jésus-Christ: qui sont-ils? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin, un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion: voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte: car ils en seront retranchés au grand jour: paraissez maintenant, justes; où êtes-vous? restes d'Israël, passez à la droite: froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu: ô mon Dieu! où sont vos élus! et que reste-t-il pour votre partage? *Massillon.*

8. DISCOURS PRONONCÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE A LA RÉCEPTION DE THOMAS CORNEILLE.

(le 16 janvier 1685).

L'Académie a regardé la mort de M. Corneille comme un des plus rudes coups qui la pût frapper: car bien que, depuis un an, une longue maladie nous eût privés de sa présence, et que nous eussions perdu en quelque sorte l'espérance de le revoir jamais dans nos assemblées, toutefois il vivait; et l'Académie, dont il était le doyen, avait au moins la consolation de voir dans la liste où sont les noms de tous ceux qui la composent, de voir, dis-je, immédiatement au-dessous du nom sacré de son auguste protecteur, le fameux nom de Corneille.

Et qui d'entre nous ne s'applaudirait pas en lui-même, et ne ressentirait pas un secret plaisir d'avoir pour confrère un homme de ce mérite? Vous, monsieur, qui non seulement étiez son frère, mais qui avez couru longtemps une même carrière avec lui, vous savez les obligations que lui a notre poésie; vous savez en quel état se trouvait la scène française lorsqu'il commença à travailler. Quel désordre! quelle irrégularité! Nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre; les auteurs aussi ignorants que les spectateurs; la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance; point de mœurs, point de caractères; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisaient le principal ornement: en un mot, toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées.

Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poème dramatique parmi nous, votre illustre frère, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, et lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin inspiré d'un génie extraordinaire, et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable; accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et

laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avait de rivaux, dont la plupart, désespérant de l'atteindre et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs discours et par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvaient égaler.

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance le Cid, Horace, Cinna, Pompée, tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poète qui ait possédé à la fois tant de grands talents, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit! Quelle noblesse! quelle économie dans les sujets! quelle véhémence dans les passions! quelle gravité dans les sentiments! quelle dignité, et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères! combien de rois, de princes, de héros de toutes nations nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres! Parmi tout cela, une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser quand il veut et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable. Enfin, ce qui lui est surtont particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres: personnage véritablement né pour la gloire de son pays; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellents poètes tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivaient en même temps qu'eux. *Racine.*

9. DISCOURS CONTRE LA BANQUEROUTE, PRONONCÉ A L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE.

(*Extrait*).

Le ministre des finances, Necker, avait proposé pour sauver l'État, menacé de la banqueroute, l'établissement d'une contribution patriotique qui devait s'élever au quart du revenu de chaque citoyen. Mirabeau soutint la proposition du ministre; à l'assemblée constituante, il parla trois fois dans la séance du 26 septembre 1789; il monte une quatrième fois à la tribune et rassemble toutes les forces de son éloquence pour emporter un vote approbatif.

Messieurs, au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrais-je donc pas ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples?

Daignez, messieurs, daignez me répondre.

Le premier ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle?

Ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggravait le péril? qu'un jour, une heure, un instant, pouvaient le rendre mortel?

Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il nous propose? Oui! a crié quelqu'un dans l'assemblée. Je conjure celui qui répond *oui* de considérer que son plan n'est pas connu, qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer; que, fût-il immédiatement soumis à notre délibération, son auteur a pu se tromper; que, fût-il exempt de toute erreur, on peut croire qu'il s'est trompé; que, quand tout le monde a tort, tout le monde a raison; qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même en ayant raison, eût tort contre tout le monde, puisque, sans l'assentiment de l'opinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances. . . . Et moi aussi, je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles; mais le ciel me préserve, dans une situation si critique, d'opposer les miens aux siens! Vainement je les tiendrais pour préférables: on ne rivalise pas en un instant avec une popularité prodigieuse, conquise par des services éclatants, une longue expérience, la réputation du premier talent de financier connu, et, s'il faut tout dire, des hasards, une destinée telle qu'elle n'échut en partage à aucun autre mortel.

Il faut donc en revenir au plan de M. Necker.

Mais avons-nous le temps de l'examiner, de sonder ses bases, de vérifier ses calculs? Non, non, mille fois non. D'insignifiantes questions, des conjectures hasardées, des tâtonnements infidèles, voilà tout ce qui, dans ce moment, est en notre pouvoir. Qu'allons-nous donc faire par le renvoi de la délibération? Manquer le moment décisif; acharner notre amour-propre à changer quelque chose à un ensemble que nous n'avons pas même conçu, et diminuer, par notre intervention indiscrète, l'influence d'un ministre dont le crédit financier est et doit être plus grand que le nôtre. . . Messieurs, certainement il n'y a là ni sagesse ni prévoyance. . .

Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir. Il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien! voici la liste des propriétaires français. Choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens. Mais choisissez; car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple? Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume. Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes, précipitez-les dans l'abîme; il va se refermer. . . . Vous reculez

d'horreur. . . . Hommes inconséquents! hommes pusillanimes! Eh! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable! gratuitement criminel? car, enfin, cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie et peut-être leur unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime? Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïstes, qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse? . . . Non, vous périrez, et, dans la conflagration universelle que vous ne frémissez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances?

Voilà où nous marchons. . . . J'entends parler de patriotisme, d'invocations du patriotisme. Ah! ne prostituez pas ces mots de patrie et de patriotisme. Il est donc bien magnanime l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède! Eh! messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique, et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris que doit inspirer sa stupidité. Oui, messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse triviale, c'est votre intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus comme autrefois: Donnerez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique? Je ne vous dis plus: Eh! quels titres avez-vous à la liberté? quels moyens vous resteront pour la maintenir, si dès votre premier pas vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus; si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre constitution? . . . Je vous dis: Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle; et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes.

Votez donc ce subside extraordinaire; et puisse-t-il être suffisant! Votez-le, parce que si vous avez des doutes sur les moyens (doutes vagues et non éclaircis), vous n'en avez pas sur sa nécessité et sur notre impuissance à le remplacer, immédiatement du moins. Votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que nous serions comp-

tables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps: le malheur n'en accorde jamais[1]). *Mirabeau.*

10. SUR LA TRAITE DES NÈGRES.

Comptez les dévastations, les incendies, les pillages auxquels il a fallu livrer la côte d'Afrique pour en tirer, avec des peines et des frais infinis, le petit nombre de noirs qui survivent à la capture ; comptez aussi ceux qui, durant la traversée, se donnent la mort dans les révoltes du désespoir. Figurez-vous ce qu'est cette traversée de deux mille, quelquefois de trois mille lieues.

Voyez le navire chargé de ces infortunés. Comme ils sont entassés les uns sur les autres ! Comme ils sont étouffés par les entre-ponts ! Ne pouvant se tenir debout, même assis, ils courbent la tête : bien plus, ils ne peuvent mouvoir leurs membres, étroitement garrottés. Le vaisseau qui roule les meurtrit, les brise l'un contre l'autre. Les infortunés ! je les vois, je les entends : altérés d'air, leur langue brûlante et pendante peint leur douleur et ne peut plus l'exprimer. Écoutez ces hurlements, suivez ce navire, ou plutôt cette longue bière flottante, traversant les mers qui séparent les deux mondes. Arrivés à terre, ces malheureux ne seront considérés que comme des animaux, des bêtes de somme !

Je demande quand nous abolirons l'infâme usage de la traite : songez qu'une année de retard autorise en Afrique des assassinats et condamne des millions d'hommes à l'esclavage ! Représentants des Français vous avez déclaré que tous les hommes naissent et demeurent égaux et libres. Soyez les tuteurs de l'humanité souffrante, à la Jamaïque comme à Saint-Domingue, dans vos colonies comme dans celles des autres États européens. Séchez d'un mot les larmes de ces infortunés ; rendez-les meilleurs en leur ouvrant l'espoir d'être un jour plus heureux !

Mirabeau.

11. PÉRORAISON DU DISCOURS PRONONCÉ A LA CONVENTION POUR LE ROI LOUIS XVI.

Il est impossible que Louis soit l'agresseur. Vous l'accusez pourtant ! Vous lui reprochez le sang répandu ! Vous voulez que ce sang crie vengeance contre lui ! Contre lui, qui, à cette époque-là même, n'était venu se confier à l'assemblée nationale que pour empêcher qu'il en fût versé ! Contre lui, qui, de sa vie n'a donné un ordre sanguinaire ! Contre lui, qui, le 6 octobre, empêcha à Versailles ses propres gardes de se défendre ! Contre lui, qui, à Varennes, a préféré revenir captif, plutôt que

[1]) On ne délibéra plus, et un décret voté sur-le-champ adopta de confiance le plan du ministre des finances.

de s'exposer à occasionner la mort d'un seul homme! Contre lui, qui, le 20 juin, refusa tous les secours qui lui étaient offerts, et voulut rester seul au milieu du peuple!

Vous lui imputez le sang répandu! Ah! il gémit autant que vous sur la fatale catastrophe qui l'a fait répandre: c'est là sa plus profonde blessure; c'est son plus affreux désespoir. Il sait bien qu'il n'en est pas l'auteur, mais qu'il en a été peut-être la triste occasion; il ne s'en consolera jamais. Et c'est lui que vous accusez!

Français, qu'est donc devenu ce caractère national, ce caractère qui distinguait vos anciennes mœurs, ce caractère de grandeur et de loyauté! Mettriez-vous votre puissance à combler l'infortune d'un homme, qui a eu le courage de se confier aux représentants de la nation elle-même? N'auriez-vous donc plus de respect pour les droits sacrés de l'asile? Ne croiriez-vous devoir aucune pitié à l'excès du malheur, et ne regarderiez-vous pas un roi qui cesse de l'être comme une victime assez éclatante du sort, pour qu'il dût vous paraître impossible d'ajouter encore à la misère de sa destinée?

Français, entendez d'avance l'histoire qui dira à la renommée: Louis était monté sur le trône à vingt ans, et à vingt ans il donna sur le trône l'exemple des mœurs; il n'y porta aucune faiblesse coupable, ni aucune passion corruptrice; il fut économe, juste, sévère; il s'y montra toujours l'ami constant du peuple. Le peuple désirait la destruction d'un impôt désastreux qui pesait sur lui: il le détruisit; le peuple demandait l'abolition de la servitude: il commença par l'abolir dans ses domaines; le peuple sollicitait des réformes dans la législation criminelle pour l'adoucissement du sort des accusés: il fit ces réformes; le peuple voulait que des milliers de Français, que la rigueur de nos usages avait jusqu'alors privés des droits qui appartiennent aux citoyens, acquissent ces droits ou les recouvrassent: il les en fit jouir par des lois; le peuple voulut la liberté: il la lui donna! Il vint même au-devant de lui par ses sacrifices, et cependant c'est au nom de ce même peuple qu'on demande aujourd'hui....

Citoyens, je n'achève pas. Je m'arrête devant l'histoire: songez qu'elle jugera votre jugement, et que le sien sera celui des siècles! *Desèze.*

12. PROCLAMATION A L'ARMÉE D'ITALIE.

Au quartier général à Milan, le 1er prairial an IV (20 mai 1796).

Vous vous êtes précipités comme un torrent du haut des Apennins.

Le Piémont est délivré, Milan est à vous. Votre pavillon flotte dans toute la Lombardie.

Vous avez franchi le Pô, le Tessin, l'Adda, ces boulevards tant vantés de l'Italie.

Vos pères, vos mères, vos épouses, vos sœurs se réjouissent de vos triomphes et se vantent avec orgueil de vous appartenir.

Oui, soldats ! vous avez beaucoup fait, mais ne vous reste-t-il plus rien à faire ? La postérité vous reprochera-t-elle d'avoir trouvé Capoue dans la Lombardie ?

Partons ! nous avons encore des marches forcées à entreprendre, des ennemis à soumettre, des lauriers à cueillir, des injures à venger !

Rétablir le Capitole et les statues de ses héros, réveiller le peuple romain engourdi par plusieurs siècles d'esclavage : voilà ce qui vous reste à faire ! Vous rentrerez alors dans vos foyers, et vos concitoyens diront en vous montrant : «Il était de l'armée d'Italie !» *Napoléon.*

13. PROCLAMATION A LA GRANDE ARMÉE.

(Austerlitz, 3 Déc. 1805.)

Soldats,

Je suis content de vous : vous avez à la journée d'Austerlitz justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité ; vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre heures, ou coupée ou dispersée ; ce qui a échappé à votre feu s'est noyé dans les lacs.

Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers, sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie tant vantée, et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi, en deux mois, cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut être éloignée ; mais, comme je l'ai promis avant de passer le Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties, et assure des récompenses à nos alliés.

Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France : là, vous serez l'objet de mes tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : «J'étais à la bataille d'Austerlitz,» pour que l'on vous réponde : «Voilà un brave !» *Napoléon.*

14. PROCLAMATION A L'ARMÉE AVANT LA BATAILLE DE WATERLOO.

Soldats ! c'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo et de Friedland, qui décidèrent deux fois du destin de l'Europe !

Nous avons des marches forcées à faire, des batailles à livrer,

des périls à courir ; mais, avec de la constance, la victoire sera à nous, les droits de l'homme et le bonheur de la patrie seront reconquis.

Pour tout Français qui a du cœur, le moment est arrivé de vaincre ou de périr. *Napoléon.*

V. LETTRES.

1. RACINE A SON FILS.

Il me paraît par votre lettre que vous portez un peu d'envie à M[lle] de la C. de ce qu'elle a lu plus de comédies et de romans que vous. Je vous dirai, avec la sincérité avec laquelle je suis obligé de vous parler, que j'ai un extrême chagrin que vous fassiez tant de cas de toutes ces niaiseries, qui ne doivent servir tout au plus qu'à délasser quelquefois l'esprit, mais qui ne devraient point vous tenir autant à cœur qu'elles font. Vous êtes engagé dans des études très sérieuses, qui doivent attirer votre principale attention ; et pendant que vous y êtes engagé, et que nous payons des maîtres pour vous instruire, vous devez éviter tout ce qui peut dissiper votre esprit et vous détourner de votre étude. Non seulement votre conscience et la religion vous y obligent, mais vous-même devez avoir assez de considération et d'égard pour moi pour vous conformer un peu à mes sentiments pendant que vous êtes dans un âge où vous devez vous laisser conduire.

Je ne dis pas que vous ne lisiez quelquefois des choses qui puissent vous divertir l'esprit, et vous voyez que je vous ai mis moi-même entre les mains assez de livres français capables de vous amuser ; mais je serais inconsolable si ces sortes de livres vous inspiraient du dégoût pour des lectures plus utiles, et surtout pour des livres de piété et de morale, dont vous ne parlez jamais, et pour lesquels il semble que vous n'ayez plus aucun goût, quoique vous soyez témoin du véritable plaisir que j'y prends préférablement à toute autre chose. Croyez-moi, quand vous saurez parler de comédies et de romans, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, et ce ne sera point par cet endroit-là que vous serez le plus estimé. Je remets à vous en parler plus au long et plus particulièrement quand je vous reverrai, et vous me ferez plaisir alors de me parler à cœur ouvert là-dessus et de ne vous point cacher de moi. Vous jugez bien que je

ne cherche point à vous chagriner, et que je n'ai d'autre dessein que de contribuer à vous rendre l'esprit solide, et à vous mettre en état de ne me point faire de déshonneur quand vous viendrez à paraître dans le monde. Je vous assure qu'après mon salut c'est la chose dont je suis le plus occupé. Ne regardez point tout ce que je vous dis comme une réprimande, mais comme les avis d'un père qui vous aime tendrement, et qui ne songe qu'à vous donner des marques de son amitié. Écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, et faites mes compliments à votre mère.

2. Mme DE SÉVIGNÉ A M. DE POMPONE.

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très vraie et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers. MM. de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin, il dit au maréchal de Gramont: «Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons.»

Le maréchal, après avoir lu, dit au roi: «Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu.»

Le roi se mit à rire, et lui dit: «N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat?

— Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom.

— Oh bien! dit le roi, je suis ravi que vous en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait.

— Ah! sire, quelle trahison! que Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement.

— Non, monsieur le maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels.»

Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

3. Mme DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

Bon jour, bon an, mon cher oncle: que cette année vous soit plus heureuse que celles qui sont passées: que la paix, le repos et la santé vous tiennent lieu de toutes les fortunes que vous n'avez pas et que vous méritez: enfin que vos jours soient désormais filés d'or et de soie.

4. Mme DE SÉVIGNÉ A Mme DE GRIGNAN, SA FILLE.

Février, 1689.

Nous allâmes à Saint-Cyr samedi. Nous écoutâmes, le maréchal de Bellefonds et moi, cette tragédie d'Esther avec une attention qui fut remarquée.

Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce. C'est une chose qui n'est pas aisée à représenter, et qui ne sera jamais imitée. C'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet, qu'on n'y souhaite rien. Les filles qui font des rois et des personnages, sont faites exprès: on est attentif, et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable pièce. Tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant. Cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect: tous les chants, convenables aux paroles, qui sont tirées des Psaumes et de la Sagesse, et mis dans le sujet, sont d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes. La mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention! J'en fus charmée, et le maréchal aussi, qui sortit de sa place pour aller dire au roi combien il était content, et qu'il était auprès d'une dame qui était bien digne d'avoir vu Esther.

Le roi vint vers nos places, et, après avoir tourné, il s'adressa à moi, et me dit: «Madame, je suis assuré que vous avez été contente.» Moi, sans m'étonner, je répondis: «Sire, je suis charmée; ce que je sens est au-dessus des paroles.» Le roi me dit: «Racine a bien de l'esprit.» Je lui dis: «Sire, il en a beaucoup; mais, en vérité, ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi: elles entrent dans le sujet, comme si elles n'avaient jamais fait autre chose.» — «Ah! pour cela, reprit-il, il est vrai.» Et puis Sa Majesté s'en alla, et me laissa l'objet de l'envie.

5. FÉNELON A LOUIS XIV (1693).

Vos peuples, Sire, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée; les villes et les campagnes se dépeuplent; tous les métiers languissent et ne nourissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provisions. Vous êtes importuné de la foule des gens qui demandent et qui murmurent. C'est vous-même, Sire, qui vous êtes attiré tous ces embarras: car, tout le royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre vos mains, et personne ne peut plus vivre que de vos dons. Voilà ce grand royaume si florissant, sous un roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les délices du peuple, et qui le serait en effet, si les conseillers flatteurs ne l'avaient point empoisonné. Le peuple, qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, com-

mence à perdre l'amitié, la confiance et même le respect. Vos victoires ne le réjouissent plus; il est plein d'aigreur et de désespoir. La sédition s'allume de toutes parts.

Parce que vous avez toujours été heureux, vous ne pouvez vous imaginer que vous cessiez jamais de l'être. Vous craignez d'ouvrir les yeux; vous craignez qu'on ne vous les ouvre; vous craignez d'être réduit à rabattre quelque chose de votre gloire. Cette gloire, qui endurcit votre cœur, vous est plus chère que la justice, que votre propre repos, que la conservation de vos peuples, qui périssent tous les jours des maladies causées par la famine, enfin que votre salut éternel, incompatible avec cette idole de gloire.

Voilà, Sire, l'état où vous êtes. Vous vivez comme ayant un bandeau fatal sur les yeux. Dieu saura bien enfin lever le voile. Il y a longtemps qu'il tient le bras levé sur vous; mais il est lent à vous frapper, parce qu'il a pitié d'un prince qui a été toute sa vie obsédé de flatteurs. Il saura bien séparer sa cause juste d'avec la vôtre qui ne l'est pas, et vous humilier pour vous convertir, car vous ne serez chrétien que dans l'humiliation . . . Vous rapportez tout à vous, comme si vous étiez le Dieu de la terre, et que le reste n'eût été que pour vous être sacrifié. C'est au contraire vous que Dieu n'a mis au monde que pour votre peuple. Mais, hélas! vous ne comprenez point ces vérités: comment les goûteriez-vous? *Fénelon.*

6. VOLTAIRE A FRÉDÉRIC LE GRAND.

Sire,

Je ressemble à présent aux pèlerins de la Mecque qui tournent leurs yeux vers cette ville après l'avoir quittée. Je tourne les miens vers votre cour: mon cœur, pénétré des bontés de Votre Majesté, ne connaît que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle. Mon attachement est égal à mes regrets; et si d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les sentiments que je dois à ce prince qui pense et qui parle en homme; qui fuit cette fausse gravité sous laquelle se cachent toujours la petitesse et l'ignorance, qui se communique avec liberté, parce qu'il ne craint point être pénétré; qui veut toujours instruire, et qui peut instruire les plus éclairés.

Je serai toute ma vie, avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance, Sire,

de Votre Majesté

le très humble et très obéissant serviteur

Voltaire.

7. LA REINE MARIE-ANTOINETTE A SA MÈRE.

Avril 1770.

Madame ma chère mère,

Je ne quitte pas sans une vive émotion et un serrement de cœur la dernière ville frontière de votre empire. Avant de traverser les derniers États qui me séparent de ma nouvelle patrie, je demande à couvrir vos mains de mes baisers, et à vous remercier comme je le sens, de toutes les bontés maternelles dont vous m'avez entourée. L'image de ma bonne mère, de toute ma famille, de mes bonheurs d'enfance, me sera toujours présente, en même temps que vos conseils seront toujours devant mes yeux. J'arriverai sans expérience dans un pays nouveau, qui m'a adoptée sur votre nom; je tremble à l'idée que je ne répondrai pas à l'attente. Le peu que je pourrais valoir c'est à vous que je le devrais : mais maintenant que je sens que je n'ai pas assez profité de vos leçons si tendres, que vos bontés me suivent, je vous en conjure ; je les mérite par le respect profond et l'amour sans bornes que je vous porte.

Adieux, mes frères et mes sœurs ; pensez à la jeune Française et aimez-la ; j'offre tous mes baise-mains et respects fidèles à ma bonne maman. *Marie-Antoinette.*

8. FRANKLIN A M. BENJAMIN WEB, EN LUI ENVOYANT DIX LOUIS.

Passy, 22 avril 1784.

Mon cher monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 15 courant, et le mémoire qui y était joint. Le tableau que vous me faites de votre situation m'afflige. Je vous envoie ci-inclus un billet de dix louis. Je ne prétends pas vous donner cette somme, je ne fais que vous la prêter. Lorsque vous retournerez dans votre patrie, avec une bonne réputation, vous ne pourrez manquer de prendre un intérêt dans quelque affaire qui vous mettra en état de payer vos dettes ; dans ce cas, si vous rencontrez un honnête homme qui se trouve dans une détresse semblable à celle que vous éprouvez en ce moment, vous me payerez en lui prêtant cette somme, et vous lui enjoindrez d'acquitter sa dette par une semblable opération, dès qu'il sera en état de le faire, et qu'il en trouvera une occasion du même genre. J'espère que les dix louis passeront de la sorte par beaucoup de mains, avant de tomber dans celles d'un malhonnête homme qui veuille en arrêter la marche. C'est un artifice que j'emploie pour faire beaucoup de bien avec peu d'argent. Je ne suis pas assez riche pour en consacrer beaucoup à de bonnes œuvres, et je suis obligé d'user d'adresse afin de faire le plus possible avec peu. C'est en vous offrant tous mes vœux pour le succès de votre mémoire et pour votre

prospérité future que j'ai l'honneur d'être, mon cher monsieur, votre très humble serviteur.

9. MALESHERBES AU PRÉSIDENT DE LA CONVENTION.

Paris, 11 décembre 1792, l'an 1er de la République.

J'ignore si la convention nationale donnera à Louis XVI un conseil pour le défendre, et si elle lui en laissera le choix. Dans ce cas-là, je désire que Louis XVI sache que, s'il me choisit pour cette fonction, je suis prêt à m'y dévouer.

Je ne vous demande pas de faire part à la convention de mon offre, car je suis bien éloigné de me croire un personnage assez important pour qu'elle s'occupe de moi; mais j'ai été appelé deux fois au conseil de celui qui fut mon maître, dans le temps que cette fonction était ambitionnée par tout le monde: je lui dois ce même service, lorsque c'est une fonction que bien des gens trouvent dangereuse. Si je connaissais un moyen possible pour lui faire connaître mes dispositions, je ne prendrais pas la liberté de m'adresser à vous.

J'ai pensé que, dans la place que vous occupez, vous auriez plus de moyens que personne de lui faire passer cet avis.

Je suis avec respect, etc.

10. MADAME ROLAND[1]) A SA FILLE.

Je ne sais, ma petite amie, s'il me sera donné de te voir ou de t'écrire encore. Souviens-toi de ta mère; ce peu de mots renferment tout ce que je puis te dire de meilleur. Tu m'as vue heureuse par le soin de remplir mes devoirs et d'être utile à ceux qui souffrent. Il n'y a que cette manière de l'être. — Tu m'as vue paisible dans l'infortune et la captivité, parce que je n'avais pas de remords, et que j'avais le souvenir et la joie que laissent après elles de bonnes actions. Il n'y a que ces moyens de supporter les maux de la vie et les vicissitudes du sort.

Peut-être, et je l'espère, tu n'es pas réservée à des épreuves semblables aux miennes; mais il en est d'autres dont tu n'auras pas moins à te défendre. Une vie sévère et occupée est le premier préservatif de tous les périls; et la nécessité, autant que la sagesse, t'impose la loi de travailler sérieusement.

Sois digne de tes parents, ils te laissent de grands exemples: et si tu sais en profiter, tu n'auras pas une inutile existence.

Adieu, enfant chérie, toi que je voudrais pénétrer de tous mes sentiments! Un temps viendra où tu pourras juger de tout l'effort que je me fais en cet instant pour ne pas m'attendrir à ta douce image. — Adieu, mon Eudora!

[1]) Cette femme vertueuse et spirituelle fut guillotinée le 10 novembre 1793.

11. Mme DE STAËL A NAPOLÉON.

Avril 1812.

Sire,

Je prends la liberté de présenter à Votre Majesté mon ouvrage sur l'Allemagne. Si elle daigne le lire, il me semble qu'elle y trouvera la preuve d'un esprit capable de quelques réflexions et que le temps a mûri.

Sire, il y a douze ans que je n'ai vu Votre Majesté, et que je suis exilée. Douze ans de malheurs modifient tous les caractères et le destin enseigne la résignation à ceux qui souffrent. Prête à m'embarquer, je supplie Votre Majesté de m'accorder une demi-heure d'entretien. Je crois avoir des choses à lui dire qui pourront l'intéresser et c'est à ce titre que je la supplie de m'accorder la faveur de lui parler avant mon départ.

Je me permettrai seulement une chose dans cette lettre : c'est l'explication des motifs qui me forcent à quitter le continent, si je n'obtiens pas de Votre Majesté la permission de vivre dans une campagne assez près de Paris pour que mes enfants y puissent demeurer. La disgrâce de Votre Majesté jette sur les personnes qui en sont l'objet une telle défaveur en Europe que je ne puis faire un pas sans en rencontrer les effets. Les uns craignent de se compromettre en me voyant, les autres se croient des Romains en triomphant de cette crainte.

Parmi mes amis, il en est qui se sont associés à mon sort avec une admirable générosité ; mais j'ai vu les sentiments les plus intimes se briser contre la nécessité de vivre avec moi dans la solitude, et j'ai passé ma vie depuis huit ans entre la crainte de ne pas obtenir des sacrifices, et la douleur d'en être l'objet.

On a dit à Votre Majesté que je regrettais Paris à cause du Musée et de Talma : c'est une agréable plaisanterie sur l'exil, c'est-à-dire sur le malheur que Cicéron et Bolingbroke ont déclaré le plus insupportable de tous ; mais, quand j'aimerais les chefs-d'œuvre des arts que la France doit aux conquêtes de Votre Majesté, quand j'aimerais ces belles tragédies, images de l'héroïsme, serait-ce à Vous, Sire, à m'en blâmer ?

Tant de gens demandent à Votre Majesté des avantages réels de toute espèce ; pourquoi rougirais-je de lui demander l'amitié, la poésie, la musique, les tableaux, toute cette existence idéale dont je puis jouir sans m'écarter de la soumission que je dois au monarque de la France ?

12. NAPOLÉON AU PRINCE RÉGENT D'ANGLETERRE APRÈS LA BATAILLE DE WATERLOO.

Altesse royale,

En butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai consommé ma car-

rière politique. Je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique. Je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de Votre Altesse royale, comme celle du plus puissant, du plus constant, du plus généreux de mes ennemis.
Napoléon.

13. Mme N. A UNE ANCIENNE ÉLÈVE.

Soignez un peu vos lettres, sans exception, même celles écrites à vos amies. Il faut vous donner le temps d'écrire et de relire vos lettres. Songez que l'on envoie bien loin de soi, en écrivant, une mesure de ses talents, de son esprit et de son éducation. Le billet d'une femme, même écrit à la marchande de modes peut être vu par des personnes instruites, qui jugent par là si une femme est ou n'est pas bien élevée.

C'est un enfantillage impardonnable de se tranquilliser en disant : «Ma lettre est bien barbouillée, ne la montrez à personne.» La bonne volonté, même de celle avec laquelle vous correspondez, ne peut assurer l'exécution de sa promesse.

14. LETTRE DE NOUVEL AN.

Bordeaux, le 1er janvier 1891.

Mes chers parents,

Je remplis un devoir bien doux à mon cœur en vous priant d'agréer, au renouvellement de l'année, mes sincères félicitations et l'expression de ma profonde reconnaissance pour les bienfaits que vous me prodiguez sans cesse.

Puisse le ciel rendre vos années aussi nombreuses que l'ont été les soins infinis que vous avez pris de mon enfance ! Puisse-t-il vous faire jouir de la santé la plus parfaite et la plus constante ; que votre bonheur soit inaltérable, comme le seront envers vous les sentiments de respect et d'attachement avec lesquels je suis
votre fils reconnaissant
Ernest.

15. LETTRE DE FÉLICITATION.

Munich, le 3 mars 1892.

Ma très chère maman,

C'est avec bien de l'impatience que j'ai attendu le jour de votre fête, ce jour si sacré pour moi, ce jour qui m'a donné la plus tendre des mères. Que le bon Dieu vous conserve encore longtemps pour le bonheur de votre fille : qu'il vous comble de ses meilleures bénédictions et qu'il vous accorde un bonheur sans mélange. Je ferai de mon mieux pour vous faire plaisir par une conduite sage et un zèle infatigable dans mes travaux.

Alors je puis espérer que vous garderez toujours votre amour à votre fille soumise qui vous aime tendrement. Rigitte.

16. POUR RÉCLAMER UN LIVRE PRÊTÉ.

Mon cher ami,

Voudriez-vous avoir la bonté de me renvoyer par le porteur de ce billet le livre français que je vous ai prêté il y a environ six mois ? Il appartient à un de mes amis qui me l'a demandé déjà plusieurs fois. Je regrette d'être obligé de réclamer le livre, avant que vous ayez peut-être fini de le lire. Mais j'espère que je pourrai vous le renvoyer dans une quinzaine de jours. Tout à vous d'amitié.

P. S. Bien des choses de ma part à votre frère Richard.

17. RENVOI D'UN LIVRE.

Mon cher Albert,

Je te renvoie le livre que tu as eu la complaisance de me prêter ; il m'a vivement intéressé, et je l'ai lu avec beaucoup de plaisir. Je te prie de recevoir mes remercîments. Si tu voulais remettre le second volume au porteur de ce billet, je t'en serais bien obligé. Je te salue de cœur.

18. DEMANDE D'UN SERVICE.

Ma bonne Ernestine,

Lorsque j'ai été te voir lundi passé, j'ai vu un rond de serviette que tu as brodé et qui m'a beaucoup plu. Comme le 12 mars est le jour de fête de ma mère, je voudrais lui causer une petite surprise en lui faisant cadeau d'un rond pareil. Aie donc l'obligeance, ma chère, de me prêter ton travail pour quelques jours. J'aurai soin de ne pas le tacher.

Tu obligeras infiniment ton amie

Eugénie.

P. S. Ma sœur Marie t'envoie ses cordiales salutations.

19. INVITATION.

Mon cher ami,

Le beau temps nous a suggéré à ma sœur et à moi la pensée de nous promener en voiture cette après-midi, et de vous prier de nous honorer de votre aimable société. Nous espérons que vous ne nous refuserez pas ce plaisir, mais que vous nous permettrez d'aller vous prendre, à deux heures ou à deux heures et quart au plus tard.

En attendant je suis votre ami

Henri Bouchier.

P. S. Rappelez-moi au souvenir de votre frère Rodolphe.

Réponse.

Rue Louis No. 11, le 14 juillet 1891.

Cher Henri,

C'est avec bien du plaisir que j'accepte votre aimable invitation, et je vous suis infiniment obligé de l'amitié que vous avez pour moi. Vous me trouverez prêt à deux heures, si vous voulez avoir la bonté de venir me chercher. J'aurai alors l'honneur de vous dire de vive voix ce que le temps ne me permet pas de vous exprimer à présent, entre autres choses combien je suis votre tout dévoué

Albert Carnot.

P. S. Je souhaite le bonjour à votre cousin Gustave.

20. LETTRE DE RECOMMANDATION.

Monsieur,

Le porteur de cette lettre est mon ami intime Mr. Auguste Doret. Il visite pour la première fois Paris, où il a l'intention de rester quelques mois pour se perfectionner dans votre langue, voir les curiosités de la capitale et connaître la vie et les mœurs de la société française. Permettez-moi de vous le présenter et de le recommander à votre bienveillance. Et, s'il avait besoin, par hasard, de quelques renseignements ou de quelques services, vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez bien vous mettre à sa disposition.

Je crois inutile de vous dire que, si je pouvais vous rendre un jour quelque service semblable, je le ferais avec le plus grand plaisir.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

21. BILLETS.

Invitation.

Monsieur et Madame Fromont présentent leurs respects à Monsieur et Madame Ribaut et les prient de vouloir bien les honorer de leur présence à dîner, jeudi prochain, à cinq heures et demie.

Acceptation.

Monsieur et Madame Ribaut présentent leurs hommages à Monsieur et Madame Fromont et ont l'honneur de leur annoncer qu'ils acceptent avec le plus grand plaisir leur aimable invitation.

Refus.

Monsieur et Madame Ribaut sont désolés que des engagements antérieurs les empêchent d'accepter l'aimable invitation de Monsieur et Madame Fromont pour jeudi prochain. Ils les prient d'agréer l'expression de leurs regrets et leurs hommages respectueux.

Invitation.

Mon cher Monsieur Brochat,

Ayez l'obligeance de venir nous voir demain soir. Nous aurons Monsieur Flaubert et quelques autres Messieurs qui seront très heureux de faire connaissance avec vous. Nous serons en tout petit comité. Veuillez bien présenter nos amitiés les plus sincères à Mme Brochat, et embrasser bien tendrement pour nous votre chère enfant.

Votre ami tout dévoué.

Refus d'une invitation.

Des affaires impérieuses ne permettent point à Mr. Orel d'accepter l'aimable invitation que Mme Roland a eu la bonté de lui adresser; il la prie d'agréer ses excuses et ses hommages respectueux.

22. ANNONCE DE L'ÉTABLISSEMENT D'UNE MAISON DE COMMERCE.

Nancy, le 3 mai 1890.

Mr. Arthur Collet, Strasbourg.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous annoncer que je viens d'établir en cette ville, sous la raison

F. Albert Bonnet

une maison de droguerie et de denrées coloniales. J'ose solliciter votre bienveillance pour mon établissement, et j'espère la mériter par une complète connaissance des affaires et par la possession de capitaux suffisants.

Veuillez m'honorer de vos ordres et prendre connaissance de ma signature ci-dessous pour n'ajouter foi qu'à elle seule.

Je suis, monsieur, avec une parfaite considération, votre très dévoué serviteur.

F. Albert Bonnet.

23. POUR DEMANDER DES RENSEIGNEMENTS SUR UNE MAISON DE COMMERCE.

Nancy, le 13 février 1892.

Mr. Charles Homberg, Bruxelles.

Monsieur,

Je vous écris pour vous prier de vouloir bien me donner des renseignements sur la maison de commerce de Mr. Henri Lecomte de Liège. Cette maison a une grande réputation de fortune et de probité, et, comme j'ai fait avec elle une affaire assez importante à découvert, je désire savoir si sa réputation est méritée. Je pense qu'il vous sera facile de vous procurer ces informations.

Je vous remercie d'avance de votre peine, et je vous prie de compter sur ma discrétion et ma reconnaissance.

Agréez, monsieur, mes sincères salutations.

Réponse

Bruxelles, le 2 mars 1892.

Mr. P. Armand, Nancy.

Monsieur,

En réponse à votre honorée lettre du 13 février, j'ai l'honneur de vous informer que la respectabilité et la solvabilité de la maison de M. Henri Lecomte de Liège ne laissent rien à désirer. C'est en effet une maison de premier ordre, avec laquelle on peut en toute sûreté entretenir des relations commerciales.

Je me ferai toujours le plus grand plaisir de vous être utile, et je vous prie de ne pas craindre de mettre ma bonne volonté à contribution.

Agréez, monsieur, mes civilités empressées.

24. LETTRE DE CHANGE.

Metz, le 3 mai 1890.

Bon pour 800 frs. —

Au premier octobre prochain (*ou* à 6 mois de date) il vous plaira payer pour cette Première de change, à M. Henri Lenoir, ou à son ordre, la somme de

——— huit cents francs ———

valeur reçue en marchandises, (*ou* valeur en compte) et que vous passerez en compte suivant avis.

A M. Charles Boulanger, négociant à Nancy.

Frédéric Andrieux.

Endossement d'une lettre de change.

Payez à l'ordre de Monsieur Benoît Déroulet à Mayence, valeur reçue.

Mayence, le 4 décembre 1888.

André Gilbert.

Acceptation d'une lettre de change.

Accepté (pour la somme de huit cents francs).

Richard Drouet.

Quittance d'une lettre de change.

Pour acquit.

Mayence, le 3 mai 1889.

Bénoît Déroulet.

25. PROMESSE SIMPLE.

Je soussigné reconnais que Monsieur Émile Géhant de cette ville m'a prêté la somme de mille francs argent comptant, et je promets de lui rendre ladite somme au 1er mars de l'année prochaine, avec intérêts à raison de cinq pour cent par an.

Belfort, le 1er avril 1889.

Charles Mourier.

26. REÇUS (Quittances).

a) Reçu de M. Émile Bertrant, locataire de ma maison, la somme de cent cinquante marcs, pour son loyer du premier trimestre : janvier, février et mars de l'année courante, dont quittance!

Mayence, le 3 avril 1891. Émile Berger.

b) Reçu ce jour de Monsieur Edmond Rouher de cette ville la somme de trois mille francs en espèces.

Lyon, le 3 septembre 1891. Érard et Cie.

27. CERTIFICAT.

Je soussignée certifie que Louise Laforêt, native de Spire, Palatinat rhénan, a été en condition chez moi depuis le 1 mars de l'année dernière jusqu'à ce jour, qu'elle a rempli tous ses devoirs avec zèle et exactitude, et qu'elle a tenu toujours une très bonne conduite.

Paris, le 3 décembre 1891. B. Rochet.

28. FORME EXTÉRIEURE ET ENVOI DES LETTRES. FORMULES DU STYLE ÉPISTOLAIRE.

On emploie, pour écrire une lettre, du papier dit papier à lettres. Une fois écrite, la lettre est pliée en deux ou en quatre, selon la forme de l'enveloppe que l'on veut employer, et insérée dans cette enveloppe. Cela fait, on met l'adresse, on ferme, on cachette, et on affranchit. De nos jours, la cire d'Espagne, les pains à cacheter et le cachet ne s'emploient que rarement; on se sert plutôt d'enveloppes dont le bord est gommé. On affranchit en collant sur l'enveloppe un timbre-poste. Il faut avoir soin que l'affranchissement soit suffisant; car, sans cela, le port est double et à la charge du destinataire. Les imprimés et les échantillons de marchandises s'envoient sous bande et à un prix modéré. Du reste, l'affranchissement n'est pas toujours de rigueur. L'adresse ou suscription doit mentionner le nom du destinataire, sa profession, son titre, le nom de sa localité, le bureau de poste et le département. S'il s'agit d'une ville de quelque importance, on ajoute le nom de la rue et le numéro de la maison. Près du bord supérieur de l'enveloppe, à droite, on met des remarques telles que «*Recommandée*», «*Poste restante*». Généralement, la préposition «à» est supprimée, dans l'adresse, devant le nom du destinataire et de sa localité. Devant un nom, «*Monsieur*» s'abrège en «M.», «Madame» en «Mme», Mademoiselle en «Mlle».

Toute lettre doit porter en tête le nom de la localité où l'on est et la date du jour où l'on écrit. Au-dessous de l'en-tête, en une ligne isolée, on met : «*Monsieur, Madame, Mademoiselle,*

Cher Monsieur, Chère Madame, Chère Mademoiselle, Cher ami, Mon cher ami, Ma chère tante, Ma bien chère Maman, Cher Jules, Ma chère Julie, Bien cher oncle etc.», suivant la personne à laquelle on s'adresse. Si cette personne a un titre, on doit le mentionner: «*Monsieur le maire, Monsieur le comte etc.*» Le texte de la lettre commence à une certaine distance au-dessous de l'en-tête, et il ne faut pas être trop économe quand il s'agit d'un supérieur. Toute lettre doit avoir une marge, c'est-à-dire un espace blanc à la droite duquel on écrit. Le corps de la lettre commence par une majuscule, bien qu'on mette ordinairement une virgule après l'en-tête.

La manière dont on termine et signe une lettre n'est pas chose indifférente. A une personne avec laquelle on est en relations d'amitié, on mettra: «*Bien à vous. A vous de cœur. Tout à vous. Ta fidèle amie. Ton sincère Frédéric. Ton ami Eugène. Ton Edmond. Votre affectionné Léon. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous salue cordialement*». — En exprimant le vœux d'une autre personne également connue du destinataire on écrira: «*Bien des choses* ou *mille choses aimables de la part de . . . Monsieur un tel vous fait ses amitiés etc.*»

A une personne que l'on connaît peu ou que l'on ne connaît pas on mettra: «*Agréez, Monsieur, mes civilités empressées. Votre tout dévoué Charles M. Votre très obligée Marie G.*», ou bien: «*Je profite de l'occasion pour vous exprimer (renouveler) l'assurance de ma considération distinguée, de ma plus parfaite considération, de ma haute estime etc.*»

On s'acquitte des salutations qui viennent de la part d'autrui, en écrivant: «*M. un tel vous fait ses civilités empressées.*»

A un supérieur on écrit: «*Veuillez, M., agréer l'expression de mon respect, de mon profond respect, de mes sentiments respectueux,*» ou: «*l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.*»

A une dame que l'on connaît peu on «*offre*» ou «*présente ses hommages.*»

Dans les pays qui appartiennent à l'union postale universelle, on se sert souvent de cartes de correspondance ou postales, dont le côté de devant est réservé à l'adresse et qui coûtent la moitié. Au lieu d'envoyer une lettre chargée contenant des valeurs déclarées, on transmet aussi de l'argent par mandat poste. On met une lettre à la poste ou on la jette dans la boîte aux lettres, où les facteurs viennent plusieurs fois par jour lever les lettres. Pour dire: «Répondez-moi tout de suite» on se sert souvent de l'expression: «*Répondez-moi courier par courier*» ou: «*Répondez-moi par retour du courier.*»

POÉSIE.

1. LE DOMAINE DE LA POÉSIE.

La poésie a pour emblème
Toutes les fleurs
Et les splendeurs
De la terre et du Ciel lui-même.

Elle appartient au lis superbe
Comme au roseau,
Au frêle oiseau,
A l'insecte comme au brin d'herbe.

Elle est dans tout ce qui respire,
Dans les palais,
Dans les chalets,
Dans les pleurs et dans le sourire.

Mme Julie L'Eveillé.

2. LE POÈTE.

Tandis que sur les bois, les prés et les charmilles,
S'épanchent la lumière et la splendeur des cieux,
Toi, poète serein, répands sur les familles,
Répands sur les enfants et sur les jeunes filles,
Répands sur les vieillards ton chant religieux.

Victor Hugo.

3. L'ARRIVÉE DU PRINTEMPS.

Je suis le printemps ! Dieu m'envoie
Plein de musique et de couleurs,
Pour semer la vie et la joie
Dans les âmes et dans les fleurs.

V. de Laprade.

4. O PRINTEMPS !

Petite violette
Et blanche pâquerette
Fleurissant dans les champs,
Qui vous ramène,
Pour embellir la plaine ?
— C'est le printemps !
C'est le printemps !

Légères hirondelles,
A votre nid fidèles,
Oiseaux gais et chantants,
Qui vous ramène
De la terre lointaine !
— C'est le printemps !
C'est le printemps !

Soleil, gaîté, lumière,
Ciel bleu, nature entière,
Et beaux jours renaissants,
Qui vous ramène
D'une façon certaine ?
— C'est le printemps !
C'est le printemps !

O printemps agréable
Dont le retour aimable
Ranime chaque lieu,
Qui donc t'envoie
Nous apporter la joie ?
— C'est le bon Dieu !
C'est le bon Dieu !

Henri Cuchet.

5. L'AURORE.

Déjà l'aurore
Paraît et dore
L'azur du ciel ;
La fleur vermeille
S'ouvre, et l'abeille
Y boit le miel.

De l'alouette
La chansonnette
Monte dans l'air ;
L'onde murmure,
Dans la nature
Tout est concert.

Sur la montagne,
Dans la campagne,
Renaît le jour ;
Dieu va descendre,
Pour mieux entendre
Nos chants d'amour.

6. LE MATIN.

L'oiseau chante, l'agneau bêle,
L'enfant gazouille au berceau ;
La voix de l'homme se mêle,
Au bruit des vents et de l'eau.

L'air frémit, l'épi frissonne,
L'insecte au soleil bourdonne;
L'airain pieux, qui résonne,
Rappelle au Dieu qui le donne
Le premier soupir du jour;
Tout vit, tout luit, tout remue:
C'est l'aurore dans la nue;
C'est la terre qui salue
L'astre de vie et d'amour.

Lamartine.

7. CHANT DE DIMANCHE DU BERGER.

C'est le jour du Seigneur!
Restons sur la prairie immense,
Un son de cloche ... puis silence ...
Au loin paix et bonheur.

Je m'agenouille, ô roi!
Terreurs suaves, indicibles,
Des milliers d'âmes invisibles
Prient tout autour de moi.

Ciel pur, ciel de splendeur!
Il semble en son profond mystère
Qu'il va s'ouvrir à ma prière ...
C'est le jour du Seigneur!

Uhland, tr. p. Amiel.

8. LE SOIR.

Le roi brillant du jour se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillon d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance au bord de l'horizon:
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon;
Et le voile des nuits sur les monts se déplie.
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.

Lamartine.

9. TOUT EST LUMIÈRE, TOUT EST JOIE.

Tout est lumière, tout est joie,
L'araignée au pied diligent
Attache aux tulipes de soie
Ses rondes dentelles d'argent.

La frissonnante libellule
Mire les globes de ses yeux
Dans l'étang splendide où pullule
Tout un monde mystérieux !

La rose semble, rajeunie,
S'accoupler au bouton vermeil ;
L'oiseau chante plein d'harmonie
Dans les rameaux pleins de soleil.

Sa voix bénit le Dieu de l'âme
Qui, toujours visible au cœur pur,
Fait l'aube, paupière de flamme,
Pour le ciel, prunelle d'azur !

Sous les bois, où tout bruit s'émousse,
Le faon craintif joue en rêvant ;
Dans les verts écrins de la mousse
Luit le scarabée, or vivant.

La lune au jour est tiède et pâle,
Comme un joyeux convalescent ;
Tendre, elle ouvre ses yeux d'opale
D'où la douceur du ciel descend !

La giroflée avec l'abeille
Folâtre en baisant le vieux mur ;
Le chaud sillon gaîment s'éveille,
Remué par le germe obscur.

Tout vit et se pose avec grâce,
Le rayon sur le seuil ouvert,
L'ombre qui fuit sur l'eau qui passe,
Le ciel bleu sur le coteau vert !

La plaine brille, heureuse et pure,
Le bois jase, l'herbe fleurit . . . —
Homme ! ne crains rien ! la nature
Sait le grand secret, et sourit.

Victor Hugo. (Les Rayons et les Ombres.)

10. LES FLEURS QUE J'AIME.

Fleurs arrosées
Par les rosées
Du mois de mai,
Que je vous aime,
Vous que parsème
L'air embaumé !

Par vos guirlandes
Les champs, les landes
Sont diaprés ;
La marguerite
Modeste habite
Au bord des prés.

Le bluet jette
Sa frêle aigrette
Dans la moisson,
Et sur les roches
Pendent les cloches
Du liseron.

Le chèvrefeuille
Mêle sa feuille
Au blanc jasmin,
Et l'églantine
Plie et s'incline
Sur le chemin.

De la pervenche
La fleur se penche
Sur les cyprès ;
L'onde qui glisse,
Voit le narcisse
Fleurir tout près.

Fleurs arrosées
Par les rosées
Du mois de mai,
Que je vous aime,
Vous que parsème
L'air embaumé !

Madame Louise Collet.

11. LA CHANSON DE L'ALOUETTE.

Je suis, je suis le cri de joie
Qui sort des prés à leur réveil ;
Et c'est moi que la terre envoie
Offrir le salut au soleil.

Je plane et chante la première
Dans l'azur frais où l'aube éclot ;
Je me baigne dans la lumière,
Et vais me mirer dans un flot.

Ma voix est sans note plaintive :
Je ne dis rien au triste soir ;
Je suis la chanson folle et vive
De la jeunesse et de l'espoir.

Je dis au malade qui veille :
«Bénis Dieu : la nuit va finir !»
Au laboureur que je réveille :
«Fais ton sillon pour l'avenir !»

Je suis, je suis le cri de joie
Qui sort des prés à leur réveil ;
Et c'est moi que la terre envoie
Offrir le salut au soleil.

De Laprade.

12. LA BERGERONNETTE.

Pauvre petit oiseau des champs,
Inconstante bergeronnette,
Qui voltiges vive et coquette,
Et qui siffles tes jolis chants ;

Bergeronnette si gentille,
Qui tournes autour du troupeau,
Par les prés sautille, sautille,
Et mire-toi dans le ruisseau!

Va, dans tes gracieux caprices,
Becqueter la pointe des fleurs,
Ou poursuivre, aux pieds des génisses,
Les mouches aux vives couleurs.

Reprends tes jeux, bergeronnette,
Bergeronnette au vol léger;
Nargue l'épervier qui te guette:
Je suis là pour te protéger.

Si haut qu'il soit, je puis l'abattre
Petit oiseau, chante! . . . et demain,
Quand je marcherai, viens t'ébattre
Près de moi, le long du chemin.

C'est ton doux chant qui me console;
Je n'ai pas d'autre ami que toi;
Bergeronnette, vole, vole,
Bergeronnette, devant moi!

Dovalle.

13. L'ENFANT AUX PERLES.

Une petite fille à la mine rosée,
Riche et fière de ses huit ans,
Courait, blonde chevrette, un matin de printemps,
Parmi les genêts d'or tout perlés de rosée.
Avant l'aube on eût dit que les astres cléments
Avaient tamisé sur la terre
Une fine poussière
De diamants.

Les rossignols chantaient, les pinsons et les merles
Saluaient le soleil de leur chant familier.
L'enfant n'écoutait point, ne voyait que les perles,
Et s'écriait: Je vais m'en faire un beau collier!
La voilà qui saisit prestement son aiguille,
La plante avec bonheur dans cette onde qui brille,
Arrondie en globule aux branches du genêt.
Mais, hélas! sous les doigts de la petite fille
Chaque perle brisée en glissant disparaît.

Dans cette blonde enfant je vois notre jeunesse
Ardente à désirer, se fatiguant sans cesse
Pour atteindre des papillons;

C'est l'espérance chasseresse
Qui poursuit des illusions!
Et dans ces gouttes d'eau qui brillent sur la rose,
Sur un brin d'herbe ou les genêts en fleur,
Je vois l'image du bonheur,
Qui glisse et disparaît dès que le doigt s'y pose.

Barrillot.

14. AUX CHAMPS LES ROSSIGNOLS!

De quel droit mettez-vous des oiseaux dans les cages?
De quel droit ôtez-vous ces chanteurs aux bocages,
Aux sources, à l'aurore, à la nuée, aux vents?
De quel droit voulez-vous la vie de ces vivants?
Homme, crois-tu que Dieu, ce père, fasse naître
L'aile pour l'accrocher au clou de ta fenêtre?
Ne peux-tu vivre heureux et content sans cela?
Qu'est-ce qu'ils ont donc fait, tous ces innocents-là,
Pour être au bagne avec leurs nids et leurs femelles?
Aux champs les rossignols! aux champs les hirondelles!
Respect aux doux passants des airs, des prés, des eaux!
Toute la liberté qu'on prend à des oiseaux,
Le destin juste la reprend à des hommes.
Nous craignons les tyrans, et nous-mêmes nous en sommes.

Victor Hugo.

15. LE CLOCHER DU VILLAGE.

Je sais sur la colline
Une blanche maison;
Un rocher la domine,
Un buisson d'aubépine
Est tout son horizon.

Le clocher du village
Surmonte ce séjour;
Sa voix, comme un hommage,
Monte au premier nuage
Que colore le jour.

Signal de la prière,
Elle part du saint lieu,
Appelant la première
L'enfant de la chaumiére
A la maison de Dieu.

Aux sons que l'écho roule
Le long des églantiers,
Vous voyez l'humble foule
Qui serpente et s'écoule
Dans les pieux sentiers.

C'est l'enfant qui caresse
En passant chaque fleur,
Le vieillard qui se presse:
L'enfance et la vieillesse
Sont chères au Seigneur.

Lamartine.

16. MON SOUHAIT.

Quand pourrai-je vivre au village?
Quand serai-je le possesseur
D'un champêtre réduit, asile du bonheur,
Qu'un bois de cerisiers ombrage?
Tout auprès serait un jardin
Où croîtrait la laitue, où verdirait l'oseille
Parmi les verts festons de lavande et de thym;
Les murs seraient couverts d'une flexible treille,
Où pendrait la grappe vermeille;
La figue y mûrirait à côté du raisin,
Et la fraise odorante aux pieds de la groseille.
Bordé de noisetiers, un limpide ruisseau
Environnerait mon empire,
Et mes désirs, j'ose le dire,
Ne passeraient jamais le cristal de son eau.
Plus satisfait que ceux que la fortune enivre,
Et dont l'avide cœur ne saurait se borner,
Avec peu j'aurais de quoi vivre,
J'aurais encor de quoi donner. *Jaquemard.*

17. C'EST A MOI.

On aime tout bien davantage,
Lorsqu'on peut dire: «C'est à moi.»
On aime bien mieux son village
Que la capitale du roi;

Son bateau, sur le flot qu'il rase,
Que le vaisseau d'un amiral;
Sa petite fleur dans un vase,
Que la serre d'un parc royal.

On aime mieux l'image sainte
De sa mère, en un vieux pastel,
Que la plus belle toile peinte
Par le Guide ou par Raphaël.

On aime mieux qu'un grand cortège
L'ami qui suit notre malheur;
Mieux sa couronne de collège
Qu'un diadème d'empereur.

Rességuier.

18. L'AUTOMNE.

Salut! bois couronnés d'un reste de verdure!
Feuillages jaunissants sur les gazons épars!

Salut, derniers beaux jours! le deuil de la nature
Convient à ma douleur, et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits:
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme au bord de mon tombeau.
L'air est si parfumé! la lumière est si pure!
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau.

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel:
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel!

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur, dont l'espoir est perdu!
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme et m'aurait répondu!

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux;
Moi, je meurs; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

Lamartine, Méditations.

19. LA MORT D'UN BOUVREUIL.

Ces premiers souvenirs de bonheur ou de peine,
Par instant on les perd, mais un rien les ramène.
Le fusil d'un chasseur, un coup parti du bois,
Viennent de réveiller mes remords d'autrefois:
L'aube sur l'herbe tendre avait semé ses perles,
Et je courais les prés à la piste des merles,
Écolier en vacance; et l'air froid du matin,

L'espoir de rapporter un glorieux butin,
Ce bonheur d'être loin des livres et des thèmes,
Enivraient mes quinze ans tout enivrés d'eux-mêmes.

Tel j'allais par les prés. Or, un joyeux bouvreuil,
Son poitrail rouge au vent, son bec ouvert et l'œil
En feu, jetait au ciel sa chanson matinale,
Hélas! qu'interrompit soudain l'arme brutale.
Quand le plomb l'atteignit tout sautillant et vif,
De son gosier saignant un petit cri plaintif
Sortit, quelque duvet vola de sa poitrine,
Puis, fermant ses yeux clairs, quittant la branche fine,
Dans les joncs et les buis de son meurtre souillés,
Lui si content de vivre, il mourut à mes pieds!

Ah! d'un bon mouvement qui passe sur notre âme
Pourquoi rougir? la honte est au railleur qui blâme.
Oui, sur ce chanteur mort pour mon plaisir d'enfant,
Mon cœur, à moi chanteur, s'attendrit bien souvent.
Frère ailé, sur ton corps, je versai quelques larmes.
Pensif et m'accusant, je déposai mes armes.
Ton sang n'est point perdu. Nul ne m'a vu depuis
Rougir l'herbe des prés et profaner les buis.
J'eus pitié des oiseaux et j'ai pitié des hommes.
Pauvret, tu m'as fait doux au dur siècle où nous sommes.

Auguste Brizeux.

20. LA FEUILLE.

De ta tige détachée
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien:
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

Arnault.

21. LA FLEUR.

Fleur mourante et solitaire,
Qui fut l'honneur du vallon,
Tes débris jonchent la terre,
Dispersés par l'aquilon.

La même faux nous moissonne,
Nous cédons au même Dieu:
Une feuille t'abandonne,
Un plaisir nous dit adieu.

L'homme, perdant sa chimère,
Se demande avec douleur
Quelle est la plus éphémère
De la vie ou de la fleur.

Millevoye.

22. L'HIVER.

Quel temps! Qu'a donc le vent pour siffler de la sorte?
Le bassin du barbier danse devant la porte.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur!

L'artisan fend du bois au seuil de sa demeure;
La bise geint plus fort que son marmot qui pleure.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur!

La sentinelle, ainsi qu'un homme qui s'irrite,
A grands pas emportés va devant sa guérite.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur!

L'étameur slave passe au loin, dans la campagne,
Et son nez est brûlant comme un piment d'Espagne.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur!

Et le Tzigane, hélas! La bise souffle et crie,
Et lui, claque des dents sous sa tente pourrie.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur!

Quel temps! Qu'a donc le vent pour siffler de la sorte?
Le bassin du barbier danse devant la porte.

Qu'on est bien dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur.

François Coppée. (Poèmes magyars.)

23. LES OISEAUX.

L'hiver, redoublant ses ravages,
Désole nos toits et nos champs;
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leurs chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra pas inconstants;
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,
Et plus qu'eux nous en gémissons!
Du palais et de la cabane
L'écho redisait leurs chansons.
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitants.
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage
Nous portons envie à leur sort.
Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du Nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instants!
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sur le vieux chêne
Que tant de fois il a frappé,
Pour prédire au vallon fertile
De beaux jours alors plus constants.
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Béranger.

24. IMAGE DE LA VIE.

Où va le volume d'eau
Que roule ainsi ce ruisseau?
Dit un enfant à sa mère;
Sur cette rive si chère,
D'où nous le voyons partir,
Le verrons-nous revenir?
— Non, mon fils: loin de sa source
Ce ruisseau fuit pour toujours,
Et cette onde, dans sa course,
Est l'image de nos jours.

Mme A. Tastu.

25. LE CONVOI D'UNE PAUVRE FILLE.

Quand Louise mourut à sa quinzième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée,
Un cortège nombreux ne suivit pas son deuil;
Un seul prêtre, en priant, conduisait le cercueil;
Puis venait un enfant, qui, d'espace en espace,
Aux saintes oraisons répondait à voix basse;
Car Louise était pauvre, et jusqu'en son trépas
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.
La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire;
Et quand le fossoyeur, soulevant son beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée.
Elle mourut ainsi. — Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit au lever de l'aurore.
Avec toute sa pompe avril venait d'éclore,
Et couvrait, en passant, d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs;
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche,
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche,
Ce n'était que parfums et concerts infinis,
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.

Brizeux.

26. QUAND JE SERAI GRAND!

Quand je serai grand, j'aurai des moustaches,
Un chapeau de soie, un bel habit noir;
J'aurai des chevaux, des moutons, des vaches,
J'aurai de l'argent tout plein mon tiroir.
Je pourrai manger ce que je préfère,
Par du chocolat remplacer mon lait,
Me coucher très tard, enfin toujours faire
Sans être grondé, tout ce qui me plaît.

— Quand tu seras grand, mon gentil prophète,
Quand tu seras grand, mon doux premier-né,
Tu verras le monde ainsi qu'une fête,
Tout joyeux d'abord et tout étonné.
Mais bientôt, hélas! alors que la vie
Se fait plus sévère et s'appesantit,
Tu diras tout bas, soupirant d'envie:
«Ah! le temps heureux quand j'étais petit!»

Ph. Monod.

27. GÉOGRAPHIE.

«Comment! tu ne sais pas où se trouve Paris?
Paris, la ville unique et l'endroit où tu vis?
C'est ta force géographique!»
Madeleine dit: «Mais, papa,
On ne m'a pas appris cela,
Je n'en suis encore qu'à l'Afrique.
— Eh bien, tu sauras que Paris,
Puisqu'on ne te l'a pas appris,
Paris est chef-lieu dans la Seine.
— Et la Seine? fit Madeleine.
— La Seine dans la France est un département.
— Et la France? — Un pays dans l'Europe.
— Et l'Europe? — La question se développe.
L'Europe est dans le monde un vaste continent.
— Ah! et le monde? — Il est dans l'espace. — Et l'espace?»
Ici le maître s'embarrasse:
«Allons, fillette, c'est assez:
Je t'ai dit tout ce que je sais.»

28. CONSEILS A UN ENFANT.

Oh! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie!
Enfant! garde ta joie!
Lis! garde ta blancheur!

Sois humble! Que t'importe
Le riche et le puissant!
Un souffle les emporte.
La force la plus forte,
C'est un cœur innocent!

Bien souvent Dieu repousse
Du pied les hautes tours;
Mais dans le nid de mousse,
Où chante une voix douce,
Il regarde toujours!

Victor Hugo.

29. LA VOIX D'UNE MÈRE.

Enfant, qui seras femme,
N'ouvre jamais ton âme
Qu'aux modestes vertus.
Que ta charité sainte
Berce et calme la plainte
Des esprits abattus.
Sois l'ange qui console,
De ta douce parole
Prodigue le secours;
Au malheur, tends l'oreille,
Près du malade veille,
Et près du pauvre accours.

Travaille, prie et chante!
Le travail t'ennoblit,
La foi te rend touchante,
La gaîté t'embellit.
Et si Dieu t'a douée
D'un esprit noble et grand,
Sois humble et dévouée,
Sois belle, en l'ignorant.
Laisse à l'homme la gloire,
Les triomphes, le bruit,
Pour nous, aimer et croire
Au bonheur nous conduit.

Louise Collet.

30. SOIS PAREIL A LA VIOLETTE!

Sois pareil à la violette,
Qui sous l'herbe cache sa fleur;
Toujours gai, comme l'alouette,
Comme un agneau, plein de douceur.

31. LE SOUHAIT DE LA VIOLETTE.

Quand Flore, la reine des fleurs,
Eut fait naître la violette
Avec de charmantes couleurs,
Les plus tendres de sa palette,
Avec le corps d'un papillon
Et ce délicieux arome
Qui la trahit dans le sillon:
«Enfant de mon chaste royaume,
Quel don puis-je encore attacher,
Dit Flore, à ta grâce céleste?
— Donnez-moi, dit la fleur modeste,
Un peu d'herbe pour me cacher!»

Louis Ratisbonne.

32. CENDRILLON.

Je suis modeste et soumise;
Le monde me voit fort peu,
Car je suis toujours assise
Dans le petit coin du feu.
Cette place n'est pas belle,
Mais pour moi tout paraît bon:
Voilà pourquoi l'on m'appelle
La petite Cendrillon.

Mes sœurs du soin du ménage
Ne s'occupent pas du tout:
C'est moi qui fais tout l'ouvrage,
Et pourtant, j'en viens à bout.
Attentive, obéissante,
Je sers toute la maison;
Et je suis votre servante,
La petite Cendrillon.

Quoique toujours je m'empresse,
Mon zèle est très mal payé;
Et jamais on ne m'adresse
Un petit mot d'amitié.
Mais, n'importe, on a beau faire:
Je me tais, et j'ai raison.
Dieu protégera, j'espère,
La petite Cendrillon.

Charles-Guillaume Étienne.

33. LES DEUX ROUTES DE LA VIE.

Il est deux routes dans la vie:
L'une solitaire et fleurie,
Qui descend sa pente chérie
Sans se plaindre et sans soupirer.
Le passant la remarque à peine,
Comme le ruisseau de la plaine,
Que le sable de la fontaine
Ne fait pas même murmurer.

L'autre, comme un torrent sans digue,
Dans une éternelle fatigue,
Sous les pieds de l'enfant prodigue
Roule la pierre d'Ixion.
L'une est bornée et l'autre immense;
L'une meurt où l'autre commence;
La première est la Patience,
La seconde est l'Ambition. *Alfred de Musset.*

34. AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI.

Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin
De venir dans ma chambre un peu chaque matin.
Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère;
Elle entrait et disait: «Bonjour, mon petit père;»
Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait
Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,
Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe.
Alors, je reprenais, la tête un peu moins lasse,
Mon œuvre interrompue, et, tout en écrivant,
Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent
Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,
Et mainte page blanche entre ses mains froissée,
Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers.
Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts,
Et c'était un esprit avant d'être une femme.
Son regard reflétait la clarté de son âme.
Elle me consultait sur tout à tous moments.
Oh! que de soirs d'hiver radieux et charmants,
Passés à raisonner langue, histoire et grammaire,
Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère
Tout près, quelques amis causant au coin du feu!
J'appelais cette vie être content de peu!
Et dire qu'elle est morte! hélas! que Dieu m'assiste!
Je n'étais jamais gai quand je la sentais triste;
J'étais morne au milieu du bal le plus joyeux
Si j'avais, en partant, vu quelque ombre en ses yeux.
Victor Hugo. (Les Contemplations)

35. LE FUSEAU DE LA GRAND'MÈRE.

Ah! le bon temps qui s'écoulait
Dans le moulin de mon grand-père!
Pour la veillée on s'assemblait
Près du fauteuil de ma grand'mère;
Ce que grand-père racontait,
Comme en silence on l'écoutait!
Et comme alors gaîment trottait
Le vieux fuseau de ma grand'mère!
Comme il trottait!
Et quel bon temps! quel temps c'était!

Grand-père était un vieux bonhomme,
Il avait bien près de cent ans;
Tout était vieux sous son vieux chaume,
Hors les enfants de ses enfants:
Vieux vin dans de vieilles armoires,
Vieille amitié, douce toujours!
Vieilles chansons, vieilles histoires,
Vieux souvenirs des anciens jours!

Grand'mère était la gaîté même;
On la trouvait toujours riant;
Depuis le jour de son baptême,
Elle riait en s'éveillant.
De sa maison, riant asile,
Elle était l'âme; aussi, depuis
Que son fuseau reste immobile,
On ne rit plus dans le pays.

Le vieux moulin de mon grand-père
Tout comme lui s'est abattu;
Le vieux fuseau de ma grand'mère
A la muraille est suspendu.
Et vous, couchés sous l'herbe épaisse,
Comme au vieux temps encore unis,
Je crois vous voir quand le jour baisse,
Et tout en larmes je redis:

Ah! le bon temps qui s'écoulait
Dans le moulin de mon grand-père!
Pour la veillée on s'assemblait
Près du fauteuil de ma grand'mère;
Ce que grand-père racontait,
Comme en silence on l'écoutait!
Et comme alors gaîment trottait
Le vieux fuseau de ma grand'mére!
Comme il trottait!
Et quel bon temps! quel temps c'était! *Plouvier.*

36. LE JEUNE HOMME ET LE TOURNESOL.

Le jeune homme.

Plante majestueuse et fière,
Dis-moi pourquoi ton front, de rayons couronné,
Vers l'astre étincelant, qui verse la lumière,
Se montre incessamment tourné ?

Le tournesol.

C'est lui qui sur la terre a mûri ma semence;
C'est lui, qui d'un or pur a coloré mes traits;
Ainsi que sa bonté son pouvoir est immense,
Et, tu vois, je rends grâce à ses nombreux bienfaits.
Toi, qui parais brillants des dons de la jeunesse,
De la beauté, de la vigueur,
Suis mon exemple: élève aussi sans cesse
Ta pensée à ton Créateur.

Gaudy.

37. L'ŒIL DE DIEU.

Ne dites pas, enfants, comme d'autres ont dit:
«Dieu ne me connaît pas, car je suis trop petit;
Dans sa création ma faiblesse me noie;
Il voit trop d'univers pour que son œil me voie.»
L'aigle de la montagne un jour dit au soleil:
«Pourquoi luire plus bas que ce sommet vermeil?
A quoi sert d'éclairer ces prés, ces gorges sombres,
De salir tes rayons sur l'herbe dans ces ombres?
La mousse imperceptible est indigne de toi.
— Oiseau, dit le soleil, viens et monte avec moi!»
L'aigle avec le rayon s'élançant dans la nue,
Vit la montagne fondre et baisser à sa vue;
Et, quand il eut atteint son horizon nouveau,
A son œil confondu tout parut de niveau.
«Eh bien! dit le soleil, tu vois, oiseau superbe,
Si pour moi la montagne est plus haute que l'herbe.
Rien n'est grand ni petit devant mes yeux géants:
La goutte d'eau me peint comme les océans;
De tout ce qui me voit je suis l'astre et la vie;
Comme le cèdre altier, l'herbe me glorifie;
J'y chauffe la fourmi, des nuits j'y bois les pleurs,
Mon rayon s'y parfume en traînant sur les fleurs.
Et c'est ainsi que Dieu, qui seul est sa mesure,
D'un œil pour tous égal voit toute la nature!...»
Chers enfants, bénissez, si votre cœur comprend,
Cet œil qui voit l'insecte, et pour qui tout est grand.

Lamartine.

38. LA FOI.

Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
Quand j'entendrais gémir et briser la terre,
Quand je verrais son globe, errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout; — seul, malgré mon effroi,
Etre infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je l'attendrais encore!

Lamartine.

39. EXTASE.

J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles.
Pas un nuage aux cieux, sur les mers pas de voiles.
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel.
Et les bois, et les monts, et toute la nature
Semblaient interroger dans un confus murmure
Les flots des mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu;
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient en recourbant l'écume de leur crête:
— C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu! *Victor Hugo.*

40. LA CONFIANCE.

Soyons comme l'oiseau posé pour un instant
Sur des rameaux trop frêles,
Qui sent ployer la branche et qui chante pourtant,
Sachant qu'il a des ailes. *Victor Hugo.*

41. ESPOIR EN DIEU.

Espère, enfant! demain! et puis demain encore!
Et puis toujours demain, croyons dans l'avenir.
Espère, et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir!
Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances.

Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous.

Victor Hugo.

42. ÉCRIT AU BAS D'UN CRUCIFIX.

Vous qui pleurez, venez à lui, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

Victor Hugo.

43. PRIÈRE POUR TOUS.

Mon Dieu! donne l'onde aux fontaines;
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé;
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin, une demeure;
Au prisonnier, la liberté. *Lamartine.*

44. SUR LA VENGEANCE.

Si quelqu'un nous blesse et nous nuit,
Quelque grande que soit l'offense,
Laissons l'espace d'une nuit
Entre l'injure et la vengeance:
L'aurore à nos yeux rend moins noir
Le mal qu'on nous a fait la veille;
Et tel qui s'est vengé le soir
En est fâché lorsqu'il s'éveille. *Panard.*

45. EXHORTATION A LA CHARITÉ.

Donnez, riches! l'aumône est sœur de la prière.
Hélas! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez, afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;

Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! il vient un jour où la terre nous laisse:
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez! afin qu'on dise: Il a pitié de nous!
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel.
Donnez! afin qu'un jour à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel! *V. Hugo.*

46. L'ORPHELIN.

Où sont, mon Dieu, ceux qui devaient sur terre
Guider mes pas?
Tous les enfants ont un père, une mère,
Je n'en ai pas.
Mais une voix murmure à mon oreille:
Lève les yeux!
Pour l'orphelin un père est là qui veille
Du haut des cieux. *Mme Tastu.*

47. L'AMITIÉ.

Noble et tendre amitié, je te chante en mes vers.
Du poids de tant de maux semés dans l'univers,
Par tes soins consolants, c'est toi qui nous soulages.
Trésor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,
Le Ciel te fit pour l'homme, et tes charmes touchants
Sont nos derniers plaisirs, sont nos premiers penchants.
Qui de nous, lorsque l'âme, encore naïve et pure,
Commence à s'émouvoir et s'ouvre à la nature,
N'a pas senti d'abord, par un instinct heureux,
Ce besoin enchanteur, ce besoin d'être deux?
Oui, contre deux amis la fortune est sans armes;
Ce nom répare tout; sais-je, grâce à ses charmes,
Si je donne ou j'accepte? Il efface à jamais
Ce mot de bienfaiteur et ce mot de bienfaits.
Un ami! ce nom seul me charme et me rassure.
C'est avec mon ami que ma raison s'épure,
Que je cherche la paix, des conseils, un appui;

Je me soutiens, m'éclaire et me calme avec lui.
Dans des pièges trompeurs si ma vertu sommeille,
J'embrasse, en le suivant, sa vertu qui m'éveille.
Dans le champ varié de nos doux entretiens,
Son esprit est à moi, ses trésors sont les miens.
Quelquefois tous les deux nous fuyons au village,
Nous fuyons. Plus de soins, plus d'importune image:
Mon cœur s'ouvre à la joie, au calme, à l'amitié;
J'ai revu la nature, et tout est oublié.
Dans nos champs, le matin, deux lis venant d'éclore,
Brillent-ils à nos yeux des larmes de l'aurore,
Nous disons: «C'est ainsi que nos cœurs rapprochés
L'un vers l'autre, en naissant, se sont d'abord penchés.»
Voyons-nous dans les airs, sur des rochers sauvages,
Deux chênes s'embrasser pour vaincre les orages,
Nous disons: «C'est ainsi que du destin jaloux,
L'un par l'autre appuyés, nous repoussons les coups.
Même sort nous unit, même lieu nous rassemble,
Avec les mêmes goûts nous vieillissons ensemble.
Le ciel, qui de si près approcha nos berceaux,
Ne voudra pas sans doute éloigner nos tombeaux.»

Ducis.

48. LE BON CAMARADE.

J'avais un camarade,
Le meilleur d'ici-bas;
Le tambour de bataille
Roulait. De même taille
Nous marquions même pas.

Un boulet dans l'air passe,
Est-ce pour moi, pour toi?
Lui, c'est lui qui succombe;
A mes côtés il tombe
Comme un lambeau de moi.

Vers moi sa main mourante
Se tend, je faisais feu.
A bientôt, mon fidèle,
Dans la paix éternelle
Va, camarade, adieu!

Amiel: d'après Uhland.

49. S'IL EST UN CHARMANT GAZON.

S'il est un charmant gazon
Que le ciel arrose,
Où brille en toute saison
Quelque fleur éclose,
Où l'on cueille à pleine main
Lis, chèvrefeuille et jasmin,
J'en veux faire le chemin
Où ton pied se pose!

Victor Hugo.

50. VÉRITÉ.

Soyez vrai, mais discret, soyez ouvert, mais sage,
Et, sans la prodiguer, aimez la vérité;
Cachez-la sans duplicité,
Osez-la dire avec courage. *Voltaire.*

51. ÉPIGRAMMES.

Tu dis partout du mal de moi;
Je dis partout du bien de toi.
Mais vois quel malheur est le nôtre:
On ne nous croit ni l'un ni l'autre.

La Monnoye.

«Pour moi, je rime vite et bien;
Je ne vois, dit Damon, point d'autres qui m'égalent,
A mon esprit les vers ne coûtent rien.»
«Ma foi, dit un railleur, ils coûtent ce qu'ils valent.»

Sautereau de Marsy.

Épigramme sur une statue de Niobé.

Le fatal courroux des dieux
Changea cette femme en pierre.
Le sculpteur a bien fait mieux.
Il a fait tout le contraire.

52. ÉCHO.

Écho rit, écho pleure, écho jure, écho chante,
Écho dit non, écho dit oui,
Tour à tour, sans effort, toujours d'après autrui:
Des gens sans caractère image assez plaisante.

53. LE PAPILLON ET L'ABEILLE.

S'il fait beau temps,
Disait un papillon volage,
S'il fait beau temps,
Je vais folâtrer dans les champs.
— Et moi, lui dit l'abeille sage,
Je me mettrai à mon ouvrage,
S'il fait beau temps. *Charles Marelle.*

54. LE LIERRE ET LE ROSIER.

Un lierre, en serpentant au haut d'une muraille,
Voit un petit rosier, et se rit de sa taille.
L'arbuste lui répond: «Apprends que, sans appui,
J'ai su m'élever par moi-même;
Mais toi, dont l'orgueil est extrême,
Tu ramperais encor sans le secours d'autrui.»

Le Bally.

55. LE PINSON ET LA PIE.

«Apprends-moi donc une chanson,»
Demandait la bavarde pie
A l'agréable et gai pinson,
Qui chantait au printemps sur l'épine fleurie.
— «Allez, vous vous moquez, ma mie;
A gens de votre espèce, ah! je gagerais bien
Que jamais on n'apprendra rien.
— Eh quoi! la raison, je te prie?
— Mais c'est que pour s'instruire et savoir bien chanter,
Il faudrait savoir écouter,
Et jamais babillard n'écoute de sa vie.»

Mme de la Férandière.

56. LA DILIGENCE.

«Clic! clac! clic! holà! gare! gare!»
La foule se rangeait,
Et chacun s'écriait:
«Peste! quel tintamarre!
Quelle poussière! Ah! c'est sans doute un grand seigneur:
C'est un prince du sang, c'est un ambassadeur!»
La voiture s'arrête; on accourt, on s'avance:
C'était . . . la diligence,
Et . . . personne dedans.
Du bruit, du vide, amis, voilà, je pense,
Ce qu'on trouve chez bien des gens. *Gaudy.*

57. LA SOURCE ET L'ARBRISSEAU.

D'une grotte riante en secret s'échappait
Une source limpide et pure,
Et sous un berceau de verdure,
Convertie en ruisseau, mollement promenait
Son onde avec un doux murmure.
Sur sa rive fleurie un jeune arbre planté
Croissait, et son épais feuillage
Aux fauvettes du voisinage

Offrait un asile enchanté.
La source un jour lui dit: «Ami cher et fidèle,
Que je bénis ton salutaire abri!
Ton ombrage me rend plus belle;
Sans toi mon sein serait tari.
— Oh! je te dois bien davantage,
Dit l'arbre en inclinant sa tête avec amour;
Ton onde qui s'écoule entretient mon feuillage
Et rafraîchit ma sève chaque jour.»
Tel est, douce amitié, ton charme tutélaire.
Par toi nous devenons plus heureux et meilleurs;
Chacun jouit du bien qu'il a su faire;
L'échange des bienfaits récompense les cœurs.

Gérando.

58. LE PRINCE ET LE ROSSIGNOL.

Un prince dans les bois entend un rossignol:
«Chantre inspiré, dit-il, jusqu'à moi prends ton vol;
Je veux payer tes chants d'un bonheur ineffable,
D'un bonheur qu'envieront tous les oiseaux du ciel.
Tu pourras à ton gré, voltigeant sur ma table,
Puiser dans le cristal l'ambroisie et le miel;
Sur le mol édredon tu feras de doux songes;
Dans une cage d'or on t'entendra chanter;
Enfin, mille tableaux, délicieux mensonges,
Dans tes bosquets absents sauront te transporter.»
— «Laissez-moi, dit l'oiseau, le cristal des fontaines,
Et les buissons ardents dont je cueille les graines;
Laissez-moi des vallons l'écho mélodieux,
Mes palais de verdure et ma voûte des cieux.
J'ai parmi les roseaux bâti mon nid de mousse,
Hamac obéissant au zéphyr qui le pousse;
Je redoute bien plus l'atmosphère des cours
Que l'orage et la foudre et l'ongle des vautours;
Sous le nom du bonheur vous m'offrez l'esclavage,
Et votre cage d'or, c'est toujours une cage.»

Pierre Lachambeaudie.

59. L'AVARE AUX ENFERS.

Un avare étant mort descend au noir rivage.
Ne voulant pas payer l'impôt pour le passage,
Que fait notre Harpagon? il se jette à la nage,
Et traverse sans peur le Styx et l'Achéron
A la barbe du vieux Caron.
Mais Pluton, pour punir cet acte d'avarice,

Ordonne qu'à l'instant on invente un supplice,
Horrible, inouï jusqu'alors.
On saisit le coupable, à Minos on le livre,
Et le juge d'enfer le condamne à revivre,
Afin qu'il aille voir, loin du pays des morts,
Comment ses héritiers dispersent ses trésors.

Pierre Lachambeaudie.

60. LE RHONE ET LE LAC DE GENÈVE.

Le Rhône, rapide, écumant,
Roule du haut des monts et se fraie un passage
A travers les eaux du Léman.
Le lac lui dit un jour: «Écoute un avis sage:
Dans mon lit calme et pur endors-toi mollement;
Quelle impatience t'irrite?
Vois, contre les vents orageux
De mille sommets neigeux
L'éternel rempart nous abrite.
Pour goûter désormais un facile repos,
Laisse mon onde avec tes flots
Se marier et se confondre . . .»
Mais le fleuve, sans lui répondre,
Précipite sa course. Ah! c'est qu'il veut remplir
Sa tâche utile et glorieuse,
Quoiqu'en ses profondeurs une mer furieuse
Doive bientôt l'ensevelir.
Tout fier du but qu'il se propose,
Il se hâte, et chaque cité,
Et chaque rive qu'il arrose,
Lui doivent la richesse et la fertilité.
Beau fleuve, ainsi que toi jamais ne se repose
Celui qu'une foi vive est venue agiter.
Par une main divine il se laisse conduire,
Et tout au seul devoir dont il sait s'acquitter,
Le danger ne peut l'arrêter,
Le plaisir ne peut le séduire.

Pierre Lachambeaudie.

61. LA LOCOMOTIVE ET LE CHEVAL.

Un cheval vit un jour sur un chemin de fer
Une machine énorme, à la gueule enflammée,
Aux mobiles ressorts, aux longs flots de fumée.
«En vain, s'écria-t-il, ô fille de l'enfer,
En vain tu voudrais nuire à notre renommée;
Une palme immortelle est promise à nos fronts,
Et toi, sous le hangar honteuse et délaissée,

Tu pleureras ta gloire en naissant éclipsée.
De vitesse avec moi veux-tu lutter?» — «Luttons!
Dit la machine; enfin ta vanité me lasse.»
Elle roule, elle roule et dévore l'espace;
Il galope, il galope, et d'un sabot léger
Il soulève le sable et vole dans la plaine.
Mais il se berce, hélas! d'un espoir mensonger:
Inondé de sueur, épuisé, hors d'haleine,
Bientôt l'imprudent tombe et termine ses jours:
Et que fait sa rivale? elle roule toujours.
La routine au progrès veut disputer l'empire;
Le progrès toujours marche, et la routine expire.

Lachambeaudie.

62. LE LÉOPARD ET L'ÉCUREUIL.

Un écureuil sautant, gambadant sur un chêne,
Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,
Tomber sur un léopard
Qui faisait sa méridienne.
Vous jugez s'il eut peur! En sursaut s'éveillant
L'animal irrité se dresse;
Et l'écureuil s'agenouillant
Tremble et se fait petit aux pieds de son altesse.
Après l'avoir considéré,
Le léopard lui dit: «Je te donne la vie;
Mais à condition que de toi je saurai
Pourquoi cette gaîté, ce bonheur que j'envie,
Embellissent tes jours, ne te quittent jamais,
Tandis que moi, roi des forêts,
Je suis si triste, et je m'ennuie.
— Sire, lui répond l'écureuil,
Je dois à votre bon accueil
La vérité; mais, pour la dire,
Sur cet arbre un peu haut je voudrais être assis.
— Soit, j'y consens; monte. — J'y suis.
A présent je peux vous instruire:
Mon grand secret pour être heureux,
C'est de vivre dans l'innocence.
L'ignorance du mal fait toute ma science;
Mon cœur est toujours pur; cela rend bien joyeux.
Vous ne connaissez pas la volupté suprême
De dormir sans remords: vous mangez des chevreuils,
Tandis que je partage à tous les écureuils
Mes feuilles et mes fruits; vous haïssez, et j'aime:
Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu
De cette vérité que je tiens de mon père:
Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,
La gaîté vient bientôt de notre caractère. *Florian.*

63. LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE.

Un homme qui montrait la lanterne magique,
Avait un singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours:
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux,
Et puis, sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout au long
L'exercice à la prussienne.
Un jour qu'au cabaret son maître était resté,
(C'était, je pense, un jour de fête),
Notre singe, en liberté,
Veut faire un coup de sa tête,
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux
Arrivent bientôt à la file.
„Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau,
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte,
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur."
A ces mots, chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique; on ferme les volets,
Et, par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fit bâiller; mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans la lanterne.
Il sait comment on le gouverne,
Et crie, en le poussant: „Est-il rien de pareil?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune et puis l'histoire
D'Adam, d'Ève et des animaux.
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux!
Voyez la naissance du monde,
Voyez . . .» Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Écarquillaient leurs yeux, et ne pouvaient rien voir;
L'appartement, le mur, tout était noir.
«Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.

— Ni moi non plus, disait un chien.
— Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose;
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très bien.»
Pendant tout ce discours, le Cicéron moderne
Parlait éloquemment et ne se lassait point. —
Il n'avait oublié qu'un point,
C'était d'éclairer sa lanterne. *Florian.*

64. LE CORBEAU ET LE RENARD.

Maître corbeau sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage,
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage:
Hé! bonjour, Monsieur du corbeau.
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie,
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit: Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute:
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.
La Fontaine.

65. LE LION DEVENU VIEUX.

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans, et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied;
Le loup, un coup de dent; le bœuf, un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes;
Quand voyant l'âne même à son antre accourir:
Ah! c'est trop, lui dit-il; je voulais bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.
La Fontaine.

66. LA CIGALE ET LA FOURMI.

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue:
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelques grains pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle:
«Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal.»
La fourmi n'est pas prêteuse;
C'est là son moindre défaut:
«Que faisiez-vous au temps chaud?»
Dit-elle à cette emprunteuse.
«Je chantais, ne vous déplaise.»
— «Vous chantiez! j'en suis fort aise.
Eh bien! dansez maintenant!» *La Fontaine.*

67. LA CIGALE, LA FOURMI ET LA COLOMBE.

«Eh bien! dansez maintenant!»
A dit la fourmi cruelle.
La colombe survenant:
«Pour la cigale, dit-elle,
J'ai des graines à son choix.
Si la pauvre créature
Ne reçut de la nature
Pour tout trésor que sa voix,
De faim faut-il qu'elle meure?
Vous travaillez; à toute heure
Elle chante les moissons:
Ainsi, tous nous remplissons
La loi que Dieu nous impose.»
L'oiseau, sans dire autre chose
A tire d'aile, aussitôt
Part, et rapporte bientôt
Force grains dont la cigale
A son aise se régale.
O fourmi, ta dureté
A l'égoïste peut plaire:
Colombe, moi je préfère
Ta tendre simplicité. *Lachambeaudie.*

68. LE GLAND ET LA CITROUILLE.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la trouve.
Un villageois considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue:
«A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela?
Il a bien mal placé cette citrouille-là!
Eh! parbleu, je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà;
C'eût été justement l'affaire:
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé;
Tout en eût été mieux; car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris: plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo.»
Cette réflexion embarrassant notre homme:
«On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.»
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe: le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille, et portant la main à son visage,
Il trouve encore le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage:
«Oh! Oh! dit-il, je saigne! Et que serait-ce donc,
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde?
Dieu ne l'a pas voulu: sans doute il eut raison;
J'en vois bien à présent la cause.»
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison. *La Fontaine.*

69. LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir:
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor:
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait;

Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit: «Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an?» — «Par an! ma foi, monsieur,»
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, «ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre: il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année;
Chaque jour amène son pain.» —
«Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée?» —
«Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes:
L'une fait tort à l'autre, et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.»
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit: «Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.»
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui: dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant: il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus:
«Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.»

70. LE SAVETIER ET LE FINANCIER (suite).

Le savetier s'en retournait
De chez le financier. Joyeux, il fredonnait
Les chansons que lui fit oublier la richesse.
Mais un voisin survient qui lui peint sa détresse

Et lui demande vingt écus.
Alors le savetier confus
De faire au malheureux essuyer un refus,
En rougissant s'excuse avec franchise,
Et trop tard se repent d'avoir, par sa sottise,
Manqué l'occasion d'obliger un ami.
«Je pouvais être heureux, si j'avais été sage,
Dit-il, avec cet or. J'aurais chanté, dormi;
Mais il fallait savoir en faire un bon usage.»

Lachambeaudie.

71. LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne un jour dit au roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête,
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir:
Je vous défendrais de l'orage;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci:
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables,
Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

La Fontaine.

72. LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés,
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie:
Nul mets n'excitait leur envie.
Ni loups, ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie.
Les tourterelles se fuyaient:
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit: Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune:
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux:
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? Nulle offense:
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut: mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi,
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi:
Vos scrupules font voir trop de délicatesse;
Eh bien, manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non: vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et, quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui, sur les animaux,
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances
Les moins pardonnables offenses.

Tous les gens querelleurs jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit: J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le baudet.
Un loup quelque peu clerc, prouva par sa harangue,
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! Quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

La Fontaine.

73. LE POÈTE ET LA FOULE.

La Plaine un jour disait à la Montagne oisive:
«Rien ne vient sur ton front de vents toujours battu.»
Au Poète, courbé sur la lyre pensive,
La Foule aussi disait: «Rêveur, à qui sers-tu?»

La Montagne en courroux répondit à la Plaine:
«C'est moi qui fais germer les moissons sur ton sol;
Du midi dévorant je tempère l'haleine;
J'arrête dans les cieux les nuages au vol.

«Je pétris de mes doigts la neige en avalanches,
Dans mon creuset je fonds les cristaux de glaciers,
Et je verse, du bout de mes mamelles blanches,
En longs filets d'argent, les fleuves nourriciers.»

Le Poète, à son tour, répondit à la Foule:
«Laisse mon pâle front s'appuyer sur ma main.
N'ai-je pas de mon flanc, dont mon âme s'écoule,
Fait jaillir une source où boit le genre humain?»

Théophile Gautier, Poésies.

74. L'ANGE ET L'ENFANT.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

«Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh! viens avec moi!
Viens! nous serons heureux ensemble,
La terre est indigne de toi.

Là, jamais entière allégresse:
L'âme y souffre de ses plaisirs,
Les cris de joie ont leur tristesse
Et les voluptés, leurs soupirs.

La crainte est de toutes les fêtes;
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

Eh quoi! les chagrins, les alarmes
Viendraient troubler ce front si pur!
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur!

Non, non! dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

Que personne dans la demeure
N'obscurcisse ses vêtements!
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments!

Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau!
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau.

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor
Vers les demeures éternelles . . .
Pauvre mère! . . . ton fils est mort.

Jean Reboul.

75. LES ENFANTS DU PÊCHEUR.

Notre père est parti; pour que Dieu nous le rende,
Frère, prions à deux genoux!
Sa barque est si petite, et la mer est si grande!
Seigneur, ayez pitié de nous!

Contre l'écueil, contre l'orage,
Seigneur, daignez le secourir;
S'il ne revient pas au rivage,
Tous deux il nous faudra mourir.
— Frère, vois ce point dans l'espace,
Ce point que nous montre un éclair...
— Hélas! c'est un oiseau qui passe,
Qui passe et disparaît dans l'air.

Depuis que notre pauvre mère
Parmi les anges remonta,
Seul près de nous, douleur amère!
Tout seul notre père resta,
— Frère, sa voile! bon courage!
La vois-tu, frère, à l'horizon?..
— Hélas! ce n'est qu'un blanc nuage
Qui vole au gré de l'aquilon.

Ses filets, sa barque fragile,
Voilà notre unique trésor;
Cette cabane est notre asile;
On y fait quelques rêves d'or.
— Frère, qu'apporte cette lame?
Du retour est-ce un précurseur?...
— Hélas! elle apporte une rame
Et les vêtements d'un pêcheur.

Notre père est parti; pour que Dieu nous le rende,
Frère, prions à deux genoux!
Sa barque et si petite, et la mer est si grande!
Seigneur, ayez pitié de nous! *Lachambeaudie.*

76. HOMÈRE.

La mort ne détruit pas ce qui n'est point matière;
Le pouvoir absolu s'efforcerait en vain
D'anéantir l'écrit né d'un souffle divin;
Du front de Jupiter c'est Minerve élancée.
Survivant au pouvoir, l'immortelle pensée,
Reine de tous les lieux et de tous les instants,
Traverse l'avenir sur les ailes du temps,
Brisant des potentats la couronne éphémère.
Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
Et depuis trois mille ans Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

J. Chénier.

77. LA LÉGENDE DU CHEVRIER.

Comme ils n'ont pas trouvé place à l'hôtellerie,
Marie et saint Joseph s'abritent pour la nuit
Dans une pauvre étable où l'hôte les conduit,
Et là Jesus est né de la Vierge Marie.

Il est à peine né qu'aux pâtres d'alentour,
Qui gardent leurs troupeaux dans la nuit solitaire,
Des anges lumineux annoncent le mystère.
Beaucoup sont en chemin avant le point du jour.

Ils portent à l'Enfant, couché sur de la paille,
Entre l'âne et le bœuf qui soufflent doucement,
Du lait pur, des agneaux, du miel ou du froment,
Tous les humbles trésors du pauvre qui travaille.

Le dernier venu dit: „Trop pauvre, je n'ai rien
Que la flûte en roseau pendue à ma ceinture,
Dont je sonne, la nuit, quand le troupeau pâture:
J'en peux offrir un air, si Jésus le veut bien."

Marie a dit que oui, souriant sous son voile . .
Mais soudain sont entrés les mages d'Orient;
Ils viennent à Jésus l'adorer en priant,
Et ces rois sont venus guidés par une étoile.

L'or brode, étincelant, leur manteau rouge et bleu,
Bleu, rouge, étincelant comme un ciel à l'aurore.
Chacun d'eux, prosterné devant Jésus, l'adore;
Ils offrent l'or, l'encens, la myrrhe, à l'Enfant-Dieu.

Ébloui, comme tous, par leur train magnifique,
Le pauvre chevrier se tenait dans un coin;
Mais la douce Marie: Êtes-vous pas trop loin
Pour voir l'Enfant, brave homme, en sonnant la musique?

Il s'avance troublé, tire son chalumeau,
Et, timide d'abord, l'approche de ses lèvres;
Puis, comme s'il était tout seul avec ses chèvres,
Il souffle hardiment dans la flûte en roseau.

Sans rien voir que l'Enfant de toute l'assemblée
Les yeux brillants de joie, il sonne avec vigueur;
Il y met tout son souffle, il y met tout son cœur,
Comme s'il était seul sous la nuit étoilée.

Or, tout le monde écoute avec ravissement;
Les rois sont attentifs à la flûte rustique,
Et quand le chevrier a fini la musique,
Jésus, qui tend les bras, sourit divinement. *Jean Aicard.*

78. LE LÉZARD.

Un jour, seul dans le Colisée,
Ruine de l'orgueil romain,
Sur l'herbe de sang arrosée
Je m'assis, Tacite à la main.

Je lisais les crimes de Rome,
Et l'empire à l'encan vendu,
Et, pour élever un seul homme
L'univers si bas descendu.

Je voyais la plèbe idolâtre
Saluant les triomphateurs,
Baigner ses yeux sur le théâtre
Dans le sang des gladiateurs.

Sur la muraille qui l'incruste,
Je recomposais lentement
Les lettres du nom de l'Auguste
Qui dédia le monument.

J'en épelais le premier signe:
Mais, déconcertant mes regards,
Un lézard dormait sur la ligne
Où brillait le nom des Césars.

Seul héritier des sept collines,
Seul habitant de ces débris,
Il remplaçait sous ces ruines
Le grand flot des peuples taris.

Sorti des fentes des murailles,
Il venait, de froid engourdi,
Réchauffer ses vertes écailles
Au contact du bronze attiédi.

Consul, César, maître du monde,
Pontife, Auguste, égal aux dieux,
L'ombre de ce reptile immonde
Éclipsait ta gloire à mes yeux!

La nature a son ironie:
Le livre échappa de ma main.
O Tacite, tout ton génie
Raille moins fort l'orgueil humain!

Lamartine.

79. LA MORT DE ROLAND.

Roland s'aperçoit que lui-même il succombe
Par chaque oreille il sent sa cervelle qui tombe;
Implorant pour ses pairs un siège dans le ciel,
Lui-même il se confie à l'ange Gabriel,
Prend d'une main son cor (hélas! paix au courage!),
De l'autre Durandal, luisante de carnage,
Et s'avance à mi-trait d'arbalète, marchant
Du côté de l'Espagne; il entre dans un champ,
Parvient en haut d'un tertre, à l'ombre d'un bel arbre,
Autour duquel on voit quatre rochers de marbre,
Et parmi le blé vert tombe enfin sur le dos,
Inerte; le trépas glaçant déjà ses os.
Les puys touchent au ciel; au ciel touchent les arbres;
Sur le tertre touffu luisent les quatre marbres;
Le regard de Roland s'éteint de plus en plus;
Il se lève, essayant des efforts superflus.
Sous ses traits altérés déjà la mort se montre.
Une roche aux flancs bruns devant lui se rencontre;
Il y frappe dix coups avec rage; l'acier
Ne s'ébrèche pas même: il grince et reste entier.
«Sainte vierge Marie, aidez-moi, dit le comte!
Ma bonne Durandal, ah! pour vous quel mécompte!
Vous ne me servez plus, mais vous avez mon cœur.
Tant de fois en tous lieux par vous je fus vainqueur!
La moitié de la terre est par vous devenue
Le lot de Charlemagne à la barbe chenue.
Vous n'êtes pas pour ceux qu'un danger fait pâlir;
Un fier soldat longtemps vous porta sans faiblir:
Son pareil ne sera jamais, ô libre France!»
Sur le roc de sardoine il frappe à toute outrance.
L'acier grince sans rompre ou même s'ébrécher.
Voyant qu'il perd sa peine à battre le rocher,
Roland, plein de douleur, en ces termes s'épanche:
«O Durandal ma mie, es-tu luisante et blanche!
Tous les feux du soleil sont reflétés par toi.
Au val de Maurienne un jour était le roi,
Quand de par le Seigneur un ange vint lui dire
De te donner pour maître un noble et vaillant sire;
Alors Charles le Grand te mit à mon côté.
Ah! devant moi combien d'empires ont fléchi,
Où règne maintenant Charles au menton blanchi!
Voilà pourquoi ton sort m'attriste, ô mon épée:
Va, meurs, et ne sois pas des païens usurpée;
Que Dieu sauve à la France un pareil déshonneur!»
Sur une pierre bise il frappe avec fureur,

Et dans les flancs du roc fait une brèche énorme,
Sans que l'acier, qui grince, éclate ou se déforme:
La lame se relève et rayonne dans l'air.
Le comte voit que rien ne peut briser son fer,
Et d'une voix mourante il répète sa plainte:
«Ma chère Durandal, aussi belle que sainte,
Ta garde d'or contient des restes d'un grand prix:
On y voit des cheveux de Monsieur saint Denis,
Du sang de saint Basile, une dent de saint Pierre,
Un morceau de l'habit qu'avait la Vierge Mère.
Pareille arme n'est pas faite pour des païens;
Non, non: pour serviteurs il lui faut des chrétiens.
Comment pourrais-tu vivre avec la couardise,
Toi par qui la moitié du monde fut conquise,
Et par qui Charlemagne au menton fleurissant
Règne aujourd'hui partout, si riche et si puissant?»
Le preux, disant ces mots, sent la mort l'entreprendre,
Et du haut de son front jusqu'à son cœur descendre;
Le plus vite qu'il peut il s'en va sous un pin,
Et parmi le blé vert se couche sur son sein,
Couvrant sa Durandal et son cornet de guerre,
Le visage tourné vers l'infidèle terre:
Il veut, le noble comte, ô glorieux souci!
Que Charles et son armée, en le voyant ainsi,
Déclarent qu'il est mort en tenant la victoire.
Il dit tous les péchés qui sont dans sa mémoire,
Et, pour s'en faire absoudre, offre son gant à Dieu . . .
La tête sur son bras doucement inclinée,
Les mains jointes, Roland finit sa destinée.
Dieu lui dépêche, avec son ange chérubin,
Saint Michel du Danger, le champion divin;
Gabriel avec eux vole d'une aile prompte:
Tous trois en paradis portent l'âme du comte.

Chanson de Roland, tr. par Lehugeur.

80. LE COR.

I.

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré!
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

O montagnes d'azur! ô pays adoré!
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazons!
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des chevaliers; revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?
Roncevaux? Roncevaux! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée?

II.

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier près de lui;
L'Afrique sur les monts l'entoure et tremble encore.
«Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More;

«Tous tes Pairs sont couchés dans les eaux des torrents.»
Il rugit comme un tigre, et dit: «Si je me rends,
«Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
«Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées.

«— Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà.»
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

«— Merci! cria Roland; tu m'as fait un chemin.»
Et, jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance,
Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III.

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.

A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts; tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi,
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes:

«Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu;
Suspendez votre marche, il ne faut tenter Dieu.
Par monsieur saint Denis! certes ce sont des âmes
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

«Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor.»
Ici l'on entendit le son lointain du cor. —
L'Empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.

«Entendez-vous? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
Du nain vert Obéron, qui parle avec sa fée.»

Et l'Empereur poursuit; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux:
Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

«Malheur! c'est mon neveu! malheur! car, si Roland
Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
Arrière! chevaliers, repassons la montagne!
Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne!»

IV.

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux;
L'écume les blanchit; sous leurs pieds, Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore.
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

— «Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent?
— J'y vois deux chevaliers; l'un mort, l'autre expirant.
Tous deux sont écrasés sous une roche noire;

Le plus fort, dans sa main, élève un cor d'ivoire,
Son âme en s'exhalant nous appela deux fois.»

Dieu! que le son du cor est triste au fond des bois!

Alfred de Vigny.

81. DANDOLO.

Venise aux Byzantins demandait un traité.
Auprès de l'empereur part comme député
Un des plus nobles fils de Venise la belle,
Dandolo. L'empereur ordonne qu'on l'appelle.
Il entre. Le traité l'attendait tout écrit.
«Lisez, lui dit le prince, et puis signez.» Il lit.
Mais soudain pâlissant de colère, il s'écrie:
«Ce traité flétrirait mon nom et ma patrie:
Je ne signerai pas!» L'impétueux César
Se lève! Dandolo l'écrase d'un regard.
Le prince veut parler de présents: il s'indigne!
De bourreaux: il sourit; de prêtres: il se signe!
Alors, tout écumant de honte et de fureur:
«Si tu ne consens pas, traître, dit l'empereur,
J'appelle ici soudain quatre esclaves fidèles;
Je te fais garrotter, et là, dans tes prunelles,
Un fer rouge éteindra l'éclair évanoui.
Ainsi, hâte-toi donc et réponds enfin: Oui!»
Il se tait! — On apporte une lame brûlante!
Il se tait! — On l'applique à sa paupière ardente!
Il se tait! — De ses yeux où le fer s'enfonçait,
Le sang coule! Il se tait! — La chair fume! Il se tait!
Et, quand de ses bourreaux l'œuvre fut achevée,
Tranquille et ferme, il dit: «La patrie est sauvée!»
Eh bien! ce front d'airain inflexible aux douleurs,
Ces yeux qui, torturés, n'ont que du sang pour pleurs,
Cet immobile front où pas un pli ne bouge,
Qui ne sourcille pas sous le feu d'un fer rouge,
Ces yeux, ce front, ce cœur, avaient quatre-vingts ans.
Jeune, aurait-il mieux fait? Vit-on ses faibles sens
Le trahir, et son corps manqua-t-il à son âme?
Va, va, fouille l'histoire avec des yeux de flamme,
Jeune homme, et trouve un trait plus beau que ce trait-là.
Auprès de Dandolo, qu'est-ce que Scévola? *Legouvé.*

82. MORT DE JEANNE D'ARC.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite:

D'où vient ce bruit lugubre? Où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?
La joie éclate sur leurs traits;
Sans doute l'honneur les enflamme:
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais.
Non, ces guerriers sont des Anglais,
Qui vont voir mourir une femme!

Du Christ, avec ardeur, Jeanne baisait l'image.
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents.
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille, elle y monta. Quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête:
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête
Et se prit à pleurer.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance.
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé.
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? Son bras est désarmé.
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore: «O France, ô mon roi bien-aimé!»

Casimir Delavigne.

83. TROIS JOURS DE CHRISTOPHE COLOMB.

«En Europe! en Europe! — Espérez! — Plus d'espoir!
— Trois jours, leur dit Colomb; et je vous donne un monde.»
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui;
Il marche, et l'horizon recule devant lui;
Il marche, et le jour baisse; avec l'azur de l'onde
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond;
Il marche, il marche encore, et toujours; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
Écoute du roulis le sourd mugissement,
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux;

L'ardente Croix du Sud épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue et trop lente à paraître
Blanchit le pavillon de sa douce clarté :
«Colomb, voici le jour ! le jour vient de renaître !
— Le jour ! et que vois-tu ? — Je vois l'immensité.»

Qu'importe ? il est tranquille. Ah ! l'avez-vous pensé ?
Une main sur son cœur, si sa gloire vous tente,
Comptez les battements de ce cœur oppressé
Qui s'élève et retombe, et languit dans l'attente ;
Ce cœur qui, tour à tour brûlant ou sans chaleur,
Se gonfle de plaisir, se brise de douleur.
Vous comprendrez alors que, durant ces journées,
Il vivait, pour souffrir, des siècles par moments.
Vous direz : «Ces trois jours dévorent des années,
Et la gloire est trop chère au prix de ces tourments . . .»

Le second jour a fui. Que fait Colomb ? Il dort ;
La fatigue l'accable et dans l'ombre on conspire.
«Périra-t-il ? — Aux voix ! — La mort ! La mort ! — La mort !
— Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire.»
Les ingrats ! quoi ! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau !
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand'homme un jour plus tard ! . . .

Soudain du haut des mâts descendit une voix :
«Terre ! s'écria-t-on, terre ! terre ! . . .» Il s'éveille ;
Il court : oui, la voilà, c'est elle, tu la vois.
La terre, ô doux spectacle ! ô transports ! ô merveille !
O généreux sanglot qu'il ne peut retenir !
Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir ?
Il la donne à son roi cette terre féconde ;
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts :
Des trésors, des honneurs, en échange d'un monde,
Un trône. Ah ! c'était peu ! . . . Que reçut-il ? des fers.

Casimir Delavigne.

84. LES ADIEUX DE MARIE STUART.

Adieu, charmant pays de France,
 Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je dois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage ;
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots !

Lorsque aux yeux du peuple que j'aime
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais,
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours ;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas ! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi :
J'ai cru voir dans un songe horrible
Un échafaud dressé pour moi.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux ;
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux !

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

Béranger.

85. HENRI IV ET LE CURÉ DE MONTLHÉRI.

Certain jour, le bon roi Henri,
Revenant d'assez long voyage,
Allait entrer à Montlhéri.
Et vite, et vite à son passage
Accourent tous les habitants.

Le curé s'est mis à leur tête.
A le haranguer il s'apprête :
Mais, n'ayant eu que peu d'instants
Pour préparer ce qu'il doit dire,
Il se présente et lui dit : «Sire,
Les habitants de Montlhéri
Sont charmés de vous voir ici.»
— «Bien ! dit le vainquenr de la Ligue,
Votre harangue me plaît fort ;
Mais je voudrais l'entendre encor :
Bis, si cela ne vous fatigue.»
— «Point du tout, Sire!» Et sur-le-champ,
D'une voix plus ferme et plus nette,
Notre bon curé lui répète
Son court et naïf compliment.
«Encor mieux ! dit le roi, j'ordonne
Que, pour ses indigents, l'on donne
Cent écus au digne pasteur.»
— «Bis, Sire !» répond l'orateur.
«Ventre Saint-Gris ! j'aime cet homme,
Dit le bon monarque en riant ;
Eh bien, soit ! Je double la somme.»
L'ordre s'exécute à l'instant ;
Et pour terminer mon histoire,
Le roi, le curé, l'auditoire,
Tout le monde en fut content.

86. PÉLISSON DANS LES FERS.

Au défaut des humains, souvent les animaux
De l'homme abandonné soulagèrent les maux ;
Et l'oiseau qui fredonne, et le chien qui caresse,
Quelquefois ont suffi pour charmer sa tristesse.
L'infortune n'est pas difficile en amis ;
Pélisson l'éprouva. Dans ces lieux ennemis,
Un insecte aux longs bras, de qui les doigts agiles
Tapissaient ces vieux murs de leurs toiles fragiles,
Frappe ses yeux. Soudain, que ne peut le malheur !
Voilà son compagnon et son consolateur !
Il l'aime, il suit de l'œil les réseaux qu'il déploie ;
Lui-même il va chercher, va lui porter sa proie.
Il l'appelle ; il accourt, et jusque dans sa main
L'animal familier vient chercher son festin.
Pour prix de ces secours il charme sa souffrance ;
Il ne s'informe pas, dans sa reconnaissance,
Si de ce malheureux caché dans sa prison,

Le soin intéressé naît de son abandon :
Trop de raisonnement mène à l'ingratitude.
Son instinct fut plus juste ; et dans leur solitude,
Défiant et barreaux et grilles et verrous,
Nos deux reclus entre eux rendaient leur sort plus doux,
Lorsque de la vengeance implacable ministre,
Un geôlier au cœur dur, au visage sinistre,
Indigné du plaisir que goûte un malheureux,
Foule aux pieds son amie et l'écrase à ses yeux . . .
L'insecte était sensible et l'homme fut barbare !

Delille.

87. ÉPITAPHE DE MOLIÈRE.

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.
Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit
Dont le bel art réjouissait la France.
Ils sont partis, et j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long temps selon toute apparence,
Térence et Plaute et Molière sont morts.

La Fontaine.

88. ADIEUX A LA VIE.*)

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
 Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encore ma lyre.
 Peut-être est-ce bientôt mon tour ;
Peut-être, avant que l'heure en cercle promenée
 Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
 Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière.
 Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
 Peut-être, en ces murs effrayés,
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
 Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.

André Chénier.

89. L'UN OU L'AUTRE.

C'était en Thermidor, à la Conciergerie,
Ils étaient là deux cents, parqués pour la tuerie,

*) Derniers vers composés par André Chénier dans sa prison, au moment d'aller à l'échafaud.

Pêle-mêle, arpentant le sinistre préau.
La Terreur redoublait. Derniers coups du fléau
Sur les épis! Derniers éclairs de la tempête!
Sur Paris consterné le sanglant coupe-tête
Fonctionnait sans trêve. Ils étaient là deux cents,
Condamnés ou du moins suspects, tous innocents!
Chaque matin, un homme à figure farouche,
Entrait, puis, retirant sa pipe de sa bouche
Et lisant bien ou mal ses immondes papiers,
Appelait, par leurs noms souvent estropiés,
Ceux qu'attendait dehors la fatale charrette.
Mais l'âme de chacun à partir était prête;
Le nouveau condamné, sans même avoir frémi,
Se levait, embrassait à la hâte un ami
Et répondait: «Présent!» à l'appel sanguinaire.
Mourir était alors une chose ordinaire;
Et tous, les gens du peuple et les gens comme il faut,
Du même pas tranquille allaient à l'échafaud.
Le Girondin mourait comme le royaliste.
Or, un jour de ces temps affreux, l'homme à la liste,
En faisant son appel dans le troupeau parqué,
Venait de prononcer ce nom: «Charles Leguay!»
Quand, parlant à la fois, deux voix lui répondirent,
Et du rang des captifs deux victimes sortirent.
L'homme éclata de rire en disant: «J'ai le choix.»
L'un des deux prisonniers était un vieux bourgeois,
Débris de quelque ancien parlement de province,
En poudre, et qui gardait, sous son habit trop mince,
L'air digne et froid qu'avaient les députés du tiers;
L'autre, un jeune officier, au front calme, aux yeux fiers,
Très beau sous les haillons de son vieil uniforme.
L'homme à la liste, ayant poussé son rire énorme,
Reprit: «Vous avez donc tous deux le même nom?»
«Nous sommes prêts tous deux,» dit le vieillard. «Non, non,
Dit le greffier, il faut s'expliquer, quand je parle.»
Tous les deux se nommaient Legay; tous les deux, Charle;
Tous les deux de la veille ils étaient condamnés.
Alors l'autre, roulant ses gros yeux avinés:
«Du diable si je sais qui des deux je préfère!
Citoyens, arrangez entre vous cette affaire,
Mais sans perdre de temps, car Samson n'attend pas.»
Le jeune vint au vieux et lui parla tout bas;
L'héroïque marché fut très court à débattre:
«Marié, n'est-ce pas?» «Oui.» «Combien d'enfants?» «Quatre.»
Le greffier répétait en riant: «Dépêchons!»
«C'est moi qui dois mourir, dit l'officier. «Marchons!»

F. Coppée.

90. L'EXPIATION.

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours! l'empereur revenait lentement,
Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la grande armée et maintenant troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre:
Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés,
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
Boulets, mitrailles, obus, mêlés aux flocons blancs,
Pleuvaient; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
Il neigeait, il neigeait toujours! la froide bise
Sifflait; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
On n'avait pas de pain, et l'on allait pieds nus!
Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre;
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
Une procession d'ombres sur le ciel noir.
La solitude, vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette vengeresse.
Le ciel faisait sans bruit, avec la neige épaisse,
Pour cette immense armée un immense linceul;
Et, chacun se sentant mourir, on était seul.
Sortira-t-on jamais de ce funeste empire!
Deux ennemis! Le Czar, le Nord. Le Nord est pire.
On jetait les canons pour brûler les affûts.
Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus,
Ils fuyaient; le désert dévorait le cortège.
On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
Voir que des régiments s'étaient endormis là.
O chutes d'Annibal! Lendemains d'Attila!
Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,
On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières.
On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
Ney, que suivait naguère une armée, à présent
S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.
Toutes les nuits, qui vive! alerte! assauts! attaques!
Ces fantômes prenaient leurs fusils, et sur eux
Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves

D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.
Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
L'empereur était là, debout, qui regardait,
Il était comme un arbre en proie à la cognée.
Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
Le malheur, bûcheron sinistre, était monté;
Et lui, chêne vivant par la hache insulté,
Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches,
Il regardait tomber autour de lui ses branches.
Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour.
Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,
Accusaient le destin de lèse-majesté,
Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.
Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
L'empereur se tourna vers Dieu; l'homme de gloire
Trembla; Napoléon comprit qu'il expiait
Quelque chose, peut-être, et, livide, inquiet,
Devant ses légions sur la neige semée:
«Est-ce le châtiment, dit-il, Dieu des armées?»
Alors il s'entendit appeler par son nom
Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit: «Non».

Victor Hugo.

91. L'IDOLE.

O Corse ô cheveux plats, que ta France était belle
 Au grand soleil de messidor!
C'était une cavale indomptable et rebelle,
 Sans frein d'acier ni rênes d'or;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
 Fumante encore du sang des rois,
Mais fière et d'un pied libre heurtant le sol antique,
 Libre pour la première fois:
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
 Pour la flétrir et l'outrager,
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
 Et le harnais de l'étranger,
Tout son poil était vierge, et, belle, vagabonde,
 L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressés, elle effrayait le monde
 Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
 Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
 Tu montas botté sur son dos.

Alors comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre et les tambours battants
Pour champ de course alors tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps;
Alors plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu' au poitrail;
Quinze ans, son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya les générations;
Quinze ans, elle passa fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière
De soulever le genre humain;
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Prête à fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas!
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse,
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents.
Elle se releva: mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins.

Auguste Barbier.

92. LA BATAILLE.

La trompette a jeté le signal des alarmes:
Aux armes! et l'écho répète au loin: Aux armes!
Dans la plaine soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts,
Et sur les flancs épais des légions mortelles,
S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.
Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant;
La foudre dort encore, et sur la foule immense
Plane, avec la terreur, un lugubre silence;
On n'entend que le bruit de cent mille soldats
Marchant comme un seul homme au-devant du trépas,
Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,

Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui, dans les camps rivaux flottant à plis mouvants,
Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-mêmes au-devant de la gloire,
Et tantôt, retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.
Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent.
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent;
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort, et frappe en sifflant comme un souffle de mort:
Le boulet dans les rangs laisse une large trace,
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et, sans se reposer déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon:
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,
Et, comme des épis, les couche dans la plaine.
Ici, tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe, et l'œil brillant d'orgueil et de valeur.
Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière,
Flotte d'un noir coursier l'ondoyante crinière:
Ce casque éblouissant sert de but au trépas;
Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,
Comme un faisceau d'acier, il tombe sur l'arène;
Son coursier bondissant, qui sent flotter la rêne,
Lance un regard oblique à son maître expirant,
Revient, penche sa tête et le flaire en pleurant.
Là, tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les camps pour patrie et pour amour ses armes.
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Et les suit en mourant de ses derniers regards . . .
Cependant, las d'attendre un trépas sans vengeance,
Les deux camps, animés d'une même vaillance,
Se heurtent, et, du choc ouvrant leur bataillons,
Mêlent en tournoyant leurs sanglants tourbillons.
Sous le poids des coursiers les escadrons s'entr'ouvrent;
D'une voûte d'airain les rangs pressés se couvrent;
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer;
Les rangs entre-choqués lancent un seul éclair :
Le salpêtre, au milieu des torrents de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,
Et, d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encore à nos yeux la victoire ou la mort.

Lamartine.

93. LE MAL DU PAYS.

Au-delà des montagnes
Aux bleuâtres couleurs,
Il est d'autres campagnes,
D'autres bois, d'autres fleurs;
Il est, sous le feuillage,
Paisiblement assis,
Un modeste village . . .
C'est là qu'est mon pays !

Du haut de sa colline,
Où brille un ciel d'azur,
Des parfums d'aubépine
Se mêlent à l'air pur ;
L'onde qui le partage,
Baigne ses prés fleuris . . .
C'est là qu'est mon village,
C'est là qu'est mon pays !

Son clocher solitaire
S'élève à l'horizon
Dans les touffes du lierre
Sur un toit de gazon.
Au pied, la croix ombrage
Les aïeux endormis . . .
C'est là qu'est mon village,
C'est là qu'est mon pays !

Dans ce petit royaume
Je goûtais le bonheur,
Ces quelques toits de chaume
Suffisaient à mon cœur :
Sur un lointain rivage
Je souffre . . . je languis . . .
Rendez-moi mon village,
Rendez-moi mon pays !

Gaudy.

94. LE RETOUR DANS LA PATRIE.

Qu'il va lentement le navire,
A qui j'ai confié mon sort !
Au rivage où mon cœur aspire
Qu'il est lent à trouver un port !
France adorée !
Douce contrée !
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie :
Terre, terre, là-bas, voyez !
Ah ! tous mes maux sont oubliés.
Salut à ma patrie !

Oui, voilà les rives de France ;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée !
Douce contrée !
Après vingt ans enfin je te revois.
De mon village
Je vois la plage,
Je vois fumer la cime de nos toits.

Combien mon âme est attendrie!
Là furent mes premiers amours ;
Là ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie !

Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port.
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée !
Douce contrée !
Puissent tes fils te revoir ainsi tous !
Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.
Je t'embrasse, ô terre chérie !
Dieu! qu'un exilé doit souffrir !
Moi, désormais je puis mourir.
Salut à ma patrie!

Pierre-Jean de Béranger.

95. ÉLOGE DE LA FRANCE.

France ! ô belle contrée ! ô terre généreuse,
Que les Dieux complaisants formaient pour être heureuse
Tu ne sens point du Nord les glaçantes horreurs ;
Le Midi de ses feux t'épargne les fureurs ;
Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles;
Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles
Ne trompent une main crédule ; ni tes bois
Des tigres frémissants ne redoutent la voix ;
Ni les vastes serpents ne traînent sur tes plantes
En longs cercles hideux leurs écailles sonnantes.
Les chênes, les sapins et les ormes épais
En utiles rameaux ombragent tes sommets ;
Et de Beaune et d'Aï les rives fortunées,
Et la riche Aquitaine et les hauts Pyrénées,
Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ruisseaux
Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux.
La Provence odorante et de Zéphire aimée
Respire sur les mers une haleine embaumée,
Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,
L'orange et le citron de leur tunique d'or,
Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,
Forme la grasse olive aux liqueurs savonneuses,
Et ces réseaux légers, diaphanes habits,
Où la fraîche grenade enferme ses rubis.

Sur tes rochers touffus la chèvre se hérisse;
Tes prés enflent de lait la féconde génisse,
Et tu vois tes brebis, sur le jeune gazon,
Épaissir le tissu de leur blanche toison.
Dans les fertiles champs de la verte Touraine,
Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine.
S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.
Ajoutez cet amas de fleuves tortueux:
L'indomptable Garonne aux vagues insensées;
Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées;
La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
Incertaine et la Saône, et mille autres enfin,
Qui nourrissent partout, sur tes nobles rivages,
Fleurs, moissons et vergers, et bois et pâturages,
Rampent aux pieds des murs d'opulentes cités,
Sous des arches de pierre à grand bruit emportés.
Dirai-je ces travaux, source de l'abondance,
Ces ports où des deux mers l'active bienfaisance
Amène tes tributs du rivage lointain
Que visite Phébus le soir ou le matin?
Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,
De bassins en bassins ces ondes amassées,
Pour joindre aux pieds des monts l'une et l'autre Thétis,
Et ces vastes chemins en tous lieux départis,
Où l'étranger, à l'aise achevant son voyage,
Pense au nom des Trudaine et bénit leur ouvrage?

André Chénier.

96. SOUVENIR.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France!
O mon pays! sois mes amours
Toujours!

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère,
Et nous baisions ses blancs cheveux,
Tous deux?

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du More,

Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau ?

Ah ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine ;
Mon pays sera mes amours
Toujours.

Chateaubriand.

97. NORMANDIE.

Quand tout renaît à l'espérance
Et que l'hiver fuit loin de nous,
Sous le beau ciel de notre France
Quand le soleil revient plus doux,
Quand la nature est reverdie,
Quand l'hirondelle est de retour,
J'aime à revoir ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu les champs de l'Helvétie
Et ses chalets et ses glaciers ;
J'ai vu le ciel de l'Italie
Et Venise et ses gondoliers ;
En saluant chaque patrie
Je me disais : Aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Il est un âge dans la vie
Où chaque rêve doit finir,
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir.
Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Frédéric Bérat (1800–1855.)

98. LE CHATEAU DE BONCOURT.

Je rêve encore à mon jeune âge,
Sous le poids de mes cheveux blancs;
Tu me poursuis, fidèle image,
Et renais sous la faux du temps.

Du sein d'une mer de verdure
S'élève un château radieux:
Je reconnais cette toiture,
Ces tours, ces créneaux anguleux.

Ces lions de nos armoiries
Ont encor leurs regards d'amour;
Je vous souris, gardes chéries,
Et je m'élance dans la cour.

Voilà le sphinx à la fontaine,
Voilà le figuier verdoyant;
Là s'évanouit l'ombre vaine
Des premiers songes de l'enfant.

De mon aïeul, dans la chapelle,
Je cherche et revois le tombeau;
Voilà la colonne à laquelle
Pendent ses armes en faisceau.

Ce marbre que le soleil dore,
Et ces caractères pieux:
Non, je ne puis les lire encore,
Un voile humide est sur mes yeux.

Fidèle château de mes pères,
Je te retrouve tout en moi!
Tu n'es plus! superbe naguères,
La charrue a passé sur toi!

Sol que je chéris, sois fertile,
Je te bénis d'un cœur serein;
Bénis, quel qu'il soit, l'homme utile
Dont le soc sillonne ton sein.

Je me relève et prends ma lyre,
Devant moi l'espace est ouvert.
Je vais chantant faire redire
Mes vers à l'écho du désert.

Chamisso.

99. CARCASSONNE.

«Je me fais vieux, j'ai soixante ans,
J'ai travaillé toute ma vie
Sans avoir, durant tout ce temps
Pu satisfaire mon envie.
Je vois bien qu'il n'est ici-bas
De bonheur complet pour personne.
Mon vœu ne s'accomplira pas:
Je n'ai jamais vu Carcassonne!

«On voit la ville de là-haut,
Derrière les montagnes bleues;
Mais, pour y parvenir, il faut,
Il faut faire cinq grandes lieues,
En faire autant pour revenir!
Ah! si la vendange était bonne!
Le raisin ne veut pas jaunir:
Je ne verrai pas Carcassonne!

«On dit qu'on y voit tous les jours,
Ni plus ni moins que les dimanches,
Des gens s'en aller sur le cours
En habits neufs, en robes blanches.
On dit qu'on y voit des châteaux
Grands comme ceux de Babylone,
Un évêque et deux généraux!
Je ne connais pas Carcassonne!

«Le vicaire a cent fois raison:
C'est des imprudents que nous sommes.
Il disait dans son oraison
Que l'ambition perd les hommes.
Si je pouvais trouver pourtant
Deux jours sur la fin de l'automne . . .
Mon Dieu! que je mourrais content
Après avoir vu Carcassonne!

«Mon Dieu! mon Dieu! pardonnez-moi
Si ma prière vous offense:
On voit toujours plus haut que soi,
En vieillesse comme en enfance.
Ma femme, avec mon fils Aignan,
A voyagé jusqu'à Narbonne;
Mon filleul a vu Perpignan:
Et je n'ai pas vu Carcassonne!»

Ainsi chantait, près de Limoux,
Un paysan courbé par l'âge.
Je lui dis: «Ami, levez-vous,
Nous allons faire le voyage.»
Nous partîmes le lendemain;
Mais (que le bon Dieu lui pardonne!)
Il mourut à moitié chemin:
Il n'a jamais vu Carcassonne! *Gustave Nadaud.*

100. L'ENFANT DE LA MONTAGNE.

Mon chalet domine
Les bois, la colline;
Ma voix argentine
Monte pure aux cieux.
Là-bas dans la plaine
S'agite la haine,
Mais dans mon domaine,
Moi, je vis joyeux.

Je vois, dès l'aurore,
Chaque fleur éclore
Dans mon pré que dore
Le riant soleil.
A l'eau qui de terre
Jaillit vive et claire
Je me désaltère
A mon gai réveil.

Sous mes pieds l'orage
Brise le nuage,
Mais loin de sa rage
Paissent mes troupeaux.
Et quand la vallée
Gémit désolée,
La voûte étoilée
M'invite au repos.

Mon alpe chérie,
Si belle et fleurie,
Tu fus ma patrie
Et mon doux berceau,
A toi ma jeunesse,
Mes vœux, ma tendresse;
Sois dans ma vieillesse
Aussi mon tombeau! *Catalan.*

101. LA GARONNE.

Si la Garonne avait voulu, —
Lanturlu!
Quand elle sortit de sa source,
Diriger autrement sa course,
Et vers le Midi s'épancher,
Qui donc eût pu l'en empêcher?
Tranchant vallon, plaine et montagne,
Si la Garonne avait voulu, —
Lanturlu!
Elle allait arroser l'Espagne.

Si la Garonne avait voulu, —
Lanturlu!
Pousser au Nord sa marche errante,
Elle aurait coupé la Charente,

Coupé la Loire aux bords fleuris,
Coupé la Seine dans Paris,
Et moitié verte, moitié blanche,
Si la Garonne avait voulu, —
Lanturlu !
Elle se jetait dans la Manche.

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Elle aurait pu boire la Saône,
Boire le Rhin après le Rhône,
De là, se dirigeant vers l'Est,
Absorber le Danube à Pesth,
Et puis, ivre à force de boire,
Si la Garonne avait voulu, —
Lanturlu !
Elle aurait grossi la mer Noire.

Si la Garonne avait voulu, —
Lanturlu !
Elle aurait pu dans sa furie
Pénétrer jusqu'en Sibérie,
Passer l'Oural et le Volga,
Traverser tout le Kamschatka,
Et d'Atlas déchargeant l'épaule,
Si la Garonne avait voulu, —
Lanturlu !
Elle aurait dégelé le pôle.

La Garonne n'a pas voulu, —
Lanturlu !
Humilier les autres fleuves.
Seulement, pour faire ses preuves,
Elle arrondit son petit lot :
Ayant pris le Tarn et le Lot,
Elle confisqua la Dordogne.
La Garonne n'a pas voulu, —
Lanturlu !
Quitter le pays de Gascogne.

Gustave Nadaud.

102. CHANT DES MATELOTS.

Chantons et buvons à plein verre !
On n'a qu'un jour pour le plaisir ;
Si le vent tourne, adieu la terre !
Demain nous pourrons repartir.

Le ciel est pur, la brise est bonne,
C'est pour nous que le soleil luit;
Sur le bord notre chant résonne,
Espoir! espoir! Dieu nous conduit.

Quand les flots à chaque secousse
Du navire ébranlent les flancs,
Là-haut, la voix du petit mousse
Chante encore dans les haubans.

Malgré les flots, malgré l'orage,
Malgré les vents, malgré la nuit,
Espoir! espoir! brave équipage,
C'est toujours Dieu qui nous conduit!

Souvestre.

103. AUX BAINS DE MER.

Sur la plage élégante au sable de velours
Que frappent, réguliers et calmes, les flots lourds,
Tels que des vers pompeux aux nobles hémistiches,
Les enfants des baigneurs oisifs, les enfants riches,
Qui viennent des hôtels voisins et des chalets,
La jaquette troussée au-dessus des mollets,
Courent, les pieds dans l'eau, jouant avec la lame.
Le rire dans les yeux et le bonheur dans l'âme,
Sains et superbes sous leurs habits étoffés
Et d'un mignon chapeau de matelots coiffés,
Ces beaux enfants gâtés, ainsi qu'on les appelle,
Creusent gaîment, avec une petite pelle,
Dans le fin sable d'or des canaux et des trous;
Et ce même Océan, qui peut dans son courroux
Broyer sur les récifs les grands steamers de cuivre,
Laisse, indulgent aïeul, son flot docile suivre
Le chemin que lui trace un caprice d'enfant.
Ils sont là, l'œil ravi, les cheveux blonds au vent,
Non loin d'une maman brodant sous son ombrelle,
Et trouvent, à coup sûr, chose bien naturelle
Que la mer soit si bonne et les amuse ainsi.
— Soudain, d'autres enfants, pieds nus comme ceux-ci,
Et laissant monter l'eau sur leurs jambes bien faites,
Des moussaillons du port, des pêcheurs de crevettes,
Passent, le cou tendu sous le poids des paniers.
Ce sont les fils des gens du peuple, les derniers
Des pauvres, et le sort leur fit rude la vie.
Mais ils vont, sérieux, sans un regard d'envie

Pour ces jolis babys et les plaisirs qu'ils ont.
Comme de courageux petits marins, qu'ils sont,
Ils aiment leur métier pénible et salutaire
Et ne jalousent point les heureux de la terre;
Car ils savent combien maternelle est la mer
Et que pour eux aussi souffle le vent amer
Qui rend robuste et belle, en lui baisant la joue,
L'enfance qui travaille et l'enfance qui joue.

François Coppée.

104. LE PETIT PIERRE.

Je suis le petit Pierre
Du Faubourg Saint-Marceau,
Messager ordinaire,
Facteur et porteur d'eau.
J'ai plus d'une ressource
Pour faire mon chemin;
Je n'emplis pas ma bourse,
Mais je gagne mon pain.

Je n'ai ni bois ni terre,
Ni chevaux ni laquais;
Petit propriétaire,
Mon fonds est deux crochets.
Je prends comme il arrive
L'ivraie et le bon grain.
Dieu veut que chacun vive,
Et je gagne mon pain.

Contre un bel édifice
J'ai placé mon comptoir;
Là, sans parler au suisse,
On peut toujours me voir.
Pour n'oublier personne
Je me lève matin
Et la journée est bonne,
Quand je gagne mon pain.

Comme le disait Blaise,
Feu Blaise, mon parrain:
On est toujours à l'aise
Lorsque l'on n'a pas faim.
Dans les jours de misère
Je m'adresse au voisin;
Il a pitié de Pierre,
Et je trouve mon pain.

Boucher de Perthes.

105. A L'ALLEMAGNE.

Allemagne, Allemagne, oh! mon cœur est à toi,
Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Terre des simples cœurs, ô naïve patrie
De la grave science et de la rêverie!
Terre de souvenir et de fidélité,
Abri toujours ouvert de l'hospitalité,
Vallon mystérieux où les fleurs et les femmes
Ont les plus doux parfums et les plus vierges âmes,
Où l'austère devoir jamais ne parle en vain,
Où l'art est encore roi, l'amour encor divin,
La musique encor sœur des harpes séraphiques,
Et tout beau front orné de ses grâces pudiques!
Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh! mon cœur est à toi.

Nicolas Martin (1814—1877).

106. A L'ALLEMAGNE.

Aucune nation n'est plus grande que toi;
Jadis, toute la terre étant un lieu d'effroi,
Parmi les peuples forts tu fus le peuple juste.
Une tiare d'ombre est sur ton front auguste;
Et pourtant comme l'Inde, aux aspects fabuleux,
Tu brilles; ô pays des hommes aux yeux bleus,
Clarté hautaine au fond ténébreux de l'Europe,
Une gloire âpre, informe, immense, t'enveloppe;
Ton phare est allumé sur le mont des géants;
Comme l'aigle de mer qui change d'océans,
Tu passas tour à tour d'une grandeur à l'autre;
. .
Longtemps, comme le chêne offrant ses bras au lierre,
Du vieux droit des vaincus tu fus la chevalière;
Comme on mêle l'argent et le plomb dans l'airain,
Tu sus fondre en un peuple unique et souverain
Vingt peuplades: le Hun, le Dace, le Sicambre.
Le Rhin te donne l'or et la Baltique l'ambre;
La musique est ton souffle, âme, harmonie, encens,
Elle fait alterner dans tes hymnes puissants
Le cri de l'aigle avec le chant de l'alouette;
On croit voir sur tes burgs croulants la silhouette
De l'hydre et du guerrier vaguement aperçus
Dans la montagne, avec le tonnerre au-dessus;
Rien n'est frais et charmant comme tes plaines vertes;
Les brèches de la brume aux rayons sont ouvertes,
Le hameau dort, groupé sous l'aile du manoir,
Et la vierge, accoudée aux citernes le soir,
Blonde, a la ressemblance adorable des anges.
.
O Teutons, vos tombeaux ont des airs de trophées;
Vos aïeux n'ont semé que de grands ossements;
Vos lauriers sont partout; soyez fiers, Allemands!

V. Hugo.

107. EXTRAIT DE L'ART POÉTIQUE.

Les règles du poème dramatique (Chant III).

Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages
Et qui, toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés?
Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur

Souvent ne nous remplit d'une douce terreur,
Ou n'excite en notre âme une pitié charmante,
En vain vous étalez une scène savante:
Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué, s'endort ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire et de toucher:
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.
Que dès les premiers vers l'action préparée
Sans peine du sujet m'aplanisse l'entrée.
Je me ris d'un auteur, qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer,
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.
J'aimerais mieux encor qu'il déclinât son nom,
Et dît: Je suis Oreste, ou bien Agamemnon,
Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles:
Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.
Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.
Un rimeur, sans péril, delà les Pyrénées,
Sur la scène en un jour renferme des années.
Là souvent le héros d'un spectacle grossier
Enfant au premier acte, est barbon au dernier.
Mais nous, que la raison à ses règles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action se ménage;
Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.
Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable:
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas:
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose.
Les yeux en le voyant saisiraient mieux la chose;
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.
Que le trouble, toujours croissant de scène en scène,
A son comble arrivé, se débrouille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,
D'un secret tout à coup la vérité connue
Change tout, donne à tout une face imprévue.

108. EXTRAITS DU CID.

I.

Act I. Scène V.

Don Diègue, père de don Rodrigue, vient d'être cruellement outragé par le comte de Gormas, père de Chimène. Trop vieux pour se venger lui-même, il s'en remet à son fils du soin de punir l'offenseur.

D. Diègue. Rodrigue, as-tu du cœur?
D. Rodrigue. Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure?
D. Diègue. Agréable colère!
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnais mon sang à ce noble courroux:
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte;
Viens me venger.
D. Rodrigue. De quoi?
D. Diègue. D'un affront si cruel
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel:
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie;
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie;
Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage:
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage;
Meurs ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter.
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,
Porter partout l'effroi dans une armée entière;
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus;
Et, pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est
D. Rodrigue. De grâce, achevez.
D. Diègue. Le père de Chimène.
D. Rodrigue. Le . . .
D. Diègue. Ne réplique point, je connais ton amour;
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour.
Plus l'offenseur est cher et plus grande est l'offense.
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance:
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi.
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer. Va, cours, vole et nous venge.

II.

Act II, Scène II.

Rodrigue, demeuré seul, est combattu par deux sentiments qui partagent son cœur. Enfin la voix de l'honneur est la plus forte; il va provoquer le comte de Gormas.

D. Rodrigue. A moi, comte, deux mots.
Le Comte. Parle.
D. Rodrigue. Ote-moi d'un doute.
Connais-tu bien don Diègue?
Le Comte. Oui.
D. Rodrigue. Parlons bas; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps? le sais-tu?
Le Comte. Peut-être.
D. Rodrigue. Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?
Le Comte. Que m'importe?
D. Rodrigue. A quatre pas d'ici je te le fais savoir.
Le Comte. Jeune présomptueux.
D. Rodrigue. Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.
Le Comte. Te mesurer à moi! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?
D. Rodrigue. Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.
Le Comte. Sais-tu bien qui je suis?
D. Rodrigue. Oui: tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;
Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.
A qui venge son père il n'est rien d'impossible:
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.
Le Comte. Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens,
Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens;
Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir;
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime;
Que ta haute vertu répond à mon estime;
Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse:

J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;
Dispense ma valeur d'un combat inégal.
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire :
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.
On te croirait toujours abattu sans effort,
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.
D. Rodrigue. D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie!
Le Comte. Retire-toi d'ici.
D. Rodrigue. Marchons sans discourir.
Le Comte. Es-tu si las de vivre ?
D. Rodrigue. As-tu peur de mourir ?
Le Comte. Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

III.

Act IV, Scène III.

Rodrigue a tué le comte. Désespéré d'une victoire qui rend impossible son union avec Chimène, il songe à mourir. Son père l'engage à surmonter son désespoir pour aller combattre les Maures qui menacent Séville. Rodrigue marche contre eux, les met en fuite, et vient lui-même rendre compte au roi du succès de son expédition.

Rodrigue. Nous partîmes cinq cents ; mais, par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
Tant à nous voir marcher avec un tel visage,
Les plus épouvantés reprenaient du courage.
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés ;
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
Brûlant d'impatience, autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et, sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et, se tenant cachée, aide à mon stratagème,
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Mores et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer ; tout leur paraît tranquille.
Point de soldats au port, point aux murs de la ville :
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris.
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,

Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.
Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent ;
Ils paraissent armés, les Mores se confondent ;
L'épouvante les prend à demi descendus :
Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre,
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient ;
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient ;
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges,
De notre sang au leur font d'horribles mélanges,
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait !
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage.
Le More voit sa perte, et perd soudain courage,
Et voyant un renfort qui vient nous secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Nous laissent pour adieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer ;
Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte.
Le flux les apporta, le reflux les remporte,
Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups,
Disputent vaillamment, et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même en vain je les convie,
Le cimeterre au poing, ils ne m'écoutent pas :
Mais, voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef, je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps,
Et le combat cessa faute de combattants.

Corneille.

109. EXTRAITS D'HORACE.

I.

A. III. Sc. VI.

Le vieil Horace, Sabine, femme d'Horace et sœur de Curiace, *Camille,* fiancée de Curiace et sœur d'Horace, *Julie,* confidente de Sabine et de Camille, *Valère,* chevalier romain, fiancé de Camille.

Le vieil Horace. Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire?
Julie. Mais plutôt du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits;
Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.
Le vieil Horace. O d'un triste combat effet vraiment funeste!
Rome est sujette d'Albe, et pour l'en garantir,
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir!
Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie;
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie:
Je connais mieux mon sang, il sait mieux son devoir.
Julie. Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères;
Mais comme il s'est vu seul contre trois adversaires,
Près d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.
Le vieil Horace. Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé!
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite!
Julie. Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.
Camille. O mes frères!
Le vieil Horace. Tout beau, ne les pleurez pas tous;
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte;
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte;
Ce bonheur a suivi leur courage invaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince,
Ni d'un État voisin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.
Julie. Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?
Le vieil Horace. Qu'il mourût,
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette;
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'était de sa vie un assez digne prix.
Il est de tout son sang comptable à sa patrie;
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie;
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,

Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai bien le cours, et ma juste colère,
Contre un indigne fils usant des droits d'un père,
Saura bien faire voir, dans sa punition,
L'éclatant désaveu d'une telle action.
Sabine. Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,
Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.
Le vieil Horace. Sabine, votre cœur se console aisément;
Nos malheurs jusqu'ici vous touchent faiblement.
Vous n'avez point encor de part à nos misères;
Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères:
Si nous sommes sujets, c'est de votre pays;
Vos frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis;
Et, voyant le haut point où leur gloire se monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux
Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous:
Vos pleurs en sa faveur sont de faibles défenses;
J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances,
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains
Laveront dans son sang la honte des Romains.
Sabine. Suivons-le promptement, la colère l'emporte.
Dieux! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte?
Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
Et toujours redouter la main de nos parents?

II.

A. IV Sc. I.

Le vieil Horace, Camille.

Le vieil Horace. Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme;
Qu'il me fuie à l'égal des frères de sa femme;
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux,
Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.
Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j'atteste
Le souverain pouvoir de la troupe céleste . . .
Camille. Ah! mon père, prenez un plus doux sentiment;
Vous verrez Rome même en user autrement;
Et, de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,
Excuser la vertu sous le nombre accablée.
Le vieil Horace. Le jugement de Rome est peu pour mon regard,
Camille; je suis père, et j'ai mes droits à part.
Je sais trop comme agit la vertu véritable:
C'est sans en triompher que le nombre l'accable;
Et sa mâle vigueur, toujours en même point,
Succombe sous la force, et ne lui cède point.
Taisez-vous et sachons ce que nous veut Valère.

III.

A. IV Sc. II.

Le vieil Horace. Valère, Camille.

Valère. Envoyé par le roi pour consoler un père,
Et pour lui témoigner . . .
Le vieil Horace. N'en prenez aucun soin;
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin;
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur;
Il me suffit.
Valère. Mais l'autre est un rare bonheur;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.
Le vieil Horace. Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace!
Valère. Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.
Le vieil Horace. C'est à moi seul aussi de punir son forfait.
Valère. Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite?
Le vieil Horace. Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite?
Valère. La fuite est glorieuse en cette occasion.
Le vieil Horace. Vous redoublez ma honte et ma confusion.
Certes l'exemple est rare et digne de mémoire,
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.
Valère. Quelle confusion, et quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,
Qui fait triompher Rome, et lui gagne un empire?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire?
Le vieil Horace. Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin,
Lorsque Albe sous ses lois range notre destin?
Valère. Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire?
Le vieil Horace. Je sais que par sa fuite il a trahi l'État.
Valère. Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme
Qui savait ménager l'avantage de Rome.
Le vieil Horace. Quoi, Rome donc triomphe?
Valère. Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Resté seul contre trois, mais en cette aventure,
Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,
Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux;
Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé;
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite,

Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.
Horace les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, et déjà les croit demi-domptés:
Il attend le premier, et c'était votre gendre.
L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur,
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire;
Elle crie au second qu'il secoure son frère:
Il se hâte et s'épuise en efforts superflus,
Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.

Camille. Hélas!

Valère. Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place
Et redouble bientôt la victoire d'Horace:
Son courage sans force est un débile appui;
Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.
L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie;
Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.
Comme notre héros se voit près d'achever,
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver:
«Je viens d'immoler deux aux mânes de mes frères;
Rome aura le dernier de mes trois adversaires;
C'est à ses intérêts que je vais l'immoler,»
Dit-il, et tout d'un temps on le voit y voler.
La victoire entre eux deux n'était pas incertaine;
L'Albain, percé de coups, ne se traînait qu'à peine,
Et, comme une victime aux marches de l'autel,
Il semblait présenter sa gorge au coup mortel:
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense;
Et son trépas de Rome établit la puissance.

Le vieil Horace. O mon fils! ô l'honneur de nos jours!
O d'un État penchant l'inespéré secours!
Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace!
Appui de ton pays, et gloire de ta race!
Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements
L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments?
Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'allégresse?

Corneille.

110. EXTRAITS D'ESTHER.

I.

Malheur de Jérusalem (Chœur).

A. I, Sc. II.

Esther est une jeune Israélite qui est devenue la femme d'Assuérus, roi de Perse. Fidèle au Dieu d'Abraham, elle gémit de voir les Juifs captifs sur

une terre étrangère. Elle demande aux jeunes filles israélites qui l'entourent de chanter l'abaissement présent de Jérusalem.

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?
Tout l'univers admirait ta splendeur:
Tu n'es plus que poussière; et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée!

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

Quand verrai-je, ô Sion! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faîtes?
Quand verrai-je de toutes parts
Ses peuples en chantant accourir à tes fêtes?

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts! fertiles vallées
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

II.

Actions de grâce. (*Chœur.*)

A. III. Sc. IX.

Dieu fait triompher l'innocence:
Chantons, célébrons sa puissance.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre;
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus:
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré;
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré,
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques;

Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.
Dieu descend et revient habiter parmi nous:
Terre, frémis d'allégresse et de crainte.
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous!

Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable!
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur!
Jeune peuple, courez à ce maître adorable:
Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable!
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur!

Il s'apaise, il pardonne;
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour;
Il excuse notre faiblesse;
A nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse.
Ah! qui peut avec lui partager notre amour!

Que son nom soit béni; que son nom soit chanté;
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au delà des temps et des âges,
Au delà de l'éternité!

Racine.

111. EXTRAITS D'ATHALIE.

I.

Magnificence de Dieu. (Chœur.)

A. I, Sc. IV.

Tout l'univers est plein de sa magnificence:
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais!
Son empire a des temps précédé la naissance;
Chantons, publions ses bienfaits.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence:
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance;
Tout l'univers est plein de sa magnificence:
Chantons, publions ses bienfaits.

Tout l'univers est plein de sa magnificence:
Chantons, publions ses bienfaits.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture;
Il fait naître et mûrir les fruits:
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits;
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains;
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

O divine, ô charmante loi!
O justice, ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

II.

Songe d'Athalie. (A. II, Sc. V.)

Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe!)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge;
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
«Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi;
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi;
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille.» En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.
Abner. Grand Dieu!
Athalie. Dans ce désordre, à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus;

Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage:
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée,
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allai prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels.
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre: le peuple fuit; le sacrifice cesse;
Le grand-prêtre vers moi s'élance avec fureur.
Pendant qu'il me parlait, ô surprise! ô terreur!
Je l'ai vu: son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin:
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand-prêtre;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

III.

Bonheur de l'innocence. (Act II, Sc. IX.)

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même!

Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès son enfance,
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense!

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure
Croît, à l'abri de l'aquilon,
Un jeune lis, l'amour de la nature.

Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois !

Racine.

112. EXTRAITS DU MISANTHROPE.

Act I, Sc. I.

Philinte, Alceste.

Philinte. Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?
Alceste assis. Laissez-moi, je vous prie.
Philinte. Mais encore, dites moi, quelle bizarrerie . . .
Alceste. Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.
Philinte. Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.
Alceste. Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.
Philinte. Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre ;
Et, quoique amis, enfin, je suis tout des premiers . . .
Alc. se lev. brusquement. Moi, votre ami ? rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être ;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paraître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.
Philinte. Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte ?
Alceste. Allez, vous devriez mourir de pure honte.
Une telle action ne saurait s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;
De protestations, d'offres et de serments
Vous chargez la fureur de vos embrassements ;
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme :
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,

De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme ;
Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.
Philinte. Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable ;
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.
Alceste. Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !
Philinte. Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse?
Alceste. Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.
Philinte. Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie;
Répondre, comme on peut, à ses embrassements,
Et rendre offre pour offre et serments pour serments.
Alceste. Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée ;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu ! vous n'êtes pas pour être de mes gens :
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence;
Je veux qu'on me distingue, et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.
Philinte. Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande.
Alceste. Non, vous dis-je, on devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

Philinte. Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendrait ridicule et serait peu permise;
Et parfois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Serait-il à propos, et de la bienséance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?
Et, quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?
Alceste. Oui.
Philinte. Quoi! vous iriez dire à la vieille Émilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun?
Alceste. Sans doute.
Philinte. A Dorilas qu'il est trop importun;
Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race?
Alceste. Fort bien.
Philinte. Vous vous moquez.
Alceste. Je ne me moque point;
Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessés; et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile:
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie:
Je n'y puis plus tenir, j'enrage; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.
Philinte. Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage;
Je ris des noirs accès où je vous envisage,
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Ces deux frères que peint l'École des maris,
Dont....
Alceste. Mon Dieu! laissons là vos comparaisons fades.
Philinte. Non: tout de bon, quittez toutes ces incartades.
Le monde par vos soins ne se changera pas:
Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai, tout franc, que cette maladie,
Partout où vous allez, donne la comédie,
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.
Alceste. Tant mieux, morbleu! tant mieux, c'est ce que je demande:
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.
Tous les hommes me sont à tel point odieux
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.
Philinte. Vous voulez un grand mal à la nature humaine.
Alceste. Oui; j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

Philinte. Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...
Alceste. Non, elle est générale, et je hais tous les hommes:
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses. *Molière.*

113. EXTRAIT DES FEMMES SAVANTES.

Une leçon de grammaire. (**A. II, Sc. VI.**)

Philaminte et Bélise, femmes pédantes, renvoient leur servante. Chrysale, mari de la première et frère de l'autre, leur demande ce qu'a fait Martine.

Philaminte. Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.
Bélise. Toute construction est par elle détruite,
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.
Martine. Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon,
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.
Philaminte. L'impudente! appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage!
Martine. Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos beaux dictons ne servent pas de rien.
Philaminte. Eh bien! ne voilà pas encore de son style?
Ne servent pas de rien!
Bélise. O cervelle indocile!
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment
On ne te puisse apprendre à parler congrûment!
De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.
Martine. Ma foi! je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit, comme on parle cheux nous.
Philaminte. Ah! peut-on y tenir?
Bélise. Quel solécisme horrible!
En voilà pour tuer une oreille sensible.
Philaminte. Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel!
Je n'est qu'un singulier, *avons* est un pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire?
Martine. Qui parle d'offenser grand-père ni grand'mère!
Philaminte. O ciel!

Bélise. *Grammaire* est pris à contre-sens par toi,
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.
Martine. Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.
Bélise. Quelle âme villageoise!
La grammaire du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.
Martine. J'ai, madame, à vous dire
Que je ne connais point ces gens-là.
Philaminte. Quel martyre!
Bélise. Ce sont les noms des mots, et l'on doit regarder,
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.
Martine. Qu'ils s'accordent entre eux ou se gourment, qu'importe?
Philaminte à Bélise. Hé! mon Dieu! finissez un discours de la sorte.
(A Chrysale). Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir?
Chrysale à part. Si fait. A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point: retire-toi, Martine. *Molière.*

114. EXTRAIT DE ZAÏRE.

Lusignan est le descendant des anciens rois de Jérusalem. Rendu à la liberté après une captivité de vingt années, il reconnaît dans Nérestan et dans Zaïre les deux enfants qui lui ont été ravis autrefois par les musulmans. Nérestan est resté chrétien; quant à Zaïre, qu'il retrouve encore esclave du sultan Orosmane, il ignore si elle est demeurée fidèle à la foi de ses pères.

Lusignan. Je vous revois enfin, chère et triste famille,
Mon fils, digne héritier . . . vous . . . hélas! vous! ma fille!
Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne?
Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux.
Tu te tais . . . je t'entends! ô crime! ô justes cieux!
Zaïre. Je ne puis vous tromper: sous les lois d'Orosmane . . .
Punissez votre fille . . . elle était musulmane.
Lusignan. Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi!
Ah! mon fils, à ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants;
Et, lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie!

Je suis bien malheureux . . . C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines:
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs . . . O fille encor trop chère!
Connais-tu ton destin? sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieux:
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres:
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé les ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher en cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas, sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et gémir.
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir:
Je vois la vérité dans ton cœur descendue;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire et ma félicité
En dérobant mon sang à l'infidélité.

Nérestan. Je revois donc ma sœur, et son âme . . .
Zaïre. Ah! mon père!
Cher auteur de mes jours, parlez: que dois-je faire?
Lusignan. M'ôter par un seul mot ma honte et mes ennuis,
Dire: Je suis chrétienne.
Zaïre. Oui, seigneur . . . je le suis.
Lusignan. Dieu, reçois cet aveu, du sein de ton empire!

Voltaire.

115. ÉNIGMES.

1.

Mon premier est un métal précieux,
Mon second un habitant des cieux,
Et mon tout un fruit délicieux.

2.

Mon premier te charme,
Mon second t'alarme
Et pour trouver le tout,
Il faut chercher beaucoup.

3.

Dieu ne le voit jamais, l'empereur rarement,
Et tous les jours le simple paysan.

4.

Sur la terre humblement se traîne mon premier;
Un pronom forme mon dernier;
Dans l'honnête homme, on trouve mon entier.

5.

Je fus, suis, serai: voilà mon existence;
Je triomphe de tout, aidé de la constance.
Je suis le seul remède aux maux les plus amers.
En me cherchant, lecteur, prends garde: tu me perds.

6.

Ma tête est sur la terre,
Et mes pieds sont aux cieux:
Je le dis sans mystère,
Mon tout est précieux.

7.

Je ne suis rien. J'existe cependant,
Les lieux les plus cachés sont les lieux que j'habite;
Le sage me connaît et la folle m'évite.
Personne ne me voit, jamais on ne m'entend.
Du sort qui m'a fait naître la rigoureuse loi
Veut que je cesse d'être
Dès qu'on parle de moi.

8.

Au singulier, je suis la fortune du sage
Et des héros mon nom enflamme le courage.
Guidé par son orgueil, très souvent l'homme altier,
Pour m'avoir au pluriel, me perd au singulier.

9.

Quatre lettres forment mon nom;
Je suis l'ouvrage d'un reptile,
Je deviens sans queue un pronom,
Et sans tête une volatile.

10.

Avec mon chef, je brille au firmament,
Et sans mon chef je sers d'habillement.

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MUENCHEN

C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung (O. Beck) in München.

In unserem Verlag ist ferner erschienen:

Lehrbuch der englischen Sprache.

Von

Dr. Fr. Glauning,

Professor und Schulreferent in Nürnberg.

Erster Teil: **Laut- und Formenlehre.** Grammatik und Übungsbuch. *3. Auflage* (1890). VIII u. 216 S. Geh. 2 *M.*

Zweiter Teil: **Syntax.** Grammatik und Übungsbuch. *2. Auflage* (1890). VIII u. 225 S. Geh. 2 *M.*

Schlüssel zum Lehrbuch der englischen Sprache I. u. II. Teil 77 S. 1 *M.* 40 *ₔ.* (Wird nur an Lehrer direkt von der Verlagshandlung gegen Einsendung des Betrags in Briefmarken abgegeben.)

Prof. Dr. **Fr. Glauning's Lehrbuch der englischen Sprache** hat in wenigen Jahren eine Reihe von Auflagen erlebt und wurde u. a. sofort nach seinem Erscheinen in das Verzeichnis der an den bayerischen Mittelschulen zur Einführung genehmigten Lehrbücher aufgenommen. Unter der grossen Zahl von rühmenden Besprechungen sei es uns gestattet, hier nur folgende hervorzuheben:

Das „**Correspondenzblatt für Gelehrten- und Realschulen Württembergs**" schreibt: „Jede Seite verrät den praktischen und mit den Ergebnissen der neueren Wissenschaft vertrauten Schulmann: alles Unnötige (z. B. die in ähnlichen Büchern so häufig sich findenden allgemeinen grammatischen Auseinandersetzungen) ist vermieden; dagegen findet sich Manches, was wir sonst so einfach und so gediegen zugleich selten getroffen haben. Wir rechnen hiezu nicht nur eine als Einleitung dienende Übersicht über die Entwicklung der englischen Sprache, sondern namentlich die durchgängige Vergleichung des Englischen mit dem Deutschen in der Lautlehre wie bei den einzelnen grammatischen Erscheinungen. Wenn der Herr Verfasser sagt, dass *„die nahe Verwandtschaft der beiden Sprachen diese Vergleichung auf Schritt und Tritt herausfordere"*, so leuchtet dies sofort ein. Wir stellen überhaupt an jeden Lehrer einer modernen Sprache die Forderung, dass beim fremdsprachlichen Unterricht die Muttersprache weit ausgiebiger, als dies gewöhnlich geschieht, vergleichend beigezogen werde. Freilich muss eben hiezu der Lehrer nicht bloss französisch oder englisch, er muss vor allem deutsch können, d. h. das Deutsche nach Aussprache, Etymologie, Grammatik, Lexikologie und Literatur beherrschen. — Das Übungsbuch ist reichhaltig und vielseitig; die *Beispiele sind mit Geschmack gewählt,* und, was uns ganz besonders gefallen hat, das ist die einfache und sorgfältige Behandlung der Aussprache, deren systematische Grundlage in der Lautlehre gegeben ist. Ein Anhang (zum Übungsbuch) enthält *Briefe, Erzählungen, Gedichte* – einen ziemlich umfangreichen Stoff zu Lektüre und Sprachübungen. Der Ausstattung, sowie der Korrektheit des Drucks gebührt ein besonderes Lob."

Wir erklären uns mit Vergnügen bereit, Lehrern, welche Prof. Dr. Glaunings Englische Grammatik zum Zweck der Einführung näher kennen lernen wollen, ein Freiexemplar zu übersenden.

Epochen der französischen Geschichte.

Ein Lesebuch für die oberen Klassen höherer Lehranstalten
mit Einleitung und Anmerkungen
von
Dr. Fr. Glauning,
Professor an der Industrieschule und Schulreferent in Nürnberg.
Nebst einem Plan des alten Paris.

Zweite verbesserte Auflage. 14½ Bog. Geh. 2 ℳ 25 ₰.

Wie für die Lektüre beim lateinischen Unterricht mit Recht die römische Geschichte und für die Lektüre beim griechischen Unterricht die hellenische Geschichte die Unterlage bildet, so verdient es nach der Anschauung des Verfassers auch das von den ältesten Zeiten in seinen Schicksalen mit dem unseren verflochtene Volk der Franzosen, dass für die französische *Prosa-Lektüre* auch die französische *Geschichte* in Betracht gezogen werde, um so mehr wenn, wie dies bei der französischen historischen Litteratur der Fall ist, der historische Klassiker zugleich als sprachlicher und stilistischer Klassiker in Betracht komme. Die in Prof. Dr. Glaunings „Epochen der französischen Geschichte" enthaltenen Lesestücke, im Ganzen 16, die nicht nur jedes für sich ein *Ganzes* bilden, sondern auch *alle zusammen durch einen einheitlichen Grundgedanken wieder zu einem Ganzen vereinigt sind,* sind ausschliesslich klassischen französischen Geschichtswerken entnommen. Dr. Glaunings „Epochen" sind in den bayerischen und preussischen Lehrmittelkatalog aufgenommen.

Von

Friedrich Bauer's

Grundzügen der Neuhochdeutschen Grammatik

für höhere Bildungsanstalten und zur Selbstbelehrung für Gebildete

19⅜ Bog. Preis 2 ℳ; geb. in Leinenband 2 ℳ 40 ₰.

ist die **21. Auflage** erschienen.

Nachdem der Verfasser dieses in Süd- und Norddeutschland, sowie in Österreich, der Schweiz und den russischen Ostseeprovinzen gleichmässig verbreiteten Lehrbuchs, Friedrich Bauer, leider aus dem Leben geschieden ist, hat die Bearbeitung des Buches seit einer Reihe von Jahren Herr

Gymnasialdirektor **Dr. Duden** in Hersfeld

übernommen. Der Name dieses ausgezeichneten Schulmanns dürfte allen Freunden des Lehrbuches die überzeugende Bürgschaft geben, dass dasselbe auch fernerhin sich als lebensfähig erweisen wird.

Herr Direktor Dr. Duden hat eine durchgreifende Revision des Buches vorgenommen, welche der praktischen Verwendbarkeit anerkanntermassen wesentlich zu statten kommt.

Hochachtungsvollst und ergebenst

C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung.

J. Strobl, Buchbinderei
Frauenstrasse 5/0.

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Steuerwald, Wilhelm

Französisches Lesebuch für höhere Lehranstalten

München 1892

L.lat.f. 270 bd
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11645650-4